L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE

Recueil consacré à l'étude
d'après la Parole de Dieu
de divers sujets
Concernant l'église et la prophétie

« Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, Je viens bientôt.
Amen ! Viens, Seigneur Jésus ! »
(Apoc. 22:20)

TOME XI^{e}
1871

PARIS : ADRIEN BOISSIER, 68 rue de Rome

Édition novembre 2026

Les articles répartis sur plusieurs volumes sont regroupés au niveau du premier volume les concernant.
La version Martin était utilisée pour l'Ancien Testament, la version Darby pour le Nouveau Testament.
Les versets de l'Ancien Testament ont été laissés dans la version Martin.
Les noms propres ont été mis à jour avec la version Darby 1986.
Les fragments et pensées, poésies et cantiques, ont été regroupés à la fin.

Table des matières

1 – Notes sur l'Évangile de Matthieu..... 1
2 – Notes sur le Livre de l'Apocalypse.....37
3 – Exposition de l'Épître aux Romains.....81
Introduction.....81
4 – Cœlestia..... 111
5 – Esquisse de l'Évangile de Jean.....150
6 – Fragments et pensées.....153

1 – Notes sur l'Évangile de Matthieu

La plupart des lecteurs de *l'Écho du Témoignage* savent déjà, je pense, que le Seigneur Jésus nous est présenté dans chacun des quatre évangiles sous un point de vue différent. Ce n'est que d'un seul de ces évangiles que je vais avec le secours de Dieu les occuper à présent ; et si je signale ici le caractère de chacun des quatre, c'est pour mettre en saillie celui de l'évangile dont je vais m'occuper.

Tout premièrement les évangiles sont divisés en deux classes : d'une part, l'Évangile de Jean ; et de l'autre, les trois premiers appelés synoptiques. Cette division est juste ; chacun sent en le lisant combien Jean est différent des trois autres. Je vais signaler d'une manière plus précise cette différence.

Dans les trois premiers évangiles le Christ est présenté aux hommes, soit plus particulièrement aux Juifs, pour être reçu, et chacun d'eux se termine par le récit de son rejet. Il n'en est pas ainsi de Jean. Dès le premier chapitre on trouve le Seigneur rejeté. Il était dans le monde, et le monde fut fait par Lui, et le monde ne L'a pas connu ; « Il est venu chez Soi, et les siens ne L'ont pas reçu. » Et dans le verset qui suit, on voit que c'est la grâce qui opère pour qu'il soit reçu de quelques-uns. Il est reçu, non de ceux qui sont nés de la chair, mais de ceux qui sont nés de Dieu. Dans l'évangile tout entier les Juifs sont traités comme des réprouvés, et la grâce souveraine du Père qui attire et l'élection sont en saillie. Les brebis entendent sa voix. Les Juifs ne l'entendent pas parce qu'ils ne sont pas de ses brebis. Aussi Il est venu d'auprès du Père, et venu *dans le monde.* Aussi, point de généalogie qui remonte à la souche de Promesse en Abraham et en David, point de généalogie humaine qui remonte jusqu'à Adam (fils) de Dieu. C'est Dieu la parole qui était auprès de Dieu et qui était Dieu ; en qui était la vie, et la vie lumière des hommes, lumière luisant dans les ténèbres, que les ténèbres ne comprennent pas ; puis la parole faite chair, Dieu manifesté ici-bas. Et tout s'accorde avec cela. Point d'angoisse en Gethsémané, point de cri sur la croix. Quand le moment est arrivé, Il remet Lui-même son esprit. L'heure était verrue pour passer de ce monde auprès du Père. C'est donc ce qu'il est qui nous est présenté dans cet évangile, et, qu'on soit Juif ou Gentil, il faut être né de nouveau. À la fin la venue du Saint Esprit, témoignage devant le monde, vient pour Le remplacer auprès des siens, car le monde aussi est jugé. Il passe à la fin à des manifestations ultérieures de Sa gloire sur la terre, d'une manière à dessein mystérieuse, et il n'y a pas d'ascension. C'est lui-même, fils de l'homme, mais Dieu manifesté ici-bas.

Les trois premiers évangiles, nous l'avons dit, racontent la manière dont le Christ a été présenté aux hommes pour être reçu et son rejet, puis sa résurrection, et Marc et Luc son ascension. En Luc nous trouvons, après le plus délicieux tableau du petit résidu fidèle au milieu de la corruption d'Israël, le Fils de l'homme et la grâce envers les hommes par Lui. La généalogie remonte à Adam, et Lui, le second homme, le dernier Adam, monte dans le ciel depuis Béthanie, en bénissant les siens. La commission donnée aux apôtres vient du ciel et embrasse tous Juifs et Gentils. En Marc nous trouvons le serviteur et prophète. Cet évangile commence avec son ministère, procédé de celui de Jean-Baptiste. Nous trouvons à la fin sa rencontre avec ses disciples en Galilée après sa résurrection comme en Mathieu ; mais, de plus, un appendice depuis le verset 9 dans lequel ce qui se trouve en Luc et même en Jean est brièvement raconté, c'est-à-dire le côté céleste de ces derniers événements et une commission donnée aux disciples plus générale et plus universelle. Elle porte le salut ou la condamnation dans toute la création sous le ciel.

J'ai réservé Mathieu pour le dernier des évangiles parce que je dois m'en occuper avec plus de détails. Il nous présente Emmanuel, le Messie, objet des promesses et des prophéties, Jéhovah au milieu d'Israël, Sauveur de son peuple, mais rejeté comme aux 49^{e} et 50^{e} chapitres d'Ésaïe[1], et sa présence sur la terre remplacée par le royaume en mystère (chap.13), par l'Église (v.16), le royaume en gloire (v.17) ; mais tout en insinuant la substitution de l'Église et du royaume, le principal sujet est toujours le Seigneur dans ses relations avec son peuple terrestre, et sa rencontre avec ses disciples après sa résurrection est en Galilée, ils sont envoyés aux nations et il n'y a pas d'ascension. Ceci pour l'idée générale. Dès lors nous commençons tout naturellement avec la Semence d'Abraham et, avec la Semence de David. Jésus est envisagé comme l'héritier des promesses, comme le fils de David. On se trouve dans l'atmosphère des pensées et des espérances d'Israël, mais des pensées et des espérances d'Israël selon Dieu. La généalogie est tracée dans la ligne de Joseph de qui il héritait la royauté selon la loi. Mais Sa naissance de Marie quant au fait, présente des faits évidemment encore plus importants, comme attenants à sa personne en tant que manifesté sur la terre. Sauf pour attirer l'attention de vos lecteurs sur eux, ces faits, tout importants qu'ils soient, sont si bien connus et si simplement narrés, que je n'ai guère besoin de m'étendre là-dessus. Sa nature humaine conçue dans le sein de la Vierge, sans tache ou souillure, par la puissance du Saint Esprit, est une chose parfaitement sainte ; aussi est-Il, selon la chair, né de Dieu tout en étant la semence de la femme vrai homme dans ce monde. Et pas cela seulement, Il doit être nommé Jésus (soit Joshua ou Ja hoshea) Jéhovah le Sauveur car Il devait sauver Son peuple de leur péché. Lui était Jéhovah, le peuple était son peuple. Ainsi nous avons un homme sans péché et Jéhovah manifesté en chair : fait qui est une preuve de grâce infinie, auquel rien ne ressemble, qui reste unique dans les fastes de l'homme comme dans les conseils de Dieu. Il est vrai que la rédemption était nécessaire, savoir Sa mort, pour que ce fait fût valable pour les

[1] Dans la seconde partie de la prophétie d'Ésaïe, c'est-à-dire depuis le ch. 40, les chap.40-48 parlent du péché du peuple eu égard à la controverse de Jéhovah avec les idoles ; du 49^{e} jusqu'au 58^{e} du rejet du Messie ; depuis le ch.59 il s'agit de la restauration du peuple.

hommes et que les conseils de Dieu fussent accomplis ; mais tout dépendait du fait que Dieu est devenu homme, que la parole a été faite chair.

Jamais ailleurs il n'y a eu un homme ayant parfaitement connaissance du bien et du mal sans péché, jamais la perfection divine, Dieu Lui-même manifesté en chair, ce qui restera éternellement vrai, et sans quoi la rédemption elle-même n'aurait pas pu être accomplie. Nous trouverons dans toute sa vie l'obéissance parfaite de l'homme, la manifestation parfaite de Dieu. Aussi est-Il reconnu comme l'accomplissement de la prophétie du chap.7e d'Ésaïe, Emmanuel, Dieu avec nous ! et Joseph lui donne le nom qui lui avait été assigné par l'ange, le nom de Jésus. Il a pris ainsi selon le témoignage de Dieu sa place au milieu de son peuple. Mais les nations devaient espérer dans le rejeton d'Isaï, et les Mages arrivent de l'Orient pour rendre hommage à Celui qui est né roi des Juifs.

Mais déjà dès son bas âge Il doit connaître ce que c'est que d'être rejeté. Le faux roi d'Israël cherche à Le faire mourir, et, dirigé par l'oracle de Dieu, Joseph le conduit en Égypte, d'où Il doit remonter, le vrai cep, pour recommencer 1'histoire d'Israël comme l'arbre vert, le cep vivant, comme étant ressuscité, Il a recommencé l'histoire de l'homme comme second Adam, Il revient, appelé d'Égypte, fils de Dieu, mais doit prendre sa place là où l'Israélite sincère et pieux ne pouvait croire que quelque chose de bon se trouvât. Il demeure à Nazareth. Tout ceci est très significatif, mais n'est que préliminaire, comme une préface qui indique ce dont il s'agit dans le livre de sa vie qui suit. Au chap.3 nous commençons son histoire avec le témoignage préparatoire de Jean-Baptiste. Il va devant la face de Jéhovah. Tel est le témoignage clair et précis de Malachie 3:1 ; ou, si nous prenons la citation de Mathieu lui-même, c'est la voix de celui qui prépare le chemin de Jéhovah. Tel est le Christ. Jéhovah au milieu des hommes et en particulier des Juifs, tel, d'une manière frappante, est le Christ de Matthieu ; mais le fils de Dieu aussi a pris la forme de serviteur ainsi que nous allons voir.

Le témoignage de Jean n'acceptait pas le fait qu'on était fils d'Abraham selon la chair. Dieu pouvait susciter des fils à Abraham, par sa toute-puissance. Le jugement ou le royaume était en vue, il fallait la repentance, porter de bon fruit ; et, pour l'homme pécheur, le tout premier de ces fruits c'était la repentance : son baptême, en un mot, était le baptême de la repentance à l'approche du royaume et comme préparation pour y entrer. Le peuple non repentant ne pouvait entrer en masse. Mais si lui, Jean, baptisait pour la repentance, il y en avait Un là qui allait exécuter le jugement en purifiant son aire, mais Celui-là baptisait du Saint Esprit. Ces trois caractères se rattachaient à ce témoignage : le jugement particulier et séparatif verset 10, *déjà* la cognée était à la racine des arbres ; Celui qui baptisait du Saint Esprit était là ; Il purifierait Lui, son aire par un jugement définitif qui rassemblerait le bon grain et brûlerait la balle avec du feu qui ne s'éteint pas. Jésus se rend à son baptême. C'est son aire qui va être purifiée, le grenier est à Lui, c'est Lui qui brûle la balle dans le jugement : mais il vient se placer au milieu de Son peuple. Rien de plus frappant que ce rapprochement, rien de plus positif que la déclaration qu'il est Jéhovah, rien de plus clair que le fait qu'il se place au milieu de son peuple dans le chemin où sa grâce le conduit. Il ne se joint pas sûrement au peuple rebelle et revêche, mais dès le premier pas que font ceux qui par la grâce écoutent là parole du témoignage de Dieu, dès le premier pas dans le bon chemin Il se trouve avec eux dans sa grâce infinie. Le cœur répond de suite au témoignage de Jean que Celui qui venait n'avait aucun besoin de la repentance. Nous le savons. C'était bien le contraire, Il accomplissait la justice. Mais pour les siens c'était le bien selon Dieu, la vie de Dieu qui poussait son premier souffle dans l'atmosphère de Dieu, mais au milieu des hommes, faisait son premier pas dans le chemin divin, le chemin vers le royaume qui allait paraître. Il ne veut pas les y laisser seuls. Il prend sa place avec eux. Grâce infinie, douce pensée pleine de Son amour pour le cœur des siens !

Remarquez aussi comment le Seigneur s'abaisse ici au niveau de son messager. Ainsi il *nous* convient d'accomplir toute justice. Tu as ta part moi la mienne en accomplissant la volonté de Dieu. Le voilà déjà serviteur. Le voilà baptisé et sa place prise au milieu des siens, au milieu du résidu fidèle qui marchait sous l'effet de la puissance de la parole de Dieu. Et maintenant où est-Il, Lui serviteur, Lui qui s'est abaissé lui-même, qui a sa place avec son pauvre peuple, les plus pauvres de son troupeau ? Le ciel est ouvert, le Saint Esprit descend sur Lui, le Père Le reconnaît pour son fils. Il est le modèle de la position qu'il a prise pour nous par la rédemption. Jamais le ciel ne s'est ouvert auparavant, jamais il n'y a eu un objet sur la terre qu'il pouvait reconnaître comme faisant ses délices ; maintenant il y en avait un. Pour nous aussi le voile est déchiré et le ciel est ouvert ; nous avons été oints et scellés du Saint Esprit comme Jésus l'a été ; le Père nous a reconnus être ses fils bien-aimés déjà dans ce monde. Lui était tel de son propre et plein droit, digne de l'être en Lui-même, nous introduits parla grâce et la rédemption ; mais entré au milieu de son peuple Il montre quelle est la position qui, en Lui, leur appartient : comme je viens de le dire, Il en est le modèle. Quel bonheur ! quelle grâce ! Mais remarquez-le bien, sa divine personne reste toujours telle, différence d'ailleurs qui ne se perd jamais quels que soient son abaissement et sa grâce envers nous. Quand le ciel est ouvert à Jésus, Il n'a pas d'objet là-haut auquel Il regarde pour fixer son attention. *Il est Lui-même l'objet* que contemple le ciel. Quand le ciel est ouvert à Étienne, comme à nous pour la foi, Jésus fils de l'homme est son objet dans ce ciel qui est ouvert à son serviteur. En grâce le Seigneur prend place avec nous, Il ne perd jamais la sienne ni pour son Père ni pour le cœur du croyant ; plus nous sommes près de Lui, plus nous L'adorons.

Remarquez encore ici une autre chose tout à fait remarquable. C'est dans et par l'abaissement volontaire de Jésus que toute la Trinité est pour la première fois pleinement révélée. Le Fils est là, l'objet spécialement en scène comme homme, le Saint Esprit vient et demeure sur Lui et la voix du Père Le reconnaît : merveilleuse révélation associée avec la position que le Fils avait prise ! Le Fils est bien reconnu pour Jéhovah Ps. 2, le Saint Esprit se trouve partout dans l'Ancien Testament, mais la pleine révélation des trois personnes dans l'unité de Dieu

– base du Christianisme – est réservée pour le moment où le Fils de Dieu prend sa place au milieu des pauvres de son troupeau, sa vraie place dans la race dans laquelle Il trouvait ses délices, les enfants des hommes. Quelle grâce que celle du christianisme ! quelle place que celle où se trouvent nos cœurs, si, enseignés de Dieu, nous avons appris à connaître cette grâce et Celui en qui elle nous est arrivée ! Voilà donc notre position selon cette grâce, dans le Christ Jésus, devant Dieu notre Père, rendus agréables dans le Bien-Aimé.

Toutefois si telle est notre relation avec Dieu, nous sommes dans le combat ici-bas avec l'ennemi de nos âmes. Eh bien, il faut que Jésus y aille aussi pour nous. C'est ce qui suit immédiatement : Jésus est conduit par le Saint Esprit dans le désert pour être tenté du Diable. S'il prend ou plutôt fait notre place avec Dieu, il faut qu'il la prenne vis-à-vis de l'ennemi pour lier l'homme fort qui nous tenait captifs. Je ne sais, cher frère, si cette grâce vous frappe comme elle me frappe, mais elle me parait tellement dépasser toute la portée de nos pensées que l'essai de la reproduire en des paroles humaines pour attirer l'attention des âmes sur elle, ne fait que trahir la faiblesse qui en parle. Toutefois poursuivons notre essai, puisqu'on peut l'étudier dans la Parole même une fois l'attention ainsi attirée. Jésus prend donc notre place dans le combat : moment solennel où tout dépendait de sa victoire ! Ce n'était pas possible sans doute qu'il ne remportât pas la victoire, mais *si* le second Adam avait succombé comme le premier, tout était fini, tout perdu. Oui cela ne se pouvait pas, mais Il a dû vaincre pour nous, et vaincre comme homme. C'est justement de cette position que l'ennemi veut Le faire sortir, de la position de serviteur, d'homme comme tel. Si tu es le Fils de Dieu, et le Père venait de le reconnaître tel, si tu es le Fils de Dieu, parle afin que ces pierres deviennent des pains ; agis en Fils ; il n'y a pas de mal à manger quand on a faim, tu n'as qu'à dire ce mot et voilà de quoi satisfaire à tes désirs. C'était dire, fais ta volonté, sors de la position de serviteur que tu as prise. Pas un instant : Il avait pris, étant dans la forme de Dieu, la forme de serviteur, et Il reste Serviteur de son Dieu. Et dans ces jours de mépris de la Parole, il est bon pour le cœur de remarquer comment Il répond. Un seul texte de cette parole, des Écritures, suffit pour la fidélité et la toute-puissance du Seigneur, pour la sagesse du Fils de Dieu, un seul texte suffit pour réduire au silence le diable qui voulait Le séduire. Le Fils de Dieu reste dans Sa position d'homme serviteur, et la Parole de Dieu dirige, est le mobile de ses voies. Il est écrit : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de chaque parole qui sort de la bouche de Dieu. » Quel bel et parfait exemple ! pas de mouvement de son cœur vers autre chose que l'autorité de son Dieu, duquel il s'était fait serviteur. La parole de Dieu sort de la bouche de Dieu ; les paroles sorties de sa bouche, que son nom en soit béni, dirigent l'homme. Christ se maintient dans sa place d'homme. L'homme ne vivra pas de pain seulement. La parole est la source de sa conduite, il en vit. Elle la dirige sans doute, mais c'est ce qui met en mouvement sa volonté, sans cela Il ne fait rien. Il est venu pour faire la volonté de Dieu, les paroles qui sortent de sa bouche déclarent cette volonté et mettent en mouvement l'âme de l'homme serviteur. C'est là l'obéissance de Christ. Le diable n'y peut rien. Il se tait. Souvenons-nous ici, quoique ce ne soient que des choses accessoires, que ce n'était pas dans le jardin d'Éden que le combat a été livré, pas au milieu des jouissances qui témoignaient de la bonté de Dieu. Le Christ avait passé déjà quarante jours, période solennelle d'exercice et *d'endurance* comme nous le savons par Moïse et Élie, et d'une manière analogue par les 40 ans d'Israël dans le désert. Il avait été soustrait à l'état ordinaire de l'humanité, non pas pour Le préparer pour la présence de Dieu comme Moïse et Élie l'ont été. Il était dans le désert, loin des agréments qui, par la bonté de Dieu, restent à l'homme dans ce monde déchu, aux prises, non que nous sachions que ce fut avec des tentations spéciales, mais aux prises avec l'Ennemi. Sa position était telle que celle du monde dans sa réalité morale comme Dieu le voit, un désert où Satan domine (Marc 1:13). Éprouvé ainsi par amour pour nous et en accomplissant les conseils de Dieu, subissant pleinement, dans les voies de Dieu, car Il était conduit par le Saint Esprit dans le désert, les peines qui venaient de la puissance de Satan dans ce monde, Il entre dans le combat spécial qu'il doit livrer à Satan, et où nous avons à Le suivre, mais en combattant contre un ennemi déjà battu. Il n'est pas las de son service de fidélité, Il reste homme serviteur, obéissant, reconnaît l'autorité absolue de la Parole, s'appuie là-dessus comme base de toute sa conduite. C'est la simplicité qui est la perfection absolue. Satan est vaincu. Je le répète, un seul texte de la parole suffit – quelles que soient les folles prétentions humaines – pour le Seigneur, suffit pour Satan. Qu'elle suffise, cette parole, pour nous : seulement que Dieu nous accorde la grâce de nous en servir sous l'influence de l'Esprit de Dieu dont elle est le glaive afin qu'elle soit efficace entre nos mains. Mais pour oser obéir à Dieu dans ce monde, il faut savoir se fier à Dieu. C'est la seconde épreuve que subit pour nous le Seigneur. « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas. » Essaie si Dieu sera fidèle à sa promesse (Ps. 91). C'était bien aussi hors du chemin de l'obéissance. Dans ce chemin-là Il pouvait toujours compter sur Dieu ; mais mettre Dieu à l'épreuve pour voir s'il serait fidèle, c'est ne pas se fier à Lui comme assurément tel. C'est ce que veut dire l'expression tenter Dieu, et non pas aller trop loin en se fiant à Lui. (Ex. 17:7). La confiance est parfaite comme l'obéissance. Il s'attend à Jéhovah. Sûr que Celui-ci sera fidèle, qu'il l'est toujours, Il n'a qu'à suivre le chemin de l'obéissance et dépendre de Lui. Sa parole dirigera ses pas et ses pensées, et sera accomplie dans ses promesses. Ce sont là les deux éléments de la vie du nouvel homme, de la vie de Christ en nous – obéissance, dépendance. Christ était parfait dans les deux et dans une obéissance qui avait la parole, la volonté de Dieu, comme source de son activité, pas seulement comme règle. Quand Satan présente la parole : faussement comme piège, la parole suffit comme réponse parfaite pour conduire les pas et les pensées de l'homme.

Remarquez encore dans ces réponses si instructives du Seigneur que, quand il s'agit des ruses du diable, la sagesse du Seigneur se borne à une simplicité frappante et en ceci : qu'il n'a besoin de penser qu'à son propre devoir ; cela suffit, et Satan n'y peut plus rien. L'homme doit vivre non de pain seulement, mais de chaque parole qui sort de la bouche de Dieu. Voilà tout : mais c'est tout. Sa conduite est parfaitement tracée. C'est la soumission, le chemin marqué par les paroles de Dieu. Il n'entre en aucune controverse avec l'Ennemi. Il s'y est trouvé

plus tard avec les hommes. Ici c'est le chemin parfait de l'homme obéissant, sa marche à Lui. La parole de Dieu lui trace pour lui-même ce chemin, et le but est complètement atteint. Satan est vaincu.

Ensuite Satan se montre : il ne s'agit plus de ses ruses. Il offre le monde et sa gloire au Seigneur s'il veut lui rendre hommage. Pour l'homme obéissant qui reconnaissait Dieu, c'était se trahir, et, pour un tel homme, Satan manifesté n'a aucune force. Résistez au diable, il s'enfuira. Le monde est l'appât que Satan peut offrir pour qu'on le suive. L'homme qui ne veut que son Dieu est à l'abri de tout vrai danger ici. Toutefois c'est encore par la parole que le Seigneur répond. C'est l'épée de l'Esprit pour l'homme : l'épée de Dieu, mais faite pour l'homme qui par l'Esprit s'en sert ; et s'il ne cherche qu'à obéir, elle suffit pour la défaite certaine de l'Ennemi des âmes. Le diable quitte le Sauveur, et si l'homme a dû combattre et vaincre par une obéissance si simple, les anges de Dieu Lui-même sont là pour lui rendre service.

On ne pouvait ne pas faire remarquer l'instruction qui se trouve dans ces détails ; mais je désirais particulièrement attirer l'attention de vos lecteurs sur la manière dont le Seigneur a fait et pris notre place des deux côtés, pour ainsi dire ; du côté de Dieu : fils, oint du Saint Esprit, devant le Père, avec le ciel ouvert ; puis, dans le combat avec Satan où en effet Il a lié pour nous l'homme fort.

Dans le chap.9 nous trouvons l'œuvre du Seigneur, Son caractère en grâce ; comme au chap.8 c'est Sa personne (toutefois plus précisément en Israël), mais rejetée. Le Seigneur retourne en sa propre ville (Capernaüm), mais loin de la scène qui a clos le dernier chapitre et qui est complète en elle-même : le monde Le rejetant, et, Lui, laissant le monde. Maintenant on Le voit de nouveau au milieu de son service en Israël. La foi apporte un homme frappé dans son corps. Le Seigneur est encore ici comme Emmanuel, mais homme au milieu d'eux, mais Il s'annonce là avec la bénédiction promise de la présence de Jéhovah en grâce. Ici il ne s'agit pas de la rédemption, quoique certes sans elle il ne saurait y avoir un tel pardon, mais de l'application du pardon en grâce en Israël, comme on le voit au Psaume 103, et pour la bénédiction présente il faut qu'Israël soit pardonné. Le Seigneur vient avec cette bénédiction et c'est un témoignage direct au pardon, sinon Il eut tout simplement guéri le paralytique comme en d'autres cas. Mais lorsque Jéhovah venait en grâce, Il pardonnait tous leurs péchés et guérissait toutes leurs infirmités. Le Seigneur annonce la présence de Jéhovah pour faire la première de ces choses. Les Scribes murmurent en eux-mêmes. Quel autre que Jéhovah pouvait pardonner ? Mais celui qui connaît les pensées était là et prouve par l'autre portion du verset que le Seigneur était là dans la puissance de la grâce. Il guérit sur-le-champ l'infirmité du malade.

Nous pouvons remarquer qu'en cela, comme dans le chapitre précédent, Il prend le litre de Fils de l'Homme, Son titre de prédilection en amour pour nous, d'une plus vaste portée que celui de Christ, lequel, bien qu'il fût le Christ, Il n'était pas venu prendre et qu'il ne prend jamais en Israël. Il est là comme Emmanuel Jéhovah, pour sauver Son peuple ; mais, comme Fils de l'Homme, titre de toute importance ; Celui qui prend le royaume en gloire depuis le ciel, qui même a toutes choses sous ses pieds. Christ ne se présente jamais comme Christ. Le Fils de l'Homme devait être fort pour Dieu (Ps. 80:17) ; mais à présent il fallait qu'Il souffrît. Mais, quoique au milieu de Son peuple, il faut, lorsqu'Il est ici-bas, que Dieu prenne, dans sa nature et dans son œuvre, sa place en rapport avec les hommes, au-delà de toute relation selon la loi, comme le rejeté sur la terre. Le Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés ; aussi la foule dit-elle « un tel pouvoir aux hommes. » Le pardon était donc là, et la grâce pour les pécheurs. Il était là dans ce caractère. Il va et mange avec les publicains après avoir appelé Matthieu qui en était un. Ce n'était pas le dehors qui dirigeait sa marche. Dieu était là et l'œuvre devait être l'effet de sa présence et de sa grâce et non dépendre de ce qu'Il trouvait. Et Il connaissait aussi le cœur et les vaisseaux à choisir pour être sous l'effet de cette grâce comme ses instruments. Mais le principe de l'œuvre était le principe de la grâce ; Il était venu non pour trouver, mais pour apporter ce qui était nécessaire, et les vaisseaux pour recevoir cela pour le service étaient des vaisseaux choisis, connus de Dieu et disposés par la grâce en instruments nouveaux et appropriés.

Il est donc là pardonnant les péchés et mangeant avec les pécheurs, mais c'est Jéhovah qui guérit. (Ps. 103.) Mais la révélation quant à l'œuvre va plus loin. On ne pouvait la placer d'ans les vieilles formes juives, ni prendre ce qui se trouvait en elles comme vaisseaux pour la contenir. Un publicain devait être un apôtre ; un pharisien, tout au plus, apprendre qu'il fallait qu'il naquît absolument de nouveau. Aucune des vieilles formes de justice réellement en rapport avec la chair et l'homme dans la chair, ne pouvait recevoir le vin nouveau ; la doctrine de la grâce en puissance venait par Jésus Christ. Les vieilles outres appartenaient à la chair, mais ce qui était venu maintenant était la puissance divine en grâce, et ce qui était complètement nouveau devait avoir ses propres vaisseaux. En outre, l'Époux était là : ce n'était pas pour les fils de la chambre nuptiale le temps de jeûner. Le temps viendrait pour cela. C'est une chose frappante de voir comment le Seigneur tient toujours son rejet à Lui comme partie intégrante de Son histoire. Il faut que le Fils de l'Homme souffre, que l'Époux soit ôté. C'était Jéhovah là en grâce ; cela ne pouvait s'adapter aux vieilles outres et ne faisait qu'exciter la haine de l'homme et d'Israël qui préférait ses outres, comme lui donnant de l'importance, à Dieu Lui-même, et cela quand Il était révélé en grâce.

Le récit suivant contient la véritable histoire d'Israël arrivé sur le point de mourir[2], Christ a à faire avec lui comme mort, et Il le peut, mais ceux qui, en chemin avec Lui, ont foi en Lui, sont guéris complètement alors que tout secours avait failli. La vertu et la puissance de la vie étaient en Lui, bien qu'en définitive Il eût à vivifier un Is-

[2] *Arti eteleutêsen* « finit juste à présent » « morte en ce moment. » Nous savons que le père reçut en route la nouvelle qu'elle était réellement morte. Arti est le point jusqu'auquel le temps s'était étendu, nun la chose existe déjà.

raël réellement mort. Telle est l'histoire du ministère du Fils de l'Homme – Jéhovah en Israël. Sont ajoutés à cela deux effets accessoires de son pouvoir quant à son caractère spécial à l'égard d'Israël, quand il Lui est fait appel sous le nom de Fils de David. Toutefois le caractère général bien que manifesté en Israël, va dans sa nature au-delà de lui – Jéhovah et le Fils de l'Homme – et c'est ce qui est d'un intérêt si profond à remarquer ; mais Il était le Fils de David en Israël.

Au verset 27 nous entrons exclusivement sur le terrain Israélite où l'esprit des chefs se manifeste pleinement, tandis que la patience du Seigneur continue encore en grâce. Les aveugles en Israël recouvrent la vue par la foi au Fils de David, et ici Il est dans la maison, et alors Il ouvre là aussi la bouche des muets : l'attention de la multitude est attirée, et elle confesse qu'on n'avait jamais rien vu de pareil ; mais s'Il chasse la puissance du diable, les chefs du peuple appellent Sa puissance celle du diable. L'esprit d'une impardonnable apostasie était déjà manifesté, mais Jésus n'avait pas fini son œuvre de bonté en Israël, et Il va par les villes et par les bourgades, enseignant, prêchant l'évangile du royaume, et opérant des guérisons. Son cœur était ému de compassion pour Israël, pour ces multitudes qui étaient comme des brebis sans bergers. Car s'il était Jéhovah dans sa bonté, son cœur pouvait être ému de ce qu'Il voyait comme homme et jusqu'à ce que cette bonté ne trouvât plus lieu à son exercice. Son temps ne trouvait pas d'obstacle dans la méchanceté de ceux qui étaient ses ennemis ; la moisson, était encore abondante, les ouvriers peu nombreux. Oh ! combien le cœur peut encore sentir cela ! Il veut encore accomplir son œuvre, avoir ses brebis. Notre part est de demander au Maître de la moisson qu'Il envoie ses ouvriers.

Nous avons donc dans ce chapitre la grâce de son ministère, son véritable caractère, le ministère de Jéhovah venu en grâce, profitable pour la foi, mais qui doit ressusciter les morts ; et qui, en tant que chose actuelle, est rejeté et blasphémé. Sa personne et son œuvre n'ont pas de place ici sauf en grâce. Pendant qu'Il peut travailler ainsi, Il continue encore de s'occuper de tous ceux qui peuvent être atteints.

Le Seigneur qui, touché de compassion envers les masses délaissées, avait dit à ses disciples de demander au Seigneur de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson, mu par cette même compassion, les envoie lui-même, car il est aussi Seigneur de la moisson ; mais ici il est toujours à la recherche des brebis perdues de la maison d'Israël. Il a toujours son rejet en vue, mais il agit encore dans le cercle des promesses, et n'en sort pas, tout en annonçant qu'on viendrait de l'occident et de l'orient. Le serviteur accomplit son service dans les limites de sa mission ; mais Dieu et Sa grâce ne sauraient être ainsi bornés. La grâce de sa divinité et ses droits percent à travers l'humiliation à laquelle il s'est assujetti, mais il sert dans ces limites encore et renvoie ses disciples dans le champ où il cherche encore ses brebis. Ils ne doivent pas aller par le chemin des Gentils, ni entrer dans une ville des Samaritains. Ils devaient annoncer l'arrivée prochaine du royaume des cieux, puis exercer la puissance que Jésus leur avait confiée, celle de détruire parmi les hommes toute la puissance de l'ennemi jusqu'à la mort même. Remarquez ici que non seulement Jésus faisait des miracles, mais il pouvait conférer le pouvoir d'en faire. C'était la puissance divine qui se révélait dans sa personne tout en servant comme il avait été envoyé.

Le discours du Seigneur se divise en deux parties, l'une se rapportant à la mission dans laquelle étaient engagés les disciples dans ce moment-là, l'autre, plus générale, se rapportant en même temps au service qu'accompliraient ses disciples après sa mort, voire, jusqu'à son retour, à la présence du Saint Esprit et au retour du Fils de l'Homme, mais toujours à un service rendu au milieu d'Israël, quoique l'effet s'étendit jusqu'aux Gentils – mais par le moyen de la persécution suscitée par les Juifs. La première partie s'étend du verset 5 jusqu'au 15^{e}, la seconde du 16^{e} jusqu'à la fin et comprend les principes généraux de leur position. Comme les disciples allaient, envoyés de la part de Dieu et munis de Sa puissance pour renverser toute celle de l'ennemi, ils devraient aussi se confier entièrement en Lui, ne rien prendre avec eux, ni faire provision de ce qu'il fallait pour leur voyage. Emmanuel présent, disposait les cœurs et prenait soin d'eux. Le temps viendrait sans doute où il n'en serait pas ainsi. (Voyez Luc 23:35 et suivants.) Toutefois, ils devaient demander en entrant dans une ville, qui était digne, et demeurer là jusqu'à ce qu'ils s'en allassent de la ville. C'était, on peut dire, le dernier témoignage rendu à Israël, il y avait bien encore les 70 la dernière fois qu'il est monté à Jérusalem, mais il n'en est pas question dans cet évangile. Le Seigneur avertissait le résidu en Israël. En souhaitant la paix à une maison, si le fils de paix y demeurait, la paix y resterait, sinon reviendrait sur eux. Ce n'est pas l'évangile envoyé au monde, aux pécheurs, mais l'évangile du royaume envoyé à ceux qui avaient des oreilles pour écouter en Israël. Ensuite, là où ils n'étaient pas reçus, ils devaient secouer la poussière de leurs pieds. On voit le caractère final du témoignage qu'ils devaient rendre. Le jugement d'une telle cité serait plus terrible que celui de Sodome et Gomorrhe. Ici se termine la première partie de leur mission. Le Seigneur Lui-même les envoie avec la conscience, et il l'exprime, qu'il les envoyait comme des brebis au milieu des loups et qu'il leur faudrait être sages comme des serpents et simples comme des colombes, conseil impossible à suivre si ce n'est de ceux qui sont enseignés de Dieu.

Le monde peut être prudent, connaissant le mal ; le cœur peut être simple par ignorance et se trouver trompé ; le chrétien peut être prudent, sage, par la sagesse de Dieu qui le dirige, et simple parce qu'il marche selon la vie qui est en lui, et n'exprime autre chose que ce qui s'y trouve de fait. Les deux choses se lient parce que, par la possession positive du bien on discerne le mal, et les pièges ne réussissent pas parce que les motifs qui engagent les hommes à y toucher, n'exercent aucune influence sur le cœur ; on garde la simplicité parce qu'on agit selon ce qu'on est ; on est prudent, parce que, sachant qu'on est au milieu du mal, on l'évite par l'intelligence qui appartient à la spiritualité. Ce n'est pas la simplicité de l'ignorance, mais le bien qui évite tout ce qui le ferait sortir de sa vraie position devant Dieu. Mais, terrible mot pour l'homme, donnez-vous garde des hommes, dit le Seigneur ; et tous sont jetés comme tels maintenant dans la même masse. – Il ne dit pas, d'Israël. C'était bien en Is-

raël qu'ils travaillaient, mais Israël est fondu dans la masse d'iniquité humaine. Dieu pouvait penser à lui et à ses promesses, mais, par le fait, le cœur de l'homme était là comme ailleurs. Ils seraient forcés de comparaître devant les autorités judaïques par leur malice, et non seulement cela, mais devant les tribunaux des Gentils, mais pour porter un témoignage qui ainsi atteindrait les hauts lieux de la terre, car c'est ainsi que Dieu porte son témoignage dans les hauts parages du monde et non en mondanisant les siens – mais Dieu serait avec eux.

Et ici nous voyons clairement que cette partie du chapitre se rapporte au temps où le Seigneur serait loin. Ce serait l'Esprit de leur Père qui parlerait en eux. Mais la haine du cœur humain contre le témoignage de Dieu se montrerait en ce qu'elle pousserait les hommes à rompre tous les liens que Dieu avait formés lors de la création ; l'affection de la chair, du cœur humain, se changerait en une antipathie positive. Plus la relation serait intime, plus la haine serait acharnée. Il y a des droits dans ces relations, mais maintenant ce seraient les droits de la haine : le frère livrerait le frère à la mort.

Quel solennel effet du rejet du Christ, seul vrai lien de l'homme avec l'homme, parce que la volonté est restreinte et Dieu reconnu ! Dieu peut retenir la bride, et Il l'a fait en miséricorde ; mais quand Il est rejeté en grâce, il ne reste plus que la manifestation du cœur de l'homme tel qu'il est. La nature ne bride pas la nature, et le témoignage de Dieu quand Dieu est rejeté ne fait que réveiller la haine de celui qui ne veut rien de ses droits, qui ne veut pas qu'il y en ait parce qu'il sait qu'il l'a abandonné. Mais sa grâce poursuit son œuvre pour en arracher les âmes.

Si les disciples étaient persécutés dans une ville, ils devraient aller dans une autre ; ils n'auraient pas accompli leur tâche en Israël avant que le fils de l'homme fût venu. Ainsi nous voyons que ce témoignage des disciples en Israël s'étend jusqu'au retour du Seigneur. Interrompu par la destruction de Jérusalem et inachevé, il doit s'accomplir. Un autre témoignage a été suscité de Dieu dans la personne de Paul l'apôtre de l'incirconcision, mais ici nous avons la mission des disciples formellement limitée à Israël, et les Gentils exclus. Ils devaient s'attendre à l'opprobre ; ils n'étaient pas au-dessus de leur maître que leurs adversaires avaient déjà appelé Béelzébul. Leur part était de se fier à Dieu quels que fussent les complots cachés de leurs ennemis, tout serait mis en lumière et eux devraient agir comme y étant déjà. Ils ne devaient pas craindre. Premièrement ils devraient bien plus craindre celui qui pouvait jeter corps et âme en enfer que ceux qui ne pouvaient rien faire que tuer le corps ; mais de plus, sans leur Père, Celui qui les gardait comme un Père, pas un passereau ne tombait à terre. Ils avaient plus de valeur à ses yeux que bien des passereaux. Ensuite, celui qui confesserait Jésus devant les hommes, Jésus le confesserait devant les anges de son Père. Ce sont les trois motifs qu'il donne pour la fermeté ; mais ils ne devaient pas penser qu'il était venu mettre la paix sur la terre. Comme résultat final il le fera bien, régnant comme prince de paix, mais un sauveur rejeté est autre chose. Ce serait la guerre intestine dans la maison ; voilà le triste effet de l'arrivée de Dieu et de la vérité sur la terre. L'homme ne les supporterait pas, et encore moins chez lui ; mais d'un autre côté, Il était, Lui, la pierre de touche pour le cœur. C'en était fait de l'homme selon la nature, nature que Dieu reconnaissait en elle-même pleinement mais qui, Christ, la pierre de voûte si elle avait pu être bénie, étant rejeté, était tombée en ruine ; et maintenant tout dépendait de Jésus seul, et si l'homme violait les relations naturelles par la haine, les siens dévoués à lui devraient être au-dessus de la nature par la grâce. Il était, Il est tout : quand il s'agit de Lui, tout doit céder, et cela non seulement à l'égard de ces relations, mais à l'égard de soi-même (et c'est toujours de soi-même qu'il est question.) Il faut charger sa croix et suivre Christ ; qui trouverait sa vie pour lui-même, la perdrait ; et qui la perdrait pour l'amour du Christ, la sauverait. Tout dépendait maintenant, dans un monde déchu et jugé, de la réception de la parole et de l'estimation qu'on en faisait, et de la justice selon Dieu. Celui qui recevait un prophète au nom d'un prophète, parce qu'il était tel, avait aux yeux de Dieu la valeur morale de la parole qu'il portait, car c'était la parole qu'il aimait telle qu'elle était de la part de Dieu ; et de même de la pratique. Les cérémonies n'avaient abouti à rien. Il s'agissait de la parole de Dieu et de ce qu'Il aimait, lui, dans un monde qui avait rompu avec lui. Si ce n'était qu'un verre d'eau, donné à cause de Christ, l'âme qui le donnait aimait Christ et ne serait pas oubliée. C'est bien quant aux voies de Dieu au milieu d'Israël que toutes ces choses se déploient, c'est à leur œuvre en Israël que les instructions données aux douze disciples s'appliquent, mais quelles instructions pour nous tous quant à l'effet du rejet de Christ ! Le chapitre qui suit nous fait voir le changement qui s'en est suivi historiquement, et la place que le Christ prend lors de son rejet par l'homme, seul resté debout devant Dieu dans la ruine du monde et d'Israël.

La question est soulevée par Jean maintenant en prison, si Jésus était donc le Christ quand aucune délivrance n'était opérée pour Israël. Ce n'était pas un manque de confiance dans la parole du Seigneur, car Jean s'en rapporte à cette parole, mais tout est changé dans les relations entre Jean et Christ et Israël. Quant à l'intelligence, Jean, probablement, comme individu, était embarrassé ; mais l'effet de cet embarras était de changer son rôle de prophète en une question de foi individuelle, et la tournure que prennent les choses et que Jésus leur donne, est selon la sagesse divine. Pleinement reconnu de Lui comme plus que prophète, Jean doit croire individuellement en Jésus par le témoignage que Jésus donne de lui-même. Puissant pour tout faire, plein de grâce pour penser aux pauvres, pour leur apporter l'évangile, mais déjà rejeté, et un petit résidu reconnu dans ses paroles, « heureux celui qui ne trouve pas la pierre d'achoppement en moi. » De sorte que nous avons encore Jéhovah en Israël, pierre d'achoppement, mais un sanctuaire pour ceux qui se confiaient en lui. Jean doit recevoir Jésus sur ce témoignage ; ensuite c'est Christ qui rend témoignage à Jean, Jéhovah qui reconnaît son serviteur, et non Jean à Jésus. Le témoignage des deux avait été rendu ; les chants lugubres de Jean, les sons attrayants de la flûte avaient été entendus tous les deux dans le marché, mais Israël ne voulait ni s'humilier pour les uns, ni se réjouir de l'autre. Tout cela était fini. Seulement il y avait un résidu selon la grâce, et la sagesse de Dieu dans les deux

avait été justifiée dans les deux par ces enfants de sagesse ; et Jésus restait seul dans sa grâce, Jéhovah dans le monde, dans un monde où l'homme avait montré qu'il ne voulait rien de Lui, pour manifester ce qu'il était en Lui-même pour les besoins de ceux qui, dans un monde pareil, avaient fait la découverte de leurs besoins et de leurs misères. Le monde avait été mis pleinement à l'épreuve, et Jésus qui l'avait fait et savait qu'il n'y avait rien pour consoler un cœur éprouvé, qui savait que son esprit avait été comme la colombe envoyée par Noé, dans cette grâce qui ne brillait qu'avec d'autant plus de splendeur que le monde était ténébreux, se présente à toute âme travaillée comme la ressource et une ressource parfaite pour ses besoins. Il donne le repos dans la révélation de l'amour du Père dans sa personne, puis dans la parfaite soumission d'un cœur fléchi sous la volonté de Dieu, le repos pratique dans la vie. Mais les détails demandent un peu plus d'attention.

Le Seigneur n'était nullement insensible à son rejet, Il le sentait profondément, bien que ce fût dans un esprit de grâce. On le voit pleurer plus tard sur l'obstination finale de Jérusalem, son cœur d'amour pensait avec douleur à l'endurcissement de Jérusalem en voyant la cité bien-aimée, mais méchante, rejeter le dernier effort de Dieu pour la ramener et la bénir. Ici le sentiment de son cœur était un peu différent. Il avait déployé sa puissance en bénédictions et en témoignage, et tout avait été en vain. Il leur reprochait la dureté de leur cœur. Il s'était dépensé pour eux, mais leur cœur était resté insensible. Ni Tyr, ni Sidon, ni Sodome, ni Gomorrhe ne seraient restées insensibles dans les mêmes circonstances, elles se seraient repenties, il y avait longtemps, dans le sac et dans les cendres. Leur jugement en serait d'autant plus terrible ; mais alors, dans la même heure, Il accepte tout de la main de son Père : soumission parfaite ! Il avait trouvé bon d'humilier l'orgueil de l'homme, et avait caché ces choses aux sages et aux intelligents et les avait révélées à de petits enfants. Aux yeux de Dieu, ces voies étaient bonnes, et Jésus les accepte sans question.

Alors, dans cette parfaite soumission d'homme, s'ouvre devant lui toute la vérité de sa gloire et de la position relative d'Israël et de lui, et de lui-même avec les hommes. Le fils de Dieu était là ; toutes choses lui étaient données de la part du Père et personne ne connaissait le Fils que Lui. Il était dans la vérité de sa personne que personne ne Le connaissait. La divinité du Fils est sauvegardée dans son humiliation par l'inscrutabilité de sa personne. Le témoignage rendu à ce que les hommes en Israël étaient appelés à croire avait été accepté, mais la pleine vérité allait beaucoup plus loin et sortait de l'obscurité maintenant que le témoignage de Jean, de Christ et de ses œuvres était rejeté. Lui, Il était inconnu ; Lui, Il révélait le Père. La grâce souveraine de Dieu dans cette révélation est alors manifestée. On n'avait qu'à venir à Lui et on aurait le repos. Ce n'était plus le royaume en Israël, mais, par la révélation du Père, le repos de l'âme fatiguée. Ainsi c'est Dieu en grâce pour celui qui en avait besoin – le fils révélant le Père. Mais il y avait un autre élément dans ce touchant tableau de la grâce. La soumission parfaite d'un homme humble de cœur avait été l'occasion de la révélation de la gloire et de la grâce dans sa personne : il en est de même Jean 12, il en est toujours ainsi. La soumission aux voies de Dieu ouvre la porte à la connaissance de sa grâce et de sa gloire. Or il en était ainsi de Jésus homme ; et il engage ses auditeurs à prendre ce joug, le joug qu'il avait pris lui-même, et à apprendre de lui dans cette manifestation de soumission et de pauvreté d'esprit, et ils trouveraient le repos de leurs âmes. C'est la grâce parfaite, la révélation du Père dans le Fils qui donne le repos aux cœurs fatigués de ce monde de péché. – C'est la soumission parfaite de la volonté qui donne la paix pratique du cœur pendant qu'on le traverse. C'est Christ-Fils révélant le Père, Christ homme parfaitement soumis au joug, qui donne les deux.

Dans le chapitre 12, nous trouvons le rejet final du système judaïque et de ceux qui étaient à sa tête. Christ rompt avec le système et en juge les chefs, se place au-dessus du Sabbat qui était le sceau de l'alliance, annonce la ruine complète de la génération perverse d'Israël et refuse de reconnaître ses liens selon la chair avec ce peuple et ne veut reconnaître que les disciples amenés par la parole et qui avaient suivi cette parole. Mais il faut suivre le chapitre de plus près.

Les Pharisiens blâmaient les disciples de ce qu'ils avaient cueilli des épis et les frottaient entre leurs mains. Le Seigneur répond que quand David, l'oint de Dieu, avait été rejeté, la loi de Moïse avait perdu sa force. Ensuite, les sacrificateurs, quand l'occasion le demandait, violaient le sabbat ; et il y en avait Un plus grand que le temple, le Dieu vivant Lui-même, faisant de l'homme son temple. Ensuite, ils auraient dû comprendre ce qui est dit, que la miséricorde se réjouissait en se mettant au-dessus du jugement. De plus, le Fils de l'Homme était Seigneur du Sabbat ; Il était au-dessus du système qu'il avait établi lui-même comme Jéhovah, et son caractère de Fils d'Homme le plaçait en dehors et au-dessus des droits que l'ancienne alliance avait sur l'homme et du repos qu'elle exigeait, mais ne pouvait pas donner. Au reste, Il montre leur hypocrisie dans ces choses, dans le cas de l'homme qui avait la main sèche. L'amour et la bonté, de Dieu sont au-dessus des cérémonies, quelques saintes qu'elles soient. Ainsi, sa personne rejetée comme l'avait été David est au-dessus du système judaïque, et la bonté de Dieu ne peut pas céder le droit souverain de sa grâce divine envers l'homme. Mais le temps du jugement n'était pas encore. On n'entend pas sa voix dans la rue jusqu'à ce que le moment arrive où Il l'élèvera en jugement dans le temps de sa gloire et qu'il enverra ce jugement victorieux sur toute opposition, et où les Gentils se confieront en lui. Il chasse encore un démon, et l'hostilité sans conscience et sans cœur des pharisiens éclate ; ils ne peuvent pas nier le miracle, et plutôt que de reconnaître Jésus ils l'attribuent à un démon, c'est-à-dire en reconnaissant malgré eux que la puissance était là – mais, adversaires de Dieu, ils appellent le Saint Esprit, par lequel le miracle se faisait, un démon. Pour ceci il n'y avait pas de pardon.

Ensuite, le Seigneur en vient à la condamnation complète des Juifs. Remplis d'incrédulité, ils demandent un signe, eux qui venaient d'attribuer le signe au démon plutôt que de le croire ; mais le Seigneur ne leur en donne aucun autre que celui de Jonas, préfiguration de son séjour dans la tombe, mais signe que maintenant c'était trop

tard pour eux, que Celui qu'ils avaient déjà rejeté était le Fils de Dieu, et que toute relation avec cette génération était terminée pour toujours. Il cite les gens de Ninive et une reine du Midi qui se lèveraient en jugement contre cette génération, car un plus grand que Jonas ou Salomon était là.

Il me semble qu'un sentiment profond de peine perce à travers les paroles de Jésus à la vue de l'incrédulité des meneurs d'Israël, d'aveugles qui prétendaient conduire des aveugles. Mais le temps du jugement était venu, et le Seigneur prononce ce jugement. L'esprit immonde était sorti de ce peuple, l'esprit d'idolâtrie, je n'en doute point, car depuis la captivité de Babylone, ils n'étaient pas tombés dans l'idolâtrie ; mais le démon avait besoin, pour ainsi dire, de ce peuple où le nom de Dieu se trouvait, mais où Dieu n'était plus, et qu'ils avaient rejeté quand Il était venu au milieu d'eux dans la personne de Jésus. La maison était vide, balayée et garnie ; les formes religieuses et la piété extérieure s'y trouvaient, mais Dieu n'y était pas. L'esprit immonde rentrerait avec sept esprits plus mauvais que lui-même et y demeurerait, et le dernier état serait pire que le premier. L'état final du peuple, au moins de la génération perverse, serait plus mauvais que ses péchés auparavant. Déjà, ils se sont montrés comme les porcs de Génézareth après la mort du Seigneur, mais les paroles du Seigneur auront leur accomplissement à la fin des temps, quand les Juifs seront de nouveau idolâtres et que toute la puissance du démon sera développée sous l'antichrist. Il est bon qu'on comprenne chacun pour soi-même, comment, si un vice est vaincu sans Dieu, rien n'est réellement gagné. On peut chasser un vice grossier par un péché plus subtil : si ce n'est pas vraiment l'œuvre de Dieu dans le cœur, on peut en être endurci et Satan y régner plus que jamais. Mais ici le Seigneur applique ce qu'il dit à la génération qui L'a rejeté, aux Juifs incrédules et pervers auxquels Dieu a caché sa face pour en voir la fin. Deut. 32:20. Ensuite ceux qui étaient l'expression du lien par lequel Il était attaché au peuple juif selon la chair, sont venus faisant valoir ce lien. Le Seigneur n'a pas voulu les reconnaître et, indiquant ses disciples, a dit : Voilà ma mère et mes frères ; les relations que je reconnais sont celles qui sont formées par la parole de Dieu. Quant à l'histoire des Juifs, tout était fini. La grâce pouvait continuer, pouvait relever le peuple dans un résidu reconnu de Dieu ; mais quant à la responsabilité, leur histoire était finie. Le Seigneur ne cherche plus du fruit sur un arbre démontré mauvais, et se montre semeur au bord de la mer, apportant ce qui, reçu dans le cœur, produirait du fruit. Mais alors, cela introduisait le royaume des cieux où les Gentils pouvaient avoir part.

Le chapitre auquel nous sommes arrivés a été si souvent traité que je n'aurai pas besoin de m'étendre beaucoup sur les détails ; seulement il nous faudra un aperçu général sur la position qu'il tient dans l'évangile, et quelques mots sur la dernière parabole.

Nous avons vu le Seigneur prononcer sur le peuple juif un jugement qui s'étend jusqu'au dernier temps, en rompant, en tant que venu en chair, toutes ses relations avec lui. Les chefs du peuple avaient blasphémé contre le Saint Esprit et amené ce jugement sur le système tout entier, bien que la patience de Dieu cherchât encore tous ceux qui avaient des oreilles pour écouter. Le Seigneur ne cherchait plus de fruit dans sa vigne. Il n'y avait que du verjus après tous ses soins. Tel était réellement l'homme, car Israël n'était que l'homme placé sous la loi avec tous les avantages que Dieu pouvait lui prodiguer. Dans l'épreuve à laquelle l'homme avait été assujetti, deux choses avaient été démontrées : qu'il ne pouvait pas atteindre à la justice selon la loi, et qu'il ne voulait pas recevoir Dieu venu en grâce, manifesté dans l'humanité pour gagner l'homme, et exerçant une puissance suffisante pour guérir tous les maux auxquels l'homme avait été assujetti par le péché.

Il sort donc de la maison, signe, je n'en doute pas, de ce changement immense dans les voies de Dieu et s'assied dans une nacelle, sur la mer, et se présente comme un semeur, c'est-à-dire comme ne cherchant plus de fruit, mais apportant avec lui, dans ce monde, ce qui devait en produire. Le Seigneur ne va pas plus loin que la parole du royaume. Les versets 10-17 constatent le jugement du peuple selon la prophétie d'Ésaïe dont le Seigneur, dans sa patience, avait si longtemps différé l'accomplissement, et la séparation d'un résidu reconnu du Seigneur, résidu dont les oreilles et les yeux étaient ouverts par la grâce.

Il est bon de rappeler qu'il y a sept paraboles : la première n'est pas une similitude du royaume, les autres le sont. De celles-ci, les trois premières nous présentent la forme que prendrait le royaume dans le monde ; les trois dernières, les pensées de Dieu en établissant de cette manière le royaume, et puis le résultat de tout à la fin du siècle. La première s'occupe des individus et de l'effet visible de la parole. Il n'est pas question de l'œuvre du Saint Esprit, ce qui se trouve enseigné ailleurs, sans doute, mais ici c'est l'œuvre extérieure de Christ en semant et dans l'effet, la conséquence, en tant que manifestés sur la terre. Nous avons bien la parole du royaume, mais ni le royaume, ni la fin du siècle. Christ sème, et voilà le résultat dans ce monde, dans l'homme sur la terre : la semence produit du fruit dans un cas sur quatre. Dans le premier la semence ne pénètre pas du tout, Satan l'ôte aussitôt qu'elle est semée : c'est la légèreté du cœur, son indifférence qui ne reçoit rien, la parole n'est pas comprise, le cœur est occupé d'autre chose. Toutefois c'est une parole adaptée à l'homme et semée dans son cœur. Dans le second cas, au contraire, le cœur est gagné quant à ses sentiments un moment, mais la conscience n'est pas atteinte, il n'y a pas de racine : la doctrine a été reçue pour la joie qu'apporte le message, et quand la parole apportait les souffrances à la place de la joie, le cœur n'en voulait plus. Il n'y avait pas un vrai besoin. Le Saint Esprit produit toujours des besoins. Ce n'était pas comme les apôtres : « Seigneur, à qui irions-nous ? » Dans le troisième cas, le monde a étouffé le bon grain. Hélas ! il n'y a pas besoin de l'expliquer, cela se voit tous les jours. C'est une chose pourtant plus subtile ; le monde, les affaires n'ont pas l'air mauvais comme le péché grossier, mais la parole est étouffée et ne produit rien.

Le danger et la tendance de ces choses se trouvent chez le chrétien. Selon la mesure dans laquelle le monde exerce de l'empire sur lui, sa vie en souffre. Il n'est pas mort, soit ; mais il dort, il ne comprend pas les choses spi-

rituelles, ne les voit pas, n'en jouit pas ; malheureux en présence des chrétiens spirituels, il ne jouit pas des choses dont ils jouissent et souffre même des reproches de sa conscience ; et s'il va avec le monde, il souffre aussi en y réfléchissant ; sa conscience lui reproche son manque de fidélité ; comme un malade qui souffre, il n'est pas mort, autrement il ne souffrirait pas, mais c'est un triste moyen de savoir que la vie y est. Dans le quatrième cas, la parole est comprise ; elle pénètre, croît, et produit du fruit à des degrés différents en différentes personnes. Dans le premier cas, il est dit que la parole n'était point comprise, dans ce cas-ci il est dit qu'elle est comprise, dans les autres cas ce point n'est pas touché. Dans le premier cas, on voyait que rien n'avait pénétré. Dans les deux suivants, il y en avait l'apparence ; mais il n'en était rien. La plante périt sans fruit. Dans le dernier cas, la semence se développe dans l'intérieur du cœur et le fruit est produit : précieux effet selon la nature de ce qui a été semé, fruit pour celui qui a semé la semence et pour celui qui l'a reçue ! Il n'y a pas de jugement, mais les faits patents constatés par le Seigneur, en contraste avec sa vigne et son figuier où il cherchait du fruit, et en contraste aussi avec le royaume ou état de choses dans le monde, et leur résultat dans le jugement à la fin.

La première des paraboles suivantes montre l'effet des semailles dans le monde jusqu'à la fin du siècle, mais ne comprend pas l'exécution du jugement ; cela se trouve, ainsi que la manifestation de la gloire, dans l'explication faite aux disciples dans la maison. On doit remarquer que dans la parabole du semeur, celui-ci n'est pas nommé ; c'est l'effet de la parole dans le cœur de l'homme, qui que ce soit qui l'ait semée. Ici, par contre, nous avons une similitude du royaume, et celui qui sème prend le caractère, non pas de Christ, nous avons vu son œuvre terminée dans son rejet, le Christ cherchant du fruit était venu pour être reçu en Israël, mais celui de Fils de l'Homme, celui qui sème est le Fils de l'Homme et le champ est le monde ; mais j'anticipe. Nous avons toujours le caractère général de l'œuvre que le Seigneur faisait : Il semait ; mais non le résultat personnel dans l'individu, mais le résultat public dans le monde. Il a semé de bonne semence dans son champ, mais la responsabilité de l'homme est en question dans le résultat produit : et pendant qu'ils dormaient, l'Ennemi est venu et a semé de l'ivraie. Cela n'empêchait pas que le bon grain ne fût pour le grenier, mais gâtait l'ensemble de la récolte dans le champ, et le mal qui avait été fait était sans remède. Il est défendu aux serviteurs d'arracher l'ivraie de peur d'arracher le bon grain avec, ce qui est bien arrivé quand on a voulu le faire ; les deux devaient croître ensemble jusqu'à la moisson. Le royaume des cieux présentait dans ce monde une récolte gâtée, fruit, d'une part, de l'œuvre du Seigneur, de l'autre, de l'œuvre de l'Ennemi. Or, dans la parabole, nous avons seulement ce qui arrive dans le royaume avant la manifestation du roi et l'exécution du jugement par Lui. Quand Lui sera manifesté, et que le jugement public sera là, il n'y aura plus de parabole, le mystère de Dieu sera terminé. Dans les paraboles nous avons les mystères, ce qui exige une révélation pour le savoir, l'exécution du jugement est en soi la révélation la plus éclatante. Dans la parabole nous avons donc à la fin, en général *le temps* de la moisson, et l'ivraie est rassemblée premièrement en faisceaux pour être brûlée. L'ivraie est là en faisceaux sur le champ de ce monde et le bon grain est caché dans le Seigneur.

Ensuite, avant d'expliquer la parabole de l'ivraie, le Seigneur donne deux autres similitudes du royaume ; et souvenons-nous qu'il s'agit ici du *royaume.* Il est bon de remarquer ici que le mot similitude n'est pas le même dans ces paraboles et celle du semeur. Ici, c'est seulement le caractère que prendra le royaume ; il est semblable à… etc. Dans la parabole du semeur, il est devenu, a été fait semblable. C'est un caractère qu'il a pris dans les circonstances actuelles, vu le rejet du roi. Il vaut la peine aussi de remarquer dans ces paraboles celles dans lesquelles la chose en elle-même est le sujet de comparaison, et celles où c'est l'individu ou ceux qui forment la partie essentielle de la parabole. Le royaume même est semblable à un petit grain de moutarde devenant un grand arbre, symbole dans l'Ancien Testament d'une chose élevée dans ce monde, d'une puissance politique. Nous savons bien que cela est arrivé ; – que les oiseaux se nichent dans ses branches signifie la protection qu'il accorde. (Comp. Daniel 4:12.) C'est l'apparence publique du système chrétien telle qu'elle a été pendant des siècles. Ici point de jugement. Ensuite vient la parabole du levain. La similitude est le levain. La femme n'est pas un semeur. Ce n'est pas le Seigneur qui sème ce qui est désigné comme bonne semence, ce n'est pas un grand arbre dans le monde : c'est une doctrine qui s'insinue partout en de certaines limites et forme la pâte entière selon sa propre nature ; le tout est levé, c'est la chrétienté ; mais, ni dans l'une, ni dans l'autre de ces deux paraboles nous n'arrivons au jugement. C'est le royaume tel qu'il est quand le grain de moutarde ou le levain a pleinement agi et produit son effet. Il est vrai que le levain est toujours employé dans un sens mauvais, mais je ne pense pas que ce soit le but de la parabole, mais la doctrine qui forme tout dans une seule pâte, là où elle pénètre. Si c'était purement le mal comme mal, nous aurions eu quelque exception. Ceci est noté dans l'ivraie, mais d'un autre côté. Ce n'est pas le bien qui est semé, ni le Seigneur qui sème ; de sorte que l'idée du bien positif est soigneusement évitée, ainsi que de celui qui le fait. Il ne s'agit pas de la parole de Dieu, mais du fait de la profession générale du christianisme et dans une forme où aucune idée du bien n'est présentée ; car certes le levain n'est pas, dans la parole, une image du bien. La parabole n'est pas davantage la description d'un individu : il n'est guère besoin de discuter ce point, parce qu'il est une similitude du royaume des cieux et en aucun cas, un individu n'est le royaume des cieux : Au reste, le résultat dans un individu n'est pas ce qui est dépeint ici.

Voilà donc les trois descriptions du royaume sur la terre pendant l'absence du roi, tel que ce royaume s'est présenté aux yeux de tous : un mélange de bons et de mauvais ; la récolte était ainsi gâtée comme un tout ; – ensuite une grande puissance humaine et politique sur la terre, et une profession générale de doctrine, sans question de l'état individuel de qui que ce soit. Ensuite le bon grain est caché dans le grenier, et la Providence prépare la semence de l'ennemi pour être brûlée en les associant ensemble en faisceaux sur la terre. Ensuite le Seigneur entre dans la maison ; et là, parlant à ses disciples seuls, il entre davantage dans les principes intérieurs du royaume dont il parle, communiquant non l'effet dans le monde, mais les pensées de Dieu, le grand résultat qui

expliquera tout dans le jugement et la gloire manifestée sur la terre, et le but réel de ce qu'a fait le Seigneur ainsi que l'action de ceux qui entrent avec intelligence dans ses vues.

Premièrement, il explique la parabole de l'ivraie. Nous avons déjà parlé des traits principaux, mais le Seigneur ajoute ici ce qui concerne la manifestation du résultat dans ce monde. Dans la parabole nous avons laissé le froment dans le grenier et l'ivraie en faisceaux sur le champ, les méchants rassemblés par les anges, soit par la providence de Dieu. Mais ici paraît sur la scène le Fils de l'Homme pour ôter tout scandale de son royaume (ce qu'il fait) et il jette ces méchants dans une fournaise de feu où il y a des pleurs et des grincements de dents. C'est le jugement exécuté ; les serviteurs devaient les laisser croître : puis, ensuite du jugement, les justes luisent dans le royaume comme le soleil – en effet comme Jésus lui-même. C'est le résultat, et ainsi l'explication divine de ce qui était un mystère auparavant, car le jugement manifeste ce que la foi discerne. Remarquez que tout ce qui est révélé est dans le monde, premièrement le royaume, avant puis après le jugement. Le fait est constaté que le grain est caché, mais rien n'est dit du grenier, ni de l'état du grain quand il est là.

Dans les paraboles qui suivent, nous avons, comme il a été dit, les pensées de Dieu, le but du Seigneur dans le royaume, mais encore ces pensées, sans parler d'un résultat en jugement, ainsi que nous avons vu dans celle du grain de moutarde et celle du levain. La première nous fait voir le royaume comme la découverte d'un trésor auparavant inconnu, caché dans un champ, et celui qui l'a trouvé renonce à tout ce qu'il a pour l'avoir et pour cela achète le champ. C'est ce que Christ a fait. Tout ce qu'il avait comme Messie sur la terre, Il l'a laissé pour avoir le trésor de son peuple, en prenant le champ où ils se trouvaient, la terre, pour les avoir : Ils étaient cachés dans ce monde ; mais Christ savait ce qui en était, enseigné du Père, comme homme sur la terre, et a tout quitté jusqu'à sa vie pour nous avoir. Si, de fait, nous renonçons à tout pour avoir Christ, toutefois il ne s'agit pas d'un individu, on l'oublie trop, mais du royaume ; et de plus nous n'achetons aucun champ pour l'avoir.

Le second cas est un peu différent. Il ne s'agit pas d'une découverte. Le marchand cherchait de belles perles. Il savait ce qu'il en était d'une belle perle, il savait les apprécier, il en fallait de belles. Or, Christ a trouvé dans l'Église l'objet de ses recherches sans tâche ou ride, ou aucune chose semblable : je ne pense pas à l'Église corps, ni à un système, mais à sa beauté morale. Le marchand avait le goût de ce qui était beau en fait de perles, Christ de ce qui était beau aux yeux de Dieu, et pour l'avoir, Il a quitté sa gloire messianique et sa vie. Quel bonheur que de penser qu'il satisfait à son cœur en nous, et que la perfection de beauté aux yeux de Dieu est chose effectuée ! Sion est appelée la perfection de beauté, mais là c'était terrestre ; ici céleste et réellement selon le cœur de Dieu.

La dernière parabole demande l'attention la plus sérieuse. Pour ma part, je ne doute pas qu'elle s'applique particulièrement à ces jours-ci. Le filet de l'évangile est jeté dans la mer des peuples, et rassemble des poissons de toutes les espèces. L'effet de l'évangile n'est pas que tous les poissons entrent dans son giron, mais qu'une quantité de toutes les espèces bonnes et mauvaises soit rassemblée dans le filet. C'est le résultat. Puis ceux qui ont tiré le filet se mettent là, sur le rivage, et s'occupent de ce qu'ils ont à cœur, du but pour lequel ils ont tiré le filet : avoir de bons poissons ; et ils choisissent les bons, les séparent d'avec les mauvais, et les mettent à part dans les vaisseaux, rejetant les mauvais et les laissant là. Ce sont les pêcheurs qui font cela, et ils s'occupent des bons. C'est-à-dire, quand le Christianisme a rassemblé comme il l'a fait une certaine masse de gens, qui tous ont place ensemble dans le filet de la Chrétienté, à la fin des jours, les serviteurs du Christ s'occupent de la masse et recueillent les bons dans des vaisseaux. Ce sont des serviteurs de Christ et qui ont de l'intelligence, et savent les distinguer, savent ce qu'ils veulent. Quand le jugement public arrivera, ce sera l'inverse. Les anges, ministres de la providence et du gouvernement de Dieu prennent, non les bons, mais les méchants sur la terre, et les jettent dans le feu. Ils ne s'occupent que des mauvais, tandis que les pêcheurs ne s'occupent que des bons. Le principe, je le crois, s'applique toujours quand l'évangile dans un endroit a rassemblé beaucoup de personnes : le but du Seigneur est de mettre les siens ensemble, en des compagnies à part, mais la parabole semble parler directement du résultat de l'opération de l'évangile en rassemblant beaucoup de gens comme ayant part au nom chrétien ; alors comme seconde opération, sur le rivage, on fait le triage et l'on s'occupe à mettre les bons à part. L'exécution du jugement est autre chose. Dans cette parabole comme dans les deux précédentes, nous trouvons le discernement spirituel à l'égard du but de Dieu. Dans la seconde cela caractérise l'action du marchand ; dans la première et la troisième le champ est acheté, le filet rempli, mais dans les deux cas, le trésor et les bons poissons sont distingués de ce qui est pris extérieurement et gouvernent l'action soit du marchand soit des pêcheurs.

Il est à remarquer que quatre de ces similitudes ne parlent pas du jugement, mais de l'apparence extérieure ou du but de Dieu dans le royaume, et du résultat soit dans le monde, soit auprès de Dieu. Le grand arbre et le levain, voilà le résultat dans le monde ; le trésor et la perle, voilà ce qui est acquis pour Dieu. Dans la première et la dernière nous avons le jugement, mais la différence est sensible. Dans la première, et c'était naturel, on voit le Seigneur commencer l'œuvre, et Il la fait, cela va sans dire, sans mélange de mal, le bon grain est tout bon. L'ennemi fait une œuvre distincte, ne peut autrement. Il y a une récolte ; mais la parole a produit des plantes individuelles ; le mélange se trouve dans la récolte : mais il y a deux œuvres distinctes et les deux choses restent telles quelles jusqu'à la fin, et la préparation du jugement est l'action de Dieu dans le monde, et Il s'occupe premièrement des méchants pour les préparer pour le jugement ; les hommes n'agissent pas, il leur est défendu d'agir. Ce qui est produit est l'effet de l'action du Seigneur et de l'ennemi. Les serviteurs dormaient, voilà tout. Froment et ivraie étaient toujours froment et ivraie et fruit d'une œuvre distincte. Dans le filet le mélange était le résultat du travail de l'homme, le genre de poissons distincts sans doute, mais tous rassemblés dans le filet par un seul tra-

vail, et cela de la part des hommes, des pêcheurs. – Ce n'est pas ici une œuvre de l'ennemi, mais l'œuvre imparfaite de l'homme. – Ce n'est que le fait cependant qui est constaté ; le filet est plein, puis tiré sur le rivage, et ceux qui ont l'intelligence de ce que c'est qu'un bon poisson, ceux dont le but (et c'est le but de Dieu) est d'avoir de bons poissons, en font le triage et mettent les bons dans les vaisseaux. L'explication, comme précédemment, est le jugement qui montre publiquement ce qui était vrai et compris spirituellement précédemment. Mais les anges ne s'occupent que des mauvais. Dans la première parabole, il s'agit d'arracher de ce monde les mauvais, ce qui n'était pas permis aux serviteurs. Dans la dernière, il s'agit de mettre les bons ensemble dans les vaisseaux, ce qui était leur œuvre intelligente. Il ne faut pas oublier que les derniers temps étaient déjà venus du temps des apôtres.

Les relations immédiates et pour le temps d'alors, du Seigneur avec les Juifs, étaient, ainsi que nous l'avons vu, terminées, et le royaume des cieux, dans la forme qu'il devait prendre par suite de son rejet, annoncé. Il ne cherchait plus de fruit sur sa vigne, mais semait pour en avoir par la parole. Mais Jésus continuait à s'occuper du peuple montrant ce qu'il était, et hélas ! ce qu'ils étaient eux-mêmes, et ce qui devait remplacer ses relations avec les Juifs, telles qu'elles auraient été, s'il avait été reçu. – Les chapitres 14 et 16 nous montrent ce qu'il était alors pour les Juifs, et ce que le résidu deviendrait par son absence de ce peuple et le renvoi ou la mise de côté de celui-ci, et le chapitre 15 ce qu'il était divinement pour lui, lors même que le peuple fût méchant et rejeté ; seulement étant cela parce qu'Il était Dieu et que ses conseils ne pouvaient changer. Cette grâce s'étend aux Gentils qui n'avaient aucun droit aux promesses, bien qu'Il ne lâche pas ses relations positives avec Israël ; car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance. Mais il nous faut souvenir que, dans ce déploiement des voies de Dieu, la grâce du Seigneur, la grâce divine et personnelle se manifeste de la manière la plus touchante et instructive, et des leçons pratiques pour nous ressortent continuellement de ce qui se passe.

Le rejet du témoignage de Dieu commence à se réaliser dans les faits. Jean-Baptiste est mis à mort par Hérode, à l'instigation de sa femme. Le Seigneur, touché et sensible à la violence faite à son fidèle serviteur, se retire dans le désert : Élie, comme il est dit ailleurs, était venu et ils lui ont fait ce qu'ils ont voulu, et le Fils de l'homme devait aussi souffrir de leur part. Cet acte de cruauté n'était pas seulement la mort du fidèle prédicateur du Seigneur, mais il partait du cœur du fidèle témoin de l'état du peuple. Mais quelque douloureux que fussent ses sentiments comme venu au milieu d'eux, ce divin amour s'élève au-dessus de tout, au-dessus des peines du Fils de l'Homme. La multitude entend qu'Il s'est retiré dans le désert et y accourt. – Sortant de sa retraite, il voit la foule, et, ému de compassion, Il les guérit. Sa bonté ne se lassait pas devant l'iniquité de l'homme qui se hâtait maintenant de s'accomplir. Le soir étant venu, la multitude était là, n'ayant rien à manger. Les disciples sentent l'inconvénient de cette position et veulent les renvoyer, ressource toute naturelle de l'homme. Mais Dieu était en Israël et voulait de plus que ses disciples, après tant de preuves, eussent la conscience de la puissance qui était là. Mais leur cœur n'avait d'autre ressource que ce qui était visible à l'homme, et selon la mesure de l'homme. Donnez-leur, vous, dit le Sauveur, à manger, et moi, je leur donnerai : mais eux, au lieu de la foi en Dieu, dans la puissance divine du Sauveur, avaient cinq pains et deux poissons. Quelle différence entre la foi et la chair ! Dieu qui peut tout, et les pauvres ressources qui sont sous nos mains ! mais la chair ne voit pas plus loin. Les disciples ne pouvaient pas se servir de la puissance qui était là ; hélas ! ils n'y pensaient pas. Mais ici le Seigneur manifestait qu'il était au milieu du mal, non se mettant en relation avec Israël, si Israël le voulait, mais se montrant au-dessus d'Israël le Jéhovah qui bénissait son peuple, selon son cœur. Ce n'était qu'un témoignage de cette grâce, mais c'était à cette grâce que le témoignage était rendu. Au psaume 132, il est dit des temps où l'Éternel se lèvera et se souviendra de David et agira en grâce selon son cœur : « Il rassasiera de pain ses pauvres », et Il le fait, témoignage inutile pour Israël et même, sauf la grâce, pour les disciples, mais non pour sa gloire. – Le Christ rejeté est Jéhovah, le Sauveur de son peuple et malgré tout. Le prélude à son rejet et à sa mort le conduit à la preuve de sa grâce divine et toute-puissante qui est au-dessus du mal et de l'incrédulité, même des siens. Mais il n'en est pas moins vrai que ce n'est qu'un témoignage et que les choses poursuivent leur cours, et c'est ce qui est intimé ici dans les faits. Il envoie ses disciples traverser la mer seuls, renvoie le peuple et monte en haut pour prier : tableau en peu de traits, mais vivant, de tout ce qui est arrivé. Le peuple juif est renvoyé, Christ est en haut et les siens sur la mer. Toutefois comme nous l'avons déjà vu partout dans cet évangile, les Juifs ou les disciples comme résidu sont au premier plan. Je ne doute nullement même que le nombre des corbeilles de débris, quelque léger que soit l'indice, ne se rapporte à la pleine bénédiction des derniers jours dans le règne. C'est le nombre consacré à cela, douze tribus, douze apôtres, douze trônes pour eux jugeant les douze tribus, douze étoiles sur la femme. – C'est l'idée de la perfection du gouvernement de Dieu dans l'homme. C'est pourquoi cela se trouve aussi dans la Jérusalem céleste. Mais venons-en aux faits plus formels de cette histoire.

Le Seigneur fait monter ses disciples dans une nacelle sans lui, puis Il renvoie la multitude des Juifs qui avait joui de sa présence. – Ce ne sont pas ici les jugements sur le peuple, mais Il disparaît pour ainsi dire. Ceux qui sont au Seigneur, le petit résidu, sont ailleurs exposés au tourment de l'orage, sans avoir le Sauveur avec eux personnellement présent, Lui est en haut seul. – Voilà la position. Mais quelques autres faits s'introduisent. Le Seigneur les rejoint, maître de tous les éléments qui les exercent sur le chemin. L'eau et les vagues sont le chemin de ses pieds et aussitôt qu'il les rejoint tout est calme, et ceux de la nacelle le reconnaissent comme Fils de Dieu, le monde aussi. Génézareth qui l'avait rejeté le reçoit maintenant avec joie et ses plaies sont guéries comme le résidu d'Israël avait trouvé la paix.

Nous n'avons pas encore parlé d'un autre fait. Pierre sort de la barque pour aller vers Jésus avant qu'Il eût rejoint les disciples ; Il marche sur l'eau quand Pierre va à sa rencontre. Cette partie de l'histoire nous présente, je

ne doute pas, la position chrétienne en dehors du judaïsme. Jésus n'a pas rejoint ses disciples qu'Il avait fait monter dans la barque, quand il s'est séparé d'eux. Christ seul est la force et le motif : « Si c'est Toi. » Il faut marcher où il n'y a rien, comme Christ y a marché. La tourmente des vagues fait manquer de foi à Pierre ; mais la grâce et la puissance du Sauveur sont là pour les autres comme pour lui-même. Il étend sa main et soutient son pauvre serviteur. C'est ce qu'Il a fait afin que nous marchions comme Il a marché, où il n'y a aucun soutien que lui-même. Une fois que Christ est revenu à ses disciples, tout est paix et le voyage est fini. Mais il y a de précieuses instructions personnelles ici.

Le chrétien a à marcher sur l'eau, marcher par la foi, marcher comme Jésus a marché, là où il n'y a aucun sentier que la puissance divine, et là où l'homme ne peut pas marcher, est totalement incapable de le faire. Y marcher est le fruit de la puissance de Christ et de la foi dans le chrétien. Mais ce n'est pas tout. Il faut avoir l'œil fixé sur le Seigneur, sans cela on s'enfonce. Pierre a regardé à la mer agitée et s'est enfoncé. Christ étant hors de sa vue, c'était une comparaison faite entre les difficultés et lui-même : pas possible de marcher. Il avait raison, mais la puissance divine était entièrement oubliée. Ainsi Israël avec les espions. Les villes sont murées jusqu'au ciel, les Anakim sont là, « nous étions comme des sauterelles. » C'était oublier Dieu, Lui était-il comme une sauterelle devant les Anakins ? Et que faisaient des murs jusqu'au ciel ? Ils tombaient quand on sonnait avec une corne de bélier. – Non, il s'agit de regarder vers Dieu dans le chemin de sa volonté et c'est ce que Josué et Caleb ont dit : si l'Éternel prend son bon plaisir en nous, nous sommes bien capables, disent-ils. – Pierre avait dit « si c'est Toi », mais alors il aurait toujours dû regarder vers Lui. Et voyez comment l'incrédulité est insensée ; il a vu la mer agitée, et si elle avait été calme ? La raison de la différence n'était pas là, mais s'il regardait à Jésus ou non. Si l'on regarde à Lui, tout est possible et tout réussit, parce qu'il peut tout et veut tout dans sa grâce, toute bénédiction, tout le fruit de la foi. Grâces à Dieu, Il est là pour nous soutenir, quand même notre foi nous fait défaut. Si Jésus est l'objet qui nous fait marcher sur l'eau, Jésus est la force pour y marcher et il faut tenir l'œil fixé sur Lui. Si sa puissance est là, l'orage ne fait rien. Si elle n'y est pas, on s'enfonce dans le calme comme dans l'orage. On marche en tout cas par la foi, et il nous faut toujours Jésus, et avec Lui nous pouvons tout. L'orage et le calme sont la même chose.

Au chapitre 15 la grande controverse avec le peuple, controverse au fond avec le cœur de l'homme est continuée, mais sur le terrain moral ; toujours au milieu d'Israël, mais pleine d'instruction pour tous les siècles. Ce sont les ordonnances en contraste avec la moralité voulue de Dieu qui est immuable dans ce sens qu'elle se rapporte aux relations dans lesquelles l'homme se trouve placé soit avec Dieu, soit avec les hommes, et qui consiste dans le maintien, dans sa marche, de ce qui convient à ces relations. Une fois que Dieu a formé ces relations, soit de sa créature avec Lui-même, soit de ses créatures entre elles, les devoirs existent d'eux-mêmes, ne sont que l'expression pratique de la relation, comme un vrai culte rendu à Dieu, soit piété et obéissance filiales avec tout autre conséquence de ces relations. Or le cœur corrompu de l'homme aime trop sa volonté propre et la satisfaction de ses convoitises pour accomplir ses devoirs ; et des formes de piété qui nourrissent son amour-propre lui plaisent plus que les devoirs et le laissent libre de suivre ses convoitises ; ni Dieu ni son caractère ne sont vraiment connus. Dieu n'est pas honoré du cœur et le cœur n'est pas purifié. Se laver les mains vaut mieux pour un homme tel qu'un cœur pur, ou que s'approcher réellement de Dieu. Le Seigneur touche du doigt cette plaie morale, en montrant en même temps que le culte de ces hypocrites n'était rien moins qu'accepté de Dieu ; que les commandements des hommes ne faisaient que mettre Dieu de côté et exalter l'homme au détriment de la gloire divine. Les commandements de Dieu étaient annulés, son culte envahi par la fausse autorité des hommes, et rendu en vain par ceux mêmes qui étaient entraînés dans ce courant (car le cœur de l'homme est facilement subjugué par de telles prétentions à la piété) et l'homme remplaçait Dieu en ce qui agissait sur le cœur. Le Seigneur prend soin de protester ouvertement contre les principes mêmes qui conduisaient à cette hypocrisie, en s'adressant à la foule qu'il appelait vers Lui. Il n'y a rien que le Seigneur déteste plus que la religion humaine, les traditions des hommes. Rien n'exclut Dieu davantage en abusant de son nom et assujettissant ainsi les consciences qui ne le connaissent pas vraiment. Rien toutefois de plus simple : ce qui vient du cœur, voilà ce qui souille l'homme. Mais on voit comment le cœur de l'homme est influencé par ces choses et comment les simples subissent, par ce moyen, l'influence des hypocrites et de toute la classe des docteurs religieux. Les pharisiens en étaient scandalisés, disaient les disciples. Pas étonnant. Avoir une conscience devant Dieu selon sa Parole et dans la lumière de Dieu pour elle-même gâtait toute leur affaire. Mais par amour pour nous, par la nécessité du vrai et du bon, c'est ce qu'il faut. Or, au point où nous en sommes dans l'histoire du Sauveur, il ne s'agissait plus de tenir compte de ces docteurs faux ; ce n'étaient pas des plantes que le Père céleste du Seigneur avaient plantées. Elles seraient déracinées. Il fallait les laisser : solennelle pensée à l'égard du peuple et encore pour la chrétienté ! C'étaient des aveugles conducteurs d'aveugles ; tous les deux tomberaient dans le fossé. Pour les disciples, la réponse du Seigneur va plus loin, tout en faisant remarquer le manque d'intelligence de l'apôtre car, en effet, le principe est évident. Mais alors quel tableau du cœur de l'homme ! suivi, grâce à Dieu, par celui du cœur de Dieu et de ses voies en grâce. Ce qui sortait du cœur souillait l'homme, C'est tout simple. Mais qu'est-ce qui en sortait ? Mauvaises pensées, meurtres, puis une terrible liste de ces noirs produits du cœur déchu et corrompu. Mais le Seigneur ne peut-il pas relever un peu ce sombre tableau par des traits de lumière qui se trouvent dans ces cœurs ? Il ne s'en trouve pas. Il laisse le cœur de l'homme ainsi caractérisé. Il ne manquait pas de bonté, Il connaissait le cœur, savait ce qui en était de l'homme, mais au-delà de cette liste. Il se tait. Ce n'est pas dire qu'il n'y ait pas de traits aimables dans le cœur naturel ; cela se trouve, même dans les animaux ; mais moralement, voilà ce qui sort du cœur, les fruits de la racine du péché qui s'y trouve ; restreints, arrêtés, modulés, mais les fruits que le cœur de l'homme produit, là où il lui est permis de suivre ses penchants.

Ainsi le Seigneur passe des usages hypocrites employés par l'homme pour couvrir ce qu'il est et se donner un caractère religieux (quand même les vérités qu'on professe soient divines, et le système dans son origine émané de Dieu), Il passe des traditions humaines et du vain culte d'ordonnance humaine, au cœur qu'on cherche à couvrir et le met à nu. Nous apprenons ce qui en est de ce cœur, comme Dieu le voit en ceux qui ne sont pas des plantes plantées par le Père. Et leur religion qui le cachait – qu'est-ce qu'elle était ? – L'hypocrisie de plus, et Dieu mis de côté par les ordonnances humaines. Voilà dans un peuple que Dieu avait rapproché de Lui-même, et dans une religion qu'il avait établie Lui-même, Dieu mis de côté pour introduire l'homme, ses saintes traditions et ses commandements avec ses mains lavées à la place du cœur, puis ce que le cœur naturel est dans ses fruits devant Dieu.

Maintenant, le Seigneur passe de la manière la plus frappante à ce qui est en dehors de toutes les promesses, à une race maudite selon les promesses faites au peuple de Dieu, à l'endroit que le Seigneur cite comme modèle d'endurcissement, et montre tout en reconnaissant les dispensations de Dieu envers son peuple, et sa fidélité en lui envoyant le Christ, ce qui en est d'un cœur poussé par ses besoins et par la foi qui va droit au cœur de Dieu, et ce que c'est que ce cœur divin pour les besoins que cette foi lui apporte, ce qu'il est en soi en dehors des règles des économies. Le Seigneur s'en va du côté de Tyr et de Sidon. Une femme cananéenne se rend auprès de Lui. Sa fille était tourmentée d'un démon. Elle reconnaît le Seigneur comme héritier des promesses en Israël, comme fils de David. C'était bien la foi quant à sa personne. Mais quelle part avait une cananéenne avec les promesses faites en Israël ou aux bénédictions qui lui était accordées comme peuple de Dieu ? Le Seigneur ne lui répond pas. Des leçons plus profondes doivent être données de ce que l'homme est, mais de ce que Dieu est aussi.

Les disciples auraient voulu que le Seigneur fît ce qu'elle demandait pour s'en débarrasser, mais le Seigneur garde sa place de fils de David. Il est envoyé aux brebis perdues de la maison d'Israël. Les besoins de la pauvre femme s'élèvent au-dessus de sa reconnaissance formelle de Jésus comme fils de David : « Seigneur, aide-moi. » Les besoins sont simples, ils se déclarent, mais le Seigneur veut l'éprouver pleinement « Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. » Le Seigneur reconnaît les dispensations de Dieu, à l'égard de son peuple, tout méchant qu'il était, et la femme aussi, mais des leçons bien autrement profondes se trouvent enseignées. – La pauvre femme – l'homme en elle trouve sa place. Il est sous la malédiction, sans promesse, n'ayant droit à rien, ou la puissance du démon. Il faut qu'il se reconnaisse, c'est ce que la femme fait. Elle est un chien, mais dans le besoin. Son espérance n'est pas dans quelque droit qu'elle possède, mais dans la bonté gratuite de Dieu. C'est un besoin qui se rencontre avec Dieu venu en grâce. – Elle reconnaît pleinement ce qu'elle est, un chien, mais elle maintient que s'il en est ainsi, il y a assez de bonté en Dieu pour des êtres tels. Dieu pourrait-il dire : Non, il n'y en a pas ? – Christ pouvait-il se représenter ainsi ? – Impossible. – Par la foi, le besoin se rencontre à travers tous les obstacles de droits judaïques et d'indignité personnelle, les reconnaissant bien, mais se plaçant en dehors de tout droit, en contact immédiat avec la bonté de Dieu. – Voilà la foi. Elle reconnaît l'état de ruine et de misère dans lequel nous sommes ; humble et vraie, elle apporte son besoin à Dieu, mais compte sur ce qu'il est. Or, il ne peut pas se renier. Au reste, c'est la clef de tout l'évangile. Jésus était le Christ, le fils de David, ministre de la Circoncision, mais par-derrière, pour ainsi dire, Dieu était là dans toute la plénitude de sa grâce et dépassait les étroites bornes d'Israël et les promesses pour être lui-même en grâce, grâce qui suffisait à tout. La malédiction pouvait être là, l'indignité complète, mais si le besoin était là et se plaçait, par la foi, sur le terrain de la grâce et de la bonté de Dieu, les barrières disparaissaient, et le besoin et Dieu se rencontraient, et la réponse était selon sa souveraine bonté, les richesses de sa grâce, et selon la foi qui comptait sur cela : – et la fille était guérie, la Cananéenne heureuse et Dieu eut Christ révélé.

Nous arrivons à cette, partie de l'Évangile où d'autres voies de Dieu, d'autres manifestations de son caractère et de sa gloire sont substituées au Judaïsme. Le royaume et la forme qu'il prendrait nous ont déjà été révélés au chapitre 13; mais, bien que la forme annoncée dans les paraboles serait nouvelle, le royaume même était, déjà en vue depuis le temps de Jean-Baptiste, quoiqu'il ne pût être établi alors, Jésus étant rejeté, et des desseins de Dieu bien autrement importants devant s'accomplir par Sa mort. Aussi jusqu'à présent, quoique le jugement d'Israël ait été clairement déclaré et le nouvel état du royaume dépeint dans les paraboles du ch. 13, la puissance et la patiente grâce du Seigneur ont été manifestées au milieu du peuple jusqu'à la fin du ch. 15. Mais à présent tout cela est terminé, et l'Église et le royaume de gloire prennent la place d'un Messie Emmanuel au milieu du peuple. L'incrédulité des chefs de la nation est manifestée dans la demande d'un signe venu du Ciel; assez de signes avaient été donnés. Ce n'était pas de la bonne foi, et le Seigneur s'en va en les reprenant. Ils savaient assez remarquer les signes du temps qu'il allait faire, et comment ne pas voir les signes bien plus clairs de l'état d'Israël, précurseurs du jugement de Dieu? Ce n'était que de l'hypocrisie. Ils n'auraient que le signe de Jonas, la mort et la résurrection de Jésus, amenant le jugement, le châtiment épouvantable de la nation, conséquence naturelle et nécessaire du rejet dédaigneux de leur Messie venu en grâce.

Mais les disciples eux-mêmes participent, non à la mauvaise foi, mais au moins au manque d'intelligence des Juifs. Leur foi ne comprenait pas plus que celle des Juifs la puissance qui s'était manifestée tous les jours devant leurs yeux. Jésus ne devait trouver nulle part un cœur qui le comprît. Cet isolement est un des traits les plus frappants de la vie ordinaire du Sauveur, homme de douleurs dans ce monde. Le Seigneur introduit ce qui allait être substitué au royaume en Israël par une question destinée à faire ressortir la doctrine de sa personne, grand fondement de tout reconnu par la foi. Qui disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'homme? C'est le caractère qu'il se donne, celui en qui Dieu essayait l'homme selon ses propres pensées et selon, ses conseils, héritier de

toute la gloire qui appartenait à l'homme selon le propos arrêté de Dieu, prenant sa place au milieu des hommes ici-bas et représentant de la race devant Dieu, race ainsi agréée de Dieu, bien qu'il s'associât à toutes leurs misères, véritable héritier et représentant de la race, seulement parfait devant Dieu. Les Psaumes 8, 80:17, et Daniel 7 nous le représentent selon les pensées de Dieu dans l'Ancien Testament. Les hommes frappés de ses miracles et de sa marche avaient leurs opinions; la foi par la révélation de Dieu reconnaît sa personne. Pierre répondant à la question adressée à tous, proclame cette vérité, fondement de toute espérance: Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Il vaut la peine de dire un mot sur le caractère du grand apôtre.

Nous savons quelle a été l'ardeur bouillonnante de l'homme, ardeur qui l'a placé en des difficultés d'où sa force morale n'a pas suffi pour le tirer, l'a amené quand Dieu l'a permis pour son bien à renier son Sauveur et son maître. En tant que soutenu par la force humaine, cette ardeur était un piège continuel; mais sous la main de Dieu, quand la grâce s'emparait du vase, l'instrument dans la main de Dieu d'une activité des plus bénies. Je trouve cette différence instructive. L'énergie humaine ne peut pas soutenir les épreuves de la foi. Elle peut nous introduire dans les circonstances où ces épreuves se trouvent, mais le ressort de la volonté de l'homme ne peut nous faire triompher. Si la force de Dieu y est on triomphe de la tentation; la chair qui nous y a introduits ne peut pas. Mais Dieu peut se servir du vase qu'il a formé, et alors la force de Dieu y est pour nous tenir debout, garantis du mal par ses armes. Et c'est ce que je désire remarquer ici, que Dieu se sert du vase pour sa gloire; tandis que quand c'est le vase seul et l'énergie qui s'y trouve, il manque à l'épreuve, et l'énergie dont Dieu se sert comme instrument nous introduit, quand elle agit elle seule, dans la tentation où elle ne peut pas nous faire triompher. La sincérité et l'ardeur sont là pour nous faire tomber, parce qu'il y a trop de confiance en soi. Ici c'est l'ardente confession de ce que le Père Lui-même avait révélé à Pierre. Il y a deux parties dans cette confession. Jésus est le Christ, c'est ce que les Juifs niaient. Le premier point à reconnaître en Jésus, Il était celui qui avait été promis aux Pères et à Israël. Mais de plus Il était de la plénitude de cette Divinité éternelle dans laquelle était la puissance de la vie, le Fils du Dieu vivant. La résurrection en était la preuve là où la mort avait eu lieu. Ainsi, au commencement de l'épître aux Romains, Il est de la semence de David selon la chair, et déterminé Fils de Dieu en puissance par la résurrection des morts. Ainsi il n'y avait pas seulement les promesses de Dieu accomplies dans sa personne, mais cette personne, en qui elles étaient accomplies, était Fils de Dieu dans une puissance de vie qui est en Dieu seul; pas seulement Fils de Dieu né dans ce monde selon le Psaume 2, Nathanaël avait reconnu cela, mais Fils du Dieu Vivant quant à sa personne. Jusqu'alors cela n'avait pas été reconnu. Le Père l'avait révélé à Pierre; le Père dans le ciel lui avait fait connaître son Fils sur la terre.

Mais le Seigneur aussi montre son autorité en lui donnant un nom en accord avec la confession qu'il venait de faire, avec la vérité qui, en constatant sa personne divine, sa relation avec le Père et cela dans un homme, posait le fondement inébranlable de ce qui était plus que toutes les promesses, qui n'avait jamais été promis, la chose nouvelle, l'Église, «l'Église du Dieu vivant.» Contre cette puissance de vie dans la personne du Fils, la force de Satan qui avait l'empire de la mort ne saurait prévaloir. Ici ce n'est pas la mort et la résurrection de Jésus, son œuvre, et la démonstration de cette puissance de vie qu'il était Fils de Dieu en puissance; c'est le vrai caractère de sa personne révélé à Simon Barjonas par le Père. Christ aussi lui dit quelque chose. Comme le Père lui avait révélé le vrai caractère de Jésus, Jésus aussi, c'est ainsi qu'il faut prendre la phrase, donnait un nom et une place à Simon. Sa personne comme Fils du Dieu vivant était le fondement de l'Église appelée à avoir sa vraie place dans le ciel. Car c'est dans ce caractère qu'elle nous est présentée ici; c'est Christ qui bâtit, et jusqu'à aujourd'hui l'édifice n'est pas encore achevé. Ce n'est pas ici ce dont Paul parle 1 Cor. 3. Il avait, lui, Paul, posé le fondement de cette maison-là, d'autres apportaient des matériaux, et chacun sous sa propre responsabilité, de sorte que du bois, du chaume, du foin, se trouvaient dans l'édifice, c'est ce qui a été bâti sous la responsabilité humaine sur la terre. Ce que nous avons ici se retrouve en 1 Pierre 2:4, 5, où il n'y a pas d'architecte humain, mais des pierres vivantes viennent et sont bâties en édifice spirituel. Cela se retrouve aussi en Éph. 2:20, 21,; c'est Christ qui bâtit une maison spirituelle et la puissance de Satan n'y pouvait rien. C'est l'assemblée que Christ bâtit pour le ciel et pour l'éternité.

Mais il y avait aussi autre chose. Le Seigneur maître de tout donne les clefs du royaume des cieux à Pierre. Il avait autorité de la part de Christ pour l'administration du royaume sur la terre, et ce qu'il ordonnait ici-bas serait sanctionné. Il n'est pas question, remarquez-le bien, de clefs de l'Église, on ne bâtit pas avec des clefs. De plus, bien que Simon reçoive le nom de Pierre, témoignage de sa foi personnelle qui le rattachait au Rocher, reconnaissait qu'il appartenait au Rocher comme une pierre dans sa nature, toutefois il ne fait rien du tout ni n'a aucune autorité ici, dans l'Église. Christ lui-même bâtit, «je bâtirai mon Église;» personne d'autre n'y a part, et c'est ce que Pierre lui-même reconnaît dans son Épître, le passage faisant allusion évidemment à ce passage, les pierres vivantes viennent à la pierre vivante. L'administration du royaume des cieux lui est confiée, les clefs de ce royaume lui sont confiées, car, je le répète, il n'y a pas de clefs de l'Église. Christ la bâtit, voilà tout. Or, on voit bien dans les Actes que Simon-Pierre était celui qui a été le principal instrument de Dieu dans l'œuvre, et aucun vrai chrétien ne doute que ce qu'il a établi par son autorité apostolique avait la sanction du Seigneur, soit du ciel. On peut remarquer que la seule succession dans cette autorité se trouve dans deux ou trois réunis au nom du Seigneur Mathieu 18:17-20. La chrétienté a accepté avec une étrange facilité l'idée qu'il y a des clefs pour l'Église, idée qui ne se trouve nulle part dans la parole; puis on a laissé passer cette erreur en en acceptant une autre, savoir, que l'Église et le royaume des cieux sont la même chose, ce qui n'a aucun fondement dans la parole non plus. Le passage que nous considérons montre clairement que ce sont deux choses distinctes. Christ ne bâtit pas un royaume: Il en est Roi caché ou manifeste. De plus, un royaume n'est ni épouse ni corps comme est l'Église; et le lecteur doit remarquer que c'est Christ qui bâtit ici, et ce qu'il met dans la maison n'est sûrement que de vraies

pierres vivantes. Tout au plus y a-t-il quelque analogie en des limites et des circonstances historiques avec la maison dont Paul parle 1 Cor. 3 où se trouve du foin, du chaume, la bâtisse étant laissée à la responsabilité de l'homme. Mais le royaume et l'Église ne sont en aucun cas la même chose. De plus, avoir confondu l'Église que Christ seul bâtit et qui n'est pas encore achevée et la maison que Paul a fondée sur la terre, est une des causes du système romain et de la Haute-Eglise où qu'elle soit.

L'Église donc en tant que bâtie par Christ est le royaume des cieux remplaçant le Christ venu au peuple Juif selon la promesse; et les disciples reçoivent l'ordre péremptoire de ne pas annoncer désormais Jésus comme tel. D'un autre côté le Seigneur, dès ce jour, commence à leur faire comprendre qu'il devait être rejeté, souffrir et ressusciter. Pierre ne peut recevoir une telle déclaration. On voit ici comment on peut recevoir de la part de Dieu une révélation de la vérité et être dans son état pratique au-dessous de l'effet de cette vérité dans sa vie. Pierre avait été enseigné par Dieu lui-même touchant une vérité qui amenait nécessairement la Croix. Pour cela sa chair n'était nullement préparée. Et celui qui venait d'être appelé Bienheureux par le Sauveur est maintenant dénoncé comme faisant l'œuvre et comme ayant les pensées de Satan. Comme affection naturelle, il n'y avait rien à blâmer; mais c'était la pensée de la chair, pas celle de Dieu. C'est une pensée solennelle pour nous qu'on peut avoir une vérité comme réellement enseigné de Dieu, et être opposé aux conséquences qui en découlent dans la vie. La chair n'est pas jugée dans la mesure de la vérité connue, pour que l'effet divin de cette vérité se produise en nous. Mais le Seigneur se place, toujours parfait, sous le joug de ce qui, pour la rédemption, pour réaliser ce qui était digne de Dieu, était absolument nécessaire. Ce qui est dans le monde, son aise, et sa gloire, ne sont pas du Père. L'homme est charnel, Pierre savourait ce qui était de l'homme. C'est terrible de voir qu'il suffit de dire les choses qui sont de l'homme pour montrer ce qui est mauvais et opposé à Dieu. Il n'y a que la croix qui soit vraiment digne de Dieu. Christ a toujours marché dans l'obéissance et dans l'amour du Père qui ont été pleinement manifestés en lui; et pour lui, cette terre était une terre déserte, altérée et sans eau. Il savourait toujours et parfaitement les choses qui étaient de Dieu; mais cela amenait la croix dans ce monde, et chacun de nous qui veut jouir de la bénédiction de Dieu doit charger sa croix et suivre Christ. Si on s'épargne, on épargne la chair, et pour autant on perd Christ, et l'on est en opposition avec Dieu. Celui qui perd sa vie pour l'amour de Christ l'aura avec joie où tout est selon Dieu. On perd son âme pour la vanité et l'égoïsme charnel: on l'acquiert pour toujours en goûtant les choses de Dieu, et cela veut dire la croix dans ce monde opposé à Dieu dans tout ce qu'il est.

Mais il y a plus que le fait moral. Il y a les voies positives de Dieu. Si le Fils de l'homme est rejeté du monde comme présentant parfaitement les voies et le caractère de Dieu au milieu de lui, le temps viendra où Dieu fera valoir les droits de Celui qui a été fidèle, et où il sera manifesté dans la gloire qui lui est due et qui lui appartient. Le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père, non dans l'humiliation de l'obéissance dans laquelle sa perfection morale a été manifestée et dans laquelle, à ses propres dépens, il a parfaitement glorifié Dieu; mais, car il est Fils du Dieu vivant, dans la gloire de son Père, et avec ses anges. Alors il récompenserait chacun selon ses œuvres. Ceci donne lieu à la manifestation du royaume comme il sera manifesté quand le Fils de l'homme viendrait dans sa gloire. C'est la transfiguration dépeinte au ch. 17. Le 16 avait remplacé Israël et le Christ en Israël par l'Église et le royaume des cieux, par un Christ mis à mort et la résurrection, fondement de l'établissement des conseils de Dieu, dans la justice divine, l'homme étant dans une position toute nouvelle. Le ch. 17 remplace le système transitoire de la loi et du Christ en Israël, par le royaume de gloire et l'ordre de choses qui en découle. La montagne de la transfiguration n'est pas Horeb. Ce n'est pas le premier Adam mis à l'épreuve par une loi, règle parfaite de ce qu'il devrait être dans ce monde déchu. C'est le second Adam vu dans le résultat de l'épreuve à laquelle il a été exposé, Victorieux Rédempteur qui a pu en amener d'autres à la même gloire, et le chef de tous parfaitement approuvé du Père, homme en qui il a trouvé tout son bon plaisir, son Fils, son bien-aimé vu dans la gloire, et Moïse et Élie avec lui. Aussi ceux-ci représentent-ils la loi et la prophétie dans son ordre le plus élevé, car Élie n'était pas un prophète où la loi de Dieu était reconnue. Il était au milieu d'Israël apostat comme Moïse au milieu d'un peuple captif. Il est retourné à Horeb pour annoncer cette apostasie et le refus du témoignage de Dieu quelle qu'eût été sa patience; car, de fait, il ne restait que l'élection de la grâce, et Élie est monté au ciel comme il avait déposé son grief à Horeb. Élisée était le prophète de résurrection revenu à travers le Jourdain qu'Élie avait traversé pour monter au ciel. On a voulu voir ici les vivants transmués et les morts ressuscités, et je n'ai rien contre. Car, en effet, les deux classes seront avec le Seigneur dans la gloire du royaume: mais je ne vois pas que ce soit le principal but de l'Esprit, mais la mise de côté de la loi et des prophètes, de la loi et de la patience de Dieu envers Israël. Ils laissent la place maintenant au Fils lui-même bien-aimé de Dieu, tout en lui rendant témoignage. Il reste encore quelque chose à remarquer.

Une nuée resplendissante arrive et les enveloppe: c'était la Schékina de gloire. La nuée avait conduit Israël et rempli le tabernacle de la gloire de Dieu, de sorte que les sacrificateurs ne pouvaient pas s'y tenir pour le service; le mot employé ici est le même que celui employé par les septante quand la nuée remplissait le tabernacle. C'est dans la nuée que Jéhovah est venu parler avec Moïse à la porte du tabernacle qu'il avait dressé hors du camp; 2 Pierre 1:17, 18, l'appelle la gloire magnifique. Toutefois, ce qui nous est présenté ici, c'est la gloire du royaume où Jésus est reconnu du Père comme Fils. On n'entre pas dans la nuée comme Élie et Moïse, ainsi que je le suppose, en Luc. — C'est-à-dire la partie céleste, la maison du Père ne se trouve pas en Matthieu; la gloire bien, et le Fils venu en gloire avec les Siens, mais pas la demeure auprès du Père en haut: Nous sommes en relation avec le ciel, mais pas dans le ciel. Mais, «Écoutez-le,» nous présente la voix du Fils seule à être entendue. Non que Moïse et Élie n'eussent pas la parole de Dieu, mais l'ordre des choses qu'ils représentent est passé et les paroles du Fils révélant le Père sont celles que nous avons à écouter. La loi et les prophètes ont rendu témoignage au Sauveur lui-même, ainsi qu'il est dit; mais ils s'adressent à l'homme dans la chair. Maintenant c'est le Fils de

l'homme après la mort, ressuscité et glorifié; la rédemption étant accomplie, les conseils de Dieu en grâce sont révélés. Les témoins précédents disparaissent et Jésus reste seul: Fils de Dieu à qui le Père rend témoignage, en qui le Père se révèle. Pierre, comme tant de chrétiens, aurait voulu mêler les trois, mais ce n'est pas l'enseignement du Père. Mais jusqu'à ce que Christ fût ressuscité, ce nouveau témoignage n'avait pas de place, sa raison d'être. La difficulté, suggérée par l'opinion tirée de Malachie par les Scribes, dernier témoignage rendu par les Prophètes qu'avant le jour glorieux du Seigneur Élie devait venir, se présente à ses disciples. Le Seigneur confirme ce témoignage et en parle comme d'une chose qui devait arriver. Il vient premièrement, l'idée est juste, et il rétablira toutes choses. La prophétie de Malachie sera accomplie: mais comme Jésus venait pour souffrir avant sa gloire, ainsi aussi il en était venu un pour aller devant sa face et qui avait dû être rejeté comme Celui qu'il annonçait. Alors les disciples ont compris qu'il parlait de Jean venu dans l'esprit et dans la puissance d'Élie devant lui. Pour ce qui regardait le royaume, tout en effet n'était que provisoire. Le Roi était bien là, le Fils de Dieu lui-même, mais pour une œuvre bien plus grande encore que le royaume, pour sauver les pécheurs et glorifier Dieu lui-même par sa mort. Pour établir le royaume, il reviendra, mais tout était préparé pour que la foi eût son fondement et que l'homme fût sans excuse; mais c'est à cause de cela que le Seigneur a pu dire: «Vous n'aurez pas parcouru les villes d'Israël jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit venu,» quoiqu'il fût là. Mais son établissement comme Roi a été différé, la dernière demi-semaine de Daniel reste encore non-accomplie, et même pour l'incrédulité toute la semaine; et Christ est assis à la droite de Dieu jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds, ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, rassemblant, ainsi que nous le savons, ses cohéritiers selon les conseils de Dieu, cohéritiers donnés à lui avant la fondation du monde.

Mais ici nous trouvons sur notre chemin ce qui n'arrêtait nullement l'accomplissement des conseils de Dieu, mais rendait impossible toute idée de l'établissement de sa puissance sur la terre comme elle se manifestait alors. Les disciples même ne savaient pas profiter par la foi de cette puissance pour la faire valoir. La puissance de Satan était dans le monde, soit directement, soit indirectement. Tous les effets de cette puissance et les conséquences du péché, le Seigneur était là pour les ôter. Il avait lié l'homme fort. Un cas de cette puissance du mal se présente à ses disciples et ils ne peuvent pas se servir de la puissance du Seigneur pour la dominer. C'était inutile de continuer celle-ci dans le monde, si même ses disciples ne savaient pas profiter de ce qui s'y trouvait. Et le Seigneur par conséquent de dire: Jusques à quand serai-je avec vous, jusques à quand vous supporterai-je? Toutefois aussi longtemps que la puissance est là, Jésus, immuable dans sa fidèle bonté, l'exerce en grâce: Amène ton fils ici. Grande consolation pour nous! Si la foi de tous fait défaut, la bonté du Seigneur jamais. Nous pouvons compter sur sa puissance et sur sa grâce comme toujours sûres et indéfectibles jusqu'à ce que tout soit fini. Toutefois c'est le manque de foi dans les siens qui est le signe que la patience de Dieu est prête à ne plus trouver de place pour son exercice; la puissance du mal a amené le Seigneur ici; l'incrédulité pratique des siens le chasse, met fin à ces voies à l'égard desquelles l'incrédulité se manifeste. Deux grands principes sont posés par le Seigneur en réponse à la question de ses disciples: 1° la foi peut tout selon l'action voulue de Dieu au moment qu'elle s'exerce; mais pour vaincre l'ennemi là où il montre spécialement sa force, il faut une vie de recueillement qui se rapporte, dans la conscience du combat où nous nous trouvons, à la présence de Dieu, et se place devant Lui dans l'abaissement de la chair et dans une entière confiance qui se déploie dans une dépendance de Lui avouée dans la prière pour chercher l'action divine.

Le Seigneur revient à ses instructions à l'égard de son rejet et de son crucifiement. Livré à l'homme il doit être mis à mort et ressusciter. Les disciples entièrement ignorants du salut en sont vivement peines. Mais à la fin du chapitre le Seigneur place ses disciples, au moins Pierre, et selon sa grâce nous tous, dans la même relation avec son Père que celle où Il se trouvait, tout en se montrant une personne divine. C'est une explication des plus touchantes de ce qui allait arriver dans le changement que produirait son œuvre, la révélation d'une position vraie quant à sa personne toujours, vraie quant à sa relation, étant devenu homme avec Dieu, et qui allait être démontré d'une manière glorieuse par sa résurrection. En même temps Il introduit d'avance les siens dans sa propre position, maintenant qu'il allait renoncer à la royauté en Israël telle qu'elle Lui appartenait alors, et qu'il venait d'annoncer à ses disciples la mort et la résurrection nécessaires pour les introduire en de plus grandes bénédictions que celles dont ils jouissaient par sa présence. Pierre voulait qu'il fût tenu pour un bon Juif. Sur la demande si son maître payait la didrachme (due par les Juifs pour le service du temple), il répond: Oui. Quand Pierre rentre, le Seigneur le prévient, sachant, sans y avoir été, tout ce qui s’est passé, et lui demande si c'est de leurs enfants ou des étrangers que les rois de la terre prennent tributs ou impôts. Pierre répond que c'est des étrangers. Alors, dit le Seigneur, les enfants en sont exempts. Lui et Pierre enfants du grand roi du temple, n'étaient pas dans le cas de payer. Maïs, ajoute le Seigneur, afin que *nous* ne les scandalisions pas, va à la mer et jette un hameçon et prends le premier poisson qui vient, ouvre sa bouche et tu trouveras un statère (deux didrachmes). Voilà Celui qui non seulement sait tout, mais dispose de la création avec autant de puissance que de connaissance, mais de nouveau place Pierre dans la même position que lui-même. «Donne cela pour *moi* et pour *toi.»* Voilà Pierre aussi fils du grand Toi du temple. Au moment où le Seigneur montre qu'il sait tout d'une manière divine et qu'il dispose de tout comme maître de la création, Il place Pierre dans la même relation que lui-même avec Jéhovah. Il se soumet aux prescriptions du judaïsme pour ne pas scandaliser les Juifs, mais Lui et Pierre sont réellement exempts comme fils du grand roi. Quelle grâce parfaite! au moment où Il doit quitter sa relation avec le peuple infidèle, Il introduit pour ceux qui le suivent une relation bien autrement intime avec le Dieu d'Israël et en même temps avec lui-même. Il est fils étant homme et les siens avec lui dans cette même relation bénie.

Les chapitres 18, 19 et 20 jusqu'à la fin du verset 28 forment une subdivision de l'évangile et nous montrent, de la part du Seigneur lui-même, les principes qui doivent caractériser les disciples dans le nouvel ordre de choses

dans lequel ils entraient, principes de vie et de conduite individuelle et collective. La nature en tant qu'établie de Dieu est reconnue, mais l'état du cœur sondé, la grâce et la croix caractérisant tout le système. Les premiers principes voulus de Dieu dans l'ordre chrétien, ce sont l'humilité et la simplicité. Les disciples, comme de coutume, voulaient avoir une bonne position dans le royaume, chacun pour lui-même, mais cette fois-ci avec plus de référence au caractère moral, aux qualités. La réponse du Seigneur est d'appeler un enfant et de le placer au milieu de ses disciples comme exemple de l'esprit qui devait les caractériser: celui qui lui ressemblerait serait le plus grand dans le royaume des cieux. L'enfant ne prétendait à rien et ne passait pour rien aux yeux du monde. Celui qui n'était rien à ses propres yeux serait grand aux yeux de Dieu. Celui qui recevrait un petit enfant au nom de Jésus était entré dans sa pensée dans l'estimation qu'il faisait du monde et des choses qui s'y trouvaient et recevait, quant aux principes de sa conduite, Jésus lui-même agissant sur les principes qui le gouvernaient. D'un autre côté, s'il y avait dans l'enfant la foi en Jésus, celui qui le ferait broncher dans le chemin du Seigneur, mettrait un obstacle dans le chemin pour qu'il ne le suivît pas, mettait une meule d'âne autour de son propre cou pour se noyer et pis encore: les pierres d'achoppement se trouvaient dans le monde, mais malheur à celui qui les plaçait devant les pieds des autres. Mais la question entre l'homme et Dieu était venue à son comble. On était pour ou contre lui. Il ne s'agissait pas non plus d'une captivité en Babylone, d'un châtiment gouvernemental quelque sévère qu'il fût, mais d'être jeté définitivement en enfer; il valait mieux perdre son meilleur membre que de se trouver là.

Mais le principe propre des voies de Dieu qui se manifestaient, c'était la grâce. Le Fils de l'homme était venu sauver ce qui était perdu: témoignage d'une portée immense! Ce n'était plus l'accomplissement des promesses faites à Israël, ni le Christ chef du royaume attendu de ce peuple régnant au milieu d'eux, mais un Sauveur fils de l'homme, mais de l'homme perdu sans lui. L'homme était perdu. La différence entre le Juif et le Gentil s'effaçait devant la ruine totale qui leur était commune, et devant le salut qui arrivait dans sa personne. Dans cet esprit de grâce il ne convenait pas de mépriser le moins important des êtres humains. Le salut était là, et le petit enfant avait de la valeur aux yeux de Dieu. Dieu qui donnait son Fils pour les perdus tenait compte des enfants; Il tenait au bonheur des hommes, et l'enfant n'était pas le dernier. L'œuvre de Christ était valable pour eux, il était venu sauver ce qui était perdu. Il ne s'agit pas ici de porter les péchés des coupables, mais du principe général de la venue du Sauveur. *Perdu* parle de notre état; *coupable* de ce que nous avons fait: nous sommes tous perdus ensemble, chacun rendra compte de ce qu'il aura fait dans le corps: le jugement se rapporte à ce dernier point. Porter les péchés de plusieurs aussi: mais perdu est l'état commun à tous[3]. Or les enfants sous le bénéfice de l'œuvre de Christ se trouvent agréés de Dieu, leurs âmes voient toujours la face de mon Père qui est dans les cieux, dit le Seigneur. Passage consolant qui nous donne une heureuse assurance que les enfants qui meurent en bas âge s'en vont auprès du Seigneur, résultat de son œuvre. Le Seigneur se sert de l'image du berger qui cherche la brebis perdue comme dans le cas d'autres pécheurs. Mais il s'agit non de porter les péchés, mais de sauver les perdus. Quant à l'état de l'homme, tous sont perdus ensemble; les enfants comme état devant Dieu sont l'objet de son amour, et, par l'œuvre de Christ, peuvent voir sa face. Le Seigneur ne va pas plus loin que le fait de leur position par l'œuvre qu'il a faite selon la grâce. Petits et méprisés par les hommes, par les docteurs, grands à leurs propres yeux, mais de ce siècle après tout, Dieu en faisant grand cas. Ils n'avaient pas encore appris l'esprit du siècle, et le mal même ne s'était pas développé devant les yeux de Dieu et il y avait la simplicité et la confiance, de sorte que comme état ils étaient un modèle. Toutefois l'œuvre de Christ est posée comme fondement de tout. Ce n'est pas l'homme d'ans ses prétentions, mais Dieu dans sa grâce que nous avons devant nos yeux.

Le même principe de grâce s'applique à la marche chrétienne à l'égard des torts qui seraient faits à quelqu'un. Seulement, ce que nous venons de voir parlait de ce qui concernait l'individu et le péché devant Dieu. En ce que nous allons examiner, nous trouvons nos rapports les uns avec les autres, et avec cela l'assemblée et la discipline.

Dans ce qui précède nous avons vu ce qui doit caractériser l'individu, et le conseil du Seigneur à l'égard du mal qui existerait dans l'individu même, que l'homme devrait être comme un petit enfant lui-même, et ayant à faire avec Dieu lui-même dans la lumière, le mal doit, lui être intolérable. Il doit l'écarter coûte que coûte. Avec les autres le mal n'est pas permis, mais le chrétien doit agir en grâce. Il avertit son frère si celui-ci lui a fait tort, puis prend deux ou trois avec lui afin que les faits soient constatés et que ce ne soient pas des récriminations personnelles sans preuves s'il ne cède pas à, eux. Dans ce cas le plaignant dira tout à l'assemblée, et les témoins sont là; et si celui qui a fait tort n'écoute pas l'assemblée, celui qui a souffert est libre de le tenir comme étranger à tous communs privilèges. Il ne s'agit pas ici de la discipline de l'assemblée. Il se peut que celui qui a fait tort mérite d'être exclu, mais ce que le Seigneur règle, c'est la conduite de l'individu qui a subi le tort. Le premier objet c'est de gagner le frère, coupable: si l'on ne peut, pas, on ne doit plus agir de son chef et être juge de sa propre cause, mais avoir les faits constatés ainsi que la volonté perverse de l'individu par ceux qui n'ont aucun intérêt à faire prévaloir leur manière de voir; puis l'assemblée intervient avec son autorité. Ici nous sommes entièrement sur un terrain nouveau. Il ne s'agit pas de la patience de Jéhovah en grâce avec son peuple qui est sur la terre, mais de la conduite de ceux qui ont part aux nouveaux privilèges qui découlent de la nouvelle position prise par le Fils de l'homme. Mais des principes importants sont en évidence. L'autorité est placée dans l'assemblée, l'autorité de lier et de délier; la vraie succession des apôtres est dans les deux ou trois réunis au nom de Jésus. Ce n'est pas en des successeurs individuels soit de Pierre, soit des autres apôtres, que l'autorité spirituelle sanctionnée du ciel se

[3] C'est la différence développée ailleurs entre Rom. 1:17 à 5:11 et 5:12 jusqu'à la fin de 8.

trouve, mais dans l'assemblée. Soit, que la sagesse d'un apôtre les dirige, s'il y en a; c'est l'assemblée qui juge en dernier ressort, c'est l'assemblée qu'il faut écouter, l'autorité judiciaire se trouve là, le pouvoir de lier et de délier; et la raison en est donnée, savoir que là où deux ou trois sont réunis au nom de Christ, *Il s'y trouve.* Le même principe s'applique aux demandes qu'on présente à Dieu. Là où deux ou trois s'accordent pour demander quelque chose, elle est accordée. Ce n'est pas la volonté individuelle ni un désir purement personnel; les deux ou trois étant réunis au nom de Jésus, Jésus y est et la demande est le fruit d'un accord spirituel, et Dieu exauce la requête. La valeur de Christ et la pensée de l'Esprit s'y trouvent.

Cette position des deux ou trois, la relation dans laquelle la grâce les a placés en vertu du nom et de la présence de Jésus est évidemment de toute importance. Le privilège qui a été donné à Pierre pour établir le royaume sur la terre échoit comme héritage aux deux ou trois vraiment réunis au nom de Jésus. Là et là seul se pose la sanction divine sur ce qui se fait sur la terre. Dieu peut approuver et diriger un individu sans doute, mais un individu n'a pas l'autorité conférée aux deux ou trois ainsi réunis. La promesse aussi faite à la prière de deux ou trois ainsi réunis au nom de Jésus d'accord sur les choses qu'ils veulent demander est infiniment précieuse. Ainsi placés les chrétiens disposent de la puissance de Dieu. C'est pour ces choses auxquelles l'Esprit de Dieu conduit leurs pensées d'un commun accord; mais si une âme est sincère et ne cherche que la volonté de Dieu, être assuré de l'emploi de la puissance de Dieu dans ce but est une grande grâce. Et de quelle manière cela nous associe à l'activité divine en amour dans l'œuvre que cet amour veut faire sur la terre! La manière dont cette grâce nous est assurée est également précieuse: Jésus lui-même est présent là où deux ou trois sont réunis en son nom. Quel encouragement! maintenant qu'il est loin dans le ciel corporellement, Il est lui-même présent spirituellement avec ceux qui se confient en Lui ici-bas. Mais quel immense privilège que de sentir que, jusqu'à ce que le Seigneur Jésus vienne nous prendre à Lui, nous pouvons compter sur Sa présence au milieu de nous en nous réunissant en Son nom! Le reste du chapitre nous présente l'esprit dans lequel le chrétien doit agir à l'égard de celui qui l'aurait offensé. Il ne s'agit pas ici de la voie tracée plus haut s'il refusait de reconnaître son tort, mais de la disposition du chrétien à le lui pardonner quand même il le répéterait souvent. Le chrétien devrait toujours pardonner, ne jamais se lasser de montrer de la grâce envers celui qui l'aurait offensé; car un homme pouvait reconnaître son tort et le répéter. Est-ce que cela devait continuer toujours et le chrétien être prêt à pardonner? Oui, toujours agir en grâce. Dieu nous a pardonné bien davantage. En Luc 17 la repentance de celui qui a offensé son frère est nommée comme ayant lieu. Ici c'est le principe qui est posé que le pardon, cas échéant, doit être toujours accordé. C'est l'esprit chrétien qui est constaté. Je ne doute pas, bien que le principe soit universellement établi comme principe chrétien, qu'il soit fait allusion à ce qui est arrivé aux Juifs; lesquels, Dieu leur ayant pardonné, quant à ses voies avec la nation, le crucifiement de son Fils, n'ont pas voulu la grâce envers les Gentils, et ont été placés par conséquent sous la discipline, sous la punition, jusqu'à ce qu'ils aient payé le dernier quadrant. Il ne s'agit pas d'expiation, ni de l'individu, mais de la nation et du gouvernement de Dieu.

Ensuite les pharisiens soulèvent la question du mariage, ce qui donne occasion au Seigneur de poser quelques principes, bases des relations de la nature et de la grâce chez le chrétien, et en même temps de faire ressortir le véritable état moral de l'homme selon la nature, puis les conséquences et le principe du dévouement selon la grâce. Ce que Dieu a ordonné au commencement est strictement maintenu. Dieu a créé l'homme mâle et femelle et a uni les deux pour n'être qu'une chair, et l'union est indissoluble selon Dieu. Le péché peut rompre le lien, mais le divorce est totalement défendu sous toute autre condition que le fait que le lien est déjà rompu ainsi. C'est Dieu qui l'a formé, l'homme n'a pas droit de le rompre. Mais alors une puissance est venue travailler dans l'homme en dehors et au-dessus de la nature, et peut le placer en dehors des relations naturelles, peut le prendre et l'énergiser de sorte qu'il se tient à l'écart de ces relations pour le service du royaume. La relation est pleinement reconnue, sa sainteté, son indissolubilité; mais Dieu a pris possession de l'homme pour qu'il soit à Lui. La création, c'est-à-dire, Dieu a fait le mariage, mais le Saint Esprit agissant en puissance s'approprie un homme. Il reconnaît le mariage et ne se marie pas pour l'amour du royaume de Dieu.

Ensuite nous avons la nature vue de son beau côté: les enfants et un jeune homme d'un charmant caractère. Dans l'évangile de Marc nous lisons: «Quand le Seigneur l'eut vu, Il l'aima;» mais son cœur a dû être mis à l'épreuve. Les enfants, où la malice et la fausseté et l'esprit du monde n'étaient pas encore en jeu, fournissaient le modèle de ce qui convenait au royaume des cieux: la racine du mal sans doute était là; mais c'était la création dans sa simplicité et sa confiance que le monde méprisait, non la volonté qui portât les fruits de la méchanceté et de la corruption. Ainsi leur caractère comme tels servait de modèle. La différence entre l'amabilité de la nature et l'état du cœur devant Dieu devait se montrer dans le cas du jeune homme. Irréprochable dans sa conduite, il cherchait le docteur qui semblait à sa conscience pouvoir donner la plus excellente direction pour bien faire. Il vient sur le pied qu'il y a de la bonté dans l'homme, et la bonté se manifestait à ses yeux davantage en Jésus qu'ailleurs. Il cherche ses conseils pour gagner la vie éternelle par son faire. Il s'adresse au Seigneur comme à un homme, à un Rabbi, mais attiré par ce qu'il avait vu en Lui. Il L'appelle bon. Le Seigneur l'arrête court. Il n'y a pas de bon sinon Dieu. Or, le jeune homme ne Le connaissait pas tel. Il n'avait pas demandé ce qu'il fallait faire pour être sauvé, mais pour avoir la vie éternelle. Le Seigneur rappelle les commandements, règle pour l'homme s'il veut vivre par la loi, «fais ces choses et tu vivras.» Mais le jeune homme ne se connaissait pas, ni ce que la loi de Dieu était dans sa sainteté. Il voulait faire pour gagner la vie éternelle. Le Seigneur ne parle pas de vie éternelle, mais prend le jeune homme sur le pied de la loi qui promettait la vie à ceux qui l'accomplissaient. Le jeune homme irréprochable dans sa conduite comme Saul, ne connaissant pas la spiritualité de la loi, répond qu'il a observé la loi en tout ce dont le Sauveur parle. Qu'est-ce qui lui manquait encore? S'il voulait être parfait, vendre ce qu'il avait et suivre Jésus. L'état de son âme est aussitôt manifesté. Le cœur de l'homme irréprochable dans ses

mœurs était sous le joug de l'amour de ce qu'il possédait. Il quitte le Seigneur triste, son cœur mis en évidence dans la lumière. Pauvre humanité qui ne peut jamais la supporter. La nature, quelque aimable qu'elle puisse être dans son caractère, est moralement entièrement éloignée de Dieu. Voici un jeune homme aimable, cherchant à bien faire, manifestant ce qui est appelé les meilleures dispositions, et avec les moyens de faire beaucoup de bien, démontré, aussitôt que la lumière arrive, être sous la domination d'une idole, préférer à Celui qu'il connaissait être bon et où il avait cherché la direction comme de Celui qui pouvait le diriger le mieux, ses richesses et son aise. Son cœur était entièrement dans la possession du mal, d'une idole.

Le Seigneur avait déjà jugé l'homme en déclarant qu'il n'y avait pas de bon, sinon Dieu lui-même, mais il va plus loin. Les disciples étonnés d'un tel résultat et de ce que le Seigneur avait dit des richesses, lesquelles aux yeux d'un Juif étaient le signe de la faveur de Dieu et, en tout cas, fournissaient l'occasion de faire de bonnes œuvres, s'écrient «Et qui donc peut être sauvé?» S'il n'y avait pas de bon, et si les bonnes dispositions avec les moyens de bien faire ne valaient rien, que ces moyens étaient plutôt un empêchement, qui pourrait échapper? La réponse du Sauveur est catégorique. S'il s'agit de l'homme, personne. Quant à l'homme, c'est impossible, le bien n'y est pas, il est esclave du mal par sa volonté et par ses convoitises. Mais Dieu est au-dessus du mal; Lui peut sauver. Il est évident que nous sommes sur un terrain tout nouveau, le terrain, non d'une loi qui éprouve, mais de la vérité même qui reconnaît ce qui est créé de Dieu, mais qui constate la totale ruine morale de l'homme. Dieu peut sauver, c'est la seule ressource. Voilà le fond de la vérité quant à l'homme naturel. Maintenant voyons ce qu'il en est de l'effet et du principe de la grâce là où elle avait agi et qu'on avait tout laissé et suivi le Seigneur.

Les apôtres avaient fait ce que le Seigneur avait engagé le jeune homme à faire — avaient tout quitté et suivi Jésus; qu'est-ce, demandent-ils, qu'ils recevraient? Le Seigneur, répond en tournant leurs regards vers le royaume établi en gloire. Ils seraient sur des trônes jugeant les douze tribus d'Israël. Le Fils de David, Fils de l'homme assis sur le trône de sa gloire, aurait ses princes sur les douze tribus, jugeant celles-ci, assis eux aussi sur des trônes. Mais il sera Fils de l'homme et aura ôté de son royaume tout scandale et tous ceux qui commettent l'iniquité; alors les princes domineront en justice (Es. 32). Et pas seulement les apôtres, mais quiconque aurait quitté ce que la nature aime et que Dieu même reconnaît à sa place, et renoncerait à lui-même pour Christ en renonçant à ce qui lui était cher, aurait cent fois autant comme récompense et hériterait de la vie éternelle. Il ne s'agit pas de position spéciale en Israël comme dans le cas des douze compagnons de Christ lors de son humiliation en Israël; mais en tout temps, en tout lieu, celui qui aurait renoncé à la vie présente pour son nom aurait cent fois plus et la vie éternelle. C'est le principe, car on a cent fois plus déjà ici-bas, puis la vie éternelle. Ici le Seigneur dit la vie éternelle; au jeune homme Il a dit seulement «tu entreras dans la vie.» Car la loi n'avait aucune promesse de la vie éternelle d'une manière formelle; seulement, «fais ces choses et tu vivras.» La vie et 1'incorruptibilité ont été mises en évidence par l'évangile. Dieu l'avait promis avant les temps des siècles, mais il a manifesté sa parole dans son propre temps par la prédication de l'apôtre (Tite 1:2). Deux fois la vie éternelle est nommée dans l'Ancien Testament: Ps. 133, et Dan. 12, mais les deux passages se rapportent au Millénium. Sans doute, par des faits et des passages, comme Énoch, Élie, Ps. 16, il y avait ce qui donnait lieu à cette croyance et les pharisiens l'avaient reçue et ils avaient raison; les Sadducéens n'avaient pas connu ni les écritures ni la puissance de Dieu, mais le passage que cite le Sauveur montre avec quelle obscurité, à moins d'avoir l'œil spirituel, cette doctrine était révélée. Christ était la vie éternelle descendue du ciel (1 Jean 1), et avec Lui et spécialement après sa mort elle a été pleinement mise en évidence. Ceci a déjà lieu ici; on renonce aux biens de la vie d'ici-bas, à soi-même, on reçoit cent fois plus et hérite la vie éternelle. Quand il dit *hérite,* Il tourne nos regards vers ce qui est proprement dit éternel. Je l'ai déjà dit, on peut avoir cent fois plus ici-bas, ainsi que le dit Marc, quoique avec persécution, mais l'héritage ne se borne sûrement pas à ce monde, et, bien qu'on la possède déjà ici-bas, la vie éternelle appartient à un autre et ne finit jamais. Le Seigneur le révèle ici clairement, mais en transportant nos pensées à des choses nouvelles, et en déclarant que ce renoncement à soi apporterait des avantages cent fois plus grands.

Il y avait danger, comme cela n'a pas manqué d'arriver que l'homme songeât à une espèce de contrat avec Dieu: tant de travail et de sacrifice, et récompense proportionnelle. Misérable principe, mais ce dont l'homme est bien capable! Le Seigneur ajoute donc qu'il y aurait des premiers qui seraient les derniers, et des derniers qui seraient les premiers; et il montre pour l'expliquer que tout en récompensant fidèlement dans sa bonté tout sacrifice, Dieu est souverain en ce qu'il donne, et, s'il trouve bon, peut trouver l'occasion de donner à ceux qui selon la pensée de l'homme n'auraient pas travaillé autant, autant qu'à ceux qui voulaient, gagner selon le travail. Le premier ouvrier a pour principe, tant de travail, tant de paie; les autres s'en rapportent à la bienveillance du maître de la vigne. Vous recevrez ce qui est juste, et la grâce a fait au-delà de tout droit de travail. C'est là le grand principe de tout vrai service rendu au Seigneur. C'est le principe qui est en question, et la phrase finale se rapporte à ce qui est dit au commencement, *ainsi* les derniers seront les premiers et les premiers les derniers. L'inverse, toutefois, de ce qui est dit au commencement de la parabole où la parole se rapporte à la pensée de l'homme, qu'est-ce que nous aurons, nous? Cette phrase finale a la pensée de Dieu qui prend plaisir à bénir selon les richesses de sa grâce et donne selon sa bonté. Il en est toujours ainsi en tout cas. L'ouvrier recevra selon son travail, cela est arrivé au premier appelé; Dieu donne selon sa bonté et selon sa grâce. Il est bon. Il n'y avait pas eu de refus à l'invitation chez les derniers; Dieu les appelle quand le moment voulu est là.

Dans les dernières paroles par lesquelles Il termine la parabole, le Seigneur constate d'une manière formelle ce principe de la grâce. Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Ce principe est posé comme base de tout: *car* il y a, etc. Nous trouvons le même principe 22:14, où il est aussi posé comme tel. Un seul homme en fournit

l'exemple. Il y a une masse qui se réunit sous le drapeau du christianisme, se rendant à l'appel de Dieu, un petit nombre qui subissent l'influence de, la parole de Dieu et en sont les fruits. C'est cette grâce souveraine qui est la vraie source de toute bénédiction, et la seule. Ici le Seigneur, après avoir parlé de son opération dans la parabole, la pose d'une manière abstraite comme base de tout.

Mais il y a quelques autres traits moraux qui s'y rapportent en connexion avec l'humiliation du Sauveur d'un haut intérêt (versets 17-28). Le Seigneur avertit ses disciples en allant à Jérusalem qu'il doit être condamné à mort par les autorités juives et livré aux Gentils, mais qu'il ressuscitera le troisième jour.

Les fils de Zébédée (v.20) soulèvent la question qui est celle de tout l'évangile que nous étudions, mais dans un esprit entièrement égoïste. Ils pensent (car ils croient en Jésus comme Messie), à l'établissement immédiat du royaume, puisque le roi était là, et ils voudraient y posséder les places les plus élevées, s'asseoir à la droite et à la gauche du roi. Mais Dieu pensait à des choses bien autrement excellentes, qui tenaient aussi à l'état moral de l'homme et à ses relations avec Dieu ; or Dieu était révélé en Jésus. C'est là d'ailleurs la clef de l'histoire du Seigneur. Le Messie se trouvait en effet là – ce roi annoncé dans les promesses et dans les prophéties. Or, selon la chair, les Juifs étaient les enfants du royaume, et les héritiers des promesses. Mais la révélation de Dieu, nécessaire à l'accomplissement de ces promesses, réveillait la haine du cœur humain contre Dieu, et cela d'autant plus que cette révélation s'accomplissait dans l'humiliation en grâce pour sauver. Fût-il venu en jugement, tous auraient été retranchés. Il venait donc en grâce, « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes. »

D'ailleurs il fallait l'expiation, sans laquelle nul péché n'aurait pu être pardonné. Toutefois, quelle que fût la grâce dans laquelle Dieu était là, c'était toujours Dieu, et l'homme n'en voulait point ; et Jésus, le vrai Messie, en qui toutes les promesses étaient oui et amen, se voyait rejeté. Mais Dieu, dans sa sagesse divine, se servait de cette haine pour accomplir l'expiation, absolument nécessaire pour sauver qui que ce soit, ou pour que Israël lui-même fût béni ; montrant ainsi l'état du cœur de l'homme à l'égard de Dieu et ouvrant en même temps la porte du salut aux gentils.

Ainsi, le Fils de l'homme (titre bien plus étendu que celui de Messie, puisqu'il embrasse tous les droits du Christ dans les conseils de Dieu) devait souffrir, être rejeté, mis à mort, puis ressusciter d'entre les morts, pour fonder la bénédiction éternelle de l'homme, et même la bénédiction temporelle d'Israël, sur la base assurée de l'œuvre expiatoire que Christ allait accomplir. Ces choses ne pouvaient s'accomplir que selon la puissance d'une position toute nouvelle, au-delà de la mort, de la puissance de l'ennemi, de la colère de Dieu ; selon la position d'homme ressuscité, fruit d'une œuvre accomplie et agréée de Dieu, et preuve de la puissance divine ; position par conséquent immuable, et non une bénédiction dépendant de la responsabilité de l'homme, sous laquelle tout était mis en question, comme dans le cas d'Adam qui, de fait, y a manqué. Ici, la bénédiction devait reposer sur une œuvre dans laquelle Dieu allait être parfaitement glorifié. Il a bien été, en effet, mis à l'épreuve, ce Sauveur débonnaire, mais seulement pour manifester sa fidélité et son obéissance parfaites, quelle qu'ait été d'ailleurs la profondeur de ses souffrances. Mais alors il fallait boire la coupe ; la croix était sa part. Non seulement cela, mais ses disciples devaient le suivre dans ce chemin-là. Un Messie victorieux placerait les siens sur des trônes de jugement ; mais, avec un Sauveur mourant sur la croix, il fallait renoncer pour le moment à tout cela. Il devait premièrement accomplir une œuvre bien autrement glorieuse, et ouvrir à ses disciples – quant à ce qui en résulterait ici-bas – un chemin semblable au sien. Ils devraient le suivre ; c'était là le chemin où il marchait lui-même et qu'il leur traçait pour *le* suivre. Les deux disciples, le cœur rempli du désir charnel de la grandeur, avec une vue spirituelle entièrement obscurcie par la pensée d'un règne terrestre du Messie, et ne visant qu'à la gloire humaine, demandent à Jésus la faveur de s'asseoir à sa droite et à sa gauche dans le royaume de leurs désirs. Mais, comme en bien d'autres circonstances, la folie de la chair n'est pour le Seigneur qu'une occasion de mettre au grand jour les pensées de l'Esprit. Dans le monde, ce genre de grandeur se retrouvait, sans doute, partout ; mais ce n'était pas là le christianisme. Celui qui cherche à être grand et à primer parmi les chrétiens, a faussé entièrement le caractère chrétien. Il sera le tout dernier ; et le vrai moyen d'avoir la place la plus élevée, c'est de servir, de se considérer comme esclave des besoins des autres disciples. C'était ainsi que Jésus avait fait ; il n'était pas venu pour qu'on le servit dans ce monde, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. Leçon simple et claire, mais de toute importance ! La recherche de la prééminence personnelle n'est que l'égoïsme de la chair, l'esprit du monde qui est inimitié contre Dieu. L'amour aime à servir ; c'est ce que Christ a fait ; l'orgueil et l'égoïsme aiment à être servis et à primer les autres. En lisant de tels enseignements, nous sommes évidemment en dehors de l'idée d'un Messie venu pour régner, et nous nous trouvons dans les pensées d'un Dieu d'amour ; en présence de la révélation de la grâce dans la Parole faite chair, dans Celui qui s'est anéanti en amour pour prendre la forme d'un serviteur, qui s'est abaissé et qui est maintenant exalté. Ce passage a d'autant plus d'importance qu'il termine toute l'histoire du Seigneur, excepté ses derniers jours à Jérusalem. Toute sa vie de service se termine ici, et ces paroles impriment un caractère indélébile sur cette vie bénie, en nous indiquant solennellement, et d'une manière aussi touchante que puissante, ce que doit être le caractère de la nôtre : servir en amour et, quant à ce monde, être content de n'être rien en marchant sur les traces du précieux Sauveur. Oh ! que les siens apprennent cette leçon où la chair ne saurait trouver sa part, mais qui nous donne la joie de nous trouver sur tes traces de Jésus, où, purifiés de l'égoïsme, nos yeux peuvent contempler la beauté de ce qui est céleste, et où nous jouissons de la clarté de la face de Dieu ; où, enfin, la vie de Jésus en nous jouit de ce qui lui appartient en propre.

Dans les trois premiers évangiles, dits synoptiques, c'est avec ce qui suit que commence le récit des derniers jours du Sauveur. Alors, pour se présenter une dernière fois aux Juifs, il reprend le caractère de Fils de David. Jérusalem voudrait-elle encore recevoir son roi ?

Nous pouvons indiquer ici brièvement la différence entre ces trois évangiles et celui de Jean. Les trois sont historiques ; ils nous racontent la vie et le ministère de Jésus à trois points de vue différents : comme Emmanuel le Messie ; comme Prophète serviteur ; et comme Fils de l'homme en grâce. Aussi, dans ces évangiles, son service s'accomplit-il essentiellement en Galilée, au milieu des pauvres du troupeau. Le résultat est qu'il se trouve rejeté ; mais il est présenté aux hommes pour qu'ils le reçoivent. Ils n'en veulent rien, mais il est là pour eux. Nous avons déjà vu que tout en étant là comme Prophète et Fils de David, il a manifesté Dieu dans ce monde. Si l'homme, ou Israël, eussent reçu le Fils de David, Fils de l'homme en grâce, ils ne pouvaient l'accepter qu'avec tous les traits divins qui lui étaient propres, ils ne pouvaient, par conséquent, que s'incliner devant la manifestation de ce qui était divin. Cela ne pouvait être autrement, car Dieu était là. Or, c'est ce que l'homme ne voulait pas.

Dans l'Évangile de Jean, il est présenté d'emblée comme étant Dieu lui-même, et par conséquent comme déjà rejeté, ainsi qu'on le voit aux v. 10 et 11 du premier chapitre. Les Juifs, dès le commencement et dans tout cet évangile, sont traités comme des réprouvés. La nécessité de l'œuvre divine dans ses deux parties, la nouvelle naissance et la croix, est constatée. L'élection, et l'action souveraine de la grâce et sa nécessité absolue pour le salut, sont mises en évidence partout. Nul ne peut venir à Jésus, si le Père qui l'a envoyé, ne le tire. Ses brebis reçoivent la vie éternelle et ne périront jamais. Dans cet évangile, presque tout se passe à Jérusalem, sauf ce qui est raconté dans le dernier chapitre.

Souvenons-nous que Jésus présente au cœur des siens l'esprit dans lequel ils doivent marcher dans ce monde, comme l'esprit dans lequel le Sauveur lui-même a marché ; lui, le Seigneur de tous ; mais doux et humble de cœur, servant les autres par amour.

Le Seigneur, en sortant de Jéricho (v. 29) accepte de la part des aveugles le titre qu'il porte en relation avec Israël, à qui il va se présenter aussi pour la dernière fois comme ayant droit à ce titre : « Fils de David », disent les aveugles, « aie pitié de nous. » Ne se prêtant pas à l'impatience de la foule qui ne voulait pas s'occuper de la misère des aveugles, le Seigneur s'arrête, les guérit, et ils suivent le Fils de David, témoignage évident rendu à la réalité de son titre. Mais il se présente aussi ici comme le « Seigneur », c'est-à-dire comme Jéhovah lui-même.

Chapitre 21. – Arrivé à Bethphagé près de Béthanie, il envoie deux de ses disciples au village pour y chercher une ânesse et son ânon, afin d'y monter et d'entrer ainsi dans la ville de Jérusalem qui était voisine. La prophétie avait annoncé ce fait : « Que ta joie soit vive, fille de Sion ! jette des cris de réjouissance, fille de Jérusalem ! Voici, ton roi viendra à toi, étant juste et qui se garantit par soi-même, abject, et monté sur un âne et sur un ânon, poulain d'une ânesse. » Remarquez toutefois que les mots : « juste, et qui se garantit par soi-même » sont omis ici. Il devait premièrement venir dans l'humiliation ; plus tard, lui, le vrai roi d'Israël, viendrait avec puissance, apportant avec lui la délivrance de ce peuple[4]. Cependant, quoique dans l'humiliation, il agit déjà avec une autorité royale et divine et Dieu dispose les cœurs à le reconnaître. Les propriétaires de l'ânesse la laissent aller sur la demande des disciples. Dans l'Évangile de Luc nous trouvons plus de détails ; ici, nous avons le fait qu'il agit en roi. La foule, sous l'influence divine, le reconnaît aussi comme tel et il entre, au milieu de cette procession triomphale, dans la sainte cité, entouré du cri : « Hosanna au fils de David. » Toute la ville en est émue, et la foule répond : « C'est Jésus, le prophète de Nazareth. »

Le voilà donc reconnu roi et prophète (sa sacrificature devait s'accomplir ailleurs), la main de Jéhovah se manifestant clairement. Ce n'était donc pas le témoignage qui manquait dans le cœur du peuple. Le Seigneur exerce aussi son autorité en purifiant le temple, profané par le commerce qui s'y faisait et qui pourvoyait aux besoins de ceux auxquels il fallait des bêtes pour leurs sacrifices. Ce trafic en amenait un autre, celui des changeurs. On avait fait de la maison de Dieu une caverne de voleurs. Matthieu ne fait que citer ce passage. C'était bien la « maison de son Père », mais tel n'est pas le point de vue présenté ici. Il est le roi, Emmanuel ; aussi sa puissance se manifeste-t-elle en grâce : il guérit les aveugles et les boiteux.

Tout ceci provoque la haine des chefs d'Israël qui expriment hautement leur déplaisir. Le Seigneur leur cite le Psaume 8 qui nous révèle le Fils de l'homme, selon les conseils de Jéhovah, lorsque le Messie est rejeté d'Israël. Il est bon de remarquer les deux citations des v. 9 et 16. La première est tirée d'un Psaume constamment cité par le Seigneur et par ses apôtres, et qui révèle le rétablissement d'Israël aux derniers jours, lorsqu'ils reconnaîtront celui qu'ils ont percé. (Ps. 118:25, 26.) Hosanna veut dire : Sauve maintenant, ou : Sauve, je t'en prie. D'autres versets de ce Psaume sont fréquemment cités. Le Psaume 8 présente la position de Fils de l'homme, toutes choses étant mises sous ses pieds, quand (au Psaume 2 qui le montre comme roi en Israël et Fils de Dieu) il a été rejeté, mais avec la déclaration de la part de Jéhovah qu'il serait roi en Sion, malgré Israël et le monde qui est invité – du moins ses chefs – à se courber devant lui. (Comp. Jean 1:49, 50 ; Matt. 16:20, suivi de 17 ; et Luc 9:20-22.)

Maintenant (v. 17) le Seigneur ne veut plus de Jérusalem ; il en sort, va à Béthanie et y passe la nuit.

[4] Le mot hébreu rendu dans la version de Martin par l'expression : « Qui se garantit par soi-même », est un peu difficile à rendre grammaticalement ; mais, en tout cas, le sens en est : « apportant avec lui le salut par la puissance de Dieu. »

Le figuier (v. 18-22) représente, je n'en doute nullement, Israël, soit l'homme sous l'alliance de la loi. Il est jugé définitivement et pour toujours. Il n'y avait qu'une belle apparence et pas de fruit, et il n'y en aurait jamais sur ce pied-là. Mais le Seigneur se sert du fait qu'à sa parole le figuier sèche incontinent, pour montrer à ses disciples l'effet de la foi en eux, dès qu'elle se trouvait là. Toutes les difficultés disparaîtraient. Non seulement Israël sous la loi sécherait, mais toute la puissance mondaine qui s'y élevait contre eux disparaîtrait sous les eaux du jugement de Dieu.

Au v. 23, les autorités judaïques mettent en question celle de Jésus, marche usuelle de ceux qui possèdent officiellement l'autorité, lorsque Dieu agit à côté de cette dernière par sa puissance spirituelle. Le Seigneur, dans sa sagesse divine, ne conteste pas l'autorité officielle dans sa sphère, mais lui présente un cas qui allait mettre sa valeur pleinement à l'épreuve. La puissance divine ne manque pas d'autorisation, et elle venait de se manifester pleinement, mais Jésus répond comme dans l'humiliation et, moralement, comme nous le pouvons toujours avec son aide, si nous ne pouvons pas manifester cette puissance extérieurement. Au reste, Dieu ne fait pas de miracles pour satisfaire l'incrédulité.

Le Seigneur démontre, par leur propre confession, leur incapacité de porter un jugement sur ce qui se faisait de la part de Dieu. Jean ne faisait pas de miracles. Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes ? S'il était du ciel, Jean avait rendu témoignage à Jésus, et pourquoi ne croyaient-ils pas ? Mais ils avaient peur, à cause du peuple, de répondre : « des hommes. » « Nous ne savons », disent-ils. Comment donc prétendre juger de la mission de Jésus ? Or maintenant eux doivent être jugés à leur tour, ainsi que toutes les sections de la nation juive.

Dans toute cette partie de l'évangile, Christ étant rejeté, le temps présent d'alors se lie sans intervalle à sa seconde venue en jugement, ainsi que nous l'avons vu dans les citations de Zacharie 9, et des Ps. 118, 2 et 8. Seulement le Seigneur constate tout premièrement le caractère de ce rejet. (v. 28-32.) Il leur propose le cas de deux fils. Le premier dit : Je n'irai pas, et toutefois il va ; l'autre répond : J'y vais, mais ne va pas. C'était la prétendue obéissance des Juifs, tandis que de pauvres pécheurs se repentaient de leurs péchés et suivaient Christ. Ses interlocuteurs reconnaissent que c'est bien le premier des deux fils qui a fait la volonté de son père. Le Seigneur leur fait l'application du cas et ajoute que, encore qu'ils eussent vu le repentir des autres, ils n'y allaient pas davantage.

Ensuite (v. 33) il leur raconte leur histoire dans la parabole de la vigne louée à des cultivateurs. La vigne avait été soigneusement mise en état et environnée d'une clôture. Le propriétaire envoie ses serviteurs pour recevoir sa part des fruits. C'étaient les prophètes ; ils ont été persécutés et tués, comme Étienne en accuse les Juifs au chapitre 7 des Actes. Enfin il a envoyé son Fils. Mais l'homme (les Juifs), avec tous les avantages dont il pouvait jouir de la part de Dieu, a voulu avoir le monde – le monde religieux si vous voulez – sans le Fils de Dieu, sans Dieu et sans son autorité, car celui qui n'a pas le Fils n'a pas le Père. Les cultivateurs le jettent hors de la vigne et le tuent. Les Juifs reconnaissent qu'il faut faire périr misérablement ces méchants. Alors le Seigneur cite ce même Psaume 118, déjà mentionné plus haut : N'avez-vous jamais lu dans les Écritures : « La pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée, celle-là est devenue la maîtresse pierre du coin. Celle-ci est de par le Seigneur, et est merveilleuse devant nos yeux. » Le royaume de Dieu leur était ôté et donné à ceux qui en rapporteraient les fruits.

Puis (v. 44), il fait la différence entre l'effet du jugement qui allait tomber sur eux et ce qui arriverait aux derniers jours. Ils tomberaient sur la pierre d'achoppement et ils seraient brisés ; ceux sur lesquels elle tomberait en jugement seraient broyés et réduits en poussière.

Ayant entendu ces paroles, les principaux sacrificateurs et les scribes s'aperçoivent bien qu'il parlait d'eux ; mais ils sont retenus par la crainte qu'ils avaient encore de ce que pouvaient être les dispositions de la foule, car celle-ci le tenait pour un prophète.

Quel témoignage solennel la bouche du Seigneur rend ici de la crise par laquelle passait en ce moment la race humaine, par laquelle l'âme passe encore partout où Jésus est annoncé ! Celui qui heurte contre la pierre se ruine, mais le Seigneur viendra en jugement contre ses adversaires qui seront broyés par la puissance de sa venue en gloire. L'autorité rebelle qui rejette la vérité, est toujours faible et dépend de l'opinion du monde. Une mauvaise conscience est toujours faible. Celui qui a la vérité et la foi peut dire la vérité ; il est entre les mains de Dieu et le sait. Souvenons-nous que le monde dans lequel nous vivons a rejeté le Fils de Dieu. L'évangile lui dit, de la part de Dieu : Qu'avez-vous fait de mon Fils ? Que peut-il répondre ? Dieu annonce la grâce avec une longue patience, jusqu'à ce que cette patience soit inutile ; mais le monde est jugé, ayant non seulement péché et transgressé la loi quand il l'a eue, mais rejeté Dieu lui-même venu en grâce.

Non seulement l'homme a été chassé du paradis terrestre, un monde, pour ainsi dire, que Dieu avait créé autour de lui, mais, autant que cela dépendait de lui, il a chassé Dieu de ce monde *du dehors,* que le péché et les convoitises avaient formé autour de l'homme. Il a chassé Dieu, quand son amour l'avait amené ici-bas, quand il délivrait l'homme tous les jours de tous les maux que le péché avait introduits dans le monde. L'homme ne veut pas Dieu ; il ne le veut à aucun prix.

Chapitre 22. – La parabole des cultivateurs se rapporte à la venue de l'homme, même quand il s'agit de la venue de Christ. Maintenant le Seigneur va parler des voies de Dieu en grâce envers Israël et aussi envers les gentils. Dans la parabole précédente, il était question de chercher du fruit, comme Dieu le faisait en Israël. Ici un roi fait un festin de noces pour son fils, et convie les invités au festin. Remarquez aussi que c'est une similitude du

royaume des cieux (v. 2), tandis que, dans la parabole précédente, on cherchait des fruits d'après une mesure arrêtée d'obligation, c'est-à-dire la loi, quoique ce fût par le ministère des prophètes et du Fils, sans que le royaume fût en question.

Les premiers conviés étaient les Juifs, et tout premièrement ceux du vivant du Christ. (v. 3.) Ensuite, lorsque tout fut préparé, il envoya encore une fois ses esclaves – les apôtres après sa mort – pour les convier au festin. Ils s'en moquèrent. On trouve ici les deux caractères des hommes : les intéressés qui s'occupent du monde et ne s'inquiètent pas du Seigneur, et les violents qui persécutent ses messagers. Luc, comme il le fait souvent lorsqu'il s'agit des choses morales, entre plus dans le détail, tandis que, d'autre part, il raconte en peu de mots une foule d'incidents qui ne font pas un tableau moral. Luc, dis-je, entre dans plus de détails, afin de montrer quelles excuses les hommes présentent pour négliger le Christ, puis il nous fait voir le Seigneur, cherchant en grâce les pauvres méprisés d'Israël, alors que les chefs ne veulent pas du Christ.

Ici nous avons le grand fait historique, que Jérusalem et les Juifs comme tels ne voulaient aucunement de lui, et persécuteraient les siens, amenant, comme ils l'ont fait, sur eux-mêmes le jugement de Dieu et la ruine.

Ensuite il fait chercher les gentils, les pécheurs où qu'ils soient, et la salle des noces est remplie de monde ; mais alors il y a un jugement qui s'exerce à l'égard de tous ces conviés. Nous n'avons ici qu'un exemple, mais c'est pour constater le principe. La chrétienté, rassemblée par le message de l'évangile, est l'objet du jugement de Dieu, selon la nature de l'invitation qui a été faite. Pour un festin de noces, il faut une robe de noces. Il faut être revêtu de Christ, pour avoir part à sa joie.

Nous trouvons encore ici un autre principe important et digne de remarque, principe qui découle de la forme de la parabole : le jugement est un jugement individuel.

Voici ce que je veux dire : La première partie de cette parabole, dont le sujet est la grâce, amène le jugement sur les Juifs, qui avaient méprisé l'invitation du roi agissant en grâce et les conviant au festin, qui avaient maltraité les messagers, et qui, à la suite de leur refus de lui rendre les fruits de sa vigne, avaient outragé ses envoyés les prophètes, et finalement porté les mains sur son Fils unique et mis à mort son bien-aimé. Mais, à la fin de la parabole, lorsque, l'invitation ayant été envoyée de tous côtés, la maison a été remplie de conviés, bien que la chrétienté soit retranchée comme le judaïsme, un autre genre de jugement nous est révélé, un jugement individuel, dans lequel il s'agit de savoir si l'individu est dans un état qui convienne aux privilèges dont il jouit. Il ne s'agit pas de la destruction d'une ville et de la nationalité du peuple terrestre de Dieu ; d'un jugement extérieur qui met fin à l'économie, à l'existence de la nation sous l'ancienne alliance, à tout le système judaïque ; il s'agit de savoir si l'état de celui qui se trouve au festin convient aux noces du Fils du grand Roi ; sinon, tandis que le festin continue, l'individu, impropre pour les noces, est jeté dans les ténèbres de dehors, là où sont les pleurs et les grincements de dents.

Le principe établi, on voit qu'il s'applique, hélas ! à plusieurs : Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

La parabole des cultivateurs est l'histoire du judaïsme jusqu'au rejet et au crucifiement du Christ ; celle du festin est l'histoire de la réception de l'évangile, premièrement par les Juifs, puis par les gentils, avec ce qui résulte de la participation extérieure à cette grâce, et le triage qui se fait au sein même de ces privilèges.

En reprenant l'ordre des pensées depuis le chapitre 20, v. 29, nous avons, vu jusqu'ici : la présentation de Jésus, comme Fils de David, à Jérusalem ; l'état des Juifs constaté, quant au fait, dans la parabole des deux fils ; leur jugement comme nation dans la parabole de la vigne, jugement qui, du reste, avait déjà été dépeint dans le figuier devenu sec.

Ici, il est utile de faire remarquer la différence entre ces deux cas. Dans les deux, c'est Israël sans fruit, jugé et mis de côté ; mais, dans le cas du figuier, c'est Israël de fait, tel que le Sauveur l'a trouvé : beaucoup de feuilles, une belle apparence, mais aucun fruit répondant à ce que le Seigneur cherchait, à ce dont son cœur avait besoin ; aussi le jugement a-t-il un autre et plus profond caractère. L'arbre était mauvais ; la nature humaine, sous la culture de Dieu même, ne valait rien. En entrant dans ce monde, il n'y avait, sur le chemin du Sauveur, qu'un seul peuple qui eût joui de cette culture ; c'était Israël, l'homme ayant tous les avantages que l'homme pût avoir comme placé sous sa responsabilité ici-bas. Or l'homme selon la chair est condamné ; jamais il ne portera de fruit ; c'en est fait de lui.

La parabole des cultivateurs se rattache davantage à la nation, comme sphère des voies de Dieu, une économie sur la terre ; non pas la nature humaine sous la loi, mais les chefs de la nation auxquels la vigne de Dieu avait été confiée. Dieu avait eu longue patience ; il cherchait les fruits qui lui étaient dus, et ses messagers, ses serviteurs, avaient été honnis, maltraités, même tués. Dieu pouvait faire encore une chose et il l'a faite ; il a envoyé son Fils. Les cultivateurs l'ont jeté hors de la vigne et l'ont tué ; ils devaient subir le jugement qu'ils avaient mérité. Ce n'est pas le mal inguérissable, la chair qui ne peut plaire à Dieu, qui dépérit devant ses yeux : c'est un jugement extérieur et terrible, tombant sur la nation qui, malgré toute la patience de Dieu déployée envers elle dans sa longue carrière, a mis le comble à son iniquité en rejetant et en crucifiant son Fils. Ce peuple subit le jugement public de Dieu ; il est déjà ruiné, brisé à la suite de son péché ; il sera broyé (sauf un petit résidu que Dieu s'est réservé), quand, aux derniers jours, il sera trouvé adversaire et apostat.

Après cette parabole nous avons trouvé le royaume des cieux, la grâce qu'Israël rejette également, mais qui, étant promulguée, remplit la maison de conviés, de gentils aussi bien que de Juifs. Ici nous trouvons aussi le jugement, mais portant sur la question si l'individu est propre à la position dans laquelle il se trouve.

Maintenant, après ces grands principes, après ces traits qui dépeignent la situation, toutes les classes des Juifs, chacune à son tour, viennent pour être jugées, alors qu'elles pensaient jeter la sagesse divine dans la perplexité par des questions qu'elle ne saurait résoudre, car elles se croyaient sages et pensaient avoir affaire à un pauvre Galiléen illettré. Combien le monde et les hommes religieux sont aveugles ; et que le cœur de l'homme est méchant ! Le Seigneur est au milieu d'eux en grâce, et ces hommes, les uns comme les autres, voudraient montrer qu'il est dans ses torts.

D'abord (v. 15) les pharisiens se réunissent et tiennent conseil ensemble pour chercher à l'enlacer dans ses paroles. Ils tenaient eux-mêmes fortement à l'autonomie judaïque, comme étant le peuple de Jéhovah qui ne devait pas être assujetti aux gentils ; les hérodiens, au contraire, s'attachaient à la dynastie d'Hérode, représentant la puissance impériale de Rome qui l'avait placé là comme roi subalterne. Si Jésus reconnaissait l'autorité romaine, il perdait, pensaient-ils, aux yeux du peuple son caractère de Messie qui devait les délivrer de ce joug ; s'il rejetait cette autorité, eux pourraient le dénoncer au pouvoir civil. Peu leur importait qu'ils fussent inconséquents, si seulement ils pouvaient se débarrasser de Dieu et de sa vérité. Les ennemis les plus acharnés deviennent amis pour se défaire de Christ. Comme Hérode et Pilate, pharisiens et hérodiens, pharisiens et sadducéens, tout le monde est d'accord pour cela. Les pharisiens et les hérodiens vont donc ensemble le questionner et lui demandent, en le flattant sur son intégrité, si, oui ou non, il fallait payer le tribut à César. Le Seigneur, s'apercevant clairement de leur hypocrisie, la leur signale ; puis il leur demande de lui montrer la monnaie courante, avec laquelle on payait le tribut dans le pays. De qui cette pièce portait-elle l'image et l'inscription ? Ils lui disent : « De César. » « Rendez donc, leur dit-il, à César ce qui lui appartient, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Dieu avait assujetti les Juifs aux gentils pour leurs péchés ; ils devaient reconnaître sa main et se soumettre à ce joug, jusqu'à ce que Dieu, selon sa promesse, les en affranchit. En attendant ils devaient rendre à Dieu ce qui lui appartenait. Ils ne faisaient ni l'un ni l'autre. Rebelles à Dieu dans toutes leurs voies, ils se soulevaient constamment contre les Romains. Étonnés de la réponse du Seigneur, ils le laissent et s'en vont.

Le même jour les sadducéens, qui nient la résurrection, viennent lui soumettre le cas d'une femme qui, selon la loi de Moïse, avait eu sept maris. Duquel des sept, demandent-ils, serait-elle femme, lors de la résurrection ? Il s'agissait ici d'une vérité fondamentale ; aussi la réponse du Seigneur est-elle formelle et précise. Mettre en question la résurrection, c'était ignorer les Écritures et la puissance de Dieu. La mort ne terminait pas l'existence des hommes ; si Dieu était le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, il n'était pas le Dieu de ceux qui n'existaient pas. Tous vivent pour lui, s'ils sont morts pour les hommes ; et bien que la vie et l'incorruptibilité n'aient été mises en évidence que par l'évangile, l'Ancien Testament suffisait pour montrer que Dieu avait été, était et serait le Dieu des fidèles, pour qu'ils fussent avec lui, non seulement comme des âmes, mais comme des hommes, âme et corps, ainsi qu'il les avait faits : seulement ressuscités, chose nécessaire après la mort. Lorsque Dieu disait : « Je suis le Dieu d'Abraham », Abraham était un homme vivant pour lui et devait être ressuscité.

Mais le Seigneur traite aussi le côté positif de la question. Dans la résurrection tout est changé ; il ne s'agit ni de se marier ni de donner en mariage ; on est comme les anges de Dieu dans le ciel. Il n'est pas question ici de la position dans laquelle on se trouve, mais du caractère dans lequel on subsiste. C'est un fondement de l'évangile, que la résurrection.

Notre foi est vaine si Christ n'est pas ressuscité ; chose évidemment vraie, car, si l'homme ne ressuscite pas, Christ lui-même n'est pas ressuscité ; il est donc mort aussi, sans remède ni réponse ; il est vaincu, non pas vainqueur. Les sadducéens sont réduits au silence, et les deux grandes sectes des Juifs n'ont plus rien à dire.

Mais le Seigneur ayant fait ce que ne pouvaient faire les pharisiens, adversaires des sadducéens, la curiosité des pharisiens est excitée, et ils se réunissent. (v. 34.) L'un d'entre eux questionne le Seigneur, mais sa demande a pour résultat que Jésus pose le vrai fondement de la loi et des prophètes, et puis constate clairement la situation des choses, la question du moment, comme Dieu l'envisageait. Lequel, demande le docteur de la loi, est le grand commandement dans la loi ? Question très débattue parmi les Juifs, pour lesquels chaque commandement avait une valeur spéciale, l'observation de chacun d'entre eux procurant, comme dans un examen au collège, tant de bonnes marques de la part de Dieu. Le Seigneur saisit l'occasion, offerte dans les voies de Dieu, de constater les principes fondamentaux de la loi divine : Aimer Dieu de tout son cœur, tel est le premier commandement ; le second lui ressemble, c'est aimer son prochain comme soi-même. Tout, dans l'homme, dépendait de ces deux choses. C'est le sommaire de ce que l'homme devrait être ; les racines et la mesure de la justice humaine. Ce n'est en aucune manière une révélation de l'amour divin ; il n'est nullement question de la grâce, ni d'un chemin ouvert au pécheur pour venir à Dieu ; mais c'est la règle parfaite de ce qu'un homme devrait être, un résumé divin de la substance de la loi, loi sur laquelle les prophètes insistaient, en cherchant à ramener le peuple à son observation.

Maintenant tout change. À son tour Christ les questionne. Il avait été clair et positif quant à la résurrection, clair et positif quant à l'essence et au fondement de la loi que l'homme aurait dû garder (et en la gardant il aurait joui de la vie avec Dieu, mais il est pécheur) ; maintenant il leur présente la question, grave et décisive pour eux, du jugement qu'ils portaient sur le Christ et ainsi sur sa propre personne. « Que vous semble-t-il du Christ ? De qui est-il Fils ? » Ils lui disent : « De David. » « Comment donc, leur dit Jésus, David l'appelle-t-il Seigneur ? disant :

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds. » C'est ce qui allait arriver ; il allait quitter la position de Fils de David sur la terre, héritier des promesses faites aux Juifs, pour s'asseoir à la droite de la majesté dans les hauts lieux.

Personne ne put lui répondre un mot et personne, depuis ce jour-là, n'osa plus l'interroger. Tout était terminé entre le peuple juif et le Seigneur ; sauf, hélas ! à mettre à exécution les pensées de haine qu'ils avaient dans leur cœur.

Chapitre 23. – Sans parler de l'instruction qu'il renferme, ce chapitre est important parce qu'il montre la manière dont cet évangile se meut dans les relations de Dieu avec Israël, tout en indiquant le jugement que ce peuple attirait sur lui par le rejet du Messie.

Nous trouvons ici, d'abord la position des disciples au milieu des Juifs, aussi longtemps que Dieu supporterait ces derniers, et ce qui, sous ce rapport, convenait aux serviteurs de Jésus ; puis l'iniquité et l'hypocrisie des scribes et des pharisiens ; enfin l'amour et la grâce souveraine de Jésus, grâce qui déborde et montre ce qu'il est, même quand il annonce le jugement. Par là, toute cette partie de l'évangile se lie aux voies de Dieu en relation avec son peuple terrestre, comme le moment d'alors, où tout cela se passait, se lie avec les derniers jours. Tout se rapporte aux Juifs d'alors et à la relation des disciples avec ce peuple, et de là passe aux derniers temps en laissant l'Église de côté, sauf que la mention des derniers temps introduit nécessairement la responsabilité de ceux qui remplacent les Juifs comme serviteurs du Seigneur pendant son absence, et finalement le jugement des gentils.

Les disciples sont laissés par le Seigneur dans la relation avec les chefs judaïques dans laquelle ils se trouvaient alors, et jusqu'au rejet judiciaire du peuple lors de la destruction de Jérusalem. Le Sauveur les place dans la même catégorie que la multitude. Tous étaient soumis à l'autorité des scribes et des pharisiens. Ceux-ci étaient assis dans la chaire de Moïse ; on devait les écouter quant aux prescriptions qu'ils liraient de la loi donnée par son moyen. Toutefois il fallait bien se garder de suivre leur marche ; c'étaient des hypocrites qui parlaient et ne faisaient pas. Ils faisaient la loi très stricte pour les autres et très légère pour eux-mêmes ; ils aimaient à paraître devant les hommes avec les formes de la piété, pour acquérir une réputation religieuse ; ils recherchaient les premières places dans les synagogues, les salutations dans les places publiques, et d'être appelés : Rabbi, se faisant valoir aux yeux du monde par la religion.

L'esprit des disciples devait être l'opposé de tout cela. Ils ne devaient pas être appelés : Rabbi, car le Christ seul était leur maître et eux étaient des frères ; ils ne devaient pas non plus en appeler d'autres du nom de père, car un seul était leur Père, celui qui est dans les cieux ; enfin, ils ne devaient pas être appelés docteurs, car Christ seul était celui qui les enseignait. Celui qui voulait être grand au milieu d'eux devait être leur serviteur, car quiconque s'élèverait sur la terre serait abaissé et celui qui s'humilierait serait exalté. C'est bien ce que Christ a fait, tandis que l'homme, ayant voulu s'élever et être comme Dieu, a été abaissé et le sera encore en affrontant le jugement de Dieu. (Comp. Philippiens 2.)

Ensuite (v. 13), le Seigneur dénonce les scribes et les pharisiens, ces docteurs religieux du jour, en mettant le doigt sur les divers traits d'iniquité qui les caractérisaient. Ils fermaient le royaume devant les hommes, et ne voulaient ni entrer, ni permettre aux autres d'entrer, car les docteurs religieux s'opposent toujours à l'entrée de la vérité dans d'autres cœurs. Leur vie était une vie d'hypocrisie ; ils cherchaient à profiter, par leur caractère religieux, de la bourse de ceux que leur faiblesse exposait à leurs artifices ; ils faisaient de longues prières ; leur jugement serait sévère en proportion. Ils montraient (v. 15) un zèle prodigieux pour *leur* religion, mais ils rendaient moralement les prosélytes pires qu'eux-mêmes ; ils proposaient des subtilités de casuistes et négligeaient les choses essentielles de la loi de Dieu. Exacts quant aux minuties des dîmes demandées par la loi de Moïse, ils négligeaient la justice, la miséricorde et la foi, tout ce qui était réellement important aux yeux de Dieu ; ils nettoyaient le dehors, et au dedans ils étaient pleins de rapine et d'iniquité. Hypocrites ! ils bâtissaient les tombeaux des prophètes, et assuraient que s'ils avaient vécu au temps de leurs pères, ils n'auraient pas trempé dans la mort de ces messagers de Dieu. Ils témoignaient ainsi être les fils de leurs pères – eh bien ! qu'ils comblassent donc la mesure de leurs pères !

Jamais le Seigneur n'a accusé personne comme ce qu'on peut appeler le clergé de son temps, ceux qui, sous des formes religieuses, étaient le grand obstacle au succès de son travail ici-bas. Serpents, race de vipères ! dit-il, comment pourrez-vous échapper à la condamnation de l'enfer ? – Sauveur humble et débonnaire ! lui qui avait commencé sa carrière en dépeignant le caractère de ceux qui seraient bénis, il l'a terminée, rejeté par la religion du monde et des formes, en dépeignant l'hypocrisie et l'iniquité de ceux qui s'opposaient à la bénédiction de leurs prochains – et il l'a fait avec une sévérité d'autant plus terrible, que c'était la bouche de l'amour et de la grâce qui s'exprimait ainsi.

Tel est le point de départ de ces paroles brûlantes qui mettent en lumière, comme Lui pouvait le faire, le vrai caractère de la religion qui ne veut pas la vérité. Au moins, disaient-ils, ils n'auraient pas pris part à la persécution, ni à la mort de ceux qui apportaient le message de Dieu. Mais Dieu avait l'œil sur eux ; ils seraient mis à l'épreuve à cet égard. Christ, car c'était le Seigneur lui-même qui les jugeait ainsi, enverrait des prophètes, des sages et des scribes (ce qu'il a fait après être monté en haut) ; ils les persécuteraient, les tueraient, les fouetteraient dans les synagogues, pour maintenir la religion intacte ; mais – c'est Dieu qui prononce le jugement – afin que le sang juste, versé sur la terre depuis Abel jusqu'à Zacharie, vint sur la génération à laquelle Dieu avait accordé son der-

nier et son plus grand bienfait, et qui avait ainsi montré, au plus haut degré, la perversité et l'iniquité de l'homme. Nous savons, d'après Apoc. 18:24, qu'il en sera de même de la chrétienté sous sa forme babylonienne.

Le point très solennel qui est mis ici en évidence, c'est que l'iniquité s'accumule. La patience de Dieu attend, et non seulement cela, mais elle emploie tous les moyens pour ramener à la sincérité et à lui-même ceux qui possèdent la vérité ou qui en ont tout au moins la forme. Les appels les plus touchants, les avertissements les plus énergiques, la condescendance qui emploie des raisonnements presque d'égal à égal, tout cela est rendu inutile par l'obstination des hommes à mépriser la grâce et à pratiquer l'iniquité. Lorsqu'enfin Dieu a épuisé tous ses moyens d'appeler à la repentance, alors arrive le jugement que cette patience divine avait suspendu. Il est enfin amené par le péché accumulé d'âge en âge, et par la dureté de cœur qui a grandi avec le mépris des avertissements divins et de la grâce.

Toutefois la grâce déborde du cœur du Sauveur, qui parle ici dans son caractère divin. Rien de plus touchant que les plaintes de sa douleur, en apostrophant Jérusalem qui ne voulait ni recevoir ses appels, ni venir pour être gardée et abritée sous les ailes de l'amour divin. Elle est bien caractérisée par la persécution de tous les messagers de Dieu, et que de fois il aurait recueilli ses enfants sous ses ailes ! Mais, maintenant, lui-même venu en amour est rejeté, et sa maison à elle (car il n'appelle plus cette maison sienne) lui est laissée déserte – pas pour toujours, cependant, car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance ; – mais déserte jusqu'à la repentance du peuple, manifestée dans le désir de voir et de saluer Celui qui avait été promis, selon le Ps. 118, si souvent cité en rapport avec ces jours et le retour du Sauveur. C'était ce que les enfants avaient crié au chap.21, témoignage voulu de Dieu et produit par sa puissance, lorsque le peuple ne voulait pas de son Messie, vrai fils de David. L'iniquité du peuple, placé sous sa responsabilité, était venue à son comble, mais Jéhovah, selon sa grâce souveraine et selon sa fidélité, reviendra en puissance comme libérateur, au moins pour le résidu repentant, lorsque l'iniquité de l'homme, dans ce cas comme dans tous les autres, aura fait de la bénédiction d'Israël, selon les promesses de Dieu, un acte de pure grâce et de miséricorde envers des enfants de colère. (Rom. 11:29, 32.)

Chapitre 24. – Ce qui précède montre comment, en tout ceci, nous avons le peuple juif sous nos yeux. Ce qui suit est l'histoire des juifs, ou plutôt celle du témoignage des serviteurs du Christ au milieu des Juifs, dans l'intervalle qui sépare le rejet du Messie, ici en question, et son retour en gloire. Ils sont encore – ou de nouveau – en Palestine ; pas encore délivrés, ni publiquement reconnus de Jéhovah, mais sous sa main, en châtiment, s'il s'agit de ceux qui sont sous l'influence de sa grâce et de sa parole, et finalement en jugement contre ceux qui se jettent entre les bras de l'antichrist. Ce récit vient très naturellement à la suite du témoignage des derniers versets du chap.23, et se rattache, quant à son contenu, à ce qui y est dit.

Le Seigneur sort du temple, maintenant délaissé en jugement jusqu'à son retour, et s'assied sur la montagne des Oliviers, séparée par la vallée du torrent de Cédron, du plateau élevé sur lequel on voyait le temple dans toute sa grandeur. Les disciples s'approchent pour attirer son attention sur la beauté de ce majestueux édifice ; le Seigneur ne cherche pas à détourner leurs yeux de l'objet qui les préoccupait, mais il annonce la destruction complète de ce qui semblait être le palais indestructible de leur religion, nécessaire, de fait, à l'accomplissement des devoirs qu'elle imposait, lieu obligé des offrandes qui étaient le seul moyen de mettre le peuple en relation avec Dieu. Tout serait détruit de fond en comble ; leur religion et toutes leurs relations avec Dieu selon l'ancienne alliance, qui se rattachaient au temple, seraient entièrement abolies avec lui. Autant que cela dépendait de la responsabilité des hommes, le départ du Sauveur laissait le temple vide de son Dieu.

Les disciples lui demandent quand ces choses arriveraient ; et, avec cela, quel serait le signe de sa venue et de la fin du siècle. Ils entendent la fin du siècle de la loi par l'arrivée du Messie, savoir de Jésus en gloire, car les Juifs reconnaissaient « ce siècle », c'est-à-dire celui de la loi, et « le siècle du Messie » qui le terminerait.

Examinons la réponse du Seigneur. Elle se divise en deux parties : la première (v. 4-14) donne une esquisse générale de leur position et de ce qui se ferait jusqu'à la fin ; la seconde (v. 15-31) présente le tableau dont l'application est le développement du chap.12 de Daniel. En effet, ce chapitre annonce la grande tribulation par laquelle Jérusalem passera dans les derniers temps ; tribulation sans pareille dans l'histoire du monde, après laquelle le Sauveur apparaîtra pour la délivrance des siens, et pour rassembler, des quatre coins de la terre, les dispersés d'Israël, savoir les élus de ce peuple. Le Seigneur s'occupe tout particulièrement de ceux qui seraient des témoins pour son nom, tout en racontant l'état de choses qui les touchait de si près. Il laisse de côté l'Église et tout ce qui s'y rapporte ; c'est des témoins au milieu des Juifs, qu'il parle ; il les met en garde contre les faux christs. Maintenant que le vrai Christ avait été rejeté, le peuple serait en proie à ces imposteurs, et nombre de personnes seraient trompées. Il y aurait aussi des guerres et des bruits de guerre ; les disciples devaient rester tranquilles, la fin – savoir la fin du siècle – n'étant pas encore. Les nations s'élèveraient l'une contre l'autre, les royaumes aussi ; il y aurait des famines et des tremblements de terre en divers lieux. C'était le commencement des douleurs d'enfantement pour l'accomplissement des voies de Dieu.

Mais dans ces temps de trouble, même de la nation, l'homme n'en deviendrait que plus méchant et ferait éclater sa haine contre les témoins de la vérité. On les tuerait, on les livrerait pour être affligés, et ils seraient haïs de toutes les nations pour l'amour du Christ. Une fois la bride lâchée, les gentils comme les Juifs ne veulent ni Christ ni la vérité. Il y aurait de faux prophètes qui tromperaient la multitude, et plusieurs se refroidiraient, parce que l'iniquité surabonderait. Dans ces cas-là le courage moral vient à manquer, lorsque la foi n'est pas en activité pour soutenir le cœur, en le faisant regarder vers le Seigneur qui est au-dessus de toutes les difficultés, quelles qu'elles soient. Il s'agissait pour les disciples de persévérer jusqu'à la fin, car la délivrance arriverait en son

temps. Pour nous il s'agit de moissonner, en nous appliquant à l'œuvre du Seigneur sans nous décourager ; pour eux il s'agit d'être délivrés. En général il est vrai pour nous aussi qu'il faut persévérer jusqu'au bout. Lorsque la parole de Dieu nous parle du chemin du désert qui est à traverser, elle insiste sur la persévérance et sur le maintien de la confiance jusqu'à la fin ; non pas que l'issue soit incertaine pour le vrai croyant, parce que Dieu le gardera jusqu'au bout. Il est fidèle pour le faire, mais il faut qu'il le fasse ; le chemin est là, il faut que nous le parcourions ; le danger est là, et il nous faut être gardés ; mais les brebis ne périront pas et personne ne les ravira de la main du Seigneur. Cependant il faut aller jusqu'au bout ; c'est un devoir de compter sur Dieu pour cela ; mais ici, dans les derniers temps, il y aurait une délivrance. Toutefois, malgré la prédominance du mal, la parole de Dieu ne s'arrêterait pas ; elle dépasserait les limites de la Palestine, et porterait à toutes les nations la nouvelle de l'établissement du royaume qui vient. Alors viendrait la fin. Ce n'est pas ici l'évangile du salut, comme au chapitre 1 de l'Épître aux Éphésiens, mais l'évangile du royaume, comme Jean-Baptiste, comme le Sauveur lui-même, l'avaient annoncé. Le royaume de Dieu est proche.

Tout ceci est un aperçu de l'état de choses qui aurait lieu à la fin et qui commençait à poindre immédiatement après le départ du Seigneur, état de choses qui avait son avant-goût dans ce qui allait se passer entre son départ et la destruction de Jérusalem, et dont les v. 4 à 14 nous donnent une idée générale. L'Église, nous l'avons déjà dit, est laissée entièrement hors de vue, le témoignage envoyé aux gentils étant celui des derniers jours quand l'Église sera en haut, et donnant lieu au jugement que dépeint le chap.25. La destruction de Jérusalem par Titus ne se trouve pas ici du tout, mais néanmoins cette destruction était d'une grande importance, parce qu'elle mettait fin à toute relation de Dieu avec le peuple comme tel, jusqu'au moment où elle serait reprise lors de son retour dans le pays à la fin des jours. Luc (21:24) nous parle de la destruction de Jérusalem par Titus en ajoutant qu'elle sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que les temps des gentils soient accomplis. Daniel (9:26) en parle en ces termes : « Le peuple du conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire », et la désolation sera là par le jugement de Dieu. À la fin le Messie prendra le royaume, lorsque Jérusalem et les Juifs auront subi jusqu'au bout le jugement que Dieu a décrété.

Le Seigneur (v. 15) arrive maintenant, dans le cours de sa prophétie, au moment prédit par Daniel, où l'abomination qui cause la désolation serait placée dans le lieu que le trône de Dieu doit occuper. Il y aurait donc, avons-nous vu, un temps de témoignage en Israël, qui s'étendrait jusqu'au bout du monde, à toutes les nations ; les serviteurs du Seigneur devraient posséder leurs âmes par la patience, et, quoique haïs de tous, persévérer jusqu'à la fin. Mais, pour ceux qui seraient en Judée, le moment viendrait où une idole (c'est ce que signifie le mot « abomination ») serait placée dans le lieu saint. Cette idole est appelée « de la désolation », parce que la confiance en elle et l'affront public fait à Dieu amèneraient la désolation du peuple et du lieu saint. Lorsqu'elle y serait placée, les fidèles qui seraient en Judée devraient s'enfuir dans les montagnes. Le Seigneur emploie toutes les images pour montrer l'urgence du cas : celui qui serait sur le toit de la maison ne devrait pas descendre pour emporter quelque chose hors de sa maison ; celui qui serait aux champs ne devrait pas revenir en arrière pour chercher ses vêtements ; le moment serait si terrible qu'il ne s'agirait que de prendre la fuite. Mais Dieu pense toujours aux siens : ils devraient, dit le Seigneur, demander à Dieu que leur fuite n'eût pas lieu en hiver, ni un jour de sabbat. Lorsqu'arrivera ce temps de tribulation sans pareille dans l'histoire du monde, Dieu pensera à la température la plus convenable pour la fuite et à l'esprit consciencieux qui arrêterait le fidèle un jour de sabbat.

Ce passage nous montre clairement qu'il s'agit, en tout ceci, des Juifs, et de Jérusalem, et du pays environnant. C'est la dernière demi-semaine de Daniel, « un temps de détresse à Jacob ; » il en sera cependant délivré. Malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourriront des enfants, ces sujets de joie pour les femmes juives en temps de paix ; il y aurait une tribulation telle qu'il n'y en avait jamais eu de pareille. Mais le cœur du Seigneur pense à toutes les difficultés, à tous les dangers des siens. Pour l'amour de ses élus il raccourcira ces jours-là, car autrement nulle chair n'eût été sauvée ; et, de fait, ce ne sera pas un prolongement de misère selon la volonté de l'homme, car en trois ans et demi tout sera terminé.

La citation de Daniel montre clairement qu'il ne s'agit pas du siège de Jérusalem par Titus, car Daniel nous fait savoir que ce temps de tribulation est sans pareil, et, par conséquent, il ne peut y en avoir deux. Mais de plus, la durée de la tribulation est de 1260 jours, soit trois ans et demi, puis viennent 75 jours pour tout purifier, et alors aussi Daniel, naturellement ressuscité, aura sa part dans ces choses à la fin des jours. Or prenez les 1260 jours pour des jours, comme je le crois, pour une demi-semaine d'armées, ce qui correspond à Daniel 9, ou prenez-les, si vous voulez, pour 1260 années ; le fait est que rien n'est arrivé, ni à l'une ni à l'autre époque, qui corresponde aux paroles prophétiques du Sauveur, ni à celles de l'Esprit par Daniel.

Luc ne parle pas de Daniel, ni de l'abomination de la désolation, car il s'occupe toujours davantage de la période actuelle et des principes qui s'y rapportent ; aussi nous dit-il à cette occasion que Jérusalem sera entourée d'armées et foulée aux pieds des gentils, jusqu'à ce que le temps des gentils soit terminé.

Après cela (v. 23) viennent les grands signes. Il y aura, dans ces derniers temps aussi, de faux christs et de faux prophètes, des promesses de délivrance dont les cœurs auront un si grand besoin, à ce moment terrible où toutes les fausses espérances d'une nation incrédule s'évanouiront. Voici, dira-t-on, il est au désert ; voici, il est dans la chambre la plus retirée de la maison ! Il y en aura aussi qui feront de grands signes et des miracles de manière à tromper, si possible, même les élus. La méchanceté des hommes et les ruses de Satan s'emploieront encore pour égarer les âmes et les empêcher de s'humilier et de chercher la délivrance où seule elle peut se trouver. C'est le temps terrible de la puissance de l'ennemi et du jugement de Dieu sur le peuple, par le moyen des

instruments que celui-ci s'est choisis pour s'agrandir et s'établir dans son incrédulité. Il ne s'agit pas ici de chrétiens ; ils savent que Christ est dans le ciel ; leur dire : il est au désert, il est dans les chambres intérieures, ne répondrait à aucun besoin d'un chrétien, ne produirait aucun effet, même sur ceux qui ne le seraient que de nom. Pour le Juif, qui subira l'agonie d'une persécution sans pareille, de la colère de Satan qui, chassé du ciel, sera dévoré d'une rage brûlante, sachant qu'il n'a que peu de temps, pour le Juif, dis-je, au milieu de toute cette souffrance, le désespoir d'un cœur amèrement trompé par la promesse d'un libérateur arrivé, sera un piège évident. Il s'agit purement et simplement de la grande tribulation de Jérusalem aux tout derniers jours, du temps prédit par Jérémie (30:7) et par Daniel (12:4), la délivrance du résidu qui devient la nation étant annoncée dans ces deux passages. La puissance de Satan qui se développe dans cette période nous est montrée dans le chap.12 de l'Apocalypse ; l'ordre des temps au chap.9 de Daniel.

Le Seigneur avertit ses disciples, car dans tout ce chapitre ils sont envisagés comme témoins au milieu des Juifs. Ils ne devaient suivre aucun de ces feux follets allumés par Satan pour tromper les âmes, car le Seigneur, le Fils de l'homme, viendrait comme un éclair, subitement, et avec un éclat qui ne laisserait aucune incertitude à l'égard de sa personne ainsi manifestée ; – il viendrait en jugement, là où l'effet du jugement se trouvait devant les yeux clairvoyants de Dieu. (v. 28.) Le Seigneur fait quelque allusion au chap.39, v. 30, du livre de Job, bien que ce soit une expression proverbiale dont on n'a pas à chercher le sens bien loin. Là où est le corps mort d'Israël, là descendra le jugement de Dieu, avec la vue et la rapidité de l'aigle.

Après ce témoignage rapide et prophétique du Seigneur, prévoyant le jugement des derniers jours, il annonce avec plus de calme le grand résultat du jugement de Dieu, avec la grâce qui rassemblera le résidu du peuple. (29-31.) C'est moins un transport prophétique, plaçant l'esprit dans les circonstances qu'il annonce, que la révélation des voies de Dieu, faite avec le calme et l'élévation qui conviennent à Celui pour lequel tout est certain. Toutes les autorités, toutes les puissances qui subsistent, seront bouleversées et tomberont. Je ne doute pas qu'il n'y ait dans les derniers temps des phénomènes extraordinaires (Luc 21:25), mais je crois que le Seigneur parle ici de la chute de tout ce qui, en se faisant grand et fort, gouvernait le monde. Dieu intervient, et toutes les puissances, alors en rébellion contre lui, sont renversées pour toujours. Ceci arrivera tout de suite après la tribulation annoncée par le Seigneur et par les prophètes. Les disciples avaient demandé quel serait le signe de son arrivée. Il leur avait donné des avertissements abondants, et leur avait annoncé le vrai caractère et les vrais dangers de ces temps-là ; mais le signe de son arrivée sur la terre serait l'apparition de sa gloire dans le ciel. Ce qui était terrestre, il le leur avait exposé selon les besoins de ces temps-là, mais la venue du Sauveur était céleste, et c'est là qu'on verrait le *signe* de son arrivée sur la terre, l'apparition, je n'en doute pas, de sa gloire dans le ciel ; on verrait le Fils de l'homme venant sur les nuées avec puissance et une grande gloire. Alors toutes les tribus de la terre (de la terre d'Israël, je pense) se lamenteront : ceux qui l'avaient rejeté et qui maintenant le voient revenir en gloire. Les fidèles, partageant en général le sort de la nation, mais délivrés de leur incrédulité, se lamenteront, nous le savons, d'une autre manière (Zach. 12:10-14), en regardant à celui qu'ils avaient percé. Les gentils rebelles qui s'élevaient contre Jéhovah et contre son Christ seront détruits, mais ici, je le crois, l'Esprit a plutôt en vue les enfants d'Israël.

Mais il y a davantage : non seulement en Palestine ceux qui sont écrits dans le livre de Dieu (Dan. 12:1) seront délivrés, mais le Fils de l'homme enverra ses anges (car maintenant les anges sont devenus les serviteurs de celui qui hérite de tous les droits de l'homme selon les conseils de Dieu), il les enverra pour rassembler tous les élus d'Israël des quatre coins de la terre, depuis l'un des bouts du ciel jusqu'à l'autre bout. Ceci termine l'histoire des Juifs et du témoignage de Dieu au milieu d'eux, depuis le temps où ils ont rejeté le Sauveur, jusqu'à son retour. Nous avons vu la relation du témoignage des disciples avec le peuple juif, et les circonstances dans lesquelles ils doivent rendre ce témoignage jusqu'au retour du Seigneur. Ceci se termine au v. 31 du chap.24. Les v. 30 et 31 de ce dernier chapitre se relient au v. 31 du chap.25. L'historique de la prophétie reprend à ce dernier verset, le trône du Seigneur étant établi, de sorte qu'il juge les gentils. Entre deux, nous avons des exhortations aux disciples, et la responsabilité des chrétiens pendant l'absence du Seigneur. Le résultat général pour la chrétienté est développé à la fin du chap.24. Tout dépendait de l'attente vivante du Seigneur. Si cela venait à manquer, le serviteur se ferait maître de ses compagnons de service et les tyranniserait ; il se joindrait au monde pour jouir de ses délices charnelles ; la conséquence en serait qu'il serait retranché, compté parmi les hypocrites et jeté dehors. Ceci donne lieu à des détails plus précis sur l'état et la responsabilité dans lesquels se trouvent les chrétiens pendant son absence : c'est ce que nous allons examiner.

Chapitre 25. – La venue du Sauveur donne lieu d'envisager les chrétiens comme dix vierges sorties pour aller à la rencontre de l'Époux. La vraie force du mot est que le royaume des cieux sera alors devenu semblable à dix vierges ainsi sorties. Rien de plus solennel et de plus instructif que cette parabole, quant à l'état des chrétiens. Il s'agit du retour du Sauveur et de ce qui arrivera aux chrétiens, aux membres du royaume, à cette époque-là. Si le serviteur disait : « Mon maître tarde à venir », ce serait sa ruine ; la démonstration de l'état de son cœur. Mais, de fait, l'Époux tarderait ; et c'est ce qui est arrivé. Il importe de remarquer les relations mutuelles dans lesquelles les personnages de la parabole se trouvent. Il ne s'agit pas ici de l'Église comme épouse. Si l'on veut absolument penser à une épouse, c'est Jérusalem sur la terre. Les chrétiens sont envisagés comme des vierges sorties pour aller à la rencontre de Celui qui était l'Époux. Le résidu juif ne sort pas. Quand Jésus reviendra, il se trouvera là, sur la terre, dans les relations dans lesquelles il sera resté ici-bas. L'Époux tardait, et les vierges – les sages comme les folles – s'endormirent, n'attendant plus l'Époux. De plus, elles entrent quelque part pour dormir plus commodément. Toutefois il y en a qui ont de l'huile dans leurs vaisseaux avec leurs flambeaux ; – c'est la grâce

divine qui entretient la lumière de la profession chrétienne. Elles ne sont pas surprises ; il s'agit de ceux qui font profession. L'état moral du royaume consiste en ce que tous se sont endormis : la venue du Sauveur est oubliée de tous. À un moment imprévu, le cri se fait entendre : « Voici l'Époux ! » Dieu réveille les âmes pour qu'elles y pensent ; mais quel témoignage rendu à l'état des chrétiens ! Ce qui aurait dû les caractériser, la chose pour laquelle, en tant qu'état vivant de l'âme du chrétien ici-bas, on avait été converti – selon qu'il est écrit : « Vous avez été convertis pour attendre son Fils du ciel » – avait été entièrement oubliée. On n'attendait plus le Seigneur ; et quoiqu'il y eût de l'huile dans les vaisseaux de quelques-uns, les lampes étaient négligées. C'est l'âme qui attend le Seigneur, qui veille pour être prête à le recevoir. Leurs flambeaux ne brillaient plus convenablement. Il pouvait y avoir de la fumée et de la cendre ; le feu n'était pas éteint, soit ; mais il y avait peu de lumière, assez cependant pour bien manifester la négligence et le sommeil. Où était donc l'amour pour le Sauveur, lorsque tous l'oubliaient, ne s'occupant plus de son retour ? La fidélité et l'amour envers le Sauveur faisaient également défaut. On demande quelquefois comment il est arrivé que ces hommes si excellents des temps passés n'eussent pas connaissance de cette vérité, ne fussent pas animés de cette espérance. La réponse est facile : les vierges sages dormaient comme les folles. L'attente du Sauveur était perdue dans l'Église. Et, remarquez-le bien, c'est le cri : « Voici l'Époux », qui l'éveille de leur sommeil les chrétiens assoupis, il ne faut pas se faire d'illusions, l'état propre des chrétiens dépend de cette attente : « Vous », est-il dit, « soyez comme des hommes qui attendent leur maître. » Sans doute, la nouvelle nature que le chrétien a reçue produit essentiellement les mêmes fruits, quelles que soient les circonstances dans lesquelles elle se trouve, mais aussi le caractère se forme par l'objet qui gouverne le cœur ; et il n'y a rien qui détache du monde, comme l'attente du Sauveur ; rien qui sonde le cœur comme cette attente, pour qu'il n'y ait rien qui ne convienne à sa présence. Rien, par conséquent, n'introduit comme elle les sentiments de Jésus dans le jugement que l'on porte sur le bien et sur le mal ; rien non plus n'entretient comme elle l'affection pour Jésus, dans les motifs qui gouvernent notre conduite. Remarquez aussi qu'en réalité c'est l'attente même du Sauveur, le fait de veiller en l'attendant, qui est en question ici ; non point le service que nous avons à accomplir pendant son absence. Le service et la responsabilité qui s'y rattache, se trouvent dans la parabole suivante. (25:14-30.)

La même distinction se reproduit dans le chapitre 12 de Luc. Au v. 37, il est dit : « Bienheureux sont ces serviteurs, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant ; » – puis la récompense est qu'ils jouiront des bénédictions du ciel et que Jésus se ceindra pour les rendre heureux ; ensuite, v. 43, il s'agit du service à rendre pendant son absence, et là, la récompense est l'héritage.

Revenant à Matthieu 25:1-13, je pense que le fait que les autres vierges devaient s'en aller pour acheter de l'huile signifie seulement qu'il était trop tard pour avoir part avec l'Époux, et que les vierges fidèles ne pouvaient alors communiquer de la grâce. Il faut l'avoir à temps, de la source elle-même. J'ajouterai que je ne pense pas que les vierges folles fussent des âmes sauvées. L'Époux leur dit : « Je ne vous connais pas ; » – ce que Jésus ne pourrait guère dire à ceux qui seraient siens.

Dans la parabole des talents (v. 14-30), il s'agit de service. Le Seigneur s'en va et confie à ses propres serviteurs une partie de ses biens pour qu'ils les fassent valoir. Ce sont les dons spirituels que le Seigneur Jésus a départis à ceux qui le suivaient lorsqu'il s'en est allé. Il ne s'agit pas de ce que la providence nous a donné, ni de tous les hommes, mais des serviteurs de Jésus et de ce qu'il leur a donné au moment de son départ. Il y a une certaine différence entre cette parabole et celle qui se trouve en Luc 19. Dans ce dernier passage, la même somme est donnée à chacun des serviteurs ; la responsabilité humaine y entre pour davantage dans les pensées de l'Esprit de Dieu ; aussi la récompense est-elle proportionnée à ce que l'amour a gagné. Ici, la somme est en rapport, selon la sagesse divine, avec le vase auquel elle est confiée, et chaque fidèle ouvrier est également appelé à entrer dans la joie de son maître ; il est établi sur beaucoup de choses mais il entre dans la joie de son maître. Fidèle à Jésus selon ce qui lui avait été confié, Jésus le fait jouir de sa joie à Lui. Le principe du travail est la confiance que l'ouvrier a dans le maître et l'intelligence spirituelle que cette confiance lui donne. Les talents ne leur avaient pas été confiés pour n'en rien faire ; dans ce cas, le maître aurait pu les garder par-devers lui. Ils comprenaient bien qu'ils leur avaient été remis afin qu'ils en trafiquassent pour le maître pendant son absence ; aussi emploient-ils ces talents – ces dons spirituels – pour le service du maître. Leur cœur le connaissait, ce maître, voulait son profit et son honneur, ne cherchait pas d'autre autorisation ni d'autre garantie pour travailler, que le fait qu'il leur avait confié ces dons et que le zèle d'un cœur confiant par la connaissance qu'ils avaient de Lui. Ce qui manquait au troisième, c'était justement cette véritable connaissance du maître. À ses yeux, il était un homme austère. Et, remarquez-le bien, lorsqu'il n'y a pas la vraie connaissance de Dieu, tel qu'il s'est révélé en Christ, on a toujours de lui une idée entièrement fausse. Le cœur se trahit toujours par l'idée qu'on se fait de Dieu. L'incrédulité fait toujours du vrai Dieu une peinture qui révolte le cœur. Il lui manque la connaissance des droits de Dieu, aussi bien que de son amour. Si Dieu était tel que l'incrédule l'imagine, et qu'il reconnût son autorité, il aurait dû agir en conséquence ; mais lorsque son amour est inconnu, son autorité est méprisée. Dieu ne se révèle qu'en Christ ; ce n'est qu'en Christ qu'il peut être réellement connu.

Ce cas du serviteur infidèle dessine encore nettement la différence entre les dons, et la grâce, et l'effet de celle-ci dans le cœur. Nous n'avons pas d'exemple pratique à ce sujet dans le Nouveau Testament ; cependant le principe est clairement constaté en 1 Cor. 13. Dans l'Ancien Testament, nous avons des exemples de la puissance de l'Esprit sans qu'il y ait conversion, et même bien loin de cela. C'est ce qui explique aussi Hébr. 6. Ici, la paresse et l'infidélité découlent de l'ignorance dans laquelle se trouve le serviteur touchant le caractère de son maître, ainsi que de l'idée fausse et coupable qu'il s'était faîte de lui.

Remarquez, dans nos deux paraboles, un fait important qui se retrouve aussi ailleurs. Le Seigneur, dans les enseignements qui se rapportent à sa venue, ne dit rien qui puisse donner lieu de croire qu'elle doive tarder au-delà de la vie de ceux auxquels il s'adresse. Ainsi, les vierges qui se sont endormies sont celles qui se sont réveillées ; les serviteurs qui ont reçu les talents sont les mêmes que ceux dont le travail est estimé à la fin. Nous savons que bien des générations ont paru et disparu depuis le départ du Sauveur, mais il ne voulait pas qu'on s'attendit d'avance à un retard. De la même manière, lorsqu'il veut donner l'histoire de l'Église jusqu'à sa fin, l'Esprit de Dieu prend sept églises qui existaient dans ce moment-là, afin de décrire en sept époques les grands traits de cette histoire ; de sorte que, bien que nous puissions reconnaître aujourd'hui ces traits et ces époques, il n'y avait, lorsque l'Apocalypse fut écrite, rien qui annonçât d'une manière formelle une durée quelconque de l'Église sur la terre.

Une autre remarque me reste encore à faire. Ce qui est dit au v. 23 me semble énoncer un principe général. Ceux qui possèdent les privilèges chrétiens sans en jouir d'une manière vitale, sans vraiment connaître le Seigneur Jésus lui-même, perdent tout ce qu'ils ont (c'est encore le chapitre 6 de l'Épître aux Hébreux) ; tandis que ceux qui sont fidèles à la lumière qu'ils possèdent, en acquièrent davantage. Au reste, c'est l'explication donnée au v. 29. Le jugement sur le méchant serviteur s'exécute au v. 30.

Nous avons parcouru, dans ces trois paraboles, le jugement du système chrétien : de l'Église envisagée comme un système divin établi sur la terre, mais exposé aux conséquences d'être établi sur le fondement de la responsabilité humaine ; ensuite des individus qui font profession d'être chrétiens, considérés au point de vue de leur devoir d'attendre la venue du Seigneur, et relativement à leur service pendant son absence. Au v. 31, le Seigneur reprend le fil de ce qu'il avait déjà dit à l'égard de l'histoire de la terre et des choses qui vont arriver lors de sa venue. Ce verset (25:31) se rattache, ainsi que je l'ai dit, au 24:31, avant lequel toutes les relations du résidu avec le peuple incrédule et avec les gentils, premièrement en témoignage, puis en des souffrances sans pareilles, avaient été dépeintes, comme précédant la venue personnelle du Sauveur, qui mettra un terme à ces souffrances. Or, quand le Seigneur apparaîtra dans ces circonstances-là, ce ne sera pas seulement pour briller, puis pour disparaître comme un éclair. Il s'assiéra sur le trône de sa gloire ; puis, lorsque son jugement guerrier, à savoir celui qui s'exécute sur ses adversaires, sera accompli (voir Apoc. 19:11), le Seigneur, assis sur son trône, jugera les gentils du monde entier, auxquels l'évangile du royaume aura été envoyé. Cette mission se trouve annoncée au v. 14 du chapitre 24, qui termine la première partie de la prophétie de ce chapitre. Il s'agit là de l'évangile que Jésus a prêché de son vivant, ainsi que Jean-Baptiste ; ce n'est point l'évangile de la mort et de la résurrection de Jésus, c'est-à-dire une œuvre de rédemption éternelle pleinement accomplie, mais c'est le fait solennel que le royaume allait s'établir ; c'est « l'évangile éternel. » Le Seigneur allait commencer à briser la tête du serpent par l'établissement de ce royaume, à prendre en main sa grande puissance et à agir en Roi. – Ce témoignage doit se rendre après l'enlèvement de l'Église et avant la manifestation du Seigneur. Le témoignage rendu aux Juifs se trouve au chapitre 11 de l'Apocalypse, mais ici nous apprenons qu'il se fera entendre aussi dans le monde entier avant que la fin n'arrive.

Lors donc que le Seigneur se sera assis sur le trône de sa gloire, il commencera à rendre son jugement sur les nations et à l'exécuter. La Parole mentionne deux genres de jugement : le jugement guerrier, et celui où le juge est en séance comme autorité suprême et reconnue. Ainsi, Apoc. 19 est le jugement guerrier. Au chapitre 20 commence la séance judiciaire qui se tient lorsque la puissance du roi a établi son trône, et qu'il y sied pour juger. (Apoc. 19:11 ; 20:4.)

Quant à la destruction de la Bête et de ses armées, elle a lieu par la venue du Seigneur, qui détruit les armées et jette la Bête et le faux prophète en même temps en enfer. Alors, il établit son trône à Jérusalem. Ensuite Gog arrive, pensant que tout est à lui ; il trouve le Seigneur lui-même et périt sur les montagnes d'Israël. Puis, le trône étant établi en paix, le Seigneur s'y assied pour juger les nations auxquelles, auparavant, l'évangile du royaume avait été envoyé. Les termes du jugement nous font voir qu'il ne s'agit nullement d'un jugement général, ainsi qu'on s'en fait communément l'idée. On y est jugé selon la manière dont on a accueilli les messagers de l'évangile du royaume ; c'est de cela uniquement que l'on rend ici compte au juge ; c'est sur cela seul qu'il les interpelle. Or le plus grand nombre des païens n'ont jamais entendu de tels messagers ; ce jugement ne peut être le leur, il leur est totalement inapplicable. Au reste, au commencement de l'Épître aux Romains, le jugement des nations est prononcé, leur culpabilité établie sur des principes entièrement différents, savoir, qu'ils ont renoncé à la connaissance de Dieu quand ils la possédaient ; qu'ils ont méconnu le témoignage de la création ; ensuite celui de la conscience ; enfin, qu'ils se sont plongés, à la suite de cette aliénation volontaire de Dieu, dans l'idolâtrie et dans la dissolution, à qui en ferait pis. Ensuite, nous trouvons ici trois classes : les boucs, les brebis, et les frères du Juge ; c'est-à-dire : ceux qui n'avaient pas accueilli les messagers, ceux qui les avaient accueillis, puis les messagers eux-mêmes. C'est le jugement des vivants, des nations ; un jugement final. Ils s'en vont dans la géhenne, dans le tourment éternel, tandis que les justes possèdent la vie éternelle ici, sur la terre, mais ils en jouissent avec Dieu. C'est le jugement de la vallée de Josaphat, quand Jéhovah aura rassemblé les nations et qu'il y aura des multitudes dans cette vallée de décision. Le jugement des vivants est une vérité scripturaire aussi sûrement que le jugement des morts. Non seulement cela, mais les Juifs étaient bien plus familiers, et cela selon leurs propres écritures de l'Ancien Testament, avec le jugement des vivants qu'avec le jugement des morts. Sans doute il y avait, dans l'Ancien Testament, des paroles qui avaient donné l'intelligence aux pharisiens à l'égard de ce dernier ; aussi le Seigneur les justifie-t-il sur ce point, tandis qu'il condamne les sadducéens ; cependant ceux-ci étaient tenus pour de bons Juifs ; et le souverain sacrificateur et les siens étaient de cette secte. Personne ne

mettait en question leur orthodoxie. Ils avaient tort, nous le savons ; mais quand nous voyons le passage par lequel le Seigneur les convainc, nous comprenons que des personnes qui n'avaient pas l'Esprit de Dieu pussent demeurer dans l'ignorance de la vérité à cet égard. Si l'on ne saisit pas le fait que Dieu envisage l'homme comme ayant un corps aussi bien qu'une âme, de sorte que la vie au-delà de la mort démontre aussi la résurrection, on a encore de la peine à saisir la force de la preuve alléguée par le Seigneur. Pour celui qui sait que le Seigneur est ressuscité et que nous devons lui être conformes, la chose est simple. La mort ne touche que le corps ; si l'on subsiste après, c'est pour être homme complet. Une chose démontre l'autre. L'âme est heureuse avec Christ en attendant, mais l'homme n'est pas complet. Il vit, l'homme qui mourut ; après la mort, tous vivent pour Dieu, ne sont morts que pour l'homme ; ce dernier état de mort doit cesser, mais il ne cessera qu'à la résurrection. En attendant, l'âme est avec le Seigneur, témoin, puisque la vie n'est pas terminée, que la mort ne doit pas retenir celui » qui y est assujetti.

Maintenant les chrétiens ont de la peine à croire à un jugement sur la terre, bien qu'ils le professent dans le *Credo.* Or la parole de Dieu est claire là-dessus. La prophétie en parle largement. Il y a un jugement des vivants, comme il y a un jugement des morts, et ce jugement, nous l'avons ici, au moins la partie la plus formelle, celle où le Seigneur sied sur son trône et juge personnellement les nations. Ailleurs, ils sont détruits subitement par son apparition glorieuse, étant trouvés, ou rassemblés pour lui faire la guerre, comme en Apoc. 17:14, et 19, ou environnant le camp des saints et la cité bien-aimée (et ici ils sont subitement détruits par le feu descendu du ciel), comme en Apoc. 20:7-9. Mais ici, le Seigneur, assis sur son trône, après être déjà venu comme un éclair sur ceux qui étaient en guerre contre lui, juge comme roi toutes les nations de la terre, selon l'accueil que chacun aura fait à ses frères les messagers du royaume, estimant tout ce qu'on leur a fait comme ayant été fait à lui-même personnellement. C'est là le grand principe de ce jugement ; les brebis désavouent toute prétention d'avoir eu égard au roi personnellement ; mais il tient pour fait à lui-même tout ce qu'ils avaient fait à ses messagers, qu'il reconnaissait pour ses frères. Les boucs, par contre, prétendent n'avoir jamais manqué envers le grand roi ; mais, d'après le même principe, l'indifférence qu'ils avaient montrée à l'égard de ses messagers compte, dans le cœur du roi, pour indifférence envers lui. Ainsi, c'est bien le jugement des nations, mais c'est aussi un grand encouragement pour ses serviteurs, qu'il enverra vers les nations ; c'est même, comme principe, un encouragement pour tous les temps. Il pense toujours aux siens comme s'ils étaient lui-même. « Pourquoi », dit-il à Saul, « *me* persécutes-tu ? » Ceci va plus loin, il est vrai, car ceux que Saul persécutait étaient des membres de son corps, tandis qu'il était, Lui, dans le ciel ; les autres sont ses frères sur la terre. Je parle de cela comme témoignage à la grande et précieuse vérité qu'il porte toujours l'intérêt le plus profond aux siens ; intérêt qui ne fait jamais défaut et ne sommeille pas ; qui peut, sans doute, permettre l'épreuve de la persécution, s'il le faut, mais un intérêt qui, à travers tout, tient les rênes en main et reconnaît les souffrances des siens pour son nom, comme un titre valable au bonheur du royaume qui leur sera sûrement départi dans son temps.

J'ai encore quelques remarques de détail à faire. Le Seigneur tient compte de toutes les circonstances de la vie des siens. Le grand but de la parabole est de montrer que ce qui est fait à ses serviteurs, est fait à lui-même ; mais il sait qui a faim, qui est en prison, etc. Rien ne lui échappe. De plus, il est bien entendu que les siens souffrent, non seulement maintenant, mais en tout temps pendant son absence. Ensuite, c'est devant le Fils de l'homme que les nations sont citées pour rendre compte de leurs voies. Au reste, le Père ne juge personne, mais il a confié tout jugement au Fils. Ici, c'est le Fils de l'homme venu et assis sur le trône de sa gloire. Remarquez que, lorsqu'il s'assied sur le grand trône blanc pour juger les morts (non pas les vivants, comme ici), il ne vient pas du tout. Le ciel et la terre s'enfuient de devant sa face. Ce n'est pas là venir. Ici, c'est quand il vient dans sa gloire (comparez Joël 3:11 et suiv.) qu'il s'assied sur le trône de sa gloire et qu'il rassemble les nations. Les bénis mis à sa droite sont bénis de son Père, mais ils ne sont pas des enfants, ni des compagnons du juge, comme les ressuscités et les changés ; ils ne viennent pas avec lui ; ils étaient mêlés avec les boucs jusqu'à ce que le roi les eût séparés. Or cela n'est pas vrai des chrétiens, car les morts en Christ ressuscitent à part, puis vont à sa rencontre avec les transmués. Ils sont ressuscités en gloire. Jésus qui en est les prémices dans sa résurrection à lui, vient et transforme le corps de leur humiliation selon la ressemblance de son corps glorieux. Leur résurrection est comme une chose tout à fait à part, et seuls les fidèles vont à la rencontre du Seigneur. Ici, il vient sur la terre, sépare les fidèles et condamne les méchants qui ont méprisé ses frères, en même temps qu'il donne à ceux qui les ont reçus le royaume préparé pour eux par son Père. Ce n'est pas le royaume du Père non plus, comme en Matthieu 13:43 ; cependant tout découle du Père et de ses conseils comme source et cause de la bénédiction. C'est un royaume terrestre, dont la bénédiction découle des conseils et de la bonté du Père de celui qui était là comme Fils de l'homme – un royaume préparé pour eux non *avant,* mais *dès* la fondation du monde ; le résultat du gouvernement de Dieu ici-bas, mais selon les conseils de Dieu. Le feu dans lequel les méchants devaient être jetés, était préparé pour le diable et pour ses anges.

Chapitre 26. – Or, ayant achevé ce qu'il avait à dire quand il avait quitté, ou plutôt abandonné Jérusalem, le Seigneur ramène l'attention et les pensées de ses disciples à ses souffrances et à sa croix. Deux jours plus tard venait la fête de Pâque, et le Fils de l'homme devait être trahi pour être crucifié. Ce n'était pas la pensée des sages de ce monde, des grands et des autorités, qui trouvaient que le moment n'était guère opportun alors qu'il y aurait un tel rassemblement de gens, car ceux-ci, ayant joui en grand nombre des effets de sa puissance et de sa bonté, pouvaient soulever un tumulte si les autorités essayaient de se débarrasser de lui d'une manière violente et injuste ; mais, dans les conseils de Dieu, cela devait avoir lieu à cette époque. Vrai agneau de pâque, il devait souffrir pour nous en réalisant le type de la délivrance hors de l'Égypte, au moyen d'une rédemption bien autrement excellente. Aussi le Seigneur, dans le calme de sa perfection, annonce-t-il à ses disciples ce qui allait arriver, en

employant les complots des conducteurs de la nation, pour accomplir les conseils de Dieu, tandis que toutes leurs précautions étaient réduites à néant. Or l'homme était assez méchant et l'ennemi assez puissant, lorsque Dieu le permettait, pour qu'il n'y eût aucun tumulte. Le monde se montre tout entier sous la puissance de son prince, et ennemi de Dieu. En fait de tumulte, il n'y avait que ces cris : « Crucifie-le, crucifie-le. » Tout ce qui suit est ce témoignage solennel que, dans ce moment suprême, le Sauveur, victime de propitiation, agneau destiné à la boucherie, brebis muette entre les mains de celui qui la tond, ne doit trouver aucun secours, aucun refuge, aucun appui pour son cœur, personne pour avoir compassion de lui, bien qu'il en cherchât. En même temps sa perfection, sa patience, sa grâce, se montrent d'autant plus qu'il est plus éprouvé.

Nous allons parcourir un peu en détail le récit de cette grâce et de cette patience : on y apprend la perfection du Sauveur, là où elle se présente de la manière la plus touchante et en même temps la plus admirable. La fin de la vie du Seigneur se distingue en ce qu'il est envisagé à un point de vue différent, dans chaque évangile, comme aussi tout le reste de son histoire, bien que Marc et Matthieu présentent le même portrait, avec peu de différences. Mais l'Évangile de Jean nous montre la personne du Seigneur, Dieu et la parole faite chair, la vie éternelle dans ce monde ; aussi, en Gethsémané et sur la croix, ne trouve-t-on là ni souffrance, ni humiliation, mais une personne divine qui les traverse dans sa puissance. En Luc, c'est l'homme qui, en Gethsémané, sent davantage l'épreuve comme homme, mais qui en est victorieux, de sorte que, sur la croix, l'expression de la souffrance ne se trouve pas. En Matthieu victime de propitiation, il ne répond rien si ce n'est pour faire une belle confession et rendre témoignage à la vérité, seul motif de sa condamnation. L'Esprit de Dieu montre ici d'une manière positive l'abandon des hommes et même de ses disciples, dans lequel le Seigneur se trouva sans aucune consolation pour son cœur ; puis, finalement, l'abandon de Dieu sur la croix quand il crie à Lui, demandant qu'il ne se tienne pas loin lorsque les taureaux et les chiens l'environnent. En un mot, nous avons, en Jean, le Fils de Dieu toujours homme ; en Luc, l'homme ; en Matthieu, la victime de propitiation ; mais les circonstances sont d'un profond intérêt et nous voulons y toucher.

Chapitre 27. – Le matin, la mort de Jésus étant déjà arrêtée dans le conseil improvisé tenu au commencement de la nuit, lorsqu'il avait été amené devant Caïphe, les scribes et les pharisiens tiennent un conseil formel, le matin de très bonne heure, pour prononcer sa sentence définitive ; puis ils l'amènent à Pilate. Ici nous trouvons l'iniquité et l'aveuglement de tous, en présence de Celui qui devait mourir. Judas qui, évidemment ce me semble, pensait que Jésus leur échapperait comme il avait échappé tant de fois alors que son heure n'était pas encore venue, frappé, en tout cas, dans sa conscience, en voyant Jésus condamné, vient aux principaux sacrificateurs avec les trente pièces d'argent. Saisi de remords, il déclare qu'il a péché en livrant le sang innocent. Peu de sympathie l'attend là. Ils avaient atteint leur but ; leur affaire avait réussi ; quant au péché de Judas, cela le regardait. Voilà toute la compassion que le remords trouve chez ceux qui se servent de l'iniquité qui le produit. Le but est atteint ; et si leur instrument est perdu pour toujours, tant pis pour lui, c'est son affaire. Eux ont atteint leur but. Judas jette dans le temple l'argent, pauvre prix de son âme ; puis s'en va se pendre, triste fin d'une vie passée sans conscience près du Seigneur. Rien n'endurcit comme cela. La cruelle et insolente indifférence des chefs d'Israël, que ne soulage pas une conscience mauvaise, pousse au suicide cet homme, qui perd sa vie, son âme et l'argent pour lequel il l'avait vendue.

Mais quel tableau du cœur de l'homme nous trouvons dans ce qui suit : les hommes, qui n'avaient eu aucun scrupule d'acheter le sang de Jésus, ne peuvent pas mettre dans le trésor l'argent qu'ils avaient ainsi employé, parce que c'était le prix du sang ! Quel témoignage à l'aveuglement de la conscience ! Combien les scrupules diffèrent de la conscience ! Le bien et le mal affectent la conscience qui, en soi, est la plus noble des facultés. Le scrupuleux est servile, craint pour soi, s'occupe des ordonnances et craint de les violer. Le dieu que sert le scrupuleux est un dieu qui veille sur ce qui l'affecte, lui ; et il abandonne son misérable serviteur qui ne tient pas compte de ce qui concerne l'honneur et la volonté de ce maître qu'il craint. C'est un faux dieu rancuneux le dieu d'un cœur qui ne connaît pas le vrai Dieu, lors même que ce cœur le nomme l'Éternel. Si l'âme n'est qu'extérieurement en relation avec le vrai Dieu, elle négligera ce qui porte atteinte à Son vrai caractère : la justice, la vraie sainteté, l'amour, pour s'occuper de ces ordonnances, que l'homme sans foi et sans connaissance de Dieu peut accomplir et qu'il craint de négliger, parce qu'il a peur de Dieu. Or les principaux sacrificateurs pouvaient attacher de l'importance à Israël qui se perdait et qui était rejeté dorénavant à cause de son iniquité : Israël ne devait pas être souillé ; mais pour de misérables gentils auxquels allait s'ouvrir la porte, fermée sur Israël, un champ souillé par l'argent qui l'avait acquis, était assez bon. C'est ainsi qu'un lieu de sépulture est acheté pour les étrangers. Tout est aveuglement, orgueil et ténèbres. La lumière, ils ne la voulaient pas. Mais le conseil de Dieu, déclaré longtemps auparavant par le prophète, devait être accompli. Quand leur conseil, à eux, s'y opposait, il n'aboutissait à rien, mais leurs propres actes de folie accomplissaient les prophéties qu'ils n'écoutaient pas, bien qu'elles fussent constamment lues dans leurs synagogues.

Or Jésus se tenait là devant le gouverneur. Il rend un beau témoignage devant Ponce Pilate. Il est le roi des Juifs. Lorsque les Juifs l'accusent, il est muet. Il est là pour être la victime. Dieu lui rend témoignage par le songe de la femme de Pilate ; alors celui-ci fait des tentatives pour le délivrer de la malice acharnée des Juifs, en profitant d'une habitude qu'on avait de relâcher un prisonnier à Pâques. Mais les malheureux Juifs doivent consommer leur iniquité, car il arrive un moment où Dieu permet que l'iniquité ait son cours jusqu'au bout, afin qu'elle se manifeste telle qu'elle est ; ainsi s'accomplissait la propitiation, par les souffrances et par la mort de Jésus. Pilate ne montre que la faiblesse d'un homme qui méprisait tout ce qui l'entourait ; d'un homme qui voudrait sauvegarder sa conscience, mais n'en a que très peu et encore moins de crainte de Dieu ; d'un homme qui, lorsqu'il lui de-

vient trop incommode de maintenir la justice, cède à la violence et à la persévérance dans le mal d'une volonté qui s'acharne contre Dieu et contre le bien. Aux yeux de Pilate, il ne valait pas la peine, pour un pauvre juste qui n'avait aucune, importance humaine, de compromettre et sa personne et la paix publique. Il s'en lave les mains et laisse la responsabilité de cette mort à ceux qui la désiraient. Pauvres Juifs ! Cette responsabilité, ils la prennent sur eux. Aussi en portent-ils la peine encore aujourd'hui. « Que son sang, disent-ils, soit sur nous et sur nos enfants ! » Terrible anathème, qu'appelle sur lui-même ce pauvre peuple ; anathème qui pèse sur lui jusqu'à ce que la grâce souveraine, en amenant un petit résidu à la repentance dans laquelle il sentira le péché qui a été commis, change le sang d'anathème en un sang d'expiation ; et cela de la part de Dieu qui les nettoiera du péché qu'ils ont commis en le répandant. Cette grâce souveraine de Dieu est la seule qui puisse trouver, dans l'iniquité même de l'homme, le moyen d'accomplir le salut de celui qui l'a commise. C'est ainsi que nous, qui avons été sauvés par cette même grâce, nous pouvons en rendre témoignage éternellement. Dans l'œuvre qui nous sauve, nous n'avons d'autre part que nos péchés et la haine qui l'a accomplie du côté de l'homme. Ce pauvre peuple devait, dans cette occasion, montrer jusqu'à quel point il était tombé, abandonné de Dieu : ils choisissent un brigand à la place du Fils de Dieu, un meurtrier, mais un homme qui flattait leurs propres passions en les excitant contre les Romains, leurs maîtres, auxquels ils étaient assujettis à cause de leurs péchés. Or Pilate leur relâche Barabbas et leur livre Jésus après l'avoir fait fouetter, lui *reconnu* innocent ; car ce qui caractérise ici Dilate, c'est le manque de cœur et une indifférence orgueilleuse tout empreinte de cruauté.

Maintenant le bien-aimé Sauveur subit toutes les indignités qui peuvent monter au cœur de l'homme brutal et libre d'exercer un pouvoir qui trouve ses délices à faire souffrir ceux sur lesquels il domine pour un moment. Car l'homme est tyran par nature ; et lorsque plusieurs sont réunis, il ne se trouve aucune force morale là où des dispositions plus aimables existent, et ainsi l'on tombe au plus bas de l'échelle ; on a honte de ce qui est bon, même de l'amabilité, et tout est au niveau de ce qui est le plus bas. Pauvre créature déchue ! Au reste, Pilate, leur chef, leur en avait donné l'exemple.

Néanmoins ce qui nous regarde spécialement ici, ce qui doit nous intéresser, c'est l'Agneau destiné à la boucherie, la brebis muette devant celui qui la tond. Le précieux Sauveur supporte les insultes et les injures de ceux qui n'étaient capables que de se complaire dans le mal et d'agir en conséquence. Ce n'est pas lui qui voudrait résister, ni faire quoi que ce fût pour s'y soustraire. Il était venu *pour souffrir* et donner sa vie en rançon pour plusieurs. Seulement, nous pouvons remarquer que Juifs et gentils s'unissent pour le rejeter et le fouler aux pieds, lui qui ne leur résiste pas. La nation élue et la dernière Bête, la Bête romaine à laquelle Dieu avait transmis les rênes du pouvoir sur la terre, se mettent d'accord, toutes ennemies qu'elles soient entre elles, pour persécuter et insulter le Fils de Dieu. Si les Juifs se mettent en avant pour demander son sang, les gentils se prêtent aux Juifs pour le répandre. Maintenant tout s'accomplit. Le Sauveur est emmené pour être crucifié, victime propitiatoire pour nos péchés. Il semblerait que Jésus fût physiquement faible, car ils ont forcé un homme de Cyrène, nommé Simon, à porter sa croix. Eux, au moins, ne voulaient pas le faire ; seul, Jésus ne le pouvait pas. L'insolence et la tyrannie sont en jeu ici ; il y avait, dans les hommes, de la joie à opprimer et à mettre à mort le Fils de Dieu. L'homme s'en débarrassait pour sa ruine. Mais quoique ces taureaux de Basan fussent là, que ces chiens entourassent le Sauveur, la grande et, pour nous, la précieuse figure dans le cadre, c'est la victime silencieuse et muette, l'agneau qui va à la boucherie. Le récit est d'une simplicité parfaite ; mais l'accomplissement des prophéties se déroule devant nos yeux d'une manière admirable ; la vue spirituelle perce à travers les circonstances, contemplant la figure patiente et divinement calme du Fils de Dieu, parfait dans sa soumission. On lui offre du vinaigre mêlé avec du fiel, dont l'effet devait être de stupéfier au milieu des souffrances ; mais le Sauveur ne cherchait pas de pareils soulagements. Il était là pour souffrir et pour accomplir la volonté de son Père, non point pour échapper à la conscience de ce que lui coûtait cette obéissance. Ils partagent ses vêtements et jettent le sort sur sa robe, que, sans cela, ils auraient dû déchirer. Ainsi était-il écrit ; or le Sauveur, exposé nu à la dérision des soldats, n'était point insensible à l'ignominie dont il souffrait, bien qu'il n'en détournât pas sa face. Il n'y avait personne pour avoir compassion de lui ; personne pour confesser son nom, sinon que Dieu le Père avait forcé l'homme à lui rendre témoignage, car Pilate avait fait inscrire Son titre sur la croix : « Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs. » Les Juifs auraient voulu éviter cet affront ; mais ils devaient être mis à honte sans remède et sans voile, et Celui qu'ils avaient rejeté devait recevoir son vrai titre malgré eux. Leur roi était crucifié, mais Dieu avait pris soin qu'il fût reconnu et proclamé tel. Toutefois, personnellement, il devait être outragé au dernier point. Le plus bas état où l'homme pût se trouver, le laissait toujours homme ; et, dans ce moment suprême, il ne s'agissait pas de faire la différence entre un homme ouvertement méchant et un autre qui aurait échappé à la dégradation que produit le péché ; il s'agissait de placer *l'homme tel qu'il est* en face du Fils de Dieu ; aussi un brigand est-il, ici, du parti des hommes, associé avec eux contre le Dieu d'amour. En cela, ils sont ensemble et égaux. Ce brigand pouvait, de concert avec les autres, insulter le Fils de Dieu. Tout est nivelé ; Christ seul est abaissé au-dessous de l'homme : un ver, comme il le dit, et non point un homme ; et cependant c'est Dieu révélé dans l'homme. L'homme qui révélait Dieu était là, et les outrages de ceux qui outrageaient Dieu tombaient sur lui. Le Seigneur souffrait et accomplissait son œuvre, sensible plus qu'aucun homme à tout cela, car, en lui, il n'y avait pas trace de la dureté qui rend insensible aux circonstances, ni de l'orgueil qui se les cache ou qui, tout au moins, cherche à se les cacher. Il sentait tout avec une sensibilité que la malice des hommes n'avait pu altérer ; et, parfait en patience, il en appelait à son Dieu. « Mais toi, ô Jéhovah ! ne t'éloigne point de moi. » Les Juifs se glorifiaient d'avoir atteint leur but. L'homme, trompé par Satan, pensait s'être débarrassé de Dieu dont la présence le troublait. Ils hochaient la tête en disant : « Il a sauvé les autres, il ne peut pas se sauver lui-même. » Quelles paroles ! Reconnaître sa puissance pleinement manifestée, rejeter ce qui était divin, avouer qu'ils avaient effectivement banni

Dieu du milieu d'eux ! En effet, il ne pouvait *se* sauver, ne pouvant penser à lui-même : l'amour qui avait sauvé les autres, allait plus loin et se donnait pour nous. L'amour parfait pour son Père, l'obéissance à son commandement, son parfait amour pour nous, lui défendaient de *se* sauver lui-même. Il aurait pu avoir ses douze légions d'anges, mais il était venu pour les autres, non pour lui-même ; enfin, aimant les siens qui étaient dans le monde, il les aimait jusqu'à la fin. S'il devait sauver les autres, il ne pouvait se sauver lui-même. Son amour et son obéissance étaient complets. Ce qui marque l'aveuglement affreux de ces pauvres sacrificateurs, c'est qu'ils citent des paroles qui, dans le Psaume où sa mort est dépeinte telle qu'elle est ici racontée, sortent de la bouche des athées et des méchants. (Ps. 22:7, 8.) Dans tout ceci il s'agit des hommes et de Christ ; mais, ainsi que je l'ai dit, il en appelle à Dieu. C'est ce que nous trouvons dans le Psaume 22 : « Ne t'éloigne pas de moi. » Maintenant vient le moment où sa position, sa relation avec Dieu, doivent passer devant nos yeux : « Depuis la sixième heure il y eut des ténèbres sur tout le pays jusqu'à la neuvième heure. » Ainsi, même par des circonstances extérieures, Dieu a séparé son Fils des outrages et des insultes purement humains pour qu'il fût seul avec lui, et tout entier à son œuvre solennelle. Il était seul avec Dieu, fait péché ; rien pour détourner le coup de la justice ; rien pour l'amortir. La puissance qui était en lui ne l'abritait pas ; elle le rendait capable de supporter ce qui s'appesantissait sur son âme : le sentiment de l'horreur de la malédiction, dans la mesure dans laquelle l'amour du Père lui était familier ; le sentiment de ce que c'était que d'être fait péché, dans la mesure de la sainteté divine qui était en lui ; et ni l'un ni l'autre ne pouvait se mesurer. Il buvait la coupe du jugement de Dieu contre le péché. Tout le force à pousser le cri – cri qu'il nous est accordé d'entendre afin que nous sachions ce qui se passait là, la réalité de l'expiation : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Abandon que nul ne peut sonder, sinon celui qui l'a senti, mais qui, dans la petite mesure où son ombre seulement nous atteint et passe sur nous, est plus terrible que tout ce que peuvent subir le cœur ou le corps humain. Dans la bouche de Jésus, ce cri exprimait tout ce que son cœur, à lui, et ce que ce cœur seul, pouvait sentir. Aussi le Psaume 22, d'où il est tiré, et la voix de Jésus lui-même (Ps. 20, 21), parlent-ils des souffrances du Christ, telles seulement que l'homme peut les comprendre en les voyant. Elles sont comme infligées par les hommes et portent les conséquences qui en résultent pour leur victime et pour ceux qui les lui infligent : – exaltation à la droite de Dieu de Celui qui souffrait ; colère destructive sur ses ennemis. Mais qui était l'ennemi de Christ, *dans son caractère d'Agneau expiatoire ?* Personne. Il souffrait en se donnant lui-même, de la part de Dieu en justice ; le coup même – les souffrances – était le coup de la justice. Aussi, quant à ses conséquences, dans le Psaume 22, tout est grâce et bénédiction pour tous ceux qui en sont les objets – depuis le petit résidu qui, alors, reconnaissait Jésus et qui est devenu l'Église, jusqu'au millénium et au « peuple qui naîtra. » Tous témoignent qu'il a fait cette œuvre. Il est intéressant de voir tous les témoignages de Dieu dans ces Psaumes 19-22 : – la création en haut (car ici-bas elle est trop ruinée pour servir comme telle) ; la loi (Ps. 19) ; puis (Ps. 20), le témoignage de Jésus, vu prophétiquement, tel qu'il se présente au cœur de ses disciples ; la réponse (Ps. 21) ; puis enfin ce que Jésus seul peut manifester, ce qui se passait entre son âme et Dieu, ce que son âme seule était capable d'exprimer. Or ce n'était ni la faiblesse ni l'épuisement, comme quelques personnes à petites pensées se sont imaginé de le dire ; matérialisme auquel non seulement la doctrine chrétienne est inconnue, mais qui trahit un manque total de sentiment et de sain jugement.

Maintenant, non seulement l'œuvre a été achevée, mais toutes les circonstances que la prophétie avait annoncées comme devant arriver, ont reçu leur accomplissement. Aussi devait-il lui-même remettre sa vie entre les mains de son Père. Elle ne devait point lui être ôtée. Il la laissait lui-même. Il confie sa mère à Jean ; puis il accomplit la dernière circonstance prophétique. Vrai homme, absolument calme et, comme nous disons nous autres hommes, se possédant parfaitement lui-même, il déclare avoir soif à la suite de ses souffrances, et goûte le vinaigre qu'on porte à sa bouche au moyen d'une éponge attachée à un roseau. Tout était fini : l'expiation, parfaite selon Dieu ; l'œuvre de la rédemption ; toutes les circonstances prophétiques, tout absolument avait reçu son accomplissement, soit quant à l'homme, soit quant à Dieu. Alors, avec un cri qui indiquait à la fois une force dans son entier et une entière confiance en son Père[5], il lui remet son âme dans ce moment critique où la mort avait eu, mais où elle perdait dorénavant toute son horreur, au moins pour le croyant. Avec ce cri, qui annonce la fin de toute relation humaine avec Dieu, sauf en jugement, et la fin de tous les moyens que Dieu pouvait employer pour rétablir une telle relation avec les enfants d'Adam, Jésus expira.

Dans ce moment même, ce qui exprimait l'impossibilité pour l'homme de s'approcher de Dieu, le voile du temple, est déchiré du haut en bas, et le sanctuaire, le lieu très saint où le trône de Dieu se trouve, est ouvert. Nous pouvons entrer en pleine liberté (Héb. 10:19, 20) par ce chemin nouveau et vivant, à cause du sang précieux qui a été répandu. L'ancien état de choses était terminé, soit quant aux relations de l'homme avec Dieu, soit en ce qui concerne la création même. Non pas toutefois que le nouvel ordre de choses soit encore établi, parce que la grâce cherche encore des co-héritiers de Christ ; mais, dans le rejet du Fils de Dieu, toute relation du premier homme et de la première création avec Dieu a été terminée à tout jamais. Une nouvelle base a été posée en justice et par la pleine révélation de Dieu en amour souverain, pour la joie éternelle de l'homme, dans le second Adam et dans la nouvelle création. Le voile, qui caractérisait l'état de l'homme quant à ses relations avec Dieu, de l'homme qui était non seulement pécheur en Adam, mais qui avait toujours failli, quoique Dieu employât tous les moyens possibles pour renouer ses relations avec lui – le voile qui disait : « l'homme ne peut pas venir jusqu'à Dieu », est déchiré ; la terre tremble et les rochers se fendent. La puissance de la mort est aussi détruite, ainsi que celle du diable qui la possédait. Historiquement, ce ne fut qu'après la résurrection de Jésus que les morts ressuscitèrent et apparurent à plusieurs dans Jérusalem, comme témoignage de ce qui avait été opéré ; le fait est néanmoins rattaché ici à la mort de Jésus, parce que c'est par cette mort qu'a été accomplie l'œuvre de déli-

[5] C'est cet aspect de sa mort que Luc met plus particulièrement en avant.

vrance qui rendait la résurrection possible ; œuvre à laquelle témoignage a été *ainsi* rendu d'une manière extraordinaire. Il s'agit des corps des saints – anticipation précieuse de la première résurrection, alors que la mort sera engloutie en victoire. On demandera peut-être : « Que sont-ils devenus ? » Nul ne le sait, parce que Dieu ne l'a pas dit. Le fait lui-même est un témoignage rendu à l'efficace de la mort de Jésus. La question ne provient que de la vaine curiosité de l'homme, et Dieu ne fait pas de révélations pour satisfaire cette curiosité.

L'officier romain qui était de garde, ensuite de la sentence prononcée contre les prisonniers, ainsi que les soldats qui se trouvaient là avec lui, voyant le tremblement de terre et tout ce qui était arrivé, sont saisis de frayeur et reconnaissent que Jésus est, en effet, « *Fils de Dieu. »* C'était la cause de sa condamnation par les sacrificateurs et les scribes. Ils avaient involontairement rendu témoignage à Pilate qu'il se disait tel – ce qui avait effrayé ce dernier, qu'une mauvaise conscience rendait déjà craintif – de sorte que, avec tout ce qui était ébruité en Palestine par les œuvres de puissance qu'il y avait faites, cette pensée courait le monde ; elle était connue de tous. Ces faits extraordinaires qui accompagnaient sa mort, le cri plein de force avec lequel il rendait, sans motif apparent, le dernier soupir, toutes les circonstances qui entouraient son départ de ce monde, rendaient témoignage que cette mort était plus qu'une mort humaine. Les cœurs des assistants, dominés par de tels événements, pouvaient (même dans leur état naturel) déclarer que c'était là le Fils de Dieu. Quant au résultat en eux, nul n'en peut rien savoir. Ici, c'est le témoignage que de pauvres cœurs païens sous l'influence des événements qui se passaient sous leurs yeux, ne pouvaient pas récuser, tandis que les cœurs endurcis des Juifs – « des siens » – de ceux chez lesquels il était venu, se réjouissaient dans sa mort. Rien n'endurcit comme la religion, lorsque le cœur n'est pas changé. Le cœur naturel est mauvais, non endurci, et des faits où Dieu se manifeste peuvent agir sur ce cœur-là.

Dorénavant il s'agit de la résurrection, témoignage que Dieu rend à la perfection de la victime et à la perfection de son œuvre ; à la perfection divine de Celui qui est descendu, jusqu'à la mort, dans les parties les plus basses de la terre, afin que, monté en haut, il remplit toutes choses, non seulement comme Dieu, mais selon l'efficace de la rédemption qu'il venait d'opérer. (Éph. 4.) Pour le moment, ce qui nous occupe c'est la part qu'ont prise les hommes à ces événements, mais avant tout, la part qu'y ont prise les femmes. C'est ici qu'est la bonne part de ces fidèles servantes du Seigneur. Les disciples n'y sont pour rien ; ils s'étaient enfuis ; et, dans toute cette scène de douleur, à l'exception de Jean, on ne les voit plus. Aussi est-ce Marie-Madeleine qui devient la messagère du Seigneur ressuscité, pour communiquer aux disciples les privilèges qu'il venait de leur acquérir. Les femmes l'avaient déjà suivi de Galilée, lui avaient fourni ce qu'il fallait pour ses besoins pendant qu'il marchait comme homme sur la terre ; maintenant elles allaient prendre soin de son ensevelissement, si Dieu lui-même ne les eût devancées. Déjà elles avaient accompagné Jésus jusqu'au lieu où il devait être crucifié, regardant de loin la scène solennelle du crucifiement qui se déployait devant leurs yeux. Or Jésus devait « être avec le riche en sa mort. » Joseph d'Arimathée se rend donc auprès de Pilate, qui lui remet le corps du Sauveur. Dieu a voulu honorer le Christ, malgré le déshonneur qui lui était infligé de la part des hommes, et même à cause de ce déshonneur. Joseph le place dans son propre tombeau, où aucun corps n'avait été encore déposé, l'enveloppant dans un linceul ; puis il attend, selon que l'exigeait la loi, que le sabbat fût passé pour achever l'ensevelissement honorable qu'il lui préparait ; en attendant, il roule une grosse pierre devant l'ouverture du sépulcre.

Marie-Madeleine et l'autre Marie (femme de Cléopas) se trouvent là, veillant et contemplant, avec le profond intérêt produit par une affection ardente et un attachement que la grâce divine avait créé dans leurs cœurs, spécialement en celui de Marie-Madeleine, de laquelle il avait chassé sept démons. Toutefois ce n'étaient pas seulement ces femmes bienheureuses et Joseph, le disciple jusqu'à présent timoré, mais que l'extrême iniquité des Juifs, comme il arrive souvent, forçait à se montrer, qui furent occupés des restes de Jésus : les principaux sacrificateurs, aiguillonnés par une mauvaise conscience qui inspire toujours la crainte, pensent à ce qu'avait dit Jésus – car ils le savaient très bien – savoir, qu'il ressusciterait. Chez eux c'était un parti pris, une inimitié contre le bien et contre tout témoignage rendu à sa puissance[6], inimitié qui ne leur laissait ni repos, ni relâche. Ils se rendent auprès de Pilate, protestant que ses disciples pourraient bien venir de nuit, ôter son corps à la dérobée, puis dire qu'il était ressuscité. Ils voulaient que Pilate s'assurât lui-même du corps de Jésus. Mais eux-mêmes devaient servir de témoins involontaires à la certitude de la résurrection du Sauveur. Pilate, plein de mépris et ne se souciant pas de servir leur malice, leur laisse la tâche de se prémunir contre la soustraction du corps du Seigneur par ses disciples. Ils mettent les scellés sur la tombe, outre une garde qui veillerait contre toute tentative de ce genre. Ce n'était que rendre le fait de sa résurrection plus patent et en assurer la constatation de manière à ne laisser lieu, pour la bonne foi humaine, à aucune controverse.

Chapitre 28. – Ici le récit devient rapide et abrupt. Marie-Madeleine et l'autre Marie arrivent à la fin du sabbat, c'est-à-dire le soir du samedi, pour voir le sépulcre. Puis, dans la matinée du dimanche, le sépulcre s'ouvre, un ange ayant roulé la pierre de devant l'entrée. La gloire de cet ange effraye les soldats qui le gardent, tellement qu'ils deviennent, comme morts. Le même ange console et encourage les femmes ; il leur montre où le corps du Seigneur avait été couché, disant : « N'ayez point de peur ; car je sais que vous cherchez Jésus le crucifié ; il n'est pas ici ; car il est ressuscité, comme il l'avait dit. »

Ce qui suit tient à tout le caractère de cet évangile ; il est important de le faire remarquer. Nous ne trouvons ni les entretiens profondément intéressants et instructifs qui sont racontés dans l'Évangile de Jean, ni l'ascension qui eut lieu à Béthanie et qui est rapportée par Luc. L'ange dit aux femmes d'aller tout de suite annoncer à ses

[6] Ils avaient voulu mettre à mort Lazare ressuscité ; dureté de conscience et perversité presque inconcevables.

disciples qu'il était ressuscité, qu'il se rendait devant eux dans la Galilée et que là ils le verraient. Ceci met en relief un tout nouveau caractère de ses relations avec eux depuis sa résurrection. Il est encore avec le résidu, avec les pauvres du troupeau, dans l'endroit où le Messie a dû paraître en Israël selon la prophétie d'Ésaïe. Ces relations sont renouées *sur le pied de la résurrection.* Sans doute, il possédait toute puissance dans les cieux et sur la terre ; mais il rétablissait ses relations avec le résidu d'Israël, non pas encore comme roi manifesté en gloire pour subjuguer les nations, mais comme associé avec ses disciples, vus dans le caractère de messagers du royaume, là où le Christ rejeté de Jérusalem avait recueilli les restes d'Israël et les avait reconnus en grâce. Tel est le caractère que les disciples revêtent ici. Les femmes s'en vont pour annoncer ces choses aux disciples ; elles jouissent, en vertu de leur fidélité et de leur attachement à Jésus, de ce privilège spécial. Elles sont les premiers témoins (et cela pour les apôtres eux-mêmes) de la victoire que la grâce et la puissance de Dieu a remportée sur les efforts de l'ennemi, maintenant vaincu à tout jamais.

Ce n'est pourtant pas seulement l'ange qui les envoie. Lorsqu'elles s'en vont porter le message aux disciples, Jésus lui-même, plein d'amour, vient à leur rencontre, afin qu'elles soient témoins oculaires de sa présence sur la terre – touchante réponse du Sauveur à leur fidélité ; témoignage béni qui prouve que le cœur de Jésus est aussi plein d'amour et de condescendance humaine, maintenant qu'il est ressuscité, que lorsqu'il marchait en humilité ici-bas, lui le plus accessible des hommes. Lui aussi les encourage. Mais ce fait est en rapport avec d'autres vérités, qui se lient à la position que le Seigneur prend dans cet évangile et plus particulièrement dans cette occasion. En Jean, où le côté céleste et la position actuelle du Sauveur sont en question, il défend à Marie-Madeleine de le toucher. Elle pensait avoir retrouvé celui qu'elle aimait, comme revenu sur la terre pour y rester en sa qualité de Messie ressuscité. Tel n'était pas le cas : « Il montait vers son Père et notre Père, vers son Dieu et notre Dieu. » Sa présence corporelle sur la terre ne devait plus être l'objet de l'affection des siens. Il les avait placés dans sa propre position à lui-même devant son Père ; dans une même relation avec lui – homme toujours avec Dieu, Fils bien-aimé du Père. C'est pourquoi, lorsque Thomas ne veut croire qu'à la condition de le toucher, le Seigneur lui accorde cette grâce, en lui faisant sentir toutefois que ceux qui croient maintenant sans avoir vu sont plus heureux que ceux qui ne croiront que lorsqu'ils verront. Les chrétiens, bien qu'ils ne le voient pas, se réjouissent d'une joie ineffable et pleine de gloire, tandis que le résidu, typifié par Thomas, ne croira que lorsqu'ils contempleront celui qu'ils ont percé.

Les malheureux Juifs cherchent à cacher leur confusion sans s'humilier, sans se repentir. Par des largesses ils induisent les soldats à répandre le bruit, même au risque de tomber sous la sévérité de la discipline romaine, que les disciples avaient dérobé son corps pendant qu'ils dormaient.

Enfin les onze se rendent en Galilée, sur une montagne que le Sauveur leur avait indiquée. Là, il leur apparaît. Le doute demeurait encore dans le cœur de quelques-uns, mais ils lui rendent hommage dès qu'ils le voient. Leur doute est changé pour nous en une certitude, basée non seulement sur l'opération du Saint Esprit dans l'âme – vrai fondement de la foi – mais sur l'évidence claire que ce n'était ni une fable de leur invention, ni une histoire arrangée d'avance, ni le fruit d'une imagination ardente qui ne voyait que ce qu'elle voulait. Quelques-uns des disciples eux-mêmes doutent, comme nous l'avons vu dans le cas de Thomas ; ils ne croient que sur une évidence irrésistible, scellée par le don et par l'opération puissante du Saint Esprit, descendu du ciel le jour de la Pentecôte. Je pense qu'il y avait, présents en cette occasion, d'autres disciples que les onze ; peut-être les cinq cents dont Paul parle. Ici, la mission des apôtres a son point de départ dans l'entrevue en Galilée avec leur maître ressuscité ; c'est un résidu déjà associé avec Jésus ; ce n'est pas, comme en Luc, un Sauveur qui monte dans le ciel et qui, du ciel, commence par Jérusalem, ainsi que cela a eu lieu. Ici Jérusalem est délaissée et livrée aux mains des méchants et des gentils, tandis que le résidu d'Israël est associé avec le Messie rejeté, mais maintenant ressuscité ; puis ceux qui sont ainsi associés avec le Seigneur méconnu, sont envoyés pour faire des disciples de toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. Cette mission, jusqu'à présent, n'a jamais été accomplie. La mission aux gentils a été formellement transférée à Paul par ceux qui étaient des colonnes parmi les apôtres (Gal. 2), avec l'autorité divine de la part de Jésus glorifié, et par l'envoi direct du Saint Esprit. (Act. 13:4 ; 26:16-18.) Il se peut bien que les autres apôtres y soient allés plus tard ; mais l'histoire qui nous est donnée dans la Parole, n'en parle pas, à moins que ce ne soit un verset très général et même vague à la fin de Marc. Les apôtres sont restés à Jérusalem lors de la persécution qui arriva après la mort d'Étienne ; alors l'évangile fut porté aux nations par les dispersés, et plus tard confié à Paul. Jean est trouvé à Patmos, laissé le tout dernier pour veiller sur l'Église en décadence. Les derniers versets de Marc disent qu'ils sont allés partout et que le Seigneur a opéré avec eux pour confirmer la parole prêchée, par les signes qu'il leur fut accordé d'opérer. Quoiqu'il en soit, ici en Matthieu, la commission leur en est donnée. Ils devaient aussi enseigner aux nations baptisées à observer tout ce que Jésus avait ordonné aux disciples ; et lui-même serait avec eux jusqu'à la consommation du siècle. Ce n'est pas la mission chrétienne proprement dite ; celle-ci se trouve plutôt en Jean 20, Luc 24, et Marc 16[7].

[7] Jusqu'au verset 8 de Marc 16, la même histoire que celle de Matthieu se retrouve : dans les derniers versets, celle que nous lisons à la fin de Luc et ce qui se trouve en Jean 20. Les discours des chapitres 13 et 26 des Actes, se rattachent comme ceux de Pierre à la mission mentionnée en Luc. Dans l'Évangile de Matthieu il n'est pas dit d'aller faire des Juifs disciples, parce que le résidu est envisagé comme déjà séparé de la nation et associé à Christ. C'est une espèce d'extension du chapitre 10 de ce même évangile, où il leur est défendu, au moins quant à leur mission dans ce moment-là, d'aborder les gentils, voire même les Samaritains, mais où il leur est dit de chercher les brebis perdues de la maison d'Israël. Ici, une mission plus large leur est donnée : ils doivent aller

2 – Notes sur le Livre de l'Apocalypse *pour aider dans l'étude de ce livre*[8]

Les pages qui suivent ne prétendent être rien de plus que ce que dit le titre. On ne tente point de faire une exposition générale de ce livre si instructif, et si important ; et ceux qui recherchent d'émouvantes applications aux faits du passé ou de nos jours ne les trouveront point ici. L'auteur a pris note, à mesure qu'il lisait, de ce qui le frappait dans le texte (souvent laissé de côté, pense-t-il, dans l'arrangement d'une théorie générale), et il a publié ce qui a frappé son esprit dans le but d'attirer l'attention sur le livre lui-même. Il a ajouté quelques notes présentant davantage la lumière qui a ainsi jailli du texte ; et soit dans celles-ci, soit dans les premières, comme il écrivait réellement pour l'usage de ses frères chrétiens, il n'a pas craint de communiquer librement ce qui le frappait ainsi, désirant qu'on en jugeât aussi librement, devant le Seigneur, par ce livre et les autres livres de l'Écriture. *Dans l'enseignement,* il estime qu'il aurait tort d'enseigner quoi que ce soit (bien que toujours faillible) dont il ne pourrait pas affirmer que c'est bien la pensée du Seigneur sans le moindre doute pour lui. Ici, il ne s'est pas strictement tenu dans cette limite, parce qu'il ne se présente pas comme docteur, mais simplement comme quelqu'un qui cherche à en aider d'autres occupés à étudier avec lui. En même temps, toutefois, il n'a rien énoncé, pense-t-il, qui n'ait pas été soigneusement et attentivement considéré ; et lorsqu'il se présentait quelque difficulté à l'un ou l'autre de ses énoncés, il ne l'a jamais laissé subsister sans que la difficulté eût été levée. De cette manière, un grand nombre de propositions très simples se rattachent à beaucoup de recherche par toute l'Écriture, quoique, peut-être, ni la difficulté ni la solution n'apparaissent dans ce qui suit ; mais l'auteur a trouvé dans les recherches occasionnées par tout cela abondance d'instruction et d'intelligence des Écritures. Il croit que l'Apocalypse, dans son ensemble, envisage l'Église comme dans les lieux célestes, soit d'une manière *mystique* selon Éph. 2, soit *réellement* conformément à 1 Thess. 4:17 ; et que, faute d'avoir observé cela, l'étude en a été très obscurcie. Il estime que l'appréciation scripturaire d'Éphésiens 2, en a justifié une application à des événements passés (quoique ceux qui appliquaient ainsi la prophétie, fussent, dans la sagesse de Dieu, à peine conscients du principe sur lequel cela avait lieu) – application qui avait sa force dans une période maintenant presque, quoique non pas tout à fait, passée ; tandis que son application, à la suite de 1 Thess. 4:17, a évidemment, quant à sa substance, encore à commencer. Je dis quant à sa substance, parce que lorsqu'on suit le mal dans ses sources et qu'on développe les divers sujets, il se rencontre bon nombre de liens d'union avec des faits et des événements antérieurs ; et cela, non seulement dans les sources plus cachées, mais tandis que la dispensation de jugement est entièrement distincte de la dispensation de patience, l'ivraie qui doit être jugée dans l'une doit souvent être discernée spirituellement dans l'autre. Et c'est pour cela précisément que le livre est donné à l'Église. Le jugement de Dieu en puissance fait la force de l'Église pour la conduite qu'elle a à tenir et le jugement qu'elle a à porter durant la dispensation de patience. Il me semble donc qu'ils ont également tort *pratiquement* ceux qui ont dédaigneusement rejeté l'une ou l'autre et par là privé l'Église respectivement de chacune d'elles.

Il se peut qu'une difficulté se présente à quelques-uns. On trouvera en lisant ces notes que bien des points, familiers à ceux qui étudient aujourd'hui les paroles prophétiques, sont pris comme accordés ; c'est ainsi, par exemple, que l'idée d'un Antichrist personnel est considérée comme juste. La réponse à une objection pareille, si ces feuilles devaient la rencontrer, est qu'elles ne sont pas écrites pour démontrer des vérités déjà élémentaires à ceux qu'elles pourraient intéresser. L'auteur présente ce qui a occupé son propre esprit à ceux qui tiennent avec lui ces points-là pour admis et cherchent à faire des progrès. Il se peut qu'on trouve des inconséquences. L'auteur a vu son esprit croître en lumière et faire des progrès dans les recherches occasionnées par l'étude de ce livre et il est possible que, sans qu'il l'ait voulu, il se soit glissé quelque idée non mûre, non sanctionnée par la Parole. Toutefois, il n'a connaissance de rien de pareil. Il a gagné, grand progrès ! de se débarrasser de ses propres suppositions ou de celles des autres. Finalement il voudrait dire qu'il y a dans la parole prophétique de grands traits certains et des vérités d'un caractère précis – sauvegardes précieuses dans toute recherche : s'il lui était arrivé dans quelques détails d'errer à leur égard, il espère que toute idée de ce genre sera rejetée sur-le-champ. Il recommande ce qu'il a écrit à la bénédiction de Dieu à qui l'Église appartient et qui l'aime, ainsi qu'aux pensées et à l'étude des frères dirigés par l'Esprit de Dieu à s'instruire dans ces choses et à les sonder.

---

faire disciples les gentils. Cela suppose que l'œuvre au milieu des Juifs est autre que celle du chapitre 10, et, sous quelques rapports, le chapitre 24 ne fait qu'expliquer pourquoi la mission dont il s'agit ici s'applique exclusivement aux gentils. La mission du ciel pour le salut des âmes s'adresse naturellement aux Juifs comme aux gentils. Cette dernière est celle qui se trouve accomplie dans les Actes ; seulement la partie qui embrasse les gentils a été transférée à Paul, ainsi que nous l'avons vu.

[8] La série d'articles que nous commençons aujourd'hui sous ce titre est, à notre connaissance, le premier travail suivi et complet que notre vénéré frère J. N. D. ait publié sur l'Apocalypse. L'importance et la valeur de cet ouvrage n'échapperont à personne même après toute la lumière que les travaux subséquents de ce précieux serviteur de Dieu ont répandue sur les révélations accordées pour l'Église au martyr de Patmos, et les frères de langue française nous sauront gré de les avoir mis à même de l'apprécier et d'en jouir.

Dans l'interprétation de la parole divine dans le Livre de l'Apocalypse, nous ne pouvons pas, je pense, nous limiter au sens restreint que comportent les anciennes prophéties ; l'Église a, en effet, la pensée de Christ, et est supposée non pas recevoir simplement communication de faits particuliers, mais avoir l'intelligence des pensées de Dieu touchant ces faits, ou comme manifestées en eux.

Je lis, par exemple, en Ésaïe, « Car voici, je m'en vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et on ne se souviendra plus des choses précédentes, et elles ne reviendront plus au cœur. Mais plutôt vous vous réjouirez et vous vous égayerez à jamais en ce que je vais créer ; car, voici, je vais créer Jérusalem pour n'être que joie, et son peuple pour n'être qu'allégresse. » Or, ce que je trouve ici c'est cette vaste et précieuse espérance des nouveaux cieux et de la nouvelle terre ramenée à une joie déterminée se rattachant aux relations terrestres et résultant de jouissances ; et de bénédictions connues bien que nouvelles ; venant, il est vrai, toutes fraîches de la main de Dieu, et, en conséquence, de vraies et divines bénédictions, mais restreintes a une sphère donnée et terrestre et à des faits déterminés.

L'Église pourrait-elle se limiter à cette sphère ? où sont-ce là les sentiments, les idées que produisent en elle le témoignage concernant de nouveaux cieux et une nouvelle terre ? Évidemment non. La pensée de Dieu – la gloire de Christ – la délivrance de toute la création en travail, de laquelle (dans le merveilleux amour de Dieu et la puissance de cette valeur qui l'ait que cela est dû à Christ, selon le conseil de grâce et de gloire qui l'unit à Lui) elle est cohéritière avec Christ – la bénédiction d'être semblable à Lui et de Le voir tel qu'il est, manifestée dans le même amour du Père que celui dont Il est aimé Lui-même afin que le monde le connaisse – la saveur de cet amour qui fait qu'on se réjouit non pas seulement dans la bénédiction qu'il constitue, mais par sa divine nature, dans la bénédiction des autres – et enfin la gloire divine remplissant toutes choses, d'abord d'une façon médiatoriale, et ensuite directement – voilà les pensées, avec la bénédiction du péché banni, de la sainteté rendue parfaite, et du rétablissement de toutes choses, qui occuperaient le cœur de l'Église comme ayant l'Esprit.

Celui donc qui se mettrait à exposer le contenu de l'Apocalypse en se tenant dans les mêmes limites d'interprétation que pour la prophétie de l'Ancien Testament priverait sur-le-champ l'Église de sa place comme la pleine confidente de Dieu et de l'Admirable Conseiller, comme ayant la pensée de Christ, et réduirait la gloire et le conseil à la faiblesse de cet état de choses avec lequel la position de l'Église fait expressément *contraste* (1 Cor. 2:9, 10 ; voir tout ce passage). Il se peut certes que nous ne connaissions qu'en partie, et que nous prophétisions en partie, et qu'ainsi nous ayons de temps en temps à apprendre ; mais dans un autre sens nous avons une onction de la part du Saint et nous connaissons toutes choses parce que nous avons l'Esprit de Dieu qui les a *formées,* qui les a *arrangées,* et qui nous les *révèle.* Nous sommes d'un même conseil avec Lui, avons la pensée de Christ et ne sommes pas simplement les objets de ce conseil comme les saints de jadis. Étant enfants, les intérêts de la famille sont nos intérêts aussi bien que ceux de Christ, bien qu'il se puisse que nous ne les saisissions que faiblement dans les détails. Or, l'Apocalypse a particulièrement ce caractère qu'elle fut laissée pour l'Église (non pas communication entre des apôtres vivants et des hommes vivants, mais laissée pour l'Église) comme ayant l'Esprit et dépendant de l'Esprit, et ainsi, en tant qu'ayant l'Esprit, pour en faire usage dans le temps à venir ; et de cette manière seulement.

Aussi en harmonie avec cela ne trouve-t-on dans l'adresse du livre rien qui implique quelque relation personnelle, et ne fait-elle que présenter ce qui est le sujet de la connaissance. Les vérités les plus précieuses de la rédemption pourront y être mises en brillante lumière, ce n'est point toutefois une communication du Père, par l'Esprit, à la famille relativement aux choses qui la concernent comme telle. Il n'y est point parlé du Père[9], sauf dans un seul passage comme Père de l'Agneau (non plus que de nous, sauf comme rois et sacrificateurs pour Son Père) ; mais jamais comme en relation avec les enfants comme Ses enfants. Cette différence et les caractères correspondants de l'opération de l'Esprit, je les trouve constamment maintenus dans les Écritures.

En conséquence nous trouvons (avec beaucoup de lumière additionnelle, à la vérité, car la sphère est beaucoup plus, vaste, et c'est sur une base beaucoup plus pleine et plus étendue qu'est fondée la conduite divine) que la position et les images de l'Apocalypse sont juives dans leur nature, quoiqu'elles ne le soient pas quant au lieu. L'oubli de ce dernier point en a égaré plusieurs qui ont adopté des vues étroites et n'ont pas été, à mon avis, dirigés en cela par l'Esprit de Dieu.

Ce n'est pas le Père (du moins pas dans ce caractère) que nous avons ici, mais le temple et les circonstances du temple – Celui qui était, qui est, et qui vient. C'est un trône et non une famille : mais, d'un autre côté, ce n'est nullement le temple sur la terre, mais bien l'Esprit de Dieu agissant là sur le trône, mais dans la perfection de cette sagesse de providence dans laquelle les sept esprits sont devant le trône. L'expression, *Celui qui était assis sur le trône*[10], donne le caractère et constitue le titre principal du Tout-Puissant dans l'Apocalypse ; mais ce trône n'est pas à Jérusalem, et n'a rien à faire immédiatement avec elle comme lieu de son établissement.

---

[9] Cela est vrai aussi de l'Épître aux Hébreux où il est parlé de sacrifice et de sacrificature qui constituent la relation avec Dieu. Ici c'est dans son caractère de suprématie (quelles que soient les circonstances), qu'Il est présenté ; non pas suprématie avec les enfants, mais sur toutes choses, sur toute la création, et toujours le trône de Celui qui était, qui est, et qui vient.

[10] Voyez aussi (c'est-à-dire, dès que nous arrivons à la prophétie) 4:2, 10 ; 5:1, 7, 13 ; 6:16. Remarquez aussi 7:10 (observez qu'il n'y a pas d'allusion à cela depuis 8 jusqu'à 19:4) et 21:5. Chap.20:11 arrive spécialement d'une façon intermédiaire. Quant à la cité voyez 22:1.

C'est, dans ce sens, le Livre du trône lorsque le Roi a été rejeté sur la terre.

En conformité avec cette idée, ce n'est pas le Fils dans le sein du Père qui nous est présenté, mais une révélation de Jésus Christ que Dieu Lui *a donnée ;* et Il l'a envoyé signifier par son ange à son esclave Jean. Tout ceci a le caractère juif. Ce n'est point le Père, le Fils, et le Saint Esprit rendant témoignage, mais Dieu, Jésus Christ, et le ministère d'anges envers un serviteur : naturellement aucune des autres choses ne cessait d'être vraie ; mais ce n'était pas le caractère développé ici. C'est donc la parole de Dieu, le témoignage de Jésus Christ, et des visions ; en outre il y a une bénédiction pour celui qui lit. Le livre est adressé à l'Église dans la plénitude de son privilège ; mais le sujet présenté, c'est le gouvernement, l'ordre, et le contrôle, et non pas le Fils avec le Père : Dieu voulant instruire ses *esclaves.*

Les bénédictions souhaitées aux églises sont en harmonie avec cela : de la part de Celui qui revêt le caractère de l'Ancien des jours qui viendra – qui était, qui est, et qui vient ; et de la part de l'Esprit, non pas comme sur la terre le Consolateur (descendu ici, et *dans* les fils, regardant en haut), mais dans la plénitude et la suffisance de ses nombreuses perfections, en la présence du trône, et comme envoyé ensuite en puissance sur la terre (pour y exercer une protection et une puissance en providence), et de la part du Seigneur, non comme le Fils, un avec son Père (voyez Jean 14:20), de sorte que nous sommes avec Lui là par l'union de l'Esprit, mais vu comme dans le caractère humain, comme un fidèle Témoin, le Premier-né d'entre les morts et le Prince des rois de la terre – glorieux en tout cela, mais toutefois humain.

Néanmoins l'Église est présentée ici dans, un état de pleine confiance, car elle célèbre cet Être bien-aimé d'une manière telle que ce mot de l'Esprit « *nous* » se retrouve toujours ; et Le voyant dans la gloire, elle éclate en louange, par l'Esprit dans l'apôtre, car Sa louange ne peut pas ne pas retentir ; car elle est aimée, elle est lavée, et elle régnera en proximité avec son Dieu et Père[11].

Pour le monde et pour les Juifs, sa venue ne sera que souffrance. Nous trouvons donc ici, dès le début, la place de tous ceux qui sont intéressés en cela. En voici donc la forme, ὁ ὢν και ὁ ην και ὁ ερχομενος ; [12] – la perfection ou la plénitude de l'Esprit devant le trône : Jésus connu comme fidèle, ressuscité, pour régner – tout cela sur la terre[13]. En attendant, l'Église connaissant sa propre position en tout cela, dit en conséquence, non pas *notre,* mais *Son* Père – Son Dieu et Père : car il en est ainsi. Là-dessus suit l'annonce de la portée que la venue de Jésus a pour le monde, complétant ce qu'il est et était sur la terre, la portion de l'Église au milieu de cela, et celle du monde à sa venue. Dans le verset 8 nous avons l'annonce par l'expression « le Seigneur », de ses titres et de son caractère ici. De ce nom, ainsi développé, dépendait toute la fermeté, du dessein et du gouvernement ; et l'Église avait besoin de connaître cela dans toutes les circonstances qui devaient suivre. Vient ensuite sa place – quant au présent, dans la position de celui qui était l'instrument de cette parole de Dieu et du témoignage de Jésus Christ la parole est la parole de Dieu, le témoignage est celui de Jésus : en l'écoutant nous mettons « notre sceau que Dieu est véritable », « votre frère et qui participe avec vous à l'affliction, au règne et à la patience de Jésus Christ. » Voilà par la reconnaissance de la qualité de fils, la place de l'Église pendant que le trône est en haut. Mais il ne s'agit pas d'union et de suprématie, mais de royaume et de patience. Toutefois, sous quelque forme que ce soit, la parole dont elle est le ministre est la parole de Dieu ou le témoignage de Jésus Christ.

En elle-même la Seigneurie de Christ n'est pas Son titre le plus élevé. « Dieu L'a fait Seigneur et Christ. » Pour nous il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, et un seul Seigneur Jésus Christ. Mais dans cette parole le messager de Dieu annonce tout l'ensemble de son ancienne gloire et de sa gloire future ; car ici, sans aucun doute, le Seigneur correspond à Jéhovah. En outre, ce livre ne nous présente pas le Saint Esprit reçu du Père envoyé ici-bas pour produire un témoignage public au monde. Ce n'est pas non plus un don reçu comme nécessaire pour le maintien de l'Église, et communiqué « en vue de la perfection des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous », etc. C'est une révélation donnée à Christ, et communiquée lorsque l'Église avait commencé de décliner (au lieu de croître) et avait besoin, dans ses compartiments divers, pour dire le moins, d'être reprise ou encouragée en tant qu'envisagée séparément – comme ces divers chandeliers – le Fils de l'Homme intervenant comme Souverain Sacrificateur, mais dans le caractère de Juge : une révélation donnée, non pas l'Esprit communiqué, lorsque toutes ces ténèbres et, en principe, l'apostasie étaient entrées. Chacune de ces choses semble être une chose différente et moins immédiate que la promesse à laquelle il a déjà été fait allusion (Jean 14:20). « En ce jour-là vous connaîtrez que je suis dans le Père, et vous en moi, et moi en vous. »

---

[11] La réponse que fait immédiatement l'Église aussitôt que Christ est annoncé dans ses titres concernant sa personne, est extrêmement belle. Et quand Il est annoncé comme venant dans sa gloire (22:16) la réponse immédiate de l'Église dirigée par l'Esprit l'est également : « L'Esprit et l'épouse disent viens ; » et par là l'Église prend sa vraie place, pendant qu'elle est dans l'attente.

Le caractère de relation de Christ est pleinement montré et il y est pleinement répondu. – Fidèle témoin pour Dieu envers l'homme, représentant parfait et Chef de l'Église, aussi bien que le parfait homme nouveau ressuscité devant Dieu, et le chef de la puissance pour le monde ; l'Église le voit, et aussitôt elle dit ce qu'elle est pour elle-même.

[12] Remarquez que ce n'est pas qui était et qui est, mais qui est et qui était, Celui qui est, et par conséquent, en rapport avec le temps, qui était et qui vient.

[13] C'est-à-dire Le témoin de Dieu, comme Il était le vainqueur de la mort et le gouverneur du monde en puissance.

Il y a Christ dans sa relation de Fils avec le Père, caractère en rapport avec lequel le Saint Esprit habite en nous (Esprit d'adoption et d'union, Consolateur), regarde en haut et nous place devant le Père absolument comme le Fils lui-même est.

Il y a Christ, la Tête du corps, l'homme exalté (le premier-né entre plusieurs frères) caractère dans lequel Il reçoit la promesse du Père et la communique comme puissance pour le témoignage.

Il y a enfin la Seigneurie de Christ sur le monde qui est communiquée dans un sens subordonné à l'Église, à ceux qui règnent avec Lui, sont rois et sacrificateurs pour son Dieu et Père, en vertu de leurs parts de bénédiction antérieures. C'est ce dernier point qui, après le jugement des Églises dans leur état présent, constitue le sujet du livre de l'Apocalypse. Cet état des églises devient par là très important et forme une introduction parfaitement appropriée.

Après l'adresse et les quatre versets qui suivent confirmant l'œuvre de Christ, notre position (c'est-à-dire comme rois et sacrificateurs) et sa seconde venue, nous trouvons l'annonce, que, advienne que pourra, le Seigneur était le commencement et la fin, le Tout-Puissant.

Vient ensuite la révélation à Jean, chassé dans le désert, dépositaire des souffrances de l'Église, et ainsi sous les soins de la providence de Dieu, mais, dans l'Esprit, au jour typique du repos glorieux qui reste. Il voit Christ au milieu des sept chandeliers (non pas comme serviteur ayant les reins ceints, mais) dans le saint exercice de l'exécution du jugement comme sacrificateur, revêtu d'ailleurs des symboles de l'Ancien des Jours. Ce n'est point Christ en haut. Ce n'est point Christ Tête du corps un[14]. Ce n'est point Christ dans le ciel. Mais s'étant tourné Jean Le voit gouvernant, jugeant, et tenant en sa main les destinées des diverses églises ; mais, en même temps, revêtu des symboles de l'Ancien des Jours, toutefois se révélant pour l'Église au fidèle disciple, comme Celui qui était vivant, qui avait été mort, et qui est vivant aux siècles des siècles[15] ayant puissance sur les portes de ses ennemis, les clés de la mort et du Hadès. Voilà ce que l'apôtre vit : telle était la place de Christ maintenant – position autre que celle de Tête du corps auquel elle communique tout ce qu'il lui faut, bien que cela puisse être aussi. Le voyant devait écrire ces choses, et celles qui sont, et celles qui devaient arriver après celles-ci. En un mot, ce qui nous est présenté là, c'est le Tout-Puissant dans la permanence de sa présence et de son action, ce qui comprend tout ce qui appartient au Seigneur, et la position actuelle du Fils de l'homme dans les églises, toutefois comme Celui qui était vivant, avait été mort, mais était vivant et avait puissance sur la puissance de la mort. Les églises sont les choses qui sont. Il y a une étroite connexion entre les choses qui sont et celles qui se voyaient ; car, en se tournant pour voir la voix qui lui parlait, Jean voit les chandeliers d'or. C'est ainsi que souvent, comme dans le jugement de « la femme », la partie principale de la discipline est relative à la bête. (chap.18.)

Les épîtres aux églises ne font pas proprement partie des choses qui sont ; elles viennent comme en parenthèse et cela intentionnellement : « Écris à l'ange etc », et « que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées. » Toutefois l'existence des églises elles-mêmes et les étoiles constituent les choses qui sont, et sont de toute importance comme montrant la transition, de l'état dans lequel Christ, selon Éphésien 4, était la Tête du corps un, le faisant croître par ce que fournissait chaque jointure (condition dans laquelle l'état originel de l'église était rattaché à sa théorie et à sa perfection mystique et y était présenté – les résultats de quoi seront manifestés au jour où elle sera manifestée comme une seule et même chose avec le corps), à l'état de ruine et d'apostasie dans lequel elle tombait réellement, de manière être retranchée et vomie de la bouche du Seigneur : comme une dispensation – un état de transition – dans laquelle Il était occupé, non pas à fournir, à combler de dons le corps un, mais à juger des détails dans les corporations diverses en divers lieux, et à juger le mal incompatible avec l'intention morale impliquée dans l'Église, le maintien d'un caractère absolument nécessaire pour que ces églises fussent reconnues comme Siennes – réellement comme des églises. Aussi les lettres qui leur sont adressées sont-elles des épîtres morales de l'Esprit avec des promesses et des menaces.

De ce dernier état reconnu, de cette place de transition, dans lequel Christ peut agir judiciairement sur la terre (dans un sens spirituel, toutefois.) nous sommes nécessairement enlevés vers le trône, duquel tout dépend, subsistant toujours, mais à présent la seule ressource ; parce que la manifestation de grâce avec laquelle le Seigneur peut habiter sur la terre d'une présence spirituelle avait cessé maintenant. En conséquence, cette partie du livre n'est pas proprement prophétique, mais se rattache aux choses qui sont, et le caractère prophétique qu'elle a ne provient que de la portée morale du témoignage de l'Esprit : aussi revenons-nous au trône, μετα ταυτα[16] ; si Jean devait décrire le gouvernement du monde par suite de l'action du trône, l'Église étant perdue, il faut qu'il trace

[14] On est donc en tout ceci au-delà de la condition à laquelle ont trait les épîtres apostoliques, mais on n'est pas entré dans la relation que Christ a avec le monde en gouvernement et en domination.

[15] Le premier et le dernier. Christ comme permanent, comme Jéhovah dans sa nature et dans sa puissance, toutefois Celui qui avait passé à travers les vicissitudes du dénuement de l'Église, de sorte que quels que fussent les changements survenant dans ses circonstances elle pouvait savoir ce qui constituait sa sécurité et où elle se trouvait : ainsi c'était pour l'individu, non pas terreur, mais sécurité. Quoiqu'il arrivât, les ennemis de l'Église ne prévaudraient point contre elle.

[16] Remarquez la sagesse de cela : De cette manière il n'y avait pas de révélation quant à un délai ; avant que le Seigneur vînt, les choses étaient ; mais il était donné ce qui, je n'en doute nullement, présente une histoire complète de l'Église jusqu'à ce qu'Il vienne.

d'abord le tableau de l'Église en tant qu'assujettie à ce jugement moral. Le tableau du monde ne serait pas complet, si nous n'avions pas, après les épîtres qui réglaient l'Église comme existant parmi les Gentils, non seulement l'exposé pratique de l'Apostasie comme nous le trouvons en Jude, 2 Pierre, 2 Timothée, 2 Thessaloniciens, etc, mais le jugement moral de l'Église comme s'éloignant de l'état signalé dans les épîtres – preuve que Christ ne la perd jamais de vue, et que, lorsqu'elle cessait d'être le lieu de la manifestation de Sa présence – Son épître – Il prend Sa place et Son titre dans le trône d'où toutes choses sont gouvernées – « le même hier, aujourd'hui, et éternellement ; » « Celui qui était, qui est, et qui vient ; » « le Premier et le Dernier », embrassant et gouvernant toutes choses. Les choses qui sont, ce sont donc les sept chandeliers et les sept étoiles – la perfection mystique et l'imperfection de fait ; l'Église ne perdait jamais sa perfection mystique dans la pensée de Dieu si ce n'est lorsqu'il y a lieu de lui écrire sur la terre – de lui écrire comme exprimée en tant de corps distincts existant alors de fait, et souvent en lui faisant entendre des reproches et des menaces.

Les choses qui sont impliquent donc à la fois ces deux points.

Les choses qui seront ci-après, ou après celles-là, commencent de se dérouler lorsque Celui qui est assis sur le trône commence à agir en providence, qu'il s'agit du monde, de la création, et non lorsque Jésus se trouve à l'égard de l'Église dans la relation ecclésiastique reconnue ou même dans une attitude judiciaire de témoignage. Ce qui ne veut point dire qu'il ne puisse pas y avoir alors des saints, ou qu'ils ne puissent pas être fidèles et rendre un témoignage, mais que le Seigneur ne se tient pas à leur égard dans une relation de ce genre.

Les choses qui sont, et les épîtres aux sept églises ont (en rapport avec cela, *à mon avis*) un double caractère ; c'est-à-dire, selon que nous y envisageons des faits existant réellement, ou que nous nous plaçons au point de vue de la dispensation : observation qui s'applique aussi parfaitement à l'expression du Seigneur concernant l'économie juive : « Cette génération ne passera pas que toutes ces choses ne soient arrivées » – parole dont la connexion avec ce sujet est plus étroite qu'il ne semble à première vue (car les destinées[17] de l'Église et des Juifs ont bien plus de ressemblance quant à la dispensation que nous ne sommes enclins à le supposer, quoique pour la même raison opposées en principe. La racine nous porte, bien que les branches aient été arrachées afin que nous y fussions entés) et qui reçoit un accroissement de lumière, en même qu'elle en jette sur lui, du passage que nous lisons à la fin de l'Évangile de Jean, « si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » Cela fut compris comme si Jean en personne ne devait pas mourir. Mais, déclare l'auteur inspiré, le Seigneur n'avait pas dit cela, mais tout simplement, « si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » Le Seigneur avait donc laissé, dans cette expression, quelque chose à découvrir par la sagesse et la spiritualité de l'Église. Il ne dit pas que Jean ne mourrait pas, mais « si je veux », etc.

Maintenant, il me semble que nous avons très nettement en Pierre, Paul, et Jean, les trois représentants, d'abord, de l'église juive comme plantée, son tabernacle tout près d'être mis de côté ; ensuite, de l'église gentile dans son énergie, comme plantée par l'apôtre (c'est-à-dire Paul) et soutenue par son ministère, mais, après son départ, le troupeau non épargné, et des hommes pervers s'élevant, et ainsi, cette église-là finissant aussi – I-Cabod sur tout cela ; enfin, Jean, au contraire, est placé en contraste avec le retranchement du corps juif contemplé par le Seigneur dans la personne de Pierre, et devient le représentant de l'Église dans la prolongation étendue de son existence, comme dépendant de la volonté du Seigneur, ayant perdu, après y avoir forfait, son véritable caractère auquel étaient rattachées pour elle, si elle y eût été fidèle, la bénédiction et la puissance qui soutenaient, comme c'était dû au caractère de Dieu, et désormais dépendant de Son secret conseil. Et, en conséquence, nous trouvons ici Jean qui fut jadis dans le sein de Jésus et reçut la communication de Sa pensée et de Sa connaissance secrète, suivant d'un regard attristé les diverses phases de la ruine de l'Église – de l'Église déjà ruinée, si nous la comparons avec son état quand elle fut plantée, non plus désormais soutenue par les soins et l'énergie apostoliques de Paul, mais assaillie par des loups et des hommes pervers, et en train de tomber, soutenue toutefois par cette parole « si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne. » Or, j'estime que c'est lors de la destruction de Jérusalem que l'Église entra de fait et extérieurement dans cette condition d'existence d'une durée incertaine en suspens. C'est aussi alors que l'expression « cette génération » reçut son application extérieure : la centralisation locale terrestre de l'Église fut manifestement mise de côté (au fond cela avait eu lieu réellement dès le temps de la mort d'Étienne, quand le premier martyr quitta le monde pour s'en aller en haut, au moins quant à son esprit), et la main du Seigneur ayant mis de côté la terre comme Sa place, tout était laissé là jusqu'à ce qu'il prit de nouveau personnellement l'affaire en mains – venant une seconde fois en rapport avec un pareil renversement : deux événements dont la convenance et l'adaptation l'un avec l'autre est ce qui constitue la force de Mathieu 24:1-43. En attendant le trône était réellement établi dans le ciel, preuve évidente que tout avait failli sur la terre, mais que rien ne pouvait faillir dans le dessein et le trône de Dieu. C'est par cela que le livre commence ; et la condition prolongée des églises est introduite, après que le trône est établi, comme par incident avant que se déroulent dans le monde les actes du trône ainsi établi dans la fidélité de Dieu.

Je tiens donc que les choses qui sont, et le fait que ce livre est adressé aux églises, donnent à l'Apocalypse ce double caractère quant à la période. Si nous prenons les choses qui sont comme ce qui existait réellement au temps de saint Jean, alors cela prend fin avec l'existence et l'état de ces églises telles que Jean leur écrivait, ou

[17] C'est-à-dire que l'Église, en tant que dispensation sur la terre, prend, eu égard au temps, la place des branches juives retranchées, et en conséquence, se rattache sous plusieurs rapports à des dates, bien que l'Église elle-même en soit précisément tout l'opposé en principe ; car elle est une tout autre chose et une chose céleste substituée à une chose terrestre qui a manqué.

plutôt avec la vie de saint Jean lui-même qui leur écrit en les avertissant qu'elles seront mises de côté à cause qu'elles ont failli. Le trône de Dieu à Jérusalem ayant été ôté, il y avait encore, par celui qui avait été là avec le Seigneur, une reconnaissance des églises comme quelque chose sur la terre. En cela il n'y avait rien de celé. Mais si nous considérons l'apôtre comme le représentant mystique de la dispensation dans sa condition après le départ de saint Pierre et de saint Paul[18], alors c'est la prolongation de cet état de choses, jusqu'à ce que l'Église, en tant que dispensation, soit vomie de la bouche de Christ ; et les choses qui arriveront après celles-là sont les effets de l'intervention du trône de Dieu intervenant réellement de nouveau dans le gouvernement du monde.

Je crois que le Saint Esprit a arrangé cela de manière à laisser une base pour l'une et l'autre de ces deux applications ; l'Église connaît en effet le trône sous son aspect mystique maintenant ; dans l'exaltation de sa Tête, et dans sa réalité quand Il interviendra bientôt en jugement et ouvertement dans les affaires du monde.

En conséquence, les chapitres 2 et 3 sont des lettres adressées aux églises, mais qui, quant aux principes moraux, sont étendues à tous ceux qui ont des oreilles pour entendre, rattachant les corps existant de fait en ce temps-là à la condition dans laquelle l'Église se trouverait dans les âges subséquents. « Les choses qui sont » sont, d'une manière plus propre, ce qui existait alors ; les épîtres aux églises, le tableau de la longue prolongation de la dispensation ecclésiastique, mystiquement parfaite, toutefois en ruine (le trône étant déjà établi, mais sa pleine manifestation, pour ce qui est du monde, n'ayant pas encore lieu). Au-dedans de cette scène, c'était en avertissant, en jugeant, et non en agissant comme Tête, que Christ manifestait l'attention qu'il continuait de faire aux églises, quant à la manière dont elles étaient l'expression formelle du corps sur la terre. Tel était leur état sur la terre, dans le ciel elles n'avaient qu'à attendre avec Lui une gloire qui ne pouvait faillir.

Ce n'est pas mon but d'entrer ici dans les détails de l'instruction donnée aux églises tout précieux que ce serait, mon attention se portant plutôt sur la structure et le caractère prophétique de l'Apocalypse. Je me borne donc à ajouter simplement, aussi brièvement que possible, l'ordre des déclarations faites à ces églises, ainsi que leur condition, afin que le lecteur de l'Apocalypse puisse les garder ensemble devant son esprit.

Premièrement, abandon du premier amour, et le Seigneur prenant place pour examiner et juger.

Secondement, persécution : Christ vainqueur de la mort, il donne la couronne de vie.

Troisièmement, habitation dans le monde, c'est-à-dire, là où est le trône de Satan (du prince de ce monde), toutefois le témoin de Christ parmi eux, où Satan habite, souffrant avec fidélité : avec cela, commencement de l'enseignement de l'erreur pour une récompense, et tolérance du mal et d'une conduite basse. Christ combattrait contre eux (c'est-à-dire en adversaire) s'ils ne se repentaient pas.

En quatrième lieu, grand accroissement de dévouement, de patience, de charité, et d'œuvres ; mais il y a Jésabel, enseignant à avoir communion avec un monde mauvais et idolâtre ; et elle est soufferte. Du temps avait été donné pour qu'elle se repentit, mais elle ne se repentait point (remarquez que c'est une femme, et non quelques-uns d'eux). Le jugement tomberait sur ses relations, mais il y aurait des différences – à chacun selon ses œuvres, et il ne serait pas mis d'autre charge sur les fidèles.

Ici commence une autre distinction, savoir que, tandis que la promesse de la récompense venait, dans les trois premières épîtres, après l'exhortation à écouter, à partir de celle-ci elle vient régulièrement avant. Là-dessus de terribles jugements, la venue du Seigneur présentée pour la première fois, l'étoile du matin, et le royaume sur la terre substitué à l'église professante.

Cinquièmement, un nom de vivre, mais pas de réalité ; profession d'être vivant comme quelque chose de distinctif : mais il y avait cependant des choses qui restaient et quelques noms. S'ils ne se repentaient pas, le Seigneur viendrait sur eux comme un larron : Ici l'Église, dans cet état, jugée comme le monde.

Sixièmement, faiblesse, mais une porte ouverte ; signalée, non par des œuvres détaillées, mais par le fait qu'elle garde la parole de Christ, de sa patience, et qu'elle ne renie pas Son nom. Ils seraient gardés d'une heure de tentation qui venait sur tout le monde pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. (Comp. És. 24.)

[18] Si nous considérons l'ordre réel de l'histoire de l'Église dans les Actes, nous trouvons d'abord le renversement et la dispersion, à la mort d'Étienne allé auprès de Jésus, de l'Église, de Jérusalem, la seule église qu'il y eût – et ensuite l'Église sur la terre dispersée ; là-dessus l'appui de Paul, instrument entièrement nouveau pour les Gentils, les gouverneurs, et le peuple d'Israël, et par suite l'union de l'Église avec Jésus dans le ciel mentionnée pour la première fois. « Pourquoi me persécutes-tu ? » mais après cela (bien que le principe de la mission de Paul et de l'union de l'Église avec Jésus fût établi), la patience de Dieu continuant à travailler par le ministère de Pierre. Énée et Tabitha sont les témoins de sa puissance ; et c'est par sa bouche qu'a lieu l'appel des Gentils, afin que le témoignage du tronc juif fût encore conservé en grâce, quoi que pût faire en jugement la juste justice à l'égard de la dispensation (et qu'ainsi, quant à la dispensation, les fidèles eussent part dans la ruine des infidèles, comme Caleb et Josué durent errer dans le désert), et quoi que pût effectuer en outre une intervention extraordinaire de Dieu en un avorton témoin des prérogatives souveraines de la grâce dans le désordre de la dispensation quant à l'homme. Nous pouvons remarquer les traces prolongées de la présence continue du mal dans les saints, car ils faisaient un reproche à Pierre d'être allé vers les Gentils ; toutefois c'était là le péché final des Juifs. Mais telle était la patience de Dieu, qu'ils ne furent pas, historiquement, exclus alors, jusqu'après les relations que Paul eut avec eux à Rome (Act. 28) ; et même quand ils le furent, ce fut comme par un aveuglement partiel, et non comme bronchant pour tomber, et il y avait un résidu selon l'élection de la grâce.

Septièmement, l'Église allant être vomie de Sa bouche sans proposition de repentance, à cause de ce qu'ils étaient devenus, toutefois conseil lui est donné ; et si quelqu'un était resté dedans et entendait lorsque Christ frappait encore à la porte, celui-là serait avec Lui.

Tel est le cours de ces églises dans leur caractère moral et leur condition.

Toutefois, comme nous l'avons remarqué, ces adresses arrivent d'une manière incidente. Jean devait écrire les choses qu'il avait vues. Mais ceci n'était pas proprement, ce qu'il avait vu, mais venait plus tard, généralement sous les choses qui sont, et cela comme conséquence seulement.

Dans le chapitre quatrième nous arrivons à la branche suivante du sujet – les choses μετα ταυτα, ou qui arriveront après celles-ci, selon 1:19.

Si nous prenons la première partie comme la condition prolongée de la dispensation ecclésiastique, alors cette partie-ci sera la puissance du trône de Celui qui était, qui est, et qui vient, [19] (l'Agneau étant cependant encore là) exercée sur le monde après la fin de cette dispensation ; toutefois, à proprement parler, avant le commencement de la suivante. Si nous prenons la première partie comme les choses qui réellement étaient alors (et, sans aucun doute, de telles choses existaient de fait) alors ce qui nous est offert à partir du quatrième chapitre, c'est le gouvernement du monde lorsque l'Église n'avait pas d'existence sur la terre sous une forme reconnue qui pût être appelée l'habitation de Dieu en une pleine signification du moi, bien qu'on Lui fût précisément aussi cher individuellement pour ce qui est du salut. Je crois que Dieu a eu en vue ces deux ordres de pensées pour l'Église. Dans le premier cas nous avons l'accomplissement littéral de la prophétie qui suit, dans le dernier des analogies dans une période prolongée.

Maintenant l'apôtre est transporté (en esprit) dans le ciel. Auparavant, il avait vu Christ en se tournant : une révélation d'un nouvel état de choses, sur la terre, et lui encore là. Mais désormais les églises n'étaient plus reconnues ainsi ; et la voix, qu'il avait entendue au commencement derrière lui sur la terre, l'appelle maintenant dans le ciel.

Ici, en conséquence, pour la première fois, il vit le trône, car il est établi dans le ciel (il avait quitté la terre, comme s'adressant à l'Église), et sur le trône Quelqu'un était assis.

Jusqu'à présent ce qui nous avait été présenté, c'était le Fils de l'homme jugeant sur la terre : conformément à sa gloire variée, dans les lettres aux églises ; mais dans la vision, le Fils de l'homme. Nous n'avons pas le Fils de l'homme de nouveau jusqu'au jugement dans le chap.14:14. Dans les sceaux c'est de l'Agneau seulement qu'il s'agit ; et la puissance angélique est rattachée aux trompettes. Nous verrons cela plus particulièrement ; mais je fais seulement remarquer que l'Agneau est toujours dans une place plus élevée ou plus basse (dans cette dernière, par l'effet de sa grâce, cela va sans dire), et jamais dans l'exercice de providences intermédiaires ; dans le trône il est souffrant ou jugeant.

C'était dans le ciel que l'apôtre devait apprendre les choses qui devaient arriver après celles-ci. Ce n'est que là qu'elles peuvent être apprises[20], et, par suite de la manière dont l'esprit s'est habitué là, vues selon leur importance : pour Dieu, pour Christ, pour l'Église, et pour l'Esprit en faveur de l'Église. Nul homme ayant l'Esprit, de manière à s'intéresser à la pensée de Dieu touchant l'Église aimée de Christ, ne saurait être indifférent à ces choses.

Mais suivons de près les chapitres. Le chap.4 établit le trône dans le ciel, et Quelqu'un est assis dessus. Le signe de l'alliance *avec la création* était autour du trône. Nulle mention d'un voile, d'intercession, de parfum, ou de sacrificature. Il s'agit de gouvernement – des anciens sur des trônes. Il y avait les sept esprits, le Saint Esprit dans son énergie et ses perfections, la pureté morale solide qui appartenait au lieu, l'accès au trône, et, finalement, point sur lequel il était donné le plus de détails, quatre animaux[21], qui étaient les chefs des genres de la création, et remplis d'intelligence et d'autorité en providence, célébrant Jéhovah Élohim Shaddaï, les noms de

[19] Dans la suite, Il est le Fils de l'homme et le Fils de David assis sur la terre.

[20] L'histoire n'était pas écrite dans le ciel. Je crois que la tentative pour interpréter la prophétie par l'histoire a été extrêmement préjudiciable à la détermination de son véritable sens. Lorsque nous avons, avec le secours de l'Esprit de Christ, déterminé la pensée de Dieu, nous avons, en tant que c'est l'histoire, l'estime que Dieu fait des événements et leur explication. Mais l'histoire est l'estime des événements d'après l'homme, et il n'a pas le droit de supposer le moins du monde qu'ils se trouvent dans la prophétie ; et il est évident qu'il faut qu'il comprenne la prophétie avant de pouvoir l'appliquer à un événement quelconque : quand il la comprend, il a ce que Dieu entendait lui donner. Je n'admets pas que l'histoire soit, en aucun sens, nécessaire pour l'intelligence de la prophétie. J'ai des faits présents, et l'explication morale d'après Dieu de ce qui y a mené, et par là l'appréciation morale qu'il en fait. Je n'ai pas besoin de l'histoire pour me dire que Ninive ou Babylone sont ruinées, et que Jérusalem est entre les mains des Gentils. Naturellement, là où une prophétie s'applique à des faits, elle est une vraie histoire de ces faits ; mais elle est beaucoup plus. Elle est la relation de ces faits avec les desseins de Dieu en Christ ; et toutes les fois qu'un fait isolé quelconque, quelque importance qu'il ait aux yeux de l'homme, est pris comme l'accomplissement d'une prophétie on fait cette prophétie s'interpréter elle-même ; et tel est, je le crois, le sens de ce passage 2 Pierre 1:20. Il va sans dire, que, lorsqu'une prophétie est accomplie, son accomplissement est une preuve de sa vérité, mais le chrétien n'a pas besoin de cela ; et la preuve d'une vérité et son interprétation sont deux choses très différentes.

Dieu en rapport avec l'alliance et la dispensation, mais non pas le nom de relation avec l'Église, représentant ainsi le trône de providence et de création dans son contrôle souverain de toutes les sources de l'état de choses dans la nature ; duquel trône ces attributs vivants de Dieu formaient les colonnes et l'appui ; ils étaient κυκλω του δρονου. C'était le temple ; mais le temple était l'accompagnement du trône, sans voile ou sacrificateur. Les vingt-quatre anciens peuvent être pris comme les représentants des rachetés des deux dispensations ; mais ce n'était pas le caractère essentiel. Ils étaient sur des trônes. Mais je doute qu'ils allassent au-delà d'une instrumentalité de créature, bien que soutenus par la puissance divine. Les animaux, ou créatures vivantes sont plus particulièrement signalés comme en rapport avec les animaux d'Ézéchiel – les appuis vivants du trône de Dieu quittant (jugeant plutôt) Jérusalem et trouvés maintenant comme partie du cercle du trône dans le ciel [22].

Nous pouvons remarquer que toute la dispensation, et ce qui en est la source, est mentionnée (sauf l'Église proprement, c'est-à-dire la relation de Fils avec le Père) – Dieu, Shaddaï (c'est-à-dire, Dieu comme Il s'est révélé avec Abraham, le Tout-Puissant), et Jéhovah, le Dominateur, qui est, qui était, et qui vient. Une partie de ces animaux, les yeux, se trouve en d'autres passages : d'abord en 2 Chron. 16:9 – là il s'agit de leur service en général ; en Ézéchiel leur relation est avec la place du trône qui avait été à Jérusalem, mais un trône de Dieu sur tout, sous la direction de l'Esprit ; gravés sur la pierre mise devant Jéhovah en Zach. 3:9 ; et encore en Zach. 4:10 reprenant leur course par la terre, et, ainsi que nous allons bientôt le voir, comme les yeux de l'Agneau (en tant que possédant toute puissance dans le ciel et sur la terre), les sept Esprits ainsi envoyés.

Ceci, donc, établissait le trône, l'Église (dans son caractère propre comme telle) ne se trouvant pas du tout dans cette scène, sauf par représentation dans la personne des anciens assis sur des trônes. C'était là un autre sujet. Ici le sujet était le trône de Celui qui vit aux siècles des siècles. Le chapitre 5 introduit le livre. Le trône d'abord établi, tout ce qui arrivait désormais dépendait du trône. Dans la main droite de la puissance de Celui qui était assis sur le trône se trouvait un livre.

Il se peut qu'il y ait en ceci et dans le petit livre ouvert quelque allusion à Jérém. 32 ; mais, pour dire le moins, c'est très vague. Le droit d'ouvrir un livre est une chose différente d'ouvrir un livre contenant un droit, les preuves d'un droit. En outre, c'était un livre qui devait être lu, être ouvert et lu, comme contenant la communication des pensées de Dieu.

Mais incontestablement la mort de Christ Lui donnait droit moralement à l'héritage, ainsi que le droit d'ouvrir le livre, et par elle Il acquérait aussi et rachetait les cohéritiers.

De plus, ce n'est pas ici le royaume simplement du Fils de l'homme, en tant que donné à Lui, ni le droit de la *postérité* de David (*cela* n'est pas introduit jusqu'à la fin), mais c'est la *Racine* de David, le Lion de la tribu de Juda, le Seigneur de David, pas son Fils – Il a vaincu. La rédemption, ou acquisition, ici, est celle de l'Église [23] – c'est un cantique nouveau, non pas un cantique juif. C'était un livre dans la main de Dieu, de Celui qui était assis sur le trône, mais non pas celui qui avait été révélé antérieurement, ou qui était le sujet de la prophétie auparavant dispensée ; et ce trône était fondé non sur une promesse qui avait pu être faite à l'homme sur le principe de la droiture, comme les promesses juives, mais uniquement sur l'exaltation de l'Agneau immolé, et sur le fait que Celui qui était sur le trône était Celui qui était rejeté sur la terre et rejeté spécialement dans son caractère de chef de ces promesses faites aux Juifs. C'est pourquoi personne que Lui n'était capable d'ouvrir le livre ou d'y regarder. Le titre aussi est un titre plus élevé que le titre officiel de Fils l'homme ou que l'héritage qui lui est donné, plus profond dans son principe et beaucoup plus exalté. C'est une place et un droit tenu dans le trône – l'Agneau immolé là. Ce n'était pas proprement à une personne qui avait accompli en paix une œuvre de médiation ; mais un droit, dû, peut-être, pour ce qui regarde la personne, mais acquis par l'excellence, l'humiliation, et la perfection.

Dans ce passage, la communication a lieu avec l'ancien, comme représentant, je pense, l'Église qui a connaissance (car, « Il vous a maintenant réconciliés ») du titre et de la gloire de l'Agneau.

C'est donc l'Agneau immolé qui est mis devant nous – Celui qui ne résista point au mal, mais qui se livra Lui-même à la mort, et fut mené à la boucherie, « comme immolé ; » la pleine puissance de fait, les sept cornes, et la connaissance parfaite, sept yeux, se trouvant en Lui, de même que ceci, pénétration universelle de connaissance. Ses yeux étaient les sept esprits envoyés par toute la terre. Ces esprits, la lumière et le pouvoir de la sainteté de Dieu devant le trône, caractérisant ainsi sa présence, étaient maintenant les agents du discernement et de la puissance de Celui qui était justement exalté. Ce n'était donc pas le Fils de l'homme, dans ses droits à l'héritage, mais l'Agneau qui ouvrait le livre. C'est à Lui, et, en une certaine mesure, à l'Église, en tant qu'une avec Lui,

[21] On verra qu'ils sont des adorateurs intelligents – donnent une raison pour leur culte ; les anges ne le font jamais.

[22] Les quatre sortes d'animaux sont les chefs des quatre genres mentionnés dans la Genèse. Les oiseaux de l'air, le bétail, les bêtes de la terre, et l'homme ; sans doute ils avaient des caractères spécifiques quant aux attributs aussi on trouvera que les animaux réunissent les qualités des séraphins et celles des chérubins. Le chérubin va avec le gouvernement de la terre, le Séraphin introduit la sainteté propre de Dieu et par là le principe du jugement final. En ajoutant cette note j'y joins une autre impression récente, que, jusqu'au chapitre suivant (où l'Agneau apparaît pour la première fois), les anges avaient été l'instrument ; avec l'Agneau les hommes prennent cette place, quoique le résultat ne soit pas manifesté.

[23] La différence des leçons jette du doute là-dessus : en tout cas, c'était un cantique nouveau dans le ciel, et non un cantique juif.

comme souffrant, rejetée, et exaltée dans sa Tête que l'ouverture du livre appartient. Nous avons la pensée de Christ – pour nous c'est par la parole que nous l'avons.

Il vint et prit le livre. Aussitôt qu'il eut fait cela, les animaux et les anciens (c'est-à-dire en principe et en droit, la création, la providence, et la rédemption) tous reconnaissent la suprématie de Cet Être humble, mais exalté ; car bien que ce fût le Lion de la tribu de Juda qui l'avait pris, toutefois l'Église connaissait ses titres comme Racine de David et néanmoins l'Agneau immolé, mais maintenant comme tel sur le trône. Le livre révélait ce qui sous sa main les concernait ; tout cela était le conseil de Dieu pour amener toute chose à la place qui lui était assignée dans sa pensée et son dessein. Au vers. 9 il faut lire *« ils chantent* » et non « *ils chantaient »,* C'est là ce qu'ils font dans le ciel en tant que sous l'Agneau. Cela étant, « nous » n'offrirait aucune difficulté. Peut-être devons-nous accepter la correction de Griesbach qui en ferait disparaître même l'apparence pour l'œil, le sens demeurant le même. C'est une chose remarquable que, tandis que la même confiance et le même titre sont exprimés par saint Jean écrivant aux saints sur la terre dans le premier chapitre, et ici par ceux qui entourent l'Agneau sur le trône, ceux-ci ajoutent, pour montrer leur état d'attente[24] « nous régnerons. » Cela, quoique vrai, était inutile à dire aux saints qui étaient sur la terre : C'était assez clair pour des gens qui souffraient qu'ils ne régnaient pas. Nous eussions pu avoir la pensée que ceux-ci régnaient ; et pour cette raison ils nous sont montrés dans un état d'attente [25].

Les quatre animaux sont toujours mentionnés les premiers, comme la puissance divine et entièrement distincts des anges[26]. Je ne vois pas bien comment, en considérant ce qu'en dit Ézéchiel et quelle est leur place ici, on peut douter de leur portée générale. Ils sont plus intimement rattachés à la rédemption, parce que tout ce qui constitue la sphère de la création et de la providence étant subjectivement rattaché à la puissance du mal et lui étant soumis, elle a pour eux un intérêt spécial. Les anges célèbrent tout simplement la personne de Celui qui a été immolé, et sa dignité souveraine. Et, après eux, la création tout entière (dont comme créatures ils sont les chefs, eux ayant reconnu l'Agneau comme digne), célèbre à la fois Celui qui est assis sur le trône et l'Agneau. Et les quatre animaux qui résument toute sa portée morale, disent, Amen. De leur côté, les anciens, les rachetés intelligents, se prosternent et adorent Celui qui est vivant aux siècles des siècles. C'est là son caractère le plus élevé, son caractère dans l'essence même de sa nature ; et c'est pour cela qu'ils closent la doxologie. D'abord, la rédemption ; puis, les anges reconnaissent l'Agneau ; ensuite, toutes les créatures Celui qui est assis sur le trône et l'Agneau ; les animaux disent, Amen : et alors les anciens rendent hommage à Celui qui vit aux siècles des siècles, rempli de toute la plénitude de Dieu. Ceci est particulièrement la portion des anciens, bien que ce soit le même Être béni qui est honoré par les animaux ; mais ce que ces derniers expriment, c'est la continuité de l'existence, plutôt la continuité de Jéhovah – qui était, qui est, et qui vient – continuité de relation, et non la vie intrinsèque ; – car, bien que le trône soit le grand principe et la source de tout, toutefois la rédemption nous mène à une connaissance plus profonde de Celui qui y est assis, et met toutes choses à leur véritable place[27].

Nous avons donc ici une position dont la portée s'étend sur tout l'ensemble jusqu'à la fin, quoique bien des matières importantes puissent nous être présentées sous différents chefs d'une façon intermédiaire ; mais la portée de ceci embrasse l'exaltation de l'Agneau au trône en elle-même dans tout ce qu'elle comprend. Il peut survenir en sous-ordre bien des arrangements tenant à l'action providentielle de Dieu, mais ceci est la clé pour le résultat. En outre, ceci est rattaché immédiatement à la relation de l'Église avec Christ. L'Église Le connaît comme l'Agneau et devrait Le suivre et Le représenter ici comme tel. Le Seigneur peut agir sur la dispensation par bien des circonstances et des dispositions extérieures ; Il n'agit en elle que dans ce caractère-ci. Comme tel, Il est essentiellement avant tout glorifié ; comme tel, le monde est contre Lui, de même que la rage de Satan dans son caractère intime le plus profond. L'Église est vue dans sa perfection dispensationnelle comme rois et sacrificateurs, vingt-quatre anciens (sept est le nombre qui exprime sa perfection mystique) ; parce que, quoique dans tout le cours de cette période envisagée dans son aspect prolongé d'années pour des jours, elle fût encore imparfaite, c'est néanmoins le gouvernement du monde qui est envisagé ici[28] et non les voies de Dieu avec l'Église ; et en conséquence, quand il s'agit de donner aux diverses parties (aux personnages du drame, si je puis parler de la sorte) leur place respective, l'Église est considérée comme un tout complet distinct. Bien que ce soit le trône suprême qui est au-dessus de tout, et la source de tout (c'est Celui qui est assis sur le trône qui fait toutes choses nouvelles et est ici l'objet du culte suprême) toutefois, quant à la relation ce n'est pas le trône de Dieu à Jérusalem. Il ne s'agit pas de la relation filiale de l'Église, ni du trône du Fils de l'homme selon le décret, mais c'est le

[24] Plusieurs MSS. lisent, « ils régneront », mais alors j'ai des doutes quant à « nous a rachetés. »

[25] Ceci établit les saints dans le ciel mais attendant leur héritage – de la terre – la position en principe, de Christ maintenant.

[26] Au chap.4 nous n'avons pas d'anges, et les animaux sont distingués des anciens ; ici les animaux et les anciens sont associés, et nous avons les anges.

[27] Cela est vrai lors même que ces honneurs des animaux soient transférés aux anciens, comme nous savons que ceux des anges seront certainement transférés aux hommes dans le monde à venir. Les anciens, en effet, représentent toujours la position de la foi intelligente.

[28] C'est-à-dire, envisagé dans son caractère de période prolongée sur la terre.

trône dans le ciel[29] ; et là l'Agneau au milieu du trône, avec la puissance, la connaissance et la sainteté qui lui appartiennent dans l'exercice de son activité, et cela sur la terre.

Le fil du récit subit une interruption très marquée à la fin du onzième chapitre qui, dans l'ensemble de son contenu, clôt le livre tout entier. Le temps était venu où ceux qui détruisaient ou corrompaient la terre devaient être détruits. Mais le chapitre 12 reprend depuis l'origine pour introduire la nature radicale du mal et son développement sous sa dernière forme ; et, comme cela sera manifesté réellement à la fin, pour ce qui est des faits, il peut être considéré comme une continuation des visions précédentes. Mais les onze premiers chapitres renferment une autre division importante. Au commencement du chapitre 8 le dernier sceau est ouvert par l'Agneau ; et, naturellement, cela clôt le livre ; et quoique ce qui suit arrive sous ce sceau, ce n'en est pas moins, une série distincte d'événements d'une autre nature. Il n'est pas fait mention de l'Agneau durant tout le cours des trompettes ; tout y est en rapport avec les anges. Après le chapitre 12 nous avons encore l'Agneau : mais nous parlerons de cela quand nous y serons arrivés. L'Agneau est en opposition avec l'homme et avec le monde ; c'est-à-dire, l'homme et le monde L'ont rejeté, et l'Église, l'Église souffrante, du moins, est rejetée par le monde : ce qui la concerne est ce qui correspond à Christ dans ce caractère. Voilà donc ce que nous avons sous les sceaux. Dans un certain sens, cela est toujours vrai, car « tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés ; » mais quant à la dispensation, c'est-à-dire quant à la condition de l'Église, il n'en est pas ainsi. Nous avons donc, en l'envisageant dans son développement historique, trois grandes divisions : l'Église sous l'Agneau ; l'Église sous l'administration des anges ; et enfin l'Église sous et durant la grande apostasie rattachée à l'action du pouvoir de Satan au début. Toutefois, c'est le monde, et non pas l'Église, qui est le sujet des événements contenus dans cette portion du livre[30].

À la suite du tremblement de terre qui se fait à l'ouverture du sixième sceau, il se manifeste une grande terreur ; mais cela ne veut point dire qu'il s'agit là de la révélation du jugement de Dieu, cela est seulement leur *terreur.* Je ne veux pas dire que ceci ne puisse pas avoir son application plus tard, et que les rois de la terre ne puissent pas éprouver une grande terreur alors ; mais il ne s'agit point ici des rois associés avec la bête, combattant contre l'Agneau et tués par l'épée de Celui qui est monté sur le cheval. C'est de la terreur en conséquence d'un tremblement de terre qu'on attribue à la colère de l'Agneau comme si Son jour était venu. C'est après cela que toutes les trompettes sonnent. Au point de vue auquel j'interprète à présent (celui de la période prolongée) nous aurions dans ce tremblement le renversement de l'empire païen avec tous ses chefs qui avait existé jusque-là, ainsi que l'effroi et la consternation en résultant des ennemis de l'Agneau. C'est souvent à tort qu'on repousse l'idée de faire l'application de ceci à une pareille période et que l'on allègue le nom de Constantin pour montrer que ce qu'il fit dans l'Église n'avait aucune importance ou fut un mal au lieu d'être un bien. Mais cette anxiété provient de la supposition erronée qu'il s'agit ici de l'histoire de l'Église ; tandis que c'est celle du gouvernement du monde par l'Agneau agissant en des voies de providence. Et sous ce rapport nous devrions nous souvenir que depuis Babel et sa destruction dans la statue de Babylone, il n'y a jamais eu d'événement pareil à celui de la mise de côté du culte direct de Satan dans la nation impériale : or, c'est ce qui eut lieu à ce moment-là.

Vient alors en passant le fait qu'en dépit de tout, l'Église est reconnue : d'abord la plénitude parfaite des Juifs élus ; et, ensuite, la multitude des Gentils avec leur portion. Rien ne pouvait se faire jusqu'à ce que tous ceux-là eussent été comptés ou reconnus dans leur position.

Le premier tumulte, le premier trouble des nations était retenu jusqu'à ce que cela eût été fait positivement. Telle avait été la puissance de Dieu dans l'Esprit pendant cette période, en dépit de toutes les persécutions, de toutes les fureurs des hommes impies. Le cinquième et le sixième sceau montrent respectivement le sort final dif-

[29] Ceci ne peut évidemment s'appliquer qu'à deux périodes : la période prolongée, subséquente à celle où les églises étaient connues sur la terre, et la scène préparatoire de gouvernement des jugements et interventions de la providence de Dieu, postérieurement à l'enlèvement de l'Église, et préalablement au règne du Fils de l'homme.

[30] Pour ce qui regarde la crise de la fin, ceci se développerait 1° dans la période des épreuves et de la persécution des saints (comp. Math. 24) ; 2° dans les jugements préparatoires ou providentiels qui tombent sur les contempteurs du Seigneur, (la colère étant simplement annoncée et non pas décrite dans la 7e trompette) ; et en fin, dans une pleine manifestation du caractère, des aides et de l'apparition de la bête, avec le jugement final de tout ce qui lui appartient.

férent de ceux qui avait été réellement persécutés ou plutôt tués, et des pouvoirs qui les avaient persécutés[31] ; le septième, le grand résultat, en dépit de la persécution – la parole de Dieu n'avait pas été liée.

Les quatre vents qui soufflent sur la terre et sur la mer expriment le désordre et le tumulte de l'esprit des nations. Ici ils ne soufflent pas seulement sur la mer, d'où, en conséquence, Daniel vit s'élever les quatre grandes bêtes ou royaumes ; ils soufflent aussi sur la terre dans ce passage ici parce qu'il existait un système établi et régulier sur lequel ils avaient de l'effet aussi bien que sur la masse des nations sans forme régulière – la mer.

Cette action des vents était arrêtée jusqu'à ce qu'il fût montré comment la parole de Dieu avait été efficace en dépit de toute opposition.

Les sceaux, aussi bien que les trompettes, et peut-être, pourrais-je ajouter, les coupes, sont divisés en quatre et en trois. Les quatre animaux appellent Jean à voir les conséquences de l'ouverture des quatre premiers sceaux. Les trois derniers ont leur caractère propre spécial. La division des trompettes est bien connue, les trois dernières étant des trompettes de malheur. Les sept églises sont divisées en quatre et en trois par la place différente que la promesse et l'avertissement à ceux qui ont des oreilles pour entendre occupent dans les lettres qui leur sont respectivement adressées. Je pense qu'on trouvera qu'il n'est pas fait à l'Église d'offre de repentance après les trois premières[32].

Considéré à la lumière de la puissance qui soutient et des attributs du gouvernement providentiel, l'appel des quatre animaux est très facile à comprendre.

Prenant maintenant l'interprétation au point de vue du cours prolongé du gouvernement divin les quatre premiers sceaux seraient l'histoire de l'empire. Je tiens le cheval pour le symbole de la puissance impériale ou royale dans son exercice. Et tel serait l'exposé selon Dieu du cours de l'empire existant alors. Si on demande à quoi cela sert au saint, je réponds : à tout : – à savoir que tout se passe sous l'œil et la connaissance de Dieu. Ce lion, dans la gueule duquel ils étaient, avait ses jours et ses voies absolument comptés et réglés par Dieu ; et ils étaient, réellement, en union avec Celui qui gouvernait, bien qu'ils pussent souffrir avec Lui. Bien comprendre cette position de patience, c'était pour eux, et c'est pour nous, de la dernière importance.

Le cinquième sceau nous fait voir comment dans sa merveilleuse grâce Dieu a égard aux sentiments de ceux qui avaient souffert durant cette période quoiqu'il eût pu suffire de nous avoir montré que tout était réglé de Dieu.

Le sixième sceau a donné lieu à de grandes difficultés. J'admets l'application de tout ceci à une période ultérieure, si « les choses qui sont » sont prises comme la dispensation tout entière, ce que je reconnais.

Il y eut un grand tremblement de terre[33] et ébranlement des pouvoirs suprêmes, avec bouleversement de la terre prophétique et déplacement des autorités qui la gouvernent[34] ; et, en vue de fortifier les saints, la conséquence de tout cela est montrée.

Le septième sceau donna lieu aux résultats précis de l'état de choses que le cinquième avait introduit. On put voir là pleinement reconnus ceux qui étaient venus de la grande tribulation – leurs robes étaient « blanchies dans le sang de l'Agneau. »

---

[31] Il semblerait, d'après le cinquième sceau, que, juste au moment où les deux vont être changés après que l'Église qui a souffert a été reconnue publiquement et vêtue de robes blanches, elle doit se reposer encore un peu de temps, parce qu'il y a des frères et des compagnons de service qui doivent encore être tués. Quoique reconnus ainsi, il ne saurait s'exécuter de vengeance pendant quelque temps jusqu'à ce que cela fût fait. Mais alors, les cieux furent changés pour préparer cette vengeance. Dans les trompettes, remarquez qu'il n'est pas question de mal tombant sur les saints, ni même de saints, mais de jugements tombant sur la terre ou ses habitants. Le fait des derniers souffrants (c'est-à-dire jusqu'à la mort) de ces « frères » semble une affaire de transition, l'acte de la bête dans son dernier état comme montant de l'abîme, se débarrassant d'eux dans cette puissance, à la joie des habitants de la terre qu'ils tourmentaient. Ils se tenaient devant le Dieu de la terre.

Quelques-uns verraient là le moment de l'enlèvement de l'Église ; mais il me semble que c'est une erreur. C'est plutôt le temps où ils sont publiquement reconnus devant le trône, en conséquence du changement survenu dans les cieux et dont il a été parlé précédemment, et avant que les jugements commencent. Dans ce cas, les cent-quarante-quatre mille sont le résidu juif reconnu alors sur la terre. Envisagés comme l'Église dans sa portion propre, elle est vue, je crois, comme dans les cieux dès la fin du chapitre 3. Là elle en a fini complètement avec la terre.

[32] Cela est généralement vrai du corps ecclésiastique. Il est dit à Thyatire, « je lui ai donné du temps, afin qu'elle se repentît, et elle ne veut pas se repentir », et la venue de Christ est alors annoncée. Mais l'appel est renouvelé à Sardes, (le Protestantisme, je crois), à son tour, mais en vain, sauf pour les individus. Cela finit en Laodicée.

[33] Je ne crois pas que, dans la crise, ceci soit en aucune manière le jugement de l'Antichrist, mais bien ce renversement de la puissance de Satan dans les cieux et cette révolution, cette ruine complète qui en résulte, de tous les fondements de toute l'organisation politique et sociale, dont il est parlé comme précédant le jour du Seigneur. Car les sources du pouvoir dans les cieux doivent être changées avant qu'arrive le jour du Seigneur, quoique Satan puisse exercer sa fureur sur la terre ; Satan, contre les actes et les instruments duquel viendra précisément le

Le septième sceau une fois ouvert, nous n'entendons plus parler de l'Agneau : L'Église, comme dispensation, avait cessé d'être dans une condition de souffrance[35]. Pour ce qui est du septième sceau rien ne pouvait en être dit immédiatement : le ciel ne pouvait rien dire, l'homme peut-être beaucoup ; mais ses pensées ne sont pas celles de Dieu. Le fait que le Christianisme était reconnu[36] ne pouvait être condamné, et l'établissement de l'Église dans le monde, résultat réel de ce fait, ne pouvait être célébré. Il y eut un silence dans le ciel. Mais en cet état de choses, que le ciel ne pouvait absolument pas reconnaître, la providence commença bientôt à agir en secret. Ce fut par conséquent une action exercée *du dehors* dans un état de choses providentiel, par un service providentiel d'anges, et non dans la relation reconnue d'une Église, et le monde lui étant contraire, de même qu'il avait crucifié la Tête. La croissance de l'apostasie est décrite, non dans cette seconde partie, mais dans la troisième, comme ayant son importance propre.

Mais il restait encore un trait à signaler en ceci. Mêlés, comme ils pouvaient l'être (en un certain sens malgré eux) avec le monde, les prières des saints n'avaient pas cessé, et il fut donné à l'ange de l'autel beaucoup de parfums à ajouter aux prières, c'est-à-dire pour leur donner saveur et efficacité devant Dieu[37]. Le Souverain Sacrificateur Lui-même revêt ici le caractère angélique : c'en était fini avec l'intimité de relation et le caractère de compléter tout dans le ciel comme gouvernant d'après des principes connus (connus par l'homme dans l'Église comme siens, d'après lesquels il devait marcher.)

C'est la première fois qu'il est fait mention de l'autel des parfums. Les âmes étaient sous l'autel des holocaustes comme tout un holocauste. Maintenant toute la ressource des saints étaient de crier à Dieu. La réponse fut les jugements de la part de la sainteté de Dieu contre le mal ; et le cours déterminé des désastres préparés pour en suivre le progrès. Nous avons en conséquence à la fin ou au commencement des périodes un exposé de l'état des saints durant la période (c'est-à-dire, quant au principe de la dispensation dans la période). Les trompettes seraient donc les jugements de Dieu sur l'état mélangé des choses dans lequel les saints avaient cessé de souffrir[38] et d'être identifiés avec le caractère de l'Agneau, en réponse aux secrètes prières d'un résidu offertes comme un doux parfum par l'action secrète de l'ange de l'alliance ; mais ce sont des voies connues, des voies extérieures basées sur des principes que l'Église pouvait expliquer par suite de la nature de sa condition alors.

Il y eut alarme, une action puissante de Dieu en terreur sur les esprits des hommes, et un bouleversement dans la condition de la terre ; puis se déroule le cours progressif des événements : – sur les grands, et sur toute la prospérité et la gloire de l'homme par des jugements envoyés du ciel ;

Puis, destruction par jugement, par le moyen d'une puissance sur la masse des nations en dehors de la terre prophétique.

Ensuite, quelque puissance apostate souillant et rendant amères les sources mêmes de la condition morale des peuples [39] ; Ensuite, c'est l'autorité suprême qui est frappée, mais dans une sphère limitée avec tout ce qui en dépend ou lui est subordonné en fait d'autorité et de lumière.

Puis nous rencontrons un mot qui n'a pas été employé auparavant, sauf dans l'Épître à l'Église de Philadelphie, « Malheur à ceux qui habitent sur la terre ! » expression prise, je pense, d'Ésaïe 24, et employée dans l'Apocalypse en contraste avec les habitants du ciel (c'est-à-dire des personnes au sein de la terre prophétique, ou de la scène des voies morales immédiates de Dieu, mais non quelqu'un d'étranger ou forain là ; ou, en un mot, non pas un homme spirituel, un homme aux affections et aux pensées célestes, mais un homme qui habite là). Dans le chapitre 12, cette expression est en contraste avec la parole « Réjouissez-vous, cieux, et vous qui y habitez. Mal-

jour du Seigneur. (Voyez. Joël 2, Marc 13:24, 25). Je crois que d'ordinaire on ne remarque pas assez l'importance et l'étendue de cette révolution qui se fait dans les cieux. La terre peut avoir été souvent ébranlée et être revenue à son cours, parce que les cieux ne le sont pas. Mais, quand les cieux sont ébranlés, les sources du pouvoir sont changées et l'ennemi précipité ; et il ne regagne jamais sa place, quoique lorsqu'il est délié, il puisse encore agir vainement en opposition sur la terre ; alors en effet, le jugement est venu, les cieux étant ainsi établis, et ayant la domination.

[34] Appliquer littéralement les symboles, me semble une chose très fausse en principe et un mode d'interprétation extrêmement impropre. C'est nier qu'ils soient des symboles. Je considère le langage des symboles comme aussi précis que tout autre, et toujours employé dans le même sens autant que langage l'est.

[35] Ou état d'attente quant à elle-même. Envisageant la fin les saints n'avaient plus à dire : jusques à quand ? Quoique le jugement ne fût pas encore venu de fait.

[36] De même à l'égard de la crise, les cieux, en tant qu'occupés maintenant par les saints, n'avaient pas de part dans le jugement du Fils de l'homme. Leurs armées qui sont au ciel le suivront ; mais c'étaient les jugements préparatoires de la puissance suprême de Dieu en providence dans lesquels les saints n'ont part en aucune manière. Ils ne pouvaient pas ouvrir le puits de l'abîme pour en faire sortir les sauterelles et délier Apollyon. Ils ont la pensée de Christ, et ainsi le caractère et les voies de Dieu dans le Fils de l'homme, non pas dans son gouvernement suprême, bien qu'il s'exerce en leur faveur. Cela les dépasse complètement ; et c'est de cela que les trompettes constituent une partie – l'annonce des voies et du gouvernement suprême de Dieu, et non ses voies et ses desseins envers eux.

[37] Je conclus de là que dans la crise ceci serait l'intercession du Souverain Sacrificateur pour ceux qui sont restés sur la terre – les saints postérieurs (comme nous avons été auparavant conduits à le voir) à l'enlèvement des saints – les saints en rapport avec la terre à cette époque.

heur à la terre et à la mer », (comparez Éph. 1 à la fin, et chap.2). Nous avons donc ici les trois dernières trompettes annoncées comme des malheurs à ces habitants de la terre. Les autres pouvaient être des jugements providentiels sur l'état de choses. Ces dernières prenaient pour objet ces gens aux affections terrestres fixés sur la terre. Remarquez que, lorsque les saints, bien qu'adonnés à la prière, vivent, quant à leur condition de fait, non pas dans la souffrance, mais mélangés avec le monde, ils participent[40] extérieurement, et par conséquent d'une manière bien douloureuse dans leur cœur, au trouble et à la souffrance qu'amènent les jugements dispensés ; et dispensés peut-être en réponse à leurs prières précisément comme des châtiments salutaires ou au moins comme des avertissements ; et il est possible, je crois, qu'en principe cela ait lieu aujourd'hui. Mais il y a plus tard des jugements spéciaux sur ces gens aux affections terrestres, forme qui les caractérise désormais, lorsque, après les châtiments dispensés par Dieu dans sa patience miséricordieuse distinguant entre les uns et les autres, ils sont définitivement fixés dans ce caractère. Alors, viennent sur eux des jugements positifs spéciaux[41].

Le premier arrive par l'apostasie qui donne l'essor aux influences basses et pernicieuses – ce qui appartient à l'abîme. Le résultat est l'exclusion ou l'obscurcissement de l'autorité suprême et des influences salutaires qui agissaient sur les esprits des hommes[42]. Par suite de cela, un essaim de maraudeurs se répandent sur la terre, la terre prophétique, ayant un roi, l'ange de l'abîme : car, bien qu'ils agissent dans l'énergie de la puissance impériale et que vis-à-vis des autres ils fussent par leur face des hommes, toutefois ils avaient « sur leur tête une marque de l'autorité. » Vus par-derrière, ils n'étaient pas dans la position de dignité manifeste de l'homme, comme revêtu de la puissance civile de gouvernement qui appartient à l'image de Dieu ; ils étaient assujettis à quelque chose quoiqu'ils pussent se prévaloir de nombreuses victoires sur d'autres ; et leur aiguillon était leur queue. Ce n'était pas dans leur énergie que gisait leur funeste puissance de séduction, mais dans ce qu'ils menaient avec eux comme conséquence. « Le prophète enseignant mensonge, c'est la queue. »

Le second malheur était une invasion plus ouverte d'ennemis extérieurs, comme tels – l'armée de cette puissance impériale victorieuse dans sa compacte unité ; et de leur bouche (ils le portaient devant eux) sortait ce qui constituait le jugement : seulement c'était par le mal, et ce qui était positivement de l'ennemi[43]. Leur pouvoir était dans leur bouche, mais aussi dans leur queue ; car leur plan bien combiné de malice et de dépravation était plus établi là que devant, quoique non pas son introduction ; « et par elles ils nuisent. » Par la forme cela ressemblait à Satan. C'était d'une nature plus manifeste et guerrière ; mais non le mal principal.

Mais ceux, le reste des hommes, qui n'avaient pas été tués par eux, ne se repentirent pas de leurs idolâtries ni de leur mauvaise conduite ; un grand nombre seraient détruits ou renversés de la profession qu'ils faisaient, et leur place mise de côté et remplie par d'autres ; mais malgré cela le reste ne se repentit point. L'étendue de la puissance de ces instruments du jugement était limitée. Généralement tous les malheurs avaient pour objets les gens aux affections terrestres se trouvant dans la région des voies de Dieu. Quand arrivait le mal, soit dans la période de son débat, soit dans celle où il obscurcissait le ciel et l'air, soit celle où il tourmentait et tuait les hommes, ceux-là seuls étaient exceptés qui étaient manifestement reconnus de Dieu comme Siens – manifestés être de Lui.

L'ange de la trompette – la nouvelle que le temps de l'entier accomplissement du dessein de Dieu est arrivé – délie ces instruments subordonnés de sa providence peur avoir le pouvoir de détruire pendant le temps déterminé.

---

[38] Leur souffrance comme corps n'était pas le trait caractéristique du contenu des trompettes qui agissaient en jugements sur ceux qui n'étaient pas des saints ; leur union actuelle et leur identification avec l'Agneau n'étaient pas non plus reconnues, bien qu'individuellement ils pussent être tels.

[39] Il n'y a pas de symbole plus difficile que les divers emplois de l'eau. L'eau vive est l'Esprit ; mais comme Il agit par la parole, l'eau (pas précisément l'eau vive) est la doctrine, et dans un bon sens la parole. Mais les eaux sont des peuples, des foules, des nations et des langues, et la mer leur masse confuse. De là, les fleuves semblent leurs compartiments divers, comme en ce passage « dont les fleuves ravagent la terre. » Voici donc comme je tiens la chose : l'eau est toujours envisagée comme sous l'action d'influences morales d'une espèce quelconque ; lorsque c'est de l'eau vive, il y a de la puissance ; lorsque c'est la mer, on ne peut qu'agir sur elle tout simplement ; lorsque ce sont des fontaines, ce peut être la source de leurs influences comme les fleuves seraient leur source ; c'est pourquoi, selon la forme de son emploi, l'eau exprimerait la source ou les effets de ces influences morales sur la masse de la population ce que nous appelons « le peuple » et par suite l'état moral du peuple dans son ensemble, la forme respective de l'eau indiquant son caractère particulier. Les sources des eaux, les sources de cet état sous ces influences : – « Qui êtes de la source d'Israël. » Israël envisagé comme la source de toute la nation. Ainsi il mettait l'empreinte de son caractère sur tout ce qui découlait de lui : et en conséquence cela pouvait s'appliquer peut-être directement à un docteur ou plutôt à une corporation existante de docteurs – les sources des eaux : car là où ils sont ils caractérisent le peuple, comme dit le proverbe, « tel le peuple, tel le prêtre. »

[40] Cela sera, vérifié en outre dans le pays (Canaan) au dernier jour.

[41] Comparez la marche spirituelle de la prophétie d'Habacuc qui illustre précisément ceci.

[42] Dans la vue de la période prolongée je ne vois pas de raison pour s'écarter de l'interprétation qu'on donne ordinairement de ces sauterelles (c'est-à-dire les Sarrasins) : Dans la crise ceci aura son accomplissement dans le grand ennemi, ou l'Antichrist.

C'étaient là cependant tout autant de voies dans lesquelles, bien qu'un résidu priât, l'Église n'avait pas naturellement de place[44] ; car le développement de l'apostasie n'est point ici le sujet. Tout consiste simplement en des voies providentielles du ressort du ministère des anges. Ce n'est point le Fils de l'homme exerçant le jugement. Ce n'est point l'Agneau dans la gloire sur le trône, mais sympathisant d'ailleurs avec des personnes qui souffrent, contre lesquelles est le monde, et qu'il reconnaissait ostensiblement. Cela fut tout à fait perdu quand le monde reconnut l'Église : l'Église perdit entièrement sa place. Dans la pratique elle s'était graduellement rapprochée du monde ; maintenant elle y était ostensiblement plongée ; tel fut le cours de sa carrière, qu'ayant perdu le discernement spirituel elle n'était pas capable de voir sa position dans la bénédiction extérieure. Il en fut ainsi d'Abraham lorsque sa femme fut emmenée à la cour de Pharaon : il était d'abord descendu en Égypte. Alors le Seigneur agit par le ministère des anges sur la profession, d'abord en châtiments extérieurs, ensuite en jugements et malheurs directs. Les faits à mesure que nous avançons, nous conduiront à l'étendue (j'entends l'étendue géographique) de ces deux malheurs. Je réserve le cours de ces passages plus particulièrement au point de vue de la période prolongée (« les choses qui sont » étant prises comme s'appliquant à la dispensation tout entière) pour ce qui se présentera plus loin.

Mais avant le troisième malheur, ou la septième trompette, survient en forme de parenthèse une révélation considérable ; mais c'est encore le ministère angélique ou de l'ordre providentiel[45]. Ce n'est pas non plus, quoiqu'il s'agisse évidemment de la même scène, l'exposé de l'apostasie que nous trouvons plus tard, mais c'est la même scène sous le rapport historique comme sphère d'une suite d'événements en tant que prophétiquement annoncés par Dieu. Le jugement de Dieu contre l'état de choses dont il s'agit ici avait été annoncé sous bien des rapports, cela n'était point révélé. Mais quoique ce ne fût pas un livre scellé que l'Agneau seul pouvait ouvrir, mais bien le progrès du cours d'événements historiques dans l'ordre de la providence, il était toutefois d'une façon spéciale dans la main de cet ange puissant, et la dignité de Sa personne (de Christ) était ainsi maintenue.

Les manifestations du jugement de Dieu associé à la parole de Sa voix, et ce qui suivait là-dessus, n'étaient pas encore révélées. Une voix venue du ciel les scella : car quoique le cours des événements continuât, et que la description en fût donnée, toutefois il y avait réellement en cela des principes d'un tel caractère et d'une telle importance aux yeux de Celui qui pouvait introduire le nom de Celui qui est vivant aux siècles des siècles, que cela prouvait qu'il n'y aurait plus de délai. Et ces choses devaient précéder l'accomplissement du mystère de Dieu qui aurait lieu lorsque le septième ange sonnerait de la trompette.

De cette manière le petit livre ouvert est très simple. Ce n'est pas le mystère d'iniquité complètement exposé dans son caractère, mais c'est le cours historique des événements – un tableau de cette scène en elle-même, et dans lequel le mystère d'iniquité et tous ses principes importants ainsi que l'action de Dieu en conséquence sont développés en vue de l'accomplissement de ce qui est fini au son de la septième trompette. C'est donc un pas inférieur dans sa nature au grand livre scellé. *Celui-là* était tenu par Celui qui était assis sur le trône, et il fut donné à l'Agneau seul capable de l'ouvrir ; il Lui appartenait à un titre que nul autre absolument ne possédait : mais celui-ci est dans la main de l'ange, et il est donné au prophète. C'était une partie du cours progressif des événements historiques ; toutefois ses allusions l'identifient avec ce qui vient après comme la bête qui sort de l'abîme, etc.

Il y avait un autre point. Le prophète pouvait regarder aux événements extérieurs et les décrire ; mais ici, quoiqu'il y eût de la douceur dans la connaissance de cela, toutefois, quand il voyait ce que cette connaissance apportait réellement avec elle, quand il la digérait, quand les sympathies de sa propre âme y étaient impliquées, ainsi que des choses pénibles et douloureuses concernant la position et l'état de ruine de l'Église[46] – le désordre et le mal, éloignement de Dieu, et épreuves en rapport avec cela dans les saints – ah ! elle était amère en son ventre. Ce terme est toujours employé pour les affections et les pensées intimes de l'homme. Aussi dans l'Église

---

[43] Dans la longue période, de même que pour le premier malheur, je tiens celui-ci ainsi qu'on le fait d'ordinaire comme désignant les Turcs.

Dans la crise ce sera l'invasion des armées du Nord et de l'Orient ayant plus tard à leur tête l'Assyrien et Gog, le prince de Magog.

[44] Relativement à la crise l'Église est considérée comme de fait dans le ciel (c'est-à-dire, perdue entièrement de vue sur la terre, comme elle l'était de fait, lorsqu'elle eut perdu sa position de témoignage ici-bas, en tant que ville située sur une montagne.) Car tout le long du temps, quelle que soit la condition particulière des saints, du moment que l'Église cessait d'être reconnue ici par le Fils de l'homme en jugement, comme dans les sept églises, elle était vue dans le ciel soit mystiquement (ce qui donne la période prolongée), soit réellement et de fait, lorsque prennent place les épreuves et les jugements du dernier jour, la crise, comme on l'a appelée. Dans l'un et l'autre cas elle est perdue de vue sur la terre.

[45] L'arc-en-ciel autour de la tête montrait la connexion de cette révélation avec le rétablissement de la création – l'alliance avec la création au temps où le gouvernement fut institué.

[46] Dans la crise, les résultats apostats de ce qui était nominalement l'Église.

Dans les sceaux, il s'agit de l'Agneau et les saints sont exposés à la persécution. Les trompettes sont des jugements providentiels sur le mal, dans lequel les saints ne se trouvent point, souvent par des hommes méchants souffrant les uns par les autres, comme dans l'histoire juive. Puis vient la manifestation des ennemis ouverts du Seigneur Jésus Christ, et leur jugement, et dans leur plein caractère, par le Fils de l'homme Lui-même.

le Saint Esprit est-il dit découler du ventre du croyant, parce que ce n'est pas simplement une communication d'événements connus, mais l'Esprit, comme arrhes de ce qui nous appartient à nous-mêmes, et en conséquence remplissant l'âme ; et par suite de notre propre association avec les choses, la joie et le témoignage découlent.

Le vaste et large champ de ce témoignage devait être encore repris. Cette partie du témoignage prit le sujet à nouveau, et, quoique ayant de fait des attaches, un sujet complet et une scène complète en soi.

Ce petit livre ouvert présentait donc l'exposé historique (quand il prenait sa place dans l'histoire extérieure) de l'état de choses sous la grande apostasie, en vue de la clôture de la scène tout entière comme histoire à l'époque de la septième trompette ; tandis que le détail de l'apostasie, son origine et sa source (avant qu'il fût question en aucune manière de l'histoire successive de l'Église), la puissance et le dessein de Satan comme manifestés en elle, étaient réservés pour un exposé distinct (c'est-à-dire toutes ses opérations et ses développements moraux).

Il faut remarquer, de plus, que le troisième malheur n'est nullement donné ici. Lorsque la septième trompette sonne, il y a des voix dans le ciel célébrant la venue du royaume du monde de Christ, et la scène est décrite en des termes très généraux, comme embrassant son introduction et ses résultats ; mais le malheur n'est pas décrit. En réalité, tout le détail des circonstances est réservé pour les exposés ultérieurs : mais la chose constatée ici, c'est qu' « il n'y aurait plus de délai. » J'ai seulement à ajouter que, si « les choses qui sont » sont prises pour la dispensation tout entière, alors le chapitre douzième peut être pris d'une manière continue[47] pour l'action des agents qui y sont décrits dans leur conduite au temps de la crise ; seulement il retrace leur carrière à partir de l'état de choses dans les cieux – c'est-à-dire comme objets du jugement auquel a trait la septième trompette. Dans ce cas, le premier acte serait l'enlèvement des saints, puis Satan précipité sur la terre, puis, après la persécution des Juifs, la dernière bataille comprenant le jugement de la bête, etc. Autrement le douzième chapitre est un tableau des détails de leur source, de leurs principes, et de leurs actes ; tels qu'ils sont vus dans la pensée de Dieu, et cela d'après leur nature, leur but et leur principe.

Je pense que quelques-uns d'eux, au moins, comme les deux témoins, participent à l'appel céleste selon Dan. 7, sans appartenir au témoignage de l'Église représenté par la sainte cité. Voyez l'analogie de l'Église Pentecostale au commencement (quoique de fait ce fût l'Église), mais son témoignage est remarquable à cet égard.

Il est évident d'après Mathieu, Marc, Joël que l'apparition du Fils de l'homme est postérieure à ces changements dans les cieux, comme d'ailleurs cela ressort manifestement du cours tout entier et de l'ordre de ces actes solennels, de ces solennelles voies du jugement de Dieu. L'épiphanie de Sa parousia détruit l'homme de péché. On peut comparer ici Ésaïe 24.

Mais revenons aux détails du chap.11. Voici ce que nous trouvons : tous ceux qui avaient le caractère sacerdotal et ce qui les concernait, préservés – savoir, leur culte et l'autel (c'est-à-dire le saint lieu et la place dont le sacrificateur s'approchait). Mais la profession extérieure – la sainte cité – est entièrement abandonnée pour être profanée pendant la période prophétique de quarante-deux mois. Mais ce n'est pas seulement ce qui a rapport avec la sacrificature qui est préservé, le témoignage, le caractère prophétique, l'est aussi. C'est-à-dire qu'il fut donné efficacité à leur témoignage, « donné aux prières des saints », ou « donné à mes deux témoins », ce qui signifie efficacité au sujet du don [48].

Ce témoignage n'était pas gardé par des préservatifs extérieurs mondains, bien loin de là ; durant cette période, le mot « malheur » était prononcé sur ce qui aurait eu ce caractère. Ce qui était extérieur était le sujet de l'inter-

---

[47] Mais alors a continuation historique n'est pas immédiate ; il n'y a suite qu'à partir de l'état de choses résultant de la position des parties, et plus particulièrement à partir de la fuite de la femme dans le désert, les versets précédents ayant pour but simplement de faire voir ce qui a amené les parties dans cette condition, savoir que le fils mâle ne déployait pas d'abord sa puissance, mais était enlevé – il y avait ensuite une opération par laquelle les deux étaient d'abord purifiés – et puis ce par quoi le pouvoir apostat était abattu après toute sa lutte contre Christ. La chose à remarquer ici, quant à l'ordre, est que la guerre semble avoir lieu avant que les puissances du ciel soient changées, changement à l'égard duquel il faut comparer les cinquième, sixième et septième sceaux. Je ne vois pas que le fait que les saints sont reconnus dans le cinquième implique le changement des cieux : le sixième cependant me semble le faire.

Voici l'ordre que ces passages impliqueraient, quant à la crise finale : – Les trois sceaux après le premier seraient le commencement des douleurs ; durant cette période les fidèles témoins sur la terre seraient exposés à être tués, et l'évangile du royaume serait prêché parmi les Gentils. Au cinquième sceau les cieux sont changés.

L'abomination de la désolation est établie au milieu de la dernière semaine.

Temps de détresse tel qu'il n'y en a jamais eu depuis qu'il existe des nations, le dragon persécutant la femme.

La femme s'enfuit. – Ceux qui sont dans la Judée s'enfuient aux montagnes.

Le sixième sceau est ouvert ; et avant que les vents soufflent le résidu est scellé et la multitude ayant des palmes apparaît vêtue de robes blanches.

Le cri du résidu sur la terre amène le jugement là-bas comme le cri des âmes sous l'autel au cinquième l'avait amené au sixième.

Alors viennent les jugements des trompettes qui se succèdent régulièrement, le dernier impliquant le jugement final.

vention sécrète de Dieu par le ministère des anges ; mais le jugement correspondait à leur témoignage. Si quelqu'un voulait leur nuire, le feu sortait de leur bouche. Ce n'était pas la venue du jugement en vertu d'une autorité extérieure manifeste ; chose qui était au moins la prétention élevée du côté du faux prophète. Mais il leur était répondu en jugement afin de les préserver selon le témoignage de leur bouche contre ceux qui voudraient les détruire. Cette intervention secrète de la main de Dieu, selon la parole du témoignage fidèle, s'est toujours produite, je n'en doute pas, dans des cas pareils. Ce n'était pas le temps pour apparaître en jugement, d'une manière ouverte, mais il y avait toujours lieu d'intervenir pour une vigilante justification de leur témoignage lorsque c'était nécessaire. S'ils prenaient l'épée en des cas pareils, c'était chercher à altérer l'ordre parfait de la providence de Dieu qui maintient toujours ses principes – ils périraient par l'épée.

Ce qui suit semble avoir de l'analogie avec les circonstances de Moïse et d'Élie et l'énergie de leur ministère, sans qu'il s'agisse de leurs personnes. Le ministère de Moïse s'accomplit lorsque le peuple était sous l'oppression et que le monde avait le dessus, et il eut le pouvoir de frapper de plaies la terre à laquelle Pharaon appartenait, dont il était le prince, et qui était l'objet de ses désirs et de ses affections. Elle ferma le ciel sur un peuple apostat qui eût dû être en rapport, en association, avec lui ; et la bénédiction fut retirée d'un pays arrosé de la pluie du ciel. C'était donc chez tous les deux le pouvoir de faire venir le jugement approprié à leur position respective : l'un, agissant sur le monde duquel le peuple de Dieu était appelé à sortir ; l'autre, jugeant le peuple qui était devenu le monde, en arrêtant le cours des bénédictions qui descendaient sur lui du ciel. Ils ont tous deux leur application à l'état de choses auquel il est fait allusion dans cette courte mais substantielle prophétie.

À l'expiration des trois ans et demi, leur témoignage prend fin par leur mort de la main de la bête sortie de l'abîme, après qu'ils ont achevé leur témoignage. Le verset 8 me semble avoir en vue à la fois l'application générale et l'application particulière, à l'égard desquelles j'ai déjà dit que je croyais qu'elles étaient l'une et l'autre dans la pensée de l'Esprit de Dieu ; d'abord, la grande cité du monde, qui est le lieu où Christ a été crucifié ; et tout particulièrement Jérusalem, où l'Apostasie religieuse, toujours à la tête de l'iniquité du monde, a commis l'acte eu égard à la localité.

Pour ce qui concerne l'interprétation qui assignerait à cette prophétie une période de mille deux cent soixante années, il en a été traité suffisamment par d'autres : témoignage suscité durant l'apostasie morale prolongée, auquel je crois que le Saint Esprit attache plus d'importance que plusieurs ne sont enclins à le penser ; car Dieu aime ses saints. Je crois que ce long témoignage était de la dernière importance possible, mais son importance n'était pas l'importance finale – ce n'était pas la grande scène de la fin. À mon avis, il était, avec la manifestation de l'Antichrist personnel, dans la même relation que l'Église, par l'opération du Saint Esprit, est avec la venue personnelle de Christ, le Seigneur ; et ce n'est point là quelque chose de peu important ou d'indifférent ; bien au contraire, non plus qu'un petit objet de la protection et de la contemplation attentive de Dieu. L'égorgement des saints, le culte des démons, la suppression, ou au moins la dégradation de ce qui était, *de fait,* l'ordonnance de Dieu dans l'autorité civile – tout cela n'était pas peu de chose dans l'estime de Dieu, bien que Sa patience peut, le supporter pendant qu'avait cours cette longanimité qui était salut. Mais le renversement de la véritable gloire de l'Église, dans la reconnaissance du Saint Esprit, n'était pas une chose sans importance, comme prouvant la dégénération de l'homme qui apostasie en toutes circonstances, quoi que ce ne fût pas la guerre ouverte contre le Fils.

J'ajoute, de plus, que l'apostasie et la révélation de l'homme de péché sont deux choses distinctes. L'apostasie est l'introduction de l'homme de péché. Or, l'apostasie peut ne pas être ὁ ανομος, l'inique ; elle a bien, toutefois,

---

Le seul point qui reste est celui du moment où Satan est précipité. Le douzième chapitre prend tout le cours du livre dans ses sources intimes, afin d'introduire les derniers agents comme objets du jugement annoncé dans le ciel pour le moment où la dernière trompette sonnera. Ce chapitre fait voir, comme il a été remarqué, que le premier acte est l'enlèvement de Celui qui doit gouverner les nations ; et la question tout entière suit son cours après cela. Le pas suivant n'est pas le changement des cieux, mais la guerre là ; et alors l'adversaire et accusateur est précipité. Cela se passe évidemment avant les derniers trois ans et demi, époque de la tribulation, et antérieurement à la tribulation et à la fuite ; au moins me semble-t-il qu'il en est ainsi. Le changement des cieux arrive après cela, ou plutôt, sur cela. La seule chose, donc, que j'avance sur ce point, c'est que, d'après ces passages, la défaite et l'expulsion du ciel du dragon, relativement à la crise, me semblent avoir lieu quelque temps avant que l'abomination soit établie, après l'enlèvement des saints, c'est-à-dire avant ou durant la période des quatre ou cinq premiers sceaux (Le sixième sceau serait l'effet de cela).

[48] Il leur fut donné puissance pour prophétiser, revêtus de sacs, durant la période pendant laquelle la partie extérieure du lieu saint était foulée aux pieds, tandis que la partie intérieure était préservée. La période est donnée ici en jours pour montrer, je suppose, la continuité et la constance de leur témoignage, et non pas simplement son terme. L'autre point dans le témoignage était celui-ci, qu'il était en dehors de l'ordre dans lequel auront lieu le déploiement et le service des grands offices de Christ sur la terre lorsqu'Il viendra ; c'était seulement un témoignage à ces offices du Seigneur. Si nous comparons Zacharie 4, nous trouverons dans la restauration de l'économie juive sur la terre, l'ordre le plus strict dans toutes ses parties ainsi que dans les arrangements du chandelier unique, ses deux oliviers et ses tuyaux. Mais ici il y a deux oliviers et deux chandeliers. Ils se tenaient devant le Seigneur de toute la terre ; ici ils se tiennent (vers. Angl.) devant le Dieu de la terre – témoignage à la vérité, mais non son accomplissement : non pas l'ordre, la beauté, et la régularité de la chose établie, mais un témoignage au droit de Dieu à l'avoir ainsi. Voilà ce qu'étaient ces témoins.

sûrement quelque importance. Je trouve beaucoup de manque d'attention à l'exactitude de l'Écriture chez ceux qui semblent être le plus exacts eux-mêmes. Le mystère d'iniquité en train, l'apostasie, et l'inique, peuvent être envisagés comme autant de choses distinctes, bien qu'étroitement liées les unes aux autres ; l' ανομος n'est pas non plus identique avec l'Antichrist, bien qu'ils puissent très vraisemblablement [49] être la même personne [50].

Pour ce qui est de la négation des symboles, et de l'affirmation que c'est ici un livre où il faut tout prendre à la lettre, cela me semble insoutenable, C'est ainsi que lorsque la troisième partie du soleil fut frappée, l'éclat du jour ne fut pas diminué du tiers ; mais ce n'est point ce qui aurait eu lieu dans le sens littéral. Il suffira d'entrer un peu dans les détails pour voir que beaucoup de ce qui a été dit récemment sur ce sujet ne saurait supporter l'examen.

Il est un autre point sur lequel les avocats du littéralisme [51] et de la crise insistent souvent, et qui mérite attention (quoique je ne veuille pas m'arrêter à ces choses) – les jours considérés comme des années. On nie cela, bien que l'idée en soit nettement suggérée par le passage des Nombres et par celui d'Ézéchiel.

Les soixante-dix semaines sont là pourtant, et parlent d'une voix assez forte ; mais l'habileté de la critique a été appelée au secours pour dire que le texte parle tout simplement de soixante-dix septaines, et non de soixante-dix semaines et qu'ainsi ce peuvent être littéralement des années. Or, si le texte se lit de la manière conventionnelle (c'est-à-dire avec les points voyelles), c'est tout simplement semaines ; sinon, le sens n'est aucunement septaines, mais soixante-dix fois. Cette explication critique ne saurait donc, selon moi, être maintenue. C'est ou bien soixante-dix semaines, ou soixante-dix fois soixante-dix ; ce n'est pas soixante-dix septaines.

Mais pour ce qui concerne les nombres que nous avons ici, il s'élève une autre question importante : on allègue que, envisagé comme dans la crise et littéralement, ce n'est nullement la dernière demi-semaine. Dans la dernière demi-semaine à Jérusalem, est-il dit, ce ne sont pas des temps de témoignage, mais de vengeance – non pas de témoignage de qui que ce soit, Chrétien ou Juif. Les disciples qui avaient rendu leur témoignage et étaient appelés à posséder leurs âmes par leur patience reçoivent alors pour direction de fuir, car c'étaient là les jours de la vengeance. C'était de l'établissement de l'abomination de la désolation que datent le commencement des derniers douze cent soixante jours, ou trois ans et demi. Ainsi dans le douzième chapitre, après que Satan a été précipité, sa grande fureur commence de se donner cours sur la terre ; alors le ciel et ses habitants sont libres ; et, en conséquence, la femme fuit dans le désert pour y être nourrie loin de la face du serpent pendant un temps, deux temps et la moitié d'un temps. Jusque-là 1'Antichrist ne prend point dans Jérusalem son caractère distinctif propre. Il peut comme le chef oppresseur et apostat des Gentils, persécuter, à l'instigation des Juifs, les saints qui ont le témoignage de Jésus – peut être même opprimer parfois tyranniquement les Juifs, comme la nation sainte ; mais, à parler strictement, leur « alliance est avec la mort, et ils ont intelligence avec le sépulcre » (c'est-à-dire pour ce qui concerne les gouverneurs qui représentent la nation.) Ce dernier point est vrai de la dernière demi-semaine ; ce qui la caractérise c'est l'alliance de la bête avec les Juifs. Mais le Seigneur, en Matt. 24, distingue le témoignage général du royaume, envoyé dans tout le monde, et qui commença immédiatement après sa mort, de la dernière demi-semaine seulement. Ce n'est pas d'un témoignage spécial dans Jérusalem qu'Il parle, et nous ne devons pas confondre le témoignage particulier des deux témoins avec les 14 premiers versets de Matt. 24. Ce chapitre ne connaît pas de première demi-semaine. Il y a un témoignage général d'une demi-semaine, commençant avec l'établissement de l'abomination de la désolation et finissant avec la venue du Seigneur. Daniel 9 envisage une première demi-semaine dans laquelle le conducteur qui viendra fera avec la masse des Juifs une alliance qu'il rompra au milieu de la semaine ; mais Apoc. 11 envisage uniquement, je crois, la dernière demi-semaine, celle de Matt. 24.

Il se trouve ici une autre distinction, qui aussi continue dans tout ce qui suit, et qu'on n'a pas dûment remarquée – peuples, tribus, langues, nations, et ceux qui habitent sur la terre. Je dis pas *dûment* remarquée, comme on a conclu de l'expression, « Tous ceux qui habitent la terre », que la domination de l'Antichrist serait universelle. Mais dans ce passage, comme ailleurs, ces personnes sont en contraste avec les nations, les tribus, les langues, et les peuples. Le cas de ceux qui habitent sur la terre est toujours, je pense, plus aggravé.

Ainsi ce n'est pas simplement de mauvaise conduite tenue envers les témoins qu'il est question ici, mais d'une grande joie éprouvée à leur destruction par des gens qui y sont intéressés. Il y a trois partis engagés dans le mal : la bête qui tue les témoins ; ceux des nations et tribus qui ne permettent pas qu'on les ensevelisse, manifestant l'hostilité naturelle du cœur de l'homme ; et ceux qui habitent sur la terre que le témoignage des témoins avait spécialement tourmentés. Car le témoignage d'une vie sainte et conséquente et d'une intimité prophétique avec Dieu est un tourment continuel pour ceux auxquels ce témoignage s'adresse à cause de leur apostasie. Le prophète dans ce caractère, est toujours un témoignage qu'avec tout leur orgueil et tout leur contentement d'eux-

[49] Comme je suppose qu'ils le sont en effet.

[50] Ici j'ai laissé de côté un passage relatif à un ouvrage renfermant les vues selon lesquelles un jour est pris pour un an, ce que je ne puis affirmer avec une certitude quelconque.

[51] L'application des allusions ou des prophéties de l'Ancien Testament dans le sens dans lequel elles sont employées là, me paraît être également insoutenable ; elles sont empruntées de là pour être appliquées à des sujets célestes, absolument comme dans le cas de Jérusalem ; ainsi l'analogie est partout : restreindre l'Apocalypse à la même signification, c'est, me semble-t-il, nous en priver, et équivaloir simplement à ceci, que lorsque l'Apôtre emploie le langage prophétique pour introduire dans des scènes d'un ordre plus avancé, nous sommes retenus là où nous a laissés la prophétie : c'est-à-dire, selon moi, obscurcissant, au lieu d'éclairer.

mêmes ils sont apostats ; et c'est là un véritable tourment, car, quelle que soit leur prétention, ils n'ont réellement pas de paix avec Dieu. Le retour des témoins à la vie était un fait public dans lequel le jugement de Dieu et la justification qu'il faisait d'eux étaient manifestes à leurs ennemis. Ils entendirent une voix venant du ciel qui leur disait : Montez ici. Ils furent d'abord ramenés à la vie, et ensuite appelés au ciel publiquement.

Ces témoins s'étaient tenus devant le Dieu de la terre, témoins du droit de Dieu sur elle. L'effroi que produisit la manifestation publique de Dieu en leur faveur, ne donna pas efficacité à leur témoignage ; mais les personnes effrayées glorifièrent le Dieu du ciel : il y eut l'effet que produit généralement la religion sans la repentance – le témoignage ne fut pas reçu, car cela eut brisé leur volonté. Mais l'effet extérieur de leur crainte fut de leur faire honorer Dieu dans la forme, mais seulement comme Celui qui est dans le ciel. Ce fut l'effet de ce qui agissait sur eux – le tremblement de terre et la mort des hommes qui furent tués, des noms d'hommes, de la ruine de leur orgueil et de leurs prétentions [52].

Tout cela eut lieu avant le son de la dernière trompette ; mais quand ce fut fini le sixième malheur était passé.

Quoique ceci puisse s'accomplir d'une manière plus littérale dans la crise, il n'y a rien dans le retour des témoins à la vie qui en fasse strictement une résurrection à la lettre ; les termes sont au contraire, pour la plus grande partie, symboliques. L'expression, l'esprit de vie (venant) de Dieu, quoiqu'on puisse l'appliquer ainsi, n'est pas aussi strictement caractéristique du fait de donner la vie simplement [53]. C'était pourtant quelque chose de distinct du simple renouvellement de leur témoignage prophétique, comme vêtus de sacs. Le témoignage avait lieu maintenant par l'exaltation dont ils avaient été l'objet publiquement, et non par leur fidélité dans l'épreuve.

Je voudrais faire remarquer sur le verset 8 que ce n'est pas proprement la rue de la grande cité, mais plutôt la grande route ou la grande place de la cité à laquelle l'idée tout entière ne semble que servir d'antécédent. Dans tout ce temps-là le dernier grand malheur était à la veille d'être manifesté.

Les témoins étaient alors un témoignage unique, adéquat, rendu antérieurement à la dernière et terrible expression de la puissance du mal lorsqu'il est déchaîné, et un témoignage du droit de Dieu relativement à la terre au moment même où ceux qui habitent sur la terre la réclamaient comme leur appartenant, et étaient, en conséquence, tourmentés par le témoignage. Cela n'avait pas lieu nécessairement durant la prépondérance de la bête sortie de l'abîme, car jusqu'à la guerre (vers. 7), il n'est pas question de son existence. Quand elle leur fait la guerre, elle a la victoire et les tue ; mais ils ont puissance en témoignage jusqu'alors – jusqu'à ce que leur témoignage soit accompli. Leur témoignage [54] ne s'exerçait donc pas sous l'oppression de sa puissance ; au moins ce n'est point par là que Dieu le distingue. Il se poursuit dans l'affliction, tandis que les choses extérieurement sacrées sont souillées, mais que le résidu sacerdotal et ce qui lui appartient sont préservés ; et cela, pendant quarante-deux mois. C'est dans ces circonstances qu'ils accomplissent leur témoignage : et alors la bête sortie de l'abîme fait la guerre contre eux et les tue [55]. Quand surgit la question de puissance et que, dans la plénitude de sa forme, l'Antichrist s'élève contre l'Agneau, il est finalement renversé ; il est jeté avec le faux prophète dans le lac de feu, et ceux qui le suivent sont tués. Pour ce qui est de son action avec les témoins, c'est, en principe, un acte antérieur ; l'Agneau n'est pas encore venu sur la scène ; car Il vient personnellement en vainqueur. Mais ici, tandis que la bête vient contre les témoins qui se tiennent devant le Dieu de la terre, ils sont vaincus parce que l'Agneau n'est pas encore sorti en puissance, ni le royaume terrestre établi. Satan s'élèvera contre le Seigneur des cieux et sera précipité. Quand son représentant s'élève contre les témoins et les représentants du Seigneur – contre ces deux oints – ceux-ci sont renversés, tués, et enlevés au ciel où sont encore la gloire et l'Agneau. C'est le dernier acte public extérieur de témoignage – soit pour la dispensation, soit pour la crise – et c'est pourquoi il a le caractère qui y est attaché lorsque le témoin prophétique y trouve place – savoir la prépondérance du mal extérieur, et la souffrance du témoin dont le refuge et le repos sont en haut.

Ainsi la bête sortie de l'abîme n'apparaît pas ici comme l'agent direct contre les témoins, jusqu'à ce que les trois ans et demi de leur témoignage soient terminés, quoique, quant à leur condition, ils fussent vêtus de sacs. Quand l'annonce du dernier malheur arrive, les cieux considèrent cela comme le signal de l'établissement du royaume terrestre ; et l'Église, anticipant comme ayant la pensée de Christ, rend grâces au Seigneur Dieu Tout-Puissant, qui dans la continuité de son Être et de son conseil entrait maintenant dans l'exercice de son pouvoir ; et c'est pourquoi elle en célèbre par anticipation les résultats. Les anciens seuls parlent ici, parce que les choses n'étaient pas en vision dans leur plénitude ou dans leurs principes ; mais c'était l'anticipation des faits comme arrivant désormais, en tant qu'ayant la pensée de Christ.

---

[52] La parole de Babel était : « Acquérons-nous de la réputation » (un nom). Dieu seul a droit à un nom, ou droit d'en donner un. Adam avait ce droit à l'égard des bêtes comme établi par Dieu sur elles ; « et il les fit venir vers Adam. » L'ennemi peut, sous la direction de Dieu, donner par dérision, un nom aux saints ; mais ils sont rassemblés uniquement au nom du Fils de Dieu, le Seigneur Jésus Christ, et doivent porter seulement son nom, et, en Lui, le nom du Père.

[53] Remarquez qu'il ne s'agit ni de résurrection, ni de changement de personnes qui seraient vivantes, mais d'un acte spécial. L'homme les avait tués, mais Dieu les a vivifiés et appelés en haut.

[54] Je dis-leur témoignage, parce que, quant à son caractère général, la bête persécutera les saints.

[55] À la joie de ceux qui habitent sur la terre ; il est donc, sans doute, leur grand ami.

Il semblerait que le dernier malheur est d'une portée beaucoup plus étendue que les autres – bien que fondant sur la même scène et ayant le même but. Dans le verset. 12 du chapitre suivant, après que Satan a été précipité, il est en effet prononcé malheur sur les habitants de la terre qui étaient les objets des premiers malheurs, et il est aussi ajouté alors, sur ceux de la mer. Il est vrai que cela ne vient pas dans la suite historique propre selon le chapitre 12, et que ce n'est pas non plus le malheur final du chapitre 11, mais que c'est l'introduction de la scène plus vaste sur laquelle tombe le jugement exécuté dans ce malheur. Mais il n'aurait été rien exprimé là touchant la nature et l'étendue du malheur : ici tout ce qui existe sous le ciel s'y trouve impliqué.

Le 19e verset du chap.11 devrait, je crois, quoique servant de transition, être le premier du chap.12 qu'il commencerait plus convenablement. Envisageant les chapitres comme continus, nous avons ici l'action directe manifeste du ciel sur la terre, leur connexion l'un avec l'autre. Ce n'est pas maintenant un sceau ouvert par quelqu'un qui était seul capable de faire cela, mais le temple ouvert ; « et l'arche de l'alliance », etc.

La première chose qui apparaît, c'est le sûr et invariable témoignage de la miséricorde de Dieu selon l'alliance par laquelle Il avait daigné se lier Lui-même et à laquelle se rattachaient toutes Ses pensées et tous Ses desseins. Aussitôt que la septième trompette a sonné, toutes les relations des choses, ainsi que leurs véritables principes et leurs sources réelles, se montrent nettement. Si nous prenons le 18e verset du chap.11 comme terminant d'une manière générale toute la scène, ainsi qu'il le fait réellement, alors le chapitre 12 ramène l'Église en arrière pour voir d'une manière abstraite les principes et les sources de tous les événements qui, de fait, se produiront d'une façon manifeste dans les derniers trois ans et demi.

Ces deux points de vue ne sont nullement incompatibles, car la dernière crise n'est autre chose que ces sources mêmes d'action ramenées à un chef et une manifestation uniques en des agents manifestés directement et activement en lutte. Et, au contraire, nul ne saurait comprendre la crise qui a lieu, à moins d'entrer dans les sources, les principes et la marche d'agents (nous pouvons bien dire en un certain sens ayant là leurs intérêts) qui sont révélés ici dès le commencement ; et d'un autre côté, on ne discerne jamais clairement l'action de ces agents et de ces principes, non plus que les résultats qu'ils amènent, jusqu'à ce qu'ils soient manifestés ainsi à la fin dans leurs vrais résultats, bien que la foi puisse longtemps avant en discerner les principes. C'est ainsi que lors des premiers déploiements de Son pouvoir, le Seigneur dit : « Je contemplais Satan, tombant du ciel comme un éclair ; » et son grand apôtre nous révèle que le mystère d'iniquité était déjà en train : seulement il y avait quelqu'un qui retenait jusqu'à ce qu'il fût loin ; et alors serait révélé l'inique que le Seigneur consumerait. La révélation de ces agents, cachés mais réels, était donc précisément la manifestation de ce qui aurait lieu dans la crise : et la crise est la manifestation, de fait, de ces agents dans leur véritable caractère, et non plus sous le voile de mystères. De là vient que l'Église comme admise dans le ciel, les connaît, et explique ce par quoi ils se manifestent, personnes ou choses, quand ils se montrent sur la terre.

Ceci ne fait donc pas proprement partie des sceaux, mais vient à la connaissance propre de l'Église par le Saint Esprit et la révélation qu'Il donne de ce qui se passe dans le ciel ; non pas, simplement, par voie de communion, comme prenant de ce qui est à Christ, mais par voie de révélation comme montrant ce qui se rattache à la manifestation de Sa gloire. Tout cela est fondé (advienne que pourra) sur l'immutabilité de l'arche de l'alliance. C'étaient l'arche de l'alliance de Dieu et le temple de Dieu. L'Église repose sur cette fidélité assurée, mais c'est à Israël que ceci s'applique directement quoiqu'en des images particulièrement symboliques.

Cela étant fixé, les voies et les desseins de la Providence étaient alors révélés. Il parut un grand [56] signe dans le ciel. Comme la femme était pour l'homme, de même l'homme était par la femme ; et les choses étaient révélées ici, non dans leurs derniers résultats (cela est toujours la connaissance de l'Église, dans son privilège de communion, soit quant à la gloire de Christ comme homme, soit quant à Dieu tout en tous), mais dans leur administration en attendant, et en conséquence, nous avons ici l'homme par la femme ; pareillement dans d'autres types de l'Écriture. Aussi, quoiqu'elle nous apparaisse dans la gloire de Dieu d'abord, la voyons-nous bientôt dans des circonstances et nécessités diverses auxquelles, dans la sagesse et la justice de Dieu, elle était assujettie même jusqu'à prendre la fuite sur la terre. Ici, toutefois, elle est vue dans son titre de gloire dans le ciel. Le dessein de Dieu est dans l'Église ; mais Christ en est le grand sujet ; et, de fait, elle peut être sujette ici-bas à mille et mille vicissitudes, car le monde n'est pas réglé autrement que d'une manière secrète. Dieu peut la glorifier, mais la place de la femme est d'être sujette ; elle ne combat point, et ne le peut dans ce caractère. J'ai déjà mentionné ailleurs [57] que dans les types de l'Écriture l'homme exprime l'activité ou la chute de la foi, tandis que la condition de l'Église ou du peuple de Dieu (car dans ce sens l'Église est le nom pour exprimer une condition du peuple de Dieu, ce dernier nom étant employé dans un sens général), est représentée par la femme .

Nous avons à envisager ici le peuple de Dieu, comme dans Sa propre pensée, ou Son dessein, et en conséquence comme glorifié en cela ; toutefois, ainsi que nous l'avons dit, en venant aux détails des conséquences, c'est dans son administration qu'il est présenté, car c'est l'homme par la femme, et non la femme pour l'homme. L'une et l'autre de ces choses ont leur importance et leur place. De là, la femme apparaît revêtue de l'autorité suprême – l'éclat de l'autorité suprême, et toute lumière dérivée sous ses pieds [58] ; l'autorité dérivée, toute autorité

[56] Un autre signe commence au chapitre 15.

[57] « Le Témoignage chrétien », vol. 3, page 146.

[58] Ainsi tout l'état de cœur précèdent dans ce qui réfléchissait la lumière, était couvert dans l'ombre, car le peuple est mis sous leurs pieds.

subordonnée, étant sa couronne et cela dans la perfection. Ainsi elle est envisagée d'une manière abstraite, mais dans le dessein de Dieu avec tout ce qu'il y rattache, et tout ce que comprennent les desseins immédiats ou les plans de Dieu – Sa propre gloire et Jésus toujours la dernière fin. Et c'est de cette manière que tout finira, car c'est une vérité que αρχη της θεωρια τελος της πραξεως (le commencement de la théorie est la fin de la pratique.)

Nous parlons ici en effet de Dieu rentrant dans Sa propre infinité, ce qui peut difficilement être appelé Son dessein [59] : – Christ, la gloire du Fils, voilà donc ce qui constituait le dessein ; mais ici, comme c'est de son administration qu'il s'agit, c'est la femme qui est présentée, tandis que l'homme est caché.

Si nous descendons dans les détails, nous trouvons le contraste le plus marqué : l'état le plus bas de la plus basse condition du peuple de Dieu – son état sous la loi enfreinte, et lui-même sous la domination de la dernière forme du mal Gentil, quant à celle dans laquelle il se personnifie – celle sous laquelle Christ naquit ; et ainsi très convenablement. Car par le péché la gloire était renversée ; tout était renversé : le trône qui aurait dû être l'instrument de la justice de Dieu, instrument du meurtre de Son Fils, aux existences et à l'instigation (intercession si vous voulez) de Ses sacrificateurs, des chefs de Son peuple ! quel tableau ! Si nous nous reportons à l'époque où les Juifs diront réellement, « L'enfant nous est né ! » nous verrons que c'est après le tout dernier mal et la manifestation de la toute dernière forme du dernier mal – le mal des derniers jours. L'Église le connaît maintenant, car elle a la pensée de Christ ; et nous sommes renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés.

Ce que nous trouvons ici, c'est donc le dessein de Dieu concernant la condition de Son peuple, mettant au monde Celui qui devait gouverner toutes les nations, et qui, au lieu de faire cela, est enlevé vers Dieu et vers son trône, tandis que la condition de son peuple reste exposée aux épreuves, à la misère et à la poursuite du grand ennemi qui avait attendu et cherché à dévorer le fils mâle à sa naissance. Toutefois il lui échappe complètement. Tel est le tableau général, qui jette beaucoup de lumière sur tout l'ensemble des détails. Si nous appliquons cela à Christ personnellement, alors l'accomplissement, quant au dessein céleste, quoi qu'il puisse souffrir ici, en est suffisamment clair (la condition du peuple de Dieu étant la souffrance et en conséquence l'épreuve). Si nous l'appliquons aux saints qui sont vainqueurs ici, comme Il le fut, et auxquels il est donné de gouverner comme Il le reçut de son Père, alors nous trouvons que, quoique le but de l'ennemi fût de les dévorer aussi, ils sont enlevés en haut hors de ses atteintes vers Celui qui était au-dessus de son pouvoir ; et l'épreuve et la persécution tombent sur ceux qui sont laissés ici-bas – sur la femme. Les détails de cela font le sujet de ce qui suit dans le chapitre. Après que l'enfant a été enlevé, la femme fuit. Ceci n'est accompagné d'aucun détail. C'est une description de la position des parties et cela avec toute la clarté possible, comme par la puissance et avec une précision divines. Il en est une dont jusqu'à présent je n'ai dit que peu de chose – cet autre signe (qui était opposé à la femme, à ce dessein de Dieu dans son peuple) le grand dragon rouge. Son intention était de détruire le fils mâle sur le point d'être enfanté par la femme qu'il voyait dans les douleurs de l'enfantement, et contre laquelle il était rempli de haine de même que contre tout ce qui lui appartenait, car le dessein de Dieu et ses fruits étaient sa destruction. Il n'y réussit pas et tourna sa fureur contre ce qui, dans un certain sens, était laissé en sa puissance.

Que le dragon soit la puissance hostile de l'adversaire, il n'y a pas le plus léger doute à cet égard. Nous avons l'autorité de ce livre, (chap.20) que personne, je pense, ne niera, pour parler ainsi.

Si nous considérons la source de la puissance, elle est là ; seulement c'est sans la description qui lui donne son caractère formel. Ici le dragon était vu dans le ciel (c'est-à-dire, non pas dans ses formes providentielles et ses conséquences par la volonté de l'homme, mais selon que le Seigneur envisageait en lui sa volonté et sa puissance pour le mal) comme un tout, identifié quant à sa forme avec la bête (à laquelle il donnait sa puissance, il est vrai), sans être toutefois la bête, et sans être identifié avec elle dans les particularités de son caractère au dernier jour ; mais parfaitement la forme générique tout entière de la puissance de Satan en ce qui, à une période donnée, revêtait ce caractère. Il avait les sept têtes et les dix Cornes, mais c'étaient les têtes qui étaient couronnées, et non les cornes. C'était Satan, en activité dans cette forme de puissance sous laquelle il contrecarrait – non pas simplement le dessein terrestre [60] parmi les Juifs, ou sous laquelle il attaque Jérusalem par un instrument terrestre, mais tout l'ensemble des desseins célestes [61] et la gloire de Dieu par Christ dans son peuple. Et de là vient aussi que la mort de Christ, qui termina Sa carrière juive et terrestre, n'est point signalée ici, parce que les relations juives de Christ ne sont pas le sujet lorsque les choses sont vues dans le ciel. L'enfant fut enlevé vers Dieu et vers son trône.[62]

---

[59] Dessein exprime plutôt ici la chose qu'on s'est proposée, que l'intention. Si je suis compris, je ne m'inquiète pas de la précision métaphysique. Le mot dessein renferme évidemment les deux choses, mais peut s'appliquer d'une façon spéciale à l'une ou à l'autre (c'est-à-dire à l'intention ou à la chose qu'on a en vue.)

[60] Le Fils fut enlevé, mais il devait gouverner toutes les nations : la condition céleste est ici la réponse et le remède à une tentative dirigée, contre quelqu'un qui devait régner sur la condition terrestre. Son gouvernement et son pouvoir sont l'affaire en question.

[61] Cela est vrai même dans l'Antichrist ; car c'est une association avec les Juifs, et la possession de Jérusalem pour la garder comme centre de la puissance terrestre contre le Seigneur, en tant que venant du ciel. Les « hommes moqueurs » qui demeurent à Jérusalem « ont fait accord avec la mort et ont intelligence avec le sépulcre. »

La queue du serpent, son influence morale – influence morale mauvaise – caractérisée par la forme de l'Empire Romain, les effets de sa puissance, et la religion dominante de l'état, renversa un tiers des gouverneurs établis par Dieu, et les réduisit à une position subordonnée.

Le résultat de cela à l'égard de la femme fut sa retraite dans la solitude et la souffrance, car on la voit ainsi en effet.

Ce sont là les parties en jeu. Le verset septième commence un nouveau sujet. Il y eut un combat dans le ciel. Ce n'était point le combat de l'Église, mais celui de la puissance divine ; non toutefois, cependant, dans l'énergie manifestée du Fils de l'homme, l'homme puissant, le fils mâle, mais dans les instruments plus secrets de sa volonté, les ministères angéliques. Le combat de l'Église poursuivi dans la chair, se poursuit dans la souffrance et est soutenu contre l'accusateur par le sang de l'Agneau et par la parole de leur témoignage, lui étant toujours là et toutefois eux au-dessus de lui, comme un ennemi vaincu par Christ, misérables dans leur chair, et quant à elle dans sa volonté, lorsqu'elle opérait, sous sa puissance. Mais ici c'était la puissance de chasser en service pour Dieu – la question se posait si le dragon et les anges continueraient de demeurer là : « Et le dragon combattait et les anges, et ils ne furent pas les plus forts ; et leur place ne fut plus trouvée dans le ciel. Et le grand dragon fut précipité, le serpent ancien, appelé diable et Satan, qui séduit le monde habitable tout entier : il fut, dis-je, précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui [63]. » Alors vient la célébration de ce grand événement, et au treizième verset ce qui le suivit sur la terre : et le changement en tout cela est très important. L'appréciation que l'Église en fait dans le ciel, l'est aussi – « l'accusateur de nos frères [64] ; » dont les accusations et la puissance ont eu pour conséquence l'épreuve [65] et la persécution sur la terre. Ils n'ont point aimé leur vie, même jusqu'à la mort, l'ayant vaincu par le sang de l'Agneau et la parole de leur témoignage – une période, par conséquent, durant laquelle les saints souffrent et où Satan a sa place dans le ciel en autorité et puissance, et séduit le monde tout entier. À partir de ceci la victoire de Michel et de ses anges l'a précipité.

J'applique ici le même principe d'opération et de manifestation providentielle dans la crise que partout, et je n'en fais particulièrement mention ici, ainsi que de son application à la chute de l'idolâtrie, que parce que des interprètes modernes le rejettent complètement. Il ne s'agit pas ici de l'influence de Satan dans l'Église [66], mais de sa puissance dans le gouvernement du monde, bien qu'elle pût agir sur l'Église. Le raisonnement que l'on oppose à cette vue en disant qu'il y aurait accroissement de mal pour l'Église par le fait de la cessation de la puissance ouverte de Satan sur le monde, parce que l'Église serait par là enfoncée dans le monde, ne fait donc rien à l'affaire : car, pour ce qui me concerne, j'admets cela de la manière la plus complète, quoique je sois sûr que tout était sagement ordonné. Mais de même que l'établissement du pouvoir suprême en Nebucadnetsar, et la manière dont ce roi l'associa promptement avec l'idolâtrie imposée par ses décrets, fut quelque chose de très important dans le gouvernement divin dans le monde, ce pouvoir venant de Dieu (qu'Israël fût ou ne fût pas en question dans ce dernier acte), de même l'entier abandon de l'idolâtrie par la puissance gouvernante (car quoi que ce soit que l'homme fasse c'est à la conduite du pouvoir qui gouverne que Dieu regarde) était un fait de grande importance dans l'histoire du gouvernement de ce monde pour Dieu.

C'était la mise de côté du trône direct de Satan dans le monde ; car le fait que le pouvoir est entre les mains des Gentils, n'est pas le trône direct de Satan (il leur fut transféré par Dieu) ; c'est l'usage qui en est fait et le caractère qu'il revêt dans l'homme pécheur qui le fait trône de Satan. Cela peut se faire simplement par les passions, ou ce peut être par le culte direct de Satan et de ses anges, ou par le blasphème ouvert contre Dieu. La seconde de ces choses est le gouvernement ouvert de Satan depuis le ciel, considéré au point de vue de la providence : cela eut lieu dans l'idolâtrie gentile. Il peut recouvrer secrètement ce genre de gouvernement par ce qui est appelé l'Église : [67] mais la chose elle-même n'a jamais été restaurée. Il me semble que c'est là une très claire et très importante distinction dans l'exercice de la puissance de Satan que nous ne pouvons pas négliger sans laisser une lacune dans notre connaissance de la pensée de Dieu, et en conséquence sans que le fil en soit perdu et l'Église égarée. Prenant cet événement à ce point de vue, il se rattacherait au cours providentiel des choses que l'Église comprend dans le ciel bien qu'il ne soit pas encore manifesté extérieurement ; et la période qui en résulte serait une période d'années, la période étant celle durant laquelle elle est nourrie là, et non la date de sa fuite en vue de ce dessein providentiel. Ces choses sont données généralement dans ce qui les caractérise, et non dans leurs dates, parce que c'est une suite de principes développés progressivement, quoique parfois des

---

[62] Je n'ai pas modifié les applications abstraites : c'eût été changer l'ouvrage (et elles présentent une sorte de dictionnaire pour les symboles), mais j'ajoute çà et là les événements prophétiques particuliers, dans lesquels ils sont accomplis – comme je le crois, ce à quoi ils s'appliquent. *(Note de la deuxième édition.)*

[63] Mais ils ne sont pas encore remplacés là par les saints.

[64] Remarquez ici que la victoire est célébrée ; ils ont vaincu, ils ne sont donc plus dans ce combat.

[65] Je suppose qu'on trouvera que, bien que la souffrance puisse être très bénie et glorieuse quand elle est endurée pour la justice ou pour Christ, elle n'en est pas moins toujours employée par le Seigneur pour la correction de quelque mal secret ou manifeste dans l'individu ou dans l'Église.

[66] C'est-à-dire, même en rapportant le passage à la période prolongée.

[67] Le culte des saints, qui est en réalité le culte des démons.

faits puissent avoir des dates particulières. Pour ce qui concerne les événements qui ont réellement lieu dans la crise, les faits sont tout simples et manifestes [68].

Il y eut un combat dans le ciel. Michel, l'archange, et ses anges combattirent, et aussi le dragon ; et le dragon fut chassé du ciel, chassé entièrement et finalement hors de cette place d'autorité et de puissance qu'il avait occupée comme gouvernant le monde – « les dominateurs des ténèbres de ce siècle. » Quant à savoir qui est Michel, Jude fait mention de cet être exalté comme contestant avec le diable, et Daniel en parle comme du grand prince qui tient ferme comme chef de la puissance providentielle en faveur du peuple juif, l'objet central de la providence dans l'arrangement des nations. Je ne vois pas qu'il soit révélé que c'est Christ [69] sous un nom mystique, mais c'est certainement l'agent direct supérieur des desseins providentiels de Dieu, et par conséquent l'instrument immédiat de sa faveur envers son peuple dans ce caractère-là. La notion relative à un ordre d'archanges n'a pas de fondement dans l'Écriture [70]. Il est parlé de sept anges qui se tiennent devant Dieu. Mais Satan fut chassé finalement hors du ciel, et il fut annoncé que le salut, la force et le royaume de notre Dieu et la puissance de son Christ étaient venus ; et la raison – que l'accusateur des frères était précipité. Satan, dans son caractère d'anti-sacrificateur, n'avait pas cessé d'accuser les frères ; mais, quoique dans le cours de ses voies envers les saints, durant ce temps d'épreuve, Dieu eut permis même qu'ils fussent mis à mort ici-bas, toutefois ils avaient réellement vaincu là leur ennemi, quant à toutes les questions que Satan pouvait soulever devant Dieu. Les accusations étaient sans valeur par le sang de l'Agneau. Satan ne pouvait renverser leur conscience ; et par la parole de leur témoignage ils maintenaient la vérité et la justice contre lui comme le père des mensonges. De sorte que, en même temps que le Grand Souverain Sacrificateur assurait leur cause en haut, Satan comme menteur et accusateur qui cherchait à tromper, était déjoué et vaincu ; comme meurtrier, on lui était assujetti jusqu'à ce que Christ prît le pouvoir, et que, lui, il fût chassé. On peut voir dans le livre de Job de quelle manière les accusations et les persécutions sont rattachées les unes aux autres. Là-dessus, ceux qui habitent dans le ciel – car c'est là le terrain et le lieu de l'inimitié et du combat (voyez Éphésiens 1, 2 et 6) – sont invités à se réjouir, car ce combat est fini. Christ, comme le grand Souverain Sacrificateur avait pu les soutenir *dans le* combat avec l'accusateur. Mais à présent le combat [71] était terminé. C'est là évidemment ce qui concernait l'Église dans cette affaire comme identifiée avec Christ dans son exaltation sacerdotale. Alors arrivent les malheurs sur les habitants de la terre et de la mer, car le diable qui n'est pas encore enfermé, mais qui est chassé du ciel, est descendu en grande fureur, sachant qu'il n'a que peu de temps.

Le second paragraphe de ce chapitre finit ici : le premier au verset 8 où les parties, comme nous l'avons vu, sont présentées dans l'idée originale et le dessein de Dieu ; ici ce sont les actes pour délivrer le ciel de la puissance de Satan, et ce qui en résulte pour l'Église, qui, à proprement parler, est assise dans les lieux célestes (et aussi pour tous les saints célestes) ; ensuite, verset 13, ce que fit le diable précipité sur la terre, après qu'il eut été chassé du ciel.

Désormais le dragon a perdu sa place. Il ne peut plus gouverner le monde, comme depuis là, comme son prince et son Dieu : mais il vient comme un malheur et un jugement de la part de Dieu sur ceux qui habitaient sur la terre, et n'avaient pas suivi l'appel céleste où il était alors ; et il est en grande fureur, parce qu'il n'a désormais que peu de temps. Sa haine pour Celui [72] qui avait ainsi jugé s'exerce contre tout ce qui a quelque connexion avec Lui dans la nouvelle sphère de sa malice. Il ne peut plus accuser les frères, il persécute la femme. Et dans cette période, sur la terre, la femme est le peuple juif reconnu de Dieu, la femme qui a enfanté l'homme (car cela était vrai de l'économie juive à l'égard de Christ, envisagé dans son titre à la puissance sur la terre) – « l'enfant nous est né. » Mais ici il est donné force et vitesse à la femme de la part de Dieu ; mais seulement pour fuir dans le désert où elle est nourrie pendant la période assignée, qui est pour la dernière crise de trois ans et demi ; car, durant cette période, la cessation de la puissance du dragon ne donnait pas lieu à son retour.

Le dragon prend ici le nom de serpent, comme ayant la forme de la subtilité, de l'artifice et de la malice, « le serpent ancien qui est le diable et Satan. » C'est, remarquons-le, l'inimitié du dragon et du serpent, qui est décrite là, et non le malheur qui fond sur la terre : *ceci* est réservé par un récit plus détaillé dans ce qui suit, au moins quant à la partie importante pour l'instruction de l'Église dans son passage à travers cela. Et je dois faire remarquer ici de quelle extrême importance c'est pour nous de rattacher les événements et les agents du temps de la crise, dans leur principe, leur caractère et leur progrès, avec ce qui se passe et les agents à l'œuvre autour de nous, sinon tout l'effet moral et toute l'utilité en sont perdus pour l'Église. L'Église n'est nullement, j'en suis

[68] Satan est précipité du ciel sur la terre où il est encore en grande fureur pendant la dernière demi-semaine de Daniel, et persécute les Juifs reconnus de Dieu, sauvés providentiellement comme corps, sur quoi l'ennemi saisit tout ce qu'il peut. La femme est, comme je l'ai dit, les Juifs reconnus de Dieu, ou Jérusalem.

[69] Je vois bien des choses, conduisant à la conviction que c'est Christ comme chef de la puissance angélique, mais non d'une façon certaine, et en conséquence je ne dis pas plus que je ne fais ici. Une étude plus approfondie me conduirait à une conclusion différente.

[70] C'est-à-dire le nombre pluriel, il est fait mention de supériorités (comme principautés, puissances, trônes, dominations, mais non pas d'archanges.)

[71] Le combat avec Satan et l'épreuve, bien que peut-être employés comme châtiment en discipline, diffèrent tout à fait du jugement exercé dans l'état de guerre où Satan a puissance selon la chute du premier Adam et sa volonté de marcher avec lui.

[72] La puissance qui l'a vaincu en haut, c'est le chef angélique du peuple juif.

convaincu, sous l'action de ce malheur, dans la crise finale. C'est sur la terre, pour le peuple juif, que ce Fils est né : pour nous, nous appartenons au ciel d'où Satan est chassé. Mais, par le fruit parvenu à sa pleine maturité à cette époque-là, comme les chapitres suivants le développent d'une manière plus pleine, nous apprenons la nature et le caractère actuel de l'arbre qui le porte, ainsi que Dieu décrit l'homme par ses fruits en Rom. 3, bien que tous les hommes n'en aient pas porté de pareils. Et par là je puis juger mon propre cœur et connaître ce qu'est l'homme. Et si le dernier apostat n'est pas révélé encore, il n'est que le chef d'un système dont la révélation que Dieu donne de lui, comme son fruit *plein* et parfait, me *fait* connaître la sève et la nature intime. Quoique le serpent ne pût pas vaincre la femme dans la guerre (car Dieu la préservera, non par l'homme puissant, mais par la fuite ; et là fut arrêtée sa puissance directe ; car la puissance céleste vient en aide à la femme), toutefois il se sert des ressources qu'il a, et jette de sa bouche, comme un déluge, ces eaux animées de son énergie. Je supposerais, d'après l'explication donnée dans ce livre des eaux envisagées comme sur la terre, que c'étaient des armées de peuples directement sous l'influence morale de Satan, coulant de sa bouche, expression de sa pensée et de sa volonté.

Mais la terre – la scène de l'action providentielle et prophétique de Dieu – aida la femme par quelque intervention providentielle (car ce que Dieu nous enseigne ici, ce sont les faits de l'activité de Satan, et non ceux de la providence dans l'histoire) et engloutit et réduisit à rien cette action de Satan : elle fut complètement déjouée. Et alors il s'en alla faire la guerre contre le résidu de la semence de la femme, Les Juifs pieux qui pouvaient rester exposés à ses atteintes, qui gardaient les commandements de Dieu et avaient reçu le témoignage de Jésus Christ – car c'est là, je crois (car je parle ici de la crise finale), ce que feront les Juifs, c'est-à-dire le résidu. Mais je ne dis pas davantage qu'un témoignage *prophétique ;* car « l'esprit de prophétie est le témoignage de Jésus. » Le dragon (car maintenant il n'est pas parlé de lui dans son activité subtile, mais il est de nouveau considéré dans son caractère et son action dans la Sphère et le caractère de la puissance) fut irrité contre la femme qu'il ne pouvait pas toucher, et s'en alla faire la guerre, user de violence, contre le résidu de sa semence.

Nous avons donc, dans ce chapitre, un exposé très clair, non pas des détails des faits, historiques, mais de la pensée, des voies et des desseins de Satan concernant le dessein de Dieu quand il commença de se déployer ; car, en tant qu'accompli, il est bien clair qu'il ne saurait y toucher. Quoique j'aie peu de doute dans mon esprit à l'égard des événements dans lesquels ces plans de Satan se manifestent d'une façon particulière, je n'y suis entré que fort peu ici, parce que Dieu s'occupe plutôt ici d'instruire l'Église sur ce que ces plans sont, que sur la *manière* dont ils s'accomplissent, sauf pour ce qui est d'en présenter les agents séparément : et si nous ne sommes pas contents d'être instruits comme Dieu trouve bon de nous instruire, il vaut mieux ne pas apprendre du tout. À l'égard de l'Écriture, mon désir est, non pas d'expliquer, mais de recevoir, et en fait de communications de dire ce qui s'y trouve, et non d'ajouter à ses pensées. Cela peut sembler une distinction bien légère, mais l'effet de la différence se verra bientôt en ce qu'on s'attachera à faire des systèmes au lieu de profiter réellement par l'instruction divine.

Le chapitre renferme trois parties distinctes. D'abord, les agents ; la femme qui dans le dessein de Dieu doit être délivrée d'un fils mâle (le dépositaire de la puissance terrestre pour gouverner les nations) ; le dragon prêt à dévorer Celui dont il connaissait en partie la naissance et le caractère (car l'Écriture disait cela) et dont le prompt enfantement était maintenant manifeste. Le résultat est que le fils mâle, au lieu d'agir immédiatement en puissance, est caché, mais au siège même de la Divinité et de la puissance, et que la femme s'enfuit. Voilà les positions des agents directs. Puis vient seconde partie dans laquelle la question est entre la place du dragon dans le ciel, et la *puissance de Dieu* exercée parles anges (« ses anges puissants en vertu ») ; et le dragon perd sa place dans le ciel (lui qui avait séduit tout le monde), et il est précipité sur la terre, non pas proprement le monde. C'est là tout ce qui est positivement déclaré dans cette portion du chapitre, car il s'agissait du gouvernement des nations. Mais alors, cela amenait secrètement un changement d'une extrême importance dans une autre chose bien moins manifeste dans le monde – l'Église, ceux qui habitent dans le ciel, les frères. C'est de cette manière que le ciel était affecté par cet événement. Le salut, la puissance et le royaume de notre Dieu et le pouvoir de son Christ étaient maintenant venus [73], non pas en puissance *jusqu'alors.* Il y avait sur la terre quelque chose qui était caché au monde, qui n'était pas compris, pas plus que l'était Christ, l'Église aux pensées et affections célestes qui comprend la principale et la plus importante intention de Dieu dans ces choses (ce qui Lui était le plus cher, si je puis m'exprimer ainsi). Il y avait un témoignage à toute la gloire de Christ sur la base et le principe de la sainteté de Dieu dans le ciel, en tant que marchant dans la lumière comme Il est dans la lumière, ayant communion les uns avec les autres, le sang de Jésus les purifiant de tout péché, tout le temps que Satan se trouvait dans les cieux entraînant la troisième partie des étoiles – le dominateur des ténèbres de ce siècle – un peuple qui marchait, il est vrai, sur la terre, mais en esprit, de droit et par sa nature, selon qu'il lui avait été donné, habitait dans le ciel ; leur Tête étant exaltée au-dessus de Satan, même devant Dieu, et qui avait souffert et répandu son sang pour eux, quoiqu'Il n'eût pas encore pris son pouvoir, ce qu'Il n'a pas fait encore à présent (« toutes choses ne Lui étaient pas encore assujetties ») ; en conséquence, Satan pouvait tourmenter ce peuple. Satan l'avait constamment accusé devant Dieu, en raison de leurs manquements, ou même d'une manière tout à fait fausse, afin de les bouleverser, de les troubler, et d'empêcher leur assurance avec Dieu ou leur témoignage pour Dieu. Cette lutte et ces accusations prenaient fin par le fait de l'expulsion de Satan des régions célestes de la puissance ; les cieux étaient nettoyés afin qu'ils pussent désormais annoncer Sa justice.

[73] Ne devrait-ce pas être, « maintenant est venu le salut, la puissance et le royaume de notre Dieu, et l'autorité de son Christ ? »

L'enlèvement réel des saints n'est pas mentionné ici parce que l'Église devait l'attendre toujours[74] et parce que les agents et leurs actes publics étant le sujet en question ici, l'Église (une avec Christ devant le Père, le mystère caché dès les âges et connu seulement par l'Esprit), ne l'est point [75] comme nous l'avons vu continuellement ; mais comme les actes affectent les frères envisagés dans leur condition ici-bas, ils sont signalés à cause que ceux-ci doivent régner avec Christ dont le pouvoir était venu.

L'Église unie à Christ et intéressée en Lui comme son Avocat et son Sacrificateur et tous ceux qui étaient associés avec les cieux, étaient maintenant délivrés. La question était donc entre la fureur du dragon contre ceux qui constituaient la scène spéciale de la royauté de Christ, et la puissance de ce Christ qui maintenant était venue : l'épreuve de l'Église avait cessé. Le gouvernement des nations par le fils mâle étant le sujet, tout ce qui se passait dans l'Église à cet égard est passé sous silence ; seulement le dragon reste dans le ciel, Christ ne se saisissant pas de sa royauté : quand Il s'en saisit le changement est signalé. Ensuite, quoique venu, le pouvoir n'est pas cependant immédiatement exercé, (c'est-à-dire, sur la terre, car les cieux sont déjà nettoyés). La question s'élève donc pour la femme sur la terre – question de royauté et de puissance. La sphère de cette royauté et de cette puissance en Christ étant nécessairement haïe mais délivrée [76], et la haine et l'animosité de Satan étant alors dirigées contre le résidu de ceux qui étaient fidèles à la lumière qu'ils avaient, garder les commandements de Dieu et avoir le témoignage de Jésus, avoir la lumière là, était l'esprit de prophétie [77].

Suivent les opérations providentielles effectives dans lesquelles ces choses sont accomplies. Pour ce qui est de la position et de la condition des habitants de la terre (dont nous avons entendu parler seulement jusqu'ici) durant cette période, malheur trois fois répété (le second comprenant aussi la vaste masse confuse des peuples, les habitants de la mer.)

Nous avons à remarquer en outre, que, du moment que les saints sont introduits dans leur position et leur caractère propre, souffrant tandis que Satan est dans les cieux, l'Agneau est aussitôt introduit avec son salut, sa force et sa joie, et leur victoire célébrée en haut. C'est l'association naturelle des saints, comme tels – communion avec Le Crucifié : et en conséquence, si même rien que deux ou trois saints se trouvent dans leur véritable position, c'est avec l'Agneau qu'ils sont associés [78]. On se souviendra que dans toute la partie historique il n'a pas été fait mention de l'Agneau : c'est la providence qui était alors en jeu, et l'Église était, pour ainsi dire, cachée. Dans le cours de l'histoire extérieure, c'est là sa relation véritable – comme Pierre la décrit, faisant bien, souffrant pour cela, et l'endurer patiemment. L'Agneau marchait à leur tête dans ce chemin à leur joie ; en même temps que, pour ce qui concerne l'accusation, son sang leur donne accès au trône sur lequel Il est.

Cet exposé que fait le chapitre 12 de l'autorité du dragon présentant la pensée de Dieu dans le trône sur elle, le combat par lequel il est chassé des cieux, du gouvernement, et sa conduite sur la terre lorsqu'il y est précipité, était une introduction parfaitement convenable à l'histoire de son développement et de ses actes dans ses instruments humains ; afin que l'Église pût en connaître, non pas simplement l'histoire extérieure sur la terre, mais la signification, la force, la véritable nature dans sa toute première origine, dans le principe de ses faits, en Satan, sa position, sa puissance et ses actes relativement aux desseins de Dieu. Il a trait à la question du gouvernement des nations (c'est-à-dire à Christ, comme gouvernant les nations, ainsi qu'il fera avec les saints), et fait voir la position relative des parties (pendant que le fils mâle est enlevé vers Dieu et vers son trône, ou pas réellement en scène) d'abord dans le ciel, et en conséquence (le mal cessant, quand le dragon est chassé, d'affecter les saints des lieux célestes) présentées ainsi [79] en passant, lorsque leur position a changé ; et ensuite, sur la terre comme

---

[74] Je ne doute pas qu'il ne soit contenu dans l'enlèvement du fils mâle, aussi bien que Christ lui-même.

[75] Comme corps, elle n'est envisagée que comme dans le ciel (ainsi que nous l'avons vu fréquemment) depuis la fin du chap.3. Aussi, est-ce de l'accusateur des frères qu'il est parlé ; car la voix venue du ciel ne pouvait parler de souffrance ou d'accusations de saints là-haut, mais de ceux qui y avaient été exposés sur la terre. D'après la supposition faite ci-dessus, ceux-ci seraient la classe des saints souffrants qui devaient encore être réunis comme mis à mort dans le dernier témoignage, ou qui ne voudraient pas adorer la bête.

[76] Le temps de la détresse de Jacob ; mais il en est délivré.

[77] Nous avons ici le fait important que, après la célébration de la venue du salut, du royaume de notre Dieu et de la puissance de son Christ, et de l'expulsion de Satan des lieux célestes, il doit s'écouler trois ans et demi avant que prennent fin l'épreuve et la persécution par lui du peuple juif ; les Juifs sont les objets de la haine de Satan, et Christ n'apparaît pas en leur faveur.

[78] L'Agneau est toujours l'Être souffrant rejeté qui après tout est le Lion de la tribu de Juda, le centre de la gloire. Dans le fait historique ceci a lieu lors de l'expulsion de Satan du ciel, fait dans lequel le royaume et la puissance sont d'abord déployés.

[79] Ce passage est remarquable pour ce qui regarde la crise, car la joie est proprement dans le ciel. À proprement parler, l'Église n'est pas en question. En conséquence, on entend une voix dans le ciel, mais elle exprime évidemment la pensée de Dieu dans l'Église en haut, car elle dit « l'accusateur de nos *frères »*, et envisage le royaume comme venu maintenant. C'est comme un rayonnement de la joie de l'Église dans le ciel avant que les saints soient manifestés avec Christ par suite de la cessation des souffrances de ceux qui sont restés sur la terre, et de la purification des lieux célestes. La voix du ciel, l'Église, est plutôt identifiée avec la sacrificature et l'attente de Christ, mais dans un caractère de triomphe, et qui s'est effectué par l'expulsion de Satan et le fait que maintenant le royaume est venu bien que non établi encore sur la terre pendant trois ans et demi.

affectant les Juifs durant la période dans laquelle le dessein de Dieu (et par suite ceux qui y sont intéressés, comme un corps) fuit, en conséquence des actes du dragon, dans le désert où ils sont nourris par Dieu (c'est-à-dire, non pas selon l'ordre réglé par l'alliance pour la bénédiction, d'une manière apparente, conformément à une relation manifeste, mais par Dieu souverainement comme tel). Tout ce temps donc où Satan prévaut dans le ciel d'abord, ou sur la terre, est le temps où la relation de Dieu avec son peuple est cachée, et semble même une chose indifférente et oubliée. Toutefois, l'objet de ces relations devient visible lorsque la terre vient en question, et que la femme, quoique persécutée ou en fuite, est vue sur la terre (le corps juif comme tel en connexion avec sa place et ses promesses, bien que non accomplies). Bien des psaumes ont trait à cela – ceux dans lesquels le terme Dieu et non pas Éternel est employé pour exprimer la relation avec le Souverain.[80]

Les saints peuvent être unis à la position du fils mâle lorsqu'ils sont enlevés de là et pris à Christ ; mais la grande manifestation éclatante du premier sujet, du chapitre eut lieu lorsque Christ Lui-même disparut d'ici-bas. Tout dans le chapitre, sauf ce fait qui donne à tout le reste son véritable caractère, n'est que l'exposé des principes et de la position respective des parties. Il peut y avoir, par conséquent, quelque intervalle de temps entre l'enlèvement du fils mâle et les actes subséquents du Seigneur ; car aucune indication de temps n'est rattachée à cela : les faits sont repris, ou quant aux résultats, commencent avec le combat dans le ciel. Ce combat est manifestement accompli d'une manière réelle et finale lorsque Satan est chassé (fait qui est le commencement, dans leur source, [81] des tout derniers événements par lesquels est changée la position des saints des lieux célestes, et aussi lorsque les derniers événements sur la terre relatifs aux Juifs commencent à se dérouler). Là-dessus, les agents providentiels, en tant que c'est de ce qui constitue moralement la terre prophétique qu'il s'agit, et, en conséquence, les animaux, entrent en scène, comme nous l'avons dit, à ce moment-là.

Maintenant l'apôtre retrace aussi depuis son origine, les circonstances terrestres de la puissance par laquelle Satan agit ; [82] et, comme dans le chapitre précédent, il nous présente d'abord d'une manière caractéristique le sujet de la prophétie. Il ne s'agit pas ici de dessein nécessairement, mais de fait. De la masse agitée de la population, Jean voit monter une bête. Maintenant ce n'était pas une vision dans le ciel où se poursuivaient les secrets desseins, mais sur la terre où se produisent et agissent les instruments de ces desseins ; ici, ce n'est pas le dessein, mais le fait.

Tout le caractère de la bête, du commencement à la fin, se voit ici, mais on la suit jusque sous sa dernière forme en laquelle, par conséquent, elle a son activité. Cela nous rend capables de reconnaître constamment la bête, et la présente sous l'empreinte du crime qui s'est attaché à elle (à lui, le dragon) dès le commencement, ou qui a signalé le cours de sa longue carrière, quelle que soit l'iniquité effrénée qui se montrera en elle à la fin, On la voit donc surgir de la mer ayant toutes ses têtes et ses cornes : sur ses têtes des noms de blasphème – elle les portait haut sur son front ; et les couronnes étaient sur ses cornes, ce qui était sa dernière forme (la puissance impériale à l'état de division). Je ne vais pas plus loin à l'égard de ce trait, que de dire qu'il est bien nettement caractéristique ; car, s'il était poussé plus loin, quant aux détails, et comme il sera à la fin, nous devions avoir, en supposant l'identité, [83] conformément à l'interprétation ordinairement donnée des bêtes, trois des cornes tombées. De plus, cette bête réunissait en elle les caractères des trois autres bêtes de Daniel, mais surtout du léopard grec, quoique ravageant et inspirant la terreur comme la première, À cette bête le dragon donne (il ne l'avait pas formée, elle est prise comme un fait existant) sa puissance, son trône, et un grand pouvoir. Maintenant, je n'ai aucun doute qu'elle est pleinement manifestée, et exerce positivement toute son activité depuis la fin du chapitre précédent (v.12), quand, sous sa dernière forme, elle fera l'œuvre de Satan dans le siège de sa puissance. Mais,

[80] Je pense que l'enlèvement du fils mâle s'applique proprement, en outre de Christ, à l'Église des premiers-nés, Son corps n'a pas de date, sauf qu'il précède tous les événements mentionnés, c'est-à-dire tous les événements qui se passent ici-bas même le combat qui a lieu dans le ciel ; car Christ et son corps ne peuvent prendre leur nouvelle position relative sur la terre, jusqu'à ce que Satan et ses anges soient précipités.

[81] Quoique je dise leur source, ce qui est vrai quant à l'administration et à l'état moral des choses, toutefois est passé ici sous silence (comme n'étant pas le sujet de ce chapitre, et pouvant difficilement être appelé un événement, comme changeant l'ordre tout entier de l'administration et du gouvernement lui-même) l'ébranlement des cieux en vue de l'apparition du signe et du gouvernement du Fils de l'homme là : mais cela proprement ne vient pas ici ; et c'est la raison pour laquelle je n'ai fait que le signaler de cette manière. Sa date dans la suite des événements peut se voir en Math. 24 et Marc 13 ; mais cela ne fait pas partie du cours des événements simplement humains, mais est un changement dans l'administration céleste de ce genre de faits. Mais le combat qui a lieu dans le ciel et sa conséquence que Satan est précipité sur la terre changent complètement la position respective des saints dans le ciel et sur la terre. L'exercice administratif direct de tout cela est différé pendant trois ans et demi pour donner le temps de venir à pleine maturité aux desseins de Dieu, à la séparation du résidu des Juifs durant leur tribulation et au complet soulèvement de la terre contre Dieu sous l'influence et la direction de Satan : mais le ciel pouvait faire immédiatement éclater sa joie et prononcer malheur sur les habitants de la terre et de la mer. Mais l'administration n'étant pas encore changée, les choses suivaient d'ailleurs leur cours sans autre châtiment, jusqu'à ce que la terre ayant empiré par cela et s'étant, dans une énergie satanique, enrôlée contre le ciel, le Fils de l'homme eût à prendre en ses mains la puissance et que l'administration fût-elle même changée. Et c'est alors que commence l'administration du monde à venir, duquel nous parlons. Ce dernier événement est d'une extrême importance, et l'Écriture en parle comme d'un événement très solennel. C'est à ce que je pense, ce qui est appelé la fin : « Alors viendra la fin. » Sinaï fut le commencement manifeste ; quoiqu'il y eût d'autres points qui s'y étaient rattachés dans le monde et sur la terre, c'est-à-dire Noé et Nebucadnetsar.

comme ces chapitres nous donnent les éléments des choses, la bête nous a été présentée du moment même qu'elle sort de la mer ; et, tout ce qu'elle fait ainsi caractérisé [84] lorsqu'elle est formée, vient sous cette désignation qu'elle occupe le trône et exerce le pouvoir de Satan. Ce pouvoir sera exercé selon le caractère de la place où Satan se trouve, le ciel ou la terre, l'un et l'autre la scène du combat, à l'effet de savoir si Christ et ses cohéritiers doivent posséder la création de Dieu, ou si Satan la gardera du droit de la chute et du péché du premier Adam, la grande question agitée concurremment avec la rédemption spéciale de l'Église. Sans doute, quand c'est sur la terre que le combat a lieu et que la puissance de Satan s'exerce, c'est d'une nature plus précise et plus formelle, mais ce n'est pas nécessairement d'une importance plus grande. Et je ne puis voir non plus pourquoi le combat pour la délivrance du peuple terrestre et de l'héritage, aurait une importance exclusive ou même plus grande, plutôt que ce qui est du ciel où se décident la victoire et le sort des héritiers, quoique ce soit d'une nature plus secrète et connu seulement de l'Église. Toutefois, il faut se souvenir que ce par quoi Satan trouble l'Église pendant qu'elle est ici-bas, est ce par quoi il tient le monde. Voilà donc le grand fait caractéristique que nous avons ici relativement à la bête ainsi formée : elle occupe la place du dragon.

Je puis ajouter que je tiens la bête pour être simplement et évidemment l'Empire Romain.

Le second trait caractéristique de la bête était la destruction et la guérison de l'une [85] de ses têtes ou formes de gouvernement. Ceci, remarquez-le, était postérieur [86] et non antérieur au don que le dragon lui avait fait de son pouvoir. Et toute la terre fut dans l'admiration de ra bête. L'Empire Romain et sa puissance concentrée devinrent sur la terre l'objet de leur admiration, et s'emparèrent de leurs pensées. Et ils rendirent hommage [87] à cette puissance infidèle et à cette inimitié contre Dieu qui avaient donné pouvoir à la bête. La forme sous laquelle cela se montrait en l'homme, était la poursuite de sa volonté propre, en rejetant simplement la pensée et le principe de l'obéissance. La forme que cela revêtait ou avait dans cette histoire-ci, était le pouvoir prédominant de l'Empire Romain, non dans son apostasie, mais dans sa volonté propre [88] et son propre agrandissement – la puissance de Satan, sans rapport à Dieu – comme l'exprime l'apôtre, « le train de ce monde, le prince de l'autorité de l'air, l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance. » Que cela aboutisse à la fin à quelque acte formel public, c'est comparativement de peu d'importance, sauf comme acte public qui amène ouvertement le jugement. Ils rendirent aussi hommage à la bête, l'honorèrent comme le lieu, le possesseur, le dépositaire de la puissance (Dieu étant ainsi réellement mis de côté). Le trait caractéristique était ici l'orgueil et le pouvoir personnel : « Qui est semblable à la bête, et qui peut combattre contre elle ? »

Il me semble qu'il y a ici une analogie ou un contraste en mensonge, avec le don de la puissance et de la gloire, au Fils par le Père. Le monde est suspendu à l'éblouissante influence de cette gloire et de ce pouvoir, et les prend comme ce qui occupe la seule place de la puissance au milieu de lui, mettant en réalité, ainsi que nous avons dit, Dieu dehors – « afin que l'héritage soit à nous. » Et ils s'attachent à ce pouvoir pour le tenir et le garder dans la volonté humaine – ouvertement, en apparence l'homme, secrètement Satan : de même que ouvertement (ou quant à ce qui sera manifeste) ce sera Christ, et d'une manière cachée (c'est-à-dire, pour ce qui n'est pas manifestation personnelle, sauf par le Fils) le Père. Et le monde honora le pouvoir caché et le pouvoir manifeste comme nous devons honorer le Père et le Fils, sauf que, pour ce qui nous concerne, nous le faisons dans la connaissance de leurs personnes. C'était une fausse anticipation en artifice et en puissance, par notre méchanceté, de ce que nous reconnaissons en principe maintenant, et qui sera pleinement manifesté dans la puissance milléniale.

Jusqu'ici nous avons eu le fait et l'action de Satan en cela.

Nous avons donc l'énergie du mal telle qu'elle est conférée à la bête, la bête étant ainsi constituée et établie en autorité par Satan et ayant à sa disposition la place de Satan. Il lui est alors donné pouvoir de montrer toute sa volonté et ses pensées et d'agir pendant telle durée ; car toutes ces choses sont réglées, les versets 5 à 8 présentent cela avec les conséquences qui en résultent. Par conséquent, nous avons ici ce qui était fait *par* la bête, comme auparavant ce qui était fait *à* la bête, et relativement à la bête, soit par Satan, soit sur la terre. D'abord il est donné à la bête une puissance excessive d'orgueilleuse présomption, « elle proférait de grandes choses » ; ici, ce ne sont pas des *actes,* mais des *paroles* pleines d'orgueil ; c'est son caractère : puis des paroles inju-

[82] Spécialement dans ses opérations dans ces derniers événements.

[83] C'est-à-dire de la quatrième bête de Daniel avec celle-ci.

[84] C'est une tentative pour rattacher par des termes généraux, la période prolongée de l'existence de la bête et la crise ou la dernière demi-semaine ; et, en attendant la claire lumière de la fin, cela servait à guider la conscience d'une manière générale.

[85] C'est-à-dire qu'elle était vue dans cet état postérieur à la guérison de la blessure mortelle qu'elle avait reçue. Je suppose que la tête blessée était la tête impériale. Bien des considérations tendent, je crois, à le montrer et font ce point assez clair. Je doute qu'elle fût pleinement développée comme bête jusqu'à ce moment-là.

[86] Ou plutôt, elle était vue postérieurement à cela. D'abord, Jean voit le caractère général de la bête comme un tout, et le lieu de son trône et de son autorité, là : ce trait particulier dans l'état dans lequel il la considère, non de la bête en elle-même, mais de la bête comme il la voyait alors.

[87] L'admiration implique l'effet produit sur une imagination sans connaissance, quoique excitée peut-être par une forte cause – non pas le jugement, ou les affections.

[88] C'est toutefois, l'apostasie de l'autorité.

rieuses contre d'autres, découlant de cet orgueil – des blasphèmes ; et elle devait poursuivre ainsi, pratiquer, agir, pendant la période caractéristique de quarante-deux mois [89]. Quand nous arrivons à l'emploi littéral de l'expression, la période est terrestre et littérale. C'est ainsi, d'un autre coté, que ceux qui habitent dans le ciel, habitent dans le ciel à la lettre. Il ne s'agit pas simplement de leur caractère mystique ; autrement il est clair que ce seraient là les 1260 années ; et ceux qui habitent dans le ciel sont dans ce cas, le résidu aux pensées et affections célestes.

Vient ensuite l'application de ce caractère de la bête à ses fins : « elle ouvrait sa bouche en blasphème contre Dieu. » Ici ce n'est pas simplement apostasie : ce pouvait bien être là sa carrière, de fait sur la terre, niant précisément le Père et le Fils ; mais ici c'est son caractère formel sous le pouvoir de Satan. Elle blasphémait le « nom » de Dieu, au lieu de reconnaître sa source dans le siège de la puissance – « et son habitation », c'est-à-dire, la présence de Dieu parmi les saints, comme dans le désert, leur lieu céleste, car c'était bien cela (le tabernacle n'était pas le désert, et le temple ne l'était pas non plus, comme on le voit chap.21:22 : le corps juif était conduit dans le désert : dans la gloire manifestée et permanente, le Seigneur Dieu et l'Agneau sont le temple). Mais c'était le tabernacle ou la tente de Dieu, et le lieu très saint et le lieu saint y étaient compris. Elle blasphémait cette habitation céleste de Dieu avec les saints ; [90] elle voulait avoir la terre, l'héritage, à sa propre disposition : c'était là une preuve qu'il y avait un pouvoir au-dessus de tout cela. Elle blasphémait aussi ceux qui étaient caractérisés par cette habitation – ceux qui habitent au ciel, les saints des lieux célestes. C'était là, pour ce qui concerne les choses célestes, ce qui caractérisait l'Église qui est assise dans les lieux célestes. En outre, il lui fut donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre sur la terre. Quant à Satan, ils l'avaient vaincu, voyez chapitre 12:11 ; [91] mais dans la période extérieure actuelle, la bête était victorieuse et prévalait contre les saints. Il ne s'agit pas ici toutefois de mort individuelle, mais de prépondérance, comme dans le chap.12:11. Mais elle avait la victoire sur la terre, car elle n'était pas encore rachetée ni revendiquée par Christ. Cela est aussi vrai relativement (en dedans de la sphère de la bête) à la longue période prolongée d'années, et sur la terre [92], durant la crise au milieu du peuple juif [93]. Le trait caractéristique suivant était que, « il lui fut donné pouvoir sur toute tribu et peuple et langue et nation. » Cela encore était caractéristique. Elle devait être le pouvoir dominant sur la terre, s'arrogeant et donnant l'autorité sur les diverses nations assujetties.

Un autre point, qui n'était pas précisément caractéristique comme lui étant donné, mais une conséquence, un fait résultant, se rattachait à cette manifestation. Tous ceux qui habitent la terre lui rendraient hommage. Nous avons déjà signalé le caractère de ces personnes – ce sont des gens qui, vivant en dedans de la sphère de l'application de la parole et de sa lumière, la scène positive de l'action et de la révélation de la providence morale de Dieu, n'ont pas leur πολι πνευμα εν τοις ουρανοις n'habitent pas dans le ciel, et comme étrangers et pèlerins ne cherchent pas une patrie, mais « habitent sur la terre. » Ceux-là n'étaient pas écrits (car telle était la sécurité des autres) dès la fondation du monde dans le livre de vie de l'Agneau immolé – pas caractérisés, non seulement par le livre de vie, mais par les souffrances [94]du Saint, avec lequel ils étaient associés comme étrangers et pèlerins : « Que celui qui a des oreilles pour ouïr, entende. »

Un grand principe est rattaché avec toute cette opération et ce caractère de la bête sur la terre, « Si quelqu'un mène en captivité, il ira en captivité ; » ainsi en sera-t-il de lui : mais Dieu ne se départira point de ses principes. Celui qui se sert du pouvoir pour opprimer, sera opprimé : le Seigneur le jugera, où que ce puisse être ; « si quelqu'un tue avec l'épée, il faut qu'il soit tué par l'épée. » La part des saints est de souffrir, d'endurer la continuation du mal pendant que le Seigneur le permet et qu'il lui est donné puissance. Si les saints agissent selon ses principes et se vengent eux-mêmes ici, ils doivent en souffrir les conséquences ici : « Ceux qui prendront l'épée, périront par l'épée. » Souffrir patiemment est la place des saints, comme celle de Christ [95]. Ils ne doivent pas prendre le caractère de la bête, parce qu'ils souffrent sous elle : ce serait combattre contre le gouvernement providentiel de Dieu, qui la laisse se comporter ainsi. Le livre de vie est le livre de vie de l'Agneau immolé.

---

[89] Ceci doit être pris pour la dernière période de la demi-semaine, si on le prend dans la crise et qu'on l'applique à la pleine manifestation, de son caractère, ce que le verset semble faire. Il n'a pas pour but de dire que c'est la dernière demi-semaine, mais simplement de rattacher à la bête la période caractéristique de la durée de son activité : il donne toutefois cette période comme cette durée.

[90] C'est tout ce qu'elle pouvait faire maintenant. Satan l'accusateur était chassé du ciel, et certes les saints étaient là. Les tendances de la bête auraient plu aux Juifs auparavant. Maintenant elle persécutait les saints sur la terre aussi. Les autres Juifs seraient maintenant en rébellion.

[91] Cela avait eu lieu antérieurement à cette période-ci laquelle commença, à l'expiration de celle-là, par l'expulsion de Satan du ciel. Jusqu'alors ils avaient souffert la mort réellement, au moins ils n'avaient pas aimé leur vie.

[92] Mais je doute qu'il se rattache au verset 7 quelque période ayant des dates, il ne s'agit pas là de temps, mais du caractère de la chose.

[93] Là les élus sont sauvés quant à la chair, sauf ceux qui étant tués, obtiennent une portion céleste, les saints des hauts lieux de Daniel et ceux qui sont particulièrement signalés comme ne rendant pas hommage à la bête, au chapitre 20, ici.

[94] Ceci aura toute sa force littérale durant la crise dans le pays.

[95] « Mais si en faisant bien, vous souffrez, et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu », dit l'apôtre Pierre.

Telle était la grande puissance séculière reconnue en rapport avec le dessein et les plans de Dieu durant ce temps-ci – à laquelle le trône et le pouvoir de Satan étaient donnés. Ce n'est point là du tout la description d'un Antichrist personnel, mais la description caractéristique de la puissance collective de la bête. La blessure mortelle de l'Antichrist, par exemple, ne fut jamais guérie. La hâte avec laquelle on applique certains passages, à un objet (parce qu'il peut y avoir d'autres passages qui prouvent qu'il existe un rapport intime entre le sujet des premiers avec cet objet) est souvent cause que nous perdons une grande partie de l'instruction que nous retirerions de la parole de Dieu, et empêche de poursuivre ce rapport ceux qui ont saisi les portions négligées, qui maintenant sont toutes mises de côté, parce qu'une partie absorbe particulièrement l'intérêt. La terreur du jour de l'Antichrist n'est pas un trait caractéristique du saint qui a, me semble-t-il, conscience de son union avec le Seigneur et de son rassemblement avec Lui, ce qui le met au-dessus de la terreur du pouvoir de l'Antichrist, ou du jour du Seigneur contre lui.

Nous avons eu le signe de Satan comme le dragon dans le ciel, un secret pour l'Église, pour ceux qui voyaient les choses-là.

Nous avons eu la bête montant de la mer (des mouvements tumultueux des nations, de la masse des peuples) et, ainsi formée, Satan lui donnant sa puissance, son trône et une grande autorité. Maintenant, de la scène régulièrement organisée de la providence morale de Dieu, le lieu propre de la lumière et des ténèbres, la terre, nous voyons monter une autre bête. *Par la forme de la puissance* elle était semblable à l'Agneau ; mais elle prenait la *ressemblance* de Sa puissance ; toutefois, son langage, sa voix, l'expression qu'elle donnait d'elle-même, sous cette forme de puissance, était semblable au dragon, la grande puissance hostile de Satan lui-même, prévalant sur les étoiles du ciel, et persécutant sur la terre : singulière et bien étrange combinaison ! – La ressemblance de la puissance de Christ, quant à la forme – de Christ dans sa puissance royale comme Messie (qui toutefois avait été l'Agneau rejeté) (ce n'était pas la ressemblance du Fils de l'homme ouvertement) ; mais l'expression du caractère de Satan quand elle parlait. Nous avons encore apparaissant comme une bête, un pouvoir oppresseur collectif, comme tel, quoique, en un certain sens, un individu puisse en exercer réellement l'autorité ; [96] mais ce n'est pas la force du symbole « bête ». Le pouvoir ainsi concentré est plutôt une corne, bien qu'il puisse y avoir entre elles une étroite connexion. Celle-ci ne mettait pas de côté l'existence de la première bête, mais elle était d'une autre nature ; toutefois « elle exerçait tout le pouvoir de la première bête » devant la première bête, en sa présence – encore une position bien singulière. Son pouvoir, cependant, n'est pas, comme tel, sur des tribus, des langues et des nations, mais est localisé et agit sur les esprits des hommes par l'influence qu'il exerce sur ceux qui y sont soumis – non pas en s'assujettissant séculièrement les nations. Elle amène *la terre* et ceux qui y habitent, à rendre hommage à la première bête ; mais à lui rendre hommage comme portant ce caractère-ci « dont la plaie mortelle avait été guérie. » [97] C'est dans cette condition restaurée ou sous cette forme de suprématie gouvernementale de la bête qu'elle fait cela. Ce n'est pas aux cornes qu'elle fait rendre hommage, mais à la bête dont la blessure mortelle d'une de ses têtes avait été guérie. Tel est son caractère. Tout semblable à l'Agneau qu'il peut être dans la forme de sa propre puissance, il exerce le pouvoir de la première bête devant elle ; voilà un point : en voici un autre, il fait que la terre et ceux qui habitent en elle – les hommes aux pensées et affections charnelles – rendent hommage à la première bête dont la blessure mortelle était guérie : c'étaient là des points distincts ; car c'est tout le caractère de la chose qui est donné ici. Pour ce qui est de son action propre, il y a l'exhibition publique du pouvoir de jugement, *comme* s'il était de Dieu : ce n'était pas (ainsi que dans le cas des témoins) « le feu sortant de leur bouche », un témoignage vérifié par le jugement, mais « le feu descendu du ciel »

[96] Comme la huitième tête était la bête.

[97] Les épreuves sous la bête sont distinctes de la simple conservation de la pureté ; et le dernier avertissement de n'avoir rien à faire avec la bête, vient après l'annonce de la chute de Babylone. En conséquence, nous avons le chant de louange des cent quarante-quatre mille qui se sont conservés purs, et après, distincts de ceux-là, ceux qui ont remporté la victoire sur la bête. Il ne s'en suit pas que quelques-uns ne puissent pas avoir été impliqués dans les deux espèces d'épreuves, ou s'être gardés de l'une et avoir souffert sous l'autre, mais ils sont mentionnés comme des sujets distincts ; et il peut y en avoir qui passent par l'épreuve des actes de la bête en général, préparatoires à ses derniers combats en Judée, sans s'être jamais trouvés, du moins complètement, dans les circonstances des cent quarante-quatre mille. Ils sont dénombrés avant que Babylone tombe. L'avertissement contre la bête a sa force particulière après. On peut aisément comprendre que le chapitre 12 a eu son accomplissement dans la période prolongée d'années, et si on l'applique à ce qui se passe à la fin, son application est plutôt d'une nature préparatoire et non pas finale. Quand la seconde bête tombe, simplement comme faux prophète, (son caractère séculier comme bête disparu), ce changement a eu lieu précédemment en elle ; elle a perdu auparavant son caractère séculier et sa puissance comme bête, et est simplement un faux prophète. Il me semble que tout cela est antérieur aux derniers actes de l'Antichrist en Judée, comme le roi qui fait selon sa volonté : (*) ce sont des choses d'un caractère tout à fait distinct. Ce que nous avons ici (ch. 13) a un caractère préparatoire en vue d'amener ceux qui habitent sur la terre à lui être soumis et de les entraîner avec elle. Tout l'ensemble, sauf la période où elle continue ses blasphèmes, n'est pas ici une date, mais un caractère, ou des actes. Il se peut qu'elle entraîne après elle les Gentils qui habitent sur la terre, de cette manière-là ; et quand elle est dans le pays, le même genre d'activité peut y continuer localement et spécialement. La seule date pour la seconde bête est la restauration de la tête impériale, comme je le suppose, qui avait été blessée.

C'est là une remarque très importante qui était sortie depuis longtemps de mon esprit. Je doute qu'il soit tout à fait exact de dire « tout cela est antérieur. » C'est d'un caractère différent ; mais les deux peuvent continuer en-

à la vue des hommes – en apparence l'exercice des jugements de Dieu (comme fit Élie[98]) d'une manière extérieure. Tout cela, remarquez-le, est un pouvoir ecclésiastique ou spirituel – un pouvoir se rattachant faussement d'une manière ostensible aux choses divines, car c'est le mal – mais d'une manière ostensible, et vérifié aux yeux des hommes par des manifestations de puissance.

De plus, il fait sur la terre des miracles par lesquels il séduit ceux qui y habitent, dont nous avons vu si souvent le caractère, et les conduit à faire une image de la bête dont la blessure mortelle était guérie – ce grand système collectif ayant formellement une tête. – Il a le pouvoir de donner à cette image la respiration et ainsi en apparence de la vivifier pour exercer l'autorité suprême – non le pouvoir de tuer, mais de faire tuer ceux qui ne rendraient pas hommage à cette image. C'était là l'action de cette seconde bête, l'être spirituel ; ils avaient le pouvoir de faire cela. Il n'est pas dit qu'elle les faisait tous tuer, mais qu'elle avait le pouvoir de faire tout cela[99].

Mais elle opprimait dans les choses terrestres ; elle les obligeait tous à recevoir « la marque de la bête » (en signe de profession, de service, comme des esclaves) et ne permettait à personne d'acheter ou de vendre « sinon à celui qui avait la marque ; » ou si l'on avait « son *nom* » ce serait suffisant, quoique peut-être on ne fût pas ainsi réellement un esclave – ou bien encore « le *nombre* de son nom. » C'est-à-dire qu'une personne pourrait avoir dans ce système une position de chef, de gouverneur, et alors, quoique pas esclave de fait, il n'en aurait que d'une manière plus indélébile et plus intelligente le caractère empreint sur lui : le nom et le nombre du nom seraient là.

Je n'ai pas de prétention à de la sagesse – certes bien loin de là ; mais je trouve, si le Seigneur a en vue un sens pareil, que *tradition,* aussi bien *qu'apostasie* présentent le nombre de son nom. Comme je l'ai dit dans la note, il me semble que nous avons là, non pas les *derniers* actes du temps de la crise, mais le caractère des agents qui *la préparent* : nous verrons les résultats ci-après.[100]

Le chap.8 présente, à mon avis, un ennemi tout différent et contraire ; et je crois que confondre l'Assyrien et l'Antichrist [101] a eu pour effet de beaucoup obscurcir la prophétie et d'embrouiller l'esprit quant à la simplicité de ses déclarations.

L'un est l'ennemi de Christ, comme venant du ciel avec les saints ; l'autre son ennemi, comme associé avec le résidu fidèle des Juifs à Jérusalem.

Je ne vois pas de motif pour supposer que l'expression « ils seront livrés en sa main » (Dan. 7:25) signifie les saints, mais plutôt les temps et les lois…

Ce qui, dans leur caractère, tient à leur nature et n'est pas subordonné, peut continuer et garder sa place durant la crise – par exemple, le blasphème ; car il était sur ses têtes, il faisait essentiellement partie de la bête, et n'était pas simplement un trait particulier de sa conduite. Elles sont comprises toutes deux dans le jugement qui clôt les derniers trois ans et demi ; mais la dernière ne s'y trouve pas exactement dans la même forme, mais, si je puis m'exprimer ainsi, dans un caractère extrêmement rétréci ; car les opérations morales qui précèdent la fin de la période critique, sont très différentes de la conduite avec les conséquences qu'elle a, qui remplit cette période, bien que les parties puissent être les mêmes et aient réellement juste le même esprit. Ici les caractères sont d'une portée beaucoup plus large étant décrits ici avec étendue, comme constituant les desseins primitifs de Satan.

---

semble, et dans leur forme respective distincte s'appliquer à la fin à la Palestine, quoique l'expression, ceux qui habitent sur la terre, soit encore caractéristique. Quand la bête tombe en Palestine, la seconde bête est envisagée simplement comme un faux prophète ; sa personne en tant que royale semble effacée par la présence de la bête. Comme en Ésaïe 24, la difficulté est touchant la force du mot la terre. Tout le passage veut être plus mûrement considéré. Remarquez que le monde et les tribus, les langues et les nations ne sont pas placés formellement sous l'influence de la seconde bête. *(Note de la seconde édition).*

[98] Remarquez ici combien c'est une chose solennelle qu'il donne le signe qui sous Élie était la preuve que Jéhovah était Dieu ; en 2 Thess. 2, ce qui en Actes 2 est la preuve que Jésus est le Christ.

[99] Je répète la remarque de la note des pages 456 et 457 que tout cela est caractéristique de la chose, et qu'il n'est pas question de temps, sauf la restauration de la tête impériale.

[100] La distinction des périodes est, je pense, très nettement marquée en Daniel 7. Le caractère de la petite corne – la dernière forme de méchante et orgueilleuse élévation contre le Souverain dans la bête – se trouve dans le verset 8. Le prophète vit cela jusqu'à ce que les trônes fussent roulés ; aux vers. 9, 10, le jugement se tient et les livres sont ouverts, maintenant ce n'est plus le temps du témoignage. Puis il regarde de nouveau jusqu'à ce que la bête fut tuée, vers. 11, à cause des grandes paroles de la petite corne. Après cela il est dit que le royaume du Fils de l'homme est donné ; ceci en connexion avec le Seigneur. Les saints, soit ceux des hauts lieux, soit simplement les saints, sont introduits dans l'explication, verset 21 ; le caractère de la corne, quant aux saints, est donné – saints des lieux célestes ou non – il s'agit du caractère de la corne. Ceci est donc, premièrement, jusqu'à ce que l'Ancien des jours vienne ; ensuite, le jugement est donné aux saints des lieux célestes : troisièmement, les saints, célestes ou sur la terre, possèdent le royaume. Pour ce qui est des actes de la petite corne signalés, nous avons d'abord sa présomption contre le Souverain ; ensuite il harcèle les saints des lieux célestes, et prend en sa puissance les fêtes et les temps juifs qui lui sont livrés pour une période déterminée ; puis, le jugement se tient, comme à la fin des versets 10, 11. Le verset 25 me semble donc, proprement, les trois ans et demi antérieurs au

Suit le déroulement historique des voies du Seigneur, auquel succèdent des détails spéciaux sur les objets et le caractère de son jugement. Comme je l'ai dit, au chapitre 15 un grand signe se voit de nouveau dans le ciel. La description des opérations secrètes et des instruments providentiels sur la terre est terminée. Suivent ici les miséricordieux effets de la grâce divine et de la puissance spirituelle avec le témoignage et le jugement d'une manière ouverte. La montagne de Sion est une modification de ce qui se voyait avant. Ce n'est pas encore le Seigneur revenu en jugement – alors Il est le Fils de l'homme. Et ici nous avons en conséquence de cela, la patience des saints sous le pouvoir prépondérant de la bête et de son image, et ensuite « bienheureux sont les morts », et le Fils de l'homme faisant la moisson de la terre. En outre, nous avons un cantique nouveau [102] chanté devant le trône et devant les anciens, cantique que personne ne pouvait apprendre que les « cent-quarante-quatre mille » ; de sorte que nous ne sommes pas séparés des lieux célestes, car ce trône était établi dans le ciel. Toutefois, Sion n'était pas la place du temple, mais la place de la royauté : mais, d'abord, de la grâce – la place de la relation en grâce de Dieu avec la terre avant que le temple fût bâti, où David avait préparé un lieu pour l'arche – en contraste avec Sinaï, le lieu de la loi pour la terre – d'où aussi la loi devait sortir en grâce de la ville du grand Roi, cette « Sion qui annonce de bonnes nouvelles. »

Ici donc, par anticipation du temps où le Seigneur Dieu et l'Agneau seraient le temple de la Jérusalem céleste, où en même temps la gloire de Salomon serait déployée sur la terre, se tenait un Agneau, conservant encore ce caractère, n'apparaissant pas encore dans celui de Fils de l'homme, mais tirant maintenant vers sa royauté, vers la terre, toutefois associé avec son peuple encore souffrant et avec le nombre parfait du résidu qui avaient le nom de son Père écrit sur leurs fronts, la manifestation du caractère dont ils étaient ouvertement revêtus par l'effet de la grâce en rapport avec Lui [103]. Le grand trait qui les caractérisait, était qu'ils s'étaient conservés purs. Ceux qui habitaient sur la terre, lisons-nous plus bas, s'étaient enivrés du poison de la fornication de Babylone, mais ceux-ci s'étaient conservés purs quoique Babylone ne fût pas encore tombée. Ils étaient rachetés d'entre les hommes, de la terre – un peuple particulier dans la puissance de leur vie, au milieu de ces professants, pendant que Babylone était debout – non pas le règne de Christ, ni la promulgation au large de l'évangile, mais la pureté, comme un petit troupeau sans souillure, suivant l'Agneau, le saint Martyr.

Quoique le monde les ait peut-être méprisés, comme un peuple inconnu, toutefois leur résidu était trouvé ici assemblé dans sa parfaite plénitude, et comme Sion, ainsi que nous l'avons dit, était le lieu où se trouvait l'arche avant la construction du temple (et le temple était le type de la gloire établie), ainsi, nous les trouvons ici assemblés sur la montagne de Sion ; toutefois nous sommes encore en relation intime avec les lieux célestes, car le cantique nouveau est chanté devant le trône et devant les anciens. La moisson et les actes du Fils de l'homme sont postérieurs à cela et à la chute de Babylone. Ceux-ci sont rachetés de la terre (pendant que la terre [104] continuait, c'est-à-dire la terre telle qu'elle est décrite dans les deux chapitres précédents) pour être des prémices à Dieu et à l'Agneau [105].

C'est la première fois que nous trouvons cette relation formellement exprimée. Il me semble que cela se rattache à la fidélité pendant la corruption, pendant que l'œuvre médiatoriale de Christ était défigurée, corrompue, niée, comme la gloire médiatoriale est décrite par les termes : « Le trône de Dieu et de l'Agneau » [106]. « Le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en sont le temple », etc. Pareillement, dans la véritable épouse, mise en contraste avec la grande prostituée qui corrompait la terre par sa fornication, nous avons l'Église élue ou céleste (dont en conséquence il est parlé comme descendant du ciel) en contraste avec ce système terrestre qui se rattache avec les rois de la terre ; C'est le Seigneur Dieu qui la juge. Les rois de la terre ont leur guerre avec

---

commencement du jugement ou à la séance pour le jugement ; après cela il y a une suite d'opérations pour abolir, consumer et détruire ; et ensuite le royaume, sous tous les cieux, est donné au peuple des saints du Souverain, rattachant ainsi le peuple terrestre de Jérusalem, la ville du grand Roi, avec le peuple céleste.

[101] Ou même la bête, car je ne tiens pas la première bête pour l'Antichrist personnel.

[102] Ceci est une époque très importante. Dans le chapitre 5:9, on chante un nouveau cantique. Il y avait un nouveau sujet de louange lorsque l'Agneau, qui était au milieu du trône, prit le livre, et prit en main le développement de ce qui devait introduire l'héritage. Les rachetés pouvaient dire alors : « Ils régneront », quoique l'Agneau fût encore en haut, et que l'action de sa puissance fût seulement céleste ou dans des voies de providence. Ici, l'Agneau, sans avoir encore déposé ce caractère et revêtu celui de Fils de l'homme, de juge, de guerrier, est toutefois en relation avec la terre, et se tient sur la montagne de Sion. Et en conséquence on chante un cantique nouveau-devant les animaux et devant les anciens : ceux-ci ne prenant pas eux-mêmes part à cela (car ce n'était pas la portion de l'Église mystique, ni par conséquent le grand témoignage de la rédemption pour la création), mais une occasion spéciale de louange parce que l'Agneau prenait place sur la montagne de Sion et s'associait, bien que d'une manière générale, avec la terre (le Messie jadis rejeté).

[103] Cela me semble, comme en Jean, le nom du Père déclaré comme Il le révélait alors, et comme Christ disait : « Mon Père, duquel vous dites qu'il est votre Dieu. »

[104] La seconde bête avait fait rendre hommage à la première bête par la terre.

[105] Ceci, envisagé dans la crise, me semblerait impliquer que, outre l'Église, proprement dite, dont la place était dans le ciel, et qui, dans ce sens-là, en aurait fini avec la terre, il y aurait un résidu racheté de la terre se rattachant encore à l'Agneau (c'est-à-dire le Martyr reconnu par le nom de son Père) et apprenant un cantique chanté devant le trône et devant les anciens – une classe particulière et ayant ainsi un cantique spécialement à eux. Ils étaient des premiers rachetés de la terre, rachetés d'entre les hommes. Le corps de l'Église, dans son caractère

l'Agneau. L'expression « prémices à Dieu et à l'Agneau » me semble impliquer séparation du mal de l'une (la prostituée), et souffrance par suite de la fidélité à l'Agneau, séparation de l'incrédulité des autres (les rois). Ils suivent l'Agneau où qu'il aille, et sont sans tache devant le trône de Dieu. Ce n'est pas proprement dans la maison du Père [107] qu'ils sont reçus, comme identifiés avec Lui-même – comme cachés dans les lieux célestes. C'était la délivrance de cette corruption à l'égard du culte, qui formait une grande partie de la suite des sept messages de ce chapitre – une invitation générale publiquement adressée à tous d'entendre l'évangile éternel [108], annonçant le jugement sur les choses existantes et appelant pour véritable culte à reconnaître Dieu dans la suprématie de son administration variée, comme la source de toutes choses. La connexion de l'heure de la venue de son jugement avec l'appel au véritable culte, suppose un évangile prêché au milieu de l'apostasie et de la corruption avant le jugement. Je crois que ceci commença en *principe* [109] à la Réformation (bien qu'elle n'en fût en aucune manière l'accomplissement), et que ce ne sera pas accompli jusqu'à ce que le témoignage à tous – savoir aux nations païennes – soit accompli. Le trait frappant, c'est l'annonce que l'heure du jugement de Dieu est venue [110]. Le messager suivant annonce la chute de Babylone. Les détails de cette chute nous sont donnés d'une manière plus complète plus loin ; mais c'est d'une grande importance de trouver sa place dans la suite des événements, et c'est ce qui nous est donné ici. La bête et son image continuent encore, mais maintenant les choses touchent à la fin ; suit en effet l'avertissement : « Si quelqu'un lui rend hommage, il boira du vin de la fureur de Dieu, versé sans mixtion dans la coupe de Sa colère. » C'est donc ici le lieu de la patience et de la foi pour les saints, se tenir entièrement à part de tout rapport avec la bête ; car elle était encore une puissance qui avait le dessus, bien que jugée.

Il est un autre point qui se rattache aux cent-quarante-quatre mille et à l'évangile éternel. Les 144 000 sont rachetés de la terre où le témoignage est déjà une rédemption du milieu du mal dominant dans la sphère restreinte ainsi désignée – dans la crise, probablement, entièrement limitée au pays. Avant que le jugement (« la fin ») vienne, l'évangile éternel sort tout à nouveau vers les nations (plusieurs d'elles sont, sans doute dans l'idolâtrie) pour annoncer le jugement qui vient et témoigner de la bonne nouvelle de l'approche du royaume et de la félicité milléniale. Ces deux sphères – la terre, et peuples, tribus, nations et langues, nous les avons signalées comme mises en contraste en des occasions réitérées.

Mais à présent la patience des saints (qui souffraient même jusqu'à la mort) avait son terme. Ils étaient les bienheureux, ils se reposaient de leurs travaux, et leurs œuvres les suivaient.

À l'annonce du jugement sur ceux qui rendaient hommage à la bête ou à son image, ou qui recevaient sa marque, et que l'épreuve constituait le point de la patience des saints, une voix se faisait entendre du ciel – non pas la nouvelle de l'événement providentiel suivant (car ceci ne faisait pas partie des voies de la providence ici-bas), mais la déclaration céleste de l'état arrêté des saints, auxquels cette place était désormais publiquement assignée dans l'économie de Dieu. Désormais c'en était tout à fait fini de la mort des saints ; et le bonheur de ceux dont c'était là la portion, était mis en lumière (non pas encore par leur manifestation publique sur la terre, mais par l'annonce depuis le ciel à l'oreille de la foi que le temps était venu) : une bénédiction à laquelle l'Esprit, qui avait été leur force secrète dans le travail et même quant à la mort, ajoute maintenant son « Oui » avec la même intelligence et la même sympathie pour leur joie. Cette introduction de l'Esprit dans cette connexion d'idées est fort belle. Lorsque la terre entrait dans la bénédiction, ils ne pouvaient pas être laissés dehors dans le témoignage de Celui qui avait souffert avec eux. On remarquera que, à la suite de l'introduction de la grâce envers la terre

---

céleste, avait disparu de la scène avant – n'avait rien à faire avec la terre. Le refus de rendre hommage à la bête a pour effet qu'on est préservé dans une position terrestre – préservation dont la force est accrue par l'avertissement touchant la coupe de colère sans mixtion devant les saints anges, les ministres de la Providence de Dieu, et devant l'Agneau le saint Martyr dont on rejetait la grâce, la puissance et le titre dans la grande controverse. Ces 144,000 sont davantage, quant aux circonstances, comme l'Agneau dans sa portion terrestre et dans les revendications qu'il en fait. Ils n'étaient pas considérés en corps comme l'épouse de Christ, mais comme ayant une position spéciale comme vierges – encore est-ce en contraste avec la prostitution du mal dans la période prolongée, le résidu particulièrement préservé à part – dans la crise, un résidu spécial que nous avons signalé.

[106] Il ne faut pas confondre le trône de Dieu et de l'Agneau avec la révélation du Père, dans le Fils : c'est cette dernière chose qui est notre révélation de Dieu béni, soit son nom ; la première est la gloire gouvernementale. Il y a une analogie dans la période prolongée ; mais l'attribution du salut à Dieu et à l'Agneau et les prémices de la terre introduisent le millénium. Voir la note suivante.

[107] Ils étaient plutôt un témoignage de la pureté du trône et de l'Agneau, comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs, pour ce qui était selon Lui en la terre, et en conséquence ils sont, dans la pleine signification du mot, l'aurore de ce brillant et heureux matin de la terre de la part de son Créateur et Rédempteur.

[108] Je prends le mot éternel comme distinguant cet évangile-là de toute bonne nouvelle temporaire ou provisionnelle. Canaan était un évangile pour Israël ; la naissance de Christ dans la chair était une bonne nouvelle pour Israël. Mais celui-ci est l'évangile éternel, acônios – la pleine complète promesse des résultats dans le Fils de l'homme, formés d'après les intentions et les droits de Dieu ; et cela comme par rédemption. Cela impliquait donc le royaume ; quoique, en quelques cas, il se peut qu'il n'y eût que la base posée. Tout lecteur attentif des évangiles apercevra la transition, des promesses présentées aux Juifs dans la personne de Christ dans la chair, à cet évangile éternel : « si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu ; » et puis sont introduites les choses terrestres et les choses célestes.

(« l'Agneau sur la Montagne de Sion ») tout ce qui suit dans ce chapitre se rapporte à la terre ; mais alors, par la voix venue du ciel, la portion des saints est donnée là-dessus. Leur portion est donnée, aussi, comme dans la récompense de gloire, au moins quant à son annonce – « Leurs œuvres les suivent. » Ceci a trait à la manifestation en gloire. (Comp.2, Thess. 1)[111]. Cette distinction est seulement ce que nous trouvons réellement dans l'interprétation de cette parabole de Matthieu. Dans la parabole, l'ivraie est réunie en faisceaux dans le champ et le froment dans le grenier : dans l'explication, l'ivraie est brûlée dans le champ, et les justes brillent comme le soleil. C'est là précisément la différence, et seulement cela, que je fais ici. La moisson et la vendange sont deux actes de jugement, la moisson étant d'une bien plus vaste portée, et, en conséquence, les coins du champ ne sont pas complètement dégarnis pour ce qui est du froment. La moisson peut distinctement emporter les méchants, en laissant ceux qui sont épargnés pour la bénédiction terrestre. La vendange est pure vengeance exercée sur un objet spécial (le système religieux) qui a son caractère de la terre – dans la crise, je pense, le caractère juif. Les raisins en sont complètement mûrs à présent. Cette vengeance est le jugement terrestre réel : « de la cuve il sortit du sang » au loin et au large. C'était un réel et effroyable jugement dans le pays. Toutes ces choses – tout le contenu de ce chapitre – sont les avertissements ou les voies religieuses de Dieu avec la terre.

Il n'est pas fait mention ici de ce que la bête fait après cela. C'est l'énoncé des voies de Dieu avec la terre (la condition des saints ayant été déclarée en passant). Le pas suivant est donc « la moisson de la terre » – l'exécution du jugement qui distingue en elle ; ce qui était l'accomplissement de fait de ce qu'avait annoncé le verset précédent – au moins quant à ses conséquences en la terre.

Puis vient la vendange qui est colère pure, et non pas jugement faisant distinction. Toutes les grappes de ce qui avait la forme de Son peuple sur la terre sont foulées dans la cuve de la colère de Dieu. Cela fut fait « hors de la ville » qui n'a pas été encore mentionnée depuis le chapitre 11. Et là, remarquez-le, c'étaient des « hommes » qui furent tués ; ici, c'est « il sortit du sang » : la destruction est terrible[112].

Ceci passe donc de la rédemption de la terre réellement apostate, comme on la voit dans les cent-quarante-quatre mille lorsqu'il était nécessaire qu'on fût racheté du milieu de la profession, à l'action de Dieu, d'abord en témoignage, et ensuite en jugement, avec le mal sous toutes ses formes à l'égard des hommes, le jugement de la bête étant réservé pour une description plus complète. Ceci était plutôt le jugement des hommes et de leur corruption sous ces circonstances, la guerre ouverte et la victoire de l'Agneau étant une autre chose. C'est ici le jugement de Dieu sur l'état des choses, et non la guerre de l'Agneau avec une puissance hostile.

Ce que nous avons ici, c'est donc une vue générale en perspective des voies de Dieu avec le sujet – d'abord, l'apostasie (car c'est là pour Lui le sujet), en sauver Ses saints, les conserver purs ; puis le témoignage ; et ensuite le jugement.

Le chapitre 15 commence un nouveau signe et un sujet différent.

Avec le chapitre 15 commence un nouveau signe et un autre sujet. Ce ne sont plus des scènes diverses dans le ciel avec leurs effets – l'enfant enlevé vers Dieu, la patience et la foi des saints – mais la déclaration nette et positive que la colère de Dieu va se consommer ou s'accomplir. Il ne s'agit point ici, remarquez-le, du jugement et de la victoire de l'Agneau sur la bête ; c'est quelque chose de tout spécial et d'un caractère administratif en rapport avec la manifestation de la puissance et des effets qui en résultent.

---

[109] Le temps donné à Jésabel pour se repentir, courait, pour ainsi dire, à partir d'alors.

[110] Lors donc que l'évangile éternel est proclamé, il ne s'agit pas de l'introduction d'un état universel de bénédiction, mais d'un appel à craindre Dieu au milieu de la vaste apostasie de tout genre, « car l'heure de son jugement est venue », comme « cet évangile du royaume sera d'abord prêché à toutes les nations, et alors viendra la fin », c'est-à-dire, du siècle. C'est ce dernier point, en même temps que je reconnais pleinement ce qui précède comme impliquant les principes, qui est le véritable sens du passage dans toute sa force, et c'est pour cela, comme le fait remarquer la note précédente, que Dieu est annoncé comme un Créateur qui avait droit sur ses créatures, et qui se présentait comme tel aux hommes sur la terre, comme contre toutes leurs idolâtries, reprenant (d'abord en témoignage), sa place, comme Dieu en la terre. Babylone, qui avait été la grande corruptrice de la terre et le centre de l'idolâtrie, est ensuite jugée de Dieu.

[111] Dans la période prolongée, le verset 13 se rapporterait, je pense, à l'annonce de cette bénédiction des saints, qu'accomplirait la moisson, envisagée comme en Matt. 13, dans son application à eux – dans la crise, à leur manifestation en ceci.

[112] Il peut y avoir une application à la crise de ce qui se passe dans ce chapitre ; et dans un tel cas, bien des dates seraient établies avec certitude, mais pour une partie l'application est moins particulière. C'est ainsi que le cantique, le fait d'être devant le trône de Dieu doivent être pris seulement comme le commencement de l'association des choses célestes avec les choses terrestres, et la reconnaissance des choses terrestres par les puissances célestes. L'Agneau, se tenant sur la montagne de Sion, reconnaîtrait le retour des Juifs dans la souffrance, associés avec l'Agneau parmi eux en grâce (c'est-à-dire, d'un résidu au milieu d'eux). L'évangile éternel serait alors strictement celui qui est mentionné en Matthieu, « l'évangile du royaume », (c'est-à-dire que Christ venait justement en son règne), lequel, je n'en ai aucun doute, sera ainsi publié chez toutes les nations avant la fin. La chute de Babylone précéderait la moisson de la terre ; et alors le dernier temps de détresse serait pour le peuple juif tel qu'il y en a jamais eu, et Michel tiendrait ferme pour eux, et le sanctuaire serait à la fin purifié. Dans

Ici apparaît « dans le ciel un autre signe, grand et merveilleux, sept anges » (le gouvernement en providence, non pas l'Agneau ou le Fils de l'homme) « ayant sept plaies, les dernières. » On voit la mer devant le trône ; et on la voit ici, non seulement dans sa pureté fixe, mais cette pureté est associée avec l'épreuve – l'épreuve par le jugement. Mais sur elle se tiennent, ayant maintenant remporté la victoire, ceux qui ont vaincu la bête et son image et le nombre de son nom. Ni les persécutions de la puissance séculière, ni l'énergie de l'esprit d'erreur, n'ont prévalu sur ces fidèles qui ont été gardés. Ils ont « les harpes de Dieu » – la joie divine en parfaite harmonie. Le cantique qu'ils chantent a un double caractère : la victoire de la puissance de Dieu – le cantique de Moïse (les œuvres de Jéhovah Élohim Shaddaï étaient « grandes et merveilleuses ») ; et la vérité et la justice des *voies* du Roi des nations[113] – le cantique[114] de l'Agneau. Ils ne célèbrent pas seulement la puissance qui avait été manifestée, mais, comme saints, ils comprennent, selon l'Esprit de l'Agneau, la justice et la vérité de ses voies : aussi célèbrent-ils le moment prochain où le Seigneur sera reconnu. Maintenant ses jugements sont rendus manifestes, qui ne le craindrait ? Car lui seul est saint : tous les autres avaient failli. Le Seigneur seul doit être exalté.

Ceux-ci ont remporté la victoire sur tout ce qui est de la bête ; et, par suite, on les voit dans une joie manifeste, devant le trône de Dieu, formant le résidu élu, qui avait été fidèle sous la puissance de la bête[115]. Il y a une séparation entière et définitive. Ils n'apparaissent pas ici comme étant venus pour le jugement avec l'Agneau, ou comme étant sur leurs trônes, car il n'est pas encore manifesté dans ce caractère, mais comme chantant son cantique. (Comp. Ps. 92.) Les jugements étaient sur ceux qui avaient la marque de la bête, mais pas encore sur la bête même : le jugement de celle-ci devait avoir lieu par l'Agneau venant avec les saints. Ils sont entièrement en dehors de ces jugements – on les voit dans le ciel. La foi peut anticiper cela, mais le plein accomplissement de fait devait prendre place lors de l'enlèvement des vainqueurs, quand ils seraient ravis dans les scènes de la gloire. Ils ne sont pas sous l'autel, ni même nécessairement tués ; mais ils ont remporté la victoire, en ayant refusé la marque de la bête.

Le temple du tabernacle du témoignage est maintenant vu ouvert. Au chapitre 11, c'était l'arche de l'alliance, assurant toutes choses pour le peuple de Dieu, pendant que la puissance du mal demeurait impunie ; ici, c'est le tabernacle de son témoignage, car le jugement devait s'accomplir conformément à sa parole. Ses jugements étaient rendus manifestes, mais pour la délivrance de son peuple terrestre, selon cette parole. La délivrance des saints a lieu par le jugement, le jugement des méchants. Cela se fera conformément aux principes de son gouvernement, à l'égard de la création, dans les voies de sa providence. L'un des quatre animaux donne les coupes aux anges – coupes pleines de la colère de Dieu qui est vivant aux siècles des siècles. Cela nous ramène à une dispensation et à des circonstances passées, en rapport avec cette colère, jusqu'à celui que nous avons vu sur le trône avant que les jugements commençassent, conformément à ce caractère selon lequel il juge directement par lui-même. – La gloire de Dieu se déployait maintenant, non en brillante bénédiction, mais dans la puissance et dans l'influence de son jugement, comme il en était autrefois quand Sinaï fumait : « une fumée montait de ses narines. » – « Le tabernacle du témoignage est ouvert », non pour des appels en grâce ou des avertissements, mais pour l'exécution et la manifestation des jugements. Ce n'est pas un temps de témoignage, dans ce sens, mais de jugement, et personne ne pouvait entrer dans le temple : et, de même que le Seigneur parle de la terre, l'avertissant de la fin du témoignage (« ce sont ici les jours de la vengeance : Fuyez »), ici aussi (les saints une fois enlevés) il n'y a plus qu'un temps de jugement et non pas de réception en grâce. La séparation ayant été opérée, pendant le temps de l'influence de la bête, personne ne pouvait entrer désormais dans les lieux célestes ; et le peuple terrestre, qui avait pris ou reçu la marque de la bête, était jugé. Cependant, le jugement n'était pas encore un jugement de destruction. Les lieux célestes[116] et la terre étaient désormais séparés ; et, au lieu de pénétrer dans ces lieux célestes, le jugement sortait de là et tombait sur la terre. Mais ce n'était pas le jugement effectif

ce cas, je suis enclin à le penser, la vigne de la terre serait plutôt la portion professante juive, comme en Ésaïe 65, 66. Un jugement pareil est certain. Mais il y aura aussi à détruire l'apostasie ; mais elle a plutôt revêtu le caractère d'une guerre contre la royauté de Christ alors, et a pris une forme pire que simplement apostasie ou profession. Envisagée à cette lumière, l'expression « hors de la ville » se rapporterait dans l'application générale à la grande ville de l'Empire Romain faisant un corps ; dans l'application à la crise, ce devait être pris, comme auparavant, pour Jérusalem.

Dans l'application dans le texte, (page 407) de la demande du véritable culte, il y a des principes très importants – Dieu et non pas l'homme, reconnu comme la source en puissance créatrice de toute bénédiction, ou de tout ordre de bénédiction – ou de la puissance, ou des fleuves et des fontaines des influences saines et vraies – principe auquel on n'en saurait trouver de pareil pour son extrême importance dans l'usage journalier. Je crois que le sens donné ci-dessus dans le texte est de la plus haute importance pour l'Église dans le temps actuel.

[113] Il est bien connu que telle est la vraie leçon.

[114] Bien que ce chapitre soit un signe distinct, comme le 11e et le 12e, il n'est pas sans lien avec autre chose. Il paraît s'appliquer à ceux qui avaient passé par le feu – qui n'avaient pas échappé simplement à la corruption lorsque Babylone avait le dessus. Le jugement n'est pas encore la chute de Babylone et un avertissement à ne pas recevoir la marque de la bête, mais il consiste en plaies sur ceux qui ont cette marque ; les fidèles étant hors de la scène, sur la mer de verre mêlée de feu. Ils avaient souffert, mais ils étaient par conséquent en dehors de la sphère des jugements ; toutefois le jugement est sur la terre.

Comme sujet, ce chapitre 15 vient à la suite, mais ne suit pas, je pense, l'ordre chronologique ; c'est plutôt un dessein distinct, d'un caractère plus séculier dans la forme générale des jugements et des voies de Dieu. Les derniers des saints, aussi, non laissés sur la terre, étaient maintenant hors de la scène. (Comp.14:13.)

des vivants, exécuté par le Fils de l'homme ; c'étaient simplement des actes providentiels de la colère de Dieu manifestant cette colère comme étant venue à son comble.

Je ne dis pas que c'est ici le dernier malheur, mais il y a ce qui est en rapport avec lui, savoir la colère : « ta colère est venue ; » et je suis disposé à penser qu'il en est de même de tout ce qui suit dans ce verset, bien qu'il soit fait mention ici de plusieurs autres choses.

Mais, de même que le malheur du chapitre 12, caractérisé par la descente de Satan, alors qu'il était jeté hors des cieux, fondait sur la terre et sur la mer, ici aussi, après la séparation distincte des cieux et de la terre, et la fermeture des lieux célestes (les saints étant sur la mer de verre), le jugement envoyé sur la terre tombe également sur la terre et sur la mer.

En premier lieu, dans toute l'acception du mot, un ulcère mauvais et malin est versé sur la terre. Dieu fait tomber une plaie manifeste sur les hommes qui ont la marque de la bête et sur ceux qui rendent hommage à son image.

Ensuite, toute forme de vie est frappée de mort dans la masse de la population, ce et tout ce qui avait vie » (ce ne sont pas ceux dont les noms sont écrits au livre de vie ; mais ceux qui, extérieurement, avaient la vie) « mourut. » La simple profession d'être vivant à Dieu est effacée et disparaît de la masse des nations non constituées.

Les sources qui règlent la condition de la population, deviennent aussi la forme et la puissance de la mort – c'était là le juste jugement de ceux qui avaient mis à mort les saints. Ces jugements sont généraux, sur la masse des hommes et sur leur condition. Plus loin, nous lisons, avec Griesbach : « Et j'entendis l'autel disant… » La traduction anglaise : « Et j'entendis un autre du milieu de l'autel » ferait supposer qu'il s'agit d'un autre ange, ce qui ne serait pas en harmonie avec toute la force de ces figures. La force de l'expression « l'autel » est ordinairement claire, attendu que les saints mis à mort sont considérés comme offerts, semblables à des holocaustes faits par feu à l'Éternel. (Comparez chap.6:9-10.) L'on peut entendre crier l'autel, comme étant le témoin de tout ce meurtre des saints de Dieu. J'ai de la peine à croire qu'un saint puisse rendre ce témoignage du dessous ou du milieu de l'autel. Si la leçon ordinaire est correcte, alors un ange annonce la chose du milieu de l'autel, leur rappelant qu'ils ont été, dans leur mort, comme des sacrifices faits par feu à l'Éternel.

Le quatrième ange a affaire avec le pouvoir suprême sur la terre. Mais cela n'a d'autre effet que de le rendre plus ardent. Les hommes souffrent alors d'une intolérable tyrannie ; – ils n'avaient pas voulu être soumis à Dieu – maintenant ils ne font que le blasphémer.

Le cinquième verse sa coupe sur le trône de la bête, qui était réellement le trône de Satan, le siège de sa domination et de sa puissance. Il en résulte des ténèbres et de la confusion ; et, de souffrance, ceux qui faisaient partie du peuple de sa domination, se mordaient la langue. La bête et ses armées, avec son activité dans le mal, ne sont pas en question maintenant ; la coupe est versée sur son trône. Ici, c'est le jugement de Dieu qui l'atteint, tandis que dans l'autre cas, c'est le jugement de l'Agneau. Les souffrances et les plaies qui accompagnent ce jugement paraissent identifier cette classe avec la première. Pour eux, Dieu n'a encore que le caractère de Dieu du ciel.

Avec le sixième ange, ce qui coule au travers de Babylone, et lui donne sa force, son caractère et sa prospérité, est tari, afin que « la voie des rois qui viennent du soleil levant fût préparée. » Il reste encore la destruction finale de Babylone et les derniers combats.

Il y a ici une allusion positive à la position de l'Euphrate. Ce ne sont pas, je crois, les rois de l'Orient, mais les rois qui viennent de l'Orient, *tôn apo anatolôn èliou.* Ce dessèchement du grand fleuve Euphrate préparait leur voie. D'autres passages m'autorisent à penser que l'Euphrate sera tari, au moins temporairement, pour livrer passage à Israël ; mais je ne vois pas que la sixième coupe s'y applique, placée comme elle l'est au milieu d'une prophétie symbolique. Ordinairement, et à cause d'un passage antérieur, on considère cela comme représentant le dessèchement du pouvoir turc ; cela peut être, ou, tout au moins, il peut y avoir quelque chose d'analogue, en prenant tout l'ensemble du chapitre dans un sens subordonné et préparatoire, sens qu'il a eu, je crois, et qu'il a de nos propres jours (comme je l'ai dit d'autres chapitres, mais pendant une plus longue période). Je crois que ce chapitre a eu une semblable application, et ceci est en pleine harmonie avec le plan tout entier du système prolongé de la prophétie, attendu que la seconde bête perd son caractère comme bête et devient un faux prophète avant le terme final.

Les saints du chapitre 15 ont remporté la victoire sur l'effort qui tendait à les amener à adorer l'image de la bête ; mais c'était la seconde bête, et non le faux prophète, qui cherchait à leur faire adorer l'image de la première. Mais ici il y a le caractère du faux prophète, de sorte que, jusque-là (au moins en principe), la victoire avait été obtenue et pouvait être célébrée, par l'Esprit, pour l'Église. Mais lorsque nous en venons à un accomplisse-

[115] La tête impériale existait aux temps apostoliques ; c'était César. On peut remarquer qu'elle fut détruite dans l'Occident, et, en prenant les choses dans un sens plus étendu, elle fut restaurée et se continua par la hiérarchie et l'établissement du pape à Rome, qui eut alors le caractère de l'image dépeinte ici. Un accomplissement ultérieur et plus littéral de cela, trouvera plus convenablement sa place dans un chapitre subséquent.

[116] Je doute, quant au moment de la crise, que les deux fussent déjà changés. Ces signes n'appartiendraient-ils pas aux cieux anciens ?

ment plus positif du jugement et à ce qui en amène l'exécution, après que les saints ont été placés en dehors de la scène, et que le témoignage de grâce qui rassemblait pour les lieux célestes a pris fin, alors il faut qu'il y ait quelque chose de plus distinct, quelque chose qui prépare la voie aux rois de l'Orient, afin qu'ils aient leur part dans la grande catastrophe. En conséquence, la barrière et les ressources de l'Empire Romain occidental sont réduites à néant, de telle sorte que la voie pour cette entrée des rois de l'Orient soit préparée. C'est après cela que les esprits de démons sortent pour rassembler les rois de toute la terre habitable, pour le combat de ce grand jour du Dieu tout-puissant.

Le chapitre 14 avait présenté, pour ainsi dire, les actes ecclésiastiques du Seigneur ; et le témoignage en grâce était là. Dans le chapitre 15, nous avons la séparation des saints préparés pour les lieux célestes ; et, ensuite, au chapitre 16, le jugement sur la terre, atteignant premièrement ceux qui avaient reçu la marque de la bête : tout ceci étant en relation avec *Dieu.* C'est une question de soumission et de fidélité envers Dieu, non envers l'Agneau ni envers le Fils de l'homme manifestant sa puissance comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

Mais aussitôt après ce jugement[117] (le dessèchement de l'Euphrate), le dernier combat doit avoir lieu ; et Satan emploie toute son énergie pour préparer ses forces : mais c'est seulement pour le combat de ce grand jour du Dieu tout-puissant. Ces préparatifs se font (ceci étant une vision pendant le cours du jugement) par l'influence et d'après les principes de l'exercice positif d'une propre volonté infidèle et de l'inimitié contre la puissance de Christ, volonté et inimitié qui sont l'esprit de domination concentré ici dans la bête (la puissance romaine), et l'esprit de l'antichrist (la puissance séculière de la bête ayant été transformée en une fausse influence sur les esprits sous le caractère d'un prophète). Nous voyons la place que cela occupait en Juda, du temps de Jérémie, et avec Achab, etc. ; la forme peut en être différente, mais il y a ce caractère *dominant* dans l'apostasie (la puissance d'assujettissement étant entre les mains d'un autre).

Ces trois esprits assemblent les rois (*tès oikouménes*) de toute la terre habitable organisée, pour le combat du grand jour du Dieu tout-puissant. Mais maintenant Christ était sur le point de paraître. Tout ceci pouvait avoir lieu avec force plans de la part de l'homme, peut-être, mais pour les saints c'était le signe que Christ allait apparaître. « Et ils les assemblèrent. » Qui est-ce qui assemble ? Je pense que c'était la puissance et la providence de Dieu, par Christ : quel que soit l'instrument employé, même l'influence satanique, la chose n'en était pas moins conduite par Christ. Les esprits devaient sortir pour assembler les rois, et ils les assemblent, mais c'était réellement l'œuvre du Seigneur en jugement. (Comp. Michée 4:11-13.)

Ce combat, qui était la scène des jugements de l'Agneau, contre qui se manifestait la haine et l'opposition, est réservé pour le moment de son apparition et du déploiement de sa puissance. Nous avons un indice de son rapport avec les localités juives : le lieu a un nom hébreu, Armageddon. Mais ceci est introduit ici, en passant, car c'est le récit de la colère de Dieu, et le rassemblement consiste dans tout ce qui a ce caractère providentiellement. S'il y avait là quelque allusion au lieu et au terme Meguiddo, je croirais que ce serait plutôt en rapport avec Juges 5, qu'avec le cas de Josias.

La septième coupe fut versée dans l'air, ce qui touchait à toute la scène d'en bas, le lieu du gouvernement universel et de son influence. La colère était encore sur la terre, et, de fait, elle était sur tout. Alors une voix qui procède du trône qui est dans le temple annonce que tout est fini (*gégoné*), et la puissance de Dieu se déploie par les jugements et les tonnerres de son pouvoir ; car « la voix de l'Éternel est puissante en œuvres. » Et il n'y eut jamais un si grand tremblement de terre – un si grand ébranlement de tous les éléments de l'existence sociale organisée. « La grande ville » (le chef-d'œuvre et le centre de cette organisation) « fut divisée en trois parties, et les villes des nations tombèrent », c'est-à-dire tous les centres d'organisation des nations, en dehors de la grande ville. Puis la grande Babylone est présentée, non pas simplement dans sa condition sociale civile, mais dans l'ensemble du caractère qu'elle avait auparavant – « la grande Babylone vint en mémoire devant Dieu, pour lui donner la coupe du vin de la fureur de sa colère. » Les détails de son jugement aussi sont réservés pour un développement ultérieur plus complet et plus exact, en rapport avec son caractère semblable à celui de la bête. Les jugements précurseurs ont été établis, et l'ordre de ces jugements de la fin a été déterminé. La chute de Babylone est en rapport avec le chapitre 14, où le témoignage continue, comme nous l'avons vu.

Un jugement destructif direct, sous forme de plaie, non pas un jugement particulier devant le trône, fond sur les hommes en même temps que le système social de Babylone est rappelé en mémoire. Ce n'est ni la repentance, ni, comme je l'ai dit, quelque chose du jugement final du trône, mais une chose terrestre ;- car les hommes blasphèment Dieu à cause de cela, la plaie étant fort grande. Tel est l'effet des jugements de Dieu, quand le cœur volontaire et rebelle n'est pas changé ; tel est notre cœur à chacun, à moins que, par grâce, nous ne possédions la nouvelle vie.

---

[117] Bien que je ne doute pas que ceci doive avoir un accomplissement effectif et physique, dans le rassemblement des nations ou de leurs forces et de leurs armées, pour le combat, cependant, quant à ce qui nous concerne tous, je voudrais dire que dans ce que l'Église est particulièrement apte à comprendre – « avoir l'œuvre la plus cachée de l'ennemi, vue dans son principe – ceci se produit maintenant même.

Un accomplissement moral, et par suite partiel, de ce qui précédait s'est produit, et ce qui rassemble moralement les nations a lieu maintenant, de telle sorte que nous avons une indication des circonstances au milieu desquelles s'effectue le jugement spirituel de l'Église. La séparation seule, tant extérieure que morale, marque le vrai caractère de l'Église.

L'apôtre est maintenant appelé ailleurs pour qu'il puisse donner une description plus complète de la femme et de la bête ; il n'est pas du tout appelé à monter au ciel, car leur place et leur jugement sont sur la terre. Il est appelé par un des anges, ou messagers de jugement, qui avaient les sept coupes de la colère de Dieu. Ces anges ont le caractère d'une parfaite justice, à la fois divine et humaine : ils ont une ceinture d'or par laquelle l'énergie positive et la puissance pure de la justice divine sont maintenues et revendiquées, et des robes blanches exprimant l'état sans tache et sans blâme de la sainteté humaine, comme venant de Dieu. Un de ces anges vient montrer au prophète le jugement de la grande prostituée qui est assise, avec son influence maligne, sur la masse des peuples. La révélation est faite selon le caractère et l'estimation de ce jugement.

L'interprétation de ce chapitre est évidemment de la plus grande importance possible, quant à la forme de la puissance corporative de l'homme, en tant que séparé de Dieu, et s'élevant dans l'indépendance de Lui, aux derniers jours. Toutefois, le jugement (bien qu'il soit donné beaucoup de détails sur la femme et sur la bête qui la porte) est sur la femme dans son caractère tout spécial de grande prostituée. Elle est jugée comme telle, quoique beaucoup de choses en découlent ; et je conclus avec certitude que ce doit être principalement son caractère ecclésiastique, mais en contraste formel avec l'épouse, la femme de l'Agneau, l'Église, bien que la gloire céleste soit la portion de celle-ci, tandis que la fausse gloire terrestre est la part de la grande prostituée. Ce qui distingue positivement l'Église, c'est l'union avec l'Agneau ; quant à la prostituée, c'est sa conduite de courtisane (corruption ecclésiastique), bien que la gloire du monde y soit éminemment et intimement associée. Si cette gloire n'eût pas été en jeu, elle eût perdu une grande partie de sa grandeur et de son influence et eût cessé d'avoir ce caractère. Son union avec le monde la place dans la prostitution. Babylone pouvait avoir un roi sur elle, c'est ainsi qu'il en est parlé dans l'Ancien Testament ; mais ce n'est pas le caractère sous lequel elle nous est présentée ici ; au contraire, c'est *elle* qui est sur la bête. Aussi, dans l'Ancien Testament, il n'est jamais parlé d'elle comme commettant fornication ; car, dans un certain sens (quoique peut-être, à cause du roi, dans un mauvais sens), elle appartenait au roi de la terre ; il l'avait bâtie pour sa magnificence et sa gloire. Ici, elle est montée sur la bête, se servant d'elle, bien que plus tard elle doive être haïe, appauvrie, etc, par les dix rois. La Babylone d'autrefois avait trompé les nations par la multitude de ses sortilèges et de ses enchantements ; mais c'est là une tout autre chose ; qu'il y ait du bien ou du mal, elle appartenait au roi de Babylone ; elle fut élevée par lui et tomba avec lui. Ici, elle n'a pas de roi, mais elle vit dans le mal avec les rois de la terre, étant maîtresse d'elle-même. Autrefois, Israël était adultère[118], mais non pas Babylone.

À cause de ceci, le jugement vient sur elle, quoique d'autres choses mêlées à tout l'éclat du monde puissent l'entourer et lui prêter son influence sur l'esprit des autres.

Dans l'Ancien Testament, la fornication est attribuée non à Babylone, mais à Tyr, en rapport avec son trafic.

Ici, le trait matériel est que Babylone n'est pas le siège de cette puissance terrestre établie et dirigée en tout temps par celui qui exerce la royauté apostate sur la terre, mais elle est représentée par une femme indépendante. Il en était ainsi de Tyr, dans le monde, comme il nous en est parlé ; et quand il est fait mention du prince de Tyr[119], ce n'est pas dans un langage humain et terrestre, mais en présentant le caractère le plus élevé de l'apostasie, tel qu'il ne peut être atteint, dans son entier développement, que par le grand ennemi ; et il me paraîtrait que, étant en rapport avec une église ou une position religieuse, c'est un caractère et une apostasie beaucoup plus terribles que l'apostasie du monde, dirigée par son roi, et établie par lui dans toute son étendue. Babylone a donc le caractère d'une association terrestre, en même temps qu'il y a abondance de richesse et d'opulence par son trafic : c'est un grand système de prospérité humaine ; mais ce qui attire le jugement sur elle est sa fornication, et non sa pourpre ou son écarlate, ou telle autre chose semblable, quoique toutes ces choses se rapportent bien à elle et servent à la distinguer. Elle est ruinée quant à toutes ces richesses, par le jugement, mais ces richesses ne sont pas la cause du jugement. Et il en est toujours ainsi ; le fait de devenir mondain, d'agir selon l'esprit du monde, d'en obtenir les richesses, en se prêtant aux passions des rois de la terre, est précisément le motif même du jugement. Mais, comme dans les temps anciens, alors que le sang de tous les justes était trouvé dans la maison de Dieu, et que le jugement sur l'apostasie (non pas celle du monde, ou de ceux qui étaient extérieurement méchants) tombait sur Jérusalem et non sur la Rome païenne ; ainsi en est-il toujours : la forme ecclésiastique de méchanceté prend le pas sur la forme mondaine. La contradiction est comparée à celle de Coré, non à celle de Dathan et d'Abiram, quoique la terre les engloutît également ; et la bête peut être jugée aussi bien que Babylone, sans que celle-là soit traitée d'une manière aussi triste dans le jugement moral de Dieu, à la vue des hommes. La corruption morale est toujours pire qu'un pouvoir mauvais.

Babylone était aussi la mère des impudicités, et des abominations ou des idolâtries de la terre. L'invocation d'un démon au nom de Paul était pire qu'au nom d'Hercule ou de Thésée, et le renversement de la médiation de

[118] La fornication paraît consister ici dans une vie d'opulence et de luxure, qui fait commerce avec autrui plutôt que de cultiver ses propres ressources ; c'est pourquoi il est question d'union avec le monde, et de dépendance vis-à-vis de lui, quand il s'agit de l'Église, et de commerce prospère avec d'autres nations dans le cas d'une ville, comme Tyr. – Jérusalem est appelée « adultère » et non prostituée, parce qu'elle était mariée à l'Éternel ; mais, dans chacun de ces cas, on trouvera, je pense, une adoration de Satan, comme dieu de ce monde, une recherche de la puissance *tou aiônos tou kosmou toutou.* La puissance nationale ou impériale est une chose à part, quoiqu'on puisse aussi en abuser : elle est donnée de Dieu, bien qu'elle doive finir dans une rébellion complète.

[119] Le prince et le roi de Tyr diffèrent essentiellement. C'est la position du roi qui est retracée d'une manière si frappante par la main divine.

Christ, plus fatal et destructif, plus irrémédiable que celui de l'unité du seul vrai Jéhovah. Ici, Babylone était un mystère. L'apostasie de la puissance et de la grandeur mondaines n'était pas un mystère pour le résidu échappé de Babylone, ni pour le prisonnier de Domitien, à Patmos ; mais c'était véritablement un mystère que l'Église, sur laquelle l'apôtre veillait, pût prendre une telle forme, en dirigeant ce pouvoir sous lequel il souffrait alors comme un pauvre et méprisé disciple de Jésus crucifié, et en corrompant un monde duquel elle était proprement, comme Église, la seule vraie lumière. Babylone est la mère des abominations de la terre ; mais son empire est sur plusieurs eaux, peuples, langues et nations. Rome, je ne puis m'empêcher de le croire, est le centre de ce système. La prostituée tenait à la main la coupe d'or, mais elle-même n'était pas une coupe d'or entre les mains du Seigneur. Elle gouvernait et montait la bête à dix cornes : ce fut là son caractère général pour un temps, mais non son caractère final, quand elle devient la proie des rois qui ont leur pouvoir avec la bête et qui la dépouillent. Ces rois ne lui donnent pas plus longtemps leur pouvoir, mais ils le donnent à la bête. Elle, et non la bête, est enivrée du sang des saints, et cependant, elle est vue assise là à son aise et dans l'opulence la plus grande. Il y avait là matière au profond étonnement de l'apôtre, en voyant que celle qui se présentait à son esprit dans un tel caractère et avec une semblable prétention, pouvait être telle au fond. La vision va jusque-là ; mais l'interprétation suit, et, comme cela a été remarqué ailleurs, dans Daniel et les paraboles, elle pousse plus loin les faits de la prophétie, ce qui est tout à fait en harmonie avec la forme ordinaire de la prophétie. « La bête que tu *vis. »* L'interprétation introduit dans cette scène future, le moment présent du passage ; ce qui n'est pas le cas dans la vision actuelle de l'apôtre, qui voit la femme dans toute sa splendeur, dans son plein caractère. « La bête que tu vis, *était »* (savoir, le quatrième grand empire), « et *n'est* pas » (c'est-à-dire n'avait pas, au moment d'alors, son caractère d'union formelle), « et va monter de l'abîme », et reprendra ce caractère formel sous l'influence directe de Satan, puis elle sera détruite. Et tous ceux qui se trouvent dans le cercle prophétique de sa puissance (qui est la *terre*, tandis que l'influence de la femme s'étendait plus loin « elle était assise sur plusieurs *eaux »*) doivent s'étonner, envoyant ainsi la bête. Les sept têtes sont sept montagnes sur lesquelles la femme, non la prostituée, est assise, car « c'est la grande cité qui règne. » Ceci ne représente pas simplement Babylone, car le nom de la prostituée était déjà sur son front, ce qui rend toute explication inutile. – La première de ces figures nous offre son caractère symbolique ; la dernière, son explication locale. Il y a aussi sept rois ; ceux-ci ne sont pas les cornes, d'ailleurs ils n'étaient pas contemporains. « Cinq sont tombés ; et l'un est » (je considère ceci, depuis le v. 9, comme étant une explication directe et actuelle pour l'apôtre) ; « l'autre n'est pas encore venu, et quand il sera venu, il faut qu'il demeure un peu de temps. » Cela fait bien les sept. Après les jours de l'apôtre, une tête de la bête devait se dresser pour un peu de temps, avant la fin. L'Esprit de Dieu n'a pas jugé nécessaire de faire une description spéciale de cette tête ou des précédentes, parce qu'elles n'étaient pas, dans la scène présente, en rapport avec l'Église ou les conseils de Dieu, mais seulement les identifiant avec la bête et ne permettant pas que l'Église soit détournée du droit chemin.

Mais il y a une chose qui est plus distinctement considérée, après que tout ce qui précède a été complété, et que tout ce qui contribuait proprement à l'existence de la bête a été présenté en entier, savoir une huitième tête[120] (qui est la bête elle-même, en tant que provenant directement de la puissance et de l'influence de Satan) qui s'élève, étant cependant d'entre les sept, en rapport avec elles, et prenant sa place au milieu des autres têtes ou des formes de l'Empire Romain, tout en étant un pouvoir distinct et défini, la bête qui ressuscite la puissance de Satan ; et c'est sous cette forme qu'elle va à la perdition.

Nous avons maintenant la femme, la bête, et ses têtes qui ont été décrites. Vient ensuite la conduite des dix cornes – les dix rois. Ceux-ci appartiennent proprement à la bête ; ils n'avaient reçu aucun royaume au temps de la vision, n'avaient nullement fait partie du système d'alors, mais devaient recevoir le pouvoir en même temps que là bête. Je ne vois pas que ceci établisse qu'ils dussent exister pendant la même durée de temps que la bête[121], mais simplement que ce ne serait pas un pouvoir supplanteur ou sans rapport avec la bête, puisque ces rois, contemporains entre eux, le sont aussi de celle-ci. Ils doivent lui donner leur pouvoir. Je ne doute pas qu'il ne soit ici question principalement de la bête dans sa dernière forme, mais c'est le caractère dominant de ces rois qui est présenté ici. Ils donnent leur royaume et leur pouvoir à la bête ; ils sont d'accord pour cela. Mais, bien qu'ils agissent ainsi en commun, ils avaient une pensée à eux, ou tout au moins pratiquement, en action. « Ceux-ci combattront contre l'Agneau » : telle sera leur conduite et leur fin. « L'Agneau les vaincra, car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois ; » et alors nous avons ses compagnons, l'Église et les armées des cieux mises en évidence par anticipation. Il n'est pas seul : ceux qui sont avec lui sont « appelés et élus et fidèles. » Telle est l'histoire et la fin des dix rois, mais seulement caractéristiquement : car si nous consultons Daniel, nous voyons que trois d'entre eux tombent. Leur Vainqueur est ensuite manifesté avec ses compagnons. Tandis que les rois confédérés donnent leur pouvoir à la bête (car c'était la volonté de l'homme), nous voyons que, au contraire, les compagnons de l'Agneau étaient *appelés* et *élus* et *fidèles.* Les « eaux » sont ensuite interprétées de façon à n'avoir besoin que de peu de commentaire, si ce n'est comme rappelant l'étendue de l'influence morale générale exercée au-delà de la terre prophétique. La prostituée avait son trône là, quoique assise sur la bête également. Un

[120] Je présume que probablement ceci a été accompli en Charlemagne, si nous considérons la suite prolongée des événements, et si la scène finale est en Bonaparte ; parce que l'Empire Romain a été détruit, dans son entier caractère, avant Charlemagne dont l'empire l'ut un renouvellement de ce qui n'était pas. Nominalement, il continua jusqu'à Bonaparte qui, étant l'agent de la république française, le mit en pièces et renouvela la puissance impériale pour un peu de temps.

[121] Cela peut avoir cette force d'interprétation, en ce qui concerne la dernière forme de la bête sortie de l'abîme.

autre trait caractéristique était qu'elle occupait cette place prédominante et exerçait cette influence sur les peuples, les multitudes et les nations ; tout ceci était une influence indépendante, particulière à la femme, et exercée dans son mauvais caractère de prostituée. Nous avons ensuite un autre incident d'une grande importance dans l'histoire. Ces dix rois doivent donner leur pouvoir à la bête. Ainsi « Dieu a mis dans leurs cœurs d'accomplir sa pensée », et « ceux-ci haïront la prostituée et la rendront déserte et nue, et mangeront sa chair » (sa richesse et sa prospérité), « et la brûleront au feu. » Ce n'était pas avec ces dix rois uniquement qu'elle avait commis fornication ; tel avait été son caractère général avec les rois de la terre. Toutefois, ces dix rois la désolent. À ce moment, la volonté agit en eux et non dans la bête[122]. Ils sont les principaux acteurs du moment, afin qu'ils puissent donner leur pouvoir à la bête, dont nous avons déjà vu le caractère des derniers jours et la fin. Ceci continue « jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies. » La femme, non la prostituée, est ensuite désignée comme étant cette grande ville qui règne sur les rois de la terre (le pouvoir constitué qui prédomine sur la terre)[123], mais si elle agit par le moyen d'une religion corrompue, elle ne le fait pas ici sous le caractère de faux prophète, mais comme une ville – c'est-à-dire un système dont le caractère est en rapport avec le siècle, sensuel, mondain et opulent ; seulement cette mondanité et cette opulence sont celles d'une courtisane[124], dans l'activité d'une volonté corruptrice : elle était « la mère des prostituées et des abominations de la terre. »

L'ayant ainsi considérée dans l'activité de sa volonté, en rapport avec la volonté des autres, ainsi que dans la fin de son opulence et de sa prospérité, nous en venons à sa chute qui est annoncée, en tant que système de corporation.

Et ici, je trouve beaucoup plus de la partie purement mondaine du système, ce qui le caractérise essentiellement, bien que l'autre côté de son caractère ne puisse être nié. Et ici, elle est vue comme étant tombée – Babylone, la grande. Il n'est pas parlé d'elle maintenant comme étant la mère des abominations, la prostituée, ou la femme, mais simplement comme de Babylone, la grande, sous l'aspect d'une ville ou d'un lieu d'habitation. Elle n'a pas du tout cessé d'exister pour cela, mais elle est tombée et est devenue la demeure de démons, et la retraite de tout esprit immonde et le repaire de tout oiseau immonde et exécrable. Telle est sa condition présente et son jugement, condition morale dans laquelle elle peut être discernée par l'Église qui, avec le secours de l'Esprit, connaît toutes choses, sur le témoignage de Dieu.

La chute de Babylone paraît consister dans la perte qu'elle fait de sa position comme pouvoir gouvernant et agissant, lequel dominait sur la bête et sur plusieurs eaux ; et cette chute semble amener sa dégradation morale, non sa destruction.

Maintenant Dieu appelle son peuple hors de Babylone. Je ne dis pas que cet appel n'existât pas tacitement, quand la vérité du troisième verset était reconnue, mais il devient maintenant net et positif, car la vérité est judiciairement déclarée. Malheur à ceux qui restaient alors dans Babylone ; ses péchés étaient montés jusqu'au ciel, et ceux-là devaient recevoir de ses plaies s'ils y restaient. C'est maintenant un avertissement en vue des conséquences. La séparation doit s'effectuer, car Dieu a commencé à la juger. Elle a déjà perdu sa puissance, cette puissance séductrice d'opulence et de corruption. Pour elle, il semble qu'elle dit encore dans son cœur qu'elle serait reine et ne verrait point de deuil, persistant ainsi dans son orgueil, bien qu'elle fût tombée ; mais l'Église sait que Dieu est en train de la juger[125]. La désolation de toute la prospérité temporelle de la grande cité est un sujet de pleurs et de lamentations pour les rois de la terre, qui sont essentiellement distincts des dix cornes haïssant la prostituée et la brûlant au feu. Les rois de la terre sont les gouverneurs royaux et non ces dix cornes particulières

[122] La meilleure leçon, cependant, ajoute « la bête. »

[123] Telle était Rome, par exemple, même avant les temps impériaux.

[124] Je sais que plusieurs considèrent Babylone simplement comme un grand système mondain. Elle est bien cela, en effet, mais vouloir exclure son caractère ecclésiastique me parait être une grande erreur. Ce caractère est ici le virus de son active volonté, bien qu'il se soit revêtu du monde. Babylone, telle que nous la voyons ici, n'est pas du tout la ville du roi apostat, bien que, au point de vue du monde, elle puisse être le commencement de son royaume. Il est introduit ici, comme la huitième tête de la bête, supplantant la femme. Les rois la laissent désolée, pour donner leur pouvoir à ce roi ; car c'est le pouvoir et non l'opulence qui présente la dernière forme du mal, et ce pouvoir dirigé contre l'Agneau est une véritable et active rébellion ; c'est plus qu'une simple apostasie. Dieu donc juge Babylone, et les destructeurs de son opulence et de son importance sont ceux qui donnent leur royaume à la bête. De là vient ensuite la guerre contre l'Agneau. Je ne doute pas que les principes de Babylone ne fussent manifestés dans cette ville, sauf le pouvoir royal. Quoique Babylone soit le commencement de la puissance de celui en qui le pouvoir royal est premièrement déployé, cependant elle n'en est pas moins le résultat de la volonté confédérée de l'homme ; sa première forme fut la volonté confédérée dans l'indépendance de Dieu. Cela se voit dans le caractère qui constitue la prostituée, mais son développement est amené par la corruption et la fornication de celle-ci. Les effets de tout ceci sont remplacés par une autre confédération, qui n'est pas seulement l'apostasie, comme c'est le cas de toute volonté humaine loin de Dieu, mais une guerre active contre le roi de Dieu, l'Agneau.

Quant aux dix rois, je voudrais faire remarquer aussi une chose que je n'ai pas mentionnée jusqu'ici, parce qu'elle ne fait pas directement partie du sujet du livre. Il me semble que l'on commet une erreur en comprenant les Grecs, ou la partie orientale de l'Empire Romain, dans le royaume des dix rois ou la puissance directe de la bête, quoiqu'elle puisse chercher à se l'approprier comme son domaine et puisse y réussir dans une certaine mesure. Le petit livre du onzième chapitre prend la bête dans son dernier caractère satanique, afin de compléter la scène

qui, en tant que royaumes, donnent leur pouvoir à la bête ; les cornes sont la puissance des royaumes exercée peut-être par le pouvoir gouvernant de l'époque. Mais tous ceux qui ont vécu dans la sécurité du système terrestre établi et ordonné, savoir les rois de la terre, ainsi que les habitants de la terre – ceux qui ont commis fornication avec la grande prostituée – ceux-là déplorent son embrasement[126]. Les dix rois sont une classe particulière, définie, manifestée avec la bête dans ses derniers actes contre l'Agneau, actes pour l'accomplissement desquels Dieu met au cœur de ces rois de se débarrasser de la grande prostituée. Les dix rois, comme tels, ne sont jamais présentés comme commettant fornication avec la prostituée, tandis que les rois de la terre et les habitants de la terre sont mentionnés comme s'étant conduits ainsi. L'avènement des dix rois au pouvoir actif est un événement subséquent, et dont il est parlé à part. Leur description particulière, quant à leur activité, se voit au chap.17:12-17.

La destruction et le jugement de la grande cité entraîne la ruine de tout ce qui n'était qu'intérêts temporels – les richesses – tout ce qui était tyrien dans son caractère, bien que des âmes d'hommes aient été ajoutées au trafic de cette cité renommée, car la grande ville en faisait aussi le commerce. Tout ce qui est susceptible d'enrichir caractérise la conduite de la cité, qui est dirigée par une apostasie complète et positive. Dans un certain sens, la ville est distincte des marchands ; elle forme tout le système ; les marchands se tiennent loin, à cause de la crainte de son tourment, quand Dieu la juge ; et les patrons de navire en font de même. Mais les cieux et les saints apôtres et prophètes sont appelés à se réjouir sur elle. Elle avait été l'ennemie des cieux, en tant que renfermant toute la convoitise de la terre, pour mettre Dieu dehors ; de même qu'elle avait été, parla persécution, l'ennemie de la révélation et du témoignage de la gloire céleste, ainsi que du jugement du monde et de la venue du Fils de l'homme – - en un mot, de la grande puissance de témoignage par laquelle l'Église fut constituée dans le monde. – Vient ensuite la manifestation de la manière soudaine avec laquelle se produit sa destruction finale et entière[127]. Son opulence terrestre, la puissance des richesses est présentée comme étant ce qui la caractérise essentiellement à la fin, au moment où elle est jugée et détruite. Et ici, elle est semblable à l'ancienne Babylone, car en elle fut trouvé tout le sang répandu sur la terre, comme dans Jérusalem tout le sang y avait été répandu avant sa destruction ; or ceci nous la présente sous une forme de complète apostasie contre Dieu.

Dans cette description de Babylone, nous avons tout l'esprit et le caractère du monde, excepté la puissance comme puissance royale. Car ceci est de Dieu, quel que soit l'usage qui en est fait, et cette puissance (dans les mains des rois de la terre) avait été corrompue par elle ; alors ces dix cornes ou rois la haïrent, et détruisirent toute sa plénitude et sa puissance. Ces rois n'étaient pas Babylone ; mais ils avaient donné leur pouvoir à la bête, afin que ce pouvoir lui-même, qui venait de Dieu, pût se trouver en rébellion ouverte contre Celui aux mains de qui toute puissance était confiée et donnée, savoir l'Agneau, et qu'ainsi la dernière et finale forme de mal fut produite, comprenant la destruction et la mise de côté (car la question était alors de savoir quel pouvoir devait subsister) de la forme et de la substance de l'apostasie.

Ainsi, nous avons en Babylone les richesses, la corruption, les sortilèges, les arts, le luxe, les corps et les âmes d'hommes mis en vente, la fornication commise avec les rois et ceux qui habitent sur la terre, et ceux-ci s'enivrant avec elle[128] ; tout cela nous représentant le principe de la volonté confédérée, sauf la corruption (non l'exercice) du pouvoir royal séculier, comme étant de Dieu, bien que ce principe puisse par séduction diriger et gouverner ce pouvoir, et ainsi le séparer de sa source divine, mettant actuellement de côté et empêchant l'assertion de sa suprématie comme étant de Dieu et s'étendant sur tout. Ceci, comme nous l'avons vu, est distinct de l'apostasie di-

---

de la catastrophe et du malheur de la fin ; mais les deux premiers malheurs me paraissent embrasser l'orient ou la partie grecque de la grande scène de la terre prophétique. Quand nous en venons aux divisions géographiques et aux événements de la fin (car chacun pense que la catastrophe atteignant toutes les puissances de la terre a lieu en orient, en Judée), le roi du Nord et le roi du Midi me paraissent occuper alors la partie grecque, et non les dix rois, quoique la bête puisse chercher à s'emparer, comme autrefois, de leur territoire, et puisse y réussir en partie. Je fais ici allusion à Daniel 11, comme on va bientôt le voir.

[125] Le jugement complet a lieu après que le peuple de Dieu est sorti du milieu d'elle. Sa chute sert d'avertissement à ce peuple, qui est amené promptement en face de ce jugement pour le contempler. (J'ai laissé cette observation telle qu'elle est, bien que sa pleine valeur puisse être mise en question, parce que c'est un point d'interprétation de peu d'importance, et qu'il n'y a aucun inconvénient à l'envisager ainsi.)

[126] Voyez Ézéchiel 27:35-36, et les versets précédents. Le prince de Tyr est assis au milieu des mers.

[127] Il me paraît y avoir un rapport intime entre la durée de Babylone et la position du serpent dans les lieux célestes. Celui-ci exerce ainsi sa puissance, secrètement, comme une influence, et produit le faux culte dont il est l'objet. Dès lors, dans cette dispensation, il agit par la corruption de la profession chrétienne, et il agit ainsi, aujourd'hui encore, comme étant le dieu de ce monde, titre qu'il ne peut perdre, attendu que c'est tout ce qu'il a : « le train de ce monde…, le chef de l'autorité de l'air, l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance. » Ceci est dit de lui, comme étant encore en tois épouraniois, dans les lieux célestes.

Le faux culte, comme source de puissance, porte un caractère païen ; tandis que, comme source ou moyens de communion, ce même faux culte est revêtu, du caractère babylonien dans la dispensation chrétienne. En un mot, ceci est plutôt le caractère anti-sacerdotal du serpent et son influence spirituelle : l'homme de péché ou homme sans loi, sans frein, n'est pas révélé. Le pouvoir continue d'être, extérieurement, reconnu de Dieu, et celui qui retient (2 Thess. 2:7) reste. – Quand le serpent est précipité du ciel, il perd ce caractère qui est opposé à Christ comme sacrificateur et comme agissant par son Esprit, pour maintenir la sainte communion de ses saints et laver

recte du pouvoir, apostasie fondée sur l'aversion et la consomption de la prostituée, qui a sa place avec la bête. Le pouvoir fut donné à Nebucadnetsar, et il bâtit Babylone. Mais ici, nous avons la femme dans l'exercice de sa propre volonté corruptrice et dominatrice, unissant les caractères d'Israël en ce qui regarde Dieu (sauf en ce qu'elle était une paillarde, et non une adultère, car elle n'avait nullement été épousée comme une vierge chaste pour Christ) à ceux de Tyr en ce qui regarde le monde. Quand cette volonté est en exercice, nous avons toujours à la tête du mal la forme ecclésiastique, comme dans le cas de Coré et des principaux sacrificateurs : ainsi ici, cette mystérieuse femme est assise sur la bête et sur plusieurs eaux. Quand les rois commencent à agir et sont sur le point de donner leur pouvoir selon leur volonté, ils commencent par sa destruction, ou tout au moins sa consomption. Et remarquez que l'acte de la puissance de *Christ* s'accomplit sur les *pieds* et les *orteils* eux-mêmes. *Dieu juge Babylone* comme étant an grand système moral reniant sa suprématie, sans qu'il y ait cependant une hostilité ouverte contre la puissance de Christ.

Nous avons la *chute*[129] de Babylone, distincte, je crois, de la *destruction* de Babylone. Dans sa chute on trouve la dégradation morale ; elle est la demeure des esprits immondes : c'est là le jugement qui est sur elle, et elle tombe parce qu'elle a fait boire aux nations du vin de la fureur de sa fornication. (Chap.14:8.) Nous trouvons ceci, dans le cours ecclésiastique, si l'on peut dire ainsi, dès événements de la fin. Quant à son jugement final, nous le trouvons lorsqu'elle a comblé la coupe du vin de la fureur de la colère de Dieu. (Chap.16:19.) Le v. *2* du chap.18 paraît être en rapport avec la chute de Babylone, tandis que le v. 21 serait en rapport avec sa destruction.

Ainsi Babylone est jugée, enlevée de la scène avec sa fornication qui corrompait la terre, et le sang des serviteurs du Seigneur Dieu est vengé. Ce résultat est célébré, comme étant l'œuvre du Seigneur Dieu, par une foule nombreuse dans le ciel, ainsi que par la représentation mystique des rachetés ; mais le culte appartenait à Dieu, séant sur son trône, qui avait ainsi exercé son pouvoir et son jugement. Maintenant la voie est libre ; et une voix sort du trône pour provoquer la louange de la part de tous les serviteurs de Dieu. Ses fils pouvaient toujours le louer en esprit ; mais ici (le mal ayant cessé de prévaloir et tout délai étant passé) ils peuvent, eux, dans leur caractère de serviteurs, ainsi que tous ceux qui craignent Dieu, le louer et lui rendre gloire, car il règne désormais comme Seigneur, Dieu, Tout-Puissant, caractères dans lesquels il avait agi avec la terre soit comme Dieu, Créateur, Auteur des promesses et Bouclier de son peuple dans sa position d'étranger, ou comme l'éternel Exécuteur de tout ce qu'il a promis, Jéhovah Élohim Shaddaï. Il prend ici, en puissance, tous ces caractères, et règne. Cette époque nous ramène en arrière, au chap.11:17[130]. Nous avons eu, dans l'intervalle, la source, le caractère et la forme du mal et le jugement de tout, sauf de la bête et du pouvoir terrestre avoué, contre l'Agneau. Tout mal secret ou simplement corrupteur, tout mal qui avait sa place dans les lieux célestes, ayant été éloigné, c'était désormais du côté de Satan une question de produire ouvertement son pouvoir, ce qui était sa dernière ressource désespérée sur la terre. En conséquence, la louange monte vers Dieu comme étant le Seigneur Dieu Tout-Puissant, qui règne, et le bonheur et la joie se manifestent aussitôt.

Ensuite nous est montré le premier et direct dessein de Dieu, avant même que le jugement de l'Agneau s'exécute sur ses ennemis terrestres : « les noces de l'Agneau sont venues. » C'est ici une nouvelle dispensation. Nous sommes maintenant enfants de Dieu, mais le mariage de l'Agneau n'est pas encore venu et son épouse n'est pas encore préparée. Ce n'est donc pas ici des enfants avec le Père. Mais le temps pour la manifestation de la gloire du Seigneur étant venu, le Seigneur Dieu prend son pouvoir, juge et éloigne la mauvaise contrepartie mondaine et, l'épouse de l'Agneau s'étant préparée, le temps des noces apparaît. Mais comme ces circonstances

---

leurs pieds. Il suscite alors un pouvoir de la terre contre les cieux (le roi faisant selon sa volonté), où il n'a désormais plus de place, même faussement. Il avait pu rendre son influence comme anti-sacrificateur, supérieure à la suprême autorité civile, qui est de Dieu, employant faussement le nom de Dieu en religion ; mais quand il est précipité, il ne peut pas, si ce n'est dans une rébellion ouverte, introduire, une puissance contre Dieu. (La substance de cette note est d'une grande importance, seulement il ne faut pas supposer que la première sentence doit être prise strictement, comme c'est le cas relativement à l'existence de Babylone. Mais je suppose qu'il y aura un changement total, quand Satan sera précipité, changement qui, peut-être, aura pu être pratiquement préparé auparavant. Je ne doute nullement que les principes ne soient déjà à l'œuvre pour cela.)

[128] Le caractère de Babylone, comme prostituée, semble disparaître par suite de l'inimitié des dix cornes, parce qu'elle ne peut pas l'empêcher. – Après ceci, le mal religieux est commis par le faux prophète qui est l'autre forme de la bête à deux cornes. Dès lors, le caractère de Babylone devient plus particulièrement séculier ; mais le diable habite là, les démons y font leur demeure, et ce ne sont pas seulement de simples intérêts terrestres qu'on y trouve

[129] Quoique ceci puisse être trop précis pour être appliqué à un système, je le mentionne, cependant, parce qu'il est parlé des deux choses. Il y a dans la chute une dégradation excessive ; la brillante forme du caractère ecclésiastique a disparu et il y a toute la méchanceté du démon. Dans ce cas les versets 4-8, et comme ci-dessus le 21^{e} du chapitre 18, paraîtraient se trouver en rapport avec le 19^{e} du chap.16.

[130] Lorsque Dieu se revêt de sa grande puissance et entre dans son règne, et que le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu. – Cette puissance est produite ici par suite du jugement actuel et de l'éloignement de Babylone de la scène, cette Babylone représentant le mystère terrestre opposé à l'épouse céleste de Christ ; de sorte que, tandis que le Seigneur Dieu Tout-Puissant prend sa puissance, l'Agneau, de son côté, prend son épouse. – La chute de Babylone, qui paraît plus particulièrement en rapport avec la chute de Satan du ciel, est une chose antérieure.

sont du domaine des choses célestes[131] *, il n'en est parlé qu'en passant. L'époque où elles ont lieu, ainsi que la préparation et la nature des robes sont seules accidentellement mentionnées comme un accessoire important, servant à caractériser le progrès des événements : et cela se termine par une bénédiction prononcée sur ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau. Le prophète retourne alors au cours des événements terrestres, là où ceux qui sont vêtus de robes blanches se trouvent être les compagnons de la gloire de l'Agneau, en jugement.

Ceci termine la scène de ce qui est proprement céleste, c'est-à-dire le temps pendant lequel l'Agneau, et ceux qui le suivent, n'étaient pas manifestés sur la terre. Cette scène se termine par ces mots : « Ce sont ici les véritables paroles de Dieu. » L'ange était le compagnon d'esclavage[132] * du prophète, ainsi que celui de ses frères qui avaient le témoignage de Jésus ; car l'esprit de prophétie témoignait encore de Jésus. Dieu devait être adoré : c'est là le grand but du livre, à savoir de garder l'Église dans la sainte simplicité d'un culte vrai, au milieu de la ruine et de l'apostasie.

Maintenant, le ciel est ouvert. Ce n'est pas Jean qui y est transporté ; ce n'est pas davantage un signe dans le ciel ; ce n'est pas le temple qui lui est ouvert, mais le ciel est ouvert et quelqu'un en sort[133]. Le ciel s'était ouvert autrefois pour que le Saint Esprit descendît sur Jésus, ici-bas. Il s'ouvrit pour que les anges de Dieu pussent monter et descendre sur le Fils de l'homme. Il s'ouvrit pour l'Église (dans la personne d'Étienne, terminant la période et la scène juive), afin de lui dévoiler l'intérieur de la scène céleste et l'y recevoir. Maintenant, il s'ouvrait encore, afin que, de là, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs lui-même pût apparaître et agir sur la terre – juger et combattre en justice. C'était maintenant le temps où le pouvoir devait être établi en justice[134] sur la terre. Il vient dans la manifestation de la fidélité et de la vérité ; il vient dans l'énergie d'un jugement scrutateur et purifiant ; il vient, réunissant une quantité de prérogatives royales, gardant le secret de son propre pouvoir, secret que nul ne connaît que lui seul. Ses armées sont vêtues de fin lin blanc et pur – justice et pureté célestes – comme des sacrificateurs de Dieu. Il vient enfin en divine vengeance (son vêtement est teint dans le sang), et apparaît sous ce titre de la manifestation de la puissance de Dieu, depuis la création jusqu'à la fin, savoir : « la Parole de Dieu. » C'est comme tel qu'il avait créé, comme tel qu'il s'était révélé, et comme tel qu'il juge. Les armées des cieux le suivent ; nul, sur la terre, n'était avec lui dans ce conflit. Son propre bras opère le salut : il frappe, gouverne et foule la cuve du vin de la colère de Dieu. Le pouvoir et le titre sous lesquels il est maintenant manifesté publiquement, sont exprimés par ces mots : « Roi des rois, et Seigneur des seigneurs. » Ceci rappelle le chapitre 17:14.

Les oiseaux du ciel sont invités au grand souper de la destruction.

Les dix rois s'étaient particulièrement fait remarquer dans leur guerre contre l'Agneau ; ils en avaient la direction ; mais ici l'expression est plus générale. On voit ici la bête et les rois *de la terre.* Ceux qui gouvernaient la terre sont trouvés refusant généralement de se soumettre à ce conquérant royal – le Seigneur. La bête est en première ligne et prédomine, puis se trouvent aussi les rois de la terre et leurs armées. Tel était le caractère général de l'état de la terre, alors. La bête et le faux prophète sont *pris* et jetés dans l'étang de feu. Ce faux prophète, par ses traits caractéristiques, est identifié avec la seconde bête à deux cornes qui était montée de la terre et avait perdu son pouvoir séculier, mais non son caractère de conseiller de méchanceté au dernier jour. Le reste est tué par l'épée de celui qui était assis sur le cheval, « laquelle sortait de sa bouche. » Car, bien que ce fût l'exécution actuelle du jugement, et non plus simplement l'épée de l'Esprit, mais l'épée du Seigneur, dans l'activité d'un jugement souverain sur les vivants, ce jugement avait lieu néanmoins selon la Parole. C'était le jugement de la parole qui procédait de sa bouche ; c'est par ce moyen que les méchants furent tués. Ceci s'applique directement à ceux qui s'élèvent contre lui qui vient des cieux pour juger ceux qui sont directement sous l'influence et la puissance de l'apostasie. Cependant l'expression : les rois *de la terre* est d'une portée plus étendue que les *dix rois*[135], et est tout à fait générale. Je ne pense pourtant pas que Gog y soit compris, car son but à lui est plutôt contre le pays que contre l'Agneau ou même contre le Prince des princes. En Gog, il y a plutôt la satisfaction de la convoitise, le désir de posséder. Il va contre le pays des villages non murés, et périt sur les montagnes d'Israël, après qu'Israël y est rentré et y habite en paix.

---

[131] Les noces de l'Agneau n'ont pas lieu devant le monde, bien que, après avoir épousé l'Église dans les cieux, il puisse alors, dans la joie de son cœur, la manifester en gloire.

Le banquet des noces me paraît être plus particulièrement la manifestation en gloire des compagnons de l'Agneau ; de même que le « bienheureux sont les morts… etc », présente le repos de leurs travaux et la réception de la récompense. Je ne dis pas qu'il y ait une différence quant au temps, mais quant au caractère particulier de la bénédiction. Je pense un peu que la bénédiction du chap.14 est en rapport spécial avec le 13e, vers. 10, et que la bénédiction, ici, l'est avec le 14e, vers. 12.

[132] Remarquez que notre position de fils n'est pas le but de ce livre, mais seulement les événements s'accomplissant sur la terre ; c'est pourquoi l'ange se dit le « compagnon d'esclavage » de ceux qui, dans leur caractère le plus élevé, sont bien réellement fils et co-héritiers.

[133] Depuis longtemps, j'ai le sentiment, et cela me paraît clair d'après ce passage, que l'Église est actuellement avec Christ dans les lieux célestes avant ceci, car elle apparaît avec lui. (Voir Col. :1-4.)

[134] « Le jugement s'unira à la justice, et tous ceux qui sont droits de cœur le suivront. » (Ps. 94:15.)

[135] Les rois de la terre forment la plénitude idéale de la terre sous la domination de la bête.

La bête et le faux prophète, ces délégués de Satan, ces ennemis actifs de l'Agneau, sont donc finalement jugés, mais il ne semble pas que la tromperie des nations par Satan cesse pour cela, parce qu'il n'est pas encore lié. Cependant, il ne peut plus maintenant rien reproduire de ce qui, auparavant, procédait de sa position dans les cieux. Dès qu'il est précipité, sa position devient, comme nous l'avons vu, celle d'une opposition *ouverte* contre l'Agneau. C'est ici désormais le caractère permanent de l'action des nations, placées sous son influence. Cela ne ressemble en rien au grand système qui avait précédé celui-ci. Ainsi, même après les mille ans, tout a lieu sur la terre et avec ce caractère. Satan ne regagne plus jamais le ciel. La bête et le faux prophète, cette forme résultant de l'apostasie, pendant que Satan était dieu de ce monde, ne réapparaissent pas davantage. Il s'était établi lui-même ouvertement comme prince de ce monde, par le moyen de cette même opposition qui avait amené la croix – opposition dont celle-ci était le premier jalon. Quand ce genre de pouvoir est mis de côté, l'Église seule devient alors l'instrument de la puissance diabolique, le péché et le monde reprenant leur domination sous son nom. Cet état de choses est maintenu dans une active apostasie par une église corrompue laissée sur la terre pour cela ; et, quand Satan est précipité des cieux, c'est encore à la suite d'une guerre ouverte, comme nous l'avons vu, contre Celui qui venait, dans sa royauté, réclamer son héritage. Je crois que l'on peut remarquer que le commerce et la colonisation de la terre, dès leur début, étaient intimement liés à l'idolâtrie, représentée par les enfants de l'apostat (bien qu'une fois délivré), Cham. Le premier acte de celui-ci fut de rejeter ou de dénigrer l'autorité comme étant de Dieu ; et, avant qu'il fût longtemps, nous trouvons, à la rivière de Cus[136], l'idolâtrie pratiquée, et s'étendant même sur la race sémitique, idolâtrie de laquelle Abraham fut appelé à sortir.

Le *premier* état (c'est-à-dire confédération, commerce, fausse religion) est présenté sous la figure d'une femme[137], et peut, quant à une partie des idées, être assujetti à Christ. Nebucadnetsar peut gouverner Babylone (la ville de confusion), et le Seigneur Christ le peut aussi, à l'égard de « la ville du grand Roi » où Dieu est bien connu, et Jérusalem peut être la reine en or d'Ophir. Le *dernier* état d'opposition terrestre se trouve soit dans la bête, qui a été une fois soumise au premier état, et cela par la volonté des rois ; soit dans les mains du roi volontaire, l'homme charnel, déchu et hostile, s'élevant contre le Seigneur. Le premier point m'explique beaucoup le prince de Tyr dans le prophète Ézéchiel.

Nous avons, par conséquent, à remarquer que Satan n'est pas lié par celui qui était assis sur le cheval ; mais un ange descend des cieux à cet effet. Ce n'est pas ici le jugement direct sur Satan, exécuté par *Christ,* mais la puissance divine, la providence et l'intervention de *Dieu* qui met Satan de côté et le rend incapable de séduire et de tromper plus longtemps les gentils, jusqu'à ce qu'il soit délié.

Dans le v. 4 commence une nouvelle scène : les trônes. – Il ne s'agit pas ici de juger et de faire la guerre, mais de s'asseoir, en jugement royal, sur des trônes. Ce passage, il me semble, fait allusion aux trônes établis (car c'est là le sens admis, je crois, comme dans les Septante) en Daniel 7:9, où l'interprétation nous dit, au v. 22 : « le jugement fut donné aux saints du Très-haut » ou des lieux célestes. Ici, non seulement les trônes sont établis, mais le prophète voit des gens s'y asseyant : les trônes étaient occupés. Daniel ne vit pas ceci, car pour lui il s'agissait d'une *période,* tandis que pour nous c'est de *notre gloire* avec Christ. Ces trônes étaient posés avant même que le Roi et ses armées apparussent ; mais ils ne faisaient en aucune manière partie de la scène terrestre visible alors, ni même des rapports des cieux avec la terre, c'est pourquoi ils ne sont pas mentionnés. Les trônes sont établis avant le jugement de la bête, en Daniel ; et ceux qui apparaissent avec l'Agneau sont ceux qui prennent place sur les trônes. Mais, je le répète, bien qu'occupés, ils ne sont pas introduits dans la scène jusqu'à ce qu'ils en fassent proprement partie. « Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire…. Alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire. » Ils ne prennent positivement cette place que lorsque lui-même la prend ouvertement (le pouvoir lui étant donné comme Fils de l'homme, ce qui le met en rapport avec la terre). Il en est ainsi de ces trônes, bien qu'ils soient établis dans les cieux. De même que nous voyons en Daniel, que « l'Ancien des jours vint et le jugement fut donné aux saints du Très-haut », ainsi aussi nous avons ici une conséquence de la prise de possession de son pouvoir et de son règne. Ils règnent avec lui mille ans. La suite du verset est une information additionnelle, nous apprenant que les autres saints n'avaient rien perdu, si ce n'est l'inimitié du monde[138], et celle de Satan allant même jusqu'à la mort, comme conséquence de leur fidélité ou de leur refus d'adorer la bête. Le prophète voit leurs âmes. Il pouvait y avoir eu de la puissance pour tuer leur corps, mais ils n'avaient jamais été morts quant à Dieu ; et maintenant ils sont appelés à jouir des fruits qui en découlent – « ils règnent en vie par un seul. »

Le règne *effectif* sur les trônes est une conséquence de la disparition forcée du pouvoir trompeur de Satan : il en est de même pour Christ. Il apparaît d'abord, puis il prend effectivement possession du trône du monde. Jusque-là, ses compagnons ont été cachés avec lui, et quoiqu'ils soient glorifiés (car je peux ainsi parler d'eux

[136] L'Égypte, Babylone et Tyr, cette dernière de laquelle est particulièrement tiré le caractère mondain et apostat, étaient les grands centres mentionnés dans l'Écriture, quant à cette puissance idolâtre et mondaine. Tyr commettait fornication avec tous les royaumes de la terre (ceci en rapport avec son commerce, etc).

[137] Comme Babylone ou la grande cité de Tyr, ainsi aussi Israël adultère et idolâtre.

[138] Je crois voir ici l'affirmation d'une triple présentation de ceux qui doivent occuper les trônes, ou au moins vivre et régner avec Christ les mille ans. D'abord, il y a l'ensemble des saints des lieux célestes renfermant l'Église – ils s'assirent sur les trônes ; – ensuite, ceux qui ont été décapités pour le témoignage de Jésus et la parole de Dieu ; et en troisième lieu, ceux qui n'avaient pas adoré la bête. Ceci est important pour montrer la place de ces diverses classes.

maintenant), les trônes n'apparaissent pas jusqu'à ce que la guerre soit terminée. Leur titre était parfaitement établi, ils étaient déjà avec lui ; mais, jusqu'à ce moment-là, ils ne pouvaient posséder le royaume. Lui-même ne le pouvait pas non plus. Le cheval et le trône sont des choses distinctes, l'un représentant un pouvoir impérial, actif, conquérant, l'autre un pouvoir royal, judiciaire, absolu et paisible. Et l'acte que Christ accomplit en venant ainsi, n'est pas un simple acte passager. Le trône de sa gloire demeure occupé, jusqu'à ce que, en tant que roi médiatorial, Il l'abandonne. Les saints s'assiéront sur ce trône du Fils de l'homme, ou se tiendront sur des trônes avec lui, et jugeront le monde. C'est là un règne de paix, mais aussi de justice (cette dernière ayant particulièrement le caractère juif), car désormais les cieux et la terre se rencontrent en paix – paix sur la terre. La face des cieux, dans le caractère qui lui est propre, brille sur elle maintenant, par Christ le médiateur, et les saints qui sont avec lui.

Ici, il est peu parlé des nations, si ce n'est d'une manière générale, parce que Christ agit à l'égard des nations comme étant identifiées avec la Jérusalem terrestre, tandis qu'ici il est considéré comme venant des cieux, ayant affaire avec la scène principale et avec l'agent du pouvoir hostile de Satan, savoir la bête et ceux qui la suivent. Ce qui regarde les nations de ce temps-là se trouve plutôt dans la prophétie de l'Ancien Testament ; car, tout en reconnaissant le fait que le Seigneur vient des cieux avec tous ses saints, elle s'occupe de la Jérusalem terrestre et de ce qui s'y passe. Ici, c'est le déploiement de la première résurrection qui forme le sujet capital. Bienheureux et saints sont ceux qui y ont part ! ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ ; c'est là leur plus haute position, telle qu'elle est envisagée dans ce livre ; et ils régneront avec lui mille ans, car il est sacrificateur sur son trône. Il serait difficile d'ériger en principe des sacrificateurs, quoique, en figure, nous puissions dire que les principes règnent.

Après ceci, lorsque les nations forment le corps des agents hostiles, nous voyons Satan agir en elles ; mais ce n'est pas un retour de la bête, ni rien qui ait ce caractère. Béni soit Dieu, cette sombre et subtile apostasie qui résultait de la position de Satan dans les cieux, avait pris fin, et nous avons ici la manifestation d'une inimitié ouverte se déployant en ceux qu'il avait réussi à tromper. Nous ne devons donc, en aucune manière, perdre de vue ce caractère actuel du mal en rébellion et apostasie, découlant de la position de Satan dans les lieux célestes (bien que l'Église, par la connaissance de l'exaltation de Christ, puisse contempler la sienne propre, ainsi que son entière victoire sur Satan). En conséquence, la lutte n'est pas maintenant contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les autorités, contre les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes. Dans le chap.12, Satan est précipité des cieux ; mais ici, ce qu'il a suscité de la terre contre l'Agneau est jeté dans l'étang de feu, et Satan lui-même est lié dans l'abîme. Toutefois, l'histoire de la terre n'est pas encore terminée. La venue de Jésus, dont le jugement tombe sur la bête et le faux prophète, est différente de celle de l'ange de la providence et de la puissance de Dieu qui jette Satan dans l'abîme.

La gloire et 1^e^ règne du Fils de l'homme paraissent revendiquer la gloire de Dieu à l'égard de la chute du monde de Noé. La bénédiction du second Adam, tête d'une race rachetée, prend la place de la méchanceté et du mal antédiluviens, dans lesquels les enfants de l'Adam déchu avaient déployé leur caractère. *Alors,* cette scène se termina par le jugement de l'eau ; *maintenant* la scène commence par celui du feu. Dans le règne du Fils de l'homme avec ses saints, « un roi régnera en justice. » Dans la bénédiction du second Adam, comme Tête de la nouvelle race, alors que le tabernacle de Dieu est avec les hommes, la justice *demeure,* d'une manière constante et paisible, sans que la force soit nécessaire pour la maintenir. Il y a bien un mélange partiel des principes de ces deux états différents, en vertu de la puissance et de l'influence de la Jérusalem céleste et de son glorieux Époux (et nous avons ainsi l'accomplissement du Psaume 85), mais ces états n'en diffèrent pas moins pour cela.

À la fin des mille ans, Satan est délié – il séduit les nations – une séparation s'établit. Il conduit ceux qu'il a ainsi séduits, contre le camp des saints et la cité bien-aimée, savoir la Jérusalem terrestre. Alors le diable est jeté dans l'étang de feu, où sont déjà la bête et le faux prophète, et ils seront tourmentés jour et nuit, aux siècles des siècles.

Le jugement de la bête et de ses armées, me semble-t-il, n'est pas le jugement de Matthieu 25, et celui-ci n'est pas davantage le jugement du grand trône blanc. Ce jugement, en Matthieu 25, me paraît être celui des nations en général ; Christ ne faisant pas la guerre, soit comme venant des cieux, soit comme agissant en rapport avec Jérusalem ; mais étant venu et s'étant assis sur son trône, il juge les nations, en rapport avec la manière dont elles avaient traité les prédicateurs de l'évangile du royaume, alors qu'ils avaient été vers elles, comme cela doit se produire tout particulièrement à la fin. Ce n'est pas ici : « Il enverra ses armées », mais c'est la session calme et solennelle du trône pour s'occuper de ceux qui avaient méprisé Christ dans ses messagers. Bien que le fait de la résurrection des justes soit mentionné ici, pour les placer en dehors du jugement, il est peu parlé de l'état millénial lui-même (le chapitre renfermant spécialement le récit de la session de jugement) ; et, quant à ce jugement, nous voyons que ceux qui font partie de la première résurrection en sont entièrement exempts. Nous trouvons ensuite les agissements de Satan qui amènent le jugement millénial[139] * dont il nous est aussi parlé. Sur le grand trône blanc (car il ne s'agit plus *des trônes* maintenant) s'assit quelqu'un de devant la face duquel la terre s'enfuit et le ciel. Il ne s'agit donc pas du tout ici d'une venue – d'un jugement *tès oikouménès,* ayant sa scène dans le

[139] Si quelqu'un demandait ce que deviennent les saints vivants, quant au changement de leurs conditions d'existence, à la fin du millénium, on ne pourrait que répondre que l'Écriture n'en dit rien, si ce n'est que par d'autres passages nous savons, en principe, qu'ils auront une nature incorruptible dans cette scène où toutes choses sont faites nouvelles.

monde habitable, ni d'un jugement des vivants. Les morts, petits et grands, se tiennent devant Dieu ; et ils sont jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leurs œuvres. Et en même temps, il est parlé de ce qu'est la portion de ceux qui ne sont pas écrits dans le livre de vie. Quelles qu'aient pu être les différences existant dans la mesure du mal chez eux, ils sont tous jetés dans l'étang de feu. Ce n'est plus désormais là un lieu préparé simplement pour le diable et pour ses anges. Il y était bien ; le faux prophète et la bête s'y trouvaient depuis longtemps ; mais maintenant tous ceux qui n'étaient pas écrits dans le livre de vie y sont jetés à leur tour.

Ce n'est plus maintenant un simple changement d'économie. Le grand trône blanc n'est en rapport avec aucune dispensation ; il a affaire avec les morts. Il y a alors un changement physique complet : de nouveaux deux, une nouvelle terre, et plus de mer. Et, ici, Jean voit un objet nouveau, la nouvelle Jérusalem descendant du ciel d'auprès de Dieu. Je pense que ce fait est présenté ici pour ordre et d'une manière générale, ses conséquences étant déduites à part. Et d'abord, le progrès historique ou, si l'on veut, le résultat, est établi : puis nous trouvons l'habitation de Dieu, non pas le trône ou la demeure céleste de Dieu et de l'Agneau, mais Dieu tout en tous, avec les hommes. La race humaine reçoit maintenant la bénédiction de la présence de Dieu ; et la grâce, mettant l'homme à l'abri de cette désolante demande : « Où es-tu ? » a tout disposé pour que Dieu puisse visiter sa créature et même avoir son tabernacle au milieu des hommes, qui sont désormais renfermés dans le précieux dernier Adam, l'Homme ressuscité et glorifié, et non dans le premier Adam déchu. Comme nous l'avons déjà dit, le millénium est le contraste de la chute du monde de Noé, alors que Satan est chassé des deux, et que le gouvernement intervient d'une manière effective, en justice, pour amener la bénédiction et la paix. À la chute de l'homme, la ruine du premier Adam, est opposée en contraste ici la bénédiction du Second, bénédiction parfaite et infaillible, autant qu'elle est nouvelle et durable – toutes choses étant faites nouvelles – la mort n'étant plus – tout mal étant jeté dans l'étang de feu. Le chap.19:9, présente cette partie de la bénédiction spéciale du second Adam, qui est caractérisée par les noces de l'Agneau, tandis que le chap.21:5, nous offre le complément ou la plénitude de cette bénédiction.

L'état de la terre pendant le millénium est un sujet plus particulièrement traité par les prophètes de l'Ancien Testament – le rétablissement de toutes les choses dont Dieu a parlé par leur moyen. La connexion des bénédictions célestes avec l'état millénial est cependant comprise dans ce qui suit, pour compléter le tableau, et donner aux saints la joie de la portion qui leur est propre dans cette scène, portion qui, dans son caractère intrinsèque et tout spécial, est éternelle. Ces choses se trouvent du chap.21:9, au chap.22:5-6[140]. Sur ce sujet, je n'ai que peu de remarques à faire, ces notes étant déjà un peu étendues. Je dirai seulement qu'il ne s'agit pas ici d'enfants dans la maison du Père, ni de demeurer en Dieu comme étant amour, et d'être ainsi, par Jésus, en qui habite toute plénitude, rempli de sa plénitude, nous en lui et lui dans le Père ; mais qu'il y est question de la gloire de Dieu, qui est le but de toute dispensation. Cette gloire s'y manifeste dans le déploiement du caractère, des motifs et des voies de Dieu, ainsi que dans l'excellence de la médiation, et dans le solide fondement de la justice et de la vraie sainteté, qui est aussi fermement établi que les rues de la cité elles-mêmes. Ces choses constituent les traits caractéristiques de la cité.

Mais il y a un autre point des plus intéressants dans ce caractère de la Jérusalem céleste, l'épouse de l'Agneau, la perfection et la félicité de la gloire médiatoriale. Premièrement, Dieu et l'Agneau en sont la lumière ; elle jouit de la lumière de la gloire, et les nations marchent à sa lumière (c'est-à-dire la lumière de la Jérusalem céleste, la femme de l'Agneau ou les saints glorifiés). Ce n'est pas seulement que « les nations seront adirées par l'éclat de son avènement », comme pour la Jérusalem terrestre, ce qui est la reconnaissance d'un nouveau pouvoir dominant, venant de Dieu et glorifié sur la terre, mais c'est ici une bénédiction qui lui est propre : « elles marchent à sa lumière. » Cela fait ressortir d'autant plus distinctement son caractère de grâce, ainsi que l'immense privilège de la grâce ; et quant aux bénédictions possédées en commun, elles se trouvent sur un terrain incomparablement plus élevé que celui-même de l'ancien paradis terrestre. L'arbre de vie qui est dans la cité a maintenant le pouvoir de guérir. Ce n'est plus simplement que celui qui est innocent peut en manger et vivre, mais il y a en lui une bénédiction en guérison pour ceux qui sont sur la terre. Ceux-ci peuvent être dans un état plus mauvais, en quelque sorte, que celui d'Adam, mais la gloire est de beaucoup supérieure et la bénédiction se déploie même dans cette gloire. L'épouse de l'Agneau répondant, comme une aide fidèle, au cœur plein d'amour de son Époux, devient dispensatrice de bénédictions en faveur de ceux qui en ont besoin. C'est là une bénédiction complète, et nous en sommes les administrateurs, « car ses serviteurs le serviront… son nom sera sur leurs fronts. » Quelle différence avec le ministère d'une justice purement terrestre dans la Jérusalem terrestre : « le peuple et les nations qui ne voudront pas te servir périront entièrement. » Maintenant, cette administration céleste est aussi reconnue comme étant la source de la puissance. Les rois de la terre y apportent leur gloire (non plus à la Babylone corrompue, pour leur honte et leur ruine). Rien de ce qui est souillé ne peut entrer dans la cité, mais seulement ceux qui sont écrits au livre de vie de l'Agneau. Et maintenant, ce n'est plus simplement : « le Seigneur régnera aux siècles des siècles », mais « *ils* régneront aux siècles des siècles. »

Depuis le moment où Jésus a été exalté à la droite de Dieu, et l'Église associée là avec lui, Christ a été prêt à juger. L'apôtre Jean nous dit que, déjà de son temps, il y avait plusieurs antichrists, par quoi il était reconnu que c'était la dernière heure. Et maintenant, au milieu de la chute manifeste de l'Église sur la terre, telle qu'elle est développée dans les premiers chapitres, bien que l'Époux puisse tarder, l'Église, dans l'intelligence de sa pensée, n'a qu'un cri : « Viens promptement. » C'est donc dans cette position que l'Église est placée pratiquement.

[140] Au chap.21:8, se termine le sujet historique : ce qui suit est une description de l'influence milléniale de la sainte cité, aussi bien que de la cité elle-même.

À partir du moment où la prophétie commença à avoir son cours, le mal fut sans remède. Quand cette prophétie eut son accomplissement d'une manière absolue et définitive dans la crise, il en fut ainsi du mal quant aux individus, aussi d'une manière absolue et définitive, en tant qu'étant en rapport avec la dispensation du jugement : – « la porte fut fermée. » – Le Seigneur déclare qu'il a envoyé son ange pour rendre témoignage de ces choses dans *les assemblées.* Nous sommes ici ramenés en arrière vers l'état de choses précédant les paroles prophétiques (les assemblées étant ainsi instruites de ces paroles prophétiques). Le Seigneur se présente à elles, comme étant la postérité de David, prêt à hériter de son trône, tout en en étant bien réellement aussi la racine. Il se présente aussi comme le témoin brillant et béni du jour millénial, aussi bien que, dans un certain sens, du jour éternel pour l'Église. C'est là la pensée qui se présente à l'Église, à la suite de son état de chute. Ainsi donc, et dans la connaissance qu'elle possède d'une telle vérité, l'Église ne peut être que conduite dans de meilleures espérances et l'Esprit[141] * qui, comme Consolateur, demeure à jamais, la prend sous sa direction. Dans son caractère d'épouse, l'Église, faisant abstraction des circonstances, ainsi que des progrès et des associations terrestres, se joint à l'Esprit qui la conduit pour dire : « Viens », et invite tous ceux qui entendent, ceux dont l'oreille est ouverte à la vérité divine, à se joindre à elle dans ce cri spontané, se faisant entendre dans un monde de douleurs, qui est tel pour l'Église elle-même qui en voit toute la désolation. Cependant elle maintient son caractère de grâce vis-à-vis du monde, de cette grâce qu'elle a mission de faire connaître, et il est dit : « Que celui qui a soif vienne ; que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie. » Ainsi, bien que le Saint Esprit se plaise à abonder dans l'Église, aucun changement de circonstances ne peut empêcher qu'il ne soit ou que nous ne soyons les ministres de cette grâce qui fait entendre ses appels au milieu d'un monde ruiné.

Strictement parlant, donc, le v. 17 revient aux choses qui sont ; les v. 10 et 11 ont trait à la période prophétique, qui a mis fin à l'espérance et au témoignage de la grâce et qui est caractérisée par le témoignage du jugement, soit préparatoire, soit définitif. Le v. 20 nous présente l'apôtre mettant, pour ainsi dire, le sceau de sa foi individuelle à l'application personnelle que le Seigneur veut faire de ce livre.

Comme l'Église, en réponse à la révélation particulière que Jésus lui avait faite de lui-même, avait éclaté en louanges correspondant au caractère qui était alors révélé de lui ; ici aussi, à la révélation de son caractère millénial et glorieux, l'Esprit, qui ne la laisse jamais, quelque désolée qu'elle puisse être, mais qui l'encourage plutôt par l'espérance, la pousse à répondre par ce cri si bien approprié : « Viens », et à regarder ensuite autour d'elle, dans le sentiment de cette vérité, pour reprendre son service de grâce à l'égard du monde.

NOTE. – Dans le chap.21:6, nous voyons Jéhovah assis sur le trône, se présentant comme l'Alpha et l'Oméga ; dans le chap.22:12-13, nous voyons Jésus manifesté dans ce caractère. Dans le premier cas, c'est *la fin* du millénium ; dans le second, c'est *l'introduction* du temps millénial.

L'Écho du témoignage, vol.11, p.161-224, 400-473, vol.12, p.287-343

3 – Exposition de l'Épître aux Romains

Introduction

Pour faciliter notre intelligence de l'Épître aux Romains, il sera bon d'esquisser brièvement les autres épîtres de Paul qui complètent son enseignement sur les diverses parties du grand tout général – les épîtres aux Galates, aux Romains, aux Éphésiens, aux Colossiens. Une portion de la 2e aux Corinthiens nous en fournit une application pratique. Dans les Galates nous avons les premiers éléments ; dans les Éphésiens, les plus brillants résultats du même grand cercle de vérité. Mais quelques remarques préliminaires pourront faciliter notre perception des différentes parties contenues dans chaque épître. Le point auquel je fais allusion maintenant est la différence entre les conseils de Dieu et la responsabilité de l'homme. Les conseils de Dieu ont leur accomplissement dans le second homme qui est le Seigneur (venu) du ciel. Toute créature intelligente est responsable, et le saint, à un degré bien plus élevé qu'un simple enfant d'Adam. Mais je parle maintenant de notre responsabilité originelle comme créatures de Dieu et par conséquent en connexion avec le premier Adam.

Une vérité merveilleuse et bénie, c'est que les hommes étaient le sujet des conseils de Dieu et que Dieu prenait ses plaisirs avec eux. Avant que le monde fût, les pensées divines étaient concentrées sur eux, et cela en connexion avec le Fils de Son amour. Les conseils de Dieu étaient antérieurs à la responsabilité. La responsabilité attendait nécessairement la création de la créature responsable, car nous ne parlons pas des anges dont la création fut tout à fait distincte et qui étaient présents lorsque cette création-ci fut créée par la puissance de Dieu. Ce dessein de Dieu avait en vue le dernier homme, le second Adam, le Fils de Son amour, en qui devaient être déployées Sa sagesse et Sa puissance ; et il ne fut révélé qu'après qu'il eut accompli Son œuvre, sur laquelle, en

[141] En disant cela, l'Esprit faisait voir que ce n'était pas simplement un saint désir indépendant de l'enseignement de l'Esprit, mais que c'était la pensée même de l'Esprit, dans l'Église et pour l'Église, qui parle selon ce que l'Esprit entend et lui communique. C'était la pensée divine, mais, ainsi dirigées, toutes les affections de l'épouse qui est sanctifiée de cœur et d'esprit pour Christ, se trouvent concentrées et exprimées dans ce désir.

« Celui qui entend » est celui dont le cœur est ouvert à la vérité, mais qui n'a pas encore appris ce qu'est l'état de sanctification ou de séparation de l'Église qui doit être épousée par Christ, comme une vierge chaste.

étroite connexion avec Sa personne, la gloire de Dieu devait être fondée. Cela est très clairement établi dans deux passages que je vais citer. Tite 1:2, 3, « Dans l'espérance de la vie éternelle que Dieu, qui ne peut mentir, a promise avant les temps des siècles… mais Il a manifesté en Son propre temps Sa parole dans la prédication qui m'a été confiée à moi, selon le commandement de notre Dieu Sauveur. » Puis, 2 Timothée 1:9. « Qui nous a sauvés, et nous a appelés d'une sainte vocation, non selon nos œuvres (ce serait alors la responsabilité et à sa suite le jugement) mais selon Son propre dessein et Sa propre grâce, qui nous a été donnée dans le Christ Jésus, avant les temps des siècles ; mais qui a été maintenant manifestée par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ qui a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile, pour lequel j'ai été établi prédicateur et apôtre et docteur des nations. » La même vérité, en substance, est établie en Éphésiens 1:4, rattaché à d'autres passages de l'épître, où elle est pleinement développée. Dans le passage bien connu de Proverbes 8, quoique, naturellement, ce ne soit pas un exposé dogmatique, comme dans les épîtres, nous trouvons la même vérité sur les pensés et les conseils de Dieu dans l'homme, présentée en connexion avec la sagesse personnifiée, ce qui, dans leur accomplissement a eu lieu en Christ. Le but de ce passage n'est pas, comme on le suppose souvent, de célébrer – ce que chaque cœur réellement pieux reconnaît sûrement – la sagesse de Dieu dans la création ; mais déclare que la sagesse était en Dieu avant la création, avant que Ses voies eussent commencé. « L'Éternel m'a possédée dès le commencement de Sa voie même *avant* qu'Il fît aucune de Ses œuvres, j'ai été établie de toute ancienneté » (*vers. Ang).* Avant que la terre fût, la Sagesse était là ; c'était un fait, alors qu'il n'y avait pas encore de création. Qu'y avait-il dans la pensée de la Sagesse dont le monde créé n'était que la sphère ? Quand Jéhovah était occupé à créer, et qu'Il ordonna notre monde actuel, la sagesse était présente avec Lui « comme son nourrisson ; j'étais ses délices de tous les jours, et toujours j'étais en joie en sa présence. Je me réjouissais en la partie habitable de sa terre, et mes plaisirs étaient avec les enfants des hommes. » L'homme occupait la pensée de la Sagesse, les délices de la Sagesse étaient là.

Par suite, quand la Parole est faite chair les anges, cette création antérieure, la célèbrent en s'écriant : « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes ! » Pas simplement « bonne volonté. » C'est le même mot que lorsqu'il est dit : « En qui je prends mon bon plaisir. » Louange bénie de ces saints êtres, se réjouissant sans jalousie dans les pensées de Dieu, même lorsque d'autres en sont les objets ! Car la gloire de Dieu était leur joie, et Christ éclipsait tout autre pensée, et cela selon leur nature parfaite. Le conseil était ainsi dans le Second Homme, le Fils de Dieu, la Parole faite chair, le Fils de l'amour de Dieu, et en ceux en qui Sa joie était associée avec Lui, fin en vue de laquelle Il devint homme, et qui, par sa mort, fut à la gloire et à la justice de Dieu.

Mais le dessein de Dieu ne reçut pas d'abord son accomplissement. Cela ne vint qu'avec le Second Homme quand la question de la responsabilité de l'homme eut été pleinement résolue et eut donné son dernier résultat, et que les hommes durent être traités comme perdus. L'homme comme tel, comme simple créature, fut pleinement traité comme responsable, ou plutôt fut placé sous la responsabilité, d'abord comme être innocent ! Là, il faillit, mis à l'épreuve par la simple demande de l'obéissance, alors qu'il ne se trouvait en lui aucune mauvaise convoitise ; mais (l'âme d'Adam ou toutefois celle d'Ève s'étant méfiée de Dieu et ayant écouté Satan) Dieu fut perdu et la convoitise et la transgression entrèrent – caractérisèrent désormais l'homme et ses voies, l'homme ayant peur de Dieu, et chassé par Lui. Le sentiment de cette responsabilité se perdit alors, pour ainsi dire, dans une licence effrénée, et le déluge et le jugement vinrent sur la terre. Alors Dieu développe Ses voies à nouveau, en en agissant positivement avec l'homme, comme de dehors, pour bénir ou mettre à l'épreuve. Mais avant de mettre à l'épreuve, Il révéla la grâce ; l'homme fut traité en grâce. Une promesse absolument gratuite et sans condition aucune fut donnée à Abraham, la nouvelle racine de l'espérance et de la promesse par grâce.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer la différence des voies de Dieu avant et après le déluge. Quand Adam fut jugé aucune promesse ne lui fut faite. Le premier homme avait tout perdu, excepté le jugement qu'il avait encouru ; et il ne pouvait être fait de promesse à la chair de péché. Mais la destruction totale de la puissance de Satan est annoncée. Dans le jugement du serpent il est déclaré que la Semence de la femme, non pas Adam, (évidemment il n'était pas la semence de la femme) écraserait la tête du serpent. Les promesses étaient en Christ. Et, bien que des individus, tels qu'Abel, Énoch, Noé eussent été traités en grâce, il n'avait pas été établi alors de système ou de principe nouveau. L'homme demeurait responsable comme homme ; et la terre se remplit d'iniquité, de corruption et de violence, et elle devint si mauvaise que le jugement vint et le monde d'alors périt. Il ne fut pas établi alors de tête ou de racine nouvelle de promesse. Après le déluge l'homme s'éleva en rébellion pour se faire un nom à *lui-même,* et n'être pas dispersé ; et Dieu confondit leur langage, les nations se formèrent, et Satan introduisit l'idolâtrie. Excepté comme racine abstraite de tout culte, que produit la conscience de Dieu, Dieu fut mis de côté et les hommes mirent les démons à Sa place et revêtirent de Son nom les passions déifiées[142]. Alors Dieu

[142] Il y a eu, ce me semble, quatre sources d'idolâtrie : un sentiment intérieur ineffaçable de l'existence de Dieu ; la déification des ancêtres ; les astres et le principe de génération. Elles s'entrelacèrent toutes, la dernière donnant naissance à une corruption inconcevable, la consécration des convoitises dégradantes. Les dieux selon la notion populaire étaient des passions déifiées, comme Vénus, Mars, etc, ainsi que les forces de la nature. Derrière tout cela était toujours le dieu inconnu. La conscience n'était nullement en jeu en tout cela, excepté, peut-être, la bonté naturelle comme dans l'Inde, et même, quand quelque chose de la conscience, (car tous en ont une depuis la chute) s'y mêlait, comme dans l'Amenti égyptien, il n'y avait aucune idée de rapports futurs avec Dieu : mais uniquement celles de transmigration, d'exaltation vers des dieux semblables aux hommes eux-mêmes. Mais, quoique la racine d'une conscience de Dieu fût toujours là, la communion avec Dieu était totalement incon-

appela hors du monde qu'il avait créé, et de toutes relations avec lui, un homme à qui Il se révéla, et qu'il fit tête d'une famille Lui appartenant, soit dans le sens naturel, soit dans le sens spirituel. À cet homme élu et appelé, ce chef d'une race nouvelle, Dieu donna des promesses adressées directement, non pas à l'homme comme tel, mais à l'homme élu et appelé. La promesse fut introduite[143] et d'abord déposée en Abraham le père des croyants ; bientôt après elle fut, par une figure typifiant la mort et la résurrection de Christ, confirmée à la Semence. C'était plus que le jugement par lequel la Semence de la femme devait écraser la tête du Serpent ; il y avait une bénédiction personnelle et directe de Dieu pour ceux qui en étaient les objets et cette bénédiction était dans la semence d'Abraham. La promesse et la semence étaient pleinement unies dans les révélations de Dieu.

Après cela vint une autre dispensation de Dieu très importante avec la semence charnelle d'Abraham – le don de la loi qui soulevait la question de la justice, et l'exigeait de l'homme, selon sa règle parfaite, comme applicable aux enfants d'Adam : la bénédiction et la vie dépendant de l'obéissance – obéissance aussi justement requise que la règle en était parfaite. Ici la responsabilité fut mise nettement en relief, sanctionnée par l'autorité expresse de Dieu, et une mesure parfaite en fut donnée. Nous en connaissons le résultat. Le veau d'or fut fait avant que les tables de la loi pussent être apportées dans le camp. À la responsabilité naturelle furent ajoutées une autorité révélée et une règle révélée. La justice fut définie et réclamée de l'homme conformément à ses obligations mesurées par Dieu Lui-même. La transgression entra, comme elle était entrée autrefois par Adam.

Mais alors la responsabilité de l'homme, pour ne rien dire des voies patientes de Dieu à son égard par les prophètes, fut traitée d'une manière différente et entièrement nouvelle. Dieu entra en grâce dans ce monde de péché, suppliant l'homme de se réconcilier avec Lui, et la Semence de David qui avait été promise, vint à la semence d'Abraham selon la chair. Mais quand Il vint, Il ne trouva personne ; quand Il appela, nul ne répondit. Non seulement le péché s'était développé en une licence effrénée et la loi n'avait rencontré que la transgression, mais la miséricorde avait été rejetée, et la promesse elle-même et l'Être Promis avaient été méprisés. L'épreuve de la responsabilité était achevée ; l'arbre était mauvais ; et toute la peine prise pour le cultiver et le fumer, n'avaient amené aucun fruit pour Dieu. Le figuier, sur la route, ne portait que des feuilles et fut jugé pour toujours. Le Fils bien-aimé, quand Il vint chercher du fruit, fut jeté dehors et tué. Si le roi invita des convives, Son invitation fut méprisée. Non seulement Dieu avait chassé l'homme du Paradis, mais l'homme, en ce qui le concernait, avait agi envers Dieu, venu en grâce dans le monde ruiné des expulsés d'Éden, en Le mettant dehors par haine contre Lui. Le péché était complet et l'homme était perdu.

Mais maintenant, en toute révérence, c'était le tour de Dieu. De leurs mains impies, ils avaient tué Christ ; mais c'était selon le conseil déterminé et la prescience de Dieu. La vérité, c'est qu'il était apparu une fois *dans la fin du monde* (la consommation des siècles – expression que maintenant nous pouvons facilement comprendre) pour l'abolition du péché, par le sacrifice de Lui-même.

Ici, le Seigneur fit face, conformément à tous les besoins de l'homme et à toutes les exigences de sa gloire, aux conséquences de la responsabilité de l'homme – fait péché, et portant nos péchés, en Son corps, sur le bois. La propitiation fut parfaite, la rédemption (non pas en ce qui regarde l'exercice de la puissance, mais quant au titre moral en justice dans la valeur de l'œuvre de Christ) accomplie ; et par là il n'avait pas été seulement pourvu à la responsabilité de l'homme, mais Dieu avait été parfaitement glorifié dans tout ce qu'il est : l'amour, le juste jugement contre le péché, la majesté, la vérité, une obéissance dévouée à tout prix, et l'homme entré en justice dans la gloire de Dieu, et comme Fils établi héritier de toutes choses (Voyez Jean 13:31, 32 ; 7:1, 4, 5.) Ainsi, dans la croix de Christ, le plein fondement fut établi, en justice, conformément à la justice de Dieu, pour l'accomplissement des conseils divins, en vue de glorifier les rachetés dans le Second Homme, le dernier Adam, le Seigneur du ciel. L'abolition des péchés de ceux qui avaient part avec Lui était accomplie ; (ceux qui Le rejetaient étaient doublement coupables) ; la révélation de la justice de Dieu avait maintenant sa véritable base, Christ étant à la droite de Dieu, comme homme, en vertu de cette justice, et les conseils de Dieu pouvaient être pleinement manifestés à la gloire de Dieu par nous ; oui, même tous Ses plans pour la gloire du second Adam, Son Fils bien-aimé et de nous avec Lui.

Nous avons donc devant nous ces deux grands sujets : la responsabilité de l'homme, et les conseils de Dieu. J'ajouterai pour compléter ces vérités que Christ ainsi ressuscité devient notre vie ; et le Saint Esprit nous est donné afin que nous jouissions de l'efficacité de la première venue de Christ en pardon et en justice, et que nous ayons l'amour de Dieu répandu dans nos cœurs, et les arrhes de l'héritage qui nous est proposé en gloire, avec la conscience d'être fils de Dieu, héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ.

Toutefois le pardon des péchés et le dépouillement de tout ce qui appartenait au vieil Adam d'un côté, et les conseils de Dieu de l'autre, sont maintenant distinctement révélés par le moyen de la croix, et la différence vue aussi clairement. Dans l'un, l'œuvre de la croix fait face au mal et à notre responsabilité, dans l'autre, le juste fondement de l'accomplissement de tous les conseils de Dieu est posé, de sorte qu'ils peuvent être révélés.

Nous avons vu d'abord l'homme responsable dans son état naturel avant et après la chute, et cela se terminer au déluge ; ensuite, dans la terre renouvelée, quant à ce point de vue, quand l'homme cherchait à se l'approprier et que Dieu l'eut partagée entre les nations ; Dieu appelant un homme pour être une race et un peuple pour Lui-

nue.

[143] Une promesse de ne pas détruire la terre fut bien donnée à Noé ; mais il ne fut pas une racine de bénédiction personnelle promise.

même, et lui donnant les promesses, les confiant à sa postérité ; puis l'homme, ce peuple appelé, placé sous la loi ; et, finalement l'Héritier de la promesse venu, et Dieu en Christ réconciliant le monde. L'homme avait donc été mis pleinement à l'épreuve – dans son état naturel, et par tout ce que Dieu pouvait faire en agissant avec lui. Le résultat fut : péché – iniquité, ou bien inimitié contre Dieu. Maintenant Dieu Lui-même, a, par Sa propre œuvre de grâce, opéré la rédemption et parfaitement glorifié en Christ un homme d'entre les hommes, et L'a établi comme homme en justice dans la gloire divine, comme notre précurseur à qui nous devons être rendus conformes. Ainsi le pardon, la justice, la mise de côté de la chose ancienne étaient assurés, et les conseils de Dieu pleinement manifestés quant à avoir l'homme avec Lui-même dans la gloire, dans et avec Son Fils le Seigneur Christ ; l'Esprit étant donné aux hommes pardonnés, afin qu'ils connussent pleinement cette rédemption, eussent conscience de leur position de fils, et possédassent les arrhes de la gloire.

De tout cela l'Épître aux Galates démontre d'une manière très nette les points suivants : la promesse en contraste avec la loi, qui avait apporté une malédiction, et non la justification de l'homme ; le rachat de cette malédiction par Christ, fait malédiction pour nous ; puis, par Christ, la Semence promise, venu de la femme, (jadis source du péché) et placé sous la loi afin de racheter ceux qui étaient sous la loi, faisant face aux deux grandes formes de la responsabilité et du jugement qui en était la conséquence, avant et après le déluge, Lui-même le Fils, afin que la bénédiction d'Abraham s'étendant aussi aux Gentils tous pussent recevoir l'adoption de fils. Ainsi Christ était Celui qui accomplissait la promesse en contraste avec le Conducteur jusqu'à ce qu'il vînt. Mais nous, étant fils, par la foi en Lui, l'Esprit nous est donné, nous donnant conscience de la relation. Nous ne sommes plus esclaves, mais fils, et l'Esprit est en contraste avec la loi. La chair, notre mauvaise nature, convoite contre l'Esprit ; mais si nous sommes conduits par Celui-là, nous ne sommes plus sous la loi ; et il ne peut pas non plus y avoir de loi contre le fruit de l'Esprit. Nous avons donc dans cette épître la constatation du mal naturel de l'homme ; mais nous n'y trouvons pas une information entière quant à notre place sous les dispensations de Dieu, la promesse, la loi, la Semence promise, la rédemption accomplie par Lui, et le don de l'Esprit promis qui en est la conséquence, non plus que la relation de fils dans laquelle nous sommes amenés. Les voies et les dispensations de Dieu sont pleinement discutées, notre place assurée, mais il n'est pas question des conseils de Dieu. C'est pour cela que j'ai dit que l'épître était élémentaire, quoique des plus importantes à sa place.

L'Épître aux Romains discute pleinement le principe sur lequel un homme peut être placé vis-à-vis de Dieu, et comment la promesse faite aux Juifs et leur rejet présentée, et la doctrine qu'il n'y a pas de différence entre les Juifs et les Gentils, peuvent se concilier avec la promesse. Notre étude de l'Épître fera ressortir cela, à sa place, avec l'aide du Seigneur. Je fais seulement remarquer qu'elle aussi traite de la responsabilité de l'homme et non des conseils de Dieu. Mais elle ne laisse pas ignorer qu'il en existe, et notre sécurité sous eux est précisément touchée dans le chapitre 8, de sorte qu'il y a un lien avec l'autre point.

Je voudrais maintenant faire allusion à deux aspects de l'état de péché de l'homme, nécessaires pour comprendre la distinction entre les épîtres qui suivent et les autres mentionnées précédemment. L'homme peut être considéré comme vivant dans de mauvaises voies, vivant au péché et à la convoitise, pour ainsi dire ; mais, s'il en est ainsi, mort à l'égard de Dieu. Quant au premier aspect, la mort doit intervenir pour le délivrer du mal ; dans le deuxième, il est envisagé comme mort dans le péché. L'Épître aux Romains traite pleinement du premier et de la manière dont il y est remédié par la grâce ; celle aux Éphésiens traite l'homme comme mort dans les péchés. Dans les Romains il s'agit de la justification et de la délivrance de l'homme pécheur et de la manière dont il est tiré hors de cet état par la rédemption ; dans les Éphésiens, c'est une création nouvelle, ici, par conséquent, en même temps que la rédemption est pleinement constatée, les conseils de Dieu sont pleinement révélés et l'homme est vu assis dans les lieux célestes en Christ. Dans les Colossiens, nous avons l'un et l'autre aspects – ensevelis sous la mort, et, lorsque morts dans les péchés, ressuscités avec Christ. Le croyant est vu ressuscité avec Christ, étant mort avec Lui ; mais le ciel est en espérance et en perspective : il n'y est pas vu assis. Les Éphésiens, par conséquent, commencent par les conseils de Dieu, nous mettant d'abord dans notre place devant Dieu, moralement semblables à Christ – la position de Christ qui est allé vers Son Dieu et notre Dieu, Son Père et notre Père ; puis, après avoir brièvement établi la rédemption, comme ce qu'il nous fallait pour nous conduire là, et même pour faire connaître Dieu, l'Épître établir les desseins de Dieu quant à Christ Lui-même, Chef au-dessus de toute chose comme homme, ce qui amène l'héritage et les arrhes de l'Esprit données jusqu'à la rédemption de la possession acquise, quand la gloire sera révélée. L'exaltation présente de Christ, et l'opération en nous de cette même puissance, qui, quand Il était mort Le fit sortir du tombeau et Le plaça à la droite de Dieu, amène l'Église comme associée avec Lui, comme Son corps à Lui qui est Tête *sur* toutes choses et *à* elle. Cette œuvre de Christ est développée dans le chapitre 2. Christ est d'abord vu dans la mort où nous étions dans nos péchés, et (ceux-ci ôtés en conséquence de ce qu'Il les a portés – descendant dans la mort pour nous) la puissance de Dieu intervient et nous élève avec Lui, dans la même place de gloire et de bénédiction. Ainsi le conseil de Dieu dans les fils et héritiers, dans l'Église, comme Son Corps uni à Lui, est pleinement révélée, et la conséquence pratique réglée. C'est un plan caché dans tous les âges et générations, ne pouvant exister ni être révélé jusqu'à ce que le mur mitoyen de clôture fût détruit. Vient ensuite la révélation des dons de l'Esprit, venant de l'Homme monté en haut, pour édifier les saints et évangéliser le monde, formant le corps en union avec Christ ; et, à partir de 4:17, nous avons ce qui concerne la conduite pratique. Il est intéressant de remarquer que, de même que nous sommes parfaitement amenés à Dieu en Christ, la conduite du Chrétien est celle de quelqu'un qui sort d'auprès de Lui comme enfant pour déployer le caractère propre de Dieu, duquel Christ est le parfait modèle dans l'homme. Ceci dépend subjectivement de ce que le vieil homme a été dépouillé et l'homme nouveau revêtu, lequel est créé *selon Dieu* etc, et de la présence du Saint Esprit qui ne doit pas être contristé. Dieu, comme lumière

et amour, est la mesure objective à suivre comme par de chers enfants, Christ Lui-même ayant été la parfaite expression des deux. Il est bon de remarquer le frappant contraste que ceci fait avec la loi et combien ce lui est supérieur. La loi prend l'amour de soi, comme la mesure de l'amour pour les autres ; ceci, le parfait abandon de soi en amour, comme Christ Lui-même a fait ; finalement, nous sommes les guerriers de Dieu en Canaan – c'est-à-dire dans les lieux célestes – et avons besoin de toute l'armure de Dieu contre les malices spirituelles, en marchant dans la dépendance de Dieu. Tel est un aperçu rapide des principes de l'Épître aux Éphésiens.

Dans les Colossiens, les saints ne sont pas assis dans les lieux célestes ; une espérance est établie pour eux dans le ciel. Cette épître va plus loin que celle aux Romains, en ce qu'elle nous présente comme ressuscités avec Christ, point qui n'est pas traité dans l'Épître aux Romains[144], mais elle ne nous présente pas comme assis dans les lieux célestes en Lui ainsi que le fait l'Épître aux Éphésiens. Nous devons placer nos affections sur les choses d'en haut où Christ est assis. Mais le point de vue sous lequel l'Épître aux Romains et celle aux Éphésiens envisagent le cas est nettement établi dans ses éléments. Nous sommes ensevelis avec Lui, par le baptême, pour la mort. Ceci est comme en Romains 6. Le croyant est envisagé comme vivant autrefois dans ses péchés, ainsi que nous le voyons dans le chapitre 3:7. Mais alors il est aussi envisagé comme vivifié avec Christ, (2:1, 3.) ce qui n'est pas dans les Romains, mais se trouve dans le développement éphésien de la vérité, sans s'élever toutefois à la hauteur de la pleine doctrine éphésienne, savoir, que nous sommes assis dans les lieux célestes en Christ. Aussi trouvons-nous plus loin : « Si vous êtes morts avec Christ » (2:20), et 3:1, « Si vous êtes ressuscités avec Christ. » Puis, nous sommes exhortés à chercher les choses qui sont en haut, où *Christ,* est assis. Il y a une autre vérité se rattachant à celle-ci, qui montre la perfection des Écritures et le soin vigilant de Dieu à enseigner pleinement Ses saints. Dans les Colossiens, sauf une expression pratique qui ne fait pas partie de sa doctrine, l'Esprit n'est pas mentionné ; c'est le dépouillement du vieil homme, et le revêtement de l'homme nouveau – la vie comme ressuscités avec Christ. Les Éphésiens sont le plein développement du corps et de la relation de fils. C'est par le Saint Esprit que nous avons l'esprit d'adoption et que nous sommes baptisés pour être un seul corps. De là Sa présence est pleinement mentionnée dans cette épître. Dans celle aux Colossiens le corps est mentionné d'une manière pratique (3:15) ; mais c'est la Tête, Christ, qui en constitue plus spécialement le sujet. Dans les Colossiens, la plénitude de la Déité est en Christ. Dans les Éphésiens, le corps est Sa plénitude et complète la Tête qui remplit tout en tous. En 2 Corinthiens 4:10 et les versets suivants, se trouve la puissance pratique de la doctrine des Romains dans l'activité journalière. La mort quant à ce qui était d'Adam en Paul est effectuée dans la vie de tous les jours, afin que la vie de Jésus soit seule manifestée dans ses relations avec les autres, Dieu aussi aidant à la même fin en le faisant passer à travers des circonstances qui étaient la mort pour toute vie naturelle (Comparez 2 Cor. 1:8, 9). Dans le chap.5:14 nous en avons d'autres, envisagés à la lumière de la doctrine éphésienne – tous morts, sans quoi Christ n'avait pas besoin de mourir pour eux. Il descendit dans la mort, parce qu'ils étaient là[145]. La gloire d'un Christ exalté, c'est ce qui est ici spécialement devant ses yeux – la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ.

J'espère que cet aperçu, tout rapide qu'il est nous permettra d'étudier avec plus d'intelligence l'Épître aux Romains, qui n'entre pas avec développement dans les conseils de Dieu, mais pose pleinement la base pour leur accomplissement, en mettant de côté le péché, et donnant la délivrance du vieil homme. La responsabilité de l'homme y est pleinement traitée, la justice de Dieu expliquée et établie, et la grâce développée comme la source et le principe des voies de Dieu envers nous. Le cas spécial des promesses faites aux Juifs qui semblait être contraire à l'introduction de tous, sans différence, est traité dans un appendice spécial.

Nos recherches pourront être facilitées si nous divisons l'épître dans les parties qui la composent naturellement. Les 17 premiers versets servent d'introduction, le dernier donnant la thèse de l'épître entière. La portion qui va de 1:18, jusqu'à 5:11, constitue une grande division, où il est traité des péchés et de la grâce de Dieu à l'égard de ces péchés. Dans cette division prise comme un tout, la section 1:18 à 3:20 donne pleinement la preuve que tous étaient sous le péché ; et alors l'apôtre retourne au verset 17 et déclare comment la justice de Dieu est maintenant révélée, la propitiation ayant été faite par le sang de Christ. Le chapitre 4 parle de la résurrection de Christ comme scellant Son œuvre pour le même but. Mais jusque-là, l'imputation de la justice ne va pas plus loin que le pardon des péchés. Les onze premiers versets du chapitre 5 donnent le résultat béni et l'effet de la grâce dans notre position présente sous cette grâce. Le verset 12 du chapitre 5 commence un sujet nouveau – le vieil homme, la chair, le péché dans la chair, ce que nous sommes en Adam (non ce que nous avons fait, quoique cela soit le fruit et la preuve de l'autre). Ici arrive notre mort avec Christ et notre vie en Lui (non pas en Adam). C'est la délivrance, non le pardon. Cette seconde bénédiction et notre sécurité par Lui sont établies dans le chapitre 8. Cela permet d'amener pleinement devant nous la question de la loi. Elle s'adresse à l'enfant d'Adam. Comme tels, nous sommes morts en Christ. Ainsi tous avaient péché, Juifs et Gentils, et avaient tous la même nature charnelle, Il n'y avait point de différence ; et, si c'était la justice de Dieu, elle était applicable aux uns comme aux autres. Mais alors il s'élevait une difficulté. Il y avait des promesses pour Israël, aussi bien que la loi. Qu'en advenait-il ? Cela ne faisait-il pas une différence de la part de Dieu ? Il est répondu à cela dans ce que j'ai appelé un appendice, chap.9-11. À partir du chapitre 12, ce sont des exhortations fondées sur les miséricordes déjà exposées.

---

[144] Nous sommes vus en Christ dans le chapitre 8, et l'Église est contemplée dans le 12, mais cela est simplement admis, le sujet n'est pas traité.

[145] L'interprétation, « là tous sont morts » comme une conséquence, est, je n'en doute pas, tout simplement une erreur, comme le v. 15 le montre clairement.

L'Épître aux Romains fournit les principes éternels de la relation de Dieu avec l'homme ; la manière par laquelle, eu Christ mort et ressuscité, le croyant est établi dans la bénédiction ; et la conciliation de ces choses avec les promesses spéciales faites aux Juifs par Celui dont les dons et la vocation sont sans repentir.

Je puis maintenant en venir aux détails ; et d'abord aux versets d'introduction chap.1:1-17. Nous ne devons pas oublier que l'apôtre n'avait jamais été à Rome, et qu'il écrit sur le principe de sa mission universelle aux Gentils. Aussi, quoique les salutations personnelles soient bien nombreuses, l'épître est-elle éminemment un traité sur le sujet qu'il a en vue, ce que nous pourrions appeler l'évangile pleinement développé, l'état de l'homme, la place réelle de la foi, et, comme nous l'avons vu, la position dans laquelle les Juifs, qui avaient été près, étaient entrés. Il commence par sa mission. Il était apôtre par l'appel de Dieu.

Premièrement, le Seigneur l'avait personnellement appelé et lui avait donné sa mission pour les Gentils, le séparant de la race humaine tout entière, Juifs et Gentils, et le rattachant à Lui-même dans la gloire (Act. 26:17) « en te retirant du milieu du peuple (des Juifs) et des nations vers lesquelles je t'envoie maintenant. » Le Seigneur lui était apparu dans le but d'en faire un témoin du Seigneur Jésus glorifié. C'est pourquoi nous entendons parler de l'évangile de la gloire, (2 Cor. 4) et de Dieu qui fit briller la lumière des ténèbres, brillant dans son cœur, afin de donner la lumière de la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ. De là aussi, il dit que, s'il a connu Christ selon la chair – c'est-à-dire dans Ses associations terrestres – comme Messie ici-bas, selon que L'attendait le Juif conformément à la Parole, il ne Le connaissait plus ainsi. L'Homme glorifié, après avoir souffert la mort et accompli la rédemption, tel était le Christ qu'il connaissait. C'était le commencement et la Tête de la nouvelle création – l'Homme glorifié – le Seigneur qui sauvait les siens comme étant Lui-même. Toutefois, *l'administration* de la miséricorde reconnaissait la place que Dieu avait donnée aux Juifs. Il n'y avait point de différence ; mais c'était au Juif premièrement et aussi au Grec.

Deuxièmement. Il fut séparé, de fait, pour un service actif à Antioche. « Séparez-moi, Barnabas et Saul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. » Il reçut sa mission directement du Seigneur révélé en gloire, il était séparé pour la gloire, pour le Seigneur en elle. Sa séparation immédiate pour son œuvre actuelle était par le Saint Esprit. Il était séparé pour l'évangile de Dieu. Ceci a un double caractère : c'était concernant le Fils de Dieu ; mais c'était, d'un côté, l'accomplissement de la promesse ; de l'autre, la personne du Fils de Dieu, déterminé en puissance par la résurrection, la mise de côté de l'effet du péché, non pas le jugement de Dieu, cela va sans dire, mais ce en quoi la puissance de Satan régnait sur l'homme par le péché. Il est bon de remarquer ici que c'est la personne du Fils de Dieu qui est spécialement mise en avant, comme l'évangile pour lequel il était séparé. Nous trouverons la propitiation et la justice pleinement établies ; mais, en tout premier lieu, l'évangile est concernant Son Fils Jésus Christ notre Seigneur – d'abord Semence de David, selon la chair, puis Fils de Dieu, avec puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts.

Cette puissance, puissance divine qui Le ressuscita[146] d'entre les morts et Le prouva Fils de Dieu, fut manifestée tout le long de Sa vie dans la sainteté qui ne permit jamais au péché d'entrer un seul instant.

Il fut vivifié par l'Esprit (εν Πνευματι) – mais Sa sainteté, Sa séparation pour Dieu, était aussi par l'Esprit. La résurrection fut la démonstration publique, avec puissance, qu'il était Fils de Dieu, la victoire complète sur les gages du péché comme vus dans ce monde ; mais un œil ouvert aurait vu la même puissance dans l'exclusion même du péché, dans sa sainteté absolue et parfaite tout le long de sa vie.

Ainsi l'accomplissement de la promesse et la puissance sur la mort étaient là, ainsi que le Fils de Dieu, comme homme, dans une sainteté absolue, notre Seigneur Jésus Christ. Voilà quel était l'évangile de Dieu concernant Son Fils. De Son œuvre, sauf en triomphe sur la mort, nous n'avons rien encore ; mais Dieu était venu en puissance et en grâce là où régnaient le péché et la mort. La sainteté a été manifestée dans l'homme, dans ce monde, et la mort sous laquelle l'homme est placé a été vaincue.

Il est important de remarquer que dans l'exposé de l'évangile de Dieu, c'est la personne du Fils qui est mise en relief avant tout : c'est bien son intervention pour délivrer[147], la promesse accomplie ; mais, par-dessus tout, c'est le Fils de Dieu. La grâce L'a fait homme, et la résurrection L'a prouvé Fils de Dieu, eu puissance, selon l'Esprit de sainteté. Il en est Un qui nous est révélé en grâce parfaite ; mais qui, en grâce, a un droit parfait sur nos âmes.

Nous pouvons remarquer une autre chose en ceci, comme nous le verrons plus loin ; c'est ce qu'Il est de la part de Dieu. Dieu a accompli Sa promesse, Dieu a introduit la victoire sur la mort. C'est tout dans la personne du Fils, un Homme ; et non ce que l'homme est pour Dieu, sauf la personne de Christ Lui-même. Nous verrons bientôt que, comme le Fils de Dieu est révélé dans l'Homme triomphant de la mort, la justice de Dieu est révélée aussi ; puis, nous verrons toute la nécessité de l'homme pleinement satisfaite et comment elle l'est ; mais d'abord c'est ce que Dieu Lui-même a introduit, et introduit pour Lui-même, pour la grâce et la gloire, ce qui a davantage le caractère de l'évangile éternel quant à la puissance qui est en Lui – la personne du Fils dans l'homme Jésus, et la justice divine, voilà l'aspect général : la responsabilité et le besoin de l'homme viendront après. Mais il faut d'abord que nous ayons la chose comme elle est pour Dieu et devant Dieu quoique toute en grâce pour nous.

---

[146] Ce n'est pas nécessairement sa résurrection seule. C'est une expression abstraite ; mais elle en fut la première preuve grande et complète.

[147] En ceci elle participe de la nature de l'évangile éternel.

Mais il y a un autre point qu'il faut que je fasse ressortir ici, comme il se rapporte au caractère entier de l'épître qui a plutôt pour objet de poser le fondement que de construire l'édifice : c'est la résurrection, et non la gloire, qui est le témoignage que Christ est le Fils de Dieu. L'ascension, quoique admise, cela va sans dire, ainsi que l'est l'Église, n'est mentionnée qu'occasionnellement (Chap.8) pour amener l'intercession. L'ascension amena le résultat des conseils de Dieu ; mais déjà, par la résurrection, Dieu avait apposé Son sceau sur la personne et l'œuvre de Christ. La rédemption était accomplie, le péché expié, la mort vaincue ; celui qui avait l'empire de la mort annulé dans la forteresse de sa puissance – en un mot, il y avait eu accomplissement de tout ce qui faisait que la gloire était en justice. Ainsi toute l'affaire, entre l'homme et Dieu, était réglée et établie sur un terrain nouveau. L'épître n'entre pas dans les gloires qui résultent de cette œuvre selon les conseils de Dieu. Nous verrons qu'il n'est pas même parlé de notre résurrection avec Christ ; il est fait mention de notre mort avec Lui, parce que c'était nécessaire pour clore le mal ancien, et nous amener dans une condition propre pour vivre avec Dieu, comme pleinement délivrés. La résurrection de Christ et notre mort avec Lui sont nécessaires pour établir notre titre et clore l'ancien et mauvais état, et introduire ce qui est essentiellement nouveau. Il restait encore à entrer dans le sujet de notre position selon les conseils de Dieu[148].

La mission de l'apôtre avait pour but l'obéissance de la foi, la soumission des âmes des hommes à la révélation du Fils de Dieu, l'Homme ressuscité, le Seigneur Jésus – à la vérité de Dieu révélée en Lui et à la grâce qui accompagnait cette vérité, car toutes deux doivent être là afin que nous puissions croire. Et même, l'une ne peut pas être révélée pleinement sans l'autre, car la grâce fait partie de la vérité là où Dieu est pleinement manifesté ; et la grâce ne pouvait pas venir sans la vérité, car que ferait la grâce et comment Dieu serait-il révélé. Mais Dieu est lumière et Dieu est amour, et, ce sont là, venant à nous, la grâce et la vérité.

Cette obéissance de la foi était « parmi toutes les nations » non pas de toutes les nations. Il faut que la grâce et la vérité viennent aux hommes comme tels. Dieu, ainsi révélé, ne pouvait pas seulement l'être aux Juifs ; mais le temps d'assujettir toutes les nations par puissance, n'était pas encore venu : il s'agissait seulement d'appeler un peuple du milieu d'elles – « d'en tirer un peuple pour son nom. » Parmi ceux-ci, les croyants qui se trouvaient à Rome étaient les appelés de Jésus Christ. C'est à eux que l'apôtre s'adressait à Rome. Ils étaient déjà là ; Dieu ne permit pas que le Christianisme fût fondé à Rome par un apôtre. Ces croyants étaient les bien-aimés de Dieu, et saints par Son appel.

L'apôtre entre alors dans ses propres sentiments et son intérêt pour eux, rattachant cela à sa commission universelle pour les Gentils, dans laquelle l'amour de Christ l'étreignait, pour faire d'eux les objets de son cœur et les lui rendre précieux quoiqu'il ne les eût pas même vus. Il voulait leur communiquer la puissance spirituelle apostolique ; mais, dans une grâce réelle, il voulait être consolé par leur foi mutuelle. « Débiteur envers les Grecs et envers les barbares » (car telle est la place de l'amour en puissance), il était prêt à prêcher l'évangile à ceux de Rome aussi. Il n'avait pas honte de l'évangile ; il était « la puissance de Dieu en salut » – mots simples, mais combien ils renferment !

Ce n'est pas Dieu réclamant de l'homme, ce n'est pas l'homme agissant pour Dieu, ou découvrant le moyen de Lui donner satisfaction. Mais Dieu agissant pour l'homme : c'est la puissance à l'œuvre en faveur de l'homme ; et cela, non seulement pour aider ou simplement pour faire valoir des excuses, mais pour délivrer de l'état dans lequel il était – pour le sauver.

Ensuite, la voie. Elle était la même pour tous ceux qui croyaient Juifs ou Grecs : ils avaient besoin d'être sauvés. La puissance de Dieu, là pour sauver, prenait l'homme dans son besoin et son péché, non pas dans ses titres et ses droits même s'ils venaient de Dieu, et s'appliquait à un Gentil perdu aussi bien qu'à un Juif perdu. Elle était pour « tous ceux qui croyaient » ; la foi en était le chemin. L'ordre qui y était suivi reconnaissait les voies de Dieu. C'était « au Juif premièrement, puis aussi au Grec. » Mais cela n'altérait pas son caractère : c'était le salut à un Juif pécheur. Il devait entrer par la miséricorde tout comme un Gentil, par la foi en ce qui était de la part de Dieu, en grâce, envers lui, quoique, dans l'ordre selon lequel elle était administrée, elle fût adressée à lui premièrement.

Plus loin, c'est la puissance de Dieu à salut parce qu'en elle la justice de Dieu est révélée sur le principe de la foi pour la foi. L'homme n'avait rien à faire, rien ne lui était demandé. La justice *de Dieu* parfaite et absolue – ce sur quoi Il pouvait bénir, sans limites – était révélée pour l'homme. Il ne pouvait exiger davantage, ni, pour ce qui est de la justice, donner davantage, et c'était là pour l'homme, et c'était révélé, c'était donc la puissance de Dieu pour le sauver. Cela la séparait entièrement des œuvres de l'homme pour Dieu, et j'insiste là-dessus, parce que c'est le grand principe de la vérité ; c'est l'œuvre de Dieu pour l'homme. C'est sur le principe de la foi, afin que ce soit par grâce : l'homme n'avait qu'à croire, par grâce, ce qui, était révélé. Dorénavant tout croyant la possédait, soit Gentil, soit Juif. Mais ici, c'est de sa nature intrinsèque qu'il s'agit. C'était « la justice de Dieu » ; elle était révélée « sur le principe de la foi » (les œuvres ne manifestant pas la justice de Dieu, mais celle de l'homme), et par conséquent « pour la foi. » Le juste vivrait de la foi.

Ceci clôt les vérités d'introduction. La personne du Seigneur Jésus et la justice de Dieu sont la grande thèse de l'évangile de Dieu : L'un révélé comme le Libérateur, le Fils de Dieu, réclamant l'obéissance de la foi ; l'autre ré-

[148] Notre résurrection avec Christ L'envisage comme étant descendu en grâce dans notre place, là où nous sommes morts dans le péché. Notre résurrection ensemble avec Lui implique union avec Lui. Ceci n'est pas le sujet de l'épître des Romains, qui traite de la justification personnelle.

vélée comme le principe sur lequel un homme pouvait avoir une part dans la bénédiction proposée par la grâce. L'apôtre maintenant en vient à ce qui rendait cette justice de Dieu nécessaire pour nous : « Car la colère de Dieu est révélée du ciel, contre toute impiété et toute iniquité des hommes qui possèdent la vérité tout en vivant dans l'iniquité. » Ceci est un principe des plus importants. Il ne s'agit pas d'une colère gouvernementale, comme d'amener l'Assyrien contre Israël, ou de mener Israël en captivité à Babylone – chose de ce monde pendant que Dieu était encore caché derrière le voile. Cela nous parle de l'incompatibilité de la nature de Dieu avec le mal. La colère de Dieu était révélée contre tout ce qui était incompatible avec Sa nature ; – la colère du ciel contre toute impiété, et là où la vérité était connue et où les hommes pouvaient paraître plus près de Dieu comme les Juifs : s'ils possédaient la vérité dans l'injustice, la colère était aussi contre ceux qui la retenaient ainsi. La colère contre toute impiété était révélée du ciel : Gentils, Juifs, les hommes dans toutes les conditions venaient sous le jugement. Ce n'était pas un Dieu caché, agissant en jugements terrestres ; mais Dieu Lui-même pleinement révélé selon Sa propre nature, abhorrant le mal, en juste colère contre tout mal, quelque part qu'il se rencontrât. Sa nature ne pouvait admettre le mal. Il pouvait y avoir eu des voies de dispensation – de gouvernement, de patience : mais maintenant la colère était révélée contre toute iniquité, en quelque lieu qu'elle se trouvât.

L'apôtre fait voir ensuite sur quelle base allait le jugement, comme sur tous les hommes : sur le païen, à la fin du chapitre ; sur les moralistes, au commencement du second ; sur le Juif depuis le v. 17 du chapitre 2, jusqu'au 20 du 3. La base de la condamnation des païens, c'est le témoignage de la création et le fait qu'ils n'ont pas retenu Dieu dans leur connaissance, car en Noé se trouvait cette connaissance. Le premier motif est énoncé dans les versets 19, 20 ; le second, dans le verset 21. Ils tournaient la gloire du Dieu incorruptible en images des hommes, des oiseaux, des bêtes à quatre pieds et des reptiles ; et, comme ils changèrent, ainsi la gloire de Dieu en déshonneur, Dieu les abandonna à changer aussi celle de l'homme, et ils se dégradèrent dans l'impureté, comme ils avaient dégradé Dieu dans l'idolâtrie. Pourtant ils connaissaient le jugement de Dieu.

Et cela rendait inexcusables les moralistes, les Socrates et autres : ils faisaient les choses qu'ils jugeaient (chap.2). Mais le jugement de Dieu est, selon la vérité, contre ceux qui commettent de telles choses. Les faire soi-même et juger les autres, n'était nullement la manière d'échapper au jugement de Dieu ; ou bien, méprisaient-ils la miséricorde de Dieu qui les conviait à la repentance, et amassaient-ils de la colère pour le jour du jugement – de la révélation du juste jugement de Dieu ? Dieu juge toujours le mal moralement ; mais il y a un jour où ce jugement sera révélé, et cette voie de Dieu à l'égard du mal prend place d'une manière manifeste selon la nature de Dieu. Nous avons vu ce grand et important principe en 1:17. Non pas le gouvernement dispensationnel sur ceux qui sont près et sur ceux qui sont loin ; mais Dieu révélant Son jugement du mal dans l'homme, conformément à ce qu'il est. De là, la lumière du christianisme est jetée ici sur les fondements du jugement, quoique la lumière possédée de fait soit faite pour entrer dans la mesure de la rétribution ; mais la nature, et, en jugement, l'autorité de Dieu, rejette le mal ; Juif ou Gentil, c'est absolument la même chose. Quand Dieu est révélé, le mal est traité comme mal. Les avantages particuliers peuvent intervenir sur le terrain du jugement, et si on a péché sous la loi, on sera jugé par la loi ; mais le mal est mal, tant que Dieu est Dieu, que le mal soit dans un Gentil ou dans un Juif ; il n'y a pas non plus d'égard à l'apparence des personnes devant Dieu.

Mais la révélation de Dieu qui introduit la connaissance du jugement, selon la vérité, nécessairement suppose la vérité là, et l'obéissance à la vérité devient partie de l'épreuve morale de l'homme aussi bien que la loi et la conscience naturelle. En conséquence, en 2:7, 8, nous avons ce que le Christianisme a amené à la lumière, versets 9, 10, la tribulation et l'angoisse sont sur toute âme d'homme *qui fait le mal,* et la gloire, l'honneur et la paix sur toute âme d'homme qui fait le bien, au Juif premièrement, et puis aussi au Grec.

Évidemment, le but de l'apôtre ici n'est pas de montrer comment un pécheur pouvait être justifié, mais bien, que, quoique Dieu puisse suivre *dans Son administration* de la bénédiction ce qu'il avait accordé au peuple juif, pourtant maintenant qu'il s'est révélé, Il a à faire avec des réalités, et qu'un Gentil pieux fait davantage ses délices qu'un Juif infidèle, quels que soient les privilèges de ce dernier. Celui qui accomplit la loi serait justifié, qu'il soit Juif ou Gentil ; non pas celui qui la possédait et la violait. Pour Dieu il n'y avait pas d'égard à l'apparence des personnes, et la conscience pouvait observer le bien et le mal où il n'y avait pas de loi, et ainsi devenir loi pour un homme qui n'en avait pas une directe de Dieu. Ainsi ceux qui avaient péché sans la loi périraient sans elle ; ceux qui avaient péché sous elle seraient jugés par elle. Le sujet de la discussion n'est pas ici de savoir par quel pouvoir ou par quelle grâce un homme serait conduit, ou rendu capable de marcher en bonne conscience ; mais bien, que la réalité de la marche et non le privilège de la position était ce que Dieu reconnaissait.

Il est bon de remarquer qu'il n'y a point de loi écrite dans le cœur du Gentil[149] – c'est la nouvelle alliance – mais l'œuvre que requiert la loi, la conscience la reconnaît comme bien ou mal. La conscience sait qu'il est mal de *tuer ou de voler* quand même il n'y ait pas de loi donnée. L'homme acquit la connaissance du bien et du mal par la chute, et il est de toute importance de discerner la différence entre cela et la loi. La loi impose une règle par autorité – ici c'est l'autorité de Dieu ; la conscience au contraire a connaissance du bien et du mal en lui-même comme fait Dieu. « L'homme est devenu comme l'un de nous, connaissant le bien et le mal. » C'est-à-dire que la conscience prend connaissance du bien et du mal en lui-même, comme bien ou comme mal, sans aucune loi qui le prescrive ou le défende ; et jusque-là l'homme est loi *à lui-même,* c'est-à-dire, la chose ne lui étant pas prescrite ou défendue comme le fait une loi.

[149] « Écrite » s'accorde avec œuvre ; non pas avec loi ; le Grec ne laisse pas d'incertitude là-dessus.

Il est bon de remarquer aussi ici que les versets 13, 14, 15 sont une parenthèse : La liaison est : « seront jugés par la loi au jour etc »

Remarquez aussi ici, du côté de l'homme, comme auparavant de celui de Dieu, qu'il ne s'agit pas de jugement gouvernemental, des voies de Dieu avec les hommes sur la terre, visitant, il est vrai, les péchés sur un peuple ou sur une race avec longanimité et patience ; mais du jugement des secrets du cœur – tout amené à la lumière et strictement jugé – selon les exigences absolues de la nature de Dieu prenant en considération les avantages que les hommes ont eus ; non pas gouvernant en patience, mais jugeant en justice selon ce qui est bien et ce qui mal, comme personne ne peut nier et où personne ne peut échapper. Les secrets du cœur des hommes seraient jugés, et les hommes manifestés être ce qu'ils sont réellement, quelque cachés qu'ils soient aux yeux des hommes.

En 2:17 l'apôtre commence d'une manière précise avec le Juif, insistant sur la même vérité, mais disant l'inverse de ce qu'il avait dit du Gentil – un Juif qui se prévalait de la loi et la violait était aussi mauvais que celui qui n'en avait point. Le nom de Dieu était blasphémé à cause d'eux au milieu des Gentils. Celui-là seul était Juif, qui l'était intérieurement, dont le cœur était circoncis dans l'esprit et non dans la lettre, dont la louange était de Dieu et non des hommes.

Le Seigneur homme ici-bas avait été reconnu par le Père comme Son Fils bien-aimé, le ciel Lui étant ouvert, et Lui-même oint du Saint Esprit. Il avait présenté ainsi en Lui-même la place que devaient tenir selon les conseils de Dieu ceux qu'il n'avait pas honte d'appeler ses frères. Il était, pour eux, entré dans le combat que leur livre l'homme fort, et l'ayant vaincu pour eux leur avait montré comment, par sa grâce, ils pouvaient vaincre à leur tour. Il doit maintenant exercer son ministère au milieu du peuple, et, tout en annonçant l'évangile du royaume, piller l'homme fort qu'il avait lié. Mais dès le commencement la disposition de l'homme se manifeste : Jean-Baptiste est mis en prison. Jésus, de Judée où Il avait opéré, s'en va en Galilée au milieu des pauvres et des méprisés du peuple. Il demeure à Capernaüm, endroit qui même est appelé sa ville. C'est là selon la prophétie, et Matthieu nous donne toujours Celui qui est le sujet de la prophétie, que la lumière doit briller. Ce n'est ni à Jérusalem au milieu des orgueilleux chefs des Juifs, ni là où Il était chez lui qu'il commence son œuvre. Les pauvres du troupeau, le témoignage de Dieu, l'esprit du Seigneur parfait en sagesse spirituelle s'unissent pour diriger ses pas vers l'endroit voulu de Dieu. Je ne dis pas que la prophétie ait dirigé ses pas, mais ses actes ont accompli la prophétie. Ce que Jésus annonçait, était ce que Jean avait publié. C'était un appel à la repentance parce que le royaume des cieux était proche. Le trône de Dieu avait été établi sur la terre à Jérusalem, l'Éternel l'avait quitté lors de la captivité de Babylone, et le siège du pouvoir suprême avait été transporté là et cette puissance confiée aux Gentils. Mais les cieux devaient régner, et Dieu établir d'en haut sa puissance bienfaitrice sur la terre. Jusqu'à aujourd'hui Il n'a pas pris sa grande puissance et agi en roi ; mais le roi est assis dans le ciel sur le trône du Père, et le royaume existe en mystère.

Il importe de remarquer ici qu'il ne s'agit pas seulement du salut de tel ou tel individu (bien que les choses puissent se lier ensemble et se lient en effet comme Jean 3 le démontre), mais de l'établissement d'un système d'autorité par lequel les cieux impriment leur caractère en bonheur sur la terre. Le rejet de Christ a introduit des choses meilleures et des relations plus intimes et plus entièrement célestes, mais le royaume s'établira avec un développement plus plein encore quand le Seigneur reviendra. Mais ce n'est pas ici la place de poursuivre ce thème ; nous suivons notre évangile.

Le Seigneur se fait le centre d'un peuple qui s'attache entièrement à Lui : principe important, un droit qui appartient à Lui seul. Il prêche la repentance à tous ; il faut revenir à Dieu en se jugeant, car Israël s'était éloigné de Lui, et la crise de son histoire était arrivée. Mais outre cela, la puissante attraction de l'appel du Seigneur attachait les âmes à Lui en les faisant quitter tout et rompre tout autre lien. Emmanuel était là, et ceux qu'Il appelait étaient à Lui. L'appel devait faire la pêche des hommes. Ensuite, tout le ministère de Jésus est en somme raconté dans les trois versets qui suivent, voire dans le seul verset 23. Plus on examine ces versets 17 à 23, plus on voit qu'ils contiennent, et avec intention, un résumé de tout le ministère du Seigneur ; les versets 24 et 25 nous annoncent l'effet de ce ministère dans la Palestine et toutes les contrées avoisinantes. Au reste c'était un ministère accompagné d'une puissance propre à attirer leur attention. Il rassemblait des disciples autour de Lui, l'évangile du royaume était annoncé, et le caractère des miracles était aussi important, que la puissance qui les accomplissait : c'était la puissance de Dieu manifestée en bonté sur la terre.

De grandes multitudes L'entouraient : il importait que ses disciples, et même la multitude, comprissent quel était le vrai caractère de ce royaume qui allait être introduit et de ceux qui devaient y avoir part. Le ministère de Jean, du reste, avait détaché un résidu de la masse impénitente du peuple.

Le Seigneur donc voyant que sa doctrine avait attiré la foule, rassemble ses disciples et proclame les grands principes, les principes essentiels, qui devaient servir de bases morales à son royaume et caractériser ceux qui devaient y avoir part. Les seize premiers versets du chapitre 5 contiennent l'énoncé de ces principes ainsi que le caractère et la position des vrais enfants du royaume ; ce qui suit, jusqu'à la fin du chapitre 7, ce sont des avertissements contre les égarements du cœur de l'homme, et place les anciens dictons et préceptes qui avaient cours parmi les Juifs en contraste avec les exigences de la moralité du royaume des cieux. Il s'agissait d'avoir le cœur pur et exempt de haine, et l'esprit soumis de telle sorte que son impatience ne surgit pas, et que son mal ne se fît pas jour dans le cœur même ; il s'agissait de la patience et de la douceur qui tient plus à conserver le caractère céleste que ses propres biens, de la bonté prête à donner et qui ressemblerait au caractère de Dieu lui-même, leur Père qui aime sans qu'il soit aimé.

Ensuite (chap.6), le Seigneur veut que les motifs soient purs, et que la prière se rapporte aux véritables relations d'alors des siens avec Dieu et aux désirs qui en découlent. Il veut que le but du cœur soit céleste et qu'il y ait confiance aussi en Dieu pour ce bas monde. Ensuite qu'on ne jugeât pas quand il s'agissait des motifs, mais qu'on ne se méprit pas quand l'insolent mépris de Dieu et de la morale était là ; ensuite qu'on exprimât sa dépendance et sa confiance diligemment en présentant ses demandes à Dieu, et Dieu exaucerait comme un bon père ; enfin que l'obéissance pratique posât une base solide à l'espérance de l'avenir.

On le voit donc, il n'est pas parlé de la rédemption, ni du pécheur, mais du caractère qui convient au royaume, le caractère nécessaire pour y entrer. L'état voulu précède l'entrée du royaume. Il devait bien dépasser le pharisaïsme car Dieu voyait le cœur. Israël était en chemin avec Jéhovah et devait se réconcilier avec Lui. Le royaume des cieux allait être établi, voilà ce qu'il fallait pour y entrer. On avait à faire avec Dieu. Quant aux disciples, il suppose l'opposition à leur témoignage et les combats ; ce qui donne lieu à la révélation de la partie céleste du royaume, (5:11, 12). Ainsi la partie positive de l'enseignement du Seigneur embrasse les promesses (comme vers. 5) pour la terre, et pour les cieux les versets déjà cités. D'autres s'appliquent généralement à l'esprit voulu de Dieu, qui, pour le fonds, est le caractère de Christ lui-même. Les disciples étaient placés comme le sel de la terre (de ce qui était en relation avec Dieu) en contraste avec toute corruption, et la lumière du monde, le témoignage de Dieu à ceux qui gisaient dans les ténèbres du dehors. Leur témoignage devait être assez clair pour que les hommes sussent à quoi attribuer les fruits qui se manifestaient en eux. La place des disciples se dessinait ainsi clairement, ce résidu appelé par la grâce.

Le sermon sur la montagne n'est nullement une spiritualisation de la loi. Il n'y a que deux commandements desquels on pourrait dire qu'il y est fait allusion, et cela même n'est pas vrai, car le Seigneur donne un enseignement qui ne s'accorde pas avec ce qui avait cours parmi les anciens, si même il ne le contredit pas ; et jamais Il n'aurait parlé ainsi de la loi de Dieu. Il dit que chaque mot de la loi et des prophètes sera accompli. Il est venu, Lui, pour les accomplir. Encore *accomplir* n'a-t-il nullement le sens *d'obéir,* mais tout simplement de ce qui est dit, d'accomplir. La désobéissance à la loi quand elle était en vigueur n'était pas le moyen d'entrer dans le royaume. Le Seigneur, comme l'évangile, confirme pleinement la loi comme venue de Dieu. Quand elle subsistait, lui être obéissant était le chemin de Dieu ; mais ici, tout en le disant, le Seigneur met son enseignement en contraste avec les discours des temps de la loi. La porte étroite et le chemin étroit caractérisaient la marche des disciples ; leurs fruits démontreraient la vraie nature de ceux qui cherchaient à les en faire sortir. Le discours n'est pas la large grâce annoncée aux pécheurs, pas plus que la rédemption, mais le chemin tracé pour les fidèles qui voudraient avoir part au royaume qui allait s'établir. On remarquera que le nom de Père est très distinctement employé dans ce discours du Sauveur. Comme Il dit en Jean 17, « Je leur ai fait connaître ton nom. » Le Fils étant là, le nom du Père se révélait. C'est la mesure même de la conduite ordonnée aux disciples à l'égard des autres : « parfaits comme votre Père est parfait : » C'est de ce nom que découlent les principes de leur marche dans ce monde. Ils étaient ici, il est vrai, et Lui dans le ciel, et ils s'adressaient à Lui ainsi, mais le Père était révélé ; c'est du royaume du Père qu'ils doivent demander la venue.

Ayant présenté les grands principes du royaume des cieux le Seigneur descend de la montagne, et alors commence la présentation à Israël de Jéhovah venu en grâce au milieu de ce peuple, Emmanuel, Dieu avec eux, et de tous les traits de bonté, de compassion, d'amour, révélés dans ses voies envers eux jusqu'à son rejet ; tableau de toute beauté et du plus profond intérêt ! traits que nous essayerons autant que possible de reproduire, tout en sentant combien la plume, hélas ! quelquefois aussi le cœur quand même ce soit involontairement, y fait défaut. Mais avant d'entrer dans ce jardin divin pour jouir des fleurs et des fruits qui y croissent, ce sera bien de dire un mot sur le royaume et sur le sermon que nous venons de résumer brièvement, en rapport avec le royaume.

Le royaume tout, entier est en vue dans sa partie céleste et sa partie terrestre versets 5 et 12 ; et ce qu'ils doivent demander, nous l'avons vu, c'est le royaume du Père. Mais les disciples sont tous au milieu de difficultés et de persécutions, le sel au milieu de la corruption, la lumière dans un monde de ténèbres. La loi et les prophètes doivent être accomplis ; mais une autre chose est maintenant introduite. Tel devait être le royaume des cieux. Le roi était là dans un monde adverse, et au milieu d'un peuple qui allait le rejeter ; mais le royaume des cieux ne pouvait avoir lieu : pour cela le roi devait monter dans le ciel, car le royaume des cieux est le royaume de Dieu quand le roi et le gouvernement sont dans le ciel.

Nous avons en ce qui précède une esquisse du ministère du Seigneur et des principes de son royaume. C'est là un tout complet. En ce qui suit, nous Le voyons comme Il s'est présenté personnellement au peuple avec la suite de cette présentation. Il est rejeté par Israël, et Israël est remplacé pour le moment par l'église et le royaume, quoique reconnu de nouveau en grâce quand le royaume sera rétabli. Pour le moment c'est la présentation personnelle du Seigneur au peuple avec les suites de cette présentation. Comme Il descendait de la montagne avec la foule un lépreux vint à sa rencontre. Or, Jéhovah seul guérissait la lèpre. L'homme avait appris que Jésus possédait la puissance nécessaire, mais n'était pas assuré de sa bonne volonté. Si tu veux, dit-il, tu peux la guérir. Mais l'amour et la puissance se trouvaient là, Jéhovah était là en grâce pour guérir. Je veux, dit Jésus, sois net. À qui appartenait-il de dire ainsi, Je veux, Sois ? À un seul, et la chose a été faite. Mais Celui qui l'a dit était aussi là pour s'approcher de l'homme comme homme lui-même. Il met sa main sur l'homme, il touche le lépreux. Beau tableau de ce qui était réellement là ! Dieu capable de tout faire, amour et bonne volonté pour le faire, mais homme au milieu d'une race contaminée qu'il a touchée dans sa grâce sans être rebuté par le mal, sans être contaminé par la souillure bien qu'il la touchât pour la guérir ; et l'homme était guéri, car Jéhovah était là homme au milieu de son peuple. C'est là le grand fait par lequel cette partie de cet évangile commence. C'est le

fait essentiel de toute la chose – Emmanuel. Un autre élément l'accompagne. Il reconnaît l'autorité du système au milieu duquel Il se trouvait. Le lépreux guéri devait aller se montrer au sacrificateur ; mais en le prononçant net et acceptant le sacrifice, celui-ci reconnaissait de fait la puissance divine de Celui qui avait ainsi guéri le lépreux. L'homme qui est vraiment de l'humanité, quoique sans souillure, et que le mal avec lequel il était en contact ne pouvait souiller, était Emmanuel, Jéhovah qui guérissait, mais entré par la porte et soumis à tout ce que Jéhovah avait ordonné en Israël.

Le second fait est un fait parallèle à celui-ci. Un homme d'entre les Gentils, avec une foi qui n'est pas rétrécie par l'égoïsme orgueilleux qui en bornait tout aux promesses faites au peuple et aux privilèges qui leur appartenaient, mais voyait la puissance divine, si elle était là, davantage dans sa propre largeur, demande à Jésus de guérir son serviteur. Une foi qui place un homme dans la présence de Dieu, qui réalise sa présence est toujours humble. Le Gentil ne se trouve pas digne que Jésus entre sous son toit. Il n'a qu'à dire un mot, tout lui obéirait comme ses propres soldats à lui-même. Jésus reconnaît sa foi, et le mot est dit, le serviteur est guéri. Mais voici une autre grande vérité qui en ressort. La foi des Gentils est reconnue et les enfants du royaume selon la chair seront jetés dehors. Là où Dieu se trouve, Il ne peut pas se borner à un peuple particulier, tout en venant au milieu d'eux selon sa promesse ; et qui plus est, Il ne peut se renier Lui-même ni changer de caractère. Si ceux qui étaient de son peuple ne répondaient pas à ce caractère, ils ne sauraient être avec Lui ; et maintenant Il se révélait, lui, et était le centre nécessaire de tout ce qui pouvait être reconnu. Ensuite, il est présent dans cette puissance de bonté qui met de côté tous les effets du péché et de la domination de Satan dans ce monde. À un mot de la part de Jésus, les maladies cessent et les démons s'enfuient et les possédés sont délivrés. Ce n'est pas seulement la puissance, mais la bonté, Dieu, qui est là, mais en même temps l'homme qui a une parfaite sympathie avec les hommes, porte leurs misères sur son cœur, et se charge des peines de leurs infirmités. Il les guérit en les sentant. On le voit gémir profondément au tombeau de Lazare, bien qu'il le ressuscite d'entre les morts. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il est le méprisé et le rejeté des hommes : le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête, n'a pas le privilège des renards et des oiseaux dans ce monde. Il n'est pas de ce monde, et Le suivre c'est rompre entièrement avec tout ce qui en est. Dieu venu dans ce monde, est venu parce que le monde était sans lui et doit avoir droit, absolu sur le cœur, et cela pour le séparer de ce monde et de la chair qui s'était arrangée sans lui, et, attacher le cœur entièrement à celui qui était venu le chercher. Et les motifs les plus puissants pour le cœur humain étaient nuls devant les droits de Dieu venu en grâce parce que l'homme était perdu. Ce n'est pas que Dieu ne reconnaît pas les relations que Lui-même a formées ; mais que quand elles veulent faire valoir leurs droits contre celui qui les a formées, elles les perdent entièrement, car elles tirent ces droits de sa volonté : lui résister en les alléguant, c'est les détruire. Au reste si le Seigneur est là, ses droits s'élèvent au-dessus de tout. Le Seigneur ne cherche pas l'admiration de la foule. Il fait son œuvre, mais une multitude curieuse n'est rien pour Lui, Il va à l'autre rive du lac. Mais accompagner le Sauveur, être vraiment avec lui, n'est pas la tranquillité, mais l'exercice de la foi. Une tempête arrive et le bateau est couvert par les vagues. Selon les apparences le Seigneur est étranger au danger des siens. Il dort et les disciples pensent être engloutis par les eaux. Il y avait une certaine foi en Lui s'il était réveillé, au moins il pouvait s'occuper du danger. Mais, tout de même, quel manque de foi que de penser que les conseils de Dieu et le Seigneur Lui-même allaient être engloutis ensemble par un orage, ou selon le monde, un accident ! Ils étaient dans la même barque avec le Seigneur objet de tous les conseils de Dieu. Les accidents n'arrivent pas là, pour ne pas dire nulle part. Un mot de sa part calme les eaux et le vent. La compagnie du Seigneur, lorsqu'il est rejeté, nous conduit dans l'orage, et il semble tout laisser-aller sans y faire attention ; mais nous sommes dans la même barque, grâce à Dieu, avec Lui. Il exerce la foi et paraît être indifférent à l'égard des difficultés ; Lui n'est pas inquiet, et sa grâce et sa puissance se réveillent au temps opportun. C'est le caractère du chemin dans lequel le Seigneur a introduit les siens en quittant la foule de ce monde.

Mais il y a plus. Venu avec puissance pour détruire l'œuvre du diable, sa présence manifeste la puissance de l'ennemi ; elle se réveille et se montre, et même parce qu'il agit. Le Seigneur permet que la réalité de cette puissance se manifeste. Les êtres immondes qui deviennent les vases de cette énergie de l'ennemi se précipitent dans la destruction ; un mot du Seigneur délivre celui que le monde ne pouvait pas retenir mais le monde ne peut pas supporter Dieu si près de lui, et, sous l'influence tranquille de Satan, plus dangereuse que sa force, se débarrasse du Seigneur. Ce n'est pas de la puissance de Satan qu'il était question, pour cela il suffisait d'un mot, mais de son influence sur le cœur, oui sur ce cœur : de même le cœur de l'homme ne veut pas de Dieu. Ce qui Le manifeste, manifeste sans doute Satan, mais c'est la délivrance de ceux qui sont assujettis à sa puissance. Mais alors c'est Dieu, et l'homme ne veut pas de Lui alors même qu'il délivre. C'est l'histoire du Sauveur, de Dieu dans ce bas monde. Telle est la présentation sommaire d'Emmanuel, du chemin de Jésus vers la terre. La plénitude de la grâce, mais l'homme ne veut pas de Dieu. C'était bien en Israël que tout ceci a eu lieu, et il est ainsi présenté ici, mais l'œuvre s'étend au monde en grâce et en jugement. C'est un tableau remarquable de la présence d'Emmanuel et de son effet. La grâce, la bonté en puissance sur la terre, la manière dont cela a été reçu, et le résultat de sa manifestation pour le cœur de l'homme. Ce qui suit, chapitre 9, est son ministère.

1 – Nous arrivons maintenant à un principe d'une grande importance – les voies de Dieu et la question si la possession des privilèges, là où il n'y avait pas de renouvellement de cœur pour en profiter, rendait meilleur ou plus agréable à Dieu – car c'est là ce que prétendaient les Juifs (ch. 3). L'argumentation de l'apôtre semblait tout niveler. C'est ce qu'il faisait en effet moralement devant Dieu, sauf que des privilèges ajoutaient à la responsabilité ; mais il admettait pleinement l'existence de très grands privilèges et avantages là où Dieu les avait placés. Si les circoncis étaient réellement incirconcision, à moins qu'ils ne gardassent la loi, quel avantage avait le Juif ?

Beaucoup de toutes manières. L'apôtre reconnaît pleinement leurs privilèges, surtout en ce qu'ils possédaient les Écritures « les oracles de Dieu » ; et si quelques-uns ne croyaient point, leur incrédulité ne pouvait pas rendre la foi – c'est-à-dire, la fidélité de Dieu – de nul effet. Dieu serait trouvé juste, si tout homme était menteur. Il accomplirait Sa parole. Mais si l'accomplissement qu'il en faisait, en dépit de l'infidélité de l'homme, ne faisait que faire ressortir Sa fidélité de sorte qu'Il était d'autant plus glorifié par l'infidélité même de l'homme, cela ne faisait pas obstacle à ce qu'il jugeât le mal. Dans le cas contraire Il ne pourrait pas juger le monde. Si l'injustice de l'homme rendait la justice de Dieu plus évidente, pourquoi Dieu le jugerait-il pour cela ? C'est là un principe général, mais il a une application spéciale pour les Juifs. Car, plus les nations s'opposaient et étaient jalouses d'eux et les foulaient, plus aussi brillait la fidélité de Dieu, et Il ne pouvait pas plus juger les Gentils, le monde, que les Juifs. Mais, c'est un principe général, que l'injustice de l'homme, faisant valoir ou prouvant la justice de Dieu, ne fait pas ce soit une chose injuste de juger.

L'apôtre revient à la forme dans laquelle cela s'applique aux Juifs – que leur fausseté rendait la fidélité de Dieu à Ses promesses plus glorieuse, de sorte qu'il n'avait pas à trouver en faute : plus encore, on pouvait faire du mal afin qu'il en arrivât du bien, retournant là au principe général, comme quelques-uns accusaient, en effet, les chrétiens de faire. L'apôtre ne condescend pas à raisonner avec un tel principe, mais dit simplement, « gens dont la condamnation est juste. » Non, tout notre mal ne fait que faire ressortir cette fidélité patiente de Dieu à Ses promesses et à Sa bonté. L'homme aurait bientôt renié ceux qui agiraient avec lui comme lui-même agit vis-à-vis de Dieu. Mais cela n'atténue pas la responsabilité, non plus que le péché et le jugement.

Eh bien donc, le Juif avait des avantages ; était-il donc meilleur que le Gentil ? Nullement. L'apôtre les avait déjà prouvés tous deux sous le péché. Il cite alors, premièrement d'après les Psaumes, puis d'après Ésaïe, le plein témoignage des Écritures dénonçant comme entièrement pécheurs tous ceux à qui elles étaient adressées.

Le Juif se glorifiait dans ses écritures, comme étant pour lui et pour lui seul. Eh bien ! dit l'apôtre, nous savons que, ce que dit la loi, elle le dit à tous ceux qui sont sous elle. Écoutons donc sa voix à de tels : voici ce qu'elle dit : « Il n'y a point de juste, non pas même un seul. » Les Gentils, c'était une chose reconnue, étaient plongés dans toute espèce de vices, dans la corruption et l'idolâtrie. Le Juif était la race privilégiée, et son privilège spécial était que les oracles de Dieu lui étaient confiés. Eh bien, l'apôtre reconnaît que la loi s'adressait à ceux qui étaient sous elle – mais elle déclarait qu'il n'y avait pas un seul juste. Le Juif était condamné par son propre argument. Et maintenant voyez quel était l'état de l'homme, sous ses plus grands avantages, possédant ce que Dieu a à donner comme le fils aîné dans la parabole de l'enfant prodigue. Pas un juste, pas un qui comprenne, aucune intelligence spirituelle, personne qui recherche Dieu ; une volonté toute injuste, pas un qui fasse le bien, non pas même un seul, mauvais, entièrement, mauvais, sans exception, quand il est mis à l'épreuve. Il entre ensuite dans l'entier développement du mal dans lequel cet état se développe. Quelques-uns peuvent avoir un caractère aimable comme certains animaux, mais quant à un cœur cherchant ou craignant Dieu, pas un seul. Toute bouche était fermée, et tout le monde coupable devant Dieu. Les Gentils tels incontestablement – sans loi et réprouvés dans leur entendement, pratiquant l'impureté avec une ardeur insatiable ; le Juif condamné par sa propre bouche, par ce dont il se glorifiait. Loin qu'aucun fût justifié par les œuvres de la loi, elle apportait avec elle la connaissance du péché. Le péché était partout – la loi n'en était que la conviction spéciale.

Cela clôt la preuve faite par l'apôtre, de cet état qui donnait occasion à la colère de Dieu de se révéler du ciel ; cette preuve s'étendant dans son ensemble depuis 1:19, jusqu'à la fin de 3:20.

Ensuite, l'apôtre revient à son sujet propre, énoncé en 1:17 – la justice de Dieu. L'homme, c'était clair, n'en avait point. Juifs et Gentils étaient prouvés pécheurs ; mais maintenant la justice de Dieu a été manifestée entièrement en dehors de la loi, la loi et les prophètes lui rendant témoignage. C'est là le grand point principal : la justice de Dieu est manifestée. Cela a lieu par la foi de Jésus Christ. Telle est la manière dont elle est présentée et reçue. Elle est envers tous. Si c'était la justice de l'homme, elle devrait être par la loi, et, par conséquent, serait seulement pour les Juifs qui, seuls, avaient cette loi. Mais c'est la justice de Dieu et par la foi, et ainsi *pour* tous, et de fait (puisque c'est par la foi en Jésus Christ) *sur* tous ceux qui croient. Car il n'y a point de différence ; tous sont semblables, tous sont sous le péché ; mais la justice de Dieu était, par la foi, sur tous ceux qui croyaient. La justification est gratuite par le Dieu de grâce, par la rédemption qui est en Jésus Christ.

Cela donne la thèse complète de la doctrine de la justice, dans tout son ensemble. En 1:17, la justice de Dieu, nous est-il dit, est révélée dans l'évangile. Maintenant, en contraste avec la loi qui était le moyen de la justice de l'homme, n'ayant rien à faire avec elle, (*khoris nomou*, entièrement en dehors de la loi) nous connaissons la manière dont cette justice est appliquée : – c'est par la foi de Jésus Christ envers tous, applicable et maintenue comme principe de foi envers tous, et sur tous ceux qui croient. Tous étaient également sous le péché, manifestés tels ; la justification de tous également est gratuite par la grâce de Dieu, par la rédemption – cette rédemption qui est en Christ Jésus.

Viennent ensuite des détails additionnels, et la manière dont cette justice s'applique aux saints de l'Ancien Testament comme aux saints depuis Christ. Dieu ; nous dit l'apôtre, avait présenté Christ comme propitiatoire, lieu où l'on avait accès sur le principe de la rédemption et du sang présenté à Dieu comme sacrifice ou propitiation pour les péchés. Or, en ce qui regarde les saints de l'Ancien Testament, cela prouvait maintenant la justice de Dieu quant au support dont Il avait usé envers eux quand ils avaient péché. En ce temps-là Sa patience avait été prouvée, mais où était Sa justice quand Il passait ainsi sur les péchés des Abraham, des Samuel, des David, etc. ? Voilà ce qui était démontré maintenant. C'était en vue de la propitiation que Christ devait accomplir, toujours pré-

sente à Dieu, sur la base de laquelle Il pouvait agir comme si elle était déjà accomplie, aussi loin qu'allait le pardon des péchés.

Puis, quant à ceux qui venaient après que l'œuvre de la rédemption était accomplie, la justice présente et entière de Dieu était manifestée – Sa justice manifestée en ce temps-ci ; celle par laquelle Il pouvait être juste et justifier ; oui, celle dans laquelle Il était manifesté juste en justifiant les croyants en Jésus Christ. Ceci était une immense vérité. La patience avait été auparavant, mais la justice dans l'exercice de cette patience n'était pas révélée ; *maintenant* la justice était révélée, la justice de Dieu, d'abord dans l'exercice de cette patience, justifiant Son pardon de leurs péchés précédents, mais de plus la justice, la propre justice de Dieu, étant pleinement révélée, le fondement de la justification de ceux qui croyaient en Jésus Christ, la justice de Dieu en faisant cela, était aussi clairement manifestée que l'œuvre en vertu de laquelle cela se faisait était parfaitement accomplie. La justice de Dieu était pleinement démontrée en plaçant Christ à Sa droite, comme nous l'apprenons en Jean 16:10. Il est monté en haut en vertu de ce qu'il a pleinement glorifié Dieu à la croix et de ce que la justice de Dieu y a été révélée et déclarée. Dans la partie de l'Épître qui nous occupe maintenant, nous avons simplement le fait que la justice de Dieu est maintenant déclarée quant à la rémission des péchés passés, et à la justification des croyants maintenant, Christ étant mis en avant comme propitiatoire par la foi en Son sang. La valeur du sang de Christ rend témoignage à la justice de la rémission des péchés précédents ; mais elle amène aussi la justification actuelle et manifeste de ceux qui croient, maintenant pleinement la justice de Dieu. Il est juste et justifie, et non pas condamne, ceux qui croient.

Toute vanterie de la part de l'homme est exclue, car c'est par l'œuvre, de Dieu, par la grâce de Dieu, qu'il est justifié : non pas évidemment par une loi d'œuvres cas où il y aurait, c'est évident, un sujet de vanterie pour l'homme, mais par la loi de la foi qui simplement reçoit par grâce l'œuvre d'un autre. Nous pouvons voir ici que l'expression loi est employée dans le sens de principe d'action régulier. La loi de la foi, la loi des œuvres. Nous retrouverons cela. De là, comme nous ne pouvons pas mêler les deux principes, gagner une chose par les œuvres, et recevoir une chose par la foi (et en vérité, c'est une autre chose – la justice de Dieu et non celle de l'homme), l'une des deux exclut l'autre, et nous concluons, non seulement qu'un homme est justifié par la foi, par le moyen du sang de Christ, par grâce, mais que c'est sans les œuvres de loi, entièrement à part, à l'exclusion absolue de rien de pareil. C'est Dieu justifiant les pécheurs par Ses propres voies envers eux, et non pas l'homme juste par une loi qu'il ait gardée. Car tous sont sous le péché. Et Dieu est-Il seulement le Dieu d'un peuple, à savoir, de Son peuple ? N'est-Il pas le Dieu de toutes les nations ? Sûrement Il l'est, et même Il l'est maintenant, en grâce, précisément comme Il l'est pour le Juif qui en avait autant besoin que le Gentil. Car c'est un seul et même Dieu qui justifie la circoncision (qui cherchait sa propre justice par la loi) sur le principe de la foi, gratuitement par grâce, et, si un Gentil avait cette foi, ce Gentil aussi, par la foi qu'il possédait. Telle est la force des deux expressions traduites « sur le principe de » et « par » (au moyen de) quand on la possédait. Le Juif cherchait la justice sur un principe erroné. L'évangile révélait le vrai principe – la foi. Si le Gentil avait la foi, il avait la justification qui était donnée sur ce principe,

Si donc cette justification était par la foi, à l'exclusion de la loi, annulait-elle la loi ? En aucune manière. La loi amenait la conviction de péché ; plus encore, elle amenait la malédiction de laquelle celui qui était sous elle devait être délivré. Et Christ prenant sur Lui-même cette malédiction pour justifier et en délivrer celui sur qui elle pesait, donnait la plus haute sanction possible à la loi. Le fait que Christ avait pris sur Lui la malédiction de la loi, en établissait l'autorité comme rien autre ne pouvait le faire. L'apôtre venait de s'en servir pour convaincre pleinement le Juif, en sorte que le sang de Christ et la grâce et la rédemption étaient nécessaires ; et leur introduction comme nécessaire pour le Juif qui était sous la loi, si elle mettait de côté toute justice par la loi, reconnaissait pleinement l'autorité de la loi comme les amenant sous la transgression de laquelle ils devaient être justifiés. Le paiement de la dette reconnaît la dette et l'obligation qui l'a faite telle, quoiqu'il y mette fin. Il y a plus que cela dans la loi, il est vrai, et je ne me sers de l'image simplement que pour montrer que, mettre fin à une chose peut pleinement prouver l'obligation de cette chose.

La justice par la foi était sur un principe incompatible avec la loi. Dans l'une, l'œuvre de Dieu, en grâce, justifiait gratuitement ; selon l'autre, l'œuvre de l'homme en justice rendait inutiles la paix, la rédemption, et l'œuvre de Dieu. Et après tout l'obéissance à la loi ne produisait pas ce que faisait la grâce. Si la loi était accomplie, ce n'était pas la justice de Dieu, mais celle de l'homme. Mais la rédemption, la grâce et le sang de Christ, efficaces par la foi, reconnaissaient l'autorité de la loi et lui donnaient sa sanction en faisant face d'une autre manière aux péchés et à la condamnation qu'ils méritaient ; cela allait sur un principe différent, incompatible avec la loi, comme moyen de justice, mais reconnaissait le droit de la loi de réclamer la justice comme établie par Dieu, et, quand l'homme avait failli, donnait satisfaction à ce droit en grâce. Les deux ne pouvaient opérer ensemble, car elles se contredisent en tous points ; l'une reposait sur la grâce, l'autre sur les œuvres : la première sur l'œuvre de Dieu ; la seconde sur celle de l'homme. Celle-ci, par conséquent, donnait la justice de l'homme si elle était accomplie, ce qu'elle n'était pas ; celle-là la justice de Dieu par une œuvre parfaite. Mais la grâce qui était incompatible avec la loi reconnaissait l'exigence de la loi et y donnait satisfaction, afin de justifier gratuitement celui qui avait failli sous elle.

Mais il y avait plus que cela dans l'histoire d'Israël. Il y avait les Abraham et les David, les promesses, et la fidélité divine qui reconnaissait ces promesses. Sur quel terrain se tenaient-ils ? Qu'a trouvé Abraham ? Fut-il justifié par les œuvres ? S'il en est ainsi, il a de quoi se glorifier. Mais il n'en est pas ainsi devant Dieu, (devant les hommes, en vue de constituer un témoignage pour eux, il a pu y avoir là et il y a eu une preuve) mais devant

Dieu, il fut compté juste par la foi. Abraham crut Dieu et cela lui fut imputé à justice. Si un homme travaille, la rémunération est son dû, et non une grâce ; mais à celui qui ne travaille pas, mais croit en Celui qui justifie le pécheur, sa foi lui est comptée pour justice. Cela est établi par le cas de David. « Bienheureux est l'homme dont l'iniquité est pardonnée, dont le péché est couvert ; bienheureux est l'homme à qui l'Éternel n'impute pas son péché. » Remarquez ici que jusque-là l'imputation de la justice ne va pas plus loin que le pardon des péchés. Plus loin, il y a davantage ; mais ici, c'est tout. Un homme est justifié de ce dont il est coupable – de ses péchés, et aussi loin, estimé juste. Car telle est la force de la justice imputée. Sa foi lui est comptée pour justice. Ce n'est pas tant l'idée qu'elle lui est mise en compte[150]. Abraham crut Dieu et fut compté pour juste à cause de sa foi. Ce n'était pas que sa foi eût une valeur intrinsèque qui lui fût mise en compte, comme tant de justice, mais il fut estimé et compté juste à cause de sa foi. Dieu le tint comme un homme juste à cause de sa foi. De même, David parle d'un homme compté pour juste sans aucune œuvre. Aucun péché ne lui était imputé. Il était réputé, tenu entièrement net du péché, devant Dieu, du moment que le péché était pardonné et couvert. Il avait été pleinement pourvu à la responsabilité de l'homme et il était, lui, considéré comme net de tout péché.

Et cela n'était-il que pour la circoncision seulement ? Notre thèse est que la foi fut comptée pour justice à Abraham. Quand ? Circoncis, ou incirconcis ? Incirconcis. Ainsi, dans un exemple aussi grand que celui d'Abraham, nous voyons une personne incirconcise justifiée par la foi. La circoncision ne fut qu'un sceau de la justice qu'il avait eue circoncis ; et ainsi il fut le père de tous ceux qui croient (même incirconcis comme les Gentils croyants,) afin qu'ils fussent comptés pour justes aussi par la foi, et, en outre, le père de la vraie séparation pour Dieu (comme je le comprends quoique la forme de la phrase soit quelque peu étrange), non seulement pour Israël circoncis, mais pour quiconque marche dans la foi d'Abraham – circoncision, non dans la lettre, mais dans l'esprit.

L'apôtre développe ensuite les principes du cas d'Abraham. Les promesses faites à Abraham quant à l'héritage ne furent pas par la loi, mais par la justice de la foi. Si ceux qui sont de la loi sont héritiers, la foi est rendue vaine. Faire exclusivement héritier Israël comme étant sous la loi, c'était détruire le principe d'après lequel Abraham avait l'héritage. Il l'avait par la foi, et nullement par une loi quelconque. Une promesse n'est pas une loi ; et fonder l'héritage sur la loi et la donner à Israël à cause de la loi annulait la promesse. La promesse et la foi dans cette promesse allaient ensemble. La loi était l'œuvre de l'homme, et, de la part de Dieu, une chose exigée de l'homme, et non une promesse à l'homme. Et en effet, la loi produit la colère, au lieu de donner un héritage ; car où il n'y a pas de loi, il n'y a pas de transgression parce qu'il n'y a rien à transgresser. La colère produite et l'introduction de la transgression n'est sûrement pas une promesse. Mais l'héritage est par la foi, afin que ce fût par grâce ; car la foi croit simplement à la grâce manifestée et ainsi la promesse est sûre pour toute la semence, car la grâce peut la donner à un Gentil, et la foi chez un Gentil peut la recevoir ; non pas simplement la donner à la semence sous la loi, quoique, là aussi, la foi pût la recevoir, mais à quiconque avait la foi d'Abraham, qui est le père, non seulement des Juifs, mais de nous tous (comme il est écrit : « Je t'ai fait père d'une multitude de nations ») devant Dieu, le Dieu qu'il avait cru.

Mais ceci introduit un autre principe. Quand Abraham reçut la promesse, il était comme mort. Le Dieu en qui il crut est un Dieu au-dessus de la faiblesse et de la défaillance humaine, et appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient. Abraham crut Dieu, en dépit de son corps amorti et de celui de Sara : c'était là une quasi-résurrection. Cela introduit encore un grand et important principe. Nous avons eu la grâce de la part de Dieu et la foi de la part de l'homme, en connexion avec la promesse d'un côté et la rédemption qui est en Christ de l'autre. Maintenant la puissance est introduite – la puissance de Dieu ; non pas une conduite envers l'homme en vertu de quelque bien ou de quelque capacité qui soit en lui, mais Dieu qui ressuscite les morts, et selon cette puissance qui appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient. Il peut les faire être comme Il les appelle. Ceci s'applique au cas d'Abraham, aux Gentils, et, quant à la puissance dans sa nature, à la résurrection de Christ.

La loi demande la puissance dans l'homme pour l'accomplir. Dieu ressuscitant les morts ne requiert évidemment aucune puissance dans le ressuscité, et les choses qui ne sont point n'ont aucune capacité pour devenir des choses qui sont. Abraham crut Dieu, ne considéra aucune circonstance qui, eu égard à la faiblesse de l'homme, aurait rendu la chose impossible, parce que Celui qui parlait en vérité pouvait faire toutes choses en puissance. Cela fut reconnu par Abraham. De là, si Dieu parlait, la chose était certaine ; aucun manque de puissance ne pouvait la faire échouer, et cette reconnaissance de ce que Dieu était, cette foi (qui, par grâce, justifiait Dieu dans Sa parole, Lui donnait Son vrai caractère) lui fut imputée pour justice. Quand l'homme justifie Dieu dans Ses œuvres, Ses paroles et Ses voies, et non soi-même, Dieu le justifie. Ces voies sont en Christ. Mais notre foi quoique en principe la même, a néanmoins sous un très important point de vue un caractère différent de celle d'Abraham. Il crut que Dieu pouvait accomplir ce qu'il avait dit. Nous, nous croyons qu'il a ressuscité Christ d'entre les morts. Son œuvre est une œuvre accomplie. Il a été livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification.

Mais, remarquez-le, la foi dont il est parlé ici, c'est la foi en Celui qui L'a ressuscité. La justice nous est imputée comme croyant en Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts. De sorte que nous reconnaissons, non seulement l'œuvre de Christ, mais l'acceptation de cette œuvre par Dieu et la puissance de Dieu pour vivifier les morts ; comme Jean disait : « Dieu peut faire de ces pierres mêmes des enfants à Abraham. » Dieu est intervenu en puissance, comme satisfait, pour ressusciter Christ de l'état où nos péchés (Lui les ayant pris sur Lui-même en

[150] Un autre mot est employé pour exprimer cette idée illogeetai, comme 5:13, et dans l'Épître à Philémon, « mets-le moi en compte. » Ici c'est logizomai, « estimer, reconnaître, compter. »

grâce), L'avaient amené. Pour ne pas parler de Sa personne, Dieu ne pouvait pas le laisser là, car Il était satisfait quant aux péchés, et en toute justice, Il Le ressuscita d'entre les morts, comme témoignage public de sa satisfaction.

Et maintenant nous voyons combien est complet l'exposé que nous avons eu quant à nos péchés. Nous sommes justifiés gratuitement, par la grâce de Dieu. Nous avons la rédemption dans le Christ Jésus. Nous avons Son sang pour propitiatoire par la foi en lui. La justice de Dieu dans la rémission, la justice dans la justification du croyant, Christ ayant été livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification, Dieu Lui-même L'ayant ressuscité d'entre les morts. Ainsi il a été pleinement pourvu à tout ce qui concerne les péchés, la culpabilité – à tout ce qui avait à être jugé au jour du jugement ; et le pardon, la justification, la rédemption nettement manifestés en justice, et cela en parfaite grâce ; le sceau de Dieu mis dans la résurrection sur l'œuvre entière de Christ, comme complète, quant à ce à quoi il devait être satisfait ; la grâce à cet égard complète (car elle a beaucoup à donner aussi), et nous, croyants, justifiés par la foi devant Dieu. Nous verrons qu'une autre question s'élève. Mais quant à ce qui regarde nos péchés, tout ce que nous avons fait, tout ce dont nous eussions été responsables au jour du jugement, la question est complètement réglée. Dieu a fait Son œuvre à Lui, en grâce ; Christ qui fût livré pour nos offenses est ressuscité d'entre les morts ; Dieu a mis Son sceau sur la plénitude et l'efficacité de Son œuvre. C'est dans le Dieu qui a ainsi opéré que nous croyons. Sa grâce nous a justifiés en justice.

Il y a ici un point qu'il est bon de remarquer. Nous n'avons, dans cette partie de l'épître aucune expérience. Sans doute, nous sommes heureux dans le pardon, comme résultat ; mais ce n'est pas une opération intérieure se terminant par la délivrance dans la puissance de la grâce divine, mais une œuvre complète opérée, par laquelle la justice de Dieu est déclarée, l'œuvre de Dieu pourvoyant aux péchés en raison desquels Il avait prononcé sur nous comme coupables – pas un juste, non pas même un seul – et nous avait prouvés être tels. Il a démontré que tous, Juifs et Gentils, étaient sous le péché et justifiés gratuitement par Sa grâce. C'est la culpabilité *prouvée,* non pas une expérience ; la justification complète par Christ livré pour nos offenses, et non pas ce qui se passe dans nos cœurs. L'expérience de ce qui est intérieur et la délivrance viennent après dans les chapitres 7 et 8.

Cela fait voir comment est complète cette partie de l'épître quant à son sujet propre, et comment l'évangile a trait d'abord à la culpabilité et à son abolition – notre justification de cette culpabilité – et non à notre état ou à notre nature, quoique les fruits du vieil homme constituent cette culpabilité. Elle montre aussi comment un évangile plein et gratuit peut être prêché sans toucher notre nature et notre état par elle, quoique une condition d'âme solidement établie ne puisse exister sans l'expérience et la délivrance de la partie subséquente de l'épître. L'homme naturel peut comprendre le pardon, le paiement d'une dette ; un enfant prêt à être puni, sait ce que c'est que d'être pardonné ; mais une âme sous les exercices produits par l'Esprit de Dieu peut seule comprendre ce que c'est que le péché au-dedans et la délivrance de son pouvoir. C'est très vrai que pour avoir une œuvre réelle, même quant au pardon, il doit y avoir la conviction de culpabilité sous nos péchés. La conscience doit être atteinte, la culpabilité reconnue. L'exposé de l'épître, quant à cette culpabilité, quant au fait que nous sommes sous le péché, doit trouver son application personnelle et son écho dans la conscience, notre conscience sanctionnant la justice de notre condamnation quant à soi-même ; de sorte que nous ayons la conscience que nous – moi – avons à être gratuitement justifiés. Mais nous pouvons voir que par la simple conscience que nous avons péché, sans aucun sentiment réel de l'existence du vieil homme, de notre exclusion de Dieu par lui, le pardon peut être compris, il peut même être supposé, quoiqu'aucun pardon réel ne soit possédé ni la réconciliation effectuée. Ce n'est pas manque de sincérité, c'est une illusion ; mais elle montre comment l'évangile de la repentance quant aux péchés dont nous sommes coupables et leur rémission, peut être prêché sans que l'expérience de ce que nous sommes en nous-même ait été opérée dans l'âme. La reconnaissance vraie de notre culpabilité dans la conscience doit être là pour qu'il y ait quelque réalité en fait de repentance ou de pardon mais non la connaissance expérimentale du moi. Ceci peut venir avant la conscience du pardon, et alors sera généralement accompagné d'une grande angoisse d'âme, et le pardon et le repos permanent de la conscience viendront ensemble. Mais dans l'épître les deux choses sont nettement distinctes, l'expérience de ce que nous sommes venant en dernier lieu ; le témoignage – le témoignage de Dieu, la preuve et le jugement de la culpabilité universelle, le pardon et la justification avec ses effets bénis par l'œuvre de Christ livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification – étant complet à la fin du verset 11 du chapitre 5. Pour ce qui est de l'expérience elle-même et de notre état dans la chair par la chute d'Adam, nous en parlerons quand nous arriverons aux chapitres suivants. Tout ce que je fais remarquer ici, c'est la distinction entre les deux choses.

Mais il y a un autre point que je voudrais faire ressortir avant de retourner au cours de l'enseignement de l'épître. Dans le 3e chapitre il est fait allusion au propitiatoire, dans la fin du 4e au bouc azazel, du moins à ce qui répond aux deux. Par suite le vrai mot dans le chapitre 3:25, est propitiatoire, par la foi en son sang.

De là l'allusion faite aux péchés passés, et puis, non pas encore le fait que les péchés ont été portés, mais une telle glorification du caractère de Dieu qu'elle Le révélait juste et justifiant ceux qui croient en Jésus. Et ceci est le témoignage au monde entier. Christ est présenté comme propitiatoire, par la foi en Son sang. Ce premier bouc était le lot du Seigneur. Tout ce que Dieu est a été parfaitement glorifié dans la mort de Christ : Sa majesté, Sa vérité, Sa justice contre le péché, Son amour (Jean 13:31, 34 ; 17:4) ; sans que rien dise qui, ou combien seraient sauvés. Ainsi le message de la grâce et de la supplication peut aller à toute la terre. Dieu est satisfait, glorifié dans ce sang qu'Il a sous les yeux et dit : « Venez. » Ici il est employé en vue du pardon, et afin que Dieu soit juste en justifiant. À la fin du chapitre 4, c'est : Il fut livré pour nos offenses, et « nos » est introduit – les offenses

de ceux qui peuvent parler par la foi et dire « nos ». Et ici, il parle en conséquence d'offenses positives pour lesquelles Christ fut livré (comme le souverain sacrificateur confessait les péchés du peuple sur la tête du bouc azazel ;) car porter les péchés, « nos péchés en Son corps sur le bois » est une chose bien différente que de glorifier Dieu dans Son caractère propre, en cela. Il mourut là où le péché était entré. L'un et l'autre côtés avaient leur place et leur importance spéciale : l'un pour la gloire de Dieu, et afin que la gloire fût gratuite en justice ; l'autre, comme c'était nécessaire, pour nous nettoyer du péché.

Je reviens maintenant au sujet général défini dans les onze premiers versets du chapitre 5 – le plein exposé de cette grâce rédemptrice de Christ livré pour nos offenses, selon la grâce infinie de Dieu. Nous avons, dans cette épître, deux exposés distincts de la bénédiction des croyants. Le passage qui nous occupe 5:1-11, et le chapitre 8. Le premier nous donne ce que Dieu Lui-même est pour nous en grâce, avec ses conséquences bénies ; l'autre, la place du croyant en Christ devant Dieu, et ce que Dieu est pour lui, là. Le dernier présente le croyant plus pleinement et plus complètement devant Dieu, après que sa mauvaise nature telle que la loi la révéla, et sa délivrance de cette nature ont été complètement discutées ; mais le premier fournit plus amplement et plus pleinement ce qu'est Dieu Lui-même en grâce. L'un, c'est ce que Dieu est pour le pécheur et, de là, davantage ce que Dieu est en Lui-même, avec ses conséquences en grâce ; l'autre, le croyant en Christ devant Dieu, un avancement pour le saint et tout particulièrement béni en prouvant ce qu'est Dieu pour lui, mais pas aussi pleinement ce qu'il est en Lui-même pour les hommes par Christ. Ceci est en conséquence plus richement développé en 5:1-11. C'est le tableau de tout l'ensemble de la riche bénédiction qui découle de Christ, depuis la paix avec Dieu, jusqu'à se glorifier en Lui ; mais c'est l'amour envers nous tandis que nous étions pécheurs (et, pour cette même raison, davantage ce qu'est cet amour en Dieu Lui-même) et non un homme en Christ devant Dieu. Quant à ceci nous en verrons davantage quand nous arriverons au chapitre 8.

Nous avons dû remarquer déjà que jusqu'à la fin de 5:11, l'enseignement de l'Esprit est relatif aux péchés ; depuis le verset 12 jusqu'à la fin du ch. 8, il s'agit de la délivrance du péché. La première portion parle de Christ livré pour nos offenses ; la dernière, de notre crucifixion avec Lui et par suite de notre mort au péché. Mais notre thème présent c'est qu'il fut livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. L'Apôtre nous a aussi pleinement enseigné que nous recevons cela par la foi, comme une œuvre faite, acceptée par Dieu comme une propitiation satisfaisante, et prouvée telle par la résurrection de Christ d'entre les morts, ressuscité par conséquent pour notre justification selon la justice de Dieu. Nous avons eu la propitiation par la foi en Son sang dans le chapitre 3 – la justice de Dieu pleinement déclarée, juste et justifiant celui qui croit ; et maintenant, dans le chapitre 4, la résurrection de Christ pour notre justification, après qu'il eut été livré pour nos offenses. Cette œuvre, faite en dehors de nous (dans laquelle notre seule part fut nos péchés, et, béni soit Dieu, de ce que nous qui croyons pouvons dire qu'ils étaient là, à moins que nous n'ajoutions la haine qui Le crucifia par les mains des méchants), fruit de la grâce souveraine et gratuite de Dieu, et Christ étant livré pour nos offenses, est revêtue du sceau de Dieu apposé dans la résurrection, comme œuvre complète et satisfaisante, et bien davantage, quoique nous n'allions pas plus loin ici, vu qu'elle est le fruit de la libre grâce et de l'amour de Dieu pour nous.

De là, non seulement la justice de Dieu est déclarée « juste et justifiant celui qui croit », mais, étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu. Tout ce qui était entre nous, par nos péchés, entièrement nettoyé, et Dieu nous l'ayant scellé par la résurrection de Christ, nous, connaissant cela par la foi, nous avons la paix avec Dieu. C'est une expression on ne peut plus complète. La paix avec Dieu est avec Dieu tel qu'il est. S'il y avait quelque chose de nature à troubler moralement Sa nature sainte, ou, si quelque chose se trouvait sur notre conscience, nous n'aurions pas la paix avec Dieu. Mais il n'y a rien. Notre justification est absolument par Dieu Lui-même, connue par la foi, de sorte qu'aucune tache, aucun nuage ne demeure. Nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ. Il l'a faite, et elle est parfaite. Mais par Lui aussi nous avons accès dans la grâce ou la faveur dans laquelle nous nous tenons – notre condition présente ; une faveur meilleure que la vie – la faveur divine. Quand je regarde en haut vers Dieu, je ne trouve rien comme ma relation présente avec Lui, que la faveur divine reposant sur moi. La lumière de Sa face est sans nuages. Du même amour dont Il aime Jésus, Il m'aime, moi, et c'est en cela que je me repose. L'espérance que j'ai devant moi – telle est la valeur du sang de Christ – est la gloire de Dieu. Je triomphe dans cette espérance ! Il m'amènera dans cette gloire ! Cette espérance illumine d'une lumière céleste le sentier dans lequel je marche.

Cela complète ce que je reçois comme l'effet béni de l'œuvre de Christ et de la grâce qui L'a donné et m'a donné à moi, par la foi, part dans cette œuvre. Mais ce n'est pas tout. Deux fois l'Esprit ajoute « et non seulement cela ». J'ai en réalité dans ces trois points la paix quant à tout ce qui pouvait me constituer coupable et m'enlever la paix, la faveur présente, et l'espérance de la gloire ; tout ce qui m'est donné, jusque dans la gloire, pleinement établi. – Le passé, le présent et l'avenir – un avenir éternel – tout parfaitement établi en grâce ; mais il y a le chemin qui conduit là, et, plus encore, il y a à penser au Donateur aussi bien qu'au don. Tout ce qui me concerne en ce que donne la grâce est complet ; mais j'ai encore beaucoup à apprendre, à être beaucoup corrigé, peut-être beaucoup à soumettre, bien des choses qui tendent à m'empêcher de voir nettement l'espérance et d'y fixer mon cœur. Je trouve sur ma route des tribulations et je puis me réjouir et me glorifier en elles aussi. Elles produisent la patience, la soumission de la volonté et la tranquillité d'esprit que cela donne. Cela me conduit à une connaissance plus entière de moi-même, à une plus intime séparation d'avec le monde à travers lequel je passe, à une conscience plus claire (ma portion étant dans un autre) de ce qu'est Dieu pour moi le long de la route ; de même qu'Israël apprit à se connaître dans le désert et à connaître la bonté patiente de Dieu tout le long du chemin. Ils furent humiliés et éprouvés pour apprendre ce qui était dans leur cœur, mais la manne ne manqua jamais, quand

bien même ils s'en dégoûtèrent ; leurs vêtements ne s'envieillirent pas, ni leurs pieds ne furent pas foulés durant ces quarante années. Si, par incrédulité, ils retournèrent en arrière depuis la montagne des Amoréens et durent rester trente-huit ans de plus dans le désert, leur Dieu, plein de grâce, retourna aussi, et marcha avec eux. Mais tout ceci comme analogie. Car ici l'apôtre ne parle pas de chute, mais de tribulations et de leur profit – choses dans lesquelles il se réjouissait et se glorifiait. Il ne l'aurait pu faire dans la chute. Il y a tel exercice de cœur qui nous rend plus capables de discerner spirituellement notre espérance, et de nous sevrer du monde qui tend à la cacher à notre vue. Notre espérance est plus claire et nous-mêmes plus mûrs dans la conscience que toute notre espérance et notre demeure est là où le nouvel homme trouve sa portion.

Mais il y a là un autre élément très important, outre le fruit subjectif dans l'état de notre âme. J'ai à la fois la clef de toutes ces tribulations et la puissance qui me rend capable de les supporter et de les comprendre ; de les rattacher à une bénédiction qui nous élève au-dessus d'elles et nous tourne vers la grâce qui les emploie, tout cela, pour donner une plus profonde et éternelle bénédiction – la grâce de Celui qui ne retire pas Ses yeux de dessus le juste, qui daigne veiller sur nous dans les détails, pour suivre nos caractères et notre état, afin de faire concourir toutes choses à notre plus grand bien. L'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs. Ce qui est en Dieu – ce qu'il est dans Sa nature – est répandu, non seulement est connu, mais pénètre nos cœurs de sa puissance. C'est l'amour de Dieu, mais dans nos cœurs, et cela par Sa propre présence signalée ici pour la première fois – le Saint Esprit qui nous est donné. La purification et la justification étant complètes et absolues, tous les obstacles ainsi enlevés, le Saint Esprit peut venir habiter en nous et mettre dans nos cœurs ce que Dieu est dans Sa nature. La délivrance du mal ouvre la voie à cela, et maintenant la présence de Dieu tel qu'Il est (et Il est amour) remplit nos cœurs.

Mais l'introduction du Saint Esprit en cet endroit est de la plus haute importance. Le baptême du Saint Esprit était un des deux grands actes attribués au Seigneur dans Jean 1. Ceci en est l'application pratique, en conséquence de la valeur et de l'efficace de ce sang par lequel les péchés de ceux qui croient ont été mis de côté. De même que dans l'Ancien Testament le lépreux était lavé d'eau, puis aspergé de sang, enfin oint d'huile ; de même, nous, nous sommes lavés par la parole, aspergés du sang de Christ, et puis oints du Saint Esprit. Cela n'est pas être né de nouveau. Cette naissance s'applique à l'œuvre du Saint Esprit dans les incrédules ; c'est après que nous avons cru que nous sommes scellés. En outre ce sceau est toujours, je crois, associé avec le pardon. « Repentez-vous et soyez baptisés, dit Pierre, en rémission des péchés et vous recevrez le don du Saint Esprit. » En Actes 10:43, c'est pendant que Pierre annonce la rémission des péchés que le Saint Esprit descend sur le croyant Corneille. Et ici, dans l'Épître aux Romains, la mention du Saint Esprit arrive quand le pardon et la justification ont été proclamés, comme dans le chapitre 4 et même au chapitre 3, et avant que soit abordé le sujet de l'expérience de ce que nous sommes et de notre position en Christ.

Ceci a pour les âmes une grande importance pratique. Le principe de l'acceptation est clair ; la plénitude de la grâce de Dieu envers nous en Christ, et l'espérance de la gloire qui s'y rattache, nous sont assurées par Sa mort. Nous sommes pardonnés et scellés. La grâce qui nous est présentée ici n'est pas une affaire de ce qu'on appelle communément expérience ; mais l'amour parfait de Dieu envers nous lorsque nous étions encore pécheurs et n'avions, en tous cas, absolument aucune expérience du bien. Elle repose sur l'œuvre de Christ *pour* nous, œuvre dont la valeur est *sur* nous devant Dieu. Étant ainsi acceptés, nous sommes scellés. Il est de toute importance de bien voir le caractère complet de cela quant au salut, à la joie en lui, et à la confiance en Dieu. L'expérience a sa place et une place importante aussi, mais l'amour de Dieu dans le salut et le jugement de l'œuvre de Christ est de toute importance. Quelques chrétiens voudraient obliger les âmes à avoir l'expérience du chapitre 7 pour que le salut du 5^{e} leur fût assuré. Cela peut venir avant, et alors l'acceptation en Christ est vue en simplicité. Toute la vie chrétienne ultérieure est une vie de grâce assurée, sauf les cas de discipline spéciale ; mais l'acceptation du chapitre 5 peut être connue par elle-même d'abord, (mais alors la justification est le pardon, et s'applique à ce que nous avons fait ; ce n'est pas, nous faits justice de Dieu en Christ) ; mais, si tel est le cas, la connaissance de soi-même et notre place en Christ doivent être apprises plus tard.

Remarquez de plus comment, tandis que c'est par l'habitation du Saint Esprit en nous, que nous avons la jouissance de l'amour, la connaissance et la preuve de cet amour se trouvent dans une œuvre faite en dehors de nous et complètement indépendante de nous-mêmes – même pour nous, lorsque nous étions dans un état mauvais et privés de toute force. « Car, dit l'apôtre, quand nous étions privés de toute force, Christ est mort en Son temps pour des impies. » Des impies et sans force ! – tel était notre état quand l'œuvre glorieuse de l'amour de Dieu fut accomplie pour nous. Mais cela nous donne la certitude que la pureté et la perfection de l'œuvre propre et de la nature de Dieu se trouvaient en elle. Elle nous convient, n'a aucun motif en nous, si ce n'est notre état ruiné. L'amour de Dieu comme de Lui-même est seul sa source et sa cause efficace. C'est ce qui Lui appartient en propre. Peut-être, pour un juste quelqu'un voudrait-il mourir – consentirait à mourir – mais Dieu signale Son amour (ce qui Lui est propre et particulier) en ce que lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ mourut pour nous. Nous avons maintenant un principe de grâce plein de bénédiction pour nous. Le Saint Esprit, qui révèle la vérité, ne raisonne pas de ce que nous sommes à ce que Dieu sera. Tel est toujours le raisonnement d'une âme réveillée, et tout naturellement, parce qu'il faut qu'il en soit ainsi pour la conscience et le jugement ; seulement il y a un sentiment défectueux du péché et une pensée vague de miséricorde qui affaiblit l'effet du sentiment qu'il peut y en avoir. Mais même dans l'âme repentante, ce raisonnement prend place jusqu'à ce que nous ayons réellement rencontré Dieu et connu Sa grâce ; comme le fils prodigue parlant d'être fait serviteur avant d'avoir rencontré son Père. Le Saint Esprit nous fait voir clairement que nous sommes perdus sur le terrain du jugement ;

mais il part de ce que Dieu est et de ce qu'il a fait, pour signaler les conséquences qui en résultent pour nous. Il raisonne selon la grâce qu'il révèle. Ainsi ici, (5:9, 10) beaucoup plutôt ayant été maintenant justifiés par Son sang serons-nous sauvés de la colère par Lui. Si lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés par Sa mort, beaucoup plutôt ayant été réconciliés serons-nous sauvés par Sa vie. L'Esprit conclut ainsi de ce que Dieu est en grâce aux conséquences qui en résultent, et non pas de notre état à ses conséquences devant Dieu. L'âme qui en est encore là, est encore dans un état légal. Il y a soit de la légèreté et de l'illusion, soit un mélange de loi et de grâce. Dans l'enseignement du Saint Esprit il n'y a pas de mélange : condamnation positive sur le terrain de la responsabilité, et salut et bénédiction de par la grâce par la justice.

Cela clôt la première addition au plein exposé du salut dans les versets 1 et 2. L'espérance ne rendant pas confus parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous est donné ; et alors nous partons de la grâce divine pour arriver à ses conséquences bénies. Mais ce n'est pas tout encore : – « Non seulement cela » ; mais connaissant ainsi Dieu, nous nous glorifions en Dieu Lui-même par notre Seigneur Jésus Christ, par qui nous avons reçu la réconciliation. Nous nous réjouissons, non seulement dans le salut reçu ; mais dans le Dieu qui nous y est révélé. Tel qu'il a été révélé dans l'œuvre de notre Seigneur Jésus Christ, nous nous réjouissons en Dieu. Vérité bénie ! Il est naturel que nous nous réjouissions dans le salut donné, dans l'espérance de la gloire ; mais c'est bien plus d'avoir appris à nous réjouir en Dieu Lui-même, et de Le connaître assez pour pouvoir le faire ! Cette vérité clôt la première partie de l'épître. Justifiés dans la faveur de Dieu, comme notre place présente, et ayant la gloire en espérance, nous avons l'amour de Dieu comme une clef pour tout ce que nous rencontrons sur la route, et nous nous réjouissons en Celui que nous avons connu par ce grand salut.

Mais ici disparaît ce qui n'est simplement que le judaïsme ; et l'apôtre, en conséquence, embrasse une plus vaste étendue de pensées, et envisage l'état entier de l'homme par le péché de celui qui se tint le premier comme homme devant Dieu, et impliqua toute sa race dans les conséquences de sa défection de Dieu. Chacun y a ajouté ses propres péchés et c'est ce qui constitue la responsabilité personnelle ; mais il y a aussi l'état général de tous. Adam enveloppa sa race tout entière dans le péché et la mort, et dans l'aliénation et l'exclusion de Dieu : seulement chacun y a ajouté sa propre part ; et ainsi – le raisonnement passe du verset 12 au v. 18 – par une seule offense, quoique tous ne fussent pas condamnés à cause de la grâce, pourtant, la conséquence et la tendance de l'acte furent universelles, sur la race entière ; de même, par une seule justice, c'était en justification de vie. Tous n'étaient pas justifiés ; pas plus que tous ne furent condamnés, mais la conséquence de l'acte, dans chacun des cas, était universelle, et avait la race entière pour sphère, comme ce sur quoi il portait, à quoi il s'appliquait. Il n'est pas *sur* tous, mais c'est la portée et la direction de l'acte dans l'un et l'autre cas. C'est le même mot que « *envers »* tous en contraste avec « *sur »* tous ceux qui croient en 3:22. L'œuvre d'Adam portait sur tous et l'œuvre de Christ le faisait aussi. Puis, dans une parenthèse, depuis le verset 13 jusqu'au 17*,* nous avons la place que tient la loi en connexion avec ce point, outre les actes des deux grands chefs de la ruine et de la bénédiction. Le péché était dans le monde depuis Adam jusqu'à Moïse, lorsqu'il n'y avait pas encore de loi ; mais des actes spéciaux ne pouvaient pas être mis à charge où il n'y avait pas de loi les défendant. Le mot « imputé » est ici un mot différent du terme général employé pour « imputer à justice », et signifie une chose spéciale mise sur le compte de quelqu'un, ce que ne fait pas l'autre ; il se trouve comme il a été dit déjà en Philémon 18. Là où aucune loi ne défendait un acte, on ne pouvait le mettre en charge comme une transgression. Pourtant la mort régnait – l'effet et le témoignage du péché étant là – sur ceux qui n'avaient pas péché selon la ressemblance de la transgression d'Adam, c'est-à-dire qui n'avaient pas violé un commandement positif, comme fit Adam. C'est une citation d'Osée 6:7, où le même principe quant à Adam et à Moïse est établi. Eux (Israël) comme Adam ont transgressé l'alliance. Adam avait une loi formelle, une loi formelle fut donnée sous Moïse. Mais entre les deux, pendant qu'il n'existait formellement de loi, la mort et le péché étaient là cependant. La ruine était universelle. La grâce et la portée de l'acte de Christ ne devaient-elles pas l'être aussi ? Voilà la force du verset 15. Mais quelle était la portée de la loi là-dedans ? C'est que quand la grâce vint, elle eut à faire avec une multitude d'offenses, aussi bien qu'avec le péché en général et l'éloignement de Dieu. Voilà le verset 16. Puis, en outre, la supériorité de la grâce est démontrée dans le verset 17 ; non pas que (si par l'offense d'un seul, la mort a régné par un seul) la vie régnerait, mais que ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice régneront en vie par un seul, Jésus Christ.

Ainsi de toute manière, on pouvait dire beaucoup plus de la grâce que du péché ! Elle pouvait avoir à faire avec une multitude d'offenses, mais elle doit au moins être aussi large dans sa portée (et quant à ceux auxquels elle s'adressait) que le péché de l'homme. C'était aussi par un seul homme, de qui le premier n'avait été que l'image. Le premier, l'homme responsable ; le second, l'homme des conseils de Dieu avant la fondation du monde. De plus dans son application il ne s'agissait pas simplement de satisfaire aux exigences du cas, et du règne de la vie où avaient régné le péché et la mort, mais ceux qui recevaient l'abondance de la grâce et du don de la justice régneraient eux-mêmes en vie. Telle est la portée de la parenthèse des versets 13-17.

Dans le verset 18, nous avons l'universalité de la portée de l'acte d'Adam et de celui de notre précieux Seigneur ; dans le verset 19, leur effet pratique réel sur ceux qui étaient pratiquement rattachés à ces deux grandes têtes de race. « Plusieurs » c'est (« les plusieurs ») – la masse des personnes rattachées de fait à ces deux grandes têtes. Le péché d'Adam ne se bornait pas, dans ses effets, à lui seul. Par la désobéissance d'un seul, les plusieurs qui lui étaient rattachés furent constitués pécheurs. Par l'obéissance de Christ, les plusieurs qui lui étaient rattachés étaient constitués justes. Ceci n'est pas la responsabilité et l'imputation (là, chacun est responsable selon ses propres œuvres auxquelles s'appliquent le jugement et la propitiation) mais un état dans lequel

les plusieurs furent amenés par la tête à laquelle ils appartenaient en contraste avec la responsabilité personnelle. L'une – la désobéissance d'Adam – impliquait ceux qui se rattachaient à lui dans la condition de pécheurs. L'obéissance d'un seul – Christ constitue justes ceux qui sont associés avec Lui, et les met dans cet état et cette condition devant Dieu. C'est en contraste avec la responsabilité individuelle, quoique chaque individu se rattachant à la tête, soit placé dans l'état résultant de ce qui caractérisait sa conduite. Les « plusieurs », étaient tels dans leur condition devant Dieu en conséquence de la conduite qui caractérisait leur tête. Ce n'était pas ce qui répondait à la conduite pratique des individus, mais un état des individus, qui était le résultat de l'action caractéristique de celui qui était comme le représentant et la tête de sa race devant Dieu. C'était un état dépendant de la conduite de la tête. C'est ici le grand point. Le Seigneur et Adam, par leur acte et leur conduite, amènent ceux qui leur sont rattachés dans une certaine condition avec eux.

La loi était intervenue *(pareisèlthè)* en contraste avec un état dans lequel les têtes respectives avaient amené ceux qui se rattachaient à elles. Ce qui est important à remarquer dans ce passage, c'est que l'état était la conséquence de la conduite de la tête, et non pas qu'il était suppléé à la conduite des membres par celle de la tête. Le jugement s'applique à des œuvres : ici il s'agit d'un état qui résulte de la désobéissance d'Adam, ou de l'obéissance de Christ. La loi intervint entre les deux avec un but spécial : elle intervint afin que l'offense abondât. Ce n'est pas là l'état constitué, mais l'acte de la personne sous la loi qui défendait ses actes, en contraste avec ce qui affectait la race universelle, par la désobéissance d'un seul, et tous les croyants en Christ par son obéissance. La loi intervint entre les deux têtes de conditions opposées, l'homme désobéissant et l'homme obéissant, et entra avec cette intention de faire abonder l'offense positive (non pas le péché). Dieu ne peut rien faire pour faire abonder le péché ; mais où le péché se trouve déjà, il peut envoyer une certaine prohibition, une loi qui la manifeste dans un caractère plus entier, qui fasse ressortir que ce n'est pas seulement le mal, mais un défi de son autorité, une offense et une transgression ; une loi dont la volonté perverse de l'homme se sert comme d'une provocation à l'offense. Telle était la loi.

Puis l'apôtre change de terme pour revenir à son thème principal, disant (non pas où l'offense mais) où le péché abondait, où se trouvait le mal, en quelque endroit que se trouvât un enfant d'Adam, sous la loi ou sans la loi, la grâce (Dieu intervenant dans une bonté souveraine), a abondé par-dessus. Le péché avait régné par la mort, qui en était comme la preuve de fait dans tous les hommes. Si la justice, le corrélatif naturel du péché, eût régné, elle eût dû être en condamnation ; mais Dieu est amour, riche en miséricorde, aussi était-ce la grâce qui régnait ; la grâce, le titre suprême de Dieu en bonté ; mais alors il fallait aussi qu'il y eût la justice, et elle y est effectivement ; la grâce règne par la justice. Non certes, celle de l'homme, ou bien ce ne serait pas la grâce ; mais, par l'obéissance d'Un seul les plusieurs sont constitués justes, et la grâce règne par la justice (c'est l'exposé abstrait de la nature de ce qui est le contraire du règne du péché) en vie éternelle par notre Seigneur Jésus Christ, comme le péché régnait par la mort. Exposé clair et complet du fondement et de la voie de notre salut. C'est remarquable comme l'Écriture fait ressortir toute la vérité en peu de mots. Dans ces quelques mots, la source, la voie et la fin de notre salut sont complètement et clairement exposés dans toute leur plénitude.

Dans le chapitre 6, l'apôtre aborde la conséquence pratique et considère l'état et la condition au point de vue de l'expérience. Maintenant il y a la délivrance du péché et la portée de la loi sur cette question, et ainsi arrive l'expérience. La doctrine, quant à la manière dont nous sommes délivrés de la puissance des péchés, est nettement établie dans le chapitre 6e. Nous pouvons remarquer ici que, dans la première division de l'épître (1:18-5:11), nous n'avons aucune conduite pratique comme le fruit de la grâce. Nous avons, dans les chapitres 12 et suivants, de précieuses et riches exhortations comme résultat de la vérité entière et spécialement du chapitre 6e ; mais dans la première partie c'est le résultat de notre marche en jugement qui est exposé, sans qu'il s'y trouve rien rattachant la marche avec la grâce dont il y est parlé.

Vous y avez l'entière délivrance, la pleine purification du pécheur coupable, tous ayant été prouvés être sous le péché et coupables devant Dieu, mais il n'y est tiré aucune conséquence quant à la conduite. Ce qui y est déclaré, c'est la justice de Dieu quand il absout du péché, qu'il pardonne et justifie l'impie ; c'est la paix avec Dieu, la position dans sa faveur, et l'espérance de la gloire comme conséquence ; c'est la bénédiction de se réjouir en Dieu lui-même : mais il n'y a rien sur la marche qui doit résulter de tout cela. Dieu justifiait justement les impies, et ils avaient la paix. Le salut est établi ici en lui-même, en tant que nous étant apporté par la grâce. Ici, où il est parlé de l'état, il est parlé pleinement de la vie divine ; non pas, à la vérité, des détails de la pratique dans la voie de l'exhortation, mais du principe de la vie divine en puissance, nous délivrant du péché, et nous plaçant, quant à notre marche, dans la liberté divine, c'est-à-dire une liberté qui vient de Dieu et dans laquelle nous nous livrons à Dieu comme ayant été faits vivants d'entre les morts.

Le point établi à la fin du chapitre 5, c'est que par l'obéissance *d'Un seul* homme les plusieurs en connexion avec Lui sont constitués justes. La conclusion que le monde et les raisonnements de la chair en tireraient c'est que, s'il en est ainsi, nous pouvons vivre dans le péché. À cela l'apôtre répond ce qui suit : Son obéissance est allée jusqu'à la mort. C'est en ayant part à la mort de Christ que nous avons part à cette justice ; mais avoir part à la mort (c'est-à-dire mourir), n'est pas la voie pour vivre dans ce à quoi nous sommes morts. Comment nous qui sommes morts au péché y vivrions-nous encore ? Notre profession même de Christianisme par le baptême, c'est la profession que nous avons été baptisés pour Sa mort, que nous avons part en elle, que nous sommes faits une même plante avec Lui dans sa mort.

Il n'est pas parlé ici de notre résurrection *avec* Christ. Cela implique union avec Lui. Mais nous avons été ensevelis avec Lui, par le baptême, pour la mort ; le vieil homme est une chose jugée et crucifiée par notre profession même de Christianisme, savoir, que comme Christ est ressuscité d'entre les morts, par la gloire du Père, nous aussi nous devons marcher en nouveauté de vie. Ce n'était pas maintenant simplement une vie bénie et sainte dans tout ce qui était bon, quelque vrai que cela soit dans la vie propre de Christ ici-bas, mais le fait que la puissance divine était intervenue après qu'il fut mort pour nous, et que cette puissance l'ayant amené dans une place nouvelle, comme homme, selon toute la gloire du Père – engagée dans sa résurrection, de même notre vie devait être une vie nouvelle, analogue à cela. Et, s'il est vrai que nous soyons identifiés avec Lui dans la ressemblance de Sa mort, le reste suivra, aussi sûrement que la vie une résurrection par la gloire du Père suivit pour Christ. Dans son plein résultat, cela est vrai aussi pour nos corps. Jusqu'ici cette conséquence n'est pas accomplie ; mais, comme chrétiens, nous avons, d'une manière franche et avouée, pris part dans sa mort, de sorte que la mort au péché est notre vraie portion ici-bas.

C'est moralement à présent que nous tirons la conclusion quant à la vie, plus tard ce sera en pleine puissance, en glorieuse réalisation. Mais nous avons ouvertement pris notre portion dans la mort au péché, « sachant ceci que notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché ; » le corps du péché est, je crois, le péché comme un tout. Le corps qui, s'il vit comme vieil homme, est le siège delà convoitise et l'auteur du péché, est crucifié, et ainsi, dans ce caractère, il est mis de côté et annulé ; il a terminé son existence. Celui qui est mort est quitte du péché. Il n'a ni mauvaises convoitises, ni volonté perverse, et maintenant c'est de notre état et de notre condition qu'il s'agit.

Mais nous voyons la puissance de la mort détruite par la résurrection de Christ. Il est ressuscité, Il ne meurt plus, la mort n'a aucun pouvoir sur Lui, car Sa mort ne fut pas simplement une conséquence naturelle, pour ainsi dire, de Son état, Il était venu pour le péché, pour prendre notre place comme pécheur et Il mourut au péché. C'est dans une vue de grâce pour nous, et eu égard au péché qu'il est mort, et cela une fois quand il fut nécessaire pour nous qu'il le fit. Mais Il l'a fait une fois pour toutes. C'était une œuvre qu'il avait à faire à l'égard du péché, et Il l'a faite – Il n'a plus rien à faire avec le péché. Il jugera les pécheurs sans doute, mais Il en a fini avec le péché comme s'en étant occupé une fois et pour toujours. Jusqu'à la croix, Lui, l'Être sans péché, avait à faire avec le péché ; à la croix le péché constituait toute la question, bien que ce fût pour la gloire de Dieu qu'il était fait péché ; mais maintenant Il en a fini avec lui en une seule fois et pour toujours. Il vit ayant cessé d'avoir à faire avec le péché. Il y a une seule chose qui, même envisagé comme homme, constitue Sa vie, une seule chose qui remplit ses confins – Dieu. – En ce qu'il vit, Il vit *à, Dieu.*

Dans Sa vie ici-bas, Il servit Dieu parfaitement et vécut près du Père, et chacun de Ses pas fut parfait, ayant Dieu, Son Père, toujours présent à Sa pensée ; mais Il avait à faire avec le péché tout autour de Lui ; Il en fut pressé, en souffrit, un homme de douleurs tout du long ; Il dut être fait péché pour nous, parfait dans un amour qui manifestait Dieu, parfait en obéissance comme homme venu pour faire Sa volonté. Toutefois Il était venu pour le péché et en fut assailli de tous côtés, et, comme je l'ai déjà fait remarquer, eut finalement à être fait péché pour nous, après qu'il eut été pleinement prouvé qu'il était Lui-même l'Être sans péché – Celui qui n'a pas connu le péché. Mais, maintenant, Il en a fini avec lui pour toujours. Il y est mort ici, a passé (accomplissant parfaitement Son œuvre) à travers la mort, hors de la scène entière où il avait à faire avec le péché, en résurrection, dans un nouvel état, comme homme, où, pour ce qui est de ses pensées, de son objet et de sa vie, Il n'a à faire, quant à Son état de vie, qu'avec Dieu seulement.

En ce qu'il vit, Il vit à Dieu. Là où Il se trouve, rien qui ne soit rempli de Dieu – tellement rempli que rien ne peut s'y trouver que ce qui sert à Sa gloire. Ce n'est pas simplement la perfection de Son intention (cela était toujours aussi parfait que Sa marche, dans ce sens qu'il vécut toujours à Dieu), mais ce en quoi et à quoi Il vit, où par son âme rien autre ne se trouve. C'est une pensée bénie de la vie de l'homme. Sa mort fut un acte unique par lequel Il mourut au péché ; Sa vie est un présent perpétuel dans lequel Dieu est tout de la part de Son âme pour Son objet.

Ainsi nous devons nous tenir nous-mêmes (notre vieil homme étant crucifié avec Lui) pour morts au péché et vivants à Dieu par Lui. C'était une vie nouvelle et libre, car le pécheur avait le droit de se tenir pour mort au péché : c'était sa condition et sa place comme croyant. Si nous sommes vivants, nous sommes vivants à Dieu, mais pas du tout par Adam, mais par Jésus Christ notre Seigneur. Ainsi c'était une chose totalement nouvelle, et nous tenant nous-mêmes pour morts au péché, entièrement libres. Ce n'est pas que le péché dans la chair n'ait ses convoitises ; mais le croyant, comme tel, ne le laisse pas régner dans le corps pour lui obéir dans ses convoitises, se voyant libre dans la puissance d'une vie nouvelle ; car ainsi le croyant est tenu pour libre de marcher dans la puissance de cette vie nouvelle et selon les choses qui lui appartiennent. Il tient les rênes et ne permet pas au péché de se servir du corps pour accomplir ses convoitises – les convoitises du péché. Et cet homme libre ne livre pas non plus ses membres pour être des instruments d'iniquité pour le péché – cette chose mauvaise de laquelle il était autrefois l'esclave, il se livre à Dieu, comme ayant été fait vivant d'entre les morts ; car, quant à sa vie, comme né d'Adam, il est mort au péché ; mais, maintenant, il vit et se livre lui-même et ses membres à Dieu, comme instruments de justice.

Car le péché n'a pas d'empire sur nous *parce que* nous ne sommes pas sous la loi ; mais sous la grâce : parole sérieuse et extrêmement importante. Être sous la loi, me laisse sous la domination du péché. Ce dont nous avons besoin, c'est une vie libre délivrée de l'esclavage du péché, car celui qui commet le péché, dit le Seigneur, est

l'esclave du péché. La loi ne donne ni vie, ni liberté, ni force, ni même un objet pour tourner nos cœurs de l'autre côté. Elle défend, nécessairement et justement les péchés, mais ne donne ni vie, ni puissance. Mais sous la grâce nous avons la puissance. La vie est donnée, la force est donnée, et un objet nous est donné : toutes choses dont, nous l'avons vu, la loi ne nous donne rien. Ainsi, sous la grâce, le péché n'a pas d'empire sur moi : sous la loi, oui. C'est magnifique de voir que, tandis que c'est tout par grâce, pourtant il nous est donné de nous livrer à Dieu – vraie liberté dans laquelle le péché n'a aucun empire sur nous ; et tandis que la puissance vient d'en haut, nous sommes en réalité rendus libres et mis à même de nous donner volontairement et librement à Dieu.

Ici donc, l'apôtre relève cette liberté et raisonne d'après elle – liberté, non pas dans le vieil et pécheur Adam, mais en ce que je vis à Dieu par Jésus Christ, je suis libre. La loi défend le péché et la convoitise, mais n'en délivre pas. Je ne suis pas sous elle. Je suis délivré de l'empire du péché et ne suis plus sous la loi ; affranchi de l'empire du péché, parce que je ne suis plus sous la loi, mais sous la grâce. Pécherai-je donc parce que je ne suis plus sous la loi qui défend le péché et me maudit si je le fait ? Qu'ainsi n'advienne.

Et maintenant, l'apôtre retourne au grand principe de la condition gentile. Si je me livre au péché, comme un esclave, pour lui obéir, je suis son esclave ; et le péché régnait par la mort, sans qu'il y eût là de loi. La mort était les gages naturels et établis du péché, et cela comme jugement de Dieu. Nous ne pouvons pas dire obéissance pour la vie, car, si nous obéissons, nous *sommes* vivants à Dieu, par notre Seigneur Jésus Christ ; mais elle a le fruit en justice pratique. Et remarquez ici le caractère de ce qui est opposé au péché, non pas justice en soi – faire le bien tel qu'il est connu par la conscience ou la loi – mais l'obéissance. Nous sommes vivants à Dieu, et cela est et doit toujours être l'obéissance. Nous ne pouvons vivre à Dieu, autrement que dans l'obéissance. Ainsi vécut Christ. Il fut l'homme obéissant, venu pour faire la volonté de Dieu. La volonté de Son père était le motif de toutes Ses actions. Il vivait de toute parole qui sortait de la bouche de Dieu. Son sentier, en conséquence, fut la justice pratique et un parfait modèle. Aussi l'apôtre rend-il grâces à Dieu de ce que, comme ils avaient été esclaves du péché, ils avaient obéi de cœur à la forme de la doctrine qui leur était annoncée.

Et ici nous apprenons la source et le caractère de cette obéissance. C'est l'obéissance de la foi, la réception de la parole de Dieu dans le cœur. Cela forme le lien de l'obéissance entre l'âme et Dieu. La même réception de la parole donne la vie. Par Sa propre volonté, Il nous a engendrés, par la Parole de la vérité, afin que nous fussions les prémices de Ses créatures. C'est la vie, c'est une vie d'obéissance, réellement la vie de Christ en nous, et Il est l'homme obéissant. Ainsi affranchis du péché – car c'est le grand point ici – ils étaient devenus – se livrant pour obéir – esclaves de la justice (il s'excuse de se servir du mot esclave comme figure, car c'est la vraie liberté, mais pour rendre la chose claire à l'infirmité de la compréhension de la chair) ; car ainsi qu'ils avaient livrés autrefois leurs membres comme esclaves à l'impureté et à l'iniquité, seulement pour être iniques, pour lâcher la bride à une volonté mauvaise qui ne portait jamais de fruit, de même maintenant, il les exhorte à livrer leurs membres (car ils étaient libres) comme esclaves à la justice. Mais ici il y avait un résultat béni – la sainteté ; une séparation de cœur pour Dieu dans la vraie connaissance de Lui-même – l'âme amenée à Sa ressemblance, comme c'est exprimé en Colossiens 3:10 ; Éphésiens 3:23, 24 (là, davantage dans sa nature même, ici en connaissance pratique, mais la même vérité générale). L'apôtre continue la figure et en appelle à leur conscience de ce qui s'était passé. Ils avaient été esclaves du péché, et nullement soumis à la justice. Quels fruits avaient-ils alors des choses dont maintenant ils avaient honte ? C'était un abandon sans fruits de leurs membres à l'iniquité et la fin en était la mort. Mais maintenant, libres du péché – son grand thème comme nous avons vu – libres dans le sens de hors d'esclavage, n'étant plus ses esclaves (tel est seul le sens de ces mots ici), et étant devenus esclaves à Dieu, entièrement adonnés à Le servir, nous avons notre fruit en sanctification ; non pas seulement, pour finir, la vie éternelle ; mais le long de la route, croissant dans la connaissance de Dieu et à Sa ressemblance, en séparation de cœur, pour Lui, de tout mal selon ce qu'il est. Marchant dans le sentier de Son obéissance et ainsi avec Lui, l'âme est en cela délivrée de l'empire du mal qui est en volonté et en convoitise, qui ne sont ni l'une ni l'autre son obéissance.

C'est un immense privilège que cette croissance dans la connaissance de Dieu et cette intimité avec Lui – intimité avec Dieu. La volonté ne peut jamais faire cela. – Mais dans notre vraie place avec Dieu, nous croissons dans Sa connaissance – vivons davantage dans ces choses qui sont formées avec Lui, dans lesquelles Il prend plaisir, et c'est là la sanctification. L'obéissance n'est pas la sanctification, un cœur livré pour obéir à Dieu ; mais c'est le sentier dans lequel se trouvent les saintes affections, sortant de Lui, et libres devant Lui. La fin est la vie éternelle reçue dans son plein résultat en gloire, comme c'est dans les desseins de Dieu. Mais c'est le don de Dieu. Le sentier qui y mène, c'est le sentier de l'obéissance et de la sanctification ; mais cela même est le don de Dieu. Quant à nous, nous avons gagné la mort – elle est les gages du péché ; – mais le don de Dieu est la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur. Ce n'est pas simplement que la vie éternelle soit le don de Dieu, mais le don de Dieu n'est rien moins que la vie éternelle. La mort est envisagée à dessein dans son simple caractère de mort. Sans doute, elle est le jugement du péché, ici dans ce monde, et implique, à moins que la rédemption n'entre, le jugement qui s'ensuit. Elle est l'effet présent du jugement sur le péché, le gendarme divin et le témoin du péché pour nous conduire au jugement, selon la colère révélée du ciel. Mais ici, c'est la fin d'une vie que le péché a remplie sans fruit ; elle conduit au jugement – le jugement des œuvres faites durant la vie. Dieu donne la vie éternelle.

Mais récapitulons cet important chapitre. D'abord en réponse à « Demeurerons-nous dans le péché ? » nous avons trouvé part dans la mort, la mort de Christ, afin d'être justifiés, c'est-à-dire que nous ne vivons plus dans

cette vie, mais bien le contraire. Christ mourut et nous nous tenons pour morts (comparez 1 Pierre 2:24 ; 4:1), le chrétien étant ainsi vivant à Dieu dans une vie nouvelle, le premier principe donc dans lequel le jugement que porterait la chair quant aux effets de l'obéissance et un seul nous constituant justes, est discuté, c'est que nous avons part à la justice en ayant part à la mort, par le fait que nous sommes associés avec Christ dans sa mort (c'est-à-dire dans la mort au péché, ce qui, évidemment, n'est pas continuer d'y vivre). Et nous devons nous tenir nous-mêmes pour morts et pour vivants à Dieu en Jésus. Mais alors vient la difficulté. Nous ne sommes pas réellement morts, quoique appelés à nous tenir pour tels ; comment pouvons-nous être délivrés de l'empire du péché ? Ceci amène le contraste avec la loi. La loi ne donne pas puissance sur le péché dans la chair. Elle en interdisait l'opération et les fruits, comme elle devait le faire, mais n'en affranchissait pas, ne donnait pas pouvoir contre lui. Mais le péché n'aura pas d'empire sur nous qui croyons, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce, et la grâce donne puissance et rend libre. Je ne dois pas laisser régner le péché, et cela m'affranchit de son empire. Je suis affranchi du péché, c'est-à-dire délivré de son esclavage. Étant libre, je me livre à Dieu et à la justice, je m'abandonne à Lui, et mes membres, autrefois instruments des convoitises, sont des instruments de justice. C'est la liberté de la grâce et la vie divine en puissance.

Voilà la doctrine générale. Christ étant mort, nous nous tenons nous-mêmes pour morts, comme si nous l'étions réellement. Celui qui est devenu notre vie, le vrai moi, mourut. Je suis mort. J'ai été crucifié avec Lui, et comme chrétien je ne reconnais plus du tout la chair comme vivante. Je parle de tout ce qui est arrivé à Christ comme m'étant arrivé à moi, parce qu'il est devenu ma vie, et que je suis vivant par Lui. Comme un fils (dont le père aurait non seulement payé les dettes, mais l'aurait fait son associé), dirait « notre capital, nos relations » parce qu'il est associé, quoiqu'il n'ait rien apporté, et que tout fût fait et acquis avant qu'il fût associé. Ainsi de nous qui sommes avec le Seigneur dans une association bien plus vraie, parce que c'est une association en vie. Seulement, comme je l'ai fait remarquer, nous n'avons pas ici l'ascension ni l'union avec Lui, ni la résurrection avec Lui qui l'implique ; mais la mort au vieil homme et la vie en Christ, et ainsi l'affranchissement du péché, la réponse parfaite à l'allégation que, dire que nous avons la justice en Lui, c'est lâcher la bride au péché. Une remarque importante à faire ici, c'est que la véritable question c'est celle de puissance. Une règle de justice n'est pas la puissance sur une mauvaise nature. Plus loin, nous verrons mieux cela ; mais, même ici, nous trouvons que la domination du péché dans nos corps mortels est la vraie question. De fait, nous ne sommes pas sous la loi ; mais c'est la substitution d'une puissance de vie, de la grâce, qui la donne, à une simple et toutefois juste exigence de justice de la part de celui qui était un pécheur.

La première réponse à l'allégation qu'étant constitués justes par l'obéissance de Christ, nous avons la liberté de pécher, c'est que nous avons été plantés dans la ressemblance de la mort – avons été crucifiés avec Lui. Ceci s'applique au péché dans la nature. Mais, en outre, nous avons la grâce mise en contraste avec la loi, affranchissant de l'empire du péché et de l'esclavage sous lequel nous étions, ce que ne faisait pas la loi. Nous sommes *affranchis* pour vivre à Dieu.

Sur cela suit une pleine discussion de *la loi.* Nous sommes affranchis de la loi, suivant le même grand principe fondamental que nous avons été crucifiés avec Jésus Christ. Or la loi a de la puissance sur un homme aussi longtemps qu'il vit. Ceci est illustré par le cas du mariage, et la loi ou lien de mari et de femme qui dure évidemment aussi longtemps que tous les deux sont en vie, mais pas plus longtemps ; lorsque l'un des deux meurt, le survivant est libre d'être à un autre. Pour comprendre ce chapitre, il est de toute importance de voir que tout le sujet traité, c'est la portée de la loi – la connexion d'une âme avec elle. D'abord, la doctrine sur ce sujet et la distinction entre une âme sous la loi, ou associée en vie avec un Christ ressuscité, et ensuite l'expérience d'une âme vivifiée et renouvelée dans ses désirs et ses jouissances mais ignorant la délivrance par la connaissance de sa mort avec Christ, et de son lieu avec un autre – Christ, ressuscité d'entre les morts. Suit la description de la délivrance, et, dans le chapitre 8, de la condition de l'âme délivrée.

La loi a de l'autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit – mais non pas après : la personne à laquelle elle s'applique n'existe plus. Si an homme qui doit être puni pour un crime vient à mourir, la loi ne peut plus l'atteindre. Nous avons vu dans le chapitre 6, que le fait de ne pas être sous la loi ne fait pas vivre dans le péché ; mais que si l'on est sous la loi, l'on n'a aucune puissance pour y résister. Elle exige, mais n'affranchit pas de la puissance du péché. Mais nous sommes devenus morts à la loi par le corps de Christ. Si la loi nous eût atteints nous-mêmes, c'eût été la mort ; mais c'eût été la condamnation. La figure est changée. La mort met un terme au lien ; mais c'est nous qui mourons ; pourtant pas nous de fait, mais Christ effectivement pour nous, et maintenant nous sommes unis à Celui qui est ressuscité afin que la puissance de la vie étant là, nous portions du fruit – n'étant pas simplement morts au péché – pour Dieu.

Étant ainsi morts comme enfants d'Adam, en ce que Christ mourut, nous ne sommes plus dans la chair, dans cette nature où cette place et cette position devant Dieu. Nous ne sommes absolument plus devant Dieu comme des enfants d'Adam. Comme tels, nous sommes morts. Et en conséquence nous disons : « Quand nous étions dans la chair » – chose que nous ne pourrions dire si nous y étions encore ; quand nous y étions, les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient pour porter du fruit pour la mort. La prohibition d'une volonté ou d'une convoitise, quoique juste, ne fait que provoquer cette volonté ou cette convoitise, vous fait penser à l'objet, mais n'ôte pas la convoitise, ne change pas la nature. Si je disais à un ami de l'argent : « Vous ne devez pas convoiter cet or », je ne ferais qu'éveiller son désir. Si je résiste à un enfant volontaire, il ne fait que, pousser plus fortement contre l'obstacle qui lui est opposé. Les passions des péchés sont par la loi – pauvre chemin de sainteté ou de justice. Elles agissaient en nous pour produire réellement le péché pour la mort. Mais maintenant nous

sommes délivrés de la loi étant morts dans ce en quoi nous étions tenus. La vie dans laquelle nous lui étions rattachés est terminée, le lien qui attachait à cette vie n'existe plus – - se termine avec la vie dans laquelle il subsistait. La loi s'adressait à l'enfant d'Adam, et exigeait de lui ce qui était selon la volonté de Dieu. L'homme était dans le péché, non soumis à la loi de Dieu, et même sa chair pécheresse ne pouvait l'être ou elle n'eût pas été une chair pécheresse. La loi ne faisait qu'exciter cette chair dans sa volonté et ses convoitises ; mais maintenant en Christ nous sommes morts, le lien avec la loi est rompu dans notre mort avec Christ, et nous sommes rattachés à Christ ressuscité, servant en nouveauté d'esprit, et non pas en vieillesse de lettres, liés à un mari – non pas la loi, mais Christ. *Nous ne saurions avoir les deux ensemble.*

C'est là le grand point ici. Le chapitre 6 posait le fondement de la doctrine et de la vérité, savoir, que notre vieil homme est crucifié avec Christ pour la foi. Nous sommes morts. Le chapitre 7 traite de l'effet de cela sur le lien qui lie un enfant d'Adam à la loi. La mort a dissous le lien et nous sommes à un autre, à Christ, pour porter maintenant du fruit pour Dieu, et nous sommes vivants pour lui. Toute la force du passage est que nous ne pouvons avoir Christ et la loi ensemble. – Les deux maris à la fois. C'est impossible ; mais c'est en étant morts au péché que nous sommes délivrés de la loi. Christ ressuscité est maintenant notre vie et notre mari, position où il y a puissance pour produire du fruit pour Dieu, ce que la chair pécheresse ne pouvait jamais faire. Le contraste entre le Christianisme et la loi n'est pas seulement la justification, mais la vie, l'obéissance et le fruit produit. Sous la loi, nous sommes sous l'empire (pas seulement sous la culpabilité) du péché ; en Christ, rendus libres et capables de porter du fruit pour Dieu.

Mais ce n'est pas tout. La loi a son usage, savoir, de manifester la conscience de ce que nous sommes – de notre état. Cet empire du péché, était-ce la faute de la loi, quand nous étions sous elle ? Non ; c'était la faute du péché et de la convoitise que condamnait la loi. « Mais, dit l'apôtre, je n'eusse pas connu la convoitise, ni la loi n'eût dit : Tu ne convoiteras pas. » S'il avait tué, il eût connu le fait ; sa conscience naturelle en eût pris connaissance. Mais nous ne traitons pas maintenant (comme nous l'avons déjà fait remarquer) des péchés, mais du péché. Je ne l'eusse pas connu, si la loi n'en eût agi avec ses premiers mouvements comme mal. Beaucoup n'ont commis aucun crime – n'ont ni tué, ni dérobé, ni commis adultère. Mais qui n'a jamais convoité ? Ce serait dire que je ne suis nullement un enfant d'Adam. Et notez ceci, nous ne parlons pas de culpabilité par des actes, mais d'un état ; non pas de jugement, ni de pardon, mais de délivrance, d'affranchissement. Et de plus, remarquez ici combien est grande l'erreur de ceux qui regardent la convoitise comme n'étant pas péché, si on n'y a pas succombé. Le but ici est de découvrir la mauvaise nature par son premier mouvement – la convoitise. Non, certes, ce que nous avons fait, mais ce que nous sommes ; et l'état de péché de la chair est découvert par ce premier mouvement, qui est la convoitise – volonté pour le mal. Elle prouve, par sa méchanceté, la source pécheresse en moi. Je sais qu'en moi, il n'habite aucun bien. Découverte importante, quoique bien humiliante ! Non pas, je le répète, ce que j'ai fait, mais ce que je suis. Mais comme c'est important ! Quelle pure folie de vouloir rendre bon un enfant d'Adam, à moins qu'il ne soit né de nouveau !

La voie de Dieu n'est pas d'améliorer le sauvageon, mais de le couper et de le greffer. Puis, quand sommes entés sur Christ, le fruit de cette vie doit être produit. La loi ne condamne pas la nature. Elle suppose qu'elle peut encore être éprouvée, qu'on peut encore s'y fier, mais elle défend ce qui est son tout premier mouvement – la convoitise. Elle donne ainsi la connaissance de ce qu'elle est, et notez que c'est « le péché » et non « les péchés » ; car, il n'eût pas jugé et connu, comme les hommes naturels ne le font pas, la convoitise en lui comme mal et péché, si la loi n'eût dit : Tu ne convoiteras pas. La loi était donc un moyen, non de justice, mais de connaissance du péché. Par elle, de plus, le péché m'a séduit et m'a tué. Il prit son occasion ou son point d'attaque de la loi. C'est ainsi que Satan entra quand Adam était innocent. Maintenant le péché prend occasion de la défense pour provoquer la volonté, et produire la convoitise, car jusqu'à ce que la loi fût venue et l'eût interdite, la conscience ne prenait pas connaissance de la convoitise.

Rappelons-nous que l'apôtre ne traite pas des péchés, mais du péché. Celui-ci fut provoqué et stimulé par le commandement ; sans lui le péché était mort. Mais quand le commandement survint, le péché reprit vie et la culpabilité et la mort vinrent sur ma conscience. Autrement, il n'y avait pas de sentence de mort, dans la conscience, par le péché. Les péchés seraient jugés au jour du jugement, apportant la condamnation ; mais une nature pécheresse comme telle ne donne pas une mauvaise conscience. Nous demeurons vivants, non mis à l'épreuve, endormis. J'étais un enfant d'Adam, vivant sans conscience du péché, comme il s'en voit des centaines ; mais quand la loi de Dieu défendit la convoitise, la conscience fut atteinte et je mourus sous son jugement. Ce qui avait dit : Fais ceci et lu vivras, ce qui même était donné pour la vie, a été trouvé dans mon expérience être pour la mort. Je pris la loi, pensant que j'avais puissance pour être bon et juste par elle : le péché profita de cela pour me séduire et m'amener dans la mort par le commandement. Il devait toujours profiter. Le péché fut rendu par le commandement excessivement pécheur. Il était là, sans que j'en eusse conscience comme mal fatal dans ma chair (nous ne parlons pas de pêchés commis), mais il apparut comme péché quand vint la loi, et devint excessivement pécheur. Il apparut dans sa vraie nature de pêché, et de plus, il prit le trait caractéristique d'opposition et de transgression à l'égard de la volonté sainte, juste et parfaite de Dieu.

Mais ici arrive un autre élément : le jugement spirituel qui peut ainsi discerner tout cela. « Nous savons. » C'est là une expression technique pour la connaissance qui appartient au chrétien comme tel (1 Cor. 8:4 ; 1 Jean 3:2 ; 5:13 et autres passages). Nous connaissons la spiritualité de la loi, ne l'appliquant pas seulement aux crimes, mais à l'homme intérieur. Si je regarde à moi-même comme enfant d'Adam, je suis charnel, vendu au péché. Je dis, un enfant d'Adam, car l'apôtre dit « en moi, c'est-à-dire en ma chair. » Il envisage l'homme comme se tenant

sur ce terrain avec la connaissance chrétienne de ce qu'il est, mais comme lié encore an premier mari – la loi. « Quand nous étions dans la chair. » C'est l'intelligence chrétienne appliquée au jugement de l'état de quelqu'un (non pas non renouvelé dans son esprit et ses désirs), mais sous la loi. Voilà pourquoi la loi seule est mentionnée ; et ni Christ, ni l'Esprit, jusqu'à ce que vienne le cri pour la délivrance de cet état. La question n'est pas de savoir si la chair est en nous ; mais « quand nous étions dans la chair », les passions du péché étaient là, et nous-mêmes atteints, dans cet état, par les exigences de la loi dans nos consciences, non pas comme rachetés et morts avec Christ, délivrés et ayant la puissance de la vie en Lui, ayant la conscience de cet état.

Trois leçons extrêmement importantes sont apprises, sous l'enseignement divin, dans la lutte rattachée à cet état : Premièrement, en moi – c'est-à-dire en ma chair – n'habite aucun bien. Ce n'est pas la culpabilité d'avoir péché ; mais la connaissance de ce nous *sommes* – c'est-à-dire comme chair. Deuxièmement, j'apprends que ce n'est pas *moi* – car, étant renouvelé, je le hais – ne le voudrais jamais, le vrai *moi* le déteste. C'est donc le péché en moi, non pas moi – importante leçon à apprendre. – Troisièmement, si ce n'est pas moi, il est trop fort pour moi. Le vouloir est bien en moi, mais comment accomplir ce qui est bien, je l'ignore.

Mais il sera bon d'entrer dans ce sujet avec un peu plus de détail. Ce n'est pas réellement une personne individuelle ; mais le jugement d'une nature ; mais une nature qui (jusqu'à ce que je connaisse la rédemption et sache que je suis mort au péché par Christ et que je suis en Lui) me constitue moi-même pour la conscience. Il faut remarquer que la volonté est toujours supposée bonne, et le bien *jamais* accompli. Ce n'est pas l'état chrétien. Nous pouvons toutes choses par Celui qui nous fortifie.

De plus, l'homme ici est un esclave ; en 8:2, il est affranchi. Dans le verset. 5, nous sommes supposés dans la chair ; en 8:9, nous ne sommes pas dans la chair, si l'Esprit de Christ *habite en nous.* Si un homme n'est pas mort avec Christ, il est pleinement dans la chair. S'il ne le sait pas, la conscience et l'esprit sont sur ce terrain devant Dieu. Ce qu'il est, non ce qu'est Christ, est le principe d'après lequel il juge de son état devant Dieu. Quant à sa position consciente, il est dans la chair, et c'est l'opération de la délivrance de cet état par l'entière humiliation de la connaissance de soi-même, qui est ici décrite. L'opération de la loi, voilà ce qui est contemplé ; la grâce agissant dans l'homme, mais lui-même, quant à son esprit et à sa conscience, sous la loi, non délivré. Par la loi est donnée la connaissance du péché. La grâce lui a donné de voir que la loi est spirituelle. Ce ne sont pas les péchés, mais le péché qui est la question. Par la grâce, la conscience a reconnu que la loi est bonne, l'esprit même y consent, plus encore, il s'en réjouit par l'homme intérieur. C'est un homme renouvelé.

Nous avons donc premièrement l'état de l'homme. La lumière de Dieu a paru ; la loi est spirituelle pour lui, mais lui-même est charnel, un esclave du (vendu au) péché, car il se voit encore vivant dans la chair – dans cette vie d'un enfant d'Adam dans laquelle la loi fait valoir ses droits. « Je suis (c'est-à-dire en conscience, individuellement) charnel – vendu au péché », c'est-à-dire que vous avez là un homme se regardant lui-même, et se voyant dans la chair, tout en sachant que la loi est spirituelle – comprenant cela par un enseignement divin.

Ensuite nous avons de plus (tel étant l'état de cette âme) deux points relativement à la loi – rien, remarquez-le, relativement à Christ et à l'Esprit. Elle n'est pas encore arrivée, mais elle est sur le chemin, parvenant, en tant qu'enseignée de Dieu, à la connaissance du péché (c'est-à-dire d'elle-même sous la loi). Dans le premier cas, elle fait le mal, mais ne le veut pas – fait ce qu'elle hait. Elle reconnaît que la loi est bonne, sa conscience et son esprit l'acceptent comme juste – sont d'accord avec elle – mais elle fait le contraire ; mais ainsi, sous la grâce, par cette même parole, elle est enseignée que ce n'est pas elle qui le fait mais le péché qui habite en elle. Elle possède un homme nouveau, une vie nouvelle, dans laquelle, ainsi désignée, elle peut traiter le péché comme un étranger quoique habitant en elle – comme ne lui appartenant pas. Et maintenant elle a appris par expérience, et non comme simple doctrine, quoique enseignée de Dieu comme quelque chose en dehors d'elle – « nous savons » – mais quelque chose sur elle-même et une grande leçon aussi : « Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, n'habite aucun bien. » La chair est une nature jugée, grand progrès. Et maintenant, le ressort dans l'homme renouvelé, le second point – la volonté positive de faire le bien. Il se réjouit dans la loi de Dieu, dans l'homme intérieur – non seulement consent – l'a comme sa propre règle approuvée dans sa conscience ; mais il voudrait faire le bien, mais le mal est là – Il ne peut pas l'accomplir. La puissance manque totalement. La loi n'en donne aucune. Il y a une loi dans ses membres, une puissance de mal opérant constamment, qui le mène captif quoique maintenant contre sa volonté. Pauvre misérable homme ! (mais avantage immense), il le sait, il se connaît lui-même. Ses désirs et ses efforts pour faire le bien ont eu ce résultat – qu'il a la connaissance de son état réel, qu'en lui, c'est-à-dire en sa chair, n'habite aucun bien. Mais ce n'est pas (maintenant qu'il est vivifié de Dieu) lui-même du tout. Mais cela n'opère pas de justice pour lui, ne lui apporte aucune délivrance de la puissance du péché ; il est encore sous sa domination, étant sous la loi. C'est une immense leçon à apprendre que nous n'avons aucune puissance (comme le pauvre homme au réservoir de Béthesda ; la maladie dont il avait besoin d'être guéri, avait enlevé, quoi qu'il en eût la volonté, la force par laquelle il eût pu arriver à être guéri). Ainsi enseigné, l'homme cesse de chercher à être meilleur, ou à faire ; il a appris ce qu'il est, et cherche un libérateur. Du moment que Dieu l'a amené là, tout est clair. Il rend grâces à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur.

Mais quoique le sujet traité soit l'expérience d'une âme sous la loi, alors que, par la grâce, elle a reconnu sa spiritualité, la chose apprise n'est pas ce qu'est la loi ; mais ce qu'est le péché – ce que nous sommes. Par la loi est la connaissance du péché. De là, quoique l'opération soit poursuivie sous la loi, au moyen de laquelle, par l'œuvre secrète de la grâce, cette connaissance est acquise, pourtant la chose que nous avons appris à connaître – ce qu'est le péché dans la chair – est toujours vraie.

Ainsi, comme nous l'avons fait remarquer, quoique ce soit la description d'une âme sous la loi, toutefois c'est d'une manière telle, que la leçon demeure pour le chrétien en tous temps. Non qu'il soit sous la loi ou dans la chair – il n'y est jamais ; il est mort en tant que lié avec ce premier mari, et, pour la foi, la chair est morte, et il est délivré ; mais la leçon qu'il a apprise demeure toujours vraie. En lui, c'est-à-dire en sa chair, n'habite aucun bien, et cela est connu par l'expérience. La chair peut le tromper s'il est insouciant, et il peut oublier de porter en son corps la mort du Seigneur Jésus, mais elle ne peut plus le tromper quant à ce qu'elle est en elle-même. Il peut avoir laissé une porte ouverte à un serviteur infidèle dans sa maison, mais il ne le traite pas à présent comme une personne digne de confiance et à l'abri du soupçon. Et la différence est immense. La puissance de la chair est brisée. Et de plus, il n'a pas la pensée qu'il est dans la chair devant Dieu. L'Épître aux Galates montre sa position : « La chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez. » « Mais si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes pas sous la loi. » Vous n'êtes pas en Romains 7, quoique la chair de péché soit encore là. Vous êtes libres de la liberté dans laquelle Christ vous a placés en vous affranchissant. Ne soyez pas de nouveau retenus sous un joug de servitude. De là aussi, après qu'il est parlé ici de la délivrance, le fait constant des deux natures est affirmé, quoique l'apôtre n'aille pas plus loin que la loi, sujet dont il nous occupe. « Ainsi donc, moi-même, de l'entendement, je sers la loi de Dieu, mais de la chair la loi du péché. »

Eu résumé donc, l'état décrit est celui d'une âme sous la loi ; mais le péché est reconnu, et la lutte contre lui demeure – la chair reste chair. Mais c'est bien différent d'avoir à faire avec le péché quand nous n'avons pas de force, quand nous lui sommes vendus, quand la chair nous tient par terre, dans le combat sous la loi du péché, ou de pouvoir dire « la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. » Les natures sont les mêmes, mais quelle différence, les ayant, d'être sous la loi, qui est la puissance du péché, ou, étant mort avec Christ, d'avoir la vie et l'Esprit de Christ qui est la puissance de la sainteté ; d'être mené captif sous une règle ou une loi, par le péché, tout en le haïssant, ou de se réjouir de la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant ! Nous trouverons cette liberté et la condition en elle du croyant développées dans le chapitre 8. Les deux points traités ici sont : la délivrance et la demeure de la loi du péché dans la chair, seulement ce n'est pas moi. Celui-ci est l'esprit qui sert la loi de Dieu. C'est à la fois affaire d'expérience et d'enseignement.

Mais il est deux choses que l'apôtre suppose maintenant du chrétien. Qu'est-ce qui le constitue tel ? C'est qu'il est en Christ, et que l'Esprit de Dieu habite en lui. Ce qui appartient à quelqu'un de tel est une autre chose. C'est là être chrétien. Mais remarquons que la mesure de la marche et de l'effet pratique est limitée, comme tout l'est ici, à la responsabilité humaine. Un seul passage nous rattache avec les conseils de Dieu, et même seulement comme grande vérité générale. Mais dans la pratique le résultat prend la mesure de la responsabilité humaine, quelle que soit la délivrance nécessitée pour nous rendre capable d'y faire face.

Pour l'homme en Christ, il ne peut donc y avoir aucune condamnation. Telle est la première déclaration de ce chapitre. Nous avons déjà fait remarquer qu'il y avait deux passages décrivant la bénédiction du chrétien : 5:1-11, et 8. Nous avons déjà traité du premier ; le second va nous occuper maintenant. Celui-là, c'est la bénédiction découlant de ce que Dieu était envers nous en grâce ; celui-ci l'état la condition du croyant devant Dieu. En conséquence, nous lisons ici : « Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus » – et non pour ceux pour les péchés desquels Christ mourut. Ces derniers sont pardonnés, l'homme justifié, pleinement béni ; mais ce n'est pas sa position nouvelle comme quelqu'un qui est mort dans la chair et qui est vivant à Dieu en Christ ; quelqu'un qui a pour mari celui qui est ressuscité d'entre les morts. Comment pourrait-il y avoir de condamnation pour ceux qui sont en Christ, ce serait condamner Christ.

Mais la raison est donnée en connexion avec ce qui précède ; et cela du côté du bien dans la puissance de l'esprit de vie en Christ, d'un autre côté, et, de l'autre, quant au mal, la condamnation du péché dans la chair. Être en Christ est le grand et sûr fondement ; mais les conditions et le fondement de cela sont ajoutés quand il y a lieu.

La loi du péché et de la mort a perdu sa puissance. J'ai un autre principe de vie en puissance en moi, qui a sa propre nature et sa règle constante, car telle est ici la force du mot « loi » – « la loi de l'esprit de vie dans le Christ Jésus ». Ceci fait allusion au souffle ou esprit de vie soufflé en Adam. Maintenant c'était la vie spirituelle ou divine dans la puissance de l'Esprit de Christ en nous. Et cela avait sa loi et son caractère constant, et était la puissance qui avait affranchi le Chrétien de la loi du péché et de la mort – le principe mortel qui dominait en lui auparavant, comme vivant dans la chair. Elle est là, sans doute, mais il en est affranchi. Elle n'a plus d'empire. Il y a une autre vie et une autre puissance opératrice qui ont leurs propres caractères déterminés et invariables et qui opèrent en puissance ; de sorte que je ne suis pas sous l'empire du péché. C'est là le côté de Dieu – ce que je suis devant Dieu en fait de vie.

Puis vient la mauvaise nature, et pourquoi je ne suis pas condamné à cause d'elle. La loi ne pouvait, à cause d'elle, opérer en moi ni bien, ni justice ; ne pouvait amener la question de la chair à une fin devant Dieu ; ne pouvait ni me justifier, ni me délivrer ; ne pouvait me nettoyer du mal qui est en elle devant Dieu. Il y avait le péché dans la chair. La loi ne pouvait pas empêcher son action, ni me justifier tant qu'il était là – ne pouvait pas opérer le bien qu'elle requérait. Elle ne faisait qu'exiger le bien et provoquait le péché. Mais « Dieu en envoyant son propre Fils » – sans péché sûrement, mais dans la forme et la figure d'un de ces pécheurs dans la chair, « en ressemblance de chair de pécheur et pour le péché », c'est-à-dire comme sacrifice pour le péché, « a condamné le péché en la chair. » La chose si mauvaise, si haïssable, si condamnable pour Dieu et pour l'homme nouveau a

été condamnée quand Christ fut fait sacrifice pour le péché. La mort et la condamnation du péché dans la chair allaient ensemble, et j'y suis mort, et sa condamnation est chose passée et réglée depuis que Christ s'est fait sacrifice pour le péché. Il n'est nullement toléré, ce que l'homme nouveau ne pourrait supporter. Une nature ne saurait être pardonnée. Mais sa condamnation a eu lieu dans ce qui a écarté toute condamnation pour moi et a été en même temps ma mort quant à elle.

Ainsi, il ne peut y avoir aucune condamnation pour celui qui est en Christ. Non seulement les péchés sont effacés, mais la nature qui les produisait est condamnée, c'est-à-dire le péché dans la chair, et, quant à mon état actuel, la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de sa loi. Ainsi le vieil homme est condamné à mort, et le nouvel homme vit et marche, de sorte que ce qu'exige la loi (sa justice, la somme de ce qu'elle requiert) est accompli en nous, parce que nous ne sommes pas sous elle, mais sous la grâce. La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi, et je ne marche pas selon la chair, ce que défend la loi, mais selon l'Esprit contre les œuvres duquel il n'y a pas de loi. Oui, par la puissance de l'Esprit de Dieu, je marche selon ce en quoi il me conduit – la vie de Christ dans ce monde. Et cette marche selon l'Esprit donne son vrai caractère à la marche du chrétien dans ce monde.

Comme je l'ai dit, de même que Christ est présenté en contraste avec la loi pour la justice, l'Esprit de Dieu en nous (Christ comme vie, dans la puissance de l'Esprit) est présenté en contraste avec la juste mais impuissante loi, pour notre marche et notre règle, la mort au péché et la vie dans la puissance de l'Esprit de Dieu. L'apôtre développe cela. De fait, le passage commençant par « il n'y a aucune condamnation » jusqu'à la fin du verset 11, est le développement de la réponse à « Qui me délivrera ? » Sur les mots « qui ne marchent pas selon la chair, mais selon l'Esprit », repose une pleine description, à la fois, de la vie chrétienne comme découlant du Saint Esprit, et de la chair. Chacune a ses propres fins, conformément à sa nature. Il y a les choses de la chair et les choses de l'Esprit – non pas simplement le bien et le mal – mais des objets appartenant à chacune.

Nous avons donc deux natures avec leurs objets respectifs, et avec la nouvelle – la puissance du Saint Esprit de Dieu au lieu d'une nature et d'une loi qui en interdisaient inutilement les désirs et les actes. Ceux qui marchent selon la chair sont gouvernés par ses principes ; l'esprit, la volonté ont leur objet dans les choses après lesquelles cette nature soupire. Ceux qui suivent les directions de l'Esprit sont sous sa puissance dans les choses que l'Esprit nous apporte, et sur lesquelles il fixe nos cœurs. Maintenant la pensée de la chair, c'est la mort, la pensée de l'Esprit est la vie et la paix ; c'est-à-dire qu'elles sont caractérisées respectivement par ces choses qui découlent immédiatement et directement d'elles ou les accompagnent. Car la pensée de la chair est inimitié contre Dieu, résiste à son autorité, rejette sa volonté, s'élève contre Lui et contre, son autorité, n'aime pas qu'elle existe, et, par conséquent le haït. Elle n'est donc pas soumise à la loi et ne peut pas l'être. Ses convoitises ne veulent pas de ce qu'elle réclame, et sa volonté propre ne veut pas se soumettre à la demande elle-même. Dieu intervient par la loi, affirme son autorité et défend la convoitise ; mais la chair ne connaît pas d'obéissance, aime ses convoitises et haït Dieu. La volonté propre ne peut pas aimer la soumission parce qu'elle est volonté propre ; ni la convoitise, ce qui défend de convoiter. Mais il faut que Dieu intervienne ainsi avec la loi pour la chair. Ce qui est essentiel à la chair, il est essentiel pour Dieu d'y être contraire, et elle est inimitié contre Lui. Ceux qui sont dans la chair ne peuvent donc pas Lui plaire. Ceux dont la vie est dans le premier Adam ne peuvent plaire à Dieu. Là c'est la chair qui conduit et gouverne. Leur place et leur position est dans la vie d'Adam. Mais il n'en est pas ainsi si l'Esprit de Dieu habite en nous. Il caractérise, conduit, forme la vie de celui en qui il habite. L'Esprit de Dieu en puissance vivante forme et caractérise l'état de l'âme.

Voici donc ce qui caractérise et distingue le chrétien : l'Esprit de Dieu habite en lui. Un tel homme n'est pas dans la chair (ce n'est point là sa position), mais dans l'Esprit. C'est évidemment et en propres termes le contraire de « quand nous étions dans la chair », c'est-à-dire de l'expérience du chapitre 7. Alors les passions des péchés agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort. Et remarquez-le, ce n'est pas ici être né de nouveau. C'est l'Esprit de Dieu habitant en nous. À la vérité, si nous sommes nés de nouveau, il y a des désirs nouveaux, le mal dans la chair est mort ; mais cela n'est pas la liberté et la puissance. Mais où est l'Esprit de Dieu, là est la liberté avec Dieu et l'affranchissement de la loi du péché, c'est le fruit de la rédemption par Christ – du ministère de la justice et de l'Esprit. Christ nous a rachetés, justifiés et purifiés. Le sang de l'aspersion nous ayant parfaitement purifiés dans la présence de Dieu[151] ; le Saint Esprit vient habiter en nous, sceau de la valeur de ce sang, et, en conséquence, venant ainsi habiter en nous, nous donne la conscience que nous sommes dans une place nouvelle devant Dieu – non pas dans la chair, ni dans notre état adamique naturel, mais dans la condition dans laquelle l'Esprit nous place dans la présence de Dieu. Cette position n'appartient qu'à ceux qui ont l'Esprit. C'est l'Esprit de Christ. Si un homme ne l'a pas, il n'a pas la place chrétienne propre, n'est pas de Christ, ne Lui appartient pas, selon la puissance de la rédemption qui nous amène devant Dieu selon sa propre efficace de laquelle la présence et l'habitation de l'Esprit sont le sceau caractéristique et la puissance vivante – ce par quoi sont distingués ceux qui sont entrés dans cette position.

La nouvelle naissance ne donne pas cela ; elle peut (et par elle-même elle le fait), amener à crier : « Qui me délivrera ? » Elle ne nous dit pas que nous sommes rachetés. Elle donne des désirs et des espérances, mais peut également accroître les craintes, parce qu'elle fortifie le sentiment de la responsabilité en donnant l'intelligence spirituelle de sa mesure, mais elle ne donne aucune puissance pour délivrer du mal dont elle nous rend sensibles. Mais la rédemption qui est en Christ délivre. Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont en Lui. Et si

[151] Comparez le cas du lépreux : lavé, aspergé du sang, puis oint.

nous sommes en Lui, il est aussi en nous – la puissance comme la source d'une vie nouvelle, oui, cette vie elle-même. Et voilà le chrétien. Un tel homme est réellement Sien[152]. Un homme né de Dieu peut être sous la loi quant à l'état de son esprit, reposant sur sa propre responsabilité comme vivant dans la chair, ce côté-ci de la rédemption – lié au premier mari, et le lien non rompu par la mort quant à *son* état. Il n'est pasuni au second mari dans sa foi – à Celui qui est ressuscité d'entre les morts – n'a pas passé dans une sphère nouvelle (qui est réellement le fruit de la rédemption pour nous) où il ne peut y avoir aucune condamnation, car nous sommes acceptés en Christ, et la présence du Saint Esprit caractérise notre position.

Nous trouvons maintenant (verset 10), la puissance qui produit l'effet, établie d'une manière doctrinale dans le chapitre 6 : « Si Christ est en vous, le corps est mort à cause du péché. » S'il vit, son seul fruit c'est le péché ; mais si Christ est en nous, la puissance de vie, le corps, quant à toute volonté, a sa place dans la mort. Comme pratique, qu'est-ce donc que la vie ? L'Esprit. C'est-à-dire, produire la justice. Ceci est la pleine réponse à l'accusation que c'est la liberté pour pécher ou conduisant au péché parce que nous ne sommes pas sous la loi.

Mais cette délivrance va plus loin : « Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts vivifiera aussi nos corps mortels, par son Esprit qui habite en nous. » Voilà une délivrance entière et finale, même en ce qui concerne les corps. Nous pouvons remarquer qu'il est parlé de l'Esprit ici de trois manières : – comme l'Esprit de Dieu en tant qu'en contraste avec la chair – avec l'homme tel qu'il est ; comme l'Esprit de Christ ou Christ en nous, en tant que formateur de notre état pratique ; troisièmement, comme l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus, et l'assurance de la vivification de nos corps mortels, et ainsi notre possession d'une pleine liberté dans le sens le plus élevé. Car tout cela n'est pas la recherche du pardon ni la justification, mais c'est la délivrance d'un état dont nous avons la conscience.

Une autre remarque (qui nous conduit à la structure de tout le chapitre), doit être faite ici. Dans les versets que nous avons considérés, quoiqu'il soit parlé de l'Esprit comme habitant, Il est pourtant envisagé comme la source et la puissance de la vie qui caractérise l'homme : « L'Esprit est vie à cause de la justice. » Ensuite il en est parlé comme personne distincte et séparée, agissant sur nous et en nous – « avec notre esprit » – ceci forme la deuxième partie du chapitre. La troisième et dernière partie c'est, non pas ce qu'est Dieu en nous par Son Esprit ; mais ce qu'Il est pour nous, nous mettant en sûreté dans la bénédiction qu'il est dans Son conseil de nous donner.

Nous pouvons arriver maintenant à la deuxième partie du chapitre : Elle est précédée de deux versets d'une grande importance pratique : 12, 13. « Nous ne sommes pas redevables à la chair. » Elle n'a aucun droit, ni titre sur nous. Elle nous a fait tout le mal possible et rien que du mal, et elle a été condamnée sur la croix de Christ, et nous lui sommes morts, ayant été crucifiés avec Lui. Vivre selon la chair produit la mort, mais faire mourir les actions du corps (les choses qui découlent de sa volonté si on la laisse agir), c'est la vie.

Mais maintenant, l'instruction va plus loin et nous donne la relation dont l'Esprit nous rend conscients, et non pas simplement l'état comme elle l'a fait jusqu'ici : « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu. » Ceci découle directement de tout l'ensemble de la position dans laquelle nous sommes amenés en contraste avec celle dans laquelle nous étions sous la loi – position dans laquelle Dieu nous avait amenés, par grâce, par la rédemption – non pas la servitude et la crainte dans lesquelles nous étions vis-à-vis de Lui sous la loi ; le fruit de la grâce divine en Christ – non pas l'effet de la ruine de notre responsabilité en présence d'un droit divin sur nous. Nous sommes fils de Dieu et crions : « Abba, Père » ayant la conscience d'être fils, parce que nous avons l'Esprit qui est en nous un Esprit d'adoption.

Il est bon de remarquer, comme se retrouvant si fréquemment dans ce chapitre, que « car » dans bien des passages n'exprime aucune déduction directe de la part de l'apôtre, mais introduit quelque énoncé confirmatif du principe général qui se trouve dans la pensée de l'apôtre. Ainsi dans les versets 13, 14, il n'y a aucune déduction directe quoique la connexion soit plus immédiate dans le verset 13. Le verset 14 continue à donner la condition entière de celui qui a l'Esprit, suggérée par la mention de l'Esprit, actif en puissance morale sur la marche, dans le verset 13. Une telle mortification des œuvres du corps est naturelle dans le chrétien, car tel est leur état réel et leur caractère comme possédant l'Esprit. Mais ce n'est nullement : « Vous vivrez, car, etc » Mais dans tout le chapitre, il a, devant les yeux, l'homme en Christ, montrant quel est son caractère et quels sont les qualités et les privilèges qui lui appartiennent comme tel.

Nous avons à considérer maintenant ce qui est dit concernant l'Esprit, comme habitant en nous. Nous sommes fils et par l'Esprit crions : « Abba, Père », dans la conscience de cette relation. Le Saint Esprit Lui-même (ici nous L'avons définitivement comme personne distincte) « rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. » C'est un témoignage distinct, défini, de l'Esprit qui habite en nous que nous sommes tels ; et non une preuve par la Parole en nous, examinant nous-mêmes (procédé faux, non-scripturaire et mauvais), mais le témoignage du Saint Esprit Lui-même qui habite en nous, qu'il nous rend comme habitant ainsi en nous. Nous avons la conscience et la possession de la pensée de l'Esprit *en* nous ; mais Lui-même aussi, comme habitant en nous, *nous* rend témoignage d'une manière consciente que nous sommes fils. Nous sommes dans la relation consciente, mais Celui qui est en nous donne la confiance qui produit le témoignage. Mais si nous sommes en-

[152] C'est autô et non autou. Remarquez que dans le verset 1, nous sommes en Christ ; ici il est en nous, deux choses inséparables. L'une est dans une place devant Dieu, l'autre la puissance de vie devant le monde. C'est le développement pratique de Jean 14:20.

fants, nous sommes héritiers. Nous sommes naturellement héritiers de Dieu comme Ses enfants, et (comme Christ est le grand héritier et le premier-né) cohéritiers de Christ. Mais alors la marche et tout le caractère de Christ comme homme nous caractérisent. Sa vie et Son Esprit étant en nous la source de ce que nous sommes, notre pensée doit être dans son caractère et sa nature la Sienne même ; mais Il a souffert ici-bas, et maintenant Il est glorifié comme homme prêt à hériter toutes choses. Nous devons donc aussi souffrir avec Lui ; non pas précisément pour Lui – cela est un privilège spécial, mais avec Lui, Il ne pouvait (marchant saintement dans l'amour et la grâce, saint et céleste dans toutes ses voies) que souffrir au milieu d'un monde pécheur qui rejetait Son amour. Son Esprit dut être toujours attristé par le péché et la souffrance qui étaient tout autour de Lui. De même aussi, le saint selon la mesure dans laquelle il marche dans la puissance de Son Esprit, comme il dit en Timothée : « Si nous souffrons avec Lui, nous régnerons avec Lui. » C'est un Christ entier ; la même vie a ses conséquences naturelles ici et dans le ciel, dans la place de fils ; un homme céleste, dans ce monde et dans le ciel de Dieu en gloire sainte. Nous sommes co-glorifiés et co-souffrants. Mais les souffrances ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire.

Je prends l'expression « en nous » comme signifiant tout notre état aussi bien que nos personnes.

Nous avons donc une magnifique association de la souffrance et de la gloire par l'habitation de l'Esprit en nous. Il nous donne à connaître que nous sommes fils et est les gages et la révélation de la gloire, tandis que nous sommes dans ce monde de souffrance. La création est dans l'état qui résulte de la chute ; mais la grâce d'un autre côté lui fait attendre, pour sa délivrance, notre révélation en gloire. Il doit en être ainsi ; la création inintelligente ne peut être amenée au repos de la gloire de Dieu, tant que les héritiers pour qui elle est préparée n'y sont pas. Elle attend la manifestation des fils. Elle ne peut pas entrer dans la liberté de la grâce (cela est intelligent et spirituel – le salut de l'âme), mais la liberté de la gloire sera *sa* délivrance aussi. Elle a été assujettie à la vanité – non de sa volonté, mais de celle d'un autre, Adam – mais elle n'y sera pas laissée à toujours. Elle aussi aura sa délivrance dans la liberté de la gloire, car elle s'applique à tout l'état des choses – et non pas simplement à la relation des âmes avec Dieu.

Tel est l'énoncé général. Et c'est ici que nous avons le premier et le plus complet aperçu des conseils de Dieu dans l'Épître aux Romains. Nous en retrouverons quelque chose en rapport avec les Juifs dans le chapitre 11. Mais ici, c'est le résultat général dans la sphère de gloire du Fils de l'homme, quoique seulement brièvement énoncé, en connexion avec le sujet de la délivrance qui s'applique ici à toute la création. Mais ceci est l'énoncé général de cette vérité.

Ce qui suit est notre relation personnelle avec cela comme chrétiens. Nous savons (nous, chrétiens, ayant l'Esprit de Christ, savons) que le monde que la chair cherche à améliorer comme sa demeure, soupire et est en travail par suite de la chute (quoique la grâce, la délivrance et la réconciliation soient reçues par nous). Et cela n'est pas simplement vrai de la création qui nous entoure – notre corps en fait aussi partie. Étant des créatures, nous avons à en attendre la rédemption – l'adoption et le salut de fait. La rédemption du corps et de la possession acquise vont, dans un sens général, ensemble. La rédemption par Son sang, le pardon des péchés, nous les avons ; mais l'Esprit que nous avons reçu en conséquence, n'est que les arrhes de l'autre. C'est dans ce sens que nous sommes sauvés en espérance. Ce qu'il était dans les conseils de Dieu de nous donner dans le salut, nous ne l'avons pas encore (c'est-à-dire en gloire avec Christ) ; mais l'œuvre qui nous sauve est achevée et nous l'avons par le Saint Esprit. Nous nous tenons (ayant reçu le Saint Esprit) entre l'œuvre accomplie qui nous sauve et nous donne droit à l'héritage (et savons qu'elle est accomplie, ayant été, en outre, scellés pour le jour de la rédemption) et l'exercice de la puissance qui amènera la pleine rédemption quand Jésus reviendra. Par l'Esprit, nous regardons en arrière à l'accomplissement de l'œuvre et comprenons sa valeur ; et par le même Esprit, nous regardons en avant à la seconde venue de Christ pour tout accomplir et introduire la gloire. En attendant, nous avons ces vases de terre, nos corps non rachetés – non rachetés quant à la puissance de la délivrance, car le corps aussi est au Seigneur acheté par prix ; et quoique nous ayons les prémices de l'Esprit (car l'Esprit sera de nouveau répandu comme la dernière pluie pour la bénédiction milléniale), nous souffrons avec Celui qui a souffert ici-bas, en rapport avec le glorieux héritage par l'Esprit, et avec la création déchue dans le premier Adam, par nos corps ; et nous soupirons (sauvés en espérance) après la rédemption du corps et l'attendons avec patience – car c'est ce qui ne se voit pas encore.

Nous avons vu que l'Esprit témoigne avec notre esprit, que nous sommes fils et ainsi héritiers – héritiers de Dieu et co-héritiers de Christ. Nous attendons l'héritage. Mais Il prend part aussi dans les infirmités dans lesquelles nous nous trouvons par notre relation par le corps avec l'héritage déchu. Mais la part que nous prenons par le corps aux souffrances de la création déchue, nous ne la prenons pas dans l'égoïsme d'un souffrant ; mais nous devenons, par le Saint Esprit, la voix de toute cette souffrance selon Dieu. Il est des cas sans doute, où nous connaissons la volonté de Dieu et pouvons (priant par l'Esprit) attendre une réponse, selon notre demande à Dieu. Mais il y a une masse de souffrances que nous sentons selon Dieu, par le Saint Esprit, pour lesquelles nous ne savons pas demander comme il faut ; mais le sentiment du mal qui oppresse le cœur est mis en œuvre par le Saint Esprit et, dans notre faiblesse, par ce pauvre corps, la pensée de l'Esprit est là par l'opération de l'Esprit.

Ainsi Celui qui sonde les cœurs et scrute les pensées, voit, non pas nos pauvres faibles sentiments ou plaintes, mais la pensée de l'Esprit – ce que le Saint Esprit a produit en nous, car le Saint Esprit Lui-même intercède pour nous par des soupirs qui ne se peuvent exprimer. Il intercède pour les saints selon Dieu. Privilège merveilleux !

savoir, dans nos douleurs et nos souffrances, que lorsque Dieu sonde le cœur Il y trouve la pensée formée par l'Esprit, l'Esprit Lui-même, comme en nous, faisant intercession pour nous selon Dieu ! C'est un privilège d'être ainsi dans la souffrance. Dieu Lui-même y prenant part. Comme Christ sentait personnellement et parfaitement toute la souffrance qu'il traversait, de même nous, par la grâce, par l'Esprit, nous y prenons notre part (non pas dans l'égoïsme), mais selon Dieu avec le sentiment croissant de notre infirmité et de notre faiblesse, de notre dépendance et de notre connexion avec une création déchue de laquelle nous ne pouvons échapper ici-bas, et la sentant d'autant plus que nous voyons la gloire ; mais ayant reçu par la puissance de l'Esprit, d'y prendre part selon Dieu – d'être sa voix, pour ainsi dire, dans une grâce que nous sentons quoique y ayant part. C'est la pensée de l'Esprit que Dieu trouve en nous, quand Il sonde les cœurs, et le Saint Esprit Lui-même est là, faisant intercession pour les saints selon Dieu. C'est une grâce merveilleuse. Le cœur de l'homme est sondé, la pensée de l'Esprit est là, parce que le Saint Esprit Lui-même est là intercédant, mais, quoique Lui-même, par des soupirs qui sont dans nos cœurs.

Mais (car telle est la force du mot) quoique nous ne sachions pas « ce qu'il faut demander comme il convient », nous « *savons* que toutes choses travaillent ensemble pour le Lien de ceux qui aiment Dieu. » Dieu travaille de Lui-même et d'après Lui-même en notre faveur – et fait tout concourir à notre bien. Nous ne savons pas ce qu'il faut rechercher. Peut-être dans l'état actuel des choses n'y a-t-il point de remède, aucun soulagement ou remède pour ce dont nous gémissons ; mais ceci est certain – Dieu fait travailler toutes choses ensemble pour le bien de ceux qui L'aiment. Il ne peut pas être remédié à la souffrance peut-être ; mais la souffrance est bénie. Ils sont appelés selon le conseil de Dieu, et Dieu fait travailler toutes choses pour leur bien.

Ceci amène d'une manière manifeste Dieu travaillant *pour* nous (sans nous, non pas *en* nous) et c'est la troisième partie du chapitre. Nous avons vu l'œuvre en nous, quant à la vie, par l'Esprit, et la présence de l'Esprit nous donnant la conscience que nous sommes fils, héritiers de Dieu et co-héritiers de Christ, et nous aidant – prônant une part dans la scène d'infirmité et de souffrances – étant descendu du ciel pour habiter en nous pendant que nous sommes au milieu de la création déchue, et, quant à nos corps, en connexion avec elle, sujets à la corruption par le premier Adam. La volonté est droite, la puissance est là, par l'Esprit, pour l'homme intérieur, ainsi que l'espérance de la gloire à venir ; et cela, justement, nous fait sentir l'infirmité et la souffrance, mais senties par le Saint Esprit selon Dieu. C'est une place bénie et qui montre combien est vraie et complète la délivrance de la puissance et du mal de la chair ; car, en cela en quoi par le corps nous sommes rattachés avec la création déchue, la volonté ne se trouve pas – « non de sa volonté », bien que nous soyons encore assujettis à ce qui en est l'effet comme souffrance. Comme volonté de la chair, elle est morte et condamnée ; mais, au contraire, Celui qui sonde les cœurs, trouve la pensée de l'Esprit – un sentiment divin du mal, et la souffrance qui en découle, le Saint Esprit intercédant pour nous, en ce qui est au-delà de la mesure de la pensée humaine ; mais Dieu, dans nos cœurs, entrant dans cette souffrance. C'est une délivrance merveilleuse dans la souffrance, quoique pas encore hors de la souffrance.

Les conseils, et la faveur de Dieu nous sont maintenant présentés – Son propre dessein. Si par la grâce quelques âmes ont aimé Dieu, elles avaient été appelées selon Son propos arrêté. Le conseil n'est pas ici, pas plus que nulle part ailleurs, simplement la souveraineté dans l'élection. Il comprend ce à quoi ils furent appelés. Ils étaient préconnus ; mais ceux qu'il a préconnus. Il les a aussi prédestinés à une gloire qui était dans Sa pensée et Ses conseils avant que le monde commençât, savoir : À « être conforme à l'image de Son Fils, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. »

Nous pouvons remarquer ici que l'épître sort entièrement et va au-delà de son sujet – la responsabilité de l'homme, sa chute et la manière dont il y est pourvu par la mort de Christ. Mais les délices de la sagesse divine étaient dans les fils des hommes avant que le monde fût. En conséquence, le Fils devint homme, afin que Ses rachetés Lui fussent conformes dans la gloire. Dans l'intervalle, le premier Adam s'était placé sous la responsabilité, et il dut être et fut pourvu à cela dans la croix ; mais là, un fondement de justice fut aussi posé pour l'accomplissement des conseils de Dieu, qui en conséquence, furent alors révélés. (Tite 1:2, 3, ; 2 Tim. 1:9 ; Rom. 16:25, 26. Comparez Éph. 3 et Col. 1). Dans les Romains toutefois, l'instruction ne va pas au-delà de l'individu, même quand il est question des conseils de Dieu. Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image du Fils de Dieu afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères. Certes, ceci est bien la grâce souveraine. Placer de pauvres vermisseaux, et des vermisseaux mourants, dans la même gloire que le Fils du Père, n'a rien de commun avec la responsabilité ni avec quelque satisfaction à lui donner, quoique l'acte par lequel il a été pourvu à notre chute à son égard ait posé le fondement pour cela en ce que *l'homme* glorifia parfaitement Dieu ; et en conséquence, *l'homme* est placé dans la gloire de Dieu. Nos péchés et notre péché furent rencontrés à la croix, comme nous l'avons vu. Mais, en outre, Dieu fut glorifié, et l'homme exalté à Sa droite entra dans la gloire comme notre précurseur. Car outre Son titre personnel et éternel, c'est à cause de ce qu'il a fait pour nous que Christ est entré dans la gloire. Ici donc, nous passons au-delà de la responsabilité et arrivons aux conseils : seulement, dans cette épître, nous n'allons pas plus loin que la position individuelle ; nous devons être conformes à l'image du Fils de Dieu. Et cela, l'Écriture le déclare constamment : « Nous avons porté l'image du terrestre », dit 1 Cor. 15, et « nous porterons ainsi l'image du céleste Adam. » « Quand Il apparaîtra, nous lui serons semblables », dit l'apôtre Jean (1 Jn. 3). « Il transformera le corps de notre abaissement et le rendra conforme à Son corps glorieux » (Phil. 3). Tel est sur ce point le merveilleux conseil de Dieu. Car, comment quant à notre état pourrions-nous recevoir quelque chose de plus glorieux, de plus béni que d'être conformes à l'image du Fils de Dieu, de Le voir tel qu'Il est, et de Lui être semblables !

L'épître établit ensuite, d'une manière bénie, la sécurité de ceux que Dieu a ainsi prédestinés à être ainsi conformes, énonçant les degrés par lesquels ils sont amenés au grand résultat, seulement, passant tout à fait sous silence l'œuvre en nous qui avait été pleinement établie auparavant, parce qu'il parle de ce que Dieu est pour nous dans Son propre conseil, comme sa source, et assurant, ce conseil en grâce jusqu'à son accomplissement, et non pas de la responsabilité de l'homme et de ce qu'exigeaient nécessairement la nature et la justice de Dieu. Ces points ont été discutés dans la première partie, soit quant à la culpabilité et la justice, soit quant à la nature et l'état, de manière à nous rendre possible d'avoir à faire avec un Dieu saint. La grâce a opéré cela, mais a opéré ce qui était nécessaire pour que nous fussions réconciliés avec Dieu. Ici seulement dans l'Épître aux Romains (comme nous l'avons déjà fait remarquer), il touche au dessein et aux conseils. De même en Éphésiens 1:4. Là, c'est ; ainsi selon le bon plaisir de Sa volonté. Il faut que les hommes soient saints et dans l'amour pour être devant Lui ; mais faire de nous des fils, c'est selon le bon plaisir de sa volonté. Il aurait pu faire de nous quelque chose de plus bas – mais Il ne le pouvait vraiment pas, si nous pensons à Lui. C'était partie de Sa perfection de penser et d'agir ainsi. Mais comme fait, nous pouvons penser à une place inférieure. Mais Son conseil était de faire de nous des fils, « afin qu'il montrât dans les siècles à venir, les immenses richesses de Sa grâce *dans Sa bonté envers nous* par le Christ Jésus. » Une partie de Sa gloire – de ce qu'apprennent les anges – eût été perdue sans cela, une partie du glorieux sacrifice de l'expiation. Cela ne pouvait pas être. Eh bien, Il les a appelés, Il les a justifiés, et, amenant tout à la perfection dans Son plan – Il les a glorifiés. Ce n'est pas encore historiquement accompli, mais c'est tout une chaîne ininterrompue avec Dieu..

Nous avons ensuite la grande vérité bénie qui découle de tout cela – « Dieu est pour nous », donc « qui sera contre nous ? » C'est la grande vérité de la grâce, sa vérité centrale. Dieu est pour nous. Il est pour nous en donnant, en justifiant, et en assurant que dans aucune difficulté rien ne nous séparera de Son amour. « Celui qui n'a pas épargné Son propre Fils, mais L'a livré pour nous. » Avec ce don qu'il nous a fait de Lui, nous pouvons compter de recevoir toutes les autres choses. Nul don comme celui-là, comment donc ne donnerait-il pas toutes autres choses ? Puis, c'est Dieu Lui-même qui justifie. Ce n'est pas ici, justifiés devant Lui, mais Lui nous justifiant Lui-même – donc il importe peu qui nous condamnera. Dieu est aussi pour nous en cela. (Comparez Zacharie 3.)

De plus il y a des difficultés, des épreuves, des dangers dans la route, la mort ; le haut et saint lieu si éloigné ; la puissance de Satan contre nous. D'abord, quant aux difficultés et aux épreuves, nous sommes plus que vainqueurs. C'est là le vrai sentier de la bénédiction et de l'honneur : là, Christ a passé ; là, Sa puissance et Son Esprit sont avec nous. En outre, prenez tout dans la hauteur ou dans la profondeur : les anges et les principautés, tous sont des créatures – puissance de créature ou faiblesse de créature. Elles ne peuvent pas nous séparer de l'amour de Dieu : ceci est plus, plus sûr, plus fort qu'aucune créature ; toutefois c'est en Celui qui, comme homme, a fait face pour nous dans le chemin à toutes les puissances hostiles et à la mort, et est en haut pour nous. C'est l'amour de Dieu, la sûreté de l'amour divin, et cela dans le Christ Jésus notre Seigneur, qui a tout traversé, et qui est maintenant en haut pour nous. Ceci nous assure contre tout, et, à travers tout, pour la gloire.

Ici seulement, dans toute l'épître, pour introduire Son intercession, il est parlé de l'ascension : « Christ est Celui qui est mort, mais plutôt qui est ressuscité, qui aussi est à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous. » Il est descendu pour nous dans toute la profondeur de la souffrance et de la ruine de l'homme et, ressuscité en puissance et victoire sur tout cela maintenant, comme l'homme exalté, s'intéresse à nous, intercède pour nous, trouvant le secours et la miséricorde nécessaires : – qu'est-ce qui nous séparera donc de son amour ? Ici c'est l'amour de Christ, afin que nous le connaissions avec son amour, comme l'homme descendu jusque dans la profondeur et monté en haut comme homme intéressé à nous et prenant soin de nous. Dans le verset 39, c'est l'amour de Dieu en Christ, afin que nous sachions que l'amour est divin, suprême, immuable, au-dessus de tout ce qui en nous pourrait séparer – plus fort que tout ce qui en dehors de nous pourrait chercher à nous séparer de cet amour.

Cela clôt la doctrine de l'épître, nous portant individuellement à la gloire selon les conseils de Dieu, mais pas au-delà de notre place individuelle selon ces conseils, et, sûrement, c'est assez élevé et béni. Autrement l'épître ne va pas plus loin que la responsabilité de l'homme dont la loi est la règle parfaite, et où même la rédemption de l'Esprit (nous étant morts au péché et vivants à Dieu par Jésus Christ) nous ont affranchis, c'est pourtant « la justice de la loi accomplie en nous qui marchons selon l'Esprit. » C'est d'être ainsi morts et ressuscités en Christ qui est le moyen de délivrance. Mais personne ne peut lire 6:14 et le chapitre 7 sans voir que le grand objet de l'apôtre est de montrer qu'être complètement retiré de dessous la loi – est le chemin de la sainteté aussi bien que de la paix ; que la loi qui ne donna pas de nouvelle vie et laissa au péché son empire – nous laissa par conséquent sous sa puissance – est mise en contraste avec notre caractère de morts par la foi au péché, et d'être vivants par Christ et la puissance de l'Esprit. C'est-à-dire que obligation, péché, sans nouvelle vie, ce qui est notre état sous la loi sont en contraste avec la vie et l'Esprit (étant morts au péché) nous donnant puissance et liberté, quoique la chair reste la même nonobstant le renouvellement de l'esprit.

Mais, dans un cas, même étant renouvelés, nous sommes encore sous la puissance et l'esclavage du péché ; dans l'autre, nous sommes affranchis pour vivre à Dieu ; la loi, c'est l'esclavage du péché : notre place nouvelle est la vie et la liberté, le péché dans la chair étant condamné dans la crête. Les natures sont les mêmes, mais c'est une chose bien différente d'être asservis à la mauvaise et incapables de nous en délivrer, ou d'en être affranchis par la puissance et rendus capables de l'assujettir. Mais nous avons ceci, par le fait même que cette épître se borne à la responsabilité de l'homme et à la manière dont Dieu l'a rencontrée en grâce, à sa justification et sa délivrance, avec une légère mention seulement des conseils à la fin pour introduire sa sécurité. Ainsi tout le

terrain de sa place individuelle, comme ainsi justifié (le salut de Dieu) est, avec une plénitude merveilleuse, complètement établi, sondé et fondé sur l'œuvre de grâce de Dieu, depuis l'entière culpabilité de l'homme aliéné de Dieu jusqu'à la sécurité parfaite de celui qui est appelé, en sorte que rien ne peut le séparer de l'amour de Dieu. Cela est d'une valeur infinie. Le péché est pleinement constaté, sondé ; la loi, comme condamnant et convainquant de péché ; le pardon, la justification, la délivrance de l'empire du péché, tout approfondi ; chaque question examinée, concernant la manière dont l'homme peut être juste devant Dieu ; le jugement divin et l'expérience humaine pleinement éclaircis, et la justice divine par la grâce efficacement établie comme le terrain sur lequel se tient le croyant et d'où il ne descendra jamais. Cette épître ne va pas loin dans les conseils et les privilèges qui se rattachent à l'établissement de la gloire de Christ comme Tête ; mais notre position est plus complètement révélée et pénétrée par le raisonnement du Saint Esprit, par la parole de Dieu.

L'Écho du témoignage, vol.11, p.224-260, vol.12, p.3-97

4 – Cœlestia[153]

Le *hier* de Christ a été l'accomplissement de la rédemption – Son *demain* sera d'avoir son Église avec Lui-même dans la gloire. Mais pour *aujourd'hui* Il est un Christ vivant.

Christ ne peut faire briller une seule étincelle dans le cœur d'un individu, sans que cette toute petite étincelle soit pour Dieu. Il donne la lumière, et a réglé que chacun de ses rayons reflète quelque chose *pour Dieu.*

Rien de plus béni que de sympathiser avec Christ dans ses pensées – que d'être capable de dire, « Je sais de quoi Christ est occupé, et ce qui est l'objet de la sollicitude de son cœur sera l'objet de la sollicitude du mien. » Il est occupé d'un témoignage sur la terre *pour Dieu* ; et si seulement je suis assez petit à mes propres yeux, Il dira, « Je puis produire un rayon en vous, et vous placer précisément dans la position où il pourra briller. » Christ a présentement des pensées à l'égard de ses brebis – si des rayons de lumière brillent sur elles, c'est afin qu'ils puissent rayonner d'elles. Il se peut que vous n'ayez qu'une lumière très petite, mais la faible lueur d'un ver luisant brille d'un vif éclat dans une nuit obscure.

Nous devons rendre témoignage d'une manière pratique à la Seigneurie de Christ. Jadis nous ne sentions pas la réalité de sa présence à la droite de Dieu comme Seigneur de tout et de tous ; maintenant c'est notre joie de savoir qu'il *l'est.* Dieu opère en vous le vouloir et le faire selon son bon plaisir, et ce bon plaisir est que toute chose, dans le ciel, sur la terre, et sous la terre, se prosterne devant son Christ. S'il a opéré en vous, vous avez vu en Christ quelque chose qui a fait votre cœur se prosterner et désirer d'être à Lui réellement, pratiquement. L'Église est la seule chose qui puisse dire du cœur et de l'intelligence : « Qu'il soit Seigneur ; qu'il possède tout ! » Il faut qu'en face du large courant qui affiche le contraire, il sorte de nous un témoignage pratique que tout Lui appartient. Le désir des saints de Dieu devrait être de rendre manifeste à tous que ce Jésus de Nazareth que l'homme a rejeté et méprisé *est Seigneur de tous, à la droite de Dieu.* Ils ont mis leur sceau que c'est là la place que Dieu a donnée au Nazaréen pour lequel l'homme n'eut de place que la croix ici-bas. Dieu nous amène à une scène sur laquelle il ne sera connu d'autre nom que le nom de Jésus. Tout genou fléchira devant Celui-là seul qui est Maître. Lorsqu'on réfléchit à ce que sera cette scène, de quelle petite importance (eu égard à la grandeur de la récompense) est tout ce que nous avons à traverser sur le chemin ! Ai-je à abandonner quoi que ce soit parce que *mon Maître* ne l'aime pas, même à m'arracher un œil ? Vaut-il la peine d'en parler, en comparaison du poids de gloire éternel et souverainement excellent vers lequel Dieu me conduit ? Nous ne cultivons pas assez la pensée de cette domination universelle et de sa proximité. Soupirons-nous après elle avec des désirs ardents ? Il n'y a pas de retard du côté de Christ : Il attend seulement que les âmes soient recueillies. Encore très peu de temps, et Il viendra et ne tardera point.

Si nous avons, vous et moi, pris la position de gens qui reconnaissent Christ comme Seigneur, sûrement il en résultera pour nous quelque peu de souffrance. S'il est Seigneur sur moi, je dois faire tout pour Lui plaire, et sûrement je déplairai à des amis. Quant à ceci il faut que j'en prenne mon parti, mais non quant à cela, coûte que coûte, s'il est le Maître.

Dieu prend l'éclatante lumière qui brille en la face de Jésus Christ, et le fait briller en nos cœurs. Il est la parfaite expression, le type parfait, la substance même de tout ce qui agréable à Dieu. Nous sommes en Lui, et sa nature doit couler par nous. Il nous a amenés dans la lumière et la sainteté de la maison du Père ; et parce que nous avons communion avec Lui nous pouvons nous retourner vers Lui et rejeter sur Lui toute souffrance, tout chagrin.

Est-ce que vous projetez tout autour de vous, dans vos voies, un tel reflet de la vie de Christ qu'on ne puisse vous comprendre si l'on n'a pas la connaissance de Christ ? Le cœur de Christ était toujours dans le ciel pendant qu'Il était sur la terre, et tout Lui venait dans toute la saveur de l'amour du Père. Il était d'un seul et même cœur, d'un seul et même esprit avec le Père, j'ai besoin d'être comme Christ, j'ai besoin que le monde dise, « Tel Maître, tel serviteur. » Ce que désire et veut aujourd'hui le Seigneur Jésus, c'est d'avoir ici-bas un peuple qui Le manifeste dans ses voies, ses pensées et ses actes : qui dise d'une manière intelligente et pratique ce qu'Il est.

[153] Ce que nous commençons de donner aujourd'hui sous ce titre a été recueilli aux enseignements de notre vénéré frère G. V. Wigram.

Il n'y eut jamais sur la terre personne d'aussi heureux que Christ, parce qu'il envisageait toute chose en rapport avec le dessein de Dieu et la volonté de Dieu ; et plus la douleur était grande, plus ses flots élevés Lui brisaient le cœur, plus aussi cela se voyait. Il y avait toujours quelque expression de louange, quelque recours au Père qui faisait voir que la joie intérieure demeurait intacte comme une source secrète de rafraîchissement. Il était à l'étroit jusqu'à ce que la volonté du Père fût accomplie dans sa mort sur la croix.

L'eau était dans le rocher, mais jusqu'à ce qu'il fût frappé il ne donnait point d'eau. – Il en fut de même de Christ. Et maintenant Il nous est révélé dans le ciel, comme le Fils éternel de Dieu qui fut frappé pour nous, et nous pouvons nous tourner vers Lui et dire, « Voilà notre source d'eau vive, Il est à nous. Nous avons trouvé en Lui la vie éternelle comme une fontaine d'eau jaillissante. » Tout le long de la traversée du désert, l'eau ne cessa pas de couler pour étancher leur soif, pour les rafraîchir ; tout le long du chemin, et cela parlait précieusement de Christ.

En Christ la fraîcheur du cœur fut toujours la même. Nous nous trouvons, vous et moi, fatigués dans notre expérience du désert, mais le cœur de Christ n'est jamais fatigué, il est attaché à l'Épouse avec autant de fraîcheur d'affection que lorsque Dieu nous élut en Lui avant la fondation du monde.

Quel que soit l'objet sur lequel l'esprit se fixe fortement et vers lequel il se tourne toujours, il laisse son empreinte sur l'esprit ; si mes pensées et mes sentiments sont fixés sur Christ, je reçois l'empreinte de Christ. Si je me tourne sans cesse vers Lui dans toute sa céleste mesure d'amour, j'en recevrai l'empreinte ; et si mon âme s'élève alors vers Christ dans cette fraîcheur d'amour qui peut dire, « Viens, Seigneur Jésus », il y aura sa réponse dans toute sa fraîcheur, « Oui, je viens bientôt. » Il ne nous oublie pas dans notre travail à travers le désert et les sables du désert ; Il est avec nous tout le long du chemin, et toute fraîcheur est en Lui. Si mon cœur se tourne vers le cœur de Christ, le cœur du Fils de Dieu, je trouve ce cœur plus démesurément plein d'amour que le mien – là il y a constamment l'amour dans toute sa fraîcheur. Il se peut que je sois un pèlerin harassé, je trouverai là de la fraîcheur – une source *d'eau froide* pour me rafraîchir juste quand je suis épuisé dans le désert. Oh ! l'amour du cœur de Christ qui ne connaît ni fatigue, ni pas traînants, ni mains défaillantes ! Je puis sans cesse me tourner vers Lui, et dire : « Viens ! » Son cœur est toujours prêt à répondre, « Oui, je viens bientôt. » Oh ! la fraîcheur de l'amour de Christ et la limpidité de cette eau qui coule éternellement avec une pureté et une fraîcheur incomparables !

Si nous savons rattacher le désert à notre Grand Souverain Sacrificateur dans le ciel, il se peut que nous sentions encore l'amertume des épreuves du désert, mais nous savourerons à chaque pas du chemin la douceur de la sympathie de Christ. L'action présente du Seigneur Jésus est indispensable pour goûter ou conserver une bénédiction quelconque. Où se trouva-t-il jamais une seule bénédiction, si ce n'est dans la main de Christ ? Pourriez-vous en désirer quelque autre que ce qu'*Il* donne ?

Pouvez-vous ne pas répandre des besoins devant Christ, Celui qui *donne,* Celui qui *guérit* ? Les croyants consistent l'Esprit en ne pas *usant* de Christ, et alors il faut que Dieu les oblige à le faire. Il savait de quelle manière amener Paul à effrayer le geôlier de Philippe. Sais-je ce que Christ là-haut a à faire avec mon cœur individuellement ? Y a-t-Il regardé dedans aujourd'hui ? Y a-t-Il aperçu de l'éclat ou de la froideur pour Lui-même ? Eh bien, Il n'a pas la moindre confiance dans les sentiments du cœur. Il sait ce qu'il est, qu'il paraisse brillant ou non ; toutes choses sont vues et entièrement découvertes aux yeux de Celui à qui nous avons à faire. Il ne se fie pas à mon cœur, mais Il dit, « Je veux vous donner tout ce qui est dans mon cœur d'amour. »

Je vois le cœur de Christ ému de compassion envers les pauvres pécheurs – je ne vois pas les cœurs des pauvres pécheurs soupirant après Christ.

Lorsque Christ rencontre un pécheur et lui donne la paix, la seule chose à laquelle Il pense est son propre sang, et quant à tout ce qu'on y ajouterait, Il ne saurait vouloir que le repousser. Ah ! il n'est pas de nom auquel Jésus de Nazareth réponde avec plus d'empressement cordial que le nom de Sauveur – il n'est pas devenu pour Lui un nom commun. Toute gloire peut Lui appartenir, mais au-dessus de tout plane entre Lui et Dieu ce nom de Sauveur, Lui, « le Dieu Sauveur », « la rédemption par son sang ! » Ah ! il y a là quelque chose qui a une voix pour l'âme, la pensée que ce Dieu Sauveur, en qui nous avons la rédemption, est Celui qui doit posséder toute gloire. Rentré chez vous, prenez-vous vos délices dans la gloire de Christ ? Heureux, non seulement parce que vous êtes sauvé mais parce que vous voyez ce qu'*Il est* – quel Sauveur vous avez obtenu ! Être sauvé n'est *rien,* devant l'éclat de la gloire qui rayonne de Christ-Sauveur ; c'est parce qu'il est *ce qu'Il est* que nous avons la rédemption par son sang.

Déposera-t-Il jamais son caractère de Rédempteur ? L'expression, « l'Agneau au milieu du trône », Le signale comme conservant encore d'une manière manifeste sa gloire de rédemption, alors qu'il nous sera échu de remplir un autre rôle. Arrivé à Canaan Israël eut à réaliser un lot différent de celui d'Israël dans le désert, mais c'était encore sa gloire d'être le peuple d'un Dieu-Rédempteur. Quand vous serez dans la gloire, chacun de vous sera comme un monument qui dira la gloire de rédemption du Dieu-Rédempteur. Dieu voit dans la rédemption une de ses pensées les plus chères à son propre cœur : elle proclame sa gloire la plus élevée, toute concentrée en Christ conformément à son dessein éternel. Est-ce cette gloire dans la personne de Christ qui remplit votre âme ? Lorsque vous parlez sur toutes les gloires qui s'attachent à la personne de ce Christ, vous dites-vous à vous-même, ah ! c'est Celui en qui j'ai la rédemption par son sang, savoir la rémission des péchés ?

Dieu nous a placés en Son Fils, nous a cachés en en Lui. Comme Moïse fut placé dans l'ouverture du rocher, de même Dieu nous a placés en Christ.

Si je suis caché en Christ, il *ne peut y avoir* de condamnation pour moi. Dieu peut-il condamner ce qui est en son Fils ? Peut-il trouver en Lui quelque faute ? Satan ne saurait s'élever contre quelqu'un qui est en Christ : toute condamnation reviendra contre Satan, il n'y en a aucune pour moi. Je me réjouis en Christ comme Esprit vivifiant, non pas simplement comme Celui qui m'a retiré d'Égypte, mais comme Celui avec lequel je suis uni en vie. Celui qui a été frappé sur le Calvaire, est ressuscité des morts, Esprit vivifiant dans le ciel. La mort peut être empreinte sur chaque atome du premier Adam en moi, mais l'Esprit de vie dans le dernier Adam m'a affranchi de la loi du péché et de la mort ; je sais par là que Christ est ma vie, que le fleuve de vie coule de Lui à moi, me conduisant dans la vie dans l'Esprit, parce que l'Esprit de Dieu habite en moi, et que je ne suis pas dans la chair mais dans l'Esprit.

Christ est le rocher frappé, et l'eau de la vie coule de Christ à travers mon âme, rendant témoignage des choses célestes ; et si la vie éternelle coule à travers un corps mort à cause du péché, elle donnera néanmoins une immense puissance de joie dans le Seigneur. Qu'est devenue l'ineffable joie des premiers chrétiens ? Pourquoi les chrétiens en manquent-ils aujourd'hui, sinon parce qu'ils n'ont pas appris à laisser le premier Adam pour le dernier Adam – parce qu'ils n'ont pas appris à marcher comme marchaient les premiers chrétiens ? Ne sentez-vous pas un manque du Saint Esprit *en puissance* ? un manque de marche, l'âme *remplie du ciel* ? Et si cela fait défaut, n'est-ce pas à cause que nous n'avons pas appris que tout ce qui est du moi est un dur rocher par lequel tout ce qui est de Christ doit couler, pour faire voir comment tout ce qui appartient au moi doit être mis de côté ? Oh ! ne vous contentez pas du christianisme ordinaire, mais dites d'un cœur humble et pénétré, « Si personne d'autre n'a son cœur aux choses célestes, pourquoi n'y aurais-je pas le mien ? si les autres ne sont pas pleins du Saint Esprit, pourquoi ne le serais-je pas ? » Je vous supplie de ne pas jouer avec vos bénédictions. Dieu a pourvu pour vous à une joie qui remplisse vos âmes jusqu'à déborder si vous marchez par l'Esprit et non par la chair. Il n'y a pas d'altération dans la joie de Christ – pas un nuage sur Lui : notre bénédiction n'est pas inférieure à la sienne. Oh ! que la puissance du Saint Esprit opère dans nos cœurs de telle sorte que nous connaissions la plénitude de la source de bénédiction en Lui, regardant à Dieu pour nous introduire dans la jouissance des fleuves de rafraîchissement qui sont dans le Fils de son amour.

S'il ne se trouvait pas en Pierre un clou auquel on pût suspendre la moindre chose, il y avait pour lui la bénédiction de marcher après l'Agneau de Dieu, L'admirant et L'adorant, Le voyant faire parfaitement la volonté du Père, et à chaque pas se révélant un nouveau rayon de l'esprit du Père, un nouveau rayon de la beauté et de la gloire du Fils unique du Père ; des fleuves de grâce coulant sans cesse de Lui. Et s'il se tenait abrité derrière Lui, Pierre serait capable de traverser la vallée de souffrance, son sentier plein de lumière jusqu'à la fin. Dans l'Apocalypse, nous trouvons une ligne de vérité toute différente. Ce n'était pas assez pour Jean de dire : « Mon cœur est pénétré d'étonnement et d'adoration devant la personne du Seigneur ici-bas en voyant toute sa beauté et sa grâce ; » il pouvait ajouter encore : « Je suis laissé ici-bas les reins ceints pour connaître ce que c'est que la communion des souffrances de ce Seigneur Jésus. » Ce n'était pas Jean abrité derrière cet Agneau de Dieu – ni Jean enseignant et allant çà et là, comme son Divin Maître – mais souffrant et jeté à Patmos ; rejeté, eût-il pu lui paraître, hors de tout service. C'est très doux et très précieux de pouvoir rattacher au Seigneur Jésus ce qui amène à souffrir, comme Jean pouvait dire : « J'étais dans Patmos pour la parole de Dieu et pour le témoignage de Jésus Christ. » Si nous rendions plus réellement et plus fidèlement témoignage que toute puissance dans le ciel et sur la terre Lui appartient, nous serions tenus pour fous ; la colère du monde serait excitée, absolument comme elle le fut quand le peuple Le salua comme Roi. Notre position, dans la place où Il est rejeté, est celle de serviteurs présentant la parole de vie ; la patience dans la tribulation est la qualité nécessaire : attendre de connaître Ses pensées. Nos pieds sont sur la terre où étaient ceux de Jean, et rien ne fera pour nous aujourd'hui si ce n'est de participer à l'affliction au règne et à la patience de Jésus Christ. Toute bénédiction vient de la main du Père, mais les détresses et Patmos viennent de celle de l'homme.

En tant que vivifié par Christ, la question est ceci : Est-ce que je marche d'une manière digne de Lui-même ? Je dois juger comme quelqu'un qui marche avec Dieu dans la lumière ; comme prenant ma place en présence de Dieu non pas comme étranger mais comme fils, toutes les pensées de mon cœur obtenant son approbation. Étant, comme je le suis, dans le désert, enfermé entre la croix et la gloire qui vient, j'ai reçu le privilège de tout amener à la lumière et de le juger ? Je crois que rien ne montre mieux la mesure de vigueur et de puissance de vie spirituelle que nous possédons, que la manière dont nous amenons à la lumière pour être jugé, non pas ce qui peut se voir au-dehors, mais tout ce qu'il y a au-dedans, en fait de sources cachées, mettant à nu nos pensées et nos motifs. Combien souvent dans une action que l'homme pouvait louer, n'y a-t-il pas eu une pensée, un motif qui n'était pas digne de Christ dans la lumière ! Si nous jugeons tout ce qui se manifeste là, nous pouvons être co-ouvriers avec Dieu dont le dessein à l'égard de nos âmes est de nous former pour Christ. Comment pourrait-il y avoir de la joie, si l'âme se repose simplement dans l'œuvre de Christ sans se préoccuper de savoir si on marche d'une manière digne de la position dans laquelle cette œuvre nous a placés ? Supposez que je relâche sur les reins la ceinture de la vérité, qu'en résultera-t-il ? qu'il se passera dans l'âme des choses indignes de la mort de Christ, des choses non en harmonie avec elle. Dois-je permettre cela ? Impossible que Dieu le permette ; et si je ne le juge pas, Dieu le jugera. Ah ! prenons-y garde, nous qui savons que telle est notre place, qui savons quelle place heureuse et bénie c'est – une place où rien ne nous force d'attirer sur nous la discipline de la main de Dieu, mais où nous pouvons demeurer dans la lumière, ayant puissance pour nous juger nous-mêmes et pas-

ser condamnation sur tout ce qui en nous n'est pas digne de Christ, comme des vaisseaux qui doivent être gardés purs dans la lumière qui rend manifeste toute tache.

Voilà dix-huit cents ans que Christ est assis à la droite de Dieu, en témoignage de l'acceptation de son sacrifice. De quel éclat brille dans ce fait la merveilleuse grandeur de Dieu condescendant à accepter quelque chose de nous ! Qu'il puisse avoir toujours devant Lui ce magnifique don de son amour comme le sacrifice accepte, et ensuite se tourner vers de pauvres choses telles que vous et moi et nous dire, « j'attends un sacrifice de vous (Héb. 13:15, 16), j'ai besoin qu'un petit chant de louange ruisselle doucement de vos lèvres ! » – Ah ! lorsque je pense comment Christ m'a aimé, qu'il m'a lavé de mes péchés par Son sang, que j'ai part à toute la bénédiction qui repose sur la tête de l'Homme céleste et que je dois en outre régner avec Lui – lors, dis-je, que je réfléchis à tout cela, n'ai-je rien à dire à sa louange ? Oh ! quelle difficulté à formuler nettement la pensée de ce que je dois exprimer ! Comment en présence de cette merveilleuse pensée que je suis ainsi rendu accompli, Dieu saint, tendre Père, par le sang de son Fils, et que je dois régner avec Lui, comment pourrais-je savoir *que dire ?* Cela me fait recourir à Sa parole pour y trouver une expression adaptée à ce qui surpasse toute intelligence : Dieu m'ayant associé avec le Fils de Son amour ! « Il *est digne.* » On trouve toujours dans la pensée de ce sang précieux qui nous a lavés, quelque chose qui communique aux lèvres les plus affaiblies un nouvel élan de gratitude et de louange. Jusqu'à quel point vivons-nous dans une atmosphère de louange ? Rien de tel que le pouvoir vivifiant de la louange pour affranchir le cœur de tous les liens, de toutes les entraves du monde. Si une fois vous commencez à son égard, vous trouverez pour lui donner essor, mille choses qui ne vous avaient jamais frappé auparavant, en connexion avec la personne et les offices du Seigneur Jésus. Si vous dites : Comment dois-je l'offrir ? Ah ! il faut qu'elle soit le produit de Son propre jardin ; il faut que vous cueilliez les fleurs et les fruits de la louange dans le jardin de Ses propres délices ; et si une fois vous êtes là, vous trouverez que votre cœur n'a jamais eu une idée de la masse de louanges qui s'élèvera de vos lèvres comme un encens continuel.

En 1 Jean 4:7, nous avons le caractère de Dieu. Dieu est amour ; et c'est là le trait de famille des enfants de Dieu : « Quiconque aime est né de Dieu. » La justice et la sainteté de Dieu ont trait à la sphère des choses créées, mais ici nous voyons ce que Dieu est dans Sa sphère propre. Quelle douceur dans la pensée, comme contraste avec tout ce que l'homme est, que *Dieu est amour* ! Point d'égoïsme là – nul risque d'avoir à s'en revenir d'auprès de Lui parce qu'on n'en peut rien obtenir. Ce qu'est la pluie pour la terre altérée, cette parole « Dieu est amour », l'est pour l'âme, qui trouve en elle, en toutes circonstances, un baume adoucissant ; et non seulement cela, mais elle se voit au milieu de scènes qui lui montrent que cet amour s'est manifesté. Dieu, dans sa propre gloire, a pensé à de pauvres pécheurs. Qui étaient-ils et qu'étaient-ils ceux pour lesquels Christ fut envoyé ? De pauvres choses « mortes dans les transgressions ; » rien que des atomes de poussière, qui sous le fouet de Satan, tourbillonnent vers la destruction. Mais dans Son insondable amour Dieu pouvait dire : « ils peuvent être morts, ils peuvent n'être que de la poussière dans la main de Satan, mais j'enverrai mon Fils pour leur donner la vie. » Ah ! dans toute l'éternité nous ne trouverons rien en quoi nous réjouir autant, que dans la pensée que Dieu a envoyé le Fils de Son amour pour donner la vie à des pécheurs morts : Christ donné à nous par le Père comme vie éternelle dans toute la mort dans laquelle Il nous a trouvés ! J'eusse été mort pour l'éternité si Dieu n'était intervenu pour me donner la vie dans Son Fils et une nature capable de jouir de tout dans la gloire.

Lorsque je dis, « Dieu est amour », qu'entends-je par là, sinon que Dieu a envoyé Son Fils unique afin que nous eussions la vie par Lui ? Nous portons encore avec nous la vieille nature ; mais, béni soit Dieu, quoique Satan m'ait fait tomber plus d'une fois, jamais il n'a pu me détruire ; la propitiation est un fait accompli – je suis dedans, abrité par le sang, et pardonné.

Que deviendrais-je si j'avais à porter le fardeau de mes manquements de la semaine dernière ! même de ceux d'hier seulement ! Ce serait comme le rongement du phosphore dans les parties les plus délicates du corps ; mais je possède Celui qui a pouvoir pour restaurer mon âme, Celui qui la restaure sans cesse et *entièrement.* Vous faites l'expérience combien vous êtes différent de Christ, mais Il est la propitiation tout le long du chemin jusqu'à ce que vous Le voyiez et que vous soyez semblables à Lui. L'amour en vous est très différent de l'amour en Dieu agissant dans sa propre éternité, montrant son amour par le don de son Fils pour vous communiquer la vie, la puissance et l'amour. L'amour en Dieu se produit avec cette pensée de nous séparer de tout ce que nous sommes et nous introduire dans sa propre bénédiction.

« Personne ne connaît le Fils sinon le Père. » Le Seigneur Jésus était ici-bas comme le livre ouvert pour révéler le Père. Nous n'avons pas autant de connaissance au sujet du Fils qu'au sujet du Père. Dans sa conduite avec l'homme, le Fils manifestait le Père par tous ses actes, toutes ses paroles et toutes ses voies : « Celui qui m'a vu a vu le Père. » Et s'il était le livre ouvert pour nous révéler le Père, Il est aussi la porte ouverte par laquelle nous venons au Père ; et le Père dont Il vint nous annoncer le nom ici-bas, veut signaler ce Fils sur la croix comme la porte ouverte pour amener plusieurs enfants à la gloire.

En Jean 17, nous trouvons le Fils en communion avec le Père. Détournant ses regards de la terre, Il les porte en haut ; et nous L'entendons exprimer les pensées qui Lui sont communes avec le Père, et parler de l'origine, de la sécurité, et de la destinée de ceux qui sont participants de l'amour du Père. Il les envisage comme des gens qui n'ont rien à faire avec le monde, débute avec eux comme vus avant la fondation du monde en association avec Lui-même par le Père. Il ne saurait y avoir d'origine plus haute de bénédiction – rien comme cela ! Ainsi revenir à Dieu le Père est la pensée la plus bénie de toutes. Pouvoir regarder quelqu'un d'un même esprit avec le

Seigneur, et penser que c'est là un être que le Seigneur avait reçu en don comme étant au Père avant que le monde fût ! Donné à Christ, mais, avant cela, appartenant au Père. « Ils étaient tiens et Tu me les as donnés. » Et non seulement *cela,* le commencement de notre bénédiction, mais Il nous en parle dans une scène où ne saurait se trouver absolument rien du mal actuellement présent avec nous. Notre position, dans la pensée du Père avant même que le monde fût, voilà ce que nous trouvons ici. « Ils étaient tiens, et tu me les as donnés. C'était ton conseil et ton plan, tout cela connu de moi être ma récompense, qu'ils fussent fils et héritiers. »

Quelle pensée bénie exprimée par le Seigneur qu'ils devaient être faits ainsi un avec Lui-même afin que la gloire qui lui était donnée pût leur être donnée aussi ; qu'ils devaient être manifestés comme le peuple de son amour en qui sera déployée sa gloire ! Du moment qu'ils L'entendent parler de la gloire qui Lui est donnée, ils entendent aussi qu'il se propose d'agir dans toute la largeur de son amour, et de la partager avec eux.

Il ne regarde pas à leur joie dans le désert – ce n'est pas là qu'est leur destinée ; Il regarde aux scènes de l'avenir, au temps où tout ce qui existe aujourd'hui aura croulé et sera disparu. Il contemple la maison du Père où tous ceux qui sont aimés du Père se trouveront pour être la manifestation de Sa gloire. Ah ! arrêtez-vous sur ces pensées de Christ pour vous ! Que le cœur de ce Seigneur de gloire ait ainsi pris plaisir, à l'heure de Sa propre détresse, à révéler l'origine, la sécurité et la destinée de ceux qui Lui étaient donnés par le Père, pour leur consolation alors qu'il allait être retiré d'auprès d'eux !

Les saints de Dieu ne comprendront jamais quelles gens ils devraient être ici-bas, à moins qu'ils ne se soient saisis des pensées du Seigneur à leur sujet. Il faut que ces trois choses : leur origine, leur sécurité et leur destinée, agissent sur les autres vérités présentées. Son amour à permettre que nous L'entendissions exprimer ces pensées, doit être extrêmement remarqué par nous. Descendu du ciel, et y retournant, nous laisser un tel monument de l'amour du Père pour ceux qui avaient été élus en Lui, avant même qu'ils existassent !

Le vrai Tabernacle est dressé. Dieu l'a arrangé dans le ciel. Si vous n'êtes pas venus là tout droit en sa présence, vous n'avez pas obtenu une conscience bonne et purifiée. Nous ne pouvons nous approcher sans ces deux choses – « un cœur par aspersion purifié d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'eau pure. » Dieu a ouvert le chemin par quelque chose d'une valeur inestimable. Si je suis venu à Dieu, c'est comme quelqu'un qui en a éprouvé la valeur (en une certaine mesure mais véritablement). C'est la réponse à toutes les difficultés, parce que c'est la réponse qui a satisfait Dieu, savoir le *sang de son propre* Fils. Êtes-vous à l'aise dans la présence de Dieu, en ces moments où votre âme se sent d'une façon toute particulière sous l'impression de la sainteté de Dieu ? Avez-vous une réponse telle que vous êtes capable de dire, « Je serais effrayé de *ne pas* être parfaitement à l'aise ; en sa présence », à cause de cette réponse ? Dieu Lui-même a ouvert l'accès à la brillante lumière, fait un chemin pour le premier des pécheurs. Serai-je mal à l'aise en foulant ce sentier, quand je vois que Dieu peut dans sa sainteté se retourner vers moi et me voir là avec une parfaite satisfaction en vertu de l'œuvre opérée par son Fils ? Me tournerai-je vers une conscience purifiée et lui dirai-je, « Tu es un faux témoin », quand Dieu a Lui-même fourni le sang, et que le Saint Esprit est descendu Lui-même du ciel pour rendre témoignage à la parfaite acceptation d'un pauvre pécheur ? Pour ce qui est de ce chemin nouveau et vivant, je me prosterne et j'adore à mesure que j'entre, non pas en tremblant, mais avec assurance, parce que j'ai le témoignage que Dieu prend plaisir en ce chemin nouveau et vivant.

Les accusations de Satan causent aux croyants faibles beaucoup d'inquiétude ; mais quelle est la réponse ? Qu'il aille où est le juge. Quant à la valeur de l'accusation, qu'il demande quelle est la valeur du sang. Qu'est tout ce que Satan peut dire contre des gens sous l'aspersion du sang, sinon une accusation directe contre Dieu. Le peuple de Dieu peut dire, « Qu'il maudisse celui que Dieu a béni. » Ce n'est pas là jeter un voile sur le péché, ce n'est point l'excuser ; mais répondre tout simplement à chaque accusation : « Oui mais Christ mourut, le juste pour les injustes ; » présentant toujours cette mort du Seigneur Jésus comme la réponse à tout cela. Dieu visiterait-Il une seconde fois pour le péché ? Non. Je puis dire : Christ a porté mes péchés, et je suis pardonné ; je suis le premier des pécheurs, mais je suis pardonné.

Quelle chose étrange, incompréhensiblement étrange, de trouver ce Fils éternel de Dieu sous la colère, fait péché ! Il y a là des hauteurs et des profondeurs que nous ne pourrons jamais comprendre. Mais nous avons aussi besoin de voir le Seigneur vivant, maintenant en la présence de Dieu pour nous.

Les parvis d'en haut sont pour moi un lieu étrange à fouler. Comment puis-je m'y trouver à l'aise ? Ah ! à cause de l'acceptation de son sacrifice toute chose là-haut appartient à Christ. Sans Lui le ciel eût été pour moi un lieu parfaitement étranger ; mais aussitôt que ma pensée est occupée de Lui dans le ciel, je sais qu'il est vrai de moi devant Dieu que Christ est là comme le sacrifice accepté *en ma faveur ;* et la foi part du fait qu'il est là, pour me donner parfait repos. Quelle chose que d'être certain que si j'étais ce soir hors du corps, je possède une vie liée avec Christ là-haut, et que j'ai trouvé une paix pratique dans le fait qu'il est là-haut comme mon sacrifice accepté. Comment puis-je hésiter à m'approcher de Dieu quand Il nous a déclaré que tout son plaisir est dans le sacrifice accepté qui m'a rendu accompli pour toujours ! Ce sang a fait cela – cette mort qui est devenue un monument dans le ciel de ce qu'*est* le péché, aussi bien que du fait glorieux et béni qu'il a été ôté de devant Dieu.

Oh ! quelle lumière Dieu a fait rayonner sur moi, s'il m'a fait connaître quelle misérable chose je suis, rien que ruine et misère ! Mais, ô bonheur ! je suis échu en lot à ce Seigneur Jésus ; je ne suis pas un homme misérable, je suis un homme sauvé ; et là où tout est entièrement gâté et ruiné, oui justement là, je puis dire, « Je rends

grâces à Dieu par Jésus Christ. » Je ne Lui rends pas grâces pour la ruine ; mais sachant ce que je possède par ce dernier Adam, je Lui rends grâces.

Philippiens 3. On voit dans la vie d'un homme comme Paul l'immense trésor de joie donné à un homme en communion avec Dieu. Christ a dit : « Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père. » Vous suffit-il toujours que Jésus soit heureux ? Trouvez-vous toujours le repos de vos cœurs dans la pensée que Celui qui a tout fait, tout souffert pour vous, a trouvé *son repos* ? Quelle marque de la position d'un disciple à présent, pendant l'absence de Christ, d'être pénétré de la pensée que Christ est chez Lui, de Le voir comme quelqu'un qui est rentré dans sa propre joie et qui tourne ses regards vers lui ici-bas et l'engage à se réjouir avec Lui ! Est-ce que vos cœurs sont remplis de cette joie céleste, et trouvent leur repos dans la joie actuelle de Christ ?

L'unique propos arrêté de Christ, ici-bas, était de faire la volonté de Dieu, et Il la fit de la manière la plus complète. Il était un éclatant et ferme témoignage à Dieu, et rien qu'à Dieu ; et plus il y avait de force et de résolution dans ce dessein, plus il devait y avoir de souffrance dans un monde tel que celui-ci. Mais la question était si le Seigneur dans le chemin de l'obéissance descendrait aussi bas que la mort de la croix. *Il le fit,* et la colère de Dieu éclata sur Lui. Cela fut essentiellement *Sa* croix, telle que la nôtre ne saurait être.

Je ne pense pas à ce que nous serons dans la gloire ; ma pensée est : *Christ sera là.* Je serai où tout est gouverné par la pensée de Christ. Avez-vous connu ici-bas l'effet plein de douceur et de calme que produit la réalisation de Sa présence, en L'entendant murmurer doucement comme de l'huile sur les eaux, cette ineffable parole, « C'est moi ! » Et que sera-ce dans un monde où tout sera assujetti à Celui qui donne, même ici-bas, une telle paix ! Que ne sera pas le ciel, lorsque tout ce qu'Il est, toute sa parfaite grâce, nous sera révélé dans la maison du Père ! Que sera-ce là où toute chose sera en harmonie avec le nom de Jésus ! Ses affections déborderont dans leur flot intarissable et répandront partout la bénédiction, « Sa plénitude » épanchée pour remplir tous les cœurs, et tous les cœurs parfaitement remplis et rassasiés de sa plénitude.

Comment Christ pouvait-Il se trouver dans la compagnie d'une créature telle que la femme de Samarie ? Comme un *Sauveur,* d'une manière admirable, parce qu'elle se connaissait comme une pauvre indigne créature – et que c'était *les indignes et les perdus qu'Il venait sauver.*

En tant que chrétien, j'ai à connaître le Seigneur Jésus Christ dans le ciel, et à marcher d'une manière digne de Lui durant la nuit, comme un oiseau de *jour* et non pas de *nuit.* La lumière de l'œil de Christ tombe directement sur moi ; si un coin de mon cœur est voilé, je suis mal à l'aise sous son rayonnement. Je ne puis pas m'asseoir dans la maison du Père et voir son œil rencontrer un coin de mon cœur non manifesté. Je ne veux qu'il y ait en lui un coin recouvert du plus léger voile possible. C'est une chose solennelle mais bénie pour l'âme que l'œil de Dieu pénétrant en elle directement. De quel prix n'est-ce pas que l'œil, de Celui qui vous a lavés dans son propre sang et s'est chargé de vous conduire au ciel, regarde dans tous les replis de votre cœur, et peut découvrir le moindre bourgeon de mal ! Quand vous avez fait quelque chose que vous jugiez bonne, Il a vu peut-être le mal secret, et Satan près de vous ; et Il vous l'a découvert et vous a rendu capable de le juger dans la lumière, de sorte qu'il n'aura pas à être jugé plus tard. Il repassera tout plus tard, si vous ne le faites pas maintenant. Il parlera aux siens de leur marche, et l'effet en sera une confiance bénie, parfaite entre votre âme et le Seigneur. Si je commets quelque péché à présent, la découverte de ce péché dans la lumière est accompagnée de combat et de souffrance : *alors* Il me dira de quelle manière Il m'a rencontré et éprouvé, afin que je pusse avoir toutes mes pensées manifestées.

C'est une pensée solennelle et bénie que Dieu attende que vous marchiez comme quelqu'un en Sa présence. La vie d'une personne peut être parfaitement irrépréhensible, et toutefois cette personne peut avoir à dire : « Ah ! mais j'ai besoin d'une plus grande mesure de la puissance de la vie de Christ. » Il est la Tête – il ne s'agit pas d'un défaut ou d'une tâche çà et là, mais j'ai besoin que la vie et les affections de Christ soient manifestées en moi dans une plus grande mesure, de telle sorte que je sois pratiquement ici-bas un témoignage pour Lui là-haut. Rien ne devrait nous satisfaire que la puissance et le témoignage qui *disent* que Christ, notre Tête, est à la droite de Dieu. Quelle différence entre le témoignage de quelqu'un qui, comme Paul, a Christ dans son cœur, estime toutes les autres choses comme des ordures et du fumier, et pose son pied partout où Christ a laissé une empreinte de ses pas pour Le suivre de près, et le témoignage d'un homme qui vit selon le travail de ce monde ; reposant, il est vrai, sur le fondement, mais édifiant sur lui du bois, du foin, du chaume, au lieu d'y édifier de l'argent et des pierres précieuses ! Immense différence entre Abraham et Lot, dans *cette* vie et aussi dans la vie à venir – bien que Lot soit sauvé parfaitement. « Quelle beauté ! » m'écrierai-je, quand je verrai un homme tel que Paul manifesté dans la cité d'or, un homme qui pouvait dire pendant qu'il était ici-bas : « Pour moi vivre c'est Christ. » Ah ! il y aura une récompense pour les œuvres qui sont le fruit de la grâce et de la foi.

Paul savait que son acceptation était si parfaite, qu'il pouvait regarder d'un œil d'aigle directement dans la lumière de la présence de Dieu, et dire à tous ici-bas : « Vous m'avez vu habiter dans la lumière et avez vu la lumière rayonner de moi ; tout ce qu'il y a dans le fond même de mon cœur a été rendu manifeste dans la lumière. »

Ce dut être pour les anges une étrange chose de voir le Fils de Dieu habitant ici-bas comme un homme : mais toute la plénitude de la divinité était en cet homme. Jamais homme ne parla comme Lui, expression parfaite de la pensée de Dieu, capable de communiquer la vie éternelle, opérant toutes sortes de miracles ; homme, mais diffé-

rent de tous les autres hommes. Jamais rien que perfection en Lui. Du moment que nous voyons Christ, nous devons bénir Dieu de ce que nous Le voyons comme Celui qui a répondu à la pensée de Dieu du commencement à la fin.

La perfection de Christ est ma condamnation, à moins que je ne l'aie à la place de ce que je suis, et alors apparaissent toutes les pensées de Dieu me concernant. Il a placé ce Christ à sa droite pour être justice pour moi, et cela change tout relativement à ce que je *suis.* Si Dieu a trouvé pour moi en Christ, force, sagesse, justice, toute chose, je puis remercier Dieu qu'il y ait eu sur la terre une personne telle que le Seigneur Jésus. Non seulement je puis dire que Christ est sur le trône du Père, mais je puis dire « C'est l'Être béni qui m'a aimé et s'est donné Lui-même pour moi. Il est heureux dans l'amour de son Père, et mon cœur (mis en liberté par la rédemption) est heureux parce que son cœur est heureux. S'il est la vie éternelle de mon âme, je ne puis qu'être heureux. » Il dit « Vous êtes mon débiteur, et je puis vous introduire dans ma joie avec mon Père. » Et je puis dire : « Je me réjouis, ô Seigneur, de ce que tu jouis des délices de ton cœur, dans ton repos avec le Père, car je t'aime. »

Je puis dire « Ma communion est avec le Père et le Fils. » La communion n'est pas une chose future, mais une chose que nous possédons pendant que nous sommes dans ces vases de terre. C'est en haut sur le trône avec Christ que nous l'avons, elle ne peut changer. Quelle position ! Christ dans le ciel dans la parfaite lumière, et moi amené là par Lui, tout ce qui est en moi-même en contraste avec ce qu'Il est, avoir découvert à la fois toutes ténèbres en moi-même et toute lumière en Lui !

Je ne suis pas débarrassé du péché jusqu'à ce que Christ change ce corps vil, mais le péché n'a plus empire sur moi. Quand on devient une nouvelle créature en Christ, le corps n'est pas changé, mais une nouvelle nature est communiquée et nous sommes amenés dans la lumière ; et tandis que nous marchons dans la lumière, nous avons une bonne conscience. La racine du péché est bien encore là, mais le cœur occupé de Christ ne sort pas pour voir le péché. Mais si un saint quitte cette place et s'occupe des choses d'ici-bas, il perdra la puissance qui, tant qu'il est dans la lumière, donne au cœur de découvrir tout ce qui lui est contraire. Si je sors de la place bénie où le Père m'a amené quand Il m'a cherché, je reviens là où le mal règne, je suis où chacun a des *je veux, et des je ne veux pas,* alors viennent la souffrance et le châtiment.

Christ sur la terre était la lumière parfaite, et toute chose était manifestée par elle. « En Lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. » Nous sommes devenus participants de la vie. Nous sommes là-haut par l'esprit, de corps ici-bas. Si le corps doit être tenu assujetti, il doit l'être par la communion avec le Père et le Fils. Dans la pratique, il y aura manquement ; mais ne dites jamais qu'il *faut* que nous manquions, bien qu'il nous arrive de manquer. De fait Paul faillit. La parole ne dit pas « *Lorsque* quelqu'un a péché », mais, « *Si* quelqu'un a péché, nous avons un Avocat. » – Voilà la fontaine. Je crois qu'on ne pense pas comme on devrait le faire à cette œuvre de Jésus Christ comme avocat. Il ne s'agit pas de sacrifice pour le péché ; cette question est réglée pour toujours du moment que nous croyons. Nous n'avons jamais à recourir à Lui, comme notre Avocat pour ce qui est de notre acceptation personnelle. C'est lorsque l'accepté pèche : et il n'y a pas une seule tâche, un seul manquement pratique qui n'ait été pleinement dans la lumière, *Son œil* l'a découvert. Les saints oublient souvent que Christ est bien plus vigilant qu'ils ne le sont. Il dit à Pierre avant qu'il faillît : « J'ai prié pour toi. » Aussitôt que le cœur d'un croyant reconnaît le péché, il doit reconnaître Christ priant pour lui. Ce précieux Seigneur n'est pas seulement Celui qui restaure nos âmes, mais Celui qui renouvelle continuellement les *fleuves* d'affection entre le Père et l'enfant errant.

Le Père a *tout* son plaisir en Christ comme la parfaite expression de son amour, de tout ce qu'Il est ; et nous entrons dans son plaisir. Quel Dieu ! Il ne s'est pas contenté d'être Lui-même lumière et amour, dans sa propre gloire, mais Il nous a présenté lumière, amour et gloire en son Fils. Les délices et la félicité de la communion avec Lui là-haut nous ont-elles révélé la pauvreté de toute chose ici-bas ? Sommes-nous des gens célestes ? Avons-nous des trésors célestes amassés en Christ ? Pourquoi renvoyer la joie du ciel à un jour à venir ? Pourquoi ne pas commencer *à présent* de vivre dans le ciel ? Dieu nous appelle à nous réjouir en Christ et à jouir de Christ *maintenant.*

Est-ce que je puis rattacher à la gloire de Christ toutes les souffrances du désert ? Est-ce que j'ai pris pour devise : « Pour moi, vivre c'est Christ ? » Est-ce à la gloire de Christ que je me dévoue, moi et tout ce que j'ai, prenant occasion de tout pour Le magnifier ?

Si mon cœur est brisé, qu'importe ? si je possède Christ. Il aime un cœur brisé. Son cœur est occupé de moi, comme nulle mère ne s'occupe de son enfant. Chaque battement de votre cœur Lui est connu, et Il sait magnifiquement vous montrer combien Il est parfaitement en état de vous donner le repos et une paix qui surpasse toute intelligence. Et si vous êtes réduit en pièces, ce n'est qu'afin de vous rendre propre à occuper la place qu'Il a préparée pour vous. Il y a pour le cœur qui se repose dans l'amour de Christ, un repos parfait, une paix divine que Satan ne saurait ébranler. Vous serez étonné de votre paix, vous serez en état de dire de ce qui détruit les espérances les plus chères de votre cœur : « Je te rends grâces. »

Dans la Personne avec qui j'ai à faire, j'ai la parole de Dieu, le précieux Seigneur dont la gloire personnelle est proclamée dans la révélation. Et si je suis dans ce Christ de Dieu, qui ne connaît jamais la moindre hésitation à faire la volonté de Dieu, cela me fera m'abaisser jusqu'au fond même du moi. S'il connaît individuellement tout ce qu'il y a en moi, Il le connaît par le contraste parfait de tout cela avec tout ce qu'il y a en Lui-même. Est-ce que vous avez formé et que vous cultivez des relations intimes avec la Parole si puissante à sonder le cœur, qui re-

garde au fond même de votre cœur, découvre le premier germe de tout mal, et fait agir la main de Dieu pour l'arrêter ? S'il a à faire avec un peuple racheté, jusqu'à quel point trouve-t-Il chacun un vaisseau propre à Lui servir de demeure ?

S'il y a dans mon cœur un petit coin que Christ n'ait pas sondé jusqu'au fond, c'en est fait de moi. Voudrais-je avoir un Christ *aveugle,* quelqu'un que je n'aimerais pas voir sonder toutes les parties de mon être ? Ah ! je préfère Christ découvrant, signalant tout, à des amis louangeurs. J'adore Dieu qui me L'a donné. Qui suis-je, que mon Seigneur condescende ainsi à me sonder ? Et c'est précisément là où il se trouve du mal en moi que Dieu fait couler en moi ses rivières. Il voit tout ce qui obstrue, tout ce qui fait obstacle – voudrais-je arrêter sa main ?

La raison du peu de croissance dans la sainteté pratique et dans le caractère céleste, c'est que le cœur ne demeure pas dans la lumière du regard scrutateur de Christ dans le ciel, et ne la laisse pas descendre tout droit dans toute sa vertu jusqu'au fond même de toute chose. Il ne peut y avoir de puissance dans la bénédiction qu'en ce qui commence avec Christ, en ce qui nous rejette (dans la lumière), sur le cœur de Jésus, sur l'amour qui sait comment sympathiser en tout, l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur, *cet amour* dont rien ne peut nous séparer. Toute la gloire divine rayonne sur nous dans la face de Jésus Christ ; nous sommes en Lui, et nous avons avec Lui une communion telle que ce qui est vrai de la Tête, quant aux délices que Dieu prend en Lui, est vrai des membres. La grande chose qui donne liberté au cœur, c'est de connaître notre association avec un Seigneur ressuscité et monté en haut et d'être ainsi capable de demeurer ferme, en comptant sur l'amour de *Dieu en Lui.* Le cœur de Jésus est tout palpitant de cet amour à mesure qu'Il nous regarde comme ceux qui Lui ont été donnés du Père. – saveur divine et avec plénitude parce que c'est l'amour de Dieu ; amour parfaitement divin qui se saisit de chaque individu comme de quelqu'un qui Lui est donné du Père ; amour qui ne change jamais, et duquel rien dans le ciel ou sur la terre ne saurait séparer !

Christ fait savoir dans nos cœurs qu'en Lui il y a le Oui et l'Amen à toutes les promesses. Nous trouverons une immense force dans cette pensée en un jour ténébreux comme le moment actuel (nous sommes comme une goutte d'eau répandue sur la terre), où le monde nous enveloppe de nuages et nous trouble de tous côtés ; mais tournons-nous vers Lui, et tout en Lui est « Oui et Amen. » Il certifie toutes les promesses. S'il jaillit quelque lumière d'une promesse, si quelque parcelle de vérité arrive au cœur fraîche et avec puissance, c'est Lui uniquement qui le fait.

D'où vient que les pensées de plusieurs sont vivement excitées par la question : « Où est l'Église du Dieu vivant ? » c'est parce que Christ ne l'a pas oubliée. D'où vient que la pensée de Sa venue fait tressaillir tant de cœurs ? C'est parce qu'Il ne l'a pas oubliée.

Jamais aucun saint ne trouve le repos dans la pensée de la gloire et du ciel, à moins qu'il ne voie réellement que tout se résume dans la personne de Christ. Si je parcourais tout le ciel et que je n'y trouvasse pas Christ, de quelque beauté et de quelque éclat que tout resplendit, je dirais, « cela ne fera pas sans Christ. » Il faut que le Seigneur Lui-même ait de la vie dans l'âme, qu'Il y ait une place vivante, si les affections de la nouvelle nature doivent être satisfaites.

Quoi ! *Cet Être,* ce Rocher frappé, duquel le fleuve de vie coule – *Cet Être,* qui connaît tous les secrets du cœur du Père ! est-ce que je sais qu'Il m'aime, moi ? qu'Il mourut pour *moi ?* J'avais mes péchés et rien que mes péchés, quand Il arrêta sur moi ses regards. Son sang a-t-il pu emporter tout leur cramoisi et les rendre blancs comme la neige ? et Dieu est-Il satisfait ? Est-ce que Dieu trouve là quelque défaut, quelque imperfection dans cette œuvre ? Oh, non, certainement ! Il a arrêté ses regards sur moi, le premier des pécheurs, et je dois être un spécimen du pouvoir purificateur de ce sang. Quelle pensée bénie ! Quel amour que le sien ! Quelle énergie, quelle force dans sa puissance contre tout ce qui lui est contraire, à mesure qu'il coule dans le cœur d'un saint ! Comme il rend capable de regarder en haut et de dire, « Je le connais là-haut, Seigneur Jésus, comme Celui qui m'a aimé dans toute ma misère, qui t'es interposé entre moi et mes péchés, et as obtenu et m'as donné le droit d'être un royal sacrificateur pour Dieu ton Père, et m'as fait connaître cela *maintenant. »* Comment se fait-il qu'il y ait si peu de louange ? Parce qu'il y a si peu d'appréciation de Christ et de l'œuvre de Christ, de la manière dont ce sang nous a purifiés et nous a donné place dans la gloire. Pourquoi n'y a-t-il pas d'empressement dans les saints à se dépouiller pour Christ, comme fit Jonathan pour David ? Pourquoi ne les voit-on pas sous cette puissante énergie d'amour qui déborde en louanges, comme elle fit à Jean lorsque jaillit de son cœur : « A Lui qui nous aime » ? Toutes les fois qu'un saint se trouvera en intime communion avec Christ Lui-même et en verra découler les fleuves de vie, il ne pensera point à lui. Quand je penserai à moi dans la gloire et que Christ dira : « Voilà un homme que j'ai lavé de ses péchés dans mon propre sang » je ne voudrais pas de gloire pour moi-même, je la voudrais toute pour Lui : et quel bonheur d'être *à présent* comme un témoignage de son amour dans le monde pour parler de sa gloire, à sa louange !

Êtes-vous occupé de la personne de Christ seulement ? Vous ne sauriez L'avoir comme l'objet de votre vie à moins que vous ne soyez occupé de Lui, *Lui-même.* Rien d'aussi béni pour le cœur comme de réaliser la personne de Christ, *Celui-là* qui doit venir nous prendre à Lui-même, Lui, le centre de toute la gloire divine.

Nous ne connaîtrons rien de la beauté de la marche, jusqu'à ce que nous arrivions à comparer notre marche avec la marche de Christ sur la terre.

Je crois que beaucoup de chrétiens ne connaissent rien d'un Christ vivant dans le ciel, occupé d'eux et eux de Lui, ne Le connaissent pas comme Celui qui les appelle à saisir ce pourquoi Il les a saisis. Combien avez-vous eu

aujourd'hui de pensées indiquant que vous savez que Christ a saisi exactement ce que vous devez être dans la gloire ? Le cœur n'a pas la force de saisir tout cela, mais pouvez-vous dire qu'il vous en a montré des fragments et que vous Le suivez pour en saisir davantage ? Est-ce là la puissance qui forme votre cœur ? Rattachez-vous cela avec votre marche dans le désert ici-bas ? Oh, combien manifeste, combien net et distinct dans la pensée de Christ est ce pourquoi Il vous a saisis ! Je puis poursuivre, trouvant constamment dans son amour de nouveaux sommets, des profondeurs nouvelles, et cependant avoir encore à dire : « Je n'ai pas atteint, mais je tends avec effort. »

Comment peut-on marcher en communion avec Christ et ne pas venir en conflit avec le monde ? Est-ce que je marche comme quelqu'un qui est en communion actuelle, vivante, avec le cœur de Christ, mon cœur étant formé et façonné par la contemplation et le sentiment constant de sa gloire ? Et *s'il en est ainsi,* comment puis-je me conformer au monde ? Croyez-vous que Christ n'a pas honte de confesser votre nom devant le Père, comme quelqu'un qu'Il a saisi pour la gloire ? Oh, ne se rattache-t-il pas quelque plénitude divine, quelque chose d'insondable, à l'amour qui nous dit : « De quelle manière marchez-vous ? est-ce comme quelqu'un qui avance et court vers le but ? » Si je suis appelé à abandonner certaines choses, à me séparer de certaines choses, est-ce douleur ou joie pour moi, sous l'œil de Christ qui me conduit dans la gloire avec Lui-même ?

On ne trouvera jamais de vie céleste sauf en quelqu'un qui est en communion actuelle avec Christ relativement au lieu auquel Il nous mène ; et pareillement, un cœur ne peut jamais demeurer en communion avec le cœur de Christ et être identifié avec le monde qui ne Le connaît pas. Le Saint Esprit nous invite à tenir nos regards fixés sur Christ pendant qu'il nous conduit à la gloire, car, ô merveille ! c'est pour elle qu'Il nous a saisis. Il fallait à Paul la pleine manifestation de Christ en gloire, son regard était fixé sur Lui dans le ciel, attendant sa venue. *Voilà* ce que *demain* est pour Christ : qu'est-Il pour nous ? Sa venue est-elle *notre* demain ? Paul avait rejeté tout ce qui s'interposait entre lui et un Christ ressuscité sur le trône. Paul se tenait sur la Montagne, regardant droit au ciel, vivant de l'espérance de la venue de ce Christ-là. *Est*-ce que nous vivons vous et moi dans la lumière de la venue, *à tout moment,* du Seigneur Jésus Christ ? Est-ce là l'espérance qui projette sa lumière sur tout ? Elle est d'une consolation pratique immense aussi bien que d'une grande puissance. Si elle était constamment l'objet réel de nos cœurs, comment serait-il possible que nous fussions vaincus par les épreuves et les difficultés que nous avons à traverser ? Il se peut qu'il vienne ce soir, ou que nous ayons encore des années d'épreuve et de persécution dans le désert, mais avec la pensée de sa venue pour nous prendre et de sa main pour nous soutenir, ne pouvons-nous pas jusqu'alors oublier ce corps d'humiliation et ces épreuves ? Si je puis compter sur son amour tout le long du chemin, je serai en état de faire face à toutes les difficultés. L'amour qui Le fait venir me chercher brillera *alors,* et je puis compter *aujourd'hui* sur son éclat. Si quelqu'un dit : « Je sais que Christ viendra à la fin me chercher, mais à *présent* Il m'oublie dans mes difficultés », voici ma réponse : Quiconque *ne marche pas* avec Lui peut dire cela. Pouvons-nous le dire ?

La grande expression de son amour, c'est qu'il viendra Lui-même nous chercher pour nous amener dans la maison de son Père. Le Saint Esprit ne nous présente pas d'autre *demain,* que Christ dans le ciel venant pour nous prendre là-haut avec Lui.

À mesure que les pensées de Dieu et de Christ dans le ciel coulent en nous, elles nous rendent manifeste le solennel contraste qu'il y a entre elles et ce que nous trouvons en nous-mêmes. Mais avec quelle douceur, en tout ce qui nous rappelle ce qu'il en est même de ces corps que nous avons, nous est rappelé aussi l'amour qui, avant que nous soyons pris là-haut, les changera et les rendra conformes à Son propre corps glorieux ! Dans quel *vêtement* dois-je paraître en sa présence ? En un vêtement façonné comme le Sien propre. La pensée de la puissance donnée pour qu'un corps humain devienne un corps immortel et incorruptible, est peu de chose en comparaison du fait qu'il sera rendu conforme au propre corps de la gloire de Christ. Il eût pu se borner à me donner l'incorruptibilité ; mais non, Il veut que nous soyons *comme Lui* quand nous Le verrons tel qu'Il est. Quelle pensée ! Ce Christ venant bientôt pour me rendre semblable à Lui-même ! Est-ce que je L'aime, et que je suis un citoyen du ciel parce que je suis caché en Dieu avec Lui, jusqu'au temps où sa gloire sera pleinement manifestée ? Quelles pensées réveillent chez vous celle que vous aurez des corps comme le sien ? Comme elle élève le cœur au ciel où *ce corps-là* se trouve – un corps humain, bien que glorieux !

Quelle exquise douceur dans cette association « avec Lui et comme Lui » quand nous Le verrons tel qu'Il est ! Jusqu'à ce qu'Il vienne c'est une chose précieuse de pouvoir nous dire que nous n'avons à penser à rien d'autre qu'aux choses célestes, à rechercher rien d'autre. « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu. » Toute la mondanité consiste en quelque plan pour le moi, quelque chose d'attrayant, de séduisant pour le moi ici-bas, en quoi le moi trouve à se complaire. Mais *notre* plan est-il d'attendre Christ qui vient ? L'attrait de ce Christ devrait faire que toutes les choses du monde tombent et soient jugées. Quand Il viendra comme l'homme honoré de Dieu, ce ne sera pas seulement pour nous conduire dans le ciel, mais pour pénétrer avec une puissance qui se les assujettisse dans les choses qui sont la source de douloureux gémissements. Il a versé la vie dans mon âme, mais ce corps a encore la mort en lui, et Christ le changera selon l'opération de cette puissance par laquelle Il peut même s'assujettir toutes choses. Est-ce que nous marchons comme des gens qui aiment la croix de ce Christ ! Quand Celui qui mourut sur elle descendit du ciel, une gloire rayonna de Lui, la gloire comme du Fils unique du Père, et Sa vie fut la parfaite expression de ce que doit être notre vie. Regardez à ce Christ en vue de la puissance pour la marche et ne cherchez rien ici-bas pour vous y appuyer. Ne laissez pas se glisser dans votre âme l'oubli de ce qui est votre lot dans le désert. Soyez de bons soldats de la Croix.

C'est vraiment étrange que je ne sois pas constamment à regarder *en haut,* si j'attends de voir s'ouvrir la porte du ciel et Celui que j'aime en sortir. Oh ! quelle scène, lorsqu'Il s'avancera pour changer ces corps vils, les rendant conformes au propre corps de sa gloire !

Gardez-vous bien de la pensée que Celui qui vous a sauvés d'Égypte veut que vous erriez dans le désert, comme s'Il n'avait pas de lieu convenable préparé pour vous. Il veut que vous marchiez comme des gens pour qui la place *est* préparée. Une place où Il aura autour de Lui tous les siens dans toute sa propre beauté, tous débordants de toute sa propre joie, quand Il aura détruit pour toujours toutes les racines qui nous troublaient dans le désert. Les pèlerins et soldats de la Croix seront changés selon une forme telle que rien d'*ici-bas* ne saurait être assez bon pour eux ; il ne faudra rien de moins que le ciel. (Ne *vous* contentez de rien moins.) Christ n'eut jamais de demeure ici-bas, c'était un désert pour Lui, l'empreinte du cœur de Son Père ne s'y voyait point. S'il y a une place étrangère pour moi, ce doit être celle où mon Seigneur fut crucifié.

Il n'existe pas dans cette vie de joie pareille à la joie de marcher avec Dieu, pareille à la joie de bien choisir mes pas à la suite de mon Seigneur et son œil fixé sur moi suivant mes pas tout le long du désert.

Quelle triste chose que d'être appelé à marcher avec une quantité de choses à régler ! Mais, par contre, combien il est précieux de pouvoir dire : « Le petit brin d'œuvre que le Seigneur m'a donné à faire est fait, et je suis prêt à tout moment à monter à la maison du Père ! » Aimeriez-vous que le Seigneur vînt vous prendre par surprise ?

Voyez ce que le Seigneur fait entrer dans l'âme d'Étienne – quelque chose en rapport avec la saveur de son amour, quelque chose qui découle de Lui-même servant à son serviteur ; non pas seulement pour montrer la fidélité de ce serviteur, mais pour donner ce qui rendait capable Son serviteur de Le servir avec une joie entière. Tout ce que l'homme pouvait faire ne pouvait empêcher l'expression de l'ardente *sympathie* de Christ pour lui. Pendant qu'on le lapidait, il pouvait regarder en haut et dire, « J'ai la sympathie de Celui qui est debout à la droite de Dieu. » Cela changeait tout pour Étienne. Auparavant il ne possédait pas un flot pareil des affections, un tel goût de l'ardente sympathie de Christ. Étienne est-il le seul martyr qui ait eu un tel goût de l'amour de Christ que son cœur ne put pas le contenir et que toutes ses affections en furent embrasées ? Est-il le seul homme dans le cœur duquel la sympathie de Christ ait pénétré ? Chacun de nous ne peut-il pas répondre « non ? » ; et si j'étais dans la compagnie d'Étienne je pourrais dire que j'ai goûté aussi tout cela, bien que sans doute dans des circonstances beaucoup plus humbles. Ne connaissons-nous pas l'effet de la sympathie de Christ ? Combien nous l'avons goûtée dans nos cœurs maintes fois ?

Ensuite, voyez Paul. « Pourquoi *Me* persécutes-tu ? Si vous les touchez, vous *Me* touchez, Moi. » Toute la lumière de la sympathie de Christ avec un peuple souffrant ici-bas éclata pratiquement dans le cœur de Paul ; et voyez-le plus tard en Actes 18:8-10. Quelle différence entre se voir confier le dépôt d'une dispensation de l'évangile, et s'entendre dire de ne pas se décourager parce qu'il avait toute l'ardente sympathie du cœur de Christ ! C'est l'intelligence que Paul avait du fait que les affections du cœur du Seigneur coulaient pour lui ici-bas.

Paul savait qu'il sortait de l'eau de ce Rocher frappé – une provision coulant toujours pour lui. Il est en la présence de Dieu, toujours vivant afin d'intercéder pour nous ; mais de plus, quand Il est retourné au ciel Il en a envoyé un autre pour être le Consolateur et le Gardien de son peuple, un Consolateur tel que toutes Ses ardentes sympathies pourront découler par Lui sur son peuple sur la terre.

C'est une chose solennelle que le Saint Esprit soit présent dans l'Assemblée ; lorsqu'il agit, que fait-Il ? Il réalise Christ à nos âmes. Il nous montre ce qu'est ce Christ ; l'âme s'élève jusqu'à Lui, et nous avons tout ce qui peut nous consoler en connexion avec les affections d'un *Homme.*

C'est dans la place même où toute la gloire apparaît à la droite du Père que Christ s'est proclamé tête d'un corps. Notre vie est-elle l'expression de la communion que nous avons avec Celui qui est notre portion là-haut où Il est assis jusqu'à ce qu'il se lève pour nous prendre à Lui-même ? Un homme comme Paul ne pouvait pas comprendre pourquoi si le Seigneur S'était donné Lui-même pour lui – il ne se donnerait pas lui-même pour Christ, esprit, âme et corps ; pour lui « vivre c'était Christ. » Tout le désir de son cœur était de mettre toute chose aux pieds de Christ, non seulement sa vie, mais tout.

« Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité. » Il pouvait *se mettre Lui-même à part,* mais Il ne pouvait pas se *purifier* Lui-même, parce qu'il était la pureté divine même. La lèpre s'enfuyait de devant Lui, Son attouchement apportait la purification aux autres. Ici il ne s'agit pas de pureté, mais s'il y a une telle chose que d'être mis à part, séparé pour Dieu. Le sang sépare, met à part le peuple de Dieu, parce qu'ils ne sont pas à eux-mêmes, mais sont achetés par prix. Là où le sang est *connu* comme la puissance de séparation c'est une chose bénie ; mais le croyant *est* rendu parfait à perpétuité par une seule offrande. La valeur tout entière de l'offrande a pour but et pour effet de rendre parfaits ceux qui sont séparés. Qu'est-ce qui pourrait justifier une pauvre créature ruinée de dire : « Je suis rendu parfait à perpétuité », si cette offrande ne l'avait pas fait, et ne l'avait pas établi comme quelqu'un rendu parfait à perpétuité ? Si Christ s'est donné Lui-même pour rançon et a été accepté, cela suffit pleinement. Je ne saurais voir Christ dans le ciel, sauf comme une créature ruinée ; et c'est comme une créature ruinée que j'ai à adorer ; et je ne puis Le voir sans que mon cœur même se fonde en adoration et en culte devant Lui.

Du moment que la gloire de Christ brille sur mon âme, tout est changé.

Il importe extrêmement en ces jours d'avoir Christ comme le centre de toutes choses pour nous, de manière à être capable de dire « pour moi, vivre c'est Christ ; » de marcher dans la lumière de sa gloire rayonnante ; sur notre sentier, cette gloire gardée en tout prédominante ; de ne pas tolérer *deux vies* en nous, la vie de la chair et la vie de l'Esprit, mais de couler bas la vie de la chair, et d'avoir uniquement la vie de Christ vivante en nous.

Une des plus grandes bénédictions que l'âme puisse avoir, c'est la capacité d'entrer dans le rafraîchissement de cœur que le Seigneur Jésus Christ eut pendant qu'il était sur la terre, et c'est ce qui rend si précieuse la scène qui se passa entre Lui-même et le larron mourant : non seulement cette pauvre chose trouvant la lumière par une porte ouverte, mais c'est si infiniment précieux de penser que Celui qui sauva ce larron vit en lui un des fruits du travail de son âme ! *tant précieux* qu'Il y vit le fruit de son travail, avant qu'il se tournât et implorât une bénédiction ; et de L'entendre parler de bénédiction à cette pauvre chose avant de crier d'une forte voix et de rendre l'esprit.

C'est extrêmement solennel, en rapport avec ceux qui sont membres de son corps et un seul esprit avec Lui, que l'œil du Seigneur vienne tout sonder en eux, et qu'il connaisse toutes les intentions et toutes les pensées du cœur et de l'esprit. Mais s'il ne le faisait pas, nous ne saurions avoir une chose aussi bénie qu'un Être toujours vivant afin d'intercéder pour nous, car s'Il ne le faisait pas, il ne saurait de quelle manière nous rendre profitable cet office. Aussitôt qu'Il aperçoit en nous quelque chose qui le rend nécessaire, Il plaide auprès de Dieu ; et non seulement Il voit la chose, mais Il nous la fait voir. *Tout* nous est découvert. Il nous fait voir chaque infirmité, chaque symptôme de maladie spirituelle, afin que nous puissions connaître Sa guérison ; et Il nous met en harmonie avec le caractère de la place dans laquelle nous sommes *en Lui.*

C'est si précieux, la manière dont le Seigneur nous enseigne touchant Lui-même comme une personne vivante ! et c'est surtout dans le désert que nous Le voyons comme une personne vivante. Nous sommes pleins d'impatience de Le voir là-haut, mais ce ne serait pas la même chose si nous ne L'avions pas vu et connu dans le désert. C'est en Lui que Dieu présente son propre caractère, et à mesure que nous passons par le labeur de la vie qu'est-ce qui peut nous y fortifier, nous y être en aide, si ce n'est de Le voir pour nous, Lui, le Christ vivant ? Quand Il nous introduit dans la lumière et qu'il nous montre que toute chair est de l'herbe, qu'est-ce qui peut soulever et établir le cœur, si ce n'est la pensée qu'il est occupé de Lui, l'Être qui ne change point ? Le péché en nous, Lui entièrement à part du péché, et toutefois *pour nous.* Ce Seigneur dans le ciel était le livre vivant de Paul.

La foi devrait être énergique, active : il ne faut pas que je me borne à méditer sur la gloire ; mais la certitude d'avoir été saisi par Christ pour elle, doit me faire regarder droit en avant, courant vers le but. Qu'est-ce que l'affection pour Christ, si elle ne sépare pas le cœur du monde ? C'est bien différent de dire « Je connais la croix », ou de dire : « J'ai trouvé la chose dans laquelle je puis me glorifier, rempli d'étonnement et de joie, à travers tout le monde. »

Dieu vit dans la croix de Son Fils la seule porte par laquelle Il pouvait entrer pour bénir des pécheurs.

C'est extrêmement précieux de voir les pensées différentes qu'a le cœur de Christ, dans les diverses épîtres en rapport avec Sa venue. D'abord, dans les Éphésiens, Il se présente à Lui-même comme l'épouse une Église glorieuse, sans tâche ni ride. En second lieu, dans les Philippiens, pauvres choses gémissant dans des corps vils, Il opérera en eux, et changera le corps de leur humiliation en un corps glorieux. Troisièmement, dans les Colossiens où la vie est cachée en Lui, Il vient pour qu'ils soient manifestés avec Lui en gloire. Dans très peu de temps, Celui qui est votre vie apparaîtra, et vous avec Lui. En quatrième lieu, en 1 Jean 3, c'est la relation formée par Christ, de fils avec le Père, et Il les traitera comme fils. Ils Le verront et Lui seront semblables, Il se montrera Lui-même à eux tel qu'Il est.

Les saints délogés n'ont pas encore obtenu la pleine bénédiction, mais ils ont fait un pas immense en avant. La portion des croyants n'est point changée par la mort. Ils étaient dans l'attente lorsqu'ils étaient ici-bas, ils attendent encore dans l'état de gloire avec le Seigneur où ils se trouvent l'âme séparée du corps. Il n'y a jamais eu, en rapport avec le premier Adam, une pensée telle que l'âme dans un lieu et le corps dans un autre. Dans le cas d'Étienne, nous voyons comment le Seigneur prend l'âme pour être immédiatement avec Lui ; et tous nos chers délogés (s'ils sont morts en Jésus), sont dans l'expérience de cet état. Cela répond au besoin du cœur quand il souffre sous l'épreuve d'un deuil et sent l'amertume qu'il y a dans de tels départs de la terre. La mort est humiliante, et c'est une chose amère d'avoir tous ses plans renversés et toutes ses affections naturelles déchirées en deux par elle ; mais il y a quelque chose de plus profond dont les saints n'auraient pu faire l'expérience s'ils n'étaient pas passés de la terre dans la présence du Seigneur – le sentiment de la sympathie du Seigneur quand la mort venait et les emportait.

Le Seigneur Lui-même viendra prendre son peuple en haut à Lui-même. Il y a quelque chose d'inexprimablement doux dans la pensée que c'est le Seigneur Lui-même qui est ainsi mis en avant, que ce Jésus qui laissa le tombeau se mettra Lui-même en rapport avec ceux qui sont morts en Christ ; que le Seigneur Lui-même, le Fils de l'Homme, se lève de cette place de gloire dans laquelle Il était auparavant comme Fils de Dieu. À présent, la gloire est toute renfermée en Lui, mais bientôt elle sera révélée. Le Seigneur descendra Lui-même du ciel avec un cri de commandement ; la propre voix du Seigneur retentissant avec une douceur ineffable jusqu'au fond de l'âme, entendue par tous les siens, que leurs corps soient réduits en poussière ou encore en vie ici-bas.

Les morts en Christ ressusciteront premièrement. Je ne laisserais pas effacer pour rien au monde le mot « premièrement », parce que c'est précisément ce que j'ai toujours observé dans le Seigneur, c'est-à-dire que son amour se montre spécialement là où se trouve l'expression de la faiblesse. J'ai besoin de cet amour spécial dans ma faiblesse, mon cœur en a besoin ; mais voilà ce qu'est mon Seigneur, c'est justement là que son amour s'épanche.

Quelle pensée, que *ce Seigneur Jésus* sache où chercher, et recueillir chacun des Siens de la poussière de la mort ! Faisant lâcher à la poudre ce qui y fut déposé, pour rendre chacun un corps de gloire formé à la ressemblance du Sien propre et pour établir chaque cœur en Sa propre présence et dans la gloire ! Le point le plus élevé vers lequel vous puissiez tourner vos regards, c'est le Fils de l'Homme dans la gloire du Père. De ce point-là tournez-les vers l'autre extrême, ce Fils de l'Homme se levant et descendant de cette hauteur jusqu'à la poussière dans laquelle il a été permis à Satan de dissoudre les parties constitutives des corps de ceux qui se sont endormis en Lui, chacun desquels doit se lever comme un témoin de la vérité qu'il est la Résurrection et la vie, chacun s'élançant tout à coup de la poussière de la mort, au premier mot de Sa bouche, à Lui, le Premier-né d'entre les morts, le Premier-né entre plusieurs frères, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur : *Voilà* ce qui est pour mon âme si ineffablement doux, si divinement et parfaitement plein de grâce. Que serait-ce si Dieu avait fait Son Fils chef sur toutes choses, et qu'Il n'eût pas formé les cœurs des Siens pour ce Seigneur Lui-même ! S'Il avait ouvert tout à coup les portes du ciel, tout ce qu'il renferme n'eût pas été pour mon âme les volumes que je trouve dans cette parole « toujours avec le Seigneur. » La pensée que j'ai à rencontrer le Seigneur Lui-même pour être toujours avec Lui, me pénètre jusqu'au fond du cœur. Est-ce possible que ce précieux Seigneur qui m'a aimé d'un si patient amour, et m'a gardé avec une si sainte sollicitude depuis qu'Il m'a donné la vie, me dise, « vous viendrez à *ma* rencontre ? » Et plus que cela, qu'Il va descendre pour me rencontrer dans l'air ? Ces yeux, mes propres yeux, Le verront, ces oreilles L'entendront (Celui qui m'a aimé et qui S'est donné Lui-même pour moi, ajoutant à toutes les autres cette dernière expression de Son amour pour ceux que le Père Lui donna avant la fondation du monde) ! Et ce ne sera point une rencontre passagère ; Il va me prendre pour que je sois toujours avec Lui. Que connaissait du Paradis le larron mourant ? Mais il savait que c'était pour être avec Celui sur lequel il avait fait reposer Son âme pour l'éternité. N'importe où je suis si je suis avec Lui ; tout est dans ce mot « *avec Lui, ;* » et c'est précisément ce que nous avons dans l'état intermédiaire : Absents du corps et présents avec le Seigneur. Si je laissais le corps, ce serait pour être avec Celui qui est la source abondante de toute la bénédiction qui coule maintenant sur mon âme. Ce serait une pauvre place que d'être dans la nouvelle Jérusalem sans Lui. Que serait sans Lui tout l'éclat de la gloire céleste ? Pour moi, il n'y a qu'une seule chose – je serai pour toujours *avec Lui.*

Suis-je heureux ? c'est parce que Christ *m'aime* et qu'Il est heureux. Qui est-ce qui, fait un avec le Seigneur, pourrait dire, je ne suis pas heureux, si Christ l'est ?

Ah ! si nous savions faire usage de l'expérience de Christ, elle produirait sur nous un effet merveilleux. Passant par un état de souffrance, nous n'aimerions pas à en parler en présence de la souffrance de Christ ; et pareillement de la joie aussi. Et Il a un cœur large et sait comment être Celui qui donne de la joie.

Le peuple de Dieu peut avoir à goûter un peu des eaux du fleuve ténébreux de la mort, mais Christ y est descendu jusqu'au fond, et Il est ressuscité, et est vivant aux siècles des siècles.

Si Christ est à nous, Il est un *Christ vivant,* et Il envoie par nous des messages et des messages spéciaux. Il peut mettre au cœur d'aller avec la parole de la vérité vers quelque pécheur lourdement chargé, et la personne peut le faire sans la moindre pensée qu'elle a quelque puissance, jusqu'à ce qu'elle trouve que Christ a daigné se servir d'elle comme d'un chaînon entre Lui et un peuple sur la terre. Et c'est de la même manière qu'il fait passer quelque parole de consolation ou de vérité, des lèvres d'un saint, à celui qui en a besoin.

Quel Christ Il est ! comme Il est vigilant à nous bénir ! Y a-t-il quelque chose qui soit *l'objet* de la sollicitude de votre cœur ? Eh bien ! vous n'en êtes pas occupé la moitié comme Christ s'occupe de vous. Ne pensez point que son œil n'a pas été sur chacun de nous aujourd'hui. Nous savons peu de quelle manière Il nous regarde comme Lui ayant été donnés du Père, comme des gens pour lesquels Il a si bien fait ce qu'il a fait, des gens si complètement identifiés avec les affections de Son propre cœur. Ah ! ce Christ aime entendre les Siens parler *de* Lui et *pour* Lui. Il prend soin que des personnes aient ici-bas quelque chose à dire pour Lui, qu'elles soient des témoins pratiques pour Lui ici-bas. Il exerce une action à cet égard, et Il la révélera nettement s'il en est qui soient pratiquement Ses serviteurs. Jean l'exerçait, et il en est de même de nous à présent. Vous vous êtes arrêté peut-être sur un passage de l'Écriture, disant un mot pour Lui, et Christ n'intervenait-il pas ? Vous savez pas de quelle manière, mais *c'était Christ,* Christ voulant s'abaisser au plus bas de faiblesse de son serviteur afin de donner à ce serviteur le pouvoir de témoigner pour Lui. C'est une chose très bénie de voir une petitesse pareille à celle d'un enfant en des saints comme Jean et Paul, de les voir soutenus par Christ à chaque pas du chemin ; de voir Christ prendre occasion de notre petitesse pour montrer la grâce exquise qui se rattache à sa gloire divine. Nous pensons à sa gloire, et non à sa grâce dans cette gloire ; tout ce qui caractérise le Seigneur est grâce.

C'est à Lui-même que tout se rattache, qu'il s'agisse de ce qui soutient la foi ou de ce qui fait déborder la louange.

Nous pouvons nous tourner vers un homme dans le ciel et dire, « voilà Jéhovah, le Dieu-Sauveur. » Quelle hauteur de gloire dans ce salut qui se rattache à Dieu manifesté en chair ! C'est Lui qui à la droite de Dieu reçoit de

Dieu tout ce dont Son peuple a besoin. Ce n'est pas seulement lorsqu'Il était ici-bas qu'Il était serviteur, mais Il l'est aussi dans la gloire, dans tous les offices en vue desquels Il est placé là. Ce n'est pas seulement pour que je sache que je suis un être faible et que je n'ai point de sagesse, mais pour qu'il y ait un homme placé là sous la responsabilité à l'égard du Père de prendre soin des faibles. Il ne s'agissait pas pour Paul ou Jean de marcher dans leur propre force.

Christ a un service spécial pour chaque saint. Souvent nous voulons arranger les choses d'avance, mais cela n'est jamais le plan de Christ ; Il attend que nous regardions *à Lui* pour avoir la parole qu'Il veut que nous disions, montrant par là que nous croyons qu'Il est une personne vivante. Nous ne pouvons pas voir le cœur de ceux auxquels nous parlons, mais, Lui, Il le peut ; Il connaît chaque pensée de chaque cœur, et nous devons regarder à Lui pour être dirigés dans ce que nous avons à dire. Si vous marchez avec Christ comme avec un Seigneur vivant, vous verrez qu'Il vous dirige en tout. Il a tous les sentiments d'un homme, et Il entre dans tous les nôtres.

Comme nos cœurs savent peu aimer les choses selon leur proximité avec *le cœur de Christ !* Quelle petite pensée nous avons de la valeur des chrétiens comme *chers à Christ !* Il nous faut aimer les bonnes choses pour l'amour de Christ, et pas seulement pour la rosée qui distille d'elles pour notre rafraîchissement.

Jusqu'à ce que Christ eût pris la place du rocher frappé, nous ne pouvions point parler de la Fontaine comme étant ouverte dans le ciel. Non seulement Il est la Fontaine d'eaux vives, mais Il pouvait dire, « Moi et mon Père nous sommes un ; celui qui m'a vu a vu le Père. » Il n'a pas pris la place d'une Fontaine d'où les eaux coulaient, jusqu'à ce qu'il se soit assis à la droite du Père. Et Il n'est pas cela seulement, mais en Lui est la lumière de la vie. Il est la lumière des hommes. La vie que j'ai me vient par le Fils de l'homme. Il nous associe avec Lui-même dans les choses qui Lui appartiennent comme Fils de l'homme. Comme Fils de Dieu, Il est assis sur le trône de Dieu. Je ne saurais, *moi,* faire cela. Mais Il a un trône qui Lui a été donné comme Fils de l'homme, et je puis être là avec Lui. Il ne peut me donner la gloire qu'il avait auprès du Père depuis toute éternité, mais Il peut dire : « La gloire que Tu m'as donnée, je la leur ai donnée ! » Christ peut placer les Siens dans *cette gloire-là,* mais non dans la gloire de Dieu dans laquelle Il est l'objet du culte.

Dans les lettres aux sept églises, nous trouvons que Christ se saisit de leurs cœurs, comme fait à l'égard des nôtres maintenant, en révélant quelque vérité particulière. Il en est de même, quand d'abord Il vivifie l'âme. Il a révélé une vérité particulière et a donné la vie à mon âme.

Christ ne dit jamais que ma chair peut surmonter le monde ; mais voici ce qu'il dit : que si j'ai la foi, elle saisira ce qu'Il présente, et je serai un vainqueur. C'est la foi dans la parole que Christ nous révèle qui nous donne la victoire, et rien d'autre ne peut le faire. À quoi que ce soit qu'il s'agisse de remédier, Il propose de donner quelque chose : « Je vous donnerai à manger de l'arbre de vie ; » « Je te donnerai la couronne de vie », etc.

En connexion avec sa gloire divine comme Fils de Dieu Il est un donateur, et, pour Lui, rien n'est trop grand à donner. Un des traits les plus beaux du caractère du Seigneur est celui qu'Il a en connexion avec Dieu comme donateur, et tout est donné sur la plus magnifique échelle, d'une manière digne de la gloire divine, unie avec la grâce la plus exquise. Il est dans sa propre éternité ; Il connaît les secrets de Dieu, et Il se tourne vers moi, pauvre petite chose travaillant dans un véritable bourbier de difficultés, et me dit : « Regarde cet arbre de vie au milieu du paradis de Dieu : si tu es vainqueur tu en auras. » Est-ce que je puis me voir ravir cette magnifique promesse ? Puis encore : « Vous êtes dans la souffrance et appelés à passer par la tribulation ; mais soyez fidèles jusques à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie. »

Quel est ce Distributeur de couronnes qui peut donner une couronne de vie et en faire resplendir tout l'éclat autour d'eux, juste en contraste avec l'ombre de la mort ? Ah ! qu'est-ce que la mort du corps mise en contraste avec cette couronne de vie et avec la certitude de ne pas être touché par la seconde mort ? Si je pose ma tête sur mon oreiller et que je monte ainsi vers la gloire, ou si comme Étienne j'y monte lapidé, eh bien ! quelle mort est cela ? Ce n'est point la *seconde* mort ; et Christ tient la couronne de vie pour moi, et me met à l'abri de la seconde mort. « Je lui donnerai un caillou blanc ; » Christ lui donne un nouveau nom duquel nul ne connaît le sens que Lui-même et celui qui le reçoit. Il y aura dans la gloire un secret entre Christ et moi-même et personne ne s'y immiscera.

Que sont les erreurs et les chutes de l'Église, mises toutes ensemble, si elles donnent lieu à l'expression de la douceur de l'amour de Christ : *Ce* Christ à la droite de Dieu, maintenant l'Homme de patience, jadis l'Homme de douleurs, et qui doit être plus tard l'Homme de joie : trois manifestations de Christ bien différentes. En Christ ici-bas – le petit enfant dans la crèche – méprisé et rejeté, et sachant ce que c'est que la langueur, nous voyons l'Homme de douleurs ; et toutefois nous ne trouvons nulle part comme à la croix une telle gloire divine. Et, comme pécheur, d'où ai-je été retiré, et où ai-je été amené par cette croix ? La pensée suivante est celle-ci : Où se trouve-t-Il *maintenant* le Christ dont la mort a fait tout cela ? La réponse est : À la droite de Dieu, où comme l'Homme de patience Il a attendu presque 2,000 ans la gloire et le peuple – *Siens,* comme la récompense d'un tel service. Et qu'est-ce qu'Il fait ? Ce qu'Il fait ? Il regarde vers nous et nous dit : « Je m'occupe de vous dans la gloire, j'entre dans toutes vos douleurs, tournez vos regards ici en haut, ouvrez-moi vos cœurs, laissez-moi voir tout ; comme berger je m'occupe de chaque brebis, bandant chaque blessure, réparant chaque accroc, chaque déchirure dans la toison. » Mais plus tard, quelle pensée bénie ! Celui qui fut si particulièrement ici-bas l'Homme de douleurs sera vu comme l'Homme de joie, « oint d'une huile de joie par-dessus Ses compagnons ! » Mais il est bon de penser souvent à Lui, comme l'Homme de douleurs, en connexion avec ce que nous avons à traverser.

Entassez, amoncelez toutes vos souffrances jusqu'à ce que vous ne puissiez plus en entasser ; puis tournez-vous vers Celui dont le cœur éclata de douleur, et parlez, si vous le pouvez, de vos souffrances, de tout ce qui vous a consumés, en présence de Celui qui vous dit : « Y eut-il jamais une douleur pareille à ma douleur ? » Toutefois Il sera l'Homme de la joie. Ah ! cette pensée de la joie de Christ est-elle douce pour vos cœurs ? Aimez-vous à penser qu'il n'y aura pas de face aussi belle que Sa face, pas de cœur aussi radieux et aussi parfait dans Sa joie que Son cœur ? Rien de pareil à *Sa beauté !* toute la gloire là ne sera que comme le montage de cette pierre précieuse. Et ce nouveau nom à Lui sera écrit sur vous ! Assurément cette pensée est bien de nature à donner un peu de patience pendant que vous traversez le désert éprouvés par l'âpreté du chemin, comme s'il disait, « courage ; rien qu'un petit moment de plus, et j'écrirai sur vous mon nom de joie. » Le cœur de Christ ne se nourrit pas de l'extérieur de la gloire, mais de la joie de servir Dieu ; ce sera la joie de voir ramenés *tous* les enfants que Dieu Lui a donnés – le nouveau nom écrit sur eux, ce sera la joie de Christ.

Avez-vous besoin de consolation ? Rien ne saurait en donner autant que la pensée de Sa venue. Il peut y avoir de la souffrance durant la nuit ; mais il y aura assez de joie – *plénitude de joie* – dans ce matin où nous Le verrons tel qu'Il est : plénitude de joie *d'être semblables à Lui et avec Lui aux siècles des siècles.*

Comme Dieu, toute gloire est à Lui ; mais comme le *Dieu-Homme,* il y a quelque chose d'autre que rien ne peut satisfaire que d'avoir une réponse aux affections parfaites de son cœur humain parfait. « Je déclarerai ton nom à *mes frères.* »

C'est une chose précieuse pour les gens d'être amenés en association vivante avec Christ Lui-même ; s'ils *dorment,* Il ne dort jamais ; *s'ils* manquent, Il ne manque jamais. Il sera aussi tendre et plein de grâce que possible ; mais quoi que ce soit qu'Il voie requis par la gloire divine, Il donnera des oreilles pour entendre sur ce point.

Vous ne sauriez jamais dire ce que Christ veut que vous fassiez, mais si vous marchez *avec Lui* en toute chose, il y aura accord avec les voies de Christ. Si vous allez avec le *moi,* vous trouverez un obstacle.

Rien ne rend l'âme aussi capable de discerner entre ce qui est de la chair et ce qui est de l'Esprit, comme d'avoir l'œil simple pour Christ. Et si je suis occupé de Lui, ce sera, « voici, je viens pour faire ta volonté. »

Lorsque tout vous sourit, il se peut que vous pensiez qu'il n'est pas besoin de parler d'une chose telle que d'être séparé de l'amour de Christ ; mais si la persécution survenait et que vous dussiez être conduit au bûcher, vous sentiriez que *l'amour de Christ est une chose* TRÈS PRÉCIEUSE.

« Voilà l'Agneau de Dieu » (Jean 1). Qui est cet Agneau qui ôte le pêché du monde ? Qui est-Il cet Homme de douleurs, qui vient dans le monde et dit qu'il peut prendre la question du péché et la régler ? Un simple homme ne saurait faire cela. Qui donc celui-là est-Il ? Si nous allons au commencement du chapitre, nous trouverons comme une réponse à cette question toute une chaîne de gloires en rapport avec cet Agneau – le Seigneur Jésus Christ. On a vu souvent des personnes portant un chapelet sur chaque grain duquel elles avaient à répéter tant ou tant de prières, et l'on s'est dit dans le cœur : Ah ! si les gloires du Seigneur Jésus étaient vues par les siens comme un riche collier de perles tellement qu'ils sussent comment compter sur ces gloires, quels cœurs bien plus heureux, quelles faces bien autrement rayonnantes les saints de Dieu n'auraient-ils pas ! On ne peut passer des titres de gloire les plus élevés aux titres d'humiliation, sans voir se dérouler des profondeurs de gloire morale. *Dieu* ayant à s'arrêter *très* has, parce qu'Il allait toucher cette solennelle question du péché, Lui seul était compétent pour le faire : « Voilà, l'Agneau ! » Cette parole fut comme une pierre de touche vivante pour le cœur de ceux qui se tournèrent et Le suivirent. Le Christ, cet Agneau de Dieu qui les attirait à Lui-même, se saisit de leur cœur. C'est précisément de la même manière qu'Il est à l'œuvre aujourd'hui : on ne peut pas dire comment cela se fait, mais elles sont attirées et contraintes d'aller chercher ce Seigneur. Elles éprouvent qu'Il fond leur cœur dur et sont attirées à Le suivre ; homme encore, quoique maintenant dans la gloire au lieu d'être ici-bas. Il a laissé la porte du ciel ouverte, afin que la gloire puisse être vue, et nous pouvons entrer par le voile déchiré. Nous pouvons entrer par un chemin nouveau et vivant dans le lieu où Il est. – Nous pouvons Le suivre dans le ciel même.

À moins que le cœur ne soit embrasé pour avoir vu Jésus, comme il suffit de la moindre chose pour le détourner de la gloire de ce Seigneur ! Comme ce petit mot « Nazareth » se plaçait entre Nathanaël et le Fils de Dieu ! Mais lorsqu'il voit Jésus, il trouve que Philippe n'a pas dit la moitié assez, et il se prosterne aussitôt en adoration. Comme un simple mot de ce Christ put dévoiler la gloire plus profonde que Nathanaël vit et reconnut !

« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » Pensez à de pauvres choses telles que vous et moi assises devant Christ comme une Fontaine ouverte et disant, « J'ai soif ; » et vos cœurs seront alors remplis d'heureuses pensées. Vous en voyez entrer un autre, un pauvre vieux saint fatigué – eh bien, le voilà heureux aussi, Christ introduisant aussi dans son cœur d'heureuses pensées, et il se met à parler de ces pensées à un voisin qui entre. Des pensées pareilles sont un fleuve d'eau vive qui coule, et c'est Christ dans le ciel qui fournit l'eau aux âmes altérées. N'est-ce pas assez pour faire bondir de joie le cœur d'entendre Christ disant : « Venez à moi et buvez ; je suis venu pour ceux qui ont soif ? » Que votre *première* pensée soit de boire avant de donner ; vous occupant non pas des frères, ni des dons, ni de votre place dans le corps, mais des eaux vives qui coulent.

N'avez-vous aucune vérité ? Quelque peu que vous en ayez, parlez-en – « disant la vérité dans l'amour, afin que nous croissions en Christ en toutes choses ». Il ne s'agit pas là des dons. Si vous avez *reçu* Christ, vous avez à dire ce qu'Il donne à chaque saint comme membre du corps ; vous êtes positivement sous la responsabili-

té de le faire. La plus petite parcelle de vérité goûtée de Christ n'est pas uniquement pour vous-même mais doit être mise en usage pour les autres. Supposez qu'il y eût un pauvre saint alité, et qu'il dût vous dire : « Ne me plaignez pas, je suis à Christ, et Il est la porte même du ciel pour mon âme », n'aimeriez-vous pas d'aller parler à ce pauvre saint, et de procurer ainsi du bonheur à votre âme ?

Les vaisseaux fêlés ne retiennent point l'eau. Si vous êtes *en Christ,* vous serez rempli d'eau. Un vaisseau qui n'a pas de fond peut être tenu plein d'eau s'il est *dans* une fontaine. Hors de Christ nous sommes des vaisseaux rompus qui n'en contiennent point. Il n'y a rien dans le vaisseau à part de Christ.

Quelle chose merveilleuse d'avoir vu Celui que nous sommes appelés à adorer à la droite de Dieu, descendant comme homme toujours *plus bas* jusqu'à ce qu'Il eût pris la coupe de colère ; et puis élevé à cause qu'Il était descendu si bas : Dieu disant *précisément alors* qu'Il devait être couronné d'honneur et de gloire.

Paul avait vu Christ dans cette gloire. Par la foi en Lui il fut amené dans la présence de Dieu et put se tenir là dans la justice de Dieu, comme si Dieu disait : « Je veux vous montrer le genre de faveur dont j'honore ceux que j'aime. Regardez à ce Seigneur Jésus : Il est descendu jusqu'au fond pour satisfaire à ma justice, et maintenant Il est couronné de gloire et d'honneur à Ma droite. Voyez si je ne bénis pas ceux qui sont en Lui, absolument de la même manière. » Ils sont « rendus agréables *dans* le Bien-Aimé. »

Quelle différence entre un homme qui marche dans les ténèbres, et un homme qui se tient dans la pleine lumière de la présence de Dieu, ayant reçu Christ pour justice, et faisant partie de l'Épouse céleste ! Ceux qui connaissent Christ voient dans son amour une telle plénitude et une telle fraîcheur qu'il suffit de Sa pensée pour mettre, en mouvement toutes leurs affections ? Et quand il est question de ce qu'il y a en Lui, je trouve qu'il ne m'en a pas été dit la dixième partie.

Si vous ne tenez pas vos yeux très simplement fixés sur Christ dans le ciel, vos voies ne seront pas les voies de gens qui ont une portion céleste. Lorsque cette portion a place dans le cœur, oh ! de quel éclat elle resplendit, et quel puissant attrait elle exerce ! Non pas à cause de la gloire, mais parce que Christ est là. Si vous êtes occupés de ce Christ vous verrez découler de Lui dans vos âmes une bénédiction qui fera du ciel votre demeure, non pas le ciel au loin, mais tout près. Christ est là, votre bourgeoisie est là. Christ a-t-Il été placé devant vous comme une porte ouverte, une fontaine non fermée ? Pouvez-vous regarder à Lui et dire ; « Tout ce que Christ est, et tout ce qu'Il a *est mien »*, et ne pas vous réjouir d'une joie ineffable et glorieuse ? Oh ! si vous détachez vos cœurs des choses de la terre et que vous vous teniez à part *avec Christ,* vous trouverez un semblable volume non pas seulement à son sujet mais en Lui ! Est-ce de la joie pour vous quand vous pensez que Christ vous a saisi ? qu'il y a pour vous personnellement dans son cœur quelque chose pour laquelle Il vous a saisi ? Les premiers chrétiens avaient cette joie ineffable et glorieuse : l'avez-vous ? Est-ce que je l'ai ? Dieu voit-Il mon cœur tournant autour de Christ comme l'unique objet de ma vie ? – Pour moi vivre, c'est Christ.

Quelle pensée pour moi, pauvre vase portant la semence incorruptible, que Christ veille pour m'élever au-dessus de toutes les difficultés, pour me rendre capable de vaincre ! L'unique moyen d'être vainqueur, c'est précisément d'avoir la foi dans ce Christ de Dieu. Dieu peut s'en remettre à Christ du soin de nous faire surmonter toutes les difficultés et toutes les extrémités. Dieu emploie le désert comme le lieu où chaque pas laisse les traces de Ses gratuités ; le lieu tout entier rappelle à Dieu la manière dont Il a conduit chaque croyant à son paradis, les difficultés mêmes étant l'occasion pour une association plus étroite avec son Christ.

Toute la beauté et toute la grâce qu'on pourrait voir dans l'homme tel que Dieu le créa, se voient en Christ. Nous apprenons pourquoi une pareille beauté se trouvait en Lui, quand nous demandons, « Qui est cet homme ? » et qu'il nous est répondu, « Avant qu'il fût ici-bas un petit enfant, Emmanuel, Dieu avec nous, Il était dans la gloire de Dieu, Il était auprès de Dieu, Il était Dieu. »

Il n'est pas une seule chose qu'un saint puisse avoir sauf en connexion avec ce Christ Jésus. Où est ma vie à présent ? Elle est en Lui. Lorsque Christ ressuscita, Il prit la place de Vivificateur ; une fontaine d'eaux vives fut ouverte, et les eaux coulèrent ; la vie descendit sur des hommes comme les pécheurs de Jérusalem qui avaient trempé leurs mains dans le sang de Celui qui vivifie. La vie en Christ intervient entre nous et tout ce qui est de la chair. Elle a puissance pour garder le cœur loin de tout ce qui plaît à la chair. Qui eût pensé que Dieu se glorifierait par les chutes même d'un croyant ? De quelle manière agit-Il à l'égard du fils prodigue ? « Ah ! dit-Il, après tout Il est Mon enfant ! » Quelle sagesse dans le Père ! Il sait comment prendre soin de Sa propre gloire. Si Satan a fait tout ce qu'il pouvait dans le mal, Dieu peut aller au-delà : Il peut ouvrir un chemin tel que le premier des pécheurs puisse approcher, rendu propre pour la maison du Père. Quel autre que Dieu eût pu penser à une chose pareille ! – Quel spectacle, quand son Fils bien-aimé viendra, et que des multitudes innombrables se lèveront pour aller à Sa rencontre, faites semblables à Lui en gloire ! Quel aspect aura *votre* personne en ce jour-là, où vous serez délivré de votre corps actuel de souffrance et d'humiliation et revêtu d'un corps de gloire – un corps humain (chair et os) semblable au Sien !

Christ fouillera dans tous les coins de la terre pour recueillir la poussière de ses saints, les ressusciter resplendissants de perfection et de beauté, et les mener à la maison du Père. Oh, comme cela change les pensées et les sentiments à l'égard des douleurs et des détresses de la scène présente, de penser à la puissance et à la gloire du Vivificateur qui va bientôt être mis en avant pour faire toutes choses nouvelles et resplendissantes ! Quelle pensée merveilleuse ! Christ venant pour effacer de la terre toute trace de Satan, et rendre tout magnifique.

Et ce Christ est-Il ce qui est le plus précieux à nos yeux, la fontaine qui remplit tous les fleuves d'eaux vives ? Il est le point central *dans* le ciel, s'Il ne l'est pas dans nos cœurs. Pouvons-nous ne pas nous réjouir qu'Il soit là ? Ne pas nous réjouir qu'Il soit hors de ce désert ? Pouvons-nous, repoussant toute pensée égoïste, ne pas être heureux, qu'Il soit dans la maison du Père ? Mais il y a encore une autre pensée : ceux qu'Il a appelés sont associés à tous Ses actes ? Je suis dans un monde où il ne vient pas un rayon de lumière si ce n'est de la face de Jésus Christ, et je suis quelqu'un dont la conversation est avec Lui dans le ciel ; je suis même ressuscité maintenant avec Celui qui changera ce corps vil et le rendra semblable au Sien propre : c'est là ce qui complète la réalisation de cette pensée de conversation, de bourgeoisie. Je dois donc, premièrement, me réjouir parce que Christ est heureux, et ensuite parce qu'il est la charte de ma bourgeoisie ; mon nom est écrit dans son sein, et Il est la charte de toute ma bénédiction – mais Il n'a pas encore changé mon corps vil. Quand Il quittera la droite de Dieu, Il déploiera sa puissance pour changer ce corps vil. N'y a-t-il pas de la douceur dans la pensée de voir une autre manifestation de puissance que l'on n'a vue jamais jusqu'ici ? le déroulement d'une autre scène sur laquelle jusqu'à présent le pouvoir de Christ n'a pas été manifesté ? Et les manifestations de Sa puissance sont toujours si précieuses et si bénies !

Nous n'attendrons pas jusqu'à ce que le Seigneur descende sur la terre, mais nous monterons à Sa rencontre dans l'air ; et plus tard nous descendions avec Lui. Il viendra et fera de ce monde la scène de Sa puissance ; nous aurons alors une autre sphère pour la manifestation de la grandeur de Sa puissance *ici-bas.* Est-ce que nous montrons dans notre vie comment notre joie dépend de l'attente de la venue du Seigneur ? Si je ne fais pas de Lui mon *unique objet,* comme Il est l'unique objet de Dieu, mon œil est-il simple ? Certainement non ! certainement non ! Si mon œil est toujours fixé sur Sa manifestation dans l'exercice de Sa Seigneurie, alors il est simple.

Aussitôt que le Saint Esprit fut descendu tous les cœurs furent animés d'un unique désir, celui de voir le Seigneur Lui-même – l'unique pensée était d'attendre du ciel le Fils de Dieu. Mais comme les saints ont perdu ce désir fervent et cette constante préoccupation après lui ! Quelle torpeur s'est glissée dans leur âme, en contraste avec cette brillante espérance, comme les générations se suivaient ! Mais n'est-il pas vrai qu'aujourd'hui Dieu tourne de nouveau les cœurs vers ce point ? Dieu ne connaît personne qu'un Christ glorifié, Il ne nous voit seulement qu'en Lui assis là-haut sur le trône, Tête de Son corps l'Église ; et Dieu en agit avec nous maintenant en connexion avec ce Christ. Et penser que nous serons accueillis dans le ciel comme partie de ce Christ-là et inséparables de Lui ! Mais quelle bénédiction de savoir que c'est uniquement en Christ et par le moyen de Christ que Dieu peut me bénir !

Dieu voudrait que nous vécussions comme des gens célestes, qui peuvent être tels là où nous *sommes à présent* parce qu'il nous voit dans le Christ qui est à Sa droite, en une inséparable union, élevés avec Lui. Oh ! sommes-nous des témoins à cet égard ? Sommes-nous des gens célestes dont l'âme goûte ce que c'est que vivre au-dessus des choses d'ici-bas ? Nous ne saurions abaisser les ordres de Dieu ; tout en déplorant nos manquements, implorons-nous la puissance, la grâce, de marcher comme des témoins pour Lui, comme un peuple céleste ? Il se peut que nous fassions de tristes expériences, et sans aucun doute Dieu conduit les siens par cette voie, et les ramène souvent où Il commença avec eux, comme « morts, ensevelis, et ressuscités avec Lui. » Il *veut* ramener le cœur, et le ramener encore. Il *veut* avoir de *vrais* adorateurs comme un témoignage pour Lui-même sur la terre. Oh ! si seulement il y avait plus de rapports entre nos âmes et ce Christ dans le ciel, pour un plus grand abaissement de nos âmes devant Dieu dans la conscience de ce que nous sommes ici dans le corps et ce que nous sommes comme membres du corps de Christ ! Non pas pour ce qui est de notre acceptation – si cette question s'élève, le travail d'humiliation est arrêté en nous, parce qu'il y a alors une autre question à régler. Si je connais Christ, je suis devant Dieu aussi parfaitement sans faute, aussi certainement accepté que Christ Lui-même.

Le croyant passe à travers le désert dans la gloire, son âme en communion avec Christ ! dans la lumière, il a obtenu la clé à toute bénédiction en Christ ; mais quand il est question de *Satan* ou du *monde,* le mot est : « Ne t'irrite pas. » Que Dieu nous rende capables de voir pourquoi Il emploie la fournaise, et que c'est afin de nous faire voir ce que nous sommes. C'est très humiliant – mais si Dieu se sert de la chair (parce que nous avons marché dans la chair) pour nous humilier et nous découvrir ce que nous sommes, ne dirons-nous pas avec Job « Je suis un homme vil et j'ai horreur de moi-même » ? Mais, ô Dieu, continue de me le faire sentir, fais-moi voir ce que je suis, mais que ce soit avec Toi, en Ta présence.

Pensez-vous que nous aurons besoin de parler du moi quand nous serons dans le ciel ? Je tiens pour sûr que, lorsque la gloire brillera dans nos cœurs, nous ne pourrons parler que de Christ. Si nous sommes dans la douleur, et que quelqu'un entre et parle du monde, cela réjouit-il le cœur ? Non ; mais s'il parle de Christ et de toute sa gloire, le cœur éprouve aussitôt de la consolation. Pourquoi tant parler du moi *maintenant ?* Pourquoi se tant tourmenter pour le moi, se tant agiter l'esprit ? Et pourquoi entend-on si peu parler de ce Christ qui nous a amenés là où nous avons toute la pensée de Dieu et du ciel ? Je voudrais que la pensée du Christ vivant dans le ciel fût tellement *l'unique objet* contemplé par l'âme, que lorsque nous nous rencontrons les uns les autres nous ne fussions occupés que de Christ – parfaitement satisfaits avec Lui. Peut-il y avoir quelque manque de joie ? Oh ! non ; Christ est mort pour moi : quelque manque de gloire ? Oh ! non ; je suis avec Lui à la droite de Dieu.

Mais souvent, même quand il est donné à Christ une large place, on oublie que ce doit être *uniquement* Christ, et non le moi. Si je suis occupé de Christ, que sont mes propres pensées, mes propres combinaisons ? Nous pouvons donner une large place à Christ et au plan de Dieu, et oublier que notre activité propre va à l'encontre de

Christ. Si vous êtes vivifié, vous devez vous attendre à mourir tous les jours, à laisser mourir tous vos propres plans, toute votre énergie propre. Qu'est-ce que mon énergie a de commun avec Christ ? L'énergie humaine me rattache aux choses qui m'entourent ici-bas, mais ne me rejette jamais sur Christ.

Dès que vous connaissez Christ vous devez Le suivre. Il nous trace un sentier qui ne nous laisse aucune retraite ; Il nous place immédiatement, par la foi, en association actuelle avec Lui-même. Si nous devions vous et moi aller cette semaine pleins de foi dans la puissance du Saint Esprit, occupés de Christ, réellement comme Le voyant, quelle seule chose du moi, de notre propre fonds, resterait ? Le suivant comme un petit navire remorqué tout le long du chemin par un grand vaisseau ; et non seulement cela, mais notre communion, notre joie et notre gloire étant toutes en Lui, parce que nous sommes Son peuple heureux. Oh ! qu'il nous soit accordé grâce pour Le servir et Le suivre maintenant, pour confesser ouvertement Celui qui nous a rendus capables de dire que nous sommes acceptés en Lui, que toute sa gloire est notre gloire ; grâce pour marcher ici-bas conformément à la place de bénédiction dans laquelle nous sommes !

Matt. 11:27. – Christ avait la parfaite conscience de la nature unique, solitaire, de sa Personne, en rapport avec la gloire divine. « Personne ne Me connaît, sinon le Père. » « Je sais qui je suis. » Dans un certain sens Il est seul, et c'est une chose très précieuse qu'il en soit ainsi. Il y a un seul Messie, un seul Fils, et Il le sait. Jamais Il n'oublie qui Il est, et dans ses actes Il ne reste jamais non plus au-dessous de ce qu'il est, comme le Fils unique du Père. Puis Il ajoute « Ni personne ne connaît le Père, sinon le Fils et celui à qui le Fils voudra Le révéler. » Qui *pouvait* révéler le Père à l'exception du Fils ? Une partie de la gloire de Christ se montre dans l'usage qu'il voulait faire de ce pouvoir et de la bénédiction de sa connaissance qui Lui donne exclusivement le pouvoir et le droit de révéler le Père. Il voulait enseigner qui Il voudrait à Le connaître ; c'est là sa prérogative.

« Toutes choses m'ont été livrées par mon Père. » Quelle était la pensée de Christ en rapport avec cette puissance universelle ? « J'ai reçu le secret du Père, j'ai le pouvoir de Le révéler, j'en veux chercher à qui le Père puisse être révélé. » Voilà la pensée du cœur de Christ – et cela ne nous dit-il pas tout un volume sur son caractère ? Quel contraste avec nous-mêmes ! Si nous avions toutes choses à notre disposition, qu'en ferions-nous ? N'en voudrions-nous pas quelque fragment pour le moi ? Avec Christ, c'est seulement « Mon Père » : c'est *à Lui* qu'Il rapporte tout.

Il y eut un Homme dont les hommes ne voulaient point. Cet Homme était là comme Fils du Père, dans la lumière, avec la conscience du regard du Père rayonnant sur Lui de tout l'éclat de l'amour, et cet Homme disait : « Venez à moi vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos. » Il avait seul le secret du repos, et s'il y avait en Lui cette inépuisable plénitude divine, toute la gloire divine étant en Lui et nous étant révélée à nous (car Il dit « celui qui m'a vu a vu le Père ») à qui ne pouvait-Il pas et à qui ne voulait-Il pas donner du repos ? Il ne s'agit pas de la grandeur du fardeau que vous avez à porter, mais de l'œil du Seigneur sur les individus. Lorsqu'il regarde quelqu'un, que ce soit même un petit enfant qui ne sent pas encore son fardeau, Il le voit et connaît tout ce qui se rattache au combat. Il voit un fardeau au-dedans de chacun – voit tout ce qui est contre nous. Il se peut que je sois comme un vaisseau brisé entre deux mers ; eh bien ! Il me dit « Venez à moi, et je vous donnerai du repos. » Comment pourriez-vous échapper à cette parole ? Y a-t-il quelque chose hors de son pouvoir ? C'est là précisément que nous avons l'essence même de l'évangile. Il poursuit : « Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, et vous trouverez le repos de vos âmes. » Comment est-ce que Christ trouve un tel parfait repos au milieu de tout ce qui était contre lui ? Toujours tranquille et en paix au milieu de tout cela : et Il dit « Apprenez de moi. »

C'est une chose de reconnaître Christ comme celui qui *peut* donner du repos, et autre chose de marcher avec Christ sous le joug, de sorte que nous trouvions du repos nous-mêmes lorsque tout est contre nous ; de marcher *avec Lui* en toute chose, comme si nous disions « Je n'ai rien d'autre à faire que de plaire à mon Maître ; et j'ai à marcher de telle manière que, quoi qu'il arrive, je puisse dire « Je te célèbre, ô Père. » Hélas ! tel n'est pas le cas avec nous. Nous avons nos voies et nos plans à nous, et nous n'aimons pas de les poursuivre sous le joug de Christ. Il voudrait que sa lumière brillât de telle sorte en nous que tout ce qui s'y trouve fût manifesté, et que notre marche fût tellement selon la lumière que le monde nous rejetât comme il L'a rejeté lui-même. Plus je serai étroitement lié avec Lui, plus aussi je sentirai profondément le contraste entre ses voies et les miennes. Si je suis sous son joug, pensez-vous qu'il tolère la volonté propre, les « je veux, je ne veux pas ? » Si Christ m'a donné du repos et m'a lié avec lui-même, Il ne me laisse pas suivre ma propre voie, mais sa voie à lui. Christ s'est mis en service comme le parfait Serviteur de Dieu ; à chaque pas du chemin Il pouvait discerner quelque chose qui appelait son cœur au Père. Il lui était doux de prouver quel parfait Serviteur Il était, son rejet signalant son unité avec le Père. Ce n'était pas Lui seulement qu'ils haïssaient, mais le Père aussi. Il ne voulait pas comme serviteur se soustraire à son association avec Dieu ; et Il coûtait le repos qui en découlait dans toute sa perfection. Ce qui est pour nous la souffrance la plus amère, le brisement de notre volonté, le Seigneur ne l'éprouva jamais, car Il n'avait de volonté que celle du Père. Pour nous, nous avons une volonté qui doit être constamment brisée parce qu'elle ne veut pas plier. Quelle chose solennelle que nous ne sachions pas plier notre volonté à la volonté de Dieu ! Chez Christ c'était toujours « non point Ma volonté, mais la tienne. » À mesure qu'il passait d'une souffrance dans une autre, c'était toujours « Dieu et mon Père ! »

Ce qui dans la vie a été pour le cœur la cause de la plus profonde amertume, c'est cette volonté propre contrariée : « Je ne veux pas faire cela, il ne me plaît pas de faire ceci ; il faut que j'aille ici ; j'aimerais mieux aller là. » Ah ! j'ai gagné d'apprendre par ce brisement même ce qu'est ma volonté. Si vous prenez un bœuf et que vous

liiez avec lui sous le même joug un animal plus faible, le plus faible devra suivre la même voie et marcher du même pas que le plus fort. Élie, Pierre, et Paul éprouvèrent qu'il ne servait à rien de chercher à échapper aux souffrances du joug. Ils y étaient liés avec Christ et il fallait qu'ils marchassent là où Il marchait ; et Pierre fut amené à la fin à recevoir la couronne du martyre. Si nous allons volontairement où Christ nous conduit et que nous cherchions à apprendre de Lui – voyant en tout ce qui arrive « Dieu et notre Père » – tout sera facile. « Je suis débonnaire et humble de cœur. » Où apprenons-nous cette débonnaireté et cette humilité de Christ mieux qu'en étant sous le joug avec Lui ? Oh quelle douceur, quel support n'a-t-Il pas montrés ! Il ne s'est pas laissé détourner de son dessein, mais avec quelle patience Il a supporté notre conduite ! Ne pouvez-vous vous rappeler d'innombrables occasions où votre ami le plus cher se serait débarrassé de vous volontiers et en eût fini avec vous *pour toujours,* pendant que Christ dans le ciel poursuivait tranquillement ses desseins d'amour en votre faveur ? Si vous étiez laissé entre les mains du saint le plus distingué sur la terre, quel contraste il y aurait (vous pouvez le sentir) avec ce Christ qui pouvait lever sa face vers le ciel et dire « Personne ne Me connaît, sinon le Père », et pouvait ensuite se tourner vers une pauvre faible chose comme vous ou moi, et dire « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi. »

Si nous pouvions tenir toujours et entièrement le moi abaissé, nous trouverions du repos dans toutes les circonstances. Nous verrions Dieu et notre Père en toutes choses si nous marchions comme Christ marchait : privations, tentations, difficultés – Dieu et notre Père en tout. Soumission à sa parole en toutes choses – dire « Il est écrit » rend douce la chose la plus amère. Christ s'est engagé à me faire avoir du repos, Il me révèle le Père, *voilà* la bénédiction dans laquelle il m'a enfermé. Toute bénédiction vient de Christ m'enseignant chaque jour à trouver du repos en voyant Dieu et mon Père en toute chose.

Où sont nos cœurs, oui ! où sont-ils ? Sont-ils occupés de ce monde, ou passons-nous tranquillement au ciel épris de ce que l'amour ne saurait perdre de vue – un Christ vivant dans le ciel ?

Quels biens avez-vous, si vous n'avez pas obtenu Christ ? Si Christ est l'objet de votre cœur, toutes les choses qui vous tourmentent vous enlèveront-elles Christ ? Toutes les choses après lesquelles vous soupirez vous donneront-elles davantage de Christ ?

Tout le long du chemin, du commencement à la fin, nos sources sont en Christ ; vous ne sauriez rien trouver à part de Christ. Il ne servira de rien de reposer sur un fondement quelconque autre qu'un Christ monté dans le ciel. Celui qui parlait comme jamais homme ne parla est Celui dont la parole doit être ferme dans toute l'éternité.

Ah ! précieux Seigneur ! je n'ai rien que ton amour – un amour qui me mène droit à la maison du Père pour être avec Toi où doit être manifestée la pleine expression de cet amour. Un amour pareil est puissant, lorsqu'il est dans le cœur, pour conduire les pieds dans une marche entièrement différente de celle d'un homme qui ne l'a pas reçu. Je puis me tourner vers ce Christ et dire : Rien ne peut me troubler, ce Christ glorifié dans la présence de Dieu est le fondement même de ma paix. Je Le connais comme Celui qui a porté mes péchés sur la croix, comme Celui qui m'a révélé la gloire de Dieu, et je suis en association avec Lui comme l'homme des douleurs, avec Lui qui descendit au sépulcre, avec Lui ressuscité et vivant aux siècles des siècles à la droite de Dieu. Et c'est là que nous trouvons, en Lui ainsi présenté, notre place devant Dieu.

À mesure que nous avançons ainsi d'année en année, nous faisons l'expérience que ces choses conservent leur valeur ; mais quelle évaluation peut faire un pauvre pécheur de la valeur inestimable de ce sang ? Que sera-ce quand nous serons à la maison et que nous nous trouverons *dedans,* amenés par ce sang dans la communion de ce que Dieu est ? Et à mesure que nous irons et viendrons par la maison du Père et que nous entrerons dans la plénitude de joie qui y est réservée pour nous, nous trouverons tout cela rattaché à ces mêmes éléments par lesquels Il pourvoyait à notre joie ici-bas à mesure qu'il nous portait à travers le désert.

Quelle est la première douce parole qui retentira à nos oreilles quand nous entrerons dans le ciel ? L'excellence et les mérites de l'Agneau et du sang de l'Agneau. Et nous serons là parce que le sang de cet Agneau nous aura purifiés. Que doit être le péché pour nécessiter le sang du propre Fils de Dieu ! Là-haut, dans la présence de Dieu, j'apprends quelque chose de *l'infini* du péché, que rien ne peut en faire disparaître la tache excepté le sang du Fils de Dieu, et qu'il l'a fait complètement.

Étrange pensée pour le cœur de l'homme, que nul autre que le Très-Haut lui-même ne pouvait assez s'abaisser ! Nul aussi élevé que Lui, mais nul autre ne pouvait descendre aussi bas. Nul autre que Lui ne pouvait mesurer ce qu'est le péché dans la créature, en porter la pénalité et régler notre compte avec Dieu. Le croyant est amené devant Dieu par une voie toute particulière – une voie dont le caractère particulier – appris de Sa main – la fait être la voie la plus bénie qu'il fût possible de concevoir.

Il y a dans cette, parole du Seigneur, Jean 17:2, quelque chose qui doit pénétrer le cœur d'amour et d'adoration. Pensez aux circonstances dans lesquelles se trouvait Celui qui l'a prononcée – et que veut-Il, après quoi soupire-t-Il en un tel moment ? Il désire une certaine position dans laquelle Il puisse nous communiquer quelque chose afin que le Père soit glorifié.

Est-ce que Christ arrête ses regards sur *vous* avec cette pensée « J'ai glorifié le Père en *celui-là,* j'ai communiqué à *celui-là* la vie éternelle ? »

Quand Il descendait vers la croix, désirait-Il trouver du repos de la souffrance ? Non ! Il voulait glorifier Dieu, communiquer la vie éternelle. Et Il ne considère pas seulement comme Sa gloire de la donner, mais comme la

gloire du Père ; et Il est le seul qui puisse la donner. Il priait le Père qu'il pût Le glorifier en donnant la vie éternelle à tous ceux que le Père Lui avait donnés. Quelle douce parole ! toute autorité lui était donnée sur toute chair afin qu'il nous vivifiât, qu'il nous donnât la vie éternelle ; afin qu'il nous donnât une place *avec Lui-même.*

Dieu ne peut jamais oublier aucune parcelle de ce que son Fils a souffert pour nous amener dans cette position ; et Christ ne peut jamais oublier *un seul* de ceux que le Père Lui a donnés : il n'en manquera pas un seul. Notre vie est en Lui, et quoi que nous puissions avoir à traverser ici-bas, *cette vie* est incorruptible et immuable ; le vase peut se gâter, mais la vie est conservée, elle est éternelle, et cette vie elle est quelque chose que Christ vous a donné pour être la puissance d'union entre vous-même et le Père et le Fils.

Représentez-vous les anges qui furent témoins de la création et du déploiement de la puissance du Créateur dans la perfection et la beauté d'Éden, avec la pensée que Celui qui déployait toute cette beauté et cette bonté serait Celui qui devait être cloué à la croix comme un malfaiteur, et mis dans une grotte sur la terre, et que l'homme ne trouverait rien de trop mauvais à dire de Lui ! Et puis encore eût-on pu penser dans le ciel que Cet Être traité comme un malfaiteur non seulement ressusciterait et serait dans le ciel, mais serait assis sur le trône de Dieu – objet des délices de Dieu ? Certainement non ! jamais ! Et une des choses les plus difficiles pour moi, c'est la pensée que, d'après ce que j'étais par nature, il était aussi peu vraisemblable que Dieu opérât en moi et formât de pareils matériaux un vase parfait, qu'il l'était que son Fils descendit ici-bas et mourût.

Il n'y a pas de lumière comme la croix pour manifester le véritable caractère de la nature humaine ; pas d'acte accompli jamais par l'homme dont Dieu pût dire « Voilà ce que *l'homme est »,* jusqu'à ce que son Fils fut mis à mort et que la lumière du ciel brilla sur une cité de meurtriers. Cette croix faisait voir ce que nous sommes par nature ; mais Dieu regarda dans l'abîme de notre nature, et Il vint là parce qu'il est riche en miséricorde. Qui oserait dire quoi que ce soit si Dieu trouve bon de prendre de tels êtres et de leur donner une nouvelle nature, une vie nouvelle ?

La vie d'Adam en Éden n'était pas une vie au-delà du sépulcre – non plus que cette vie dans laquelle le second Homme, le Seigneur venu du ciel monta où il était auparavant. Comme Fils de l'homme Christ pouvait mourir et mourut ; mais Il donna sa vie et reprit sa vie de nouveau ; et c'est là la vie que possède un homme retiré de sa nature. Le premier Adam ne pouvait avoir une vie pareille, à moins qu'elle ne lui fût communiquée par le dernier Adam : celui-ci communique la vie – la vie éternelle. Jusqu'à ce que Christ eût quitté le tombeau et fût monté au ciel, il n'y avait pas de source de vie d'où l'eau découlât. Voilà dix-huit cents ans qu'une fontaine fut ouverte dans les cieux.

Quelle est la grande différence entre les œuvres de l'homme et les œuvres de Christ ? Celles de Christ se rattachaient toutes au Père. Il regardait toujours vers le Père avec un cœur à l'unisson avec la pensée de Dieu. Les œuvres qu'il nous faut comme peuple de Dieu sont des œuvres qui embrassent la pensée de Dieu. Si vous voulez savoir ce qui *n'est pas* « digne de Dieu », adressez-vous la question : « S'il était dans le monde, le Fils de Dieu ferait-il cela ? » Ces œuvres se rattachent-elles dans votre esprit à cette pensée, « Je dois faire ceci *parce que j'appartiens à Dieu ? »* Quelqu'un qui a la vie en Christ ne peut produire de fruit qui ne soit reçu par Dieu. Il est de toute importance de juger nos œuvres – de voir si ce sont des œuvres dignes de Christ ; de bonnes œuvres, non pas selon les pensées de l'homme, mais selon le cœur et les pensées de Dieu, d'un caractère tel que nous pouvons dire « pour moi vivre, c'est Christ. »

Quoi de plus précieux que la face de Christ dévoilée au cœur de la part de Dieu, et que la brillante lumière de cette face rayonnant et le remplissant ! Le Saint Esprit donné pour la porter toujours là. Mais, tout riche et brillant qu'il est, le trésor est dans un vase de terre, et nous sommes encore dans le désert.

Dieu ne connaît rien d'aussi beau que Christ : Il voudrait que nous Le contemplassions toujours Lui, dans la parfaite beauté duquel le cœur du Tout-puissant trouve tout son bon plaisir. Que Dieu nous ait révélé cette face et qu'il en fasse briller dans nos cœurs toute la lumière, c'est en vérité extrêmement précieux ; mais cette bénédiction même donne lieu doublement à notre responsabilité. Nous avons à marcher comme des flambeaux. Ce Christ à face découverte est un Christ dont la lumière brille afin de rayonner par le moyen de son peuple. Toute la lumière que vous devez refléter est dans le Seigneur Jésus Christ lui-même. Si vous regardez à votre responsabilité comme se rattachant seulement au moi, vous murmurerez et serez misérables.

Toutes les fois qu'il s'agit de responsabilité, nous éprouvons le besoin de quelque chose de précisément aussi doux que nous fait éprouver la pensée que nous sommes laissés ici-bas comme témoins pour le Seigneur. Dès qu'il viendra Il remplira de gloire toute la terre ; pour cela nous avons à attendre. Notre position présente est celle de « brebis destinées à la tuerie » passant sur la terre, faisant briller la lumière. Quand Il viendra, Il donnera la gloire plus grande. Quelle douceur dans la pensée que l'on est employé par le Seigneur ici-bas à faire rayonner la lumière – que l'on sert son dessein ! Car Il *veut* avoir une lumière sur la terre pendant qu'il est absent. Quand Il viendra, vous ne goûterez pas seulement les joies de son royaume, mais vous penserez que vous avez servi à ses vues dans le désert, en faisant briller la lumière (sa lumière). Et lorsqu'il vous a placé là, ignorait-Il ce qu'était le vase de terre ? Plus on aura été faible, sans force aucune, plus on aura le sentiment de sa puissance.

Bientôt nous serons là-haut avec Christ. Dieu n'entendait pas que nous fussions heureux sans Lui ; mais Il voulait tout d'abord que nous fussions témoins pour Lui ici-bas, que nous fissions briller autant de lumière qu'il est possible.

Non seulement j'ai vu la face de Jésus Christ (voir Jean 14:21), et quel ineffable sujet de contemplation au-dessus de tout autre ! mais j'ai association avec Christ dans la lumière. Je n'ai pas seulement à détourner mes regards des choses présentes et à contempler cette brillante lumière là-haut, mais j'ai à la réfléchir ici-bas. Il se peut que je sois un très mauvais réflecteur : « Ne vous inquiétez jamais (dit Christ), continuez, je donne la puissance ; je sais qu'en vous-même vous n'êtes rien, et que vous vous trouvez dans la place où il est nuit ; mais continuez de faire rayonner la lumière ; bientôt vous serez dans le jour de Dieu. » Ce matin sans nuages nous introduira dans la lumière où Christ est maintenant. Il est l'Étoile brillante du matin. Pendant dix-huit cents ans Il en a agi avec un peuple ici-bas ; la nuit peut être très noire, mais les ténèbres n'atteignent pas jusqu'à l'Étoile brillante du matin. Aucun nuage ne La couvre : bientôt Elle resplendira. Nous sommes seulement dans la souffrance, sur notre route vers ce qui se trouve plus loin. Il est *notre* Étoile brillante du matin. Nous Le *verrons.* Il nous prendra en haut et nous guidera dans la maison du Père avant que le soleil brille. C'est cette espérance qui donne courage pour aller en avant au milieu de la ruine. Certainement j'ai manqué. Est-ce que j'ai été un bon réflecteur de la lumière ? Non ! mais je dois poursuivre comme je puis jusqu'à ce qu'il vienne, jusqu'à ce que je Le voie comme l'Étoile brillante du matin. Ce qui nous est présenté ce n'est pas l'attente de brillants réflecteurs de la lumière lors de Sa venue (bien que nous devions être tels), ni l'attente de voir des chandeliers remplis d'huile ; mais c'est le Saint Esprit dans l'Épouse soupirant après Sa venue. Est-ce qu'il vous entend crier « Viens, Seigneur Jésus ? » Vos cœurs se montrent-ils comme toujours prêts à dire : Viens, Seigneur Jésus ! » Vous n'avez pas besoin de regarder autour de vous, et d'en attendre d'autres, vous pouvez, *vous,* Lui adresser ce cri de votre désir. Ah ! cultivez la communion avec Christ en rapport avec ce mot « Viens ! » Je ne connais rien d'aussi propre à élever l'âme au-dessus du monde comme d'être en communion avec Christ sur ce point ; nous voir nous-mêmes comme partie de l'Épouse encore sur la terre, et l'Esprit en elle disant « Viens ! »

Il peut y avoir chute et ruine de l'Église, mais il y a ce fait que je fais partie d'une compagnie que Dieu a donnée à son Fils, et qu'à cause de cela (non pas pour quelque chose en moi) je puis ne faire rien que dire toute la longue nuit de la vie, « Viens, Seigneur Jésus, viens ! »

Aussitôt que nous sommes en rapport avec le Seigneur Jésus Christ, nous avons trouvé *Dieu ;* Dieu est à l'âme comme une personne vivante, et toutes nos associations sont rattachées à Dieu.

Lorsqu'il sépare des personnes pour Lui-même, Il place derrière elles le sang de Christ.

La beauté de Christ se déploiera devant nous avant qu'il s'avance et prenne en main son grand pouvoir pour frapper les choses du monde. Alors Il s'avancera pour consommer sa victoire. Maintenant Il est assis dans le ciel avec toute autorité autour de Lui et en Lui, mais Il ne l'exerce pas encore.

Il nous a placés dans la position qu'il occupait sur la terre – comme des brebis pour la tuerie. Dans quelle place nous sommes gardés par Lui ! Nous avons un Seigneur ressuscité, monté au ciel qui a tenu sa parole, de sorte que nous avons une place ; et Il a tellement gardé les choses sur la terre que, en dépit des hommes et de Satan, Il a toujours donné force à des gens de confesser son nom et de se tenir quelques-uns réunis dans une position de témoignage en même temps qu'il dirige leur service. Il prit tout spécialement celui de Paul en ses propres mains. Pour ce qui tient aux chandeliers, Il a tout pris aussi en ses propres mains, et de même à présent Il maintient la communion avec les siens et les met en mouvement dans le service. Les membres ne sauraient se mouvoir à moins que la tête n'agisse en eux. Satan lui-même ne peut remuer la langue sans la permission de Dieu – de Dieu comme dominateur de tout. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Cette pensée renferme une immense consolation. Ce n'est pas manque de puissance que Christ reste en arrière ; Il peut venir, s'il le veut, avant que Satan soit précipité et établir son royaume. Le fait qu'Israël n'est pas prêt, n'est pas un obstacle à ce qu'il se lève du trône du Père et s'avance. C'est par Lui que Dieu a tout ordonné et c'est avec Ce Bien-aimé que nous devons rattacher toute chose. Il est l'Adonaï. Il a puissance pour dire « Le temps viendra où j'en agirai avec Satan ; » mais à présent Il attend et nous dit à l'un et à l'autre « Je vous ai établis en témoignage – laissez couler les eaux là où tout vous est contraire et je vous aiderai. » J'ai le privilège de pouvoir regarder en haut et de dire « Je suis un même esprit avec Lui. » S'il était l'Agneau je dois être une brebis. Je puis lever les yeux vers Lui pour m'abriter tout le long du chemin.

Celui qui vient en grande puissance avec tous les anges vient comme Celui qui fut un pèlerin et un étranger : Il peut se tourner vers Israël dans les derniers jours et dire « J'ai traversé tout ce que vous traversez. » Et Il nous dit à nous « J'ai un cœur pour sympathiser avec toute votre souffrance. » C'est là précisément ce que l'on connaît de Christ comme Celui qui abaisse ses regards sur nous en nous disant : « Si vous êtes un membre, je suis la Tête ; ne pensez pas à votre faiblesse, mais à ma force. »

Qui a compris le désert comme Il le comprit ? Qui fut jamais aussi complètement pèlerin, buvant du torrent par le chemin ? « L'Homme de douleurs » sait bien de quelle manière élever haut votre tête. Oh ! comme la puissance de sa sympathie dans nos cœurs élève haut la tête des siens. Il n'oubliera pas non plus sur la terre son peuple apostat.

Le cœur de Dieu est, avec Christ, occupé d'un peuple ici-bas, ayant toute autorité dans le ciel et sur la terre pour les garder fermes dans sa force. Le Saint Esprit est ici-bas ; nous avons accès dans Son cœur ; Il nous a associés d'une manière incommensurablement plus profonde qu'Israël avec Lui-même et avec ce qu'il va faire.

Si vous prenez le monde *avec Christ,* cela ne détruira pas le fondement, mais ce sera la destruction de toute votre joie et de tout votre service. Vous serez « sauvés comme au travers du feu. »

La religion humaine ne donne jamais à la croix la place que Dieu lui donne. Que de gens vont année après année sans s'être jamais tournés vers le Calvaire, en disant « Je ne connais rien en rapport avec ce monde en quoi je puisse me glorifier sauf la croix de ce Nazaréen qui mourut sur elle au calvaire. » Oui ; et la seule chose que j'aie dans le monde pour m'y glorifier est cette croix. Que se trouve-t-il dans cette croix qui me rende possible de m'en glorifier ? C'est la croix du *Seigneur Jésus Christ.* L'esprit recule devant la pensée de la mort comme pénalité ; qu'y avait-il de nature à rendre cette pensée moins effrayante en connexion avec cette mort sur la croix ? Il y a Celui qui maintenant est assis à la droite de Dieu, qui a l'autorité la plus absolue, *toute* autorité, et la croix est Sa croix : Il est le Seigneur de tout, *notre* Seigneur Jésus Christ ; son second litre, « Jéhovah ; » son troisième titre, « le Fils de l'homme oint », et c'est Sa croix. Et quand je me tourne vers cette croix, pourquoi me glorifié-je en elle ? Pourquoi ? mais parce que j'aurais été perdu éternellement s'il n'était pas mort sur elle ! Pourquoi est-ce que je me glorifie, pourquoi suis-je orgueilleux de cette scène ? mais, parce que je crois qu'il mourut là *pour moi,* et que je suis sauvé par elle. Ah ! si je vois briller derrière cette sombre scène une lumière si resplendissante, et que je sache que, n'était *cette mort,* j'eusse été perdu éternellement, n'est-ce pas une bonne raison pour que je me glorifie en elle ? parce que je pense qu'il n'y a pas dans le monde entier deux pièces de bois comme cette croix ! Ah ! vous demandez ce qui donne au cœur liberté de se glorifier dans la croix ? Pouvez-vous dire que le Calvaire est la place où Dieu a puni le péché ? Pouvez-vous dire que là tout votre péché fut ôté ? Alors vous pouvez vous glorifier avec moi.

Dans la croix Dieu a fait éclater sa sagesse et sa puissance. De quel éclat brille sa puissance non seulement dans les effets de la croix, mais dans la croix elle-même ! Jamais elle ne fut si brillante. La création de nouveaux cieux et d'une terre nouvelle ne pouvait pas exprimer sa puissance comme le fait cette croix. Que le *Dieu infini,* celui qui est le Dieu tout-puissant, ait été étendu ici sur cette croix ! Que *le Dieu qui a créé toutes choses,* pas *moins* que Lui, qui n'avait qu'à parler et la chose était faite – que *ce Dieu tout-puissant* soit devenu homme ! Oh ! Quelle pensée insondable ! Qu'est-ce que le Dieu tout-puissant avait à faire là sur cette croix entre ces deux larrons, attaché et lié au bois, *non point* par les circonstances – les clous ne pouvaient point l'y retenir – mais par quelque chose de plus fort que toutes les chaînes, quelque chose à quoi Il ne pouvait échapper : « Voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté. » Le Fils de Dieu était devenu le serviteur de Dieu. Lui, Celui-là même par qui Dieu avait créé toutes choses, Il était là avec pouvoir de tout renverser, enchaîné, absolument enchaîné comme serviteur à la volonté de Dieu, dont il s'était engagé à être le serviteur. Où donc la puissance de Dieu brilla-t-elle jamais comme elle fit à cette place et en ce moment ? Expression, je le répète, de la puissance divine non seulement dans les fruits de la croix, mais dans la croix elle-même, cette croix où Il s'abandonne lui-même et toute chose dans les mains de Dieu pour tourner tout à sa propre gloire. Je ne connais rien comme la gloire morale qui brille en connexion avec la croix. Nous entendons parler de gloire morale dans les actions de divers individus. En Christ elle fut parfaite. Parce que la puissance de Dieu L'abaissait dans la faiblesse, Il remit son esprit dans une parfaite obéissance ; mais Dieu seul pouvait faire cela. La vie d'un homme n'est pas à lui pour qu'il puisse la *donner ;* mais le Seigneur pouvait *donner* sa vie.

Dieu seul à droit d'agir comme il lui plaît. Il avait un Fils unique dont il pouvait dire « Il est tout mon plaisir ; » et s'il a voulu faire de ce Fils Celui sur lequel tomberait toute sa colère, qui *oserait* dire à Dieu « Qu'est-ce que tu fais ? » Il *est Dieu,* et seul Il avait le droit de faire ce qu'il voulait et comme il voulait. S'il avait un plan en rapport avec ce Fils, il Lui fallait la coopération de ce Fils pour réaliser son plan, *et Il l'a eue.* Christ vint à la croix pour y mourir.

Satan a la puissance de la mort – Dieu l'a placée en ses mains – mais Dieu a employé son Fils à l'annuler entièrement. Satan peut faire aller sa faux et l'on ne doit pas être surpris que tout le monde soit abattu. Mais de quelle manière Dieu pouvait-Il s'y prendre pour arrêter l'exécuteur auquel Il avait donné lui-même la puissance, de telle sorte qu'il fût incapable en nous abattant de nous faire goûter tant soit peu la mort ? En faisant que cette parole bénie d'allégresse et de triomphe « absent du corps et présent avec le Seigneur » soit tout ce que le croyant connaît de la mort. Satan fait l'œuvre de la destruction du corps ; mais Satan ne pouvait pas l'accomplir en connexion avec Christ. Christ était le *Prince de la vie.* Il donna sa propre vie ; Satan ne pouvait pas la prendre. Il avait le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre. S'il ne fût pas mort, la puissance de la mort n'eût pas été enlevée à Satan. La sagesse merveilleuse de Dieu fut manifestée là, et je puis me tourner vers l'ennemi et lui dire « Ah ! Satan, là tu es vaincu. Tu as trouvé plus qu'un égal en Celui qui mourut là. »

Je vois dans la croix la puissance qui répond à tout ce qui se trouve en moi. Si je me tourne vers elle, et que je me dise, « Combien je diffère horriblement de ce Christ qui mourut là ! » La réponse est, c'est à cause que vous êtes *ainsi* qu'il y est mort. La mort de Christ ne fut-elle pas l'expression parfaite de la sainteté de Dieu ? Toutes les perfections de Dieu éclatent dans la croix de Christ. S'il a été permis à Satan d'amener l'homme dans une position où il était impossible à Dieu de le bénir et où tout était brisé en connexion avec le premier Adam, c'était uniquement afin que tout tombât entre les mains du dernier Adam. Tout a été accompli à la croix.

Ah ! cette croix est une place d'abaissement, une chose qui flétrit tout l'orgueil de l'homme. Avez-vous jamais su ce que c'est que d'être amené aux portes de la mort par suite du combat ? J'ai su ce que c'est – passant semaine après semaine et ne pouvant jamais fermer l'œil, simplement parce que je voulais faire quelque chose, et que Christ avait tout fait. La paix me vint dans cette croix, Dieu me disant : « Mon Fils a porté tout votre péché en son propre corps sur ce bois. » Quelle pensée ! que le Sauveur oint a tout souffert pour moi il y a dix-huit cents ans, et que c'était uniquement mon horrible volonté propre voulant faire quelque chose, qui m'empêchait de trouver la paix *en Lui.* Ce n'étaient pas les souffrances que la terre lui faisait subir, ni les clous, ni la lance – mais

quelque chose de bien autrement profond : la colère de Dieu était portée par Lui, lorsque, cloué à cette croix, Il s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Vous ne pouvez trouver à présent la croix elle-même sur la terre, mais le souvenir en est dans le ciel. La présence à Sa droite de l'Agneau qui fut immolé la Lui rappelle constamment.

Nous entrerons dans le Ciel avec des faces rayonnantes de gloire, capables de regarder droit en haut, à cause de la croix. Dieu nous garde de jamais rien trouver en ce monde comme digne que nous y pensions ou que nous nous en glorifiions, aucun drapeau sous lequel nos âmes puissent se reposer, à l'exception de cette croix !

Le point de vue le plus solennel sous lequel la religion du monde apparaisse, est celui de ses rapports avec la croix. Pouvez-vous prendre les systèmes ecclésiastiques et y planter la croix, en disant que toute la convoitise des yeux, de la chair et du monde qui se trouve en eux, est en harmonie avec la croix ? Le vrai caractère de la croix devient spécialement manifeste en rapport avec les choses ecclésiastiques. Pour ce qui concerne les non-conformistes (les dissidences diverses), ce n'est qu'une différence de degré. Ils dépendent également du monde pour leur existence. De même pour le gouvernement : je ne saurais distinguer entre lui et la bête (cela fait partie de la statue en Daniel) ; la croix ne peut se rattacher à cela, ne peut sanctionner ce dont tous les gouvernements constituent une partie. Ce qui caractérise les saints de Dieu, c'est la croix, et il leur convient de se tenir à part de tous les gouvernements civils.

Cette croix m'a séparé du monde qui a crucifié mon Seigneur, juste autant que si Son corps était maintenant sur la croix, outragé et meurtri par le monde.

Il ne peut jamais être vrai que nous sommes crucifiés au monde à moins que le cœur ne soit en communion constante avec la croix de Christ, avec Christ crucifié. La croix intervient en tout, comme affaire d'expérience journalière. De quelle manière arrive-t-on à être un chrétien de l'âge avancé ? Comment trouve-t-on son moi mis de côté, n'ayant plus aucune énergie ? Certainement ce n'est que par la Croix. Comment peut-on faire face d'un mot aux difficultés et être gardé dans une tranquillité parfaite ? Uniquement par la croix. Comment pouvons-nous tenir soumise une chair telle que la nôtre ? Est-ce que le « vieil homme » devient jamais meilleur ? Pas le moins du monde ! mais il faut que vous appreniez à être capable de porter la croix, en disant de tout ce qui est mal, « je ne puis avoir rien à faire avec cela, parce que mon Seigneur a été crucifié pour cela. »

La vie de notre bien-aimé Sauveur sur la terre présente des causes de souffrance nombreuses et variées, arrivant les unes sur les autres, et la souffrance augmentant d'intensité, jusqu'à la scène finale sur le Mont Calvaire. Souffrance, en rapport avec le témoignage de Dieu ; quiconque est pour Dieu souffrira certainement dans un pareil monde. Souffrance, aussi, en rapport avec la grâce – de la peine d'avoir à dire aux démons d'entrer dans les pourceaux à cause de la destruction de la vie. Souffrance au tombeau de Lazare. Et à la fin, souffrance à cause de la grâce. Il ne peut Se sauver Lui-même. Il eût pu avoir des légions d'anges, mais comment dans ce cas la grâce aurait-elle eu son cours ? Il garde le silence et prie pour ses meurtriers. Il y avait ensuite cette nature particulière de souffrances comme étant Celui qui devait résoudre ce problème dont la solution paraissait si impossible – de quelle manière Dieu et un pécheur pourraient-ils aller ensemble ? Comment Dieu trouverait-il quelqu'un pour montrer toute la grandeur de la gloire divine en rapport avec la miséricorde envers un être couvert de péchés, un être qui ne Le reconnaissait pas ? Il *trouva* Celui qui devait être la mesure parfaite de ce qu'était le péché en Sa présence. Celui-là prend de la main de Dieu la coupe de la colère ; et à cette heure solennelle, Dieu ne peut regarder Celui en qui Il prenait tout son plaisir, *Le seul* qu'il pût contempler, auquel Il pût faire attention dans le monde. Cette heure d'abandon où « l'épée » devait se réveiller, vint seulement à la croix. Gethsémané ne fut que l'anticipation de sa sortie du fourreau. Ce n'est qu'à la croix que s'en trouve l'expression qu'aucun autre temps n'entendit jamais, et qui fait voir le sentiment éprouvé lorsque Dieu cache sa face parce qu'il Lui était impossible d'arrêter ses regards sur Celui qui portait le péché.

Je vois là ce que Dieu pense du péché quand il arrive en sa présence. Ce Fils de son amour dut être traité comme si toute la masse du péché était sienne, et tout le poids de la colère de Dieu pour ce péché tomba sur Lui. Il eut à le porter tout là, Lui seul. Dans tout le cours de sa vie Il peut bien être un Homme de douleurs, mais Il a Dieu avec Lui alors. Nous ne trouvons jamais jusqu'à la croix le sentiment d'une distance quelconque entre Dieu et Lui – rien qui ressemble même de loin à ce sentiment exprimé par ce cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Jamais auparavant Il ne pouvait éprouver cela, car c'est alors seulement qu'il portait le péché en son propre corps en la présence de Dieu. Pas un rayon de lumière ne vint de Lui pendant que le Fils de son amour était là souffrant, le Juste pour les injustes. L'homme tâche de tenir le péché caché loin de la présence de Dieu ; mais Christ le porte droit en sa présence.

Je puis mesurer la souffrance d'une créature, mais quand j'arrive à cette croix – personne ne peut mesurer cette souffrance. Tout était déchiré, mis en pièces au-dedans de Celui qui était cloué là. Ai-je jamais eu le sentiment que je pouvais saisir la pensée de Christ ? Qu'est-ce que j'en pense lorsque j'arrive à la croix ! Dites, puis-je comprendre ce que cette pensée était là ? Comment mesurer l'infini de cette pensée de « Dieu manifesté en chair » dans une position pareille ? Absolument impossible que je puisse jamais comprendre ce qu'il souffrit là. Pas un seul rayon de lumière, pas le moindre sourire sur le Porteur du péché – car même le moindre péché est directement contre Dieu. Souverainement parfait dans tout le cours de sa vie, toutefois jamais plus parfait qu'à la croix où Il put dire : « Si Dieu m'abandonne, je ne L'abandonnerai point – mon Dieu. »

Que dut-il se passer dans la pensée et le cœur de Dieu quand Il dut détourner ses regards de cet Être seul parfait ?

Si je comprends ce que Christ fut pour moi à la croix, il n'y a pas de péché pour moi devant Dieu. Si Dieu m'eût traité comme Il traita son Fils, c'eût été tout mon être desséché et précipité dans l'enfer corps et âme – mais je me tiens en la présence de Dieu comme quelqu'un dont Il a mis tout le péché sur Christ, et dans l'être duquel Il a introduit ses propres pensées divines, élevant mon cœur jusqu'à Lui-même.

Quand notre futur dans le désert sera clos, il y aura le futur de Christ ; et dans cette pensée nos cœurs devraient briller extrêmement. Être en état de dire : « Je suis le prix du Sauveur, je Lui suis échu en lot », rend toute chose brillante, car Il est Seigneur de tout.

Trouvez-vous en vous-même bien des choses que vous ne sauriez trouver en Christ ? Voici la réponse : « Il est Seigneur de tout. » Si quand Il était dans le monde Christ n'éprouva jamais de souci comme celui-ci ou celui-là, pourquoi donc l'éprouvez-vous ? Mettez de côté tout ce par quoi Christ ne pouvait être troublé. Si nous avons des plans à nous, pour sûr nous aurons du trouble. Ceux qui Lui appartiennent devraient avoir l'esprit et les pensées de Celui qui va devant eux dans le désert ; Il est, et sera, Seigneur de tout, mais il faut qu'il y ait une foi plus simple en Lui comme *Personne vivante* pour aujourd'hui. Ce n'est pas assez de connaître seulement l'amour de Christ hier, demain, et éternellement : mais nous avons besoin de le connaître comme l'amour du Christ vivant *aujourd'hui,* qui est assis, *en ce moment même,* à la droite de Dieu dans le ciel, portant tous les siens sur son cœur, faisant siens tous nos soucis durant la traversée du désert. Si vous ne réalisez cela, tout sera trop pour vous. Il peut vous débarrasser d'une quantité de choses que vous ne sauriez emporter dans la gloire. Comment se fait-il que les gens peuvent s'en remettre à Christ pour leur âme et leur éternité, mais non pour les choses temporelles ? Cela vient de ce que Christ n'est pas pour eux une *Personne vivante,* occupée de tout ce qui les concerne.

N'y a-t-il pas dans le ciel assez de lumière pour jeter de l'éclat sur le petit morceau de désert que je foule, et pour éclairer tout ce qui reste des soixante-dix ans d'ici-bas ? Oui, la lumière *brille ;* la vie éternelle que j'ai est une chose présente : la gloire est future, mais la vie de Christ en moi me rattache à la lumière en haut. La vie éternelle coule à travers nos âmes, et à mesure que nous allons par le désert, le Saint Esprit nous sert tout ce qu'il y a en Dieu et en Christ.

Pour ce qui est de Christ comme notre Substitut, quelle pensée est sa gloire divine ! Quoi ! l'Homme devant lequel tout genou fléchira – l'Homme devant lequel tous comparaîtront au jour du jugement – *cet Homme-là* mon Substitut ! Il n'y a pas de place assez basse dans la poussière, pas de mot propre à exprimer ce que je sens à la pensée qu'un *tel Homme* ait dû prendre ma place et porter mon jugement ! Lui, comme le Substitut, est ma source de vie, et je suis un fils adoptif en Lui. Je suis aussi son serviteur, et je puis participer à Ses souffrances comme le Serviteur. Notre sentier de service peut être très insignifiant, mais Il peut avoir la pensée que c'est précisément le sentier dans lequel nous pouvons participer à Ses souffrances.

Si vous marchez par le désert comme un enfant de Dieu, et que vous fassiez attention aux souffrances de Christ avec la pensée d'y prendre part en quelque mesure, vous verrez si elles ne vous sont pas devenues, sous cet aspect aussi, très précieuses en faisant voir que ce que sa vie était ici-bas, la vôtre doit l'être. Devons-nous attendre un meilleur passage, un sentier plus doux que notre Sauveur et Seigneur bien-aimé ? Si la millième partie de ses souffrances fondait sur l'un de nous, nous ne saurions la supporter, elle nous consumerait ; mais nous pouvons, dans *notre petite mesure,* marcher après Lui et goûter de sa coupe de souffrance.

N'est-ce pas assez pour me briser le cœur de voir Christ, le Fils de Dieu, devenir Fils de l'Homme afin de porter tout ce qu'il a porté ici-bas ? Et puis Il retourne à Dieu. Puis-je Le voir *ici* et Le voir *là,* et ne pas me prosterner et adorer ? Oh ! quelle révélation dans ce Nazaréen ! Puis-je connaître Christ et ne pas connaître Dieu ? Impossible ! Et ce Christ est ma vie, et Celui qui la garde. Il est mon Sauveur oint. Je Lui appartiens. Est-ce à la brebis à se garder elle-même ? Non, cela appartient au Berger.

Remarquez comment les croyants et Christ sont inséparables dans la pensée de Dieu : quand Il quitte le trône de Son Père, les siens doivent être placés avec Lui sur son trône, et ils doivent être reconnus comme Il l'est Lui-même. La pensée de Dieu est d'exprimer son bon plaisir en ce Christ qui a acquis un peuple de son propre sang ; la maison du Père est préparée pour eux et ils y sont les bienvenus, savoir comme Christ Lui-même. Sur la terre les disciples allaient partout où Christ allait. Lorsqu'il viendra pour nous mener à la maison, nous serons avec Lui pour toujours ; et ce sera comme les sauvés amenés près de Dieu par son propre sang.

Il y a quelque chose d'une beauté exquise à voir un Christ sorti de la gloire, portant mon péché en son propre corps, et retournant de nouveau dans la gloire, continuant, ensuite pendant dix-huit cents ans, attendant et rassemblant de pauvres pécheurs dans la maison du Père ! Mon cœur est ravi par tout ce que fait Christ. N'y a-t-il pas de beauté en Celui qui fit tout pour vous ? Ne voulez-vous pas Lui être semblable ? N'avez-vous pas devant vous un modèle qui attire le cœur tout entier ? Combien nous devrions *soupirer* après la ressemblance à ce Christ et après *sa pensée.* J'ai gagné un Christ dans le Ciel, et je désire répondre en *tout* aux pensées de ce Christ et être un avec Lui dans le monde où Il fut rejeté et crucifié.

Je puis avoir des relations avec Christ, dès *à présent ;* Il fait pénétrer dans mon cœur la lumière de Lui-même comme une personne vivante. Ne s'en trouve-t-il pas beaucoup qui n'ont jamais réalisé dans leur cœur la pensée

de Christ comme personne vivante ? Ah ! cela fait une différence merveilleuse de Le voir comme une personne vivante avec ses regards sur nous. Je sais qu'il y a un jour ordonné où Il viendra, et qu'alors je serai avec Lui pour toujours ; mais il me *faut,* et je les ai, des relations vivantes avec Lui *maintenant.* Il me connaît et je Le connais *maintenant.,*

Il n'existe pas d'autre moyen de montrer que j'aime Christ, qu'en gardant Sa parole, en ayant Sa parole demeurant en moi, et en me montrant soumis en tout à Sa parole, disant toujours : « Le Seigneur a dit ainsi et ainsi. » Quelle bonté Il a eue de me dire la manière de Lui montrer mon amour ! Le Seigneur veut nous voir garder précieusement Sa parole. La grande fin de mon existence est que je dois être un trophée de la puissance du sang de Jésus Christ ; mais il y a une autre chose : Si je suis en Christ, et si Christ est en moi, je dois conserver soigneusement Sa parole, garder Ses commandements. Voici le langage qu'il nous tient : « Mon Père et moi ne pouvons-nous séparer d'un cœur qui recueille précieusement mes paroles, et nous pouvons venir et demeurer dans ce cœur et lui donner le sentiment de notre amour et de notre présence. » Mais tous ne veulent pas l'avoir.

« Si quelqu'un m'aime », etc. (Jean 14:21-23.) Ici le Seigneur parle de son amour à un point de vue tout à fait différent de l'amour auquel tous ceux qui croient « ont part jusqu'à la fin. » Il s'agit ici d'un amour manifesté seulement à celui qui marche en communion avec Christ, qui garde précieusement Sa parole. Jean était quelqu'un de tel : Il aimait le Seigneur, Il gardait Sa parole comme un trésor précieux, et il avait le sentiment conscient de l'amour du Père et du Fils, de sorte qu'il pouvait avoir communion avec le cœur de Dieu. Cette relation existe-t-elle entre nos cœurs et le cœur du Seigneur Jésus ? Sa parole est-elle notre trésor ? Habite-t-elle richement en nous ? Si la parole de Christ gouverne le cœur, elle poussera dehors toutes les autres choses. Christ ne m'a pas aimé seulement lorsque j'étais mort, jusqu'à mourir pour moi, mais Il m'aime comme disciple, et cet amour devrait rendre le cœur radieux durant la traversée du désert – amour nous menant en avant avec la conscience bénie d'un Christ vivant occupé de nous ici dans le désert. Du moment que je suis pénétré de la pensée que Christ n'est pas tellement absorbé là-haut que son cœur ne puisse s'occuper des siens ici-bas, je puis dire « Il se peut que j'aie à lutter péniblement contre d'innombrables vagues, mais si sa parole est gardée par moi je suis l'objet de son amour et de ses prières, elle Père m'aime, et Christ abaisse ses regards sur moi dans tout l'éclat de son amour, comme s'il disait « Vous avez commencé avec mon amour et vous continuez avec lui jusqu'à la fin, au-dessus de toutes les vagues. »

Si nous cherchons à suivre ici-bas la vie de Christ, rien ne peut nous y aider autant que la pensée des sentiments et des affections vivantes, qui sont en Christ, « si je fais ceci et cela, qu'en pensera Christ ? »

J'ai trouvé quelque chose qui me donne puissance pour vivre non pas selon la chair, mais selon l'Esprit. En toute chose, de la plus grande à la plus petite, il n'est rien d'où nous ne puissions tirer une occasion de glorifier Dieu. Quelqu'un disait un jour qu'il avait besoin d'une sphère de service plus vaste, parce qu'il avait si peu d'occasion là où il était. Je lui répondis « Votre *vie* est une occasion. » L'apôtre Paul disait à Timothée « Toi donc, mon fils, fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus. » Si vous êtes rempli de Christ, la grâce coulera sûrement en toutes les circonstances, mais qu'il s'agisse du plus jeune chrétien ou du plus mûr, elle ne peut couler qu'en proportion que l'œil est fixé sur Jésus. Où est-ce que tout se trouvait pour les besoins de Timothée ? En Christ ; et le cœur de Christ n'a-t-il pas autant de fraîcheur que jamais pour le peuple de Son amour ? Si l'œil est fixé sur Lui, recherchant la grâce, nous serons pleins de la joie du Saint Esprit.

Si vous connaissiez pratiquement la précieuse et bénie libéralité de Christ (il n'y a pas de fin au fleuve de grâce qui coule de Lui) rien ici-bas ne vous affecterait sans raison ; vous ne pourriez pas dire « ceci ou cela paraît très sombre ; » ce ne serait pas sombre envisagé du côté de Christ. Ici-bas il y a en toute chose un côté de Christ.

Comme lié avec Christ lui-même, vous trouverez abondance d'affliction. Trouvez-vous que votre chemin est tout rempli de difficulté et d'épreuve ? Eh bien, rendez grâces à Dieu pour cela en disant « Comme le sentier de Christ fut jonché d'épines et de ronces, ainsi désiré-je que soit le mien. » N'y en a-t-il point ? Où êtes-vous donc ? Quoi ! vous allez en Canaan par un raccourci de votre façon ? Souvent je suis réjoui et encouragé lorsqu'on me dit que mon sentier comme chrétien est un sentier sans espoir. Bien, me dis-je, alors mon sentier est comme celui de Paul. Il me suffit de trouver l'affliction en rapport avec un Christ vivant. De quelle manière user de quoi que ce soit dans le monde, comment cueillir pour moi une fleur propre à être portée dans la présence de Dieu, si ce n'est en me tenant en communion avec un Christ vivant ! Satan peut me donner une flétrissure, mais elle ne fera que montrer à qui j'appartiens et où je suis.

Oh ! quelle différence cela fait dans les souffrances de cette vie si, au lieu de les considérer comme quelque chose contre nous, nous avons en elles communion avec Christ ! Aimeriez-vous être enlevé avec des charbons mourants attachés à vos pieds, sauvés ainsi comme au travers du feu, plutôt que de vous résoudre à souffrir avec Christ ? Tous ceux qui reposent sur le fondement seront sauvés, mais si l'on marche d'une manière inconséquente, ce sera « comme au travers du feu ». Si l'on marche bien, on recevra la récompense.

Le chrétien a capacité pour dire « J'ai puissance pour rejeter Satan, le monde et le moi, parce que j'ai trouvé la vie éternelle. Je suis établi dans une force qui est juste la même pour moi qu'elle fut pour Paul. Le mal peut s'accroître, les jours devenir plus sombres, mais Dieu est le même, et la vie éternelle en Christ est ce que j'ai trouvé ; et si je marche dans la séparation d'avec le mal comme quelqu'un qui possède cela, j'ai pour me réjouir la douceur de cette pensée – le Seigneur me connaît comme sien. »

Comment se fait-il en ces jours que nous ne trouvons pas les chrétiens satisfaits de ce que Dieu révèle dans sa parole ? Pensez à la différence entre les premiers chrétiens et les chrétiens d'aujourd'hui. Alors ils commençaient avec Christ comme ayant porté leurs péchés, étant ressuscité des morts, et dans la gloire où Il avait une place préparée pour eux. Et quels qu'ils puissent être, Il ne connaissait pas de changement – le même hier, aujourd'hui et éternellement. Voilà où en étaient les premiers chrétiens, et cela leur donnait une source de joie tout le long du chemin, et les rendait capables d'introduire cette gloire dans toutes leurs circonstances de pèlerins et étrangers. La pensée de cette gloire ne quitta jamais l'esprit de Paul, et son âme s'y réjouit constamment dans tout ce qu'il eut à traverser. Elle le menait captif tout le long du chemin.

Nos cœurs ont-ils jamais été là-haut avec un Christ ressuscité comme le point de départ de la bénédiction ? Est-ce ce Fils de Dieu pris dans le ciel (rejeté par la terre) qui nous réclame comme ceux dont Il a besoin pour témoins, pour lui-même, et en connexion avec la poursuite de son œuvre et de son service ? On peut faire toutes sortes d'expériences de sa propre faiblesse, mais rien ne gardera l'âme que la connaissance réelle du Seigneur Jésus dans le ciel comme Celui qui nous a séparés pour Lui-même. On a alors le sentiment de ses droits sur nous. – Nous sommes Siens, et Lui-même est nôtre ».

Lorsque Dieu m'a donné le salut en Christ, il ne s'agit plus de ce que Dieu pense de moi comme individu, mais de ce qu'il pense des fruits de l'œuvre du Fils de son amour. Il faut que j'aie les deux parties, d'abord quant à ce *que j'étais,* ensuite quant à ce que je *suis.* Quant à ce que j'étais, le sang répandu sur la croix est ma mesure ; quant à ce que je suis, Dieu m'a tellement rattaché à Christ que je suis devenu justice de Dieu en Lui. Est-ce que je dirai pour cela, Je puis vivre comme je voudrai ? Quoi ! avec le Christ qui mourut pour moi réclamant toutes les pensées de mon cœur, avec ce Christ vivant qui me regarde tout le long du jour ! Oh ! quel changement cela fait quand je connais la tendresse de l'amour de Christ à mesure qu'il me contemple en disant « Je vous ai épousé. » Christ me voulant tout entier pour Lui-même ! Paul pouvait dire « l'amour du Christ m'étreint ; » non une étreinte extérieure comme lorsqu'il fut lié de chaînes à un soldat, mais une prise constante de Christ sur son cœur. Mené captif parce Christ, l'Homme oint, Paul pouvait dire « Christ n'a pas seulement arrêté ses regards sur moi du haut du ciel, enlevé le voile épais qui était sur mon cœur, et y a fait briller la lumière, mais Il est Celui qui m'aime, et cet amour qu'il a pour moi me lie comme une chaîne et me fait aller où Il veut. Comme si Christ me disait « Je suis mort pour vous individuellement, afin que vous sachiez individuellement que vous êtes à moi et que vous devez vivre pour moi. » Ici je trouve l'amour de Christ pour moi-même, de manière que je suis à même de dire : Il ne faut pas que je vive pour moi-même, mais pour Celui qui m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi.

S'il se trouvait un nouvel évangile disant que Christ a cessé de faire attention à la manière dont les siens marchent, serait-ce une douleur pour vous ? Ou si quelqu'un devait découvrir une épître nouvelle pour révéler, au-delà de ce que déjà nous avons, la manière de mieux vivre pour Christ, n'en éprouveriez-vous pas de la joie ? Ce doit être une joie pour vous de vous réunir avec des frères capables de vous montrer la force des passages de l'Écriture qui vous enseignent que Christ veut que vous fassiez toute chose selon la puissance de la vie qui vous est, donnée en Lui.

Paul n'était pas comme un vaisseau qui avait été brisé et dont l'argile avait servi au potier à en faire un autre. Non ; c'était une chose entièrement nouvelle. Il était une nouvelle création en Christ, les choses vieilles avaient passé. Rien de ce qui regarde la chair n'était changé en Paul, mais la domination de la chair était changée. La loi du péché et de la mort n'est pas retirée de la chair, mais j'en suis délivré, amené de la position où tout est mort dans celle où tout est vie. J'ai la « vie éternelle en moi pour me rendre capable de vivre pour Christ. « Je vis, non pas moi pourtant, mais Christ vit en moi ; » n'est-ce pas là une vérité bénie ? Est-ce que vous marchez dans la puissance de cette vie, dans la lumière de l'éternité ?

Ici-bas la vie est pour le plus grand nombre une vie de tourment, d'épreuve ; le cœur s'y use, ou autrement il y a une sorte de stoïcisme, et à mesure que les peines arrivent comme les étincelles qui volent en l'air, les gens disent : « Nous avons de quoi les supporter, et nous le devons. » Mais combien celle expérience est différente de celle du chrétien qui peut dire : « Montrez-moi un caillou tranchant brûlé par le soleil, et je puis le retourner et trouver dessous de l'humidité. » Quelle différence quand on voit que toutes choses sont de Dieu, qui nous a réconciliés avec lui-même en nous donnant son Fils ! Celui qui trouve Dieu en tout, a le côté céleste des choses. C'est une chose précieuse que, de même qu'il ne tombe pas à terre un passereau ou qu'il ne s'épanouit pas une fleur sans le Père, ainsi, à mesure que les souffrances arrivent, et que les épines et les ronces surviennent dans notre sentier, de savoir que le Père est en tout cela ; d'être en mesure de dire en toute chose « il y a mon Père », et de poursuivre ainsi tranquillement sans inquiétude, sachant que tous les détails de la vie sont surveillés par l'œil d'un Père.

Et quand Il viendra pour dérouler notre vie tout entière depuis que nous avons cru, nous sera-t-il pénible qu'il la connaisse toute ? Quand vous avez manqué d'une manière quelconque, et que Dieu en a amené le sentiment dans votre âme ne voulez-vous régler cela qu'en un temps venir ? ou plutôt n'est-ce pas un soulagement positif, non pas de cacher la chose, mais de sentir qu'elle a été jugée ? L'unique chose à faire c'est de purifier la conscience devant Dieu en ne permettant pas qu'il reste une tache, mais en confessant et prenant sur nous tout le blâme, rejetant la chose et la condamnant en vous-même d'abord.

Le Seigneur Jésus m'a donné la vie éternelle. Je suis dans la lumière et elle découvre en moi le péché ; mais cela ne touche pas la vie parce que c'est dans le Seigneur Jésus que je l'ai. Ma bénédiction est dans la personne de Christ ; en ma propre personne je suis un pauvre pécheur, et si je n'avais trouvé Christ comme mien à la fin, je

ne pourrais avoir aucune confiance. Dieu peut-il soulever quelque question quant au parfait contraste dans lequel je suis avec la beauté et l'exquise perfection de Celui qui est ma vie ? Toute Sa carrière ne fut que le flux d'un caractère moral de la plus parfaite beauté. Allant toujours de lieu en lieu en faisant du bien – la *volonté de Dieu,* la seule chose qu'il fit, ou qu'il se souciât de faire – et l'homme cherchant à Le mettre à mort tout le temps qu'il fut là. Est-ce que je suis comme Lui ? Non ; mais si j'ai la vie éternelle en Lui j'aurai ce caractère. Il a le pouvoir de former dans l'âme un homme caché – le nouvel homme en Christ – et Il a le pouvoir de rendre ce corps vil convenable pour la présence de Dieu.

Je suis sûr que si votre âme est paisiblement dans l'habitude de regarder Jésus comme votre vie éternelle, vous sentez dans votre cœur des palpitations de joie, et vous dites « J'ai trouvé quelque chose de trop grand pour que mon cœur puisse le contenir, la pensée de ce Christ là-haut, et ma vie éternelle se trouvant en Lui. » Ah ! si nous arrivons à la sphère dans laquelle doit se déployer cette vie éternelle, nous trouvons une étendue de gloire qui dépasse ce que le cœur *peut* embrasser. Voyez-vous ce Seigneur Jésus à la droite de Dieu, comme le Rocher frappé pour vous ? Est-ce en Celui qui porta la colère de Dieu pour votre péché que votre vie se trouve ? Quel parfait repos cela donne ! Oh ! que votre cœur soit en connexion avec Celui dans lequel est votre vie, et vous trouverez que vous avez en Lui une portion, une plénitude de joie que nulles circonstances d'ici-bas ne sauraient atteindre.

Il ne s'agit pas de la vie du corps. Après que Christ a donné la vie éternelle, il est possible que le corps tombe ; la vie, l'âme, va à Lui : c'est meilleur de déloger et d'être avec Christ. Si je regarde autour de moi, je vois toute chose ici-bas appropriée pour le corps ; mais la vie du corps et la vie que Christ donne sont entièrement distinctes. Lorsque Christ était sur la terre, de quoi pouvait-Il se saisir et dire « C'est là ce qu'il me faut ? » *Seulement des pauvres pécheurs.* S'il regardait à la couronne d'Hérode, Il pouvait s'en détourner et dire « cela n'est pas la chose qu'il Me faut. » Il marchait ici comme un pèlerin avec la pensée de Dieu. Il avait la volonté du Père comme le fil qui le guidait, et rien d'autre. Et si les gens sont rattachés à Lui, ils trouveront ce monde une place étrangère pour eux. J'aurai à faire l'expérience que ce n'est pas ici mon repos, que ce lieu est souillé. *J'ai* ma portion, mais elle n'est pas ici-bas. Christ rend le disciple capable de connaître la place où Il est, et d'avoir tout son plaisir à marcher là séparé pour Lui-même. Notre communion est avec le Père et le Fils.

C'est uniquement selon que l'âme est en communion avec Dieu qu'elle a un goût de la gloire et qu'elle devient de plus en plus brillante comme la nuit devient plus sombre ici-bas. Si les saints du Seigneur vivent dans leurs pensées et leurs affections ici de la même sorte de vie que Christ vécut, ils seront contents de ressembler aux gens en voyage qui trouvent des prétextes pour laisser une caisse ici, une autre là, par le chemin, afin de n'être pas empêchés d'aller vite ; ou bien encore de ressembler à Jonathan qui ne s'arrêta que pour plonger son épée dans le miel afin d'être rafraîchi pour l'œuvre qu'il avait à faire. Ce n'est qu'en tenant l'œil fixé là-haut où est Christ que nous avons un goût de la gloire.

Le monde ne veut pas suivre Christ comme Le Crucifié. À la mort de Christ tout le système d'ici-bas fut scellé par Dieu du sceau du jugement et rendu responsable de la mort de Christ. Par la croix le monde m'est crucifié, et moi je suis crucifié au monde. Rien d'aussi important pour les chrétiens que de prendre la position dans laquelle ils doivent être d'une complète séparation de ce que, dans les Écritures, Dieu appelle « le monde. » Pour ce qui est de nos corps, nous devons en prendre soin en vue de servir davantage le Seigneur ; mais il existe quelque chose comme la convoitise de la chair et de l'esprit contre laquelle il y a à veiller.

J'ai trouvé toute ma bénédiction par la croix ; mais, pour en jouir, tout doit être considéré à la lumière de la croix, de manière à avoir les pensées de Dieu sur cela. Je dois marcher comme un témoin que Le Crucifié est seul digne qu'on pense à Lui. Je connais le monde comme une chose jugée, et comment puis-je y chercher quelque chose ? Autrefois j'étais dans le monde comme un enfant à la recherche d'un plaisir, poursuivant un papillon. Quelle chose étonnante pour une créature immortelle de chasser après un papillon ! Mais lorsque Dieu vint me disant « Je vous ai vivifié et donné Christ, et maintenant vous ne devez être occupé que de la croix de mon Fils, et nous pouvons vous et moi être occupés de la même chose », – quel merveilleux changement !

Quelle âme irrégénérée pensa jamais qu'il valût la peine de s'asseoir et de méditer sur la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ ? Mais une âme vivifiée sait que cette face doit être couverte de gloire. Oh ! quand on se tourne et qu'on voit le rayonnement de la lumière de la gloire de Dieu dans la face de ce Seigneur Jésus, il faut que l'on ait quelque chose de la pensée divine, ou bien on ne pourrait y entrer. C'est Dieu qui a donné au croyant la capacité de voir la gloire de Dieu dans cette face.

L'apôtre Paul sentit qu'il était extrêmement important que les saints fussent occupés de cette gloire, la contemplant à face découverte. En *êtes-vous* occupés ? Sûrement les chrétiens ont leur monde aussi bien que les hommes de la terre – un monde dans lequel cette face de Jésus Christ est contemplée sans voile, et où il n'y a pas de désappointement à son sujet comme objet du cœur. Cette face satisfaisait pleinement le cœur de Paul. Il était entre tous celui qui avait dans la plus grande mesure la bénédiction de contempler cette face découverte. La lumière de la gloire de cette face ne s'efface jamais. Quand on l'a contemplée sans voile, elle laisse dans l'âme quelque chose comme un dépôt. Elle brille dans le cœur pour que nous soyons transformés dans la même image de gloire en gloire. Il se déploie une certaine vertu d'assimilation, de sorte que l'âme – à mesure qu'il la manifeste et la développe – passe de gloire en gloire. Une semence germera après deux mille ans, et nous pouvons voir la plante se développer, et la gloire de la plante est tout à fait différente de la semence. Ce qui est donné au croyant, c'est la semence incorruptible qui, après avoir été reçue, donne à l'âme un parfait repos pour l'éternité ;

mais elle a à travailler, et elle poursuit ce développement graduel dans le croyant de ce qui a été reçu de Christ, le transformant dans la même image de gloire en gloire. Cela ne se fait point par sa propre fidélité, mais par la fidélité de ce Christ qui veille sur la semence que ses propres mains ont plantée et qui manifeste graduellement ce qu'Il avait communiqué, pour faire de l'expression de ce qu'Il avait donné la règle de la vie.

C'était Lui qui devait remplir le cœur de la femme de Samarie – mais c'était Lui qui devait fournir l'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle. Voilà son œuvre actuelle parmi les siens ; et la certitude qu'il est là travaillant avec eux est une de leurs meilleures garanties à mesure qu'ils traversent le monde. Être capable de dire « J'ai reçu de Lui la semence incorruptible que rien ne saurait arracher ou détruire, et c'est Lui-même qui veille sur elle nuit et jour ! » Quelle pensée que de savoir qu'il y a Quelqu'un à la droite de Dieu qui s'occupe de pauvres choses d'ici-bas, parce qu'il a donné sa parole que tous ceux qui croient en Lui ont la vie éternelle, et que personne ne les ravira de sa main. « Ils ne viendront point en jugement. » La tête peut-elle juger les membres ? Mes pieds peuvent être souillés par ma négligente marche ici-bas, et ils *ne devraient pas l'être ;* Christ les lavera maintes et maintes fois ; mais Il ne me juge point. J'ai été vivifié et ressuscité ensemble avec Lui, et cela m'identifie avec le ciel et le centre même du ciel, car cela me rend partie de Son corps.

Il nous faut quelque chose qui lie nos cœurs là-haut avec le Seigneur – la puissance qui étreignait Paul : nous devrions nous tenir sous la puissante étreinte de l'amour de Christ quant à notre marche, et c'est là dans sa simplicité la doctrine que renferme la bénédiction d'avoir été fait une nouvelle plante avec Christ.

La marque d'une nouvelle créature en Christ ce n'est point que le cœur est meilleur, car il reste le même que jamais, mais que l'on envisage toute chose comme ayant Dieu pour centre, et qu'on ne juge pas des choses comme si l'homme était le centre ; qu'on voit où Dieu se trouve ; qu'on regarde plus profondément aux sources de l'amour en Dieu coulant jusqu'à nous par Christ la fontaine : tous un même esprit avec le Seigneur. Combien les pensées de Dieu sont différentes de celles de l'homme quant à la marche ! Dieu regardant à Celui qu'il a élevé, et disant : « Je n'ai pas un mot contre ceux qui croient en Lui ; leur crime a été emporté, ils sont un même esprit avec Celui que j'aime ici en haut ; Il est la Tête, ces pauvres choses de là-bas sont comme Ses mains et Ses pieds : je les aime et je leur ai donné un même esprit avec Mon Fils. » Sont-ce bien là les pensées de Dieu envers nous ? Certainement oui ; et si nous en faisions aussi nos pensées, nous aurions des faces brillantes et des cœurs heureux en traversant ce désert. Que seraient alors toutes mes circonstances adverses ? Que serait tout ce qui m'éprouve ? Si Dieu est pour moi, qu'est *tout* ce qui est contre moi ? Quand les premiers chrétiens étaient dépouillés de leurs biens, ils acceptaient cela avec joie ; ils perdaient tout, ils abandonnaient tout, et ils avaient puissance pour aller en avant avec des cœurs heureux se réjouissant dans le Seigneur. Toute nécessité en nous n'est pour Dieu qu'une occasion de trouver de la grâce en Christ pour y satisfaire.

Avez-vous pesé cette expression « Héritiers de Dieu ? » Quoi ! êtes-vous héritiers de Dieu – cohéritiers de Christ ? Vos noms sont-ils associés avec le nom de Christ pour le même lot ou le même héritage, comme dans l'héritage promis aux Juifs ? Un nom était attaché à chaque lot. Dieu a un lot et Christ en sort ; votre nom est uni au sien et vous devez partager tout ce qu'il y a dans ce lot. Oh ! *quel* lot que celui-là ! Un même lot nous est échu – souffrir avec lui maintenant et partager avec Lui sa gloire plus tard.

Votre souffrance ne doit pas être la souffrance du monde, mais celle de Christ ; chantant de joie au milieu d'elle, parce que vous êtes identifiés avec lui. Il n'y a pas de souffrance à endurer en association avec Christ qui ne renferme de la douceur.

Christ nous contemple-t-Il vous ou moi en disant « Voilà une pauvre chose aussi différente de moi que l'était Saul de Tarse, mais il a appris par grâce en rejetant sa propre justice comme de sales haillons, et il est devenu redevable à Dieu d'avoir tous ses péchés lavés dans mon sang ; et il est identifié avec moi par l'Esprit de vie qui coule jusqu'à lui, et je descendrai bientôt pour le transformer et le rendre conforme à mon propre corps glorieux. » Ce n'est pas assez pour le Seigneur Jésus que son sang ait purifié notre conscience et nous ait sauvés, Il veut encore nous avoir avec lui-même, nos corps rendus semblables au sien propre. Qui avait arrêté le conseil et conçu le plan de donner puissance pour qu'un pauvre pécheur tenu ici pour un temps dans une continuelle faiblesse, apparût à la fin revêtu d'un corps glorieux rendu conforme à l'image du cher Fils de Dieu ? Oh ! c'est un plan complètement au-dessus de l'homme. Il y a dans le corps de Christ une réponse pour toute la faiblesse qui est dans le nôtre.

Rien ne met autant le cœur en liberté comme de voir le Seigneur, en résurrection, notre Précurseur dans le ciel. Comment pourrait-Il nous prendre là-haut s'il ne nous avait pas lavés et vivifiés ?

S'il m'est réservé une portion aussi bénie, c'est parce que je dois rapporter de la gloire à Christ ; il faut qu'il ait des milliers et des dix milliers de miroirs pour refléter sa gloire. Lorsqu'il apparaîtra, sera publié tout ce qui était enfermé et caché avec Lui en Dieu.

Il sait où tous les petits tas particuliers de poussière reposent – la poussière d'un Pierre et d'un Paul – pour être tous ressuscités en un moment et devenir des corps glorieux semblables à son propre corps. Alors paraîtra en un volume toute la substance, toute la somme de l'évangile de la gloire renfermée en Lui.

Est-ce que vous comprenez que le Seigneur Jésus a certaines choses qui Lui appartiennent à lui-même en rapport avec les cieux – une portion qui Lui est particulière, qu'il partage avec l'Église dans les lieux célestes – de laquelle Il *nous* a faits participants ? Connaissez-vous votre droit ? Votre âme a-t-elle goûté quelle place c'est que

la maison du Père ? Pensez-vous devoir attendre que vous y soyez entrés réellement ? Oh ! non ; la grâce a fait de vous un cohéritier (un même lot), la grâce a lié votre vie en haut avec le Seigneur Jésus – cachée maintenant en Dieu avec lui, assis sur le trône du Père. Ce n'est pas là une *espérance* mais une chose *certaine ;* qu'Il quittera le trône du Père pour venir et nous prendre en haut, *voila* l'espérance qui fait battre Son cœur. Fait-elle aussi battre le vôtre ? Cette espérance entre-t-elle dans votre portion présente ? Fait-elle *sentir* à votre cœur chaque jour et à toute heure que, dans *peu de temps,* vous devez entrer dans l'héritage et être un cohéritier avec Lui ?

Pour ce qui est de la conscience, quelle est ma position ? Je sais que si je regardais à moi-même, je ne pourrais avoir aucune espérance. Comment quelqu'un pourrait-il en avoir sans des *vues particulières* de la grâce de Dieu ? Quoi ! Dieu m'a-t-il élu ? Quel Dieu Il doit être pour avoir eu une pensée relativement à une chose comme moi ! ne regardant pas à ce que j'étais, mais à ce qu'il m'a fait : cet héritage céleste préparé, et le Père me donnant un titre pour y entrer, oh quelles richesses de grâce ! Quelles espérances bénies Il met devant moi au milieu des ruines du désert ! Quel Dieu ! Combien il est impossible de se tenir sur ce terrain sans connaître quelque chose des merveilles de la grâce de Dieu, un peu de la longueur et de la profondeur, et de la largeur et de la hauteur de cet amour qui surpasse toute connaissance. Quelles gens heureuses seront ces cohéritiers quand ils seront chez eux ? Plus touchant encore pour le pauvre cœur – si étroit – si dur – d'entendre Dieu disant « Vous ne trouverez pas seulement du repos ici en haut avec mon Fils, mais tout ce qu'Il a sera à vous ! plus encore, tout ce qu'Il est – vous êtes dès à présent une même personne avec Lui, accepté en Lui ; Lui en vous et vous en Lui. » Pensez-vous que Dieu vous regarde, pauvres faibles êtres, comme vous vous regardez vous-mêmes et les uns les autres, avec tous vos manquements, tous vos faux pas et toutes vos chutes ? Non ; Il nous regarde dans le corps de Christ. Qu'est-ce qui fait que les saints continuent opiniâtrement de se voir comme des individus au lieu de se voir dans le corps ? La raison en est que le cœur n'aime pas l'idée de n'être rien – d'être perdu et noyé dans le corps : la grâce de Dieu nous ayant fait un avec Christ, que tel qu'il est tels nous sommes, sa grâce coulant toujours, nous édifiant ensemble pour être une habitation de Dieu : mais nous n'aimons de compter pour rien. C'est péché, péché positif, le péché de l'incrédulité, de nous considérer *simplement* comme des individus distincts, et non comme dans le corps, comme nous sommes là-haut avec Lui. Quel effet une pareille pensée n'aurait-elle pas si elle était reçue avec simplicité ! Que ne serait-ce pas pour nos cœurs si étroits et si occupés de nos propres expériences personnelles, de nous voir réellement dans une telle position ! L'œil de Dieu s'arrêtant sur moi tel que je suis personnellement, me fait crier « Souillé ! Souillé ! » me fait prendre en dégoût moi-même sur la poudre et les cendres : mais savoir que cet œil se tourne vers les lieux célestes, fixé sur *le corps,* et voit non pas moi en moi-même, mais moi dans le corps, tel que je suis en Christ – comme c'est précieux et béni ! Le plus petit espace entre la tête et les membres serait la destruction de la vie ; combien l'union doit par conséquent être étroite !

Qu'advient-il de tout notre péché lorsque Christ regarde dans nos cœurs en disant, « Je vous ai séparé du péché ; j'ai été crucifié, je suis mort, et vous êtes mort au péché avec moi, et êtes vivant à Dieu, ressuscité avec moi et assis dans les lieux célestes en moi » ?

Connaissez-vous Christ ? Si vous Le connaissez, cela fera que vous vous prendrez en dégoût et que vous vous détesterez vous-même ; et mieux vous vous connaîtrez, plus sera grand votre dégoût du moi. Mais si vous connaissez Christ, votre conscience est une conscience purifiée, elle a à faire avec le sang de l'Agneau immolé. Dieu a de ce sang de plus profondes pensées que l'homme. La miséricorde dans le sein de Dieu, nul ne peut en parler ou la connaître que le Christ qui a porté Lui-même en son propre corps sur le bois cette miséricorde jusqu'à sa plus extrême étendue. Oh Dieu ! Ton Fils versant son sang et mourant sur la croix peut seul comprendre ce qu'est cette miséricorde.

Des fleuves de tendre affection coulent du cœur de Christ pour ses membres, et non d'une communion avec quelqu'un d'eux plus particulièrement, bien qu'ici-bas Il ait pu la sentir davantage avec Jean qu'avec Jacques ou Pierre ; mais là-haut tout membre de Son corps peut comprendre par expérience personnelle cet amour sans égal constamment occupé à nourrir et chérir son objet. Ce n'est que la puissance de Christ dans sa propre personne vivante qui peut le garder, le soutenir et le nourrir, et à la fin se le présenter à Lui-même comme un corps glorieux sans tache ni ride. Quand il s'agit de la vie de résurrection et de notre présence là-haut dans les lieux célestes, nous avons besoin d'avoir là Quelqu'un pour prendre soin de nous et agir pour nous – un Maître sans cesse occupé de nous et en agissant avec nous.

Nous sommes positivement saisis par le Seigneur Jésus, non point pour ce que nous sommes, mais pour ce que nous serons. Quand nous arrivons à connaître Christ, il n'est pas possible que nous restions immobiles ; nous passons de l'état d'enfant à l'état d'homme et à celui de père. Chaque saint individuellement est préparé pour une place préparée pour lui dans la maison du Père. Cela étant, il devient impossible de régler *ici-bas* la question du moi et de tout ce qui se rattache à lui comme fumier et ordures – la question du travail – votre zèle à tenir Christ devant vous, à vous hâter vers le prix de la céleste vocation de Dieu en Lui ; ces questions ne peuvent se régler qu'en vue de notre position céleste, de notre vie là-haut. Est-ce que vous dites : « Christ m'aime et je dois pousser en avant jusqu'à ce que je Le voie ; rien ne peut me satisfaire jusqu'à ce que je sois avec Lui ? »

Christ a vu parfaitement où je serai dans la gloire ; le joyau qui doit être placé dans sa couronne ne sera point perdu. Le croyant peut marcher dans ce monde comme quelqu'un qui est saisi par Christ pour la gloire. Est-ce que vos cœurs sont occupés de Lui dans la gloire ? Ce sera comme un fleuve de bénédiction céleste au milieu de

toutes vos détresses. Est-ce la pensée de mon âme que je suis là-haut avec le Fils de Dieu dans la gloire pour laquelle Il m'a saisi ? C'est là qu'est ma bourgeoisie nonobstant toutes les misérables défaillances de mon pauvre cœur. Là-haut l'enfant de Dieu peut avoir actuellement repos et paix. Si j'ai conscience de ma communion avec Lui dans la vie là-haut, il y aura d'ans mon cœur un élan de joie découlant de sa communion vivante avec le Christ dans le ciel et qui jaillira d'éternité en éternité ; et dont je fais remonter la date à Sa reprise de la vie dans Son tombeau, sa vie coulant alors jusqu'à nous.

Si j'aime Dieu, j'ai besoin d'être saint comme Il est saint ; le désir de la sanctification n'a absolument aucune limite. Est-ce une chose étonnante que l'effet de la connaissance que Dieu a daigné me donner de son plan relatif à mon association avec Lui-même plus tard, soit de me faire désirer de Lui être associé maintenant. Ce Christ qui vous a révélé son amour par morceaux selon que vous pouviez le recevoir – pensez-vous qu'il n'a aucune jalousie, nul désir de voir l'affection de votre cœur se serrer autour de ce Dieu qui vous a associé avec Lui-même ? Voit-Il la pulsation de la pensée au-dedans de vous battre pour Dieu ? Vous ne sauriez-vous cacher de Lui ; Lui le Bon Berger, qui conduit chacune de ses brebis individuellement, et veille sur elle ; pas un flocon de laine arraché à une seule brebis qu'il ne voie pas. Voit-Il couler à travers vos cœurs d'incessantes pensées qui L'ont Lui-même pour objet et la gloire qui vous attend ? votre cœur demeurant là-haut et votre marche y répondant ; ou comme Jacob, boitant de la hanche parce que la chair a besoin d'être criblée ?

Dieu a déployé une étendue de gloire – renfermée toute en Christ pour nous : est-ce là que sont vos cœurs ? Dieu nous a révélé et décrit la cité d'or : Christ la lumière et la joie de tout ce qui s'y trouve. Il veut nous voir occupés de ce qui est le centre de ses pensées, et ce centre est Christ. Marchez-vous dans son sillage ? Son Christ est-Il le centre de nos pensées, et tous nos motifs, tous nos actes se rattachent-ils à l'espérance de Sa venue ? Il peut y avoir manquement – il peut y avoir quelque chose, que je ne saurais apporter en la présence de Christ, mais Il ne veut pas que j'abandonne cette espérance. Quelle est votre espérance pour demain ? L'avenir de votre cœur est-il réellement comme le Sien ? Peut-être n'est-ce qu'un pauvre faible reflet, mais ce doit être une espérance ayant sa source dans ce qui est le centre des pensées de Dieu, et ce centre c'est Christ.

Est-il jamais venu à votre pensée quelle sorte de tressaillement les délices de Dieu en Christ doivent causer dans le ciel ? Et est-ce réellement vrai que nous sommes agréables dans le Bien-Aimé, et que Dieu nous aime comme Il aime Christ, parce que nous sommes en Lui et qu'il est en nous ? Qu'y a-t-il *en vous* qui puisse avoir quelque chose de commun avec les délices de Dieu dans Son Fils ? Quand au plaisir qu'il prend dans les croyants Il n'a pas pour motif quelque chose qui soit en eux-mêmes, mais il est en rapport avec Christ et la rédemption. Son sang a lavé tout mon péché, mon âme est en Lui – une avec Lui ; toutes mes fautes, toutes mes misères sont jugées à la croix. Oh ! cela fait qu'on se sent très petit ; cela nous plonge dans l'insignifiance comme n'étant rien et Christ étant tout : Dieu regardant son Fils toujours avec les mêmes délices, voyant Ses membres et les aimant comme tels ! C'est pure grâce du commencement à la fin.

Il se peut que je voie ici-bas des choses paraissant très attrayantes. Mais en regardant là-haut je vois Christ, et je sens que jusqu'à ce qu'il vienne la terre ne peut pas être bénie. Le monde sans Lui n'est pour moi qu'un désert : il n'y a point ici de repos. Toute bénédiction, même pour la terre, est renfermée en Christ ; tout bonheur, toute joie véritable cachée dans la personne du Seigneur. Vous ne sauriez avoir de félicité réelle en dehors de Lui. Oh ! quelle bien plus heureuse manière d'apprendre que notre repos n'est pas ici est la pensée que rien ne saurait nous rendre heureux jusqu'il vienne, que de chercher en vain le repos pendant qu'il est absent, remplissant nos bouches de sable et de gravier.

« Je suis l'étoile brillante du matin. » Est-ce que Dieu désire de voir le Seigneur Jésus comme l'étoile brillante du matin ? Quand l'heure sera venue Dieu prononcera la parole, et Christ quittera son trône afin de prendre en haut Son épouse. Mais l'étoile du matin n'est pas pour *Dieu* – c'est une espérance pour des gens dans la nuit profonde. Ce titre ne se présente pas une fois dans l'Ancien Testament ; là nous trouvons le Soleil de justice. Mais cette Étoile brillante du matin vient pour introduire le matin sans nuages.

Le Seigneur connaît ce dont le cœur des Siens a besoin ici – c'est Lui-même, Sa propre personne bénie. Ah ! le Seigneur Jésus est-Il attendu par nous comme l'étoile brillante du matin ? Ce n'est pas la gloire, c'est *Lui-même* qui nous est présenté. « Je suis l'étoile brillante du matin ; » et comme c'est bien de Lui-même que j'ai besoin ! Que serait pour moi la gloire sans mon seigneur ?

Remarquez précisément le genre de gloire dont il est question ici. Qu'est relativement à la gloire cette étoile brillante du matin comparée au Soleil de justice ? Ah, ceux qui aiment Christ connaissent la douceur de ce titre ; toutes les affections de leur cœur sont liées à sa personne, c'est sur elle que leurs cœurs sont fixés. Quelle douceur il y a au milieu de tout le mal de cette scène du désert à rattacher l'espérance de sa venue à sa parole « Je suis l'Étoile brillante du matin », et l'esprit et l'épouse disent « Viens ! »

En 2 Cor. 11:2, nous trouvons précisément la véritable idée de l'Épouse. Connaissez-vous quelque chose d'une chose semblable, un corps, un peuple fiancé à Christ ?

Si les noces de l'épouse, la femme de l'Agneau, doivent avoir lieu, et si vous et moi faisons partie de ce corps fiancé, où le droit de la créature peut-il intervenir ?

Comme ce nom d'Épouse suppose toutes les affections de la part de Christ ! S'il regarde et qu'il les voie, çà et là, pauvres faibles choses en eux-mêmes certainement, mais ils font tous partie de ce corps et Il les a lavés dans

son sang, que peut-Il voir en eux que fautes et manquements ! Mais il leur a donné l'Esprit et les a faits un avec Lui-même, Il aura une épouse digne de la propre demeure de Dieu. Si vous ne connaissez pas l'amour personnel de Christ pour son épouse vous ne pouvez pas L'inviter à venir.

Dieu ne s'arrêta pas après qu'il eut pris la côte d'Adam, mais il bâtit une femme ; de même aussi Il ne se borne pas à appeler et à laver de pauvres prodigues, mais il bâtit de pauvres prodigues une épouse pour son Fils, faisant d'eux les membres, la chair et les os de son Fils. Ce sera une partie de sa gloire d'avoir une épouse formée de pauvres prodigues.

L'Épouse peut avoir toutes sortes de choses précieuses – mais elle est elle-même pour le Seigneur.

Quoi ! moi, une pauvre chose, une feuille dans le désert emportée çà et là, puis-je dire « Viens Seigneur ! » Ah, mais si Dieu m'a donné l'Esprit et m'a fait un avec mon Seigneur, je le puis. S'il m'avait simplement *montré* toute la gloire, cela n'eût pas eu d'effet, mais l'Esprit a fait porter la vérité sur mon *cœur :* l'Esprit du Dieu vivant apportant sans cesse à mon cœur une saveur nouvelle de l'amour de Christ.

Oh, comme l'Esprit est mis à l'étroit par nous à mesure qu'il va par le désert avec nous et trouve si peu de réponse dans nos cœurs et ne peut obtenir que les eaux coulent ! Ne parlez pas du moi, de manquements ou des circonstances, bien que nous ayons à nous humilier profondément : Satan essaie toujours de mettre ces choses entre nous et Christ ; mais nous pouvons tout placer autour de la croix, à la lumière de la mort et de la résurrection du Seigneur Jésus ; et quand il n'y aurait qu'un seul croyant dans le monde, l'Esprit dans l'Épouse suffit pour le rendre capable de dire « Viens ! » Ce n'est pas seulement l'Épouse, mais l'Esprit, connaissant toutes les affections du cœur de Christ, dit aussi « Viens ! »

Nous sommes maintenant dans le désert et nous comptons par semaines et jours, et le temps parait long ; mais Quelqu'un là-haut vous regarde et vous dit « Oui je viens bientôt. » Pour vous cela peut sembler long, mais pour Lui ce n'est que peu de temps.

« Ayant aimé les siens, Il les aima jusqu'à la fin », est une vérité que tous ceux qui croient en Lui, ne connaissent pas seulement par la foi, mais aussi par leur propre expérience de cet amour. Et de quelle douceur est cette expérience de l'amour de Christ dans ce monde si froid ! Lorsque le cœur est glacé et qu'il soupire après un peu de chaleur, combien il est doux de se tourner vers le Seigneur Jésus et de sentir cette chaleur de son amour ! Ah ! en regardant à Lui le cœur est toujours réchauffé. Et qu'est-ce qui nourrit son amour pour son Église ? De quelle source jaillirent les sources de cet amour ? L'Épître aux Éphésiens nous présente ce qui nourrirait l'amour du Seigneur Jésus pour son Église, Dans le chapitre premier nous trouvons la scène posée avant que le temps existât ; verset 4. – Quand le Seigneur regarde à moi, Il regarde à quelqu'un qui fut élu par le Père avant que le monde fût, pour manifester la gloire de cette grâce qui pouvait me rendre agréable dans le Bien-aimé ; Il voit en moi l'élu du Père, le Père m'ayant lié avec le Fils avant la fondation du monde. Non pas seulement la pauvre brebis et le fils prodigue dans la maison du Père, mais plus que cela – un dessein secret, Lui et le Père un dans ce dessein, et le pauvre pécheur élu est rendu agréable en Lui avant la fondation du monde. Est-ce que Dieu peut avoir quelque chose contre vous après avoir ainsi tenu un conseil à votre sujet ? Le Fils ne doit-Il pas vous aimer en voyant votre association avec le Père, en Lui-même, avant que le monde fût ? Oh, cela nourrit encore son amour ; son amour est nourri par l'étroite association de l'Église avec Lui-même non pas seulement comme une avec Lui, mais comme celle pour laquelle Il laissa tout et à tout fait. Il s'est donné *Lui-même* pour moi ; à la croix portant nos propres péchés en son corps sur le bois, Dieu faisant venir sur Lui votre iniquité et la mienne : nous, mourant avec Lui, ensevelis avec Lui par le baptême pour la mort et ressuscités en Lui. Pouvons-nous regarder en haut et ne pas sentir les immenses richesses de la grâce de ce Dieu qui, en le ressuscitant d'entre les morts, nous a ressuscités en Lui et nous a fait asseoir en Lui dans les lieux célestes ? Impossible ! Quand le Seigneur Jésus contemple la face d'un croyant, Il dit « Je t'aime et je dois t'aimer, mais je t'aime pour l'amour de mon Père, je t'ai aimé avant la fondation du monde, parce qu'Il t'avait élu en moi, et je dois t'aimer jusqu'à la fin pour l'amour de Lui. »

Comme enfant de Dieu, errant dans le désert du monde, c'est une chose très douce de voir la consolation descendre vers moi du cœur de Dieu, mais il est encore plus doux de penser que je suis en complète sympathie avec le cœur du Père dans ses pensées à l'égard de son Fils unique, et de ses affections envers lui. Oh ! il n'y a rien comme d'entrer ainsi dans la révélation de Dieu, dans l'affection du Père pour le Fils de son amour.

« Vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus. » Si vous êtes un croyant, Il a envoyé dans votre cœur l'Esprit, de son Fils par lequel vous criez Abba, Père. Le cœur se repose heureusement dans l'adoption simplement en croyant en Jésus. L'Esprit de son Fils dans le cœur, le rend capable d'exprimer ses élans de bonheur, criant ce merveilleux nouveau nom, inconnu aux Juifs, Abba, Père. Dieu m'a placé en sa présence comme fils, et la vie coule jusqu'à moi, de sorte que je puis regarder en haut et contempler là les délices que le Père prend dans son fils ; je puis avoir communion et sympathie avec la joie du Père dans ce Fils, et c'est là ce qui donne à l'Église son point le plus élevé de gloire.

Votre cœur a-t-il jamais connu cette pensée ? Bien, là le cœur du Père est pleinement satisfait – là est le Fils – et j'ai là ma portion car je puis dire *Mon Père ;* et c'est uniquement dans ce sens-là que le Seigneur nous appelle frères, c'est seulement ainsi que nous pouvons être en association avec Lui-même sur le trône du Père ?

L'Esprit nourrit nos cœurs de toutes les pensées du Père et du Fils. Vérité précieuse ! Ce Fils, le Seigneur Jésus – ayant été un homme et portant là-haut la forme d'un homme, et nous comme hommes avec Lui pour toujours. N'êtes-vous jamais frappé de la pensée – disons-le avec un sentiment de profonde révérence et d'adoration – combien Dieu doit être heureux d'avoir un tel Fils, et combien Christ doit être heureux ?

Comme homme, ce Fils manifesta le caractère du Père, de sorte que moi, comme homme, je puis le comprendre. Oh comme l'on devrait admirer et adorer la manière dont Christ a manifesté le caractère de Dieu sur la terre comme amour dans le pauvre fils prodigue !

Dieu pouvait regarder l'homme oint et dire « Je puis L'avoir ici en haut, car Il est Dieu aussi bien qu'homme. » Et nous, nous pouvons regarder en haut et comprendre la joie du Seigneur qui pouvait dire, « Si vous m'aimiez vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père. »

Personne ne peut être de l'Épouse qu'un enfant du Père. L'Épouse sera manifestée devant le monde, afin que le monde voie la gloire qu'il lui a donnée. Le Père a donné cette gloire au Fils mais il ne saurait la garder pour Lui-même, Il veut la partager avec ceux qui Lui sont chers. Le monde sera forcé d'admirer l'Église dans la gloire ; et elle doit être admirée, car les délices du Père sont dans le Fils qui a acquis son Épouse de son propre sang. L'Église sera dans une position où le sentiment d'être aimé par le Père absolument comme le Fils est aimé, surpassera toute intelligence : Celui-là même en qui toute la plénitude de la Déité habile, faisant découler jusqu'à nous tout l'amour du Père ; et la conscience de cet amour donnera à nos cœurs toute leur joie dans la gloire. Le voilà – ayant droit à toute la gloire et la donnant à l'Épouse ; mais ce n'est pas en cela que je trouve ma joie la plus profonde. Par-dessus et au-delà de toute la gloire de l'Église, j'ai profondément dans mon cœur la pensée que je connais l'Agneau sous un autre titre. Son moi béni est profondément caché dans mon cœur, je puis dire, « Je le connais comme le Fils qui m'a révélé le Père. Tout, tout ne serait rien pour moi si je ne Te connaissais sous cet autre nom, le Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. Ce nom de Fils m'a amené près du Père ; Il l'a porté profondément bas ici, Il le porte haut dans le ciel. Il peut être le Fils de l'homme, et Il l'est, mais uniquement comme ayant pris chair et sang comme nous avons. S'il devait entrer dans ce lieu maintenant comme Fils de l'homme – pourquoi devrions tomber à ses pieds pour L'adorer, si ce n'est parce que nous Le connaissons comme le Fils unique de Dieu ; – antérieurement à toute création – au commencement, il y avait le Fils dans le sein de Père.

La maison du Père, le sein du Père devait être le lieu de repos de l'Église ; rien ne pouvait satisfaire ce Fils que de la voir là où il avait reposé de toute éternité. Mais ce lieu de repos nous l'avons maintenant – jamais nous ne serons davantage fils que nous ne le sommes aujourd'hui ; autrement où serait la force de cette parole : « nous sommes maintenant enfants de Dieu ? » J'ai obtenu la meilleure portion maintenant, Il m'a fait fils, et m'a donné de voir la communion du Père et du Fils et d'y entrer, de prendre toutes les délices du Père en son Fils comme une nouvelle saveur de joie céleste dans mon âme tous les jours. Si je suis dans l'épreuve ici-bas, je sais que le Père est là-haut dans un repos parfait, et ma communion est avec Lui et avec son Fils.

Il est très peu parlé dans l'Écriture de la maison du Père, sauf ce que nous trouvons en Jean 14. On n'est jamais las de ces versets parce qu'ils parlent de l'amour personnel du Seigneur Jésus pour son Église ; mais rien n'est précisé quant au lieu, et l'idée du ciel n'y est pas non plus introduite comme signifiant quelque localité particulière. Jésus lève ses yeux au ciel. Beaucoup basent les idées qu'ils ont du ciel sur certaines notions qui ont pris place de bonne heure dans leur esprit touchant une sphère de gloire par-delà les nuages, et la rattachent à tout ce que la parole de Dieu leur a rendu familier. Renverser tout cela les laisserait avec cette pensée bénie du Fils sur le trône du Père, et du Père les plaçant ensemble là avec Lui.

Toutes les fois que ma foi se porte là-haut, que trouve-t-elle réalisé ? La pensée de la présence là de Quelqu'un qui fut jadis dans toutes mes circonstances de douleur ici-bas ; la pensée d'une demeure là-haut *avec Lui.* Oh ! quel ardent sentiment de bonheur le cœur éprouve à cette pensée – non des circonstances de cette demeure, mais du fait d'être là *avec Lui !* Un homme a son cœur à sa demeure, non à cause des circonstances de cette demeure, mais parce que l'objet de son affection y est. Il en est de même pour le ciel ; je trouve extraordinairement peu de détails quant aux circonstances du ciel, mais je trouve une réalité d'une constante fraîcheur dans un ou deux simples versets : celui-ci, par exemple, « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais au Père. » Quel volume en cela ! Christ Jésus voulant voir entrer dans la joie de son cœur à la pensée de la maison du Père et nous disant « Je veux partager avec vous cette pensée de ma joie ; je veux que vous vous réjouissiez avec moi de ce que dans peu de temps je serai avec mon Père ; et non seulement cela, mais vous aussi vous serez là bientôt avec moi. » Si nous pouvions voir toute la gloire du ciel, ce serait pauvre, comparé à la pensée de voir ce Fils assis sur le trône de son Père, et nous-mêmes assis ensemble avec Lui dans ces lieux célestes. Quel parfait repos de cœur il y a dans cette expression « nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes ! » nous introduisant ainsi dans la saveur bénie de la gloire qu'il a gagnée.

La nature de notre repos et de notre puissance pour marcher comme des hommes ressuscités est posée en Col. 3. Quand l'œil de Dieu s'arrête sur vous, qu'est-ce qu'il voit ? Eh bien ! que vous êtes quelqu'un qui a une place là-haut ; et quand son œil s'arrête sur Christ, il s'y arrête comme ne s'attendant pas à trouver une tache. Combien il est impossible, à mesure que le regard de Dieu se porte sur nous, qu'il puisse trouver autre chose qu'imperfection ! Mais Il se tourne pour nous voir cachés en Christ, et pour rencontrer en ceux qui sont cachés en Christ la perfection de Christ.

La brebis perdue ne voudrait pas se laisser prendre par le berger qui voudrait l'élever dans son sein. Et ici nous trouvons ce que j'appelle le caractère agressif de l'amour de Dieu. Je ne veux pas de Lui ; mais Il dit « Je veux vous avoir et il faut que je vous aie, luttez comme vous pourrez pour échapper de mes bras : j'ai préparé une place pour vous là-haut, et il faut que je vous aie là avec moi pour toujours. »

C'est le cœur que Dieu veut. Il a fait dans la croix de Christ tout ce que l'amour pouvait faire pour gagner à Lui-même le cœur des pauvres pécheurs. Il s'est jeté dans vos cœurs pour vous attirer dans la joie et la bénédiction – la porte toute large ouverte pour vous recevoir.

Oh ! le riche déploiement de la grâce dans le 14 de Jean ! La grâce ouvrant la large perspective des riches gloires de la maison du Père à ceux qui étaient prêts à L'abandonner. Quel contraste nous faisons avec Lui ! Et toutefois Il est constamment occupé à prendre soin de nous, à nous préparer de la joie. Son œil nous suivant toujours – ces yeux toujours s'arrêtant sur nous. Il voit tous les battements de mon cœur – toutes les pensées de mon esprit. Et sa sympathie est inépuisable. Oserai-je dire que Christ semble en avoir davantage aujourd'hui parce que aujourd'hui je l'apprécie et que hier je ne l'appréciais pas ? La sympathie de Christ ne vous fait-elle pas l'effet comme si elle enlevait une pierre et l'eau coule, en enlevait une autre et l'eau coule encore ? Et c'est de cette manière qu'elle coule toujours.

Dois-je m'inquiéter d'être laissé ici-bas dans le désert, au milieu de tout ce qui m'éprouve de toute manière quand je puis ici également goûter son amour en tout cela ? Ce serait certainement une bien plus heureuse chose d'être présent avec Lui et absent de ce pauvre corps ; mais si c'est la volonté de Celui qui m'aime d'un amour qui veut que je reste encore ici-bas, la douceur de faire sa volonté me suffit.

« Si la persécution allumait de nouveau ses feux, la puissance de la chair pourrait en porter plusieurs à désirer d'échapper au Seigneur par le martyre ; mais il n'y a pas de mélange d'égoïsme dans le cri « Viens, Seigneur, viens ! » Ne dites-vous jamais, Viens, Seigneur Jésus ? N'avez-vous jamais senti que rien ne peut vous satisfaire sauf de Le voir et d'être avec Lui ? Pourquoi ne pas vous réjouir toujours dans cette espérance ? Pourquoi être abattu ? Pourquoi demeurer tranquille regardant avec des yeux pleins de larmes, au lieu de pousser en avant tout joyeux ? C'est parce que le monde gouverne le cœur, que les pensées sont prises par telle peine ou tel souci.

Un temps déterminé approche – nous ne pouvons pas dire avec quelle rapidité – où le Père dira au Fils « Lève-toi, et amène l'Épouse ici en haut. » Votre cœur est-il plein quand vous pensez à cela ? Il ne doit y avoir que *des amis* dans la maison du Père, et c'est Jésus qui nous y conduira. S'il devait se lever et venir ce soir, en trouverait-Il beaucoup L'attendant ? Je crois qu'il en trouverait et j'en bénis Dieu. Il est nettement manifeste que Dieu se met en mouvement. Il ne vint jamais autrefois sans produire d'avance un témoignage.

Le Seigneur Jésus, au milieu de toute la gloire de Dieu, a un cœur assez large pour penser à venir même à ma rencontre à moi. « Voilà une pauvre chose qui trébuche à travers ses devoirs, qui souvent marche mal. J'irai le chercher, et je le rendrai participant de tout ce que j'ai. » C'est Son amour, non le mien. Nous ayant aimés avant la fondation du monde, son amour ne change pas à cause de ce que nous sommes. Lui, le même hier, aujourd'hui, éternellement.

« Car nous sommes son ouvrage, étant créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées afin que nous marchions en elles. » Dieu attache-t-Il du prix à ces œuvres, c'est à cause qu'elles sont préparées par Lui-même. Ne sont-elles que comme des choses faites ici-bas dans le désert ? Non ; elles doivent être portées dans la gloire : des choses opérées dans l'âme, la volonté soumise, les affections réglées. Dieu en agit avec nous maintenant, et Il veut que nous allions en avant avec Lui ; mais ce n'est là que le commencement – ce n'est pas ce que nous serons quand nous verrons le Seigneur Jésus et que nous serons rendus conformes à son corps glorieux – chaque membre revêtu de gloire.

N'est-ce rien, que d'avoir Dieu opérant en nous maintenant le vouloir et le faire selon son bon plaisir ? Rien, qu'il désire voir en nous l'expression de la vie de Christ, de manière à ce que nous ayons communion avec la vie de Christ ici-bas ? Pensez ce que ce sera qu'avoir le corps rempli de la vie de Christ dans une scène où tout sera en harmonie ! Nous le commençons dans le désert pour le finir dans la gloire.

L'énergie de Dieu communiquée à l'âme nous rend capables de marcher dans des œuvres qui sont l'expression de cette énergie et de notre union vitale avec Christ. Dieu place chacun dans sa carrière, et Il y a une voie spéciale de sa Providence en rapport avec chaque individu. Dieu est assez grand pour compter les cheveux de notre tête ; vous et moi nous sommes trop petits. Dieu est si grand qu'il peut porter en compte des verres d'eau froide ; nous sommes trop petits, trop mesquins pour le faire ; nous ne pouvons saisir que des traits généraux. Je dois être saint – cela est parfaitement vrai ; mais qui traça le chemin à un Daniel ou, à un Paul en leur jour, et aux premiers chrétiens en leur âge ? Qui a fixé le temps de votre naissance, tout votre sentier dans la vie, vos épreuves, vos maladies ? C'est Dieu, le Dieu vivant ! Dieu intervient en tout lieu, dans toutes les pensées, à chaque pas et dans tous les actes de la vie – même quand on se retourne pour parler à quelqu'un dans la rue.

La pensée qu'il y a des œuvres préparées de Dieu, afin que nous marchions en elle, donnera de l'importance à bien des choses petites en elles-mêmes ; elle donnera de la douceur à bien des croix amères, et arrêtera bien des actes où le moi serait intervenu. Si vous regardez, en arrière, vous verrez beaucoup de fautes et bien des choses accomplies selon votre propre volonté, mais Dieu était là pour tourner la page et pour marquer votre marche avec Lui dans le sentier préparé par vous.

Quelle différence cela fait de nous voir comme des individus distincts ou comme une partie du temple édifié ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit ! Comme partie de ce temple nous sommes des pierres précieuses, le propre ouvrage de Dieu dans le Christ Jésus et posés comme des pierres vivantes, pour rester là, brillant de toute la beauté d'un autre, savoir, de son propre Fils, le Seigneur Jésus – tout le poids de l'édifice reposant sur Lui, le fondement éternel.

Est ce que vous pouvez dire, « Je suis un appelé – un avec Christ ? » Et quelle est l'espérance de quelqu'un de tel ? Rien de moins que de tendre au but, vers le prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus. C'est une chose *réelle* que Christ est assis à la droite de Dieu dans toute sa beauté et toute sa gloire, et notre attente est de Le voir tel qu'il est et de Lui être semblables. Le Père de gloire qui vous a vus dans toute votre faiblesse et tous vos manquements ne cessera pas de travailler jusqu'à ce que, l'un après l'autre, des millions de vases soient devenus semblables à ce vase modèle qui est à Sa droite. Il est occupé à les façonner tous à la ressemblance de Celui-là, et quand nous Le verrons tel qu'il est, ces corps d'abaissement seront semblables à Son corps glorieux. Quelle pensée ! chaque croyant étant un vaisseau plein de gloire ; des milliers de milliers de vaisseaux tous destinés à être remplis de sa gloire. Dieu fera de vous – fera de moi – un de ces vaisseaux.

Il y a deux choses : la première, que Dieu en agit avec chaque cœur individuellement ; l'autre, qu'il vous prend comme une partie d'un édifice, d'une cité, où chaque pierre est polie et brillante, et où chacun reflète la gloire de Christ. Là chaque saint présentera à l'œil de Dieu le Seigneur Jésus, parce qu'ils refléteront tous sa gloire.

Trouverons-nous que nous avons expérimenté ici tout l'amour de Christ, lorsque nous Le rencontrerons dans le ciel ?

Est-ce que je dois porter le monde dans mon cœur parce que je suis ici-bas dans un corps de péché et de mort ? Non ; béni soit son nom ! j'ai trouvé le fleuve de vie qui découle de Christ en haut et remplit mon cœur, aidant mon âme à porter du fruit pour Celui duquel Il découle.

Le vieux chrétien peut dire à un jeune chrétien « Vous pouvez essayer, mais vous ne sauriez satisfaire votre cœur avec le monde, car je n'ai jamais trouvé en lui une chose pour satisfaire le mien. » Mais il ne pourrait pas lui dire « J'ai descendu *si* bas la colline de la vie, et je ne saurais tomber. » Toutefois nous pouvons dire « Que tout ce qui se peut soit produit contre moi, Dieu n'en sera pas moins fidèle à sa parole, et Christ me présentera irréprehensible et sans tache ou défaut devant Lui à son apparition.

Si je pouvais dire que je suis meilleur que lorsque j'ai commencé la vie en Christ, ce serait seulement parce que maintenant je vois davantage ma propre bassesse que je ne faisais il y a des années.

Quelle est ma place et quelle est ma puissance pour marcher ? Dieu m'a ressuscité ensemble avec son Fils et Il m'a donné l'Esprit, et à cause de cela, je continue, et tout ce qui n'est pas de Lui j'ai à le juger. La marche de l'Esprit est une marche de séparation de tout ce qui n'est pas du Père. Les croyants doivent marcher comme étant morts, ensevelis et ressuscités avec Christ, comme des personnes fiancées à leur céleste Époux, disant « Nous ne pouvons pas faire ce qu'*Il* n'aime pas. » La nature peut dire j'aimerais ceci ou je désirerais cela ; mais la réponse est, Non ; vous appartenez à Christ : et si le désir de Christ est le vôtre, vous ne devez pas accomplir le vôtre. Il m'a amené par son sang dans la place où maintenant Il se trouve, et vous pouvez dire « Je laisserai cela ; je tiendrai pour mort ce pour quoi Il mourut. Cela tient à la mort, je le laisserai. »

Vous êtes dans la place de la puissance – la puissance de Celui qui communique la vie ; et, partout où la vie a été communiquée, cette puissance opère pour transformer ceux qui l'ont à Son image, de gloire en gloire.

Qu'est-ce qu'un croyant a à faire avec ceci, avoir la vie éternelle ? Nul homme ne se fût jamais représenté Dieu disant « Il y a ici en haut un homme vivant, semblable à vous entièrement. *Celui* qui fut méprisé et mis à mort, est maintenant à ma droite – Celui à qui j'ai donné toute chose dans le vaste univers et pour une éternité sans fin, et en signe de cela je vous donne la vie. » C'est Dieu qui est le Donateur. Qu'ai-je fait pour l'avoir ? Je sais que je l'ai ; la foi m'en donne la certitude d'une manière bien supérieure aux sentiments qui disent que cela n'est pas vrai. Dieu dit que c'est vrai, et c'est si complètement une substance dans la pensée de Dieu, que je puis tout céder quant à l'éternité et dire « Je n'ai pas besoin de parler pour moi-même ; *Toi,* tu as parlé pour moi. La vie que j'ai est une vie de communion avec le Père et le Fils. Je la connais et la réalise avec certitude et vigueur, de sorte que lorsque la chair et le cœur viennent à faillir, je puis rester là. »

Souvent je ne puis me consoler que par cette pensée « Toi, ô Dieu, tu vois Christ tel qu'il est et comme tu Le comprends. Ce n'est pas moi, mais *Toi* qui sais ce que le Fils de ton amour voulait dire lorsqu'il dit « Je monte vers mon Dieu et votre Dieu vers mon Père et votre Père. Je ne puis pénétrer cela, la pensée divine seule peut en avoir l'intelligence parfaite. »

Quelle était la pensée de ces quelques-uns réunis autour de leur Seigneur ici-bas ? Ils étaient des hommes vivifiés, et ils savaient par l'instinct de cette vie communiquée combien Celui qui la leur avait donnée était précieux à leurs cœurs ! C'est le secret de l'amour de mener captif le cœur ; les affections ont saisi un objet et vont précisément où cet objet va. Le dévouement a plus à faire avec les affections qu'avec l'intelligence. Ils Le virent monter au ciel, et Il ne revint pas. Est-ce qu'ils L'aimaient ? Où donc leur cœur était-il ? Le ciel devint pour eux une place nouvelle, cet homme vivant qui les aimait était là : *Celui* qui avait ravi leurs cœurs et les avait emportés au ciel. Voilà le premier élément de la vocation céleste – savoir, l'attachement à une personne divine, l'ami de nos âmes, et Il est là dans le ciel, et nous Le cherchons là où Il est. La non-intelligence de cela explique l'état abaissé de

beaucoup de chrétiens : ils ne sont pas des chrétiens célestes comme les premiers chrétiens le furent tout le long de la route ; mais ils n'en sont pas moins sous la responsabilité de l'être. Christ a le droit d'avoir un peuple céleste ; d'avoir, comme Seigneur de tout, un peuple qui marche dans le même sentier que Lui. Oui, Il a le droit d'attendre des affections célestes en des gens dont Il a fait captifs les cœurs et les a emportés dans le ciel. Vos premières pensées en toutes choses se tournent-elles instinctivement vers le cœur de Christ dans le ciel ; disant « Il a droit d'être le premier en ceci. »

Êtes-vous un de ceux qui disent d'une manière pratique « Oui, Seigneur Jésus, viens ! » Est-ce qu'il dit de vous : « Voilà quelqu'un en qui j'ai tellement criblé la chair et toutes les joies du vieil Adam, qu'il ne peut penser qu'à cette seule chose, c'est-à-dire que je viens ? » Y a-t-il des gens qui réalisent l'attente d'une telle manière qu'il ne vient jamais à leur cœur une pensée de repos sinon avec Lui dans le ciel ? Votre cœur est-il comme *Le voyant* et disant « C'est à Lui que je suis vivant. »

En rapport avec la lapidation d'Étienne Christ disait « Du sein de la gloire je surveille toute la scène. » Il apparaît debout dans la place de la gloire où Il est, faisant descendre la gloire dans l'âme d'un homme. En tant que connaissant Christ dans le ciel, ma vie devrait pour ainsi dire L'envelopper, mais dans cette scène j'apprends comment ce sont Ses affections qui m'enveloppent ; comment là-haut Ses pensées sont occupées de moi, non pas simplement me bénissant, mais toute Sa sympathie coulant jusqu'à moi, comme elle fit pour l'homme qu'on lapidait.

Si vous prenez votre place avec un Christ rejeté, vous avez sur votre sentier une brillante lumière, et toute cette sympathie qui s'épancha sur Étienne. Marchez-vous en harmonie avec la vision de Christ là-haut, et comme un réflecteur de Christ ici-bas ? Étienne traversa toutes les circonstances dans lesquelles les hommes et Satan l'amenèrent dans la puissance de la *vision de cette gloire de Dieu.* Pourquoi ne puis-je pas traverser toutes les miennes dans la puissance de cette gloire ? Ma pensée, les affections de mon cœur sont-elles là-haut ? Voit-on nettement que je *marche* ici à la lumière du ciel ? S'il en est ainsi, quelle que soit ma place de service, je me trouverai précisément là où la lumière ruisselle. Généralement je sais que je trouverai un fort courant contre moi ; une foule peut-être poursuivant sa voie, et si elle me fait obstacle il faut que je passe à travers. Si nous avons la conscience que la lumière du ciel ruisselle, cela nous met complètement en contraste avec toute la scène d'ici.

Toutes les pages de notre cœur sont ouvertes sous Son œil. Est-ce qu'il vous lit et s'occupe de chaque pensée et de chaque intention de votre cœur ? Voit-Il jugé tout ce qu'il y a en vous de la chair ? ou aperçoit-Il des choses germant pour la chair et pour le temps ? Ah ! s'Il lit en nous des choses contraires à sa pensée, est-ce qu'il se détournera de nous ? Non ; mais Il nous fera connaître quelle sorte de gens nous sommes ; Il connaît toute notre faiblesse, et il faut que nous la connaissions aussi. Si Jean est étendu à ses pieds, c'est en vérité pour qu'il puisse dire « Je vous toucherai et vous ferai sentir ce qu'est ma force ; mais *il faut* que vous sentiez votre propre faiblesse. » Tous ceux qui connaissent Christ ont un sentiment toujours plus profond de cela à mesure qu'ils avancent. Mais tout le long du chemin par le désert nous L'avons pour nous, disant « Vous ne sauriez faire un pas sans moi, et je marche devant vous. »

Oh ! si tout le long du chemin, dans toutes nos circonstances ici-bas, nous nous tournions vous et moi en haut vers le ciel, sachant que nous pouvons avoir toute la sympathie du cœur de ce Christ vivant qui est là ! Lui, un *homme vivant* là, avec un cœur et un esprit qui Le mènent à entrer dans toutes les circonstances de son peuple. Chaque croyant en particulier, chacun dans ses circonstances propres, commande toutes Ses pensées. Il est capable de s'occuper d'Étienne, de Saul, de Pierre et de Jacques, de tous dans le même moment. Pouvez-vous dire « Je connais la sympathie du cœur de Christ, je sais de quelle manière Il me recueillit et m'a toujours remis à flot depuis lors ? »

La seule chose de nature à conserver en nous le sentiment de notre propre entière ruine, c'est d'avoir la lumière de l'œil de ce Bien-Aimé brillant dans le cœur et faisant voir tout ce qui est contraire à sa pensée.

La paix qu'il donne ne brille jamais autant qu'au milieu des grosses eaux et des tempêtes ; Il intervient, Lui, comme ma paix, entre moi et tout ce qui me donne du trouble, et dit « Bientôt vous viendrez avec moi dans un autre lieu ; vous n'êtes pas pour la terre, mais pour moi. » Il m'appellera par mon nom, et me prendra dans la gloire.

Dieu a-t-Il dit de votre chair « Qu'elle se flétrisse ? » Qu'importe *cela,* s'il vous a amené à la place où vous pouvez vous glorifier dans vos infirmités afin que la puissance de Christ repose sur vous ?

On parle souvent de la vocation céleste comme si c'était une affaire de connaissance ou de théorie. Était-elle cela pour Énoch quand il marcha avec Dieu, ou pour Moïse quand il tint ferme comme voyant Celui qui est invisible ? Ne laissez pas vos cœurs prendre cela comme affaire de connaissance au lieu de réaliser un Christ vivant dans le ciel. C'est Cet Homme vivant sur le trône de Dieu qui m'a positivement appelé par mon nom ; et pas cela seulement, mais Il porte mon nom devant Dieu, comme quelqu'un pour qui Il a beaucoup fait, et pour qui Il entend faire beaucoup encore. Pourquoi mon âme s'élève-t-elle et trouve-t-elle son ancrage là-haut ? Pourquoi ? Ah ! c'est parce que cet Homme vivant qui m'a ravi le cœur est là-haut ; Lui qui, comme Fils de Dieu, a estimé qu'il valait la peine qu'il laissât le trône pour aller à la croix comme mon substitut, prendre la coupe de colère qui m'était due. Et Dieu a mis Son Amen sur cet amour qui est plus fort que la mort. Et n'est-ce pas une chose raisonnable que je dise que si le Fils de Dieu m'a aimé et a donné sa vie pour moi, je dois L'aimer dans la place où Il se trouve. Quel bonheur, à mesure que l'œil de Dieu s'arrête sur Lui et s'abaisse ensuite à me regarder, d'avoir la

certitude que tout faible et insensé que je suis, je ne Le trouverai jamais contre moi ; que je suis *tellement un* avec cette Tête ressuscitée, que Dieu peut dire, ce qui est vrai de la Tête est vrai des membres ! Quelle ineffable bénédiction d'être capable de dire que Cet Être couronné de gloire et d'honneur sur le trône de Dieu est Celui sur lequel les affections de mon cœur doivent se concentrer de plus en plus ! Et que ce Fils de l'Homme ressuscité là-haut est occupé d'un peuple souffrant ici-bas, dans toutes les circonstances par lesquelles ils peuvent avoir à passer !

Si vous regardez à vos chutes dans le passé vous trouverez constamment qu'elles provenaient de ce que vous aviez voulu régler les choses selon les circonstances. Je ne puis rien arranger moi-même ; si je suis en Sa présence, je reçois ma direction du Seigneur dans *Ses* circonstances à Lui – du Fils de Dieu là-haut. C'est un fait béni qu'il y a un Homme dans le ciel dans la plus haute gloire possible sur le trône de Dieu ; et cet Homme a un cœur pour entrer dans toutes les choses où les Siens ne seraient pas en état d'agir pour eux-mêmes. Son cœur est-il moins occupé de moi, Son œil moins fixé sur moi que ce ne fut le cas pour Étienne ? Non ; le voile fut tiré, et je n'attends jamais cela, mais pour la foi c'est également vrai.

Qu'eût-ce été pour moi si le Berger avait emporté des vingtaines d'autres brebis et non pas moi ? Cela ne m'aurait pas satisfait. Non ; je suis pris personnellement pour être une expression de cette merveille des merveilles, l'Éternel Dieu, le Dieu tout-puissant crucifié en infirmité, ce Dieu éternel ayant choisi de descendre dans la place de l'infirmité.

Le Seigneur Jésus lisait dans tous les cœurs quand Il était ici-bas ; et dans le ciel Il fait de même. Il fait cela en rapport avec les Siens, et souvent ils reculent devant cette pensée. Il sonde toute chose en nous, mais si cela nous fait connaître ce que *nous sommes*, ce n'est que pour que nous nous attachions plus étroitement à Lui. Il nous amène dans la lumière, la fait briller en nous pour manifester et nous faire voir les choses qui nous manquent ; et nous n'apprenons jamais ce qu'il y a en Lui en contraste avec le moi, sans que cela nous fasse prendre en dégoût notre vaisseau.

Paul fut ravi dans le troisième ciel et Christ enleva ce qu'il vit se trouver en lui, et une écharde dans la chair le découvrit à Paul.

Dans la brillante lumière de la transfiguration ce n'est pas la gloire, mais Jésus qui était l'objet principal. Il y avait une Personne sur la montagne – Quelqu'un qui était de toute beauté, chef entre dix mille ; et cette Personne revêtit un moment des vêtements de gloire pour faire voir ce que serait la gloire de Son royaume. Qu'était *cela* en comparaison de la Personne ?

Pour ce qui est des croyants, il y a deux choses rattachées l'une à l'autre : le vase de terre et la vie éternelle. Le résultat de cette relation du vase de terre avec la vie éternelle, c'est la conscience de la faiblesse au-dedans et des difficultés au-dehors. Nous trouvons l'une et l'autre manifestées dans l'expérience de Paul, 2 Cor. 12:7-12. Le Seigneur prévoyait certains maux – résultats en rapport avec le vase de terre qui voudrait empêcher l'œuvre du trésor, la vie éternelle contenue en lui ; et que fut à la fin l'écharde pour Paul ? De quelle manière eut-il (têt de terre ramassé par Christ pour être un serviteur) à apprendre ce qu'il avait à faire ? Dût-il être poussé çà et là comme un esclave ? Non ; mais être un vaisseau dans la main du Potier, disant « J'ai besoin que Dieu qui m'a donné la vie me dirige en tout ; non seulement j'ai besoin de trouver une route toute jalonnée de poteaux indicateurs me montrant où je dois marcher, mais j'ai besoin de l'esprit d'obéissance pour accomplir sa parole, pour l'observer dans la soumission. » Le Seigneur voulait que Paul eût comme son serviteur le même esprit qu'il avait ; et ce fut par cette impuissance au-dedans et au-dehors qu'il fit de cet homme un homme marchant sur Ses propres traces. Le Seigneur pouvait dire « Ma pensée et ma volonté n'ont jamais été en avant, si ce n'est par la volonté de mon Père ; mais les vôtres le font ; et si je retire cette écharde vous irez en avant sans réelle et parfaite dépendance de moi. » Non certes que Christ fût en rien le même que Paul – Lui qui était Dieu incarné, le Fils du Très-Haut.

Y eut-il jamais une volonté aussi parfaite en force que la volonté en Christ ? Mais ce qui fut si remarquable en elle, c'est qu'elle ne s'exerça jamais sur quel qu'autre objet que la volonté de Dieu : « Voici, je viens pour faire, ô Dieu, *Ta* volonté. » Sa volonté fut toujours en parfaite soumission intelligente à la volonté de Dieu – une vie de communion avec le Père. Paul ne pouvait pas dire qu'il était parfait pour ce qui concernait le vase. Non ; Paul avait une volonté à lui qui n'aimait pas une entière dépendance de Dieu. Christ se servit de l'écharde pour lui faire connaître pleinement que la vie éternelle qu'il lui avait donnée ne pouvait être dirigée que par Lui-même, et qu'il avait à prévenir tout ce qui dans le vase de terre lui ferait obstacle. Avant que Paul prenne sa place comme homme céleste, le Seigneur lui donne ce qui mettrait fin à sa propre énergie.

Il y a quelque chose d'excessivement beau dans la manière dont Christ met d'abord la vie dans le vase, et ensuite en prend soin. Comme s'il disait, « Cette vie éternelle est une chose que vous ne sauriez garder vous-même. Il faut que je donne puissance pour la vivre et la diriger de manière à vous faire sentir que la vie éternelle que vous avez est aussi dépendante de Christ que votre vie est dépendante de Dieu. » Cette nouvelle vie ne peut faire une journée de chemin sans le sentiment de ces deux choses – « Ma puissance accomplie dans l'infirmité. » La vie éternelle coulant dans le vase est une chose, et la puissance pour la faire découler du vase en est une autre. La vie découle de nous selon qu'elle est sous la garde de Christ. Le croyant la possède d'une manière consciente parce qu'elle a pour effet que chaque pensée et chaque sentiment sont occupés de Celui qui la donna. Paul pouvait dire « Y eut-il jamais une impuissance pareille ! ah ! mais la main de Christ est sous moi. » Le

vase de terre emportait la vie que Christ avait mise en lui, et Christ disait « Il faut que je porte le vase en ma main pour donner une bonne direction à la vie. »

Ni vous ni moi n'aimons le désert : il y a tant de peines – tant de sable profond à traverser – tant de fosses à pièges, et les cœurs des gens tant fatigués. Oh ! mais c'est avec un Dieu de résurrection que vous avez à faire, dans un lieu où Il vous fait arrêter pour vous donner occasion d'apprendre ce qu'est le moi. Ce n'est pas en prenant le côté de la nature où de durs cailloux coupent les pieds, mais en prenant le côté où Dieu se trouve, que les pèlerins gardent un cœur heureux tout le long du désert. Ce n'est jamais son intention que vous passiez un seul jour sans être en mesure de dire « Ah ! j'ai trouvé sa puissance plus accomplie dans mon infirmité que je ne l'avais jamais fait avant. » (Non pas sa puissance plus forte, mais un sentiment plus profond de mon infirmité.)

« Faites ceci en mémoire de Moi. » Pensez à toute la variété de gloires attachées à *Celui* qui amène ainsi un peuple à *Lui-même.* Qui est-Il Celui en mémoire duquel je fais cela ? Oui, qui est-il ? Quelle intelligence humaine pourrait-elle donner la réponse ? Qui pourrait parler d'une gloire tellement dépassant tout quand on vient à demander *qui* Il est et tout ce qu'il est et était ! D'abord, la vie éternelle en Lui-même avant tous les mondes, Lui le Fils unique dans le sein du Père. Et puis regardez à ce qu'Il était ici-bas. Dans l'Évangile de Jean il est d'abord parlé de sa personne, puis de tous les offices divers confondus dans sa personne, et ensuite de la vie éternelle apportée par Lui pour agir sur un monde ingrat. Mais ce qui porte à nos âmes les arrhes des vives affections du Seigneur Jésus pour les siens, ce n'est pas seulement la pensée de *qui* Il est et de *ce qu*'Il est – tout ineffablement béni que cela est en soi-même ; mais c'est qu'une fontaine fut ouverte et s'épancha de son cœur, montrant la plénitude de son amour si divinement pur de tout égoïsme. Voyez-Le, juste avant qu'il entrât dans les profondeurs de ses propres souffrances, se tournant vers eux et disant « Maintenant mon amour peut s'épancher. Il savait que les siens avaient besoin de quelque chose qui les rendît capables de garder constamment dans leurs cœurs la pensée de son amour ; c'est pourquoi « Faites ceci en mémoire de moi. » Et maintenant, en haut dans la gloire, Il nous regarde, se préoccupant de notre amour ; pensant à de pauvres choses ici-bas et prenant souci d'être l'objet de leur souvenir, tous ces dix-huit cents ans passés ; et aujourd'hui, à la droite de Dieu, il se préoccupe de notre amour dans toute la fraîcheur de ses sentiments. La réelle et vivante affection qui est en Lui n'est pas satisfaite sans la pensée que les siens sont occupés de Lui-même.

Christ trouve-t-il vos pensées à l'unisson avec la parole proférée par « l'Esprit et l'Épouse », parce que vous avez réellement besoin qu'il vienne ? Non pas seulement, comme pareils à Étienne, qui avait besoin de s'en aller de la scène de lapidation en Sa présence ; mais l'Épouse a besoin de l'Époux – traversant une nuit sombre, tenant ses affections fixées sur Lui ; non pas en disant, « Quand Tu viendras, il n'y aura plus de souffrances, plus de noires ombres de la nuit ; Tu viendras pour nous prendre à la maison du Père : c'est vrai, mais c'est Toi-même qu'il me faut : je suis l'Épouse et Toi l'Époux. »

Est-ce conformément à ce genre d'amour que vous avez besoin qu'il vienne – non pas seulement par égoïsme, mais comme ayant une telle saveur de Sa gloire comme l'étoile brillante du matin, et parce que ce sera le complément de Sa joie dans la maison du Père ?

Soupirez-vous jamais après une capacité plus grande pour entrer dans Sa gloire la plus complète ? L'entendez-vous dire « Je ne puis prendre ma gloire sans que vous soyez assis avec Moi ? » Ah ! Lui répliquez-vous, « Ce n'est pas la couronne, ce n'est pas la gloire, c'est Toi-même, Seigneur, qu'il me faut ? »

L'étoile brillante du matin est une gloire entièrement nouvelle. Il y eut des cœurs attachés à Lui quand Il était ici-bas qui Le suivirent en haut dans le ciel, et toujours depuis lors il y a eu un peuple dont les yeux ont regardé en haut et dont les cœurs L'ont attendu. C'est un titre de gloire en rapport avec les cœurs de son peuple. Que c'est précieux de pouvoir dire : « J'ai veillé durant la nuit pour jouir du tout premier faible rayon de Sa venue ; mon cœur est tellement attaché à ce Seigneur et toute ma bénédiction se rattache tellement à Lui, que je ne puis qu'être constamment dans l'attente du tout premier rayon de gloire qui jaillira de Lui au moment où Il descendra du ciel dans l'air. »

S'il se trouve ici-bas des gens dans l'attente, qui savent que Christ vient pour prendre en haut l'Église, ils doivent soupirer après Sa venue, autrement ils ne connaissent pas la position de l'Épouse et de l'Esprit disant « Viens ! » L'Épouse est le vaisseau dans lequel est formée la plus intime relation du Seigneur Jésus. L'enfant de Dieu a les affections de Christ dans son âme et ne peut que passer de la manière dont il est occupé de Christ dans le ciel à celle dont il s'occupe de tout ce dont le Seigneur s'occupe ici-bas. Nous trouvons notre repos au milieu de toutes choses en sachant qu'Il *vient.* L'Esprit révèle Christ et parle de la gloire avenir. Il est la grande puissance pour quoi que ce soit dans l'assemblée.

Quand la lumière d'un Seigneur qui revient a éclaté sur l'âme, que de besoins sont sentis que le cœur n'avait jamais connus avant ! Si vous pouviez savoir que le Seigneur doit venir demain, ne serait-ce pas dans votre cœur le sentiment de mille besoins ; la pensée de voir aussi s'il serait pourvu en outre aux besoins des altérés. « Que celui qui a soif vienne. » Cette parole met devant l'âme la pensée du besoin, *d'un état desséché,* avant que ce besoin soit senti. Elle dit à ceux qui sont altérés, qu'ils peuvent venir à ce Rocher qui fut frappé pour que les eaux coulassent à toujours en vue de satisfaire à tous les besoins. Ce fleuve qui jaillit, dit l'empressement de Celui d'où il sort à remplir l'âme altérée.

« Amen, viens, Seigneur Jésus ! » Il y a une beauté exquise dans Sa parole, « Oui, je viens bientôt » ainsi saisie immédiatement par l'Esprit et l'Épouse, et ayant sa réponse dans le langage connu de la foi (voir Apoc.

22:17). Il peut souvent arriver que les devoirs mêmes du serviteur font obstacle au brillant éclat de cette espérance dans un cœur où elle brûle pourtant. Elle brûle toujours d'une manière brillante dans le cœur de Christ : et aussitôt que les derniers membres de son corps seront recueillis, cette promesse s'accomplira. Si dans mon cœur la lumière ne projette qu'une lueur vacillante, il y a toujours dans tout son éclat, dans le Sien, la pensée de venir bientôt. Le cœur du croyant trouve sa puissance dans l'espérance de Sa venue comme chose *toujours présente.* Nous avons à juger à sa lumière nos voies, toute notre carrière. Ce passage (Apoc. 22:17) est le seul dans lequel l'Esprit est présenté avec l'Épouse – c'est on ne peut plus touchant, en rapport avec les circonstances du désert ; l'Esprit dans ce caractère parlant ainsi : disant « Viens ! » Qu'est-ce que l'Épouse a à faire avec le désert, sauf comme Rebecca de le traverser ?

Ce sera une merveilleuse scène lorsque Christ se présentera à Lui-même l'Église – lorsque le dernier Adam prendra cette Épouse formée de Lui pour partager sa gloire. Ah ! plus que cela encore ; car ce qui nous caractérise c'est que nous sommes un avec Lui-même. Ce que le cœur sent avec puissance c'est d'être vus comme Lui appartenant à Lui-même ; d'être formés de Lui-même, comme Ève d'Adam ; que le Père nous voie non seulement dans une relation qui nous associe avec le Fils de son amour dans la gloire, mais dans une relation telle que le Seigneur Jésus ne pourrait faire sans nous. L'Époux doit avoir l'Épouse là-haut.

Si vous Le suivez dans sa carrière ici-bas, de la crèche à la croix, et que vous Le contempliez en résurrection sur le trône de Dieu, les circonstances sont certes bien différentes, mais c'est le même Seigneur Jésus. C'est *Lui-même, Lui, Sa Personne même,* qui est l'objet de l'amour, et nous savons que nous sommes pour son propre moi dans la gloire. Quelle est la chose la plus distincte sur laquelle le cœur se repose ? Il est possible que ce soit le côté de la terre que l'on voit maintenant, mais quand nous contemplerons Christ Lui-même, ce sera le côté du ciel, dans la plénitude de l'énergie du Saint Esprit : nos cœurs en état de répondre à cette précieuse grâce qui nous a menés là.

Ne doit-Il pas être jaloux s'Il n'est pas l'unique objet de nos âmes ? Il ne dit pas seulement « Je suis l'étoile brillante du matin », mais « Oui, je viens bientôt », se présentant avec toute la saveur, toute la grâce attrayante de ce qu'Il est. Quelques-uns de nous ne L'avons-nous pas connu durant des années, et n'avons-nous pas fait l'expérience que Son attrayante beauté nous pénétrait plus profondément. Et tout ce que nous avons appris de Lui ici-bas, qu'est-ce que c'est en comparaison de ce que ce sera de Le contempler Lui-même, de voir Sa face – Celui qui est mort pour nous, Celui qui nous a aimés et a veillé sur nous dès notre enfance – oh ! avec quelle *tendre douceur* a veillé sur nous ? N'y a-t-il pas la conscience dans chacun de nos cœurs *combien souvent* Il nous a donné la grâce dont nous sentions que nous avions besoin ? Mais outre celle que nous devons avoir avec sa pensée en tout ce que nous rencontrons dans le désert, il y a une autre espèce de communion – la communion avec le désir de Son cœur exprimée dans cette parole « Amen, viens, Seigneur Jésus ! » Parfois nos cœurs sont languissants, nous sommes presque hébétés ; mais qu'est tout ce que nous pouvons traverser ici, si nous sommes en état de Lui répondre d'une manière consciente « Amen, viens ! » ayant réellement communion avec son cœur à Lui, dont chaque pensée est la volonté du Père, et qui a attendu dix-huit cents ans pour venir et prendre en haut le peuple qui lui a été donné par le Père : Lui l'Époux, eux l'Épouse ? Quelle bénédiction d'être capable d'entrer dans le désir le plus profond de Son cœur, répondant en communion avec Lui « Amen, viens, Seigneur Jésus ! »

Le Seigneur est maintenant occupé dans toutes ses voies à former un vaisseau dans lequel sa gloire se déploiera plus tard. Est-Il capable de changer un Saul de Tarse en un vaisseau pour le déploiement de Sa gloire ? Est-ce que je Le connais comme Celui qui m'a saisi aussi pour me mouler et me façonner, non pour la scène où je suis à présent, mais pour la scène à laquelle tout nous conduit maintenant ; pour ce temps où tous les saints seront réunis en haut afin de faire partie de cette scène dans laquelle la gloire de Dieu et de l'Agneau sera déployée : réunis là-haut par Christ Lui-même et mis en pleine association avec Dieu ? Si on me demande en vue de quoi il faut que je sois dans cette scène de gloire, voici la réponse : pour être un moyen par lequel cette gloire doit se déployer. Y aura-t-il quelque aptitude pour elle en vous ou en moi ? Oui, certainement, mais toute de Lui, qui, s'Il conduit là des gens, les y conduit comme des vainqueurs.

Lorsque Christ fut monté dans le ciel, c'est par le voile déchiré de Son corps que s'ouvrit notre chemin pour approcher, et Il fit de son trône un trône de miséricorde. Si vous avez pleine liberté pour approcher hardiment, est-ce quelque chose dans le *moi* qui vous donne cette liberté ? Non ; elle provient de Lui par le moyen du sang dont il a été fait là aspersion. Vous n'auriez pas même droit de dire « O Dieu, sois apaisé envers moi pécheur », si vous ne saviez que le sang est là. Vous n'eussiez pu entrer d'aucune autre manière dans un lieu où la lumière n'est jamais éclipsée, ayant toujours hardiesse là en vertu du voile déchiré.

À mesure que Paul marchait, on voyait briller la lumière : Il était dans sa marche le réflecteur de son Seigneur. Il y avait chez lui ce contentement qui résulte de ce que l'on trouve toujours en toute chose *le côté de Dieu.* En quoi que ce soit qu'il eût manque, quelle que fût la douleur, son cœur se tournait juste vers Christ. Quel ton béni il doit avoir donné à toute compagnie dans laquelle il a pu se trouver, juste voyant ce qui faisait défaut, et appelant ce qui y remédierait dans la puissance de la communion avec le Seigneur, et faisant ainsi briller les autres cœurs ! Ne voyons-nous pas cela en plusieurs ? Aucun nuage sur le cœur – toujours sereins et joyeux, parce qu'ils regardent en toute simplicité à Christ cherchant à refléter Christ. Qui peut contempler la face du Seigneur Jésus Christ et ne pas trouver tout le désir de son cœur ? Contemplant à face découverte la gloire du Seigneur – transformé à la même ressemblance de gloire en gloire.

Voyez-vous parla foi *ce* Christ en haut ? Connaissez-vous dans le ciel une Personne avec tous les sentiments et toutes les pensées d'un homme, avec toute la gloire et la beauté de Dieu ? Et dans ce rayonnement sur vous de cette face de gloire et de beauté, n'y a-t-il rien qui s'adresse à votre cœur ? Qui peut contempler la face de ce Seigneur Jésus et ne pas voir en Lui la fontaine de la vie éternelle ? La beauté de cette Personne ne gagnera-t-elle pas votre amour tout pénétré d'admiration ? Trouvez-vous jamais que vous pouvez Le contempler tel qu'il est, et ne pas vous confier en Lui ?

Ne nous contentons-nous pas seulement de savoir ce que nous sommes dans ce Christ monté au ciel comme Celui qui ôte toutes les taches du péché, Celui qui va nous prendre dans la maison du Père, mais faisons nous voir cela dans tout ce que nous faisons à mesure que nous traversons le désert, ainsi que Paul le faisait ? Il est mort pour nous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus désormais pour eux-mêmes, mais pour Lui. Oh ! quelle position ! non seulement ce de quoi nous sommes sauvés et ce à quoi nous sommes introduits, mais, même à présent la vie éternelle à manifester ; même à présent communion actuelle avec la pensée de Christ devant être notre jouissance : ne cherchant jamais rien, comme nous passons par ce monde, excepté de présenter cette pensée, absolument comme Il ne présente jamais que la pensée du Père.

Une pensée me poursuivait voilà déjà trente-cinq ans : c'était la pensée de la *réalité.* Qu'il y ait de la réalité – ne me laissez pas suivre un météore ! Est-ce un *fait réel,* me demandé-je, que le Christ de Dieu est à moi, et qu'Il est assis maintenant à la droite de Dieu comme mon sacrifice accepté, et que tout le plaisir du Père est en Lui ?

Il se peut que votre cœur ait été conduit dans toutes sortes de difficultés pour découvrir ce qu'il a en Christ – ce que c'est d'être associé avec l'Ami éternel de l'âme. Le connaissez-vous comme Celui qui s'occupe de tout ce qui vous concerne ? Réalisez-vous cela chaque jour ? La pensée qu'il s'occupe de nous empêcherait d'être éprouvés par les difficultés qui surgissent. Cela nous ferait dire : « Quoi ! Christ sur le trône de Dieu est-Il à *moi !* Moi, une pauvre chose pareille – Il est donné *à moi ! »* Paul trouva l'amour de Christ une chose personnelle – elle l'est effectivement. C'est un amour personnel qui donna à Jean une place sur Son sein, un amour personnel qui attira à Lui la pauvre femme qui arrosa Ses pieds de ses larmes ; et de pauvres choses ici-bas comprennent la puissance de cet amour à mesure qu'elles avancent.

Quand nous voyons faillir des saints comme Pierre et Paul, nous sentons quelle pauvre chose est un homme dans sa meilleure condition ; mais, oh ! quelle bénédiction inattendue d'avoir à faire avec un Dieu qui ne peut faillir ! Et je sais que quand je m'en irai de la terre, j'ai un Dieu qui entend me prendre en haut et faire de ce pauvre corps un corps de gloire semblable à cet Homme ressuscité assis à sa droite. Arrive que pourra, ce Dieu a sa main éternelle sous nous.

« Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons les frères. » L'amour est de Dieu, là on arrive à la fontaine de tout l'amour qui fournit les courants d'amour ruisselant ici-bas : mais ce qui nous manque c'est d'avoir nos cœurs ouverts à la fontaine pour une plus grande mesure d'amour. C'est un très faible courant aujourd'hui découlant à peine goutte à goutte, quoique toujours très précieux à trouver ainsi petit. Toutefois faut-il que nous soyons ainsi à l'étroit en nous-mêmes ? Il n'y a pas d'étroitesse dans la fontaine. Si Dieu est amour et s'il remplit son Christ de tout cet amour, ne voulons-nous pas vous, et moi qu'il coule comme des fleuves rafraîchissants à travers nos âmes ? Oh ! puissions-nous goûter de plus en plus ce qu'est l'amour ! L'amour de Dieu demeure-t-il en nous ? Certainement, parce que Dieu le dit ; mais les eaux sont obstruées. Y a-t-il cette plénitude éternelle coulant dans l'âme, la plénitude de cet amour sans pareil qui prit les plus vils pécheurs pour canaux par lesquels il coulerait ? amour qui donne par le Saint Esprit en eux capacité aux gens pour comprendre ce qu'est cet amour qui découle de Dieu et par Christ pour eux ? Pouvez-vous dire personnellement que cet amour, découlant de Dieu, remplit votre âme dans toute sa plénitude, et est comme un fleuve qui coule de vous ?

Tous les désirs et toutes les pensées de Paul étaient tellement gouvernés par Christ dans la puissance de la vie éternelle, que, avec une chaîne au pied et à la main, tout ce qui occupe sa pensée, c'est que Christ soit magnifié par cela. C'était pour Christ qu'il souffrait, il savait que Christ le portait sur son cœur, il sentait son amour, il l'avait *goûté ;* il pouvait dire « N'est-Il pas venu me dire qu'il était avec moi à Rome ? Ne m'a-t-Il pas donné une parole lorsque tout était dans le désespoir, pour faire connaître à tous ceux qui étaient dans le vaisseau que mon Dieu était tout pour moi ? »

Y a-t-il en nous cette simplicité de l'œil, cet ardent désir de vivre Christ, qui fait dire « jusqu'à ce qu'Il vienne je veux qu'Il rayonne de moi ! » Quelques-uns le disent davantage que d'autres. Un jour ou l'autre le Seigneur aura à en mettre plusieurs dans la fournaise pour détruire ce qu'il y a du monde en eux. Que ce serait précieux s'il y en avait qui marchassent de telle manière que l'on pût dire « en considérant la marche de cette personne j'aperçois davantage de Christ que je n'en vis jamais avant. » Mais si nous avons conscience d'être sous l'œil de Christ, nous savons qu'Il prend connaissance de tout. Paul savait qu'il était sous le regard de Quelqu'un dont l'amour ne laisserait pas une seule circonstance passer inaperçue. C'est par la réalisation de cela que son amour me façonne.

Les souffrances et les épreuves ne sont pas seulement comme le sable et le grès qui polissent une pierre, mais la détresse aura pour effet de me faire goûter ce que Christ est pour moi.

Si un ange devait venir du ciel à côté de mon lit, et me dire que Christ s'occupe de moi, serais-je plus certain de cet amour que je ne le suis ? Ce n'est pas une illusion, mais un fait, que Christ m'aime et m'aimera jusqu'à la fin ;

et Il ne cessera pas de me le faire savoir jusqu'à ce qu'il m'introduise dans la maison du Père pour être éternellement dans la pleine jouissance de cet ineffable amour.

Quel heureux peuple nous devrions être si nous étions des miroirs reflétant Christ, dans la parfaite conscience de notre faiblesse, mais regardant à Christ dans le ciel, tenant bon au milieu de tout le mal qui vient comme un déluge, à cause qu'il est là-haut.

Nous pouvons nous tourner vers Christ et dire « Il y en a Un que nous pouvons suivre de la crèche à la croix sans jamais trouver, sauf en deux occasions, l'expression de sa propre volonté, et chaque fois cette expression était parfaite. La première, ce fut quand Il anticipa la coupe que le Père Lui avait donnée à boire, et ce n'eût pas été parfait autrement. N'était-ce rien pour Ce saint sans défaut et sans tache de penser qu'Il allait être porteur du péché, qu'Il allait porter toute la colère de Dieu contre le péché ? Il ne voulait pas prendre la coupe de la main de l'homme, mais du Père. La seconde expression de sa volonté se trouve en Jean 17, « Père, je veux quant à ceux que tu m'as donnés, que là où je suis, ils y soient, aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire. » Quelle expression bénie de satisfaction en ces pauvres choses ! Il ne voulait pas être seul dans la gloire, Il voulait qu'ils en fussent participants. Nous avons vous et moi des volontés qui sont instamment à l'œuvre, il faut que nous jugions de nos volontés par le contraste entre elles et Christ, et encore par la beauté de Sa venue ici-bas sans volonté aucune, disant « Voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté. » Paul avait une volonté : il voulut aller à Jérusalem, et eut à aller à Rome. Mais Christ, dit « J'irai avec vous. » Personne de *moins volontaire* que *Lui* dont la seule volonté fut d'être le parfait serviteur de Dieu, et rien d'autre. Et maintenant Le voilà dans la gloire, et toujours dans le même caractère. Comme nos cœurs pensent peu à cela !

Paul pensait beaucoup à Lui. Où pouvait-il trouver assez d'eau pour faire tourner cette roue ? Assez d'eau pour tenir son cœur toujours plus frais à mesure qu'il allait en avant ? Ah ! c'est qu'il puisait à la fontaine, c'est que Christ se révélait à lui. *Cela* et *cela* seul conservait au cœur de Paul sa fraîcheur.

Quelle pensée que c'est Lui qui est l'ami éternel des âmes ! Tout ce que j'ai est en Lui ainsi que tout ce qui m'est donné par le Père, et Il le gardera. Le Saint Esprit envoyé ici-bas par Lui scelle cela sur nos cœurs. Dieu a voulu avoir un peuple ayant pour lui toute la fraîcheur du cœur de Christ.

Si Dieu travaille, il n'y a pas de distance entre le potier et le vaisseau ; il est dans la main du potier qui le façonne, et sa main est très près de l'argile. C'est une chose extrêmement précieuse d'être un temple du Saint Esprit, mais nous devons prendre garde de nous souvenir que c'est *Dieu* qui nous moule et opère en nous comme Il faisait en Paul.

Rien de ce qui pour moi peut être brillant aujourd'hui dans ce que je fais, ne continuera de paraître brillant dans le ciel à moins que Christ n'en soit l'objet. C'est l'expression de la vie de Christ que vous avez à rendre manifeste. Un croyant peut être dans un lit de maladie ; un autre peut parcourir la terre en prêchant ; un autre se trouver en prison ; chacun sera, n'importe le lieu et les circonstances, juste là où la vie de Christ doit éclater en lui, et briller de la manière la plus brillante. Si un croyant avait à garde le lit pendant six semaines, et venait à Jésus en disant « Seigneur remplis cette chambre de *Toi-même »,* quel éclat de lumière il y aurait ! Malheureusement nous n'en trouvons pas beaucoup aujourd'hui pour lesquels Christ *soit le premier,* le *second* et le *troisième ;* pour lesquels Il soit le rocher d'où proviennent *toutes* les ressources. *Tout* ne Lui est pas tendu comme à Celui qui enseigne ses enfants à lire. Vous ne trouvez pas que la ressemblance avec Christ se montre. Que Christ soit en dedans (dans les affections) et Christ se montrera. Vous saurez qu'il y a de la joie quand Il pourra se montrer. Si vous voyez quelque beauté en Christ et que vous disiez « Je désire avoir cela », Dieu l'opérera en vous.

Nous sommes si horriblement égoïstes ! – c'est toujours, Où est-ce que je suis ? Qu'ai-je gagné ? c'est toujours « je » qui part le premier, et voilà « le vieil homme. » Dans la maison du Père sera-ce « je ? » Quoi ! n'y a-t-il rien qui puisse intéresser le cœur, sauf les choses qui se rapportent au moi ? Ou bien trouvez-vous que Christ est si complètement le centre de cette scène, qu'Il la remplit si complètement et que son amour est si précieux, que vous ne pouvez pas donner au moi la moindre pensée, tellement épris de ce Seigneur Christ Jésus, dans la lumière même de sa présence, qu'il ne vous sera pas possible de trouver une place pour le moi, ce *moi* qui est l'objet maintenant de tant dépensées ?

Avez-vous la pensée de cet Être sans péché, sans souillure, qui délivre le cœur de toute pensée du moi comme son parfait contraste ? Oh ! quelle précieuse grâce est pour moi la pensée de ce Jésus sans péché ? Est-ce que vous l'appréciez ? Oh ! pour moi je ne pourrais pas faire sans elle. Je l'apprécie d'une manière inexprimable comme le contraste avec moi dont toute l'imagination du cœur n'est que mal en tout temps. Combien donc dois-je apprécier Celui que la foi contemple là-haut comme Celui qui du sein de cette gloire éternelle m'a donné la vie, à moi pauvre pécheur ! C'est une chose précieuse de sentir que l'on ne saurait faire sans Lui.

Il n'y a pas de place, où une créature fatiguée puisse trouver un brin de lumière, excepté en Christ, regardant en haut et ne la trouvant *nulle part ailleurs.*

Quand nous arrivons à considérer l'œuvre de Christ, c'est la personne qui l'a faite qui lui donne toute sa valeur. Celui dans lequel habitait toute la plénitude de la Déité a pu seule l'accomplir. Le Seigneur Jésus Christ à la droite de Dieu est le repos de nos cœurs maintenant. Est-ce que vous pouvez dire juste là où vous êtes, « Christ doit être glorifié dans mon corps, soit par la vie, soit par la mort » ! Est-ce que vous pouvez déployer tous les détails

de votre vie, jour après jour, montrant en toute chose que c'est le désir actuel du cœur de Christ qui vous guide ? Si vous n'avez qu'un petit rayon de lumière, faites voir distinctement que vous êtes pour Lui.

L'Écho du témoignage, vol.11, p.275-288, 336-400, vol.12, p.131-238

5 – Esquisse de l'Évangile de Jean

La principale doctrine que nous présentent les écrits de Jean, c'est le Fils de Dieu sur la terre, la vie éternelle en Lui, et la révélation de Dieu en Lui et par Lui.

Dans la première épître de l'apôtre, il s'agit de la manifestation de cette même vie dans le disciple. Christ est la vie éternelle, qui était auprès du Père, et qui nous a été manifestée. Ensuite « celui qui a le Fils, a la vie », et, « ce qui est vrai en Lui et en vous. » Les détails qu'il donne sont les traits caractéristiques de cette vie, la connaissance de l'amour de Dieu en elle par l'Esprit, et la communion avec le Père et avec le Fils.

L'évangile, dans les limites duquel je me renferme maintenant, présente la Personne de Jésus, et le don du Consolateur après le départ de Christ.

Je vais donc parcourir les chapitres de l'Évangile de Jean, afin de voir s'il ne s'y trouve pas une pensée dominante, à laquelle certains faits mentionnés sont subordonnés. Cette pensée, c'est le Fils de Dieu en dehors et au-dessus de toutes voies dispensationnelles, selon la valeur de Sa propre Personne, quoique ce soit comme Homme, et prenant entièrement la place d'un homme. Mais ce n'est pas, comme je crois déjà l'avoir fait remarquer, comme homme élevé jusqu'au ciel, mais comme personne divine, venue ici-bas sur la terre.

Le premier chapitre est divisé en trois parties, verset 1-18 ; ensuite 19-34, et de là jusqu'à la fin, mais le sujet se continue dans le chapitre 2, verset 1-22. La première partie présente la gloire essentielle de la nature de Christ. Il est Dieu, mais une Personne distincte de Dieu, et cela dans l'éternité, Il est la vie, Il est la lumière. Jean était son témoin. Il y avait ce phénomène étrange – la lumière luisant dans les ténèbres, et les ténèbres demeurant ce qu'elles étaient ; puis la Parole faite chair, et habitant au milieu de nous. Le Fils unique dans le sein du Père, qui fait connaître Dieu. Nous trouvons ensuite ce que Christ fait, Son œuvre. L'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, et puis le baptême du Saint Esprit.

Après cela nous trouvons Christ comme Centre, et rassemblant autour de Lui le résidu d'Israël. Au premier des deux jours dont parle ce chapitre il est question de l'œuvre de Jean le Baptiseur, en vue de cela ; au second jour il s'agit de Christ. Cette dernière œuvre de rassemblement, (comme en Mathieu 10) s'étend, je n'en doute point, en principe, jusqu'à son retour.

Je désire faire remarquer en passant que Christ se trouve ici comme centre divin, car nul ne peut réellement l'être sinon Dieu. Ensuite, il y a le seul et unique chemin à travers un monde dans lequel il n'y en a point pour l'homme, car il ne peut y avoir de chemin pour des enfants qui ont volontairement abandonné la maison de leur Père, aussi longtemps qu'ils n'y retournent pas. Puis nous voyons le ciel ouvert, et l'homme (en Christ) objet de la faveur divine, et les puissances les plus élevées d'entre les créatures sont ses Serviteurs.

Nathanaël reconnaît le Seigneur selon le Psaume 2. Christ prend sa place selon le Psaume 8. Remarquez ici que les Juifs et le monde comme tel, sont entièrement en dehors. (Voyez versets 10, 11.) (Les Juifs sont toujours traités comme réprouvés dans cet évangile) et ceux qui sont nés de Dieu sont seuls reconnus (voyez 12, 13). En un mot, nous n'avons point ici de voies dispensationnelles, mais les profondes réalités de la nature divine en rapport avec les hommes et avec le monde, bien qu'il soit pleinement reconnu que les Juifs étaient le peuple de Dieu.

Le chapitre 2, appelé le troisième jour, laisse entrevoir le double aspect de la réunion de Christ avec son peuple terrestre – les noces et le jugement. Je comprends parfaitement que ce type, (quelque positif qu'il puisse me paraître à moi, d'après la relation où il se trouve placé) ne soit pas admis généralement. Je ne m'en plains point, mais exposant dans ce moment mes pensées, je ne saurais l'omettre.

Dans les chapitres 2:23, et 3:21, nous avons les grandes bases du nouvel état de choses – être né de Dieu, et la croix ; celle-ci est vue sous les deux aspects – du Fils de l'homme qui *doit* être élevé – et de l'amour de Dieu donnant son Fils. La lumière étant entrée est la condamnation (vers. 22-36). Ensuite l'aspect complet du nouvel ordre de choses, et le caractère absolument divin du témoin sont démontrés.

Après cette introduction, car c'en est une, (Jean n'était pas encore mis en prison, et Jésus ne s'était pas encore présenté), le Seigneur quitte la Judée, (chap.4) étant de fait chassé par les Juifs, et en Samarie pour laquelle il n'y avait point de promesse, (puisque Jésus déclare dans ce chapitre que le salut était des Juifs). Il développe la puissance vivante du Saint Esprit, qu'Il pouvait donner comme Dieu – car Dieu donnait et n'exigeait point – et, en vue du don duquel à l'homme Il s'était abaissé, un homme fatigué qui sollicite un verre d'eau ; et puis Il se fraie un passage dans le cœur inintelligent de l'homme, par le moyen de la conscience, ainsi qu'il en doit toujours être. Rien de plus aimable que l'ensemble de ce tableau – le rejeté, l'homme fatigué, trouvant sa nourriture dans la manifestation de la grâce a ce cœur accablé, mais coupable. Mais je ne dois point m'arrêter sur ce sujet maintenant : il faisait entrevoir à Christ les champs blanchis pour la moisson, au moment même où Il était rejeté.

Au chapitre 5 nous avons le Fils de Dieu donnant la vie à qui Il veut. Nous y voyons l'incapacité de l'homme à être guéri par quelque force se trouvant en Lui-même ; et Christ comme contraste apportant la vie – la vie éternelle, de manière à échapper au jugement.

La fin du chapitre nous montre la vie *en* Lui, avec tout ce qui en rend témoignage, et l'homme ne voulait pas venir, pour avoir la vie. Voilà la responsabilité de l'homme à l'égard de Christ.

Au chapitre 5 Il est le Fils de Dieu qui donne la vie. Au chapitre 6, Il est le Fils de l'homme, l'objet de la foi, venu dans le monde, et mourant, afin que la foi se nourrisse de Lui. L'aspect général, c'est Christ rassasiant de pain les pauvres conformément au psaume 132 ; Il est reconnu comme prophète – refuse d'être Roi alors, monte seul sur la montagne, tandis que ses disciples sont ballottés et en travail pendant son absence. Il les rejoint et ils touchent terre ; un Christ, la vraie manne (versets 2-9.) manifesté en chair, et mourant « (justifié par l'Esprit) » leur véritable nourriture.

Au chapitre 7 Jésus ne peut se montrer à la fête des tabernacles. La fête de Pâques est accomplie en Lui ; celle de la Pentecôte, au jour ainsi nommé. Mais la fête des Tabernacles, en laquelle Israël célébrait son repos, après la moisson et les vendanges (figures connues de jugement) n'est pas encore accomplie. En attendant Jésus promet l'Esprit, comme Israël avait eu l'eau du rocher dans le désert : seulement, maintenant cette eau serait en celui qui viendrait à Jésus pour boire, et coulerait comme un fleuve dans ce désert du monde. Nous avons donc la jouissance du Saint Esprit sous un triple aspect, vivifiant celui qui est né de Dieu – puissance spirituelle de vie en nous, s'élevant jusqu'à toute sa plénitude comme vie éternelle, et découlant de nous en bénédiction, comme un fleuve. Ceci terminait les communications directes de Christ, quant à sa position sur la terre.

Dans le 8^{e} chapitre, la parole de Jésus est rejetée ; Il se présente là comme la lumière.

Dans le 9^{e} chapitre ce sont Ses œuvres qui sont méconnues ; ici Il donne des yeux pour voir. Il donne la vue à une pauvre brebis chassée hors de la synagogue, qui, L'ayant reconnu comme un prophète, découvre qu'Il est le Fils de Dieu. Après cela, suit tout ce que Jésus est pour ses brebis, depuis qu'Il est entré Lui-même par la porte comme un homme dépendant, et déposant ensuite sa vie pour eux (acte d'une infinie valeur aussi en lui-même.)

Aux chapitres 11 et 12, étant ainsi rejeté, le Seigneur reçoit en dépit des hommes, dans la résurrection de Lazare, le témoignage qu'Il est Fils de Dieu, (la résurrection et la vie) ; en venant monté sur une ânesse, le témoignage qu'Il est Fils de David ; et le témoignage qu'Il est le Fils de l'homme, par les Grecs venus pour Le voir. Mais Il déclare que pour prendre cette place de Fils de l'homme glorifié, il faut qu'Il meure, ou qu'Il demeure seul. Il doit être élevé de la terre afin d'attirer à Lui, (non pas Israël comme Messie vivant), mais tous les hommes. L'Évangéliste explique alors où en était Israël, et Christ dit quelle était la position du monde en général à l'égard de sa propre Personne.

Jésus est reconnu maintenant, pour ainsi dire, comme crucifié – c'est-à-dire que son enseignement s'occupe de ce qui est au-delà de la croix. Il était venu de Dieu et retournait à Dieu. Le Père avait remis toutes choses entre ses mains. Et à présent, s'Il ne pouvait pas rester avec ses disciples comme leur compagnon sur la terre, Il voulait les rendre capables d'être avec Lui dans le ciel – d'avoir part avec Lui.

Ils étaient lavés, étant entièrement régénérés, par la Parole, mais comme sacrificateurs en rapport avec le sanctuaire et le service saint, ils avaient besoin d'avoir leurs pieds lavés à cause de la marche de tous les jours ; et Il était leur serviteur pour faire cela continuellement. Ensuite, le Seigneur fait allusion à la trahison de Judas et au reniement de Pierre – preuve de la complète perversité de la chair et de sa faiblesse. Il déclare la valeur pour Dieu de la mort du Fils de l'homme, et la conséquence de cette mort – savoir Son entrée *alors* dans la gloire divine pour ne plus être corporellement pour qui que ce soit dans le monde.

Dans le 14^{e} chapitre, Jésus développe la position qui résulte de ceci pour Ses disciples. Il ne serait pas seul dans le ciel ; Il allait leur préparer une place ; mais ayant révélé le Père dans sa Personne, ils savaient où Il allait, car Il s'en allait auprès du Père, et ils avaient contemplé le Père en Lui, et ils connaissaient le chemin, puisqu'on venant à Lui ils étaient venus au Père. Ceci était comme déjà là ; mais en partant d'ici Il leur enverrait un autre Consolateur. Il viendrait à eux en Esprit, se manifestant à eux, et le Père et Lui feraient leur demeure avec eux. Le chemin de l'obéissance et de la responsabilité, sur le fondement chrétien (non pas en Adam), est pleinement mis en évidence dans ce chapitre et dans le suivant. Il leur laisse la paix, qu'Il ne pouvait laisser qu'en partant – car Il l'a faite par la croix ; Il leur donne Sa propre paix ; mais Il était véritablement un Homme et se souciait de leur amour ; s'ils L'aimaient ils se réjouiraient de ce qu'Il s'en allait auprès du Père, dans le repos et dans la gloire.

Mais une difficulté demeurait. Qu'adviendrait-il du cep que Dieu avait tiré hors de l'Égypte et planté ? Le Seigneur s'en occupe dans le chapitre suivant. Israël n'était pas le cep, quoique comme peuple il le fût. Jésus Lui-même était le vrai Cep, et ses disciples étaient les sarments.

Jésus n'était pas le meilleur sarment du vieux cep, ainsi qu'on le pensait du Messie ; non, Il était le vrai cep, et ils étaient, eux, les sarments. Jésus s'étend ensuite sur la manière de porter du fruit convenable, la dépendance et l'obéissance, et si Ses paroles demeuraient en eux, ils demanderaient ce qu'ils voudraient : instructions importantes, sur lesquelles je regrette de passer si rapidement, mais je dois m'en tenir à l'objet que j'ai maintenant en vue – l'idée générale de l'évangile.

Étant revenu au rejet du vieux cep, du cep provisoire, si je puis m'exprimer ainsi, Jésus montre que ce cep (Israël) était inexcusable, comme ayant réellement vu et haï, (non pas le Messie, bien que Jésus le fût) mais Lui-même et son Père.

Ce rejet est établi sur son fondement moral intrinsèque. En conséquence, lorsque le Consolateur serait venu – auparavant Il avait dit que le Père l'enverrait, maintenant Il dit qu'Il l'enverrait de la part du Père, pour rendre témoignage à sa position dans la gloire comme auparavant, pour leur rappeler tout ce que Jésus leur avait dit sur la terre – quand, dis-je le Consolateur serait venu, eux aussi auraient à rendre témoignage, comme ayant été avec Lui dès le commencement.

Au chapitre 16, lorsque le Consolateur serait venu, Il convaincrait le monde de péché, de justice et de jugement en rapport avec le rejet de Christ et son départ pour aller auprès du Père ; Il conduirait Ses disciples dont toute la vérité, leur annoncerait les choses à venir et glorifierait Christ, (tout ce que le Père avait étant à Lui). Et ensuite le Seigneur les place dans une relation immédiate d'intimité avec le Père. Pour le moment ils auraient de l'affliction et seraient dispersés.

Dans le chapitre 17 Jésus s'adresse à son Père. (Quelle pensée merveilleuse que nous soyons admis à L'entendre !) Il se prépare à prendre la place qui Lui appartient dans le ciel comme Fils, afin de glorifier le Père en vertu de l'œuvre que Lui, Christ, avait accomplie ; l'une est notre place, l'autre notre titre à cette place.

Christ place Ses disciples là, leur ayant manifesté le nom de Son Père, et Il leur donne toutes les communications que le Père Lui avait faites dans cette position sur la terre. Il prie pour eux, sur le fondement qu'ils sont du Père, et sur celui qu'Il est glorifié en eux. Il demande qu'ils soient gardés dans le nom du Père saint ; et les noms divins sont la puissance de la chose demandée. Sainteté – sa Sainteté, et enfants voilà notre condition – et cela afin qu'ils aient la propre joie de Christ accomplie en eux.

Ensuite Il leur donne, non pas les paroles, mais la parole, le témoignage ; et le monde les haït. Ils sont complètement mis à la place où est Christ dans ce monde, sous tous les rapports. Sanctifiés par la vérité, et Lui-même mis à part, séparé des hommes, élevé dans le ciel afin d'être la source de leur mise à part, comme tels, par la révélation de ce qu'il était pour leurs cœurs.

Après cela, Jésus leur donne la gloire que le Père Lui avait donnée ; mais par-dessus tout, Il désire les avoir avec Lui, là où Il est Lui-même, et c'est en les faisant ainsi participer à Sa gloire ci-après, qu'il montrera au monde qu'ils sont aimés comme Il a été aimé Lui-même ; de sorte qu'il leur fait connaître le nom de Son Père maintenant, afin que l'amour du Père pour Lui soit en eux sur la terre, et Lui en eux.

Après avoir ainsi complété la position des disciples pendant son absence, même pour ce qui concerne leur repos céleste – (ce dont Jean parle peu, et cela simplement au commencement du chapitre 14 et à la fin du chapitre 17, et alors seulement quant à son entier résultat) – l'apôtre communique au chapitre 18 l'histoire des derniers jours du Seigneur sur la terre. Mais ceci met en évidence, plus que tout autre chose, la Personne divine qui est au-dessus de toutes les circonstances. Jean était un des trois disciples qui furent présents – aussi près qu'on pouvait l'être – aux souffrances de Jésus en Gethsémané, il n'en dit pas un mot, cependant ; tandis que Matthieu, qui était présent à ce que Jean rappelle, n'en fait aucune mention, mais parle de cette agonie.

Or, si ces circonstances, placées en contraste, n'étaient point caractéristiques, elles ne prouveraient pas grand-chose, tandis qu'au contraire elles le sont d'une manière très frappante. Je veux brièvement résumer ce que Jean nous dit à ce sujet. Tout nous montre le Fils de Dieu entièrement au-dessus des circonstances. Il s'offre volontairement Lui-même en sacrifice ; Judas vient ; le Seigneur s'avance et se nomme ; tous reculent et tombent par terre. S'il avait cherché à s'échapper, Il n'aurait eu qu'à se retirer ; mais il répète sa question, et ajoute : « Si donc vous me cherchez, laissez aller ceux-ci » – preuve adorable – comme l'apôtre en témoigne de la manière dont Il se tient à la brèche, et dont, tout pauvres et faibles qu'ils étaient, les disciples échappèrent sains et saufs. En même temps que cet amour pour les siens, nous trouvons un amour parfait envers Son Père, et une obéissance parfaite. « La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? » – et rien de plus. Le miracle de la guérison de Malchus n'est pas même mentionné par Jean, bien qu'il donne le nom de cet esclave. De même, toutes les réponses du Seigneur au Souverain Sacrificateur sont faites avec la calme supériorité de quelqu'un qui domine tout ce qui l'entoure, tandis que la totale culpabilité et la folie des Juifs sont pleinement mises en évidence, comme cela est vu dans l'évangile tout entier. En rejetant Christ, ils renient leur propre position. « Nous n'avons pas d'autre roi que César. » Les réponses de Christ devant Pilate portent le même caractère de suprême élévation.

Ainsi que nous ne trouvons pas ici le récit des souffrances dans le jardin de Gethsémané, ainsi aussi les paroles, « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » prononcées par Jésus sur la croix, ne sont pas rappelées dans cet évangile. Finalement, Jésus sachant que toutes choses étaient déjà accomplies, sauf un seul passage de la Parole, dit : « J'ai soif », et après avoir pris le vinaigre, Il dit encore : « C'est accompli. » Ensuite Il baisse la tête et remet son esprit. En attendant, Jésus avait recommandé Sa mère à Jean avec un calme parfait, et Il avait chargé ce disciple de prendre soin d'elle. Les os du Seigneur ne sont pas rompus, mais Joseph et Nicodème font en sorte qu'Il soit avec le riche dans sa mort.

Or, en tout ceci – et Jean, remarquez-le, était aussi près de Jésus qu'il fût possible de l'être, soit lors de son agonie en Gethsémané, soit à la croix ; tout ce qui signalait l'Homme en angoisse est omis, et tout ce qui montre le Fils de Dieu est présenté – je trouve une intention positive ; c'est-à-dire l'expression bénie et pleine de beauté

de l'homme obéissant, humble, vraiment homme sans doute, mais surtout la présentation du Fils de Dieu comme tel, pour la foi, sur la terre ; révélant Son Père pendant toute Sa vie, et même dans les circonstances de Sa mort, toujours le Fils de Dieu.

Il nous reste deux chapitres à considérer qui retracent l'histoire de Jésus après Sa résurrection. Je ne doute point qu'ils sont pleins de signification sous le rapport des voies dispensationnelles qui résultent des vérités déjà mentionnées. De pareilles applications ne sont pas comme des doctrines. Nous devons les laisser au jugement des autres. Je désire seulement les signaler ici. La plénitude bien ordonnée de leur ensemble, prouve, il me semble, la vérité de la pensée que je suggère.

Le fait de la résurrection de Christ connu uniquement par la vue, sans le témoignage de Dieu dans la Parole que Christ devait ressusciter, ne produit point d'effet. Les disciples s'en retournent *chez eux.* Mais Marie de laquelle sept démons étaient sortis, a besoin de Jésus Lui-même – dans son ignorance sans doute, mais par une réelle affection. Lorsque ceci est mis en évidence d'une manière aussi complète que touchante – car sans Lui, le monde n'a rien pour elle – Jésus se révèle à elle, et fait d'elle la messagère du témoignage quant à la position du croyant. Christ n'était point revenu ici-bas afin d'être corporellement présent pour le royaume et pour régner sur Israël. À cause de la rédemption Il pouvait nommer les disciples Ses frères ; ils étaient dans la même relation à l'égard de son Dieu et de Son Père que Lui-même l'était. Ceci les rassemble, et Jésus est au milieu d'eux, annonçant la Paix – car Il l'avait faite ; ensuite Il les envoie, soufflant en eux la puissance vivante du Saint Esprit. Après ces choses Thomas croit lorsqu'il voit : mais une pleine bénédiction est promise à ceux qui croient sans avoir vu.

Or, je ne doute point que ceci, tout en plaçant les disciples historiquement dans leur position et leur véritable relation vis-à-vis de Dieu, nous donne le tableau de la période entière depuis la résurrection de Christ jusqu'au moment de Son retour. En premier lieu, nous avons le résidu qui avait connu Christ auparavant ; ensuite l'assemblée formée sans avoir vu e Seigneur et en possession de la paix avec Dieu, et en Sa présence comme assemblée ; ensuite les disciples sont envoyés dans la puissance de l'Esprit saint, revêtus du pouvoir de remettre les péchés à d'autres, (chapitre 20:23.)

Après cela il y a le résidu d'Israël dans les derniers jours, qui croira parce qu'il verra. Ceci introduit le millénium.

Le sujet du dernier chapitre est évidemment mystérieux – et cela évidemment aussi avec intention. Quant à moi, il me semble que ce chapitre traite de ce qui aura lieu après le retour du Seigneur – vu sur la terre, vu en résurrection, vu alors pour la troisième fois, c'est-à-dire lorsqu'il revient. Christ se place sur la base primitive de Ses relations avec Israël – mais seulement en puissance. Les filets ne sont pas déchirés, la nacelle ne coule point. Il a déjà recueilli du poisson, mais la masse est amenée à terre alors, et sans qu'il y ait insuccès comme ce fut le cas dans le service précédent.

Remarquez en outre que la scène se passe en Galilée, et qu'il n'y a pas d'ascension. Ceci est en harmonie avec l'Évangile de Jean. Il traite de la manifestation de Dieu sur la terre, et non de l'homme allant au ciel ; c'est pourquoi cela se rattache au déploiement futur de la puissance, et non pas à la venue de Christ pour recevoir l'Église, qui Lui est unie pendant qu'Il est dans le ciel. Pierre suit Christ et doit être retranché, et avec lui je crois le système ecclésiastique juif tout entier. Jean demeure pour le témoignage, afin de le rattacher avec ce qui est à venir – de sorte que les disciples pensèrent qu'il ne mourrait point. Mais ceci n'avait pas été dit. Toutefois j'abandonne les derniers points à l'intelligence spirituelle de quiconque étudie cet évangile avec soin. Mais les faits prouvent, le caractère coordonné de l'histoire, d'un bout à l'autre de l'évangile ; formant dans son ensemble une manifestation claire et distincte de Christ, en dehors du judaïsme légal, dans chaque chapitre, jusqu'au moment où Christ appelle Ses brebis, ce qui mettait fin à toute idée de bergerie reconnue, Christ étant en contraste avec ce judaïsme, et l'établissement d'une chose nouvelle étant présentée en Lui. Le ministère de Pierre qui servait au milieu de la circoncision comme le Seigneur, prendrait fin comme celui de Jésus ; mais le ministère de Jean, qui représentait le service en dehors de la circoncision – mais qui n'était pas céleste, bien qu'amenant des âmes individuellement au ciel – ce ministère-là continuerait jusqu'à l'avènement de Christ.

L'Écho du témoignage, vol.11, p.474-490

6 – Fragments et pensées

Si à l'heure de la tentation je me confie en ma propre force, je suis renversé : mais si j'ai appris, par grâce, à me rejeter sur Christ, je trouve en Lui tout ce qu'il faut pour m'aider et me faire traverser la tentation parfaitement intact. *Il faut* que j'apprenne la leçon. Si je l'apprends avec le Seigneur, le crible m'est épargné ; mais, s'il en est autrement, il faut que je sois criblé. Si ce n'est pas en relation avec Jésus, il faut que ce soit en relation avec Satan. « *Mais, moi »*, dit le Seigneur, *j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas.* C'est précieux de croire que Dieu nous *aime,* malgré toutes nos chutes. Il vaut bien la peine (non certes de pécher, mais) de souffrir pour apprendre cela.

~~~~~

Les exhortations contenues en Héb. 3 ont pour but de maintenir le chrétien dans une confiance qu'il possède et dans laquelle il doit persévérer, et nullement de dissiper des doutes ou des craintes. Faire servir cette Épître à
~~~~~

sanctionner des doutes pareils, c'est une machination de l'ennemi. Mais, bien que la connaissance de la grâce puisse seule délivrer de toute crainte, il importe extrêmement de garder dans la pratique une bonne conscience.

Dans les rapports d'Éliézer avec Rebecca, ce sont les joyaux d'abord ; avec Laban, l'introduction dans la maison précède les joyaux. L'Esprit seul agit dans la puissance et la confiance de la *grâce.* Laban était un légaliste.

L'Écho du témoignage, vol.11, p.274, 288